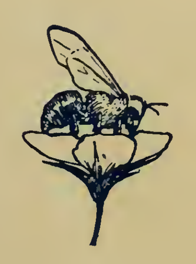
ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

JUVENILIA
ŒUVRES POSTHUMES
RELIQUIÆ

I

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. JACQUES CRÉPET



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXXIX

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES BAUDELAIRE

LA PRÉSENTE ÉDITION

DES

ŒUVRES POSTHUMES DE CHARLES BAUDELAIRE

A ÉTÉ TIRÉE

PAR L'IMPRIMERIE J. DUMOULIN, A PARIS.

Il a été tiré des Œuvres complètes de Baudelaire :

50 exemplaires, numérotés 1 à 50, sur papier de Chine,
50 exemplaires, numérotés 51 à 100, sur papier du Japon impérial.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
CHARLES BAUDELAIRE

JUVENILIA
ŒUVRES POSTHUMES
RELIQUIÆ

I

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. JACQUES CRÉPET



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXXIX

AVERTISSEMENT.

Le présent recueil, complet en deux volumes, contient tous les écrits de Baudelaire qui n'avaient pas été compris dans l'édition dite définitive de ses Œuvres complètes (1868-1870), *à l'exception, s'entend, de ceux auxquels leur nature ou substance nous avait imposé de faire place dans quelque tome antérieur de cette collection, et dont on trouvera la nomenclature* *p. 354.*

En somme, c'est encore les Œuvres posthumes *de 1908, dont nous avons approximativement conservé le classement, tout en introduisant dans chaque division un ordre chronologique plus rigoureux, — mais purgées de leurs erreurs documentaires ou infidélités typographiques, mais mises à jour (c'est-à-dire grossies de tout ce qu'on a retrouvé de notre auteur depuis trente ans), mais commentées à la lumière d'un examen analytique et exégétique poussé aussi loin qu'il était de nous.*

Précisons.

Tous les textes qui figurent ici ont été revisés, soit sur les manuscrits autographes quand il en existait, soit, à défaut, sur les impressions préoriginales, et toutes les variantes, omissions ou coquilles des versions successives ont été relevées.

Toutes les sources connues ont été mises à profit et même celles qui ont rapport à des poëmes perdus, à des pages d'une attribution hasardeuse, voire à des apocryphes. On trouvera dès le présent volume plusieurs morceaux qui ne figurent nulle part ailleurs, tels Le Gâteau des Rois, Puisque Réalisme il y a *et une* Note *sur le théâtre. Et le suivant apportera des inédits plus importants encore, notamment, en son intégrité,* Pauvre Belgique, *que l'Institut a bien voulu nous autoriser à publier, et un fragment des* Lettres d'un atrabilaire *dont nous devons la communication à l'obligeance de M. Gaston Calmann-Lévy, — outre les* Amœnitates belgicæ *au complet, bien qu'elles ne soient pas dans le domaine public, et des* Chansonnettes anglaises, *demeurées à peu près inconnues.*

Tous les renseignements dus à nos devanciers ont été vérifiés, ce qui nous a conduit à en rectifier bon nombre, et parfois touchant des points de première importance, comme le classement des Journaux intimes *ou la source réelle du* Marquis du 1er Houzards.

Tous les éléments de ce recueil ont été l'objet d'une annotation minutieuse, et, pour plusieurs : Causeries du *Tintamarre,* Anniversaire de la naissance de Shakespeare, Lettre à Jules Janin, Une Réforme à l'Académie, *par exemple, entièrement ou quasi-entièrement nouvelle.*

Tous les points obscurs de ces textes : noms de personnes ou de lieux, circonstances, petites énigmes, allusions, etc., ont été élucidés ou, quand le succès n'avait pas récompensé nos recherches, nous l'avons dit en toute netteté.

Enfin, pour les questions encore controversées, — telle celle des Vers retrouvés *qu'en l'état actuel de la documentation il paraît impossible de trancher, — nous avons, à défaut d'une conclusion, du moins fourni au lecteur, et dans l'esprit le plus objectif, toutes informations de nature à lui permettre de s'en faire une idée exacte.*

J. C.

P.-S. — Un *Index* commun aux deux tomes accompagnera le second.

POÉSIE [1].

(1) V. aussi *Idéolus*, p. 49, et la *Note complémentaire*, p. 426-442.
Le *Salon caricatural* et les *Amœnitates belgicæ* seront donnés au tome II.
Les titres placés entre crochets dans le texte sont ceux qui semblent ne pas appartenir à Baudelaire, mais être de l'invention de ses éditeurs.

LES FLEURS DU MAL

(FRAGMENTS INEMPLOYÉS).

[I]

BRIBES.

ORGUEIL.

Anges habillés d'or, de pourpre et d'hyacinthe.

Le génie et l'amour sont des devoirs faciles.

—

J'ai pétri de la boue et j'en ai fait de l'or.

—

Il portait dans ses yeux la force de son cœur.
Dans Paris son désert vivant sans feu ni lieu,
Aussi fort qu'une bête, aussi libre qu'un Dieu.

—

LE GOINFRE.

En ruminant, je ris des passants faméliques.

Je crèverais comme un obus,
Si je n'absorbais comme un chancre.

Son regard n'était pas nonchalant, ni timide,
Mais exhalait plutôt quelque chose d'avide,
Et, comme sa narine, exprimait les émois
Des artistes devant les œuvres de leurs doigts.

Ta jeunesse sera plus féconde en orages
Que cette canicule aux yeux pleins de lueurs
Qui sur nos fronts pâlis tord ses bras en sueurs,
Et soufflant dans la nuit ses haleines fiévreuses,
Rend de leurs frêles corps les filles amoureuses,
Et les fait au miroir, stérile volupté,
Contempler les fruits mûrs de leur virginité.

Mais je vois à cet œil tout chargé de tempêtes
Que ton cœur n'est pas fait pour les paisibles fêtes,
Et que cette beauté, sombre comme le fer,
Est de celles que forge et que polit l'Enfer
Pour accomplir un jour d'effroyables luxures
Et contrister le cœur des humbles créatures.

Affaissant sous son poids un énorme oreiller,
Un beau corps était là, doux à voir sommeiller,
Et son sommeil orné d'un sourire superbe

. . . .

L'ornière de son dos par le désir hanté.

L'air était imprégné d'une amoureuse rage;
Les insectes volaient à la lampe et nul vent
Ne faisait tressaillir le rideau ni l'auvent.
C'était une nuit chaude, un vrai bain de jouvence.

Grand ange qui portez sur votre fier visage
La noirceur de l'Enfer d'où vous êtes monté;
Dompteur féroce et doux qui m'avez mis en cage
Pour servir de spectacle à votre cruauté,

Cauchemar de mes nuits, Sirène sans corsage,
Qui me tirez, toujours debout à mon côté,
Par ma robe de saint ou ma barbe de sage
Pour m'offrir le poison d'un amour effronté;

. . . .

DAMNATION.

Le banc inextricable et dur,
La passe au col étroit, le maëlstrom vorace,
Agitent moins de sable et de varech impur

Que nos cœurs où pourtant tant de ciel se reflète;
Ils sont une jetée à l'air noble et massif,
Où le phare reluit, bienfaisante vedette,
Mais que mine en dessous le taret corrosif;

On peut les comparer encore à cette auberge,
Espoir des affamés, où cognent sur le tard,
Blessés, brisés, jurants, priant qu'on les héberge,
L'écolier, le prélat, la gouge et le soudard.

Ils ne reviendront pas dans les chambres infectes ;
Guerre, science, amour, rien ne veut plus de nous.
L'âtre était froid, les lits et le vin pleins d'insectes ;
Ces visiteurs, il faut les servir à genoux!

SPLEEN.

[II]

[ÉPILOGUE
ADRESSÉ A LA VILLE DE PARIS.]

Tranquille comme un sage et doux comme un maudit,
J'ai dit :
Je t'aime, ô ma très belle, ô ma charmante...
Que de fois...
Tes débauches sans soif et tes amours sans âme,
Ton goût de l'infini
Qui partout, dans le mal lui-même, se proclame,

Tes bombes, tes poignards, tes victoires, tes fêtes,
Tes faubourgs mélancoliques,
Tes hôtels garnis,
Tes jardins pleins de soupirs et d'intrigues,
Tes temples vomissant la prière en musique,
Tes désespoirs d'enfant, tes jeux de vieille folle,
Tes découragements;

Et tes feux d'artifice, éruptions de joie,
Qui font rire le Ciel, muet et ténébreux.

Ton vice vénérable étalé dans la soie,
Et ta vertu risible, au regard malheureux,
Douce, s'extasiant au luxe qu'il déploie.

Tes principes sauvés et tes lois conspuées,
Tes monuments hautains où s'accrochent les brumes,

Tes dômes de métal qu'enflamme le soleil,
Tes reines de théâtre aux voix enchanteresses,
Tes tocsins, tes canons, orchestre assourdissant,
Tes magiques pavés dressés en forteresses,

Tes petits orateurs, aux enflures baroques,
Prêchant l'amour, et puis tes égouts pleins de sang,
S'engouffrant dans l'Enfer comme des Orénoques,

Tes anges, tes bouffons neufs aux vieilles défroques.

Anges revêtus d'or, de pourpre et d'hyacinthe,
O vous, soyez témoins que j'ai fait mon devoir
Comme un parfait chimiste et comme une âme sainte.

Car j'ai de chaque chose extrait la quintessence,

Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

POËMES DIVERS.

N'est-ce pas qu'il est doux, maintenant que nous sommes
Fatigués et flétris comme les autres hommes,
De chercher quelquefois à l'Orient lointain
Si nous voyons encor les rougeurs du matin,
Et, quand nous avançons dans la rude carrière,
D'écouter les échos qui chantent en arrière
Et les chuchotements de ces jeunes amours
Que le Seigneur a mis au début de nos jours?...

—

Il aimait à la voir, avec ses jupes blanches,
Courir tout au travers du feuillage et des branches,
Gauche et pleine de grâce, alors qu'elle cachait
Sa jambe, si la robe aux buissons s'accrochait...

INCOMPATIBILITÉ.

Tout là-haut, tout là-haut, loin de la route sûre,
Des fermes, des vallons, par delà les coteaux,
Par delà les forêts, les tapis de verdure,
Loin des derniers gazons foulés par les troupeaux,

On rencontre un lac sombre encaissé dans l'abîme
Que forment quelques pics désolés et neigeux ;
L'eau, nuit et jour, y dort dans un repos sublime,
Et n'interrompt jamais son silence orageux.

Dans ce morne désert, à l'oreille incertaine
Arrivent par moments des bruits faibles et longs,
Et des échos plus morts que la cloche lointaine
D'une vache qui paît aux penchants des vallons.

Sur ces monts où le vent efface tout vestige,
Ces glaciers pailletés qu'allume le soleil,
Sur ces rochers altiers où guette le vertige,
Dans ce lac où le soir mire son teint vermeil,

Sous mes pieds, sur ma tête et partout le silence,
Le silence qui fait qu'on voudrait se sauver,
Le silence éternel et la montagne immense,
Car l'air est immobile et tout semble rêver.

On dirait que le ciel, en cette solitude,
Se contemple dans l'onde, et que ces monts, là-bas,
Écoutent, recueillis, dans leur grave attitude,
Un mystère divin que l'homme n'entend pas.

Et lorsque par hasard une nuée errante
Assombrit dans son vol le lac silencieux,
On croirait voir la robe ou l'ombre transparente
D'un esprit qui voyage et passe dans les cieux.

[CHANSON.]

[*En collaboration.*]

Il fut toujours fort bien en cour,
Même en cour citoyenne.
On dit, le bruit fâcheux en court,
Qu'il fit *la Parisienne.*

Avec *l'École des Vieillards,*
Il amassa quelques milliards
De liards.
Oh! oh! oh! oh! etc.

. . . .

[A HENRI HIGNARD.]

Tout à l'heure je viens d'entendre
Dehors résonner doucement
D'un air monotone et si tendre
Qu'il bruit en moi vaguement,

Une de ces vielles plaintives,
Muses des pauvres Auvergnats,
Qui jadis aux heures oisives
Nous charmaient si souvent, hélas!

Et, son espérance détruite,
Le pauvre s'en fut tristement;
Et moi je pensai tout de suite
A mon ami que j'aime tant,

Qui me disait en promenade
Que pour lui c'était un plaisir
Qu'une semblable sérénade
Dans un long et morne loisir.

Nous aimions cette humble musique
Si douce à nos esprits lassés
Quand elle vient, mélancolique,
Répondre à de tristes pensers.

— Et j'ai laissé les vitres closes,
Ingrat, pour qui m'a fait ainsi
Rêver de si charmantes choses,
Et penser à mon cher Henri!

[A ANTONY BRUNO.]

Vous avez, compagnon, dont le cœur est poëte,
Passé dans quelque bourg tout paré, tout vermeil,
Quand le ciel et la terre ont un bel air de fête,
Un dimanche éclairé par un joyeux soleil;

Quand le clocher s'agite et qu'il chante à tue-tête,
Et tient dès le matin le village en éveil,
Quand tous pour entonner l'office qui s'apprête,
S'en vont, jeunes et vieux, en pimpant appareil;

Lors, s'élevant au fond de votre âme mondaine,
Des sons d'orgue mourant et de cloche lointaine
Vous ont-ils pas tiré malgré vous un soupir ?

Cette dévotion des champs, joyeuse et franche,
Ne vous a-t-elle pas, triste et doux souvenir,
Rappelé qu'autrefois vous aimiez le dimanche ?

Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre :
La gueuse, de mon âme, emprunte tout son lustre ;
Invisible aux regards de l'univers moqueur,
Sa beauté ne fleurit que dans mon triste cœur.

Pour avoir des souliers elle a vendu son âme.
Mais le bon Dieu rirait si, près de cette infâme,
Je tranchais du Tartufe et singeais la hauteur,
Moi qui vends ma pensée et qui veux être auteur.

Vice beaucoup plus grave, elle porte perruque.
Tous ses beaux cheveux noirs ont fui sa blanche nuque ;
Ce qui n'empêche pas les baisers amoureux
De pleuvoir sur son front plus pelé qu'un lépreux.

Elle louche, et l'effet de ce regard étrange
Qu'ombragent des cils noirs plus longs que ceux d'un ange,
Est tel que tous les yeux pour qui l'on s'est damné
Ne valent pas pour moi son œil juif et cerné.

Elle n'a que vingt ans ; — la gorge déjà basse
Pend de chaque côté comme une calebasse,
Et pourtant, me traînant chaque nuit sur son corps,
Ainsi qu'un nouveau-né, je la tette et la mords ;

Et bien qu'elle n'ait pas souvent même une obole
Pour se frotter la chair et pour s'oindre l'épaule,
Je la lèche en silence avec plus de ferveur
Que Madeleine en feu les deux pieds du Sauveur.

La pauvre créature, au plaisir essoufflée,
A de rauques hoquets la poitrine gonflée,
Et je devine au bruit de son souffle brutal
Qu'elle a souvent mordu le pain de l'hôpital.

Ses grands yeux inquiets, durant la nuit cruelle,
Croient voir deux autres yeux au fond de la ruelle,
Car, ayant trop ouvert son cœur à tous venants,
Elle a peur sans lumière et croit aux revenants.

Ce qui fait que de suif elle use plus de livres
Qu'un vieux savant couché jour et nuit sur ses livres,
Et redoute bien moins la faim et ses tourments
Que l'apparition de ses défunts amants.

Si vous la rencontrez, bizarrement parée,
Se faufilant, au coin d'une rue égarée,
Et la tête et l'œil bas comme un pigeon blessé,
Traînant dans les ruisseaux un talon déchaussé,

Messieurs, ne crachez pas de jurons ni d'ordure
Au visage fardé de cette pauvre impure
Que déesse Famine a par un soir d'hiver,
Contrainte à relever ses jupons en plein air.

Cette bohème-là, c'est mon tout, ma richesse,
Ma perle, mon bijou, ma reine, ma duchesse,
Celle qui m'a bercé sur son giron vainqueur,
Et qui dans ses deux mains a réchauffé mon cœur.

Ci-gît qui, pour avoir par trop aimé les gaupes,
Descendit jeune encore au royaume des taupes.

[A HENRI HIGNARD.]

Hélas! qui n'a gémi sur autrui, sur soi-même?
Et qui n'a dit à Dieu : « Pardonnez-moi, Seigneur,
Si personne ne m'aime et si nul n'a mon cœur?
Ils m'ont tous corrompu; personne ne vous aime! »

Alors lassé du monde et de ses vains discours,
Il faut lever les yeux aux voûtes sans nuages,
Et ne plus s'adresser qu'aux muettes images,
De ceux qui n'aiment rien consolantes amours.

Alors, alors il faut s'entourer de mystère,
Se fermer aux regards, et sans morgue et sans fiel,
Sans dire à vos voisins : « Je n'aime que le ciel, »
Dire à Dieu : « Consolez mon âme de la terre! »

Tel, fermé par son prêtre un pieux monument,
Quand sur nos sombres toits la nuit est descendue,
Quand la foule a laissé le pavé de la rue,
Se remplit de silence et de recueillement.

—

Noble femme au bras fort, qui durant les longs jours
Sans penser bien ni mal dors ou rêves toujours
Fièrement troussée à l'antique,
Toi que depuis dix ans qui pour moi se font lents
Ma bouche bien apprise aux baisers succulents
Choya d'un amour monastique —

Prêtresse de débauche et ma sœur de plaisir
Qui toujours dédaignas de porter et nourrir
Un homme en tes cavités saintes,
Tant tu crains et tu fuis le stygmate alarmant
Que la vertu creusa de son soc infamant
Au flanc des matrones enceintes.

[A SAINTE-BEUVE.]

Tous imberbes alors, sur les vieux bancs de chêne,
Plus polis et luisants que des anneaux de chaîne,
Que, jour à jour, la peau des hommes a fourbis,
Nous traînions tristement nos ennuis, accroupis
Et voûtés sous le ciel carré des solitudes,
Où l'enfant boit, dix ans, l'âpre lait des études.
C'était dans ce vieux temps, mémorable et marquant,
Où, forcés d'élargir le classique carcan,
Les professeurs, encor rebelles à vos rimes,
Succombaient sous l'effort de nos folles escrimes
Et laissaient l'écolier, triomphant et mutin,
Faire à l'aise hurler Triboulet en latin. —
Qui de nous, en ces temps d'adolescences pâles,

N'a connu la torpeur des fatigues claustrales,
— L'œil perdu dans l'azur morne d'un ciel d'été,
Ou l'éblouissement de la neige, — guetté,
L'oreille avide et droite, — et bu, comme une meute,
L'écho lointain d'un livre, ou le cri d'une émeute?

C'était surtout l'été, quand les plombs se fondaient,
Que ces grands murs noircis en tristesse abondaient,
Lorsque la canicule ou le fumeux automne
Irradiait les cieux de son feu monotone,
Et faisait sommeiller, dans les sveltes donjons,
Les tiercelets criards, effroi des blancs pigeons;
Saison de rêverie, où la Muse s'accroche
Pendant un jour entier au battant d'une cloche;
Où la Mélancolie, à midi, quand tout dort,
Le menton dans la main, au fond du corridor, —
L'œil plus noir et plus bleu que la Religieuse
Dont chacun sait l'histoire obscène et douloureuse,
— Traîne un pied alourdi de précoces ennuis,
Et son front moite encor des langueurs de ses nuits.

— Et puis venaient les soirs malsains, les nuits fiévreuses,
Qui rendent de leur corps les filles amoureuses,
Et les font, aux miroirs, — stérile volupté, —
Contempler les fruits mûrs de leur nubilité, —
Les soirs italiens, de molle insouciance,
— Qui des plaisirs menteurs révèlent la science,
— Quand la sombre Vénus, du haut des balcons noirs,
Verse des flots de musc de ses frais encensoirs. —

. . . .

Ce fut dans ce conflit de molles circonstances,
Mûri par vos sonnets, préparé par vos stances,
Qu'un soir, ayant flairé le livre et son esprit,
J'emportai sur mon cœur l'histoire d'Amaury.
Tout abîme mystique est à deux pas du doute. —

Le breuvage infiltré lentement, goutte à goutte,
En moi qui, dès quinze ans, vers le gouffre entraîné,
Déchiffrais couramment les soupirs de René,
Et que de l'inconnu la soif bizarre alterre [*sic*],
— A travaillé le fond de la plus mince artère. —
J'en ai tout absorbé, les miasmes, les parfums,
Le doux chuchotement des souvenirs défunts,
Les longs enlacements des phrases symboliques,
— Chapelets murmurants de madrigaux mystiques ;
— Livre voluptueux, si jamais il en fut. —

Et depuis, soit au fond d'un asile touffu,
Soit que, sous les soleils des zones différentes,
L'éternel bercement des houles enivrantes,
Et l'aspect renaissant des horizons sans fin
Ramenassent ce cœur vers le songe divin, —
Soit dans les lourds loisirs d'un jour caniculaire,
Ou dans l'oisiveté frileuse de frimaire, —
Sous les flots du tabac qui masque le plafond,
J'ai partout feuilleté le mystère profond
De ce livre si cher aux âmes engourdies
Que leur destin marqua des mêmes maladies,
Et, devant le miroir, j'ai perfectionné
L'art cruel qu'un démon, en naissant, m'a donné,
— De la douleur pour faire une volupté vraie, —
D'ensanglanter un mal et de gratter sa plaie.

Poëte, est-ce une injure ou bien un compliment?
Car je suis vis-à-vis de vous comme un amant
En face du fantôme, au geste plein d'amorces,
Dont la main et dont l'œil ont, pour pomper les forces,
Des charmes inconnus. — Tous les êtres aimés
Sont des vases de fiel qu'on boit, les yeux fermés,
Et le cœur transpercé, que la douleur allèche,
Expire chaque jour en bénissant sa flèche.

[SONNET BURLESQUE.]

[En collaboration.]

Vacquerie
A son Py-
Lade épi-
Que : « Qu'on rie

Ou qu'on crie,
Notre épi
Brave pi-
Aillerie.

O Meuri-
Ce ! il mûri-
Ra, momie.

Ce truc-là
Mène à l'A-
Cadémie ! »

[SUR *L'OMBRE D'ÉRIC.*]

Paulin Limayrac
A fait *l'Ombre d'Éric*
Cric,
Crac !

. . . .

[SAPHO.]

Fragments littéraires.

[*En collaboration.*]

Avant que le *Constitutionnel* n'imprime la fameuse tragédie de *Sapho* dans sa *Bibliothèque choisie,* nous livrons à l'avidité de nos lecteurs quelques fragments de cette œuvre remarquable, où rayonnent l'éclat et la vigueur de l'école moderne, unies [*sic*] aux grâces coquettes et charmantes de Marivaux et de Crébillon fils.

Voici quelques vers détachés d'une scène d'amour entre Phaon et la célèbre Lesbienne.

Oui, Phaon, je vous aime; et, lorsque je vous vois,
Je pers [*sic*] le sentiment et la force et la voix.
Je souffre tout le jour le mal de votre absence,
Mal qui n'égale pas l'heur de votre présence;
Si bien que vous trouvant, quand vous venez le soir,
La cause de ma joie et de mon désespoir,
Mon âme les compense, et sous les lauriers roses
Étouffe l'ellébore et les soucis moroses.

Maintenant Phaon, le timide pasteur, s'épouvante de cette passion qu'il est pourtant tout prêt à partager.

Cette belle a, parmi les genêts près d'éclore,
Respiré les ardeurs de notre tiède aurore.
En chatouillant l'orgueil d'un berger tel que moi,
Son amour n'est pas sans me donner de l'effroi.

A part la réserve [*sic*] peut-être trop romantique de ce dernier alexandrin, on ne peut méconnaître une grande fermeté de touche et une sobriété de formes [*sic*] qui rappellent heureusement la facture de *Lucrèce.* Mais, continue Phaon,

Comme de ses chansons chaudement amoureuses
Émane un fort parfum de riches tubéreuses,
Je redoute — moi dont le cœur est neuf encor,
De ne la pouvoir suivre en son sublime essor;
Je baisse pavillon, — pauvre âme adolescente,
Au feu de cette amour terrible et menaçante.

Maintenant, c'est au tour de Sapho d'exprimer en traits éloquents ses doutes et ses alarmes :

Pour aimer les bergers, faut-il être bergère ?
Pour avoir respiré la perfide atmosphère
De tes tristes cités, corruptrice Lesbos,
Faut-il donc renoncer aux faveurs d'Antéros ?
Et suis-je désormais une conquête indigne
De ce jeune berger, doux et blanc comme un cygne ?

L'auteur nous pardonnera sans doute ces courtes citations, qui ne peuvent nuire à l'intérêt qu'inspirera son œuvre, et qui sont assez piquantes pour attirer vers elle l'attention et la faveur publiques.

—

[SUR L'ALBUM DE Mme ÉMILE CHEVALET.]

Au milieu de la foule, errantes, confondues,
Gardant le souvenir précieux d'autrefois,
Elles cherchent l'écho de leurs voix éperdues,
Tristes, comme le soir, deux colombes perdues,
Et qui s'appellent dans les bois.

[CHANSON.]

— Combien dureront nos amours ?
Dit la pucelle, au clair de lune.
L'amoureux répond : — O ma brune,
Toujours, toujours !

Quand tout sommeille aux alentours,
Élise, se tortillant d'aise,
Dit qu'elle veut que je la baise
Toujours, toujours !

Moi je dis : — Pour charmer mes jours
Et le souvenir de mes peines,
Bouteilles, que n'êtes-vous pleines
Toujours, toujours !

Mais le plus chaste des amours,
L'amoureux le plus intrépide,
Comme un flacon s'use et se vide
Toujours, toujours !

. . . .

Ce fantôme de squelette
N'a pour toute toilette
Qu'un diadème de vers
Posé tout de travers.

. . . .

Je vis, et ton bouquet est de l'architecture :
C'est donc lui la beauté, car c'est moi la nature ;
Si toujours la nature embellit la beauté,
Je fais valoir tes fleurs... me voilà trop flatté.

[AUTRE] MONSELET PAILLARD.

Vers destinés à son portrait.

On me nomme *le petit chat ;*
Modernes petites-maîtresses,
J'unis à vos délicatesses
La force d'un jeune pacha,

La douceur de la voûte bleue
Est concentrée en mon regard ;
Si vous voulez me voir hagard,
Lectrices, mordez-moi la queue !

[A CHARLES ASSELINEAU.]

D'un esprit biscornu le séduisant projet
— Qui de tant de héros va choisir Bruandet ! !

[VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT.]

5 heures, à l'Hermitage.

Mon cher, je suis venu chez vous
Pour entendre une langue humaine;
Comme un, qui, parmi les Papous,
Chercherait son ancienne Athêne.

Puisque chez les Topinambous
Dieu me fait faire quarantaine,
Aux sots je préfère les fous
— Dont je suis, chose, hélas ! certaine.

Offrez à Mam'selle Fanny
(Qui ne répondra pas : Nenny,
Le salut n'étant pas d'un âne,)

L'hommage d'un bon écrivain,
— Ainsi qu'à l'ami Lécrivain
Et qu'à Mams'elle Jeanne.

SONNET POUR S'EXCUSER DE NE PAS ACCOMPAGNER UN AMI A NAMUR.

Puisque vous allez vers la ville
Qui, bien qu'un fort mur l'encastrât,
Défraya la verve servile
Du fameux poëte castrat;

Puisque vous allez en vacances
Goûter un plaisir recherché,
Usez toutes vos éloquences,
Mon bien cher Coco-Malperché,

(Comme je le ferais moi-même)
A dire là-bas combien j'aime
Ce tant folâtre monsieur Rops,

Qui n'est pas un grand prix de Rome,
Mais dont le talent est haut comme
La pyramide de Chéops!

[SUSCRIPTION RIMÉE.]

Monsieur Auguste Malassis
Rue de *Mercélis*
Numéro *trente-cinq* bis
Dans le faubourg d'*Ixelles,*
Bruxelles.
(Recommandée à l'Arioste
De la poste,
C'est à dire à quelque facteur
Versificateur.)

POËMES ATTRIBUÉS
A BAUDELAIRE.

LE PAUVRE DIABLE.

Père
Las !
Mère
Pas.

Erre
Sur
Terre
Dur !

Maigre
Flanc,
Nègre
Blanc,

Blême !
Pas
Même
Gras.

Songe
Vain...
Ronge
Frein.

Couche
Froid,
Mouche
Doigt,

Chaque
Vent
Claque
Dent.

Rude
Jeu...
Plus de
Feu !

Rêve
Pain
Crève
Faim...

Cherche
Rôt,
Perche
Haut,

Trotte
Loin,
Botte
Point.

Traîne
Sa
Gêne,
Va

Pâle
Fou
Pas le
Sou !

Couve
Port
Trouve
Mort !

Bière...
Trou...
Pierre
Où

Sale
Chien
Pâle
Vient

Sur le
Bord
Hurle
Fort

Clame
Geint
Brame...
Fin !

Quant à moi, si j'avais un beau parc planté d'ifs,
Si, pour mettre à l'abri mon bonheur dans l'orage,
J'avais, comme ce riche, un parc au vaste ombrage,
Dédale s'égarant sous de sombres massifs;

Si j'avais vos bosquets, ô rossignols craintifs;
O cygnes! vos bassins; votre sentier sauvage,
Vers luisants qui le soir étoilez le feuillage;
Vos prés au grand soleil, petits grillons plaintifs;

Je sais qui je voudrais cacher sous mes feuillées,
Avec qui secouer dans les herbes mouillées
Les perles que la nuit y verse de ses doigts,

Avec qui respirer les odeurs des rivières,
Ou dormir à midi dans les chaudes clairières,
Et tu le sais aussi, belle aux yeux trop adroits.

[ÉLÉGIE REFUSÉE AUX JEUX FLORAUX.]

Mes bottes, pauvres fleurs, sur leurs tiges fanées,
Dans un coin, tristement, gisaient abandonnées,
Veuves des soins du décrotteur.
Les jours étaient passés où mon âme ravie
Les voyait recouvrer leur éclat et leur vie
Sous le pinceau réparateur.

Et moi, je contemplais avec sollicitude,
Le spectacle émouvant de leur décrépitude!
Puis, un de ces soupirs qu'on ne peut étouffer
S'échappa malgré moi de ma gorge oppressée,
Et mon cœur, encor plein de leur grandeur passée,
Se mit à les apostropher.

O bottes! leur disais-je, ô bottes infidèles,
Vous êtes, vous aussi, comme les hirondelles,
Des oiseaux légers, inconstants!
Vous aimez le ciel pur et les brises amies;
Aussi d'un vol léger, vous vous êtes enfuies,
Quand est venu le mauvais temps.

Ainsi, durant les jours pluvieux de novembre,
Me voilà donc contraint de rester dans ma chambre;
Appelant, mais en vain, les beaux jours d'autrefois,
Car la dent des pavés en grosses cicatrices
A gravé sur vos fronts vos états de services;
Et vous n'entendrez plus ma voix.

Le ciel dont la bonté s'étend sur la nature,
Refuse ses bienfaits à la littérature;
Peut-être, hélas! l'hiver entier,
Traînant cette existence absurde et malheureuse,
J'attendrai vainement d'une âme généreuse
Un crédit chez quelque bottier.

Oh! si pareil bienfait vient à tomber des nues,
Je jure de marcher au travers de nos rues
Avec un légitime orgueil.
Et vous, dont je n'ai plus qu'une triste mémoire,
O mes bottes! rentrez au fond de cette armoire
Qui va vous servir de cercueil.

LE RACCOMMODEUR DE FONTAINES.

A l'heure où le cœur se délabre,
Où l'estomac est mal rempli,
Le gaz meurt dans le candélabre;
Paris d'ombre est enseveli.

Sur le pavé sec et poli,
Passe un long cheval qui se cabre,
Portant sur son dos assoupli
Un spectre grimaçant et glabre.

Dans un vieux clairon tout cassé,
Sous son suaire de futaine,
Il pousse une note incertaine.

C'est le squelette encor glacé
Du raccommodeur de fontaine
Qui mourut de froid l'an passé.

—

Lorsque de volupté s'alanguissent tes yeux,
Tes yeux noirs flamboyants de panthère amoureuse,
Dans ta chair potelée, et chaude, et savoureuse,
J'enfonce à belles dents les baisers furieux.

Je suis saisi du rut sombre et mystérieux
Qui jadis transportait la Grèce langoureuse,
Quand elle contemplait, terre trois fois heureuse,
L'accouplement sacré des Hommes et des Dieux.

Puis, sur mon sein brûlant, je crois tenir serrée
Quelque idole terrible et de sang altérée,
A qui les longs sanglots des moribonds sont doux ;

Et j'éprouve, au milieu des spasmes frénétiques,
L'atroce enivrement des vieux Fakirs Indous,
Les extases sans fin des Brahmes fanatiques.

POËMES *RETROUVÉS.*

(Parus soit anonymes, soit signés d'Ernest Prarond ou de Privat d'Anglemont.)

UN JOUR DE PLUIE.

Midi sonne. Le jour est bien sombre aujourd'hui;
A peine, ce matin, si le soleil a lui.
Les nuages sont noirs, et le vent qui les berce
Les heurte, et de leur choc fait ruisseler l'averse.
Leurs arceaux, se courbant sur les toits ardoisés,
Ressemblent aux piliers de draps noirs pavoisés,
Quand, de la nef en deuil qui pleure et qui surplombe,
Le dôme s'arrondit comme une large tombe.
Le ruisseau, lit funèbre où s'en vont les dégoûts,
Charrie en bouillonnant les secrets des égouts;
Il bat chaque maison de son flot délétère,
Court jaunir de limon la Seine qu'il altère,
Et présente sa vague aux genoux du passant.
Chacun, nous coudoyant sur le trottoir glissant,
Égoïste et brutal, passe et nous éclabousse,
Ou, pour courir plus vite, en s'éloignant nous pousse.
Partout fange, déluge, obscurité du ciel :
Noir tableau qu'eût rêvé le noir Ézéchiel !

[Hier pourtant, le jour, dans sa profondeur vague,
Pur comme l'océan où s'assoupit la vague,
Semblait jeter sur nous son regard triomphant ;
D'Apollon Délien l'attelage piaffant
A peine s'entourait de cette écume blanche
Qui du flanc des coursiers sur le sable s'épanche.
Hier, tout souriait sur les toits, dans les airs ;

Les oiseaux dans leur vol sillonnaient des éclairs ;
Hier, tout s'agitait aux fenêtres ouvertes ;
Hier, se répandait sur nos places désertes
Tout un peuple, au plaisir, au travail empressé.
Regardez aujourd'hui : la nuit seule a passé !]

C'est la règle éternelle : aux voluptés d'une heure
Succèdent les longs soirs où l'innocence pleure;
Aux rapides clartés qui brillent sur le front,
L'obscurité des nuits qu'un éclair interrompt ;
Au calme firmament, les chaos de nuages
Dont l'accouplement noir enfante les orages.
Le monde où nous vivons, sous sa voûte d'airain,
Semble épaissir sur nous l'ombre d'un souterrain.
Dans un brouillard chargé d'exhalaisons subtiles
Les hommes enfouis comme d'obscurs reptiles,
Orgueilleux de leur force, en leur aveuglement,
Pas à pas sur le sol glissent péniblement.
Ils ont, creusant sans fin des mystères occultes,
Embrassé tour à tour et nié tous les cultes;
Aux coins qu'à leur tanière assigna le hasard
Ils meurent en rêvant des palais de César;
Et lorsque sur la fange, à travers les ténèbres,
Tombe un peu de clarté des soupiraux funèbres,
En face du rayon qu'ils ont vu flamboyer,
Blasphémant le soleil, ils doutent du foyer.

Ernest PRAROND.

—

Turpe senex miles...
OVIDE.

Sur le trou du cercueil nouvellement creusé,
Immobile, la nuit, un hibou s'est posé.
Son œil est fixe et froid ; du milieu des ténèbres,

Sa voix rauque et cassée éclate en cris funèbres.
Sur la chair des tombeaux qu'il déterre et qu'il mord,
Son hymne de triomphe est un hymne de mort.

Et le vieillard pour qui cette fosse est creusée
Réchauffe sur un sein sa vieillesse blasée,
Et, près du corps vendu qui cède avec dégoût,
Des saintes voluptés cherche un arrière-goût.
Son souffle est un hoquet, ses soupirs sont des râles;
Sa voix, comme l'écho des caves sépulcrales,
Semble venir de loin; son baiser spongieux
Trahit sa route ainsi qu'un escargot fangeux.
Près de la jeune proie à sa luxure offerte,
Que fait donc ce fantôme en son étreinte inerte?...
Ce que fait le hibou, profanateur de deuil,
Taciturne, la nuit, sur le trou du cercueil.

Ernest PRAROND.

—

Elle est bien jeune encore, et l'innocence folle
Sourit dans son baiser, perce dans sa parole.
Lorsqu'assise le soir entre mes deux genoux,
En causant d'avenir elle dit toujours *nous*,
Parle de *nos* projets, de *notre* amitié neuve,
De *mon* amour perdu qui la laisserait veuve,
De *ses* petits chagrins dont je prends la moitié,
Je souris tristement... Elle me fait pitié!

Pauvre fille! Sa mère, en la voyant si belle,
Par un trafic infâme a spéculé sur elle.
Longtemps, d'un œil avide, elle avait épié

Les grâces de l'enfant : et la courbe du pied,
Et l'étroit corselet d'une taille de guêpe,
Et la rondeur du sein qu'idéalise un crêpe.
Elle s'applaudissait, en la voyant grandir,
Comme un fermier qui voit ses étalons bondir
Et calcule à part soi, sur leur jarret superbe,
Combien de fois leur prix rachètera son herbe.

Que de soins dépensés sur cet être charmant
Pour le jeter ensuite aux bras d'un vieil amant !

Une fille est un fonds dont le loyer rapporte.
Sa mère, à son insu, l'étalait à sa porte,
— Crime de chaque jour que laisse en paix la loi !..
Mais l'or est toujours pur ! et, lorsqu'il est d'aloi,
Que t'importe la source, ô vieille proxénète ?
Va ! l'égout qui le roule est toujours trop honnête.

Et puis, lorsque l'enfant que glace un baiser froid,
Comme l'oiseau d'un an qui niche au fond du toit
Rapporte un amour jeune au fond de sa mansarde,
Entre elle et son amant passe une voix criarde,
Une voix qui conseille ou gourmande à son gré.
Au souffle de la vieille, à demi défloré,
Bientôt l'amour s'en va : la voix qui l'endoctrine
De tout bon sentiment ne fait qu'une ruine.
L'enfant, dans cette lutte et dans cet abandon,
Épuise les trésors dont le ciel lui fit don :
Aux conseils redoutés, au maternel sévice,
L'instinct pur se déprave et bientôt cède au vice ;
Sa dernière vertu se trompe de sentier,
Et pour elle l'amour redevient du métier...

Il est un puits profond, symbolique Géhenne,
Où trône la Débauche, immonde et sombre reine.
Un escalier sans fin tourne dans ses parois :
Le chemin qu'on y fait ne se fait pas deux fois;
L'amour tombe étouffé dans l'air qui s'en exhale.
De degrés en degrés au bas de la spirale
Elle ira descendant, pauvre être dégradé,
Jusqu'au fond ténébreux que nul œil n'a sondé.

Ernest PRAROND.

[SONNET.]

J'aime ses grands yeux bleus, sa chevelure ardente
Aux étranges senteurs,
Son beau corps blanc et rose, et sa santé puissante
Dignes des vieux jouteurs.

J'aime son air superbe et sa robe indécente
Laissant voir les rondeurs
De sa gorge charnue à la forme abondante,
Qu'admirent les sculpteurs.

J'aime son mauvais goût, sa jupe bigarrée,
Son grand châle boiteux, sa parole égarée
Et son front rétréci.

Je l'aime ainsi, tant pis! Cette fille des rues
M'enivre et me fascine avec ses beautés crues.
Tant pis, je l'aime ainsi!

[PRIVAT D'ANGLEMONT.]

A MADAME DU BARRY.

Vous étiez du bon temps des robes à paniers,
Des bichons, des manchons, des abbés, des rocailles,
Des gens spirituels, polis et cancaniers,
Des filles, des marquis, des soupers, des ripailles.

Moutons poudrés à blanc, poëtes familiers,
Vieux sèvres et biscuits, charmantes antiquailles,
Amours dodus, pompons de rubans printaniers,
Meubles en bois de rose et caprices d'écailles;

Le peuple a tout brisé dans sa juste fureur,
Vous seule avez pleuré, vous seule avez eu peur,
Vous seule avez trahi votre fraîche noblesse.

Les autres souriaient sur les noirs tombereaux,
Et, tués sans colère, ils mouraient sans faiblesse,
Car vous seule étiez femme en ce temps de héros.

PRIVAT D'ANGLEMONT.

A IVONNE PEN-MOORE.

Te souvient-il, enfant, des jours de ta jeunesse,
Et des grandes forêts où tu courais pieds nus,
Rêveuse et vagabonde, oubliant ta détresse
Et laissant le zéphir baiser tes bras charnus?

Tes cheveux crespelés, ta peau de mulâtresse
Rendaient plus attrayants tes charmes ingénus :
Telle avant ses amours Diane chasseresse
Courait dans la bruyère et sur les monts chenus.

Il ne reste plus rien de ta beauté sauvage ;
Le flot ne mordra plus tes pieds sur le rivage,
Et l'herbe a recouvert l'empreinte de tes pas.

Paris t'a faite riche entre les plus hautaines.
Tes frères les chasseurs ne reconnaîtraient pas
Leur sœur qui, dans ses mains, buvait l'eau des fontaines.

PRIVAT D'ANGLEMONT.

AVRIL.

A Madame Joséphine de Fer...

La muse est de retour ! La campagne s'allume.
Partez, ma fantaisie, errez parmi les prés ;
Voici le soleil d'or et les cieux sidérés,
La nature s'éveille et le bois se parfume.

Le printemps, jeune oiseau, vêt sa première plume.
Avril vient en chantant dans les champs diaprés,
Ouvrir sous un baiser les bourgeons empourprés,
Et la terre en moiteur s'enveloppe de brume.

Le printemps engloutit la neige et les chagrins
Et dispense à chacun des jours purs et sereins.
Vous dont les rigueurs font que sur ma tête il neige,

N'êtes-vous pas d'avis, belle qui dès longtemps
De me faire mourir avez le privilége,
Qu'il serait sage et bon d'imiter le printemps?

PRIVAT D'ANGLEMONT.

A UNE BELLE DÉVOTE.

Que n'avons-nous pu voir ce siècle — même un jour —
Où les abbés galants, sans trouver de cruelles,
Lisaient leur bréviaire à l'oreiller des belles;
Quand Bernis pour Madone adorait Pompadour!

Ils sont passés ces temps, et passés sans retour,
Où, d'un pied libertin, ils couraient les ruelles,
Et bravaient de l'enfer les flammes éternelles
Dans les boudoirs rocaille enflammés par l'amour.

Oh! que n'existions-nous, — vous, toute à Dieu, madame;
Moi, tout au sentiment que votre vertu blâme;
A notre culte vrai l'un et l'autre attachés.

J'aurais pris la tonsure, — et, qu'en sait-on? peut-être,
Tout en vous confessant, m'auriez-vous permis d'être
De moitié quelque soir dans vos divins péchés.

[Sans signature.]

A UNE JEUNE SALTIMBANQUE.

Nous t'aimions bien jadis, quand sur ta triste harpe
Tu raclais la romance, et qu'en un carrefour,
Pour attirer la foule à voir tes sauts de carpe,
Un enfant scrofuleux tapait sur un *tambour;*

Quand tu couvais de l'œil, en tordant ton écharpe,
Quelque athlète en maillot, Alcide fait au tour,
Qu'admire le bourgeois, que la police écharpe,
Qui porte cent kilos et t'appelle *mamour*.

Ta guitare enrouée et ta jupe à paillettes
Étalaient à nos yeux le rêve des poëtes,
La danseuse d'Hoffmann, Esmeralda, Mignon.

Mais déchue à présent, te voilà, ma pauvre ange,
Sultane du trottoir, ramassant dans la fange
L'argent qui doit soûler ton rude compagnon.

Al. Privat d'Anglemont

—

Vos cheveux sont-ils blonds, vos prunelles humides?
Avez-vous de beaux yeux à ravir l'univers?
Sont-ils doux ou cruels? sont-ils fiers ou timides?
Méritez-vous enfin qu'on vous fasse des vers?

Drapez-vous galamment vos châles en chlamydes?
Portez-vous un blason de gueules ou de vairs?
Savez-vous le secret des hautaines Armides,
Ou bien soupirez-vous sous les ombrages verts?

Si votre corps poli se tord comme un jeune arbre,
Et si le lourd damas, sur votre sein de marbre,
Comme un fleuve en courroux déborde en flots mouvans,

Si toutes vos beautés valent qu'on s'inquiète,
Ne laissez plus courir mon rêve à tous les vents,
Belle, venez poser devant votre poëte.

[Al. Privat d'Anglemont.]

SONNET CAVALIER.

A Mme E. M..., Gentille femme.

Pourquoi donc m'aimez-vous, ô ma belle maîtresse?
Vous avez pour moi seul des sourires joyeux,
Et bien après le jour, sur le divan soyeux
Vous savez d'un baiser caresser ma paresse.

Suis-je, pour vous aimer, ô blonde enchanteresse,
Un timide écolier qui rêve de vos yeux
Et rougit quand son front sent frémir vos cheveux
Dont la brise lascive éparpille une tresse?...

Suis-je un beau raffiné, vainqueur de l'univers,
Mettant flamberge au vent pour un mot de travers,
Prenant pour vous aimer sa plus farouche pose?...

Non! mais je suis le seul dont le souffle hardi,
O froide Galatée, arrive, quand je l'ose,
A réchauffer un peu votre marbre engourdi.

Cl. P. d'A. [*sic.*]

SONNET.

A Mme Anna B...

Quand la brise d'avril a chassé les autans,
Et doré toutes choses,
Anna, vous revenez avec le doux printemps
Qui fait les fleurs écloses;

Vous voyant si charmante, on croirait que le temps
En ses métamorphoses,
A, pour vous embellir, dans les prés éclatants
Pris la pourpre des roses.

Lorsque nous vous avons, que nous fait le soleil
Aux rayons d'or, les fleurs au calice vermeil ?
Votre joue est plus belle !

Pourquoi donc imiter, à l'hiver pluvieux,
La sauvage hirondelle,
Et nous priver aussi de l'éclat de vos yeux ?

Alex. Privat d'Anglemont.

SONNET.

A Mme F...

Un livre n'aurait pas suffi
Pour peindre la mignarde flèche
De ton fin regard qui m'allèche
Avec son éternel défi.

Plus d'une belle à front bouffi,
Plus d'une guêpe à taille sèche,
En désespoir de ta calèche,
De tes attraits veut faire fi.

Plus d'un fat meurt aussi d'envie,
Envieux non pas de ta vie,
Mais de tes appas entr'ouverts.

Mais que t'importent tes conquêtes!
Tes vrais amants sont les poëtes
Dont tu sais par cœur les doux vers.

Al. Privat d'Anglemont.

THÉATRE.

IDEOLUS.

[PLAN]

[En collaboration.]

SOCRATÈS. — IDÉOLUS. — NOBILIS. — FORNIQUETTE.
NUBILIS.

ACTE I.

Un atelier.

SCÈNE I. — Idéolus travaille et se lamente. Socratès ronfle.

SCÈNE II. — Les précédents, Forniquette et Nobilis. Socratès prend à part Nobilis et cause avec lui. Idéolus profite de leur *a parte* pour causer dans une embrasure avec Forniquette.

SCÈNE III. — Nubilis arrive, un verre d'eau à la main pour Socratès : jalousie naissante à la vue d'Idéolus causant avec Forniquette.

SCÈNE IV. — Idéolus, Socratès et Nobilis sortent sous prétexte de voir des tableaux, ou pour un projet de jet d'eau dans un jardin de Nobilis. Nubilis et Forniquette restent ensemble. Opposition des deux caractères. Forniquette sort.

SCÈNE V. — Rentre Idéolus : scène d'églogue entre Idéolus et Nubilis.

ACTE II.

Un petit salon chez Forniquette.

SCÈNE I. — Forniquette à sa toilette.

SCÈNE II. — Forniquette, Idéolus : souvenirs, galanteries, récriminations.

SCÈNE III. — Brouhaha d'invités ; puis Socratès.

SCÈNE IV. — Les mêmes, Nobilis. Souper.

SCÈNE V. — Forniquette, Idéolus. Grande jalousie réciproque. Baisers.

SCÈNE VI. — Les mêmes, Socratès. Idéolus sort sans avoir obtenu de rendez-vous. Socratès, resté seul avec Forniquette, la traite de haut en bas. Elle lui remet un billet pour Idéolus.

ACTE III.

Le laboratoire de Socratès.

SCÈNE I. — Nubilis attend.

SCÈNE II. — Idéolus, Nubilis : jalousie nouvelle. Il a vu vers cinq heures du matin Socratès dans un cabaret avec des filles.

SCÈNE III. — Socratès, Idéolus, Nubilis. Superbe entrée de Socratès (Socrate, Diogène, Lucullus et Chodruc-Duclos). Il renvoie Nubilis.

SCÈNE IV. — Idéolus et Socratès parlent de la mort. « Je vous ai vu jouer de la prunelle. Tenez ! courez à votre perte ! Voilà un billet de votre impure. »

Histoire de Socratès : il aime la géométrie et la sculpture, il raffole du rouge, la couleur du sang et du vin. Histoire de Nubilis. Il boit toujours.

SCÈNE V. — Les créanciers. Philosophie de Socratès en face des créanciers.

ACTE IV.

La chambre à coucher de Forniquette.

SCÈNE. I. — Forniquette et Idéolus. Table en désordre. Elle est à moitié nue. Le jour va paraître ; elle s'endort.

Monologue d'Idéolus, déjà rhabillé par respect pour la censure (monologue hamlétique) : Il est bizarre que chez une fille de débauche on ne trouve pas de poison...

Il se contente d'un couteau de cuisine, et déclare à Forniquette

qu'il va la tuer. Elle crie; et les sergents accourant lui trouvent le couteau entre les mains et l'emmènent. Idéolus s'est jeté par la fenêtre.

SCÈNE II. — Nobilis, qui est survenu sur ces entrefaites, laisse arrêter Forniquette en lui disant : « Misérable! tu ne l'aimais pas! »

ACTE V.

La chambre d'Idéolus.

SCÈNE I. — Idéolus couché. Il dort. Monologue de Nubilis qui le garde. Il s'éveille. Dialogue.

SCÈNE II. — Nobilis et Socratès. Achat de statues. *Deus ex machina.* Mariage.

ACTE PREMIER.

L'ATELIER D'IDÉOLUS.

SCÈNE I.

IDÉOLUS, *un ciseau à la main et considérant sa statue.*
SOCRATÈS, *assoupi dans un fauteuil.*

IDÉOLUS.

Allons! toujours du marbre!... Un fardeau de manœuvre!
Rien de ce que rêva le sculpteur de son œuvre!
De la pierre, du plâtre, et rien de ce qui fait
Se mirer dans son bloc l'artiste satisfait!
Sentir toujours en soi, luttes intérieures,
Deux hommes sans repos se disputant les heures :
Le premier, contrepoids de l'artiste fervent,
Mais trop lourd, avec lui l'entraînant trop souvent;
Le second, plein de feu, mais coudoyé par l'autre,
Gardant avec la foi la vertu d'un apôtre;
D'un côté, le dégoût, les longs épuisements,
L'impuissance qui fait les découragements;
De l'autre, cette voix qui saisit les entrailles
Et ferait quelquefois reculer les murailles,
Cette voix qui nous parle avec solennité
De gloire, de génie et de [banalité,]

Qui nous fait entrevoir par l'œil de la pensée,
Pouvoir mystérieux qui rend l'âme insensée,
Sous le jour éclatant d'un Olympe nouveau
Les types de beauté couvés dans le cerveau,
Et tout cela, travail, austérités, veuvages,
Tristesses dont le front porte écrits les ravages,
Pour que sur le granit où nul ne viendra plus
On écrive un beau jour : CI-GIT IDÉOLUS.

(Considérant Socratès.)

La sagesse, elle est là : sommeil que rien n'éveille,
Estomac que jamais ne creva la bouteille.

. . . .

. . . .

Esprit vêtu du bras de l'Hercule Farnèse,
O sage et deux fois sage, allons! dors à ton aise!
O grand Buonarotti, que ta triple auréole,
Pendant les lentes nuits d'où le sommeil s'envole,
A fait courir de fois, pauvre et chétif enfant,
Ma jeune ambition vers ton but triomphant!

SOCRATÈS, *s'éveillant.*

Vieil Euclide, pardon!

IDÉOLUS.

Le sublime bonhomme
Rêve qu'avec Euclide il cuve son rogomme!
Quel ventre! et quelle tête! Et que c'est sombre à voir!

SOCRATÈS.

Mon doux Idéolus, passe-moi ton miroir.
Hein ? N'est-ce pas qu'à voir la face de ton maître
Plus d'un croirait Bacchus devenu géomètre ?
Oh! la plaisante trogne et le riant museau
Qu'un problème incarné dans le corps d'un pourceau!

As-tu pas là, voyons! outre, bouteille ou gourde,
(De science et de vin ma tête est deux fois lourde!)
Pour un peu soulager et graisser les efforts
De l'affreuse machine où grincent mes ressorts?
Tout à l'heure, en la nuit d'un rêve titanique,
J'ai rêvé qu'emporté dans la terreur panique,
Je faisais se mouvoir un monde sans pareil
Dont notre tête était le centre et le soleil :
De la création rompant le vieil obstacle,
Et prenant Josué pour témoin du miracle,
Je faisais devant moi figurer dans l'éther
En une contredanse Herschell et Jupiter!

IDÉOLUS.

Il est de mauvais ton pour un aussi grand sage
D'insulter le bon Dieu qui fit ce doux breuvage
Où vous avez puisé des rêves si charmants.

SOCRATÈS.

C'est vrai, mon fils. Rajuste un peu mes vêtements,
Et peigne de tes mains mes cheveux en désordre.
Eh bien! qu'avons-nous fait? C'est dans un mois que l'ordre
Du seigneur Nobilis t'a réclamé ce bloc
D'où ta main fait jaillir une source d'un roc.
Que la Nymphe aux ruisseaux soit galamment penchée.
Que sa hanche en relief et fortement tranchée,
S'écartant brusquement de son torse cambré,
Étale en son ampleur un luxe exagéré!
Tu le peux. Ne crains rien. La hanche et les épaules
De ce monde amoureux, ami, sont les deux pôles.
Le sein dans une main peut tenir sans danger.
Outre que c'est un charme à ne point négliger,
Par ces chastes primeurs que vous savez traduire
Le goût de nos seigneurs est facile à séduire.

IDÉOLUS.

Pourquoi railler toujours ?... et sur ce point surtout !

SOCRATÈS.

O jeune homme naïf, qui crois encore au goût !
Enfant, qui ne sais pas combien elle est amère,
La gloire qui te leurre ! et combien c'est chimère
De suivre un feu follet qui, reculant toujours,
Dans des marais sans fond fait se noyer les jours !
Va, quand tu la tiendras, la coupe dérisoire,
Tu sauras ce que c'est que ce mélange à boire,
Et combien l'ignorance et la stupidité
Vont mêlant le dégoût dans ce vin frelaté.

IDÉOLUS, *avec humeur.*

En dépit du public, de cette mode infâme
Qui voudrait avilir l'art ainsi que la femme,
En dépit des muguets dont le goût clandestin
A transformé Vénus en énorme catin,
Moi, je soutiens qu'il faut, dût-on paraître gauche,
Toucher avec respect aux choses qu'on ébauche,
Et que tout homme est vil et digne de mépris,
Qui, souillant son talent, l'estime à si bas prix.
Je pourrais comme tel, de facile fabrique
Taillant un marbre impur sous un ciseau lubrique,
En orner les recoins de quelque étrange lieu.
Mais non pas ! Je suis homme, et Michel-Ange est dieu.

SOCRATÈS.

Alors, mon cher enfant, sois sublime à ta guise !
Cependant, pour payer ce beau point de Venise,
Nous n'avons pas un sou vaillant dans nos tiroirs !

IDÉOLUS.

Parbleu ! vos larges mains sont deux grands entonnoirs

Par où, comme en un filtre où l'eau perce une route,
A tous les cabarets l'argent fuit goutte à goutte;
Le soir, votre gousset résonne-t-il un peu,
Tout le reste s'en va sur des tables de jeu.

SOCRATÈS.

Tout beau! dans vos discours, beaux écoliers moroses,
Vous ne voyez jamais qu'une face des choses!
Me prends-tu donc, enfant qui pourtant me connais,
Pour un poëte crotté vivant des lansquenets?
Raisonnons, l'autre soir, je voyais sur ma table
Se dresser, chose à rendre un bandit respectable,
Des piles de ducats que des regards de feu
Convoitaient devant moi, suspendus sur le jeu.
109*a* C'est un noble plaisir pour un esprit tranquille.
Quand de la passion dans mon ciel je m'exile,
111*a* Je vois se batailler les terribles hasards
Comme sur le damier où luttent les Césars.
109 C'est un triomphe alors...

IDÉOLUS.

Qu'un as de carreau trouble!
Vous avez tout perdu?

SOCRATÈS.

Non, j'ai perdu le double!
Allons! malgré ma haine et mon dégoût profond
Pour tout ce qu'ici-bas les orgueils humains font,
J'aime à te voir ainsi, pauvre cervelle honnête,
Que la gloire étourdit du bruit de sa sonnette
Et dont le travail lourd use les longs efforts,
Cœur profond qui devine aux battements plus forts
Cet idéal que rêve et dont se met en quête
Un échappé des bancs cherchant gloire et conquête.

Courage! J'aime à voir dans la lutte sans fin
Des entrailles du bloc sortir un séraphin,
Et peut-être il est beau d'user comme une lime
Les forces de son cœur contre une œuvre sublime.

IDÉOLUS.

Falerne et piola vous gardent leur saveur,
Mon vieil ami! Le vin vous a rendu rêveur.

SOCRATÈS.

Bah! tais-toi! ce beau soir que du diable la haine
Avait soumis ma bourse à certain droit d'aubaine,
Le Marquis m'a promis, je crois, pour aujourd'hui
Sa visite. Quelqu'un doit venir avec lui,
Une vieille amitié ...

IDÉOLUS.

Quelque éventé sans doute
De ceux qu'un sot ennui jette sur votre route?...

SOCRATÈS.

Non pas.

IDÉOLUS.

Qui donc alors pourrait l'accompagner?

SOCRATÈS.

Vous le jugez bien mal.

IDÉOLUS.

Je ne puis deviner.

SOCRATÈS.

Une femme en renom, dont les villes jalouses
Ont promené le char sur leurs vastes pelouses,

Et dont l'adroit coup d'œil happé par cent rivaux
Aussitôt qu'elle chante enlève les bravos.
Cette petite fille autrefois si coquette,
Aujourd'hui grande dame ...
Qui naguère ...
Posait sur un tapis son beau torse enfantin.

IDÉOLUS.

Il est vrai.

SOCRATÈS.

Dites-moi, mon beau chanteur d'églogues,
Vous si rempli jadis de nos airs de prologues,
Et qu'au travail sans cesse on voyait fredonnant,
Pourquoi, triste, lugubre et muet maintenant,
Dans le fond d'une loge obscure, abandonnée,
A peine quatre fois vous voit-on dans l'année,
Plus sombre qu'un rival aux noces d'un amant?

IDÉOLUS.

C'est que je hais la foule et son bourdonnement.

SOCRATÈS.

Allons! nous vous verrons quelque jour satirique!
. . . .
. . . .
Tu vois le monde en laid, tu le trouveras sot.

IDÉOLUS.

Cet homme a quelquefois des mots qui désespèrent!
. . . .

SOCRATÈS.

J'entends monter quelqu'un... C'est la voix du Marquis.

La belle est avec lui... Dieu! le charmant croquis
Que de ses hauts atours tu pourras gaîment faire!

IDÉOLUS, *à part.*

Du courage, mon cœur! et songez à vous taire.

SCÈNE II.

SOCRATÈS, IDÉOLUS, LE MARQUIS, FORNIQUETTE.

LE MARQUIS, *à Idéolus.*

Salut, mon jeune ami.

IDÉOLUS.

Marquis, je suis confus.

LE MARQUIS.

Touchez-là, je vous prie... Allons! point de refus.
L'orgueil sied au génie ainsi qu'à la naissance,
Et ces deux qualités font vite connaissance.
(*A Socratès.*)
Notre vieux Diogène, Archimède barbon,
S'est-il dès ce matin mis en pointe?

SOCRATÈS.

Bien bon!
Jamais je ne me grise alors que je m'éveille.
Gris dès le matin, non! Je m'y prends dès la veille.

LE MARQUIS.

Au moins par un côté vous puis-je ressembler!

FORNIQUETTE.

Sur ce point, Monseigneur, nul ne peut l'égaler

SOCRATÈS.

Vous aussi contre moi ?

LE MARQUIS.

Docteur, votre mérite
Partout à nos dépens de compliments hérite.

SOCRATÈS.

C'est trop d'humilité, Seigneur.

LE MARQUIS.

Mon vieil ami,
Malgré chypre et xérès, votre esprit affermi
Ne se perd pas toujours en des sentiers arides.
Causons.

(*Ils s'éloignent et causent à voix basse.*)

FORNIQUETTE.

Idéolus, voilà déjà les rides !
Vous travaillez donc trop ? Vous êtes encor beau !

IDÉOLUS.

Railleuse sans pitié d'un amour au tombeau,
Pouvez-vous pour fatigue au creux de mes paupières
Prendre des longs ennuis les traces meurtrières ?...

FORNIQUETTE.

Et moi, suis-je changée, et mon bonheur fatal
A-t-il mis à mon front la couleur du métal ?
Ai-je encor ces yeux frais et ce jeune sourire
Qu'autrefois vous cachiez, qu'aujourd'hui l'on admire?

Bien des jours sont passés, mais les vieilles amours
Ont un charme bien long.

IDÉOLUS.

Hypocrite, vos jours
Sont des tresses de fleurs.

FORNIQUETTE.

La tristesse a des charmes.

IDÉOLUS.

Ainsi que les ducats vous comptez donc les larmes ?

FORNIQUETTE.

Vous pleurez donc toujours ! Mais je vous plains beaucoup.
Parbleu ! voici ma main...

IDÉOLUS.

Et voilà votre cou !
Il s'est conservé pur en cette galerie.

LE MARQUIS, *à part, regardant Idéolus.*

Le pauvre enfant déjà tourne à la raillerie.
On dirait à le voir, cuirassé de sang-froid,
Qu'auprès de la donzelle il joue au plus adroit.

SOCRATÈS,
avec l'intention de détourner les yeux du marquis.

Suivez donc mon dilemme...

LE MARQUIS,
après avoir rencontré les yeux d'Idéolus.

Ah ! l'esquisse parfaite !
De posséder ce groupe un roi se ferait fête.

IDEOLUS.

Ce n'est qu'une maquette, un rêve, — un rien...

LE MARQUIS.

Vraiment,
L'idée en est fort belle, et dans un goût charmant.
Nos fils iront vous voir au Vatican.

[IDÉOLUS.

Le pape
Aime les nudités ?]

FORNIQUETTE, *à part.*

L'augure
Est bon : il sera cru.

SOCRATÈS, *bas, à Idéolus.*

Morbleu ! votre figure
Est triste à faire peur et n'est pas de saison.
(Au marquis.)
Un mot.

LE MARQUIS, *à part.*

Pour m'éloigner, l'Argus a sa raison.
(Ils s'éloignent et causent à voix basse. De temps en temps, le Marquis jette un coup d'œil sur Idéolus.)

FORNIQUETTE.

Qu'est ceci, cher ?

IDÉOLUS.

Quoi [donc] ?

FORNIQUETTE.

Cette loque rougie ?

IDÉOLUS.

Un mouchoir lacéré dans une douce orgie.
Vous l'avez oublié ? Socratès vous dira
Combien nous avons ri de ces sottises-là.

FORNIQUETTE.

Ronfle-t-il aussi fort ?

IDÉOLUS.

Votre mouchoir, Madame,
Porte à ses coins brodés deux chiffres ?

FORNIQUETTE.

Sur mon âme,
Il engraisse toujours !

IDÉOLUS.

Vous êtes un gibier
Qui dépiste les chiens en sautant un bourbier.

FORNIQUETTE.

Cholérique rêveur…

LE MARQUIS, *à part.*

Des reproches ! La pièce
Menace d'aller vite et déjà m'intéresse.
Mais bah !…

SOCRATÈS.

Respirons-nous le frais dans cette cour ?

LE MARQUIS, *à part.*

Afin qu'il fasse ici plus aisément sa cour !
(*Haut.*)
Non pas.

(*A part.*)

Le vieil Argus au profit de ce drôle,
S'il n'était éventé, jouerait fort bien son rôle.

(*A Idéolus.*)

Parbleu ! voilà, je pense, un bon Vénitien.
Serait-ce un Giorgion ?...

IDÉOLUS.

Non, c'est un Titien.

LE MARQUIS.

Certe, je les préfère à l'école romaine.
Leur coloris l'emporte.

IDÉOLUS.

O pauvre gloire humaine !

LE MARQUIS.

Michel-Ange est fort beau : son Jugement Dernier
Pour chasser un démon vaut mieux qu'un bénitier.

SOCRATÈS.

Ce tableau, Monseigneur, comme au temps des agapes,
A fait jeûner un moine et converti trois papes.

LE MARQUIS.

Toujours rude bouffon !

FORNIQUETTE.

Vous ne croyez donc pas ?

SOCRATÈS.

A vos beaux yeux, Madame, ainsi qu'à ce compas.

IDÉOLUS, *à part.*

Amour, impiété, tête de fou, de sage,
Vides toutes les deux.

FORNIQUETTE, *à Idéolus.*

Vous boudez ?

IDÉOLUS.

Non.

FORNIQUETTE.

Je gage
Que de ce qu'ils ont dit vous êtes attristé.
Tenter ainsi le diable ! et de franche gaieté !

IDÉOLUS.

Vous achetez beaucoup de fleurs à la Madone ?

FORNIQUETTE.

Vous aussi, vous raillez ?... La Vierge vous pardonne !
On songe à son salut... A propos, cette nuit,
Pour égayer un peu mon éternel ennui,
A mon galant souper j'aurai quelques personnes,
Neuf ou dix, tout au plus, mais de naissances bonnes.
Vous en serez ?

IDÉOLUS.

Madame...

FORNIQUETTE.

Et puis on dansera.
Puis-je compter sur vous ?

IDÉOLUS.

Le Marquis y sera ?

FORNIQUETTE.

Mais sans doute ! Il fera les honneurs de la table !

IDÉOLUS, *à part.*

O poitrine sans cœur, sorcière détestable,
Marbre insensible et froid, que ta voix sur nos sens
Pour assujettir l'âme a de charmes puissants !

FORNIQUETTE.

Il hésite : il viendra.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, NUBILIS.

NUBILIS.

Pardon, je me retire.

LE MARQUIS.

Restez, ma belle enfant ! Quelle noble satire
Feraient de nos vertus si prudes à présent
Cette rougeur subite et cet œil innocent.

IDÉOLUS, *à part.*

Le Marquis a bon nez.

LE MARQUIS.

Vos yeux, ma Cydalise,
Ressemblent au soleil qui brûle et fertilise,
Et nos cœurs sont des puits que vous mettez à sec.

NUBILIS.

Excusez-moi, Monsieur ! Je n'entends pas le grec.

IDÉOLUS, *avec l'intention d'entraîner le Marquis, de détourner la conversation.*

Monseigneur voudrait-il voir le modèle en plâtre
Des groupes commandés pour son nouveau théâtre ?
(Montrant la pièce voisine.)
Ils sont là.

LE MARQUIS, *à Idéolus.*

Je vous suis.
(A Nubilis.)
Accomplie en tout point.
La réplique est jolie et ne s'attendait point.

IDÉOLUS, *lui montrant toujours la pièce voisine.*

Monseigneur...

LE MARQUIS.

Ah ! pardon...
(Il se dirige vers la porte indiquée par Idéolus.)

FORNIQUETTE, *à part.*

La pecque est ingénue.
(Elle s'approche d'Idéolus.)
Quelle est donc cette enfant ?

IDÉOLUS.

Une fille inconnue
Qu'autrefois Socratès trouva près du saint lieu.
Venez-vous ?

FORNIQUETTE.

Non, je reste.
(Socratès, Idéolus et le Marquis sortent.)

SCÈNE IV.

FORNIQUETTE, NUBILIS.

(*Forniquette s'est assise dans l'unique fauteuil de l'atelier ; Nubilis reste debout.*)

NUBILIS, *à part.*

Elle se gêne peu !

FORNIQUETTE.

Socratès, mon enfant, vous trouve donc jolie ?

NUBILIS, *piquée, à part.*

Pour une grande dame, elle est assez polie !

FORNIQUETTE.

Et vous servez chez lui depuis assez longtemps ?

NUBILIS, *froidement.*

C'est mon tuteur, Madame.

FORNIQUETTE.

Ah ! vous avez seize ans...
Si j'en crois certains bruits qu'avec mépris je foule,
Mais qui tout bas s'en vont colportés dans la foule,
Notre jeune sculpteur, on est si perverti,
Idéolus, dit-on, vous aime.

NUBILIS.

On a menti,
Madame.

FORNIQUETTE.

Cependant, quoi que je dise ou prêche,
Idéolus est beau, vous êtes jeune et fraîche.

On résiste à me croire... Eh! quel mal, entre nous,
A ce qu'un beau rêveur se mette à vos genoux?

NUBILIS.

Madame, je ne sais par quel plaisir étrange
De ces mots dont à peine on comprend le mélange
Vous venez, dans un but que je n'entrevois pas,
Offrir à mon esprit de ces honteux appas.
(*Le Marquis, Idéolus et Socratès rentrent.*)

FORNIQUETTE.

Madame, je n'ai pas le temps de vous répondre.
(*A part.*)
Son aplomb m'étourdit : je n'ai pu la confondre.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, IDÉOLUS, SOCRATÈS, FORNIQUETTE, NUBILIS.

LE MARQUIS, *à Idéolus.*

Vous avez la main preste.

IDÉOLUS.

Espérez tous mes soins.
(*Saisissant Forniquette par le bras et l'amenant sur le devant du théâtre.*)
Que faisiez-vous ici?

FORNIQUETTE, *lui montrant le Marquis.*

Nous avons des témoins.
Je causais un instant avec votre pupille.
Une charmante enfant!

IDÉOLUS.

Vous gâtiez cette fille!

FORNIQUETTE.

Méchant!... Comme autrefois, vous me brusquez toujours.
A ce soir!
(*A part.*)
Nous verrons qui de nos deux amours
Saura l'assujettir...

LE MARQUIS, *saluant.*

Comme un culte sévère,
Mon ami, le travail est chose qu'on révère.
Ne bougez donc d'ici : Socratès nous suffit.
(*Le Marquis, Socratès et Forniquette sortent.*)

SCÈNE VI.

Idéolus, Nubilis.

IDÉOLUS, *à part.*

Me voilà tel enfin que son amour me fit!
Suis-je assez bas tombé, mon Dieu! dans cet abîme
Où le remords déchire, où l'on s'accroche au crime!
A ce soir!... Et j'irai!...

NUBILIS.

Vous paraissez souffrir!
Vous tremblez?

IDÉOLUS, *à part.*

Pauvre enfant, dont l'amour vient s'offrir

A moi comme au démon la vertu pure encore!
(*Haut.*)
Non, je ne souffre pas! Ce feu qui me dévore,
C'est le sombre dépit de l'artiste impuissant
Qui voudrait dans le bloc faire couler son sang
Et ne peut, s'incarnant pur esprit dans l'argile,
Que la fouler du pied comme poudre stérile.
(*Il brise contre le sol une de ses statuettes.*)
Suis-je assez fou, mon Dieu!
(*Il s'assied.*)

NUBILIS.

Vous me faites frémir!
Vous vous fatiguez trop!

IDÉOLUS, *souriant tristement.*

Oh! que tu dois gémir,
Toi, pleine de pitié pour tout ce qui nous blesse,
De me voir quelquefois cette étrange faiblesse!

NUBILIS.

Comme mon vieux tuteur, vous devriez parfois
Descendre à nos plaisirs et courir dans les bois...
A propos, mon ami, cette si grande dame,
Vous la connaissez donc, dites-moi?...

IDÉOLUS, *se redressant tout à coup.*

Sur ton âme,
De cette femme, enfant, ne me parle jamais!

NUBILIS, *à part, avec résignation.*

Il l'aime, et ne sait pas combien moi je l'aimais!
La toile tombe.

ACTE II.

UN CABINET CHEZ FORNIQUETTE.

SCÈNE I.

FORNIQUETTE A SA TOILETTE, ROSETTE.

FORNIQUETTE.

Nubilis... Je ne sais, cette fille me gêne;
A lire dans ses yeux ma science fut vaine.
En voyant son front blanc de candeur revêtu,
Je me suis presque prise à croire à la vertu.
D'Idéolus pourtant l'air chagrin me rassure...
Mais laissons ce dépit : trop vile est la morsure
Que fait au cœur l'envie, et je m'abaisserais
D'une autre avec les miens à comparer les traits.
(*A Rosette.*)
Rosette, apportez-moi ce nœud de rubans roses.
(*Une pause.*)
Le cœur souffre parfois bien des métamorphoses.
Sculpteur capricieux, sous son poinçon sacré
L'Amour à chaque instant le transforme à son gré;
Mais ce poinçon ressemble au stylet de l'abeille.
(*A Rosette.*)
Renversez ce miroir... Prenez cette corbeille...
A notre insu d'abord, hypocrite et bénin,
Pénètre sous la peau le dard gros de venin;
Et, plus tard, le poison qui fait gonfler la plaie
Réveille avec douleur le blessé qui s'effraie.

— Un vieil amour sur l'âme a toujours du pouvoir.
Lorsqu'à cet atelier nous pûmes nous revoir,
En ces lieux que mon œil aimait à reconnaître,
Le retrouvant si beau, je crus sentir renaître
Quelqu'un des mouvements où jadis je me plus,
Et que depuis longtemps je ne connaissais plus.
Je suis si sotte encore...

(*A Rosette.*)

Là, sur la cheminée,
Donnez-moi ce flacon... Quelqu'un, dans la journée...
— Que je suis vierge encor! —

ROSETTE.

Madame, il est venu...

FORNIQUETTE.

Le nœud de cette robe est trop mal retenu.
Vraiment! vous m'habillez d'une manière étrange!
Eh bien! répondrez-vous?...

ROSETTE.

Madame...

FORNIQUETTE.

Cette frange
Est trop basse. Apportez des épingles... Tenez!
La dirait-on pas sourde?

ROSETTE.

Il faut, si j'ai bon nez,
Que quelque amour nouveau lui tourne la cervelle.
J'en ai toujours ainsi la première nouvelle.

UN DOMESTIQUE.

Madame, un homme est là qui demande à vous voir.

FORNIQUETTE.

Son nom ?

LE DOMESTIQUE.

Idéolus.

FORNIQUETTE.

Qu'il entre !

(*A part.*)

Il faut savoir
Prendre un air noble et digne, et bien jouer son rôle.
La fantaisie est neuve et pourra sembler drôle.

SCÈNE II.

FORNIQUETTE, IDÉOLUS.

IDÉOLUS.

Madame, vous voyez qu'avant l'instant sonné
Je suis encor fidèle au rendez-vous donné.

FORNIQUETTE.

De cette diligence à m'obéir si prompte,
Mon amitié, Monsieur, saura vous tenir compte.

IDÉOLUS, *ironiquement.*

Votre amitié...

FORNIQUETTE.

Quoi donc ?...

IDÉOLUS.

Ah ! ce nom respecté
De vous à moi, Madame, est une impiété.

Quand on a comme nous bu dans les mêmes verres
Avec l'oubli du monde et de ses lois sévères
Cette ivresse que donne un désir bien rempli,
Ce nom n'est plus qu'un voile hypocrite et sali
Que rajuste une prude à son vice commode,
Comme à son sein vieilli les secrets de la mode
Ou les secours du fard à son front mal lavé,
Mais dont nous rougirions, nous qui l'avons levé !
Il ne peut entre nous exister d'autre chaîne
Que cet amour étrange où se mêle la haine,
— Quand survit le remords au plaisir qui n'est plus,
Supplice et châtiment des cœurs irrésolus, —
Tellement qu'on ne sait, dans sa volupté même,
Si l'on veut embrasser ou tuer ce qu'on aime.

FORNIQUETTE.

Dieu ! l'aimable Roland !... De ces beaux sentiments
J'admire la douceur et les raffinements.

IDÉOLUS.

De ces beaux sentiments les douceurs sont mortelles.

FORNIQUETTE.

Qu'un rêveur met d'emphase aux moindres bagatelles!

IDÉOLUS.

Madame, il fut un temps... vous unissiez alors
La jeunesse de l'âme à la beauté du corps.
Vous n'aviez que seize ans : d'une grâce hardie
L'Amour avait doté votre taille arrondie.
L'innocence riait dans vos désirs d'enfant.
Et lorsque je rêvais, d'un air tout triomphant
Vous veniez, de mon front chassant l'ombre et le doute,
Combler ce vide affreux que tout homme redoute ;

Et lorsque vos deux bras entrelacés sur moi
En guirlandes d'amour attachaient leur envoi
A ma tête pensive et sur vous inclinée,
De ce collier de chair dont l'âme est enchaînée
J'étais plus fier alors, moi, misérable fou,
Qu'un Nonce du Saint-Père, avec la chaîne au cou!
De ce double trésor, dons du corps et de l'âme,
Vous avez perdu l'un; l'autre est vendu, Madame.

FORNIQUETTE.

Sommes-nous en carême ou bien en l'an deux mil?
La trompette de l'Ange, abrégeant leur exil,
A-t-elle convoqué dans l'étroite vallée
Des morts et des vivants la troupe désolée?
Tous les malheurs sur nous se sont-ils rassemblés,
Dites-moi, pour vouloir que de sens non troublés
J'écoute ce sermon plus sombre et plus lugubre
Que ceux qu'en sa cellule un vieux moine élucubre?

IDÉOLUS.

Riez! Le rire est large et peut répondre à tout.
Aux cartes de l'amour, c'est un terrible atout;
Et lorsqu'avec l'esprit le cœur à ce jeu lutte,
Toujours l'esprit triomphe, et, meurtri de sa chute,
Le cœur, pauvre reclus qu'une blessure abat,
Se renferme en lui-même et renonce au combat.

FORNIQUETTE.

A mon teint cette poudre est-elle favorable?

IDÉOLUS.

Madame, de tous points vous êtes...

FORNIQUETTE.

Adorable!

C'est convenu!.. Ces gants sont toujours trop étroits;
J'y puis à peine entrer la moitié de mes doigts.
Apportez ce fauteuil et m'aidez à les mettre.

IDÉOLUS.

Madame...

FORNIQUETTE.

Là, plus près! Je veux bien le permettre...
C'est cela! cette main est-elle fine encor?

IDÉOLUS.

Comme lorsque, moulée en amoureux décor,
— Ce souvenir chez moi, Madame, est toujours vierge! —
Elle servait d'agrafe à mes rideaux de serge.

FORNIQUETTE, *à part.*

Notre tigre jaloux s'adoucit: je le tiens.

IDÉOLUS.

C'est ainsi qu'autrefois dans nos doux entretiens
Ma main serrait la vôtre...

FORNIQUETTE, *lui donnant un soufflet.*

Et que parfois la mienne
Caressait votre joue!

IDÉOLUS.

Oh! qu'à cela ne tienne!
Permettez-moi, Madame...

FORNIQUETTE.

Eh! quoi donc?

IDÉOLUS.

De poser...

FORNIQUETTE.

Eh bien ?...

IDÉOLUS.

Sur cette main...

FORNIQUETTE.

Ensuite !

IDÉOLUS.

Un seul baiser.

FORNIQUETTE.

Non pas ! non pas !

IDÉOLUS.

Un seul !

FORNIQUETTE.

On vient.

IDÉOLUS.

Diable ! la belle,
Vous avez donc appris l'art d'être enfin rebelle ?

SCÈNE III

FIN DU MANUSCRIT.

LA FIN DE DON JUAN.

Drame.

Les principaux personnages sont : DON JUAN arrivé à l'ennui et à la mélancolie.

SON PRINCIPAL DOMESTIQUE OU INTENDANT, que je veux nommer autrement que Leporello ou Sganarelle, — personnage froid, raisonnable et vulgaire, ne parlant sans cesse que de vertu et d'économie ; il associe volontiers ces deux idées ; il a une espèce d'intelligence à la Franklin. C'est un coquin comme Franklin. C'est la future bourgeoisie qui va bientôt remplacer la noblesse tombante. Du reste, cet intendant exècre son maître et surtout le fils de son maître. Il a fait sa fortune en régissant les affaires de son maître. Il l'exècre à cause du mépris peu déguisé que professe celui-ci pour son intendant et pour l'argent. Juan, le fils, étant une seconde épreuve précoce de son père, et le domestique ayant beaucoup souffert par lui, sa seconde haine s'explique. Les deux n'en font qu'une.

Une jeune danseuse de race bohême, SOLEDAD ou TRINIDAD, enlevée, élevée et protégée par don Juan, et, malgré la différence d'âge, ne trouvant rien de plus beau, de plus aimable, et dont elle ait le droit d'être plus fière, que son amant.

LE FILS DE DON JUAN, pourri de vices et d'amabilité, élevé et formé par son père. Supposons-lui dix-sept ans.

Il est important que ce rôle soit joué par une femme ; j'en donnerai la raison quand j'en serai aux scènes qui font briller ce rôle.

UNE JEUNE PRINCESSE ALLEMANDE, la future femme de DON JUAN devenu veuf. LE ROI D'ESPAGNE. UNE VIEILLE ZINGARA. VOLEURS, BOHÉMIENS, DANSEUSES, QUELQUES BELLES FEMMES faisant partie du monde fantastique de don Juan, et à chacune desquelles incombe une fonction particulière : la lingerie, la surveillance des domestiques, etc. LA STATUE, colosse fantastique, grotesque et violent, à la manière anglaise. L'OMBRE DE CATILINA, UN ANGE qui s'intéresse à don Juan.

Le drame s'ouvre comme le *Faust* de Gœthe. Don Juan se promène *dans la ville et dans la campagne*, avec son domestique. Il est en train de familiarité, et il parle de son ennui mortel et de la difficulté insurmontable pour lui de trouver une occupation ou des jouissances nouvelles. Il avoue que quelquefois il lui arrive d'envier le bonheur naïf des êtres inférieurs à lui. Ces bourgeois, qui passent avec des femmes aussi bêtes et aussi vulgaires qu'eux, ont des passions par lesquelles ils souffrent ou sont heureux. Ces bateliers, malgré leur grossière nourriture, leur ignorance, leurs durs vêtements et leurs fatigues, sont enviables ; car ce n'est pas la qualité des objets qui fait la jouissance, mais l'énergie de l'appétit.

Le domestique répond par des banalités dignes de sa pauvre intelligence, — qu'il est inconcevable que monsieur soit malheureux avec un si grand nom, avec une si grande fortune ; que lui, pauvre diable, qui cependant est un homme, saurait être heureux à moins, etc.

« Voilà des Zingaris et des voleurs d'ânes, traqués par des hommes de police. Ils sont certes dans un grand danger ; cependant, je parierais presque qu'ils ont des éléments de bonheur que je ne connais pas. Au fait, je vou-

drais nous en assurer. Le lieu est désert. Si nous donnions un coup de main à ces braves gens, et si nous rossions la police, nous pourrions les connaître. Cette race bizarre a pour moi le charme de l'inconnu.

— Ah ! monsieur, dit le domestique, il n'y a pas de domestique, en Espagne, à qui son maître impose d'aussi bizarres aventures que celles où vous [voulez] me mêler. Que votre volonté soit faite ; mais quel singulier divertissement pour un grand seigneur que de risquer sa vie pour sauver des filous ! »

CAMP DES ZINGARIS DANS LA MONTAGNE.

. . . .

L'IVROGNE.

[*Extrait d'une lettre à J.-H. Tisserant.*]

Samedi, 28 janvier 1854.

. . . .

Quoique ce soit une chose importante — je n'ai pas encore songé au titre — *Le puits? L'ivrognerie? La Pente du mal?* etc.

Ma principale préoccupation, quand je commençai à rêver à mon sujet, fut : à quelle classe, à quelle profession doit appartenir le personnage principal de la pièce? — J'ai décidément adopté une profession lourde, triviale, rude : Le scieur de long. Ce qui m'y a presque forcé, c'est que j'ai une chanson dont l'air est horriblement mélancolique, et qui ferait je crois un magnifique effet au théâtre, si nous mettons sur la scène le lieu ordinaire du travail, ou surtout si, comme j'en ai une immense envie, je développe au 3e acte le tableau d'une *goguette lyrique* ou d'une *lice chansonnière*. Cette chanson est d'une rudesse singulière. Elle commence par :

Rien n'est aussi-z-aimable,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Rien n'est aussi-z-aimable
Que le scieur de long.

Et ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle est presque prophétique, elle peut devenir *la Romance du Saule* de notre drame populacier. Ce scieur de long si aimable finit par jeter sa femme à l'eau, et il dit en parlant à la *Sirène* (que

c'est donc bizarre! je présume qu'il est question de la vague et de son bruit musical, car il y a pour moi une lacune avant cet endroit) :

Chante, Sirène, chante,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Chante, Sirène, chante,
T'as raison de chanter.

Car t'as la mer à boire,
Fanfru-cancru-lon-la-lahira,
Car t'as la mer à boire
Et ma mie à manger!

(il faudra que j'écrive à quelqu'un du pays pour remplir cette lacune et pour faire noter l'air).

Mon homme est rêveur, fainéant, il a, ou il croit avoir des aspirations supérieures à son monotone métier, et comme tous les rêveurs fainéants, il s'enivre.

La femme doit être jolie, — un modèle de douceur, de patience *et de bon sens.*

Le tableau de la *goguette* a pour but de montrer les instincts lyriques du peuple, souvent comiques et maladroits. — Autrefois, j'ai vu les goguettes, — il faudra que j'y retourne, — ou plutôt nous irons ensemble, — il sera peut-être possible d'y prendre des échantillons de poésie tout faits. De plus, ce tableau nous fournit un délassement au milieu de ce cauchemar lamentable.

Je ne veux pas ici vous faire un scénario détaillé, puisque dans quelques jours j'en ferai un dans les règles, et, celui-là, vous l'analyserez de façon à m'éviter quelques gaucheries. Je ne vous donne aujourd'hui que quelques notes.

Les deux premiers actes sont remplis par des scènes de misère, de chômage, des querelles de ménage, d'ivrognerie et de *jalousie.* Vous verrez tout à l'heure l'utilité de cet élément nouveau.

Le 3[e] acte, la *goguette,* — où sa femme, de qui il vit

séparé, inquiète de lui, vient le chercher. C'est là qu'il lui arrache un rendez-vous pour le lendemain soir, — Dimanche.

Le 4e acte. Le crime, — bien prémédité, bien préconçu. — Quant à l'exécution, je vous la raconterai avec soin.

Le 5e acte. (Dans une autre ville), le dénouement, c'est-à-dire la dénonciation du coupable par lui-même, sous la pression d'une obsession. — Comment trouvez-vous cela? — Que de fois j'ai été frappé par des cas semblables en lisant la *Gazette des tribunaux*!

Vous voyez combien le drame est simple. Pas d'imbroglios, pas de surprises. Simplement le développement d'un vice et des résultats successifs d'une situation.

J'introduis deux personnages nouveaux :

Une sœur du scieur de long, créature aimant les rubans, les bijoux à 25 sols, les guinguettes et les bastringues, — ne pouvant pas comprendre la vertu chrétienne de sa belle-sœur. — C'est le type de la perversité précoce parisienne.

Un homme jeune, — assez riche, — d'une profession plus élevée, — profondément épris de la femme de notre ouvrier, — mais honnête et admirant sa vertu. — Il parvient à glisser de temps à autre un peu d'argent dans le ménage.

Quant à elle, malgré sa puissante religion, sous la pression des souffrances que lui impose son mari elle pense quelquefois un peu à cet homme, et ne peut pas s'empêcher de rêver à cette existence plus douce, plus riche, plus décente, qu'elle aurait pu mener avec lui. Mais elle se reproche cette pensée comme un crime, et lutte contre cette tendance; — je présume que voilà un élément dramatique. — Vous avez déjà deviné que notre ouvrier saisira avec joie le prétexte de sa jalousie surexcitée pour se cacher à lui-même qu'il en veut surtout à sa

femme de sa résignation, de sa douceur, de sa patience, de sa vertu. — Et cependant il l'aime, mais la boisson et la misère ont déjà altéré son raisonnement. — Remarquez de plus que le public des théâtres n'est pas familiarisé avec la très-fine psychologie du crime, et qu'il eût été bien difficile de lui faire comprendre une atrocité sans prétexte.

En dehors de ces personnages, nous n'avons que des êtres accessoires : peut-être un ouvrier *farceur* et mauvais sujet, amant de la sœur, — des filles, — des habitués de barrières, — de cabarets, — d'estaminets, — des matelots, des agents de police.

Voici la scène du crime. — Remarquez bien qu'il est déjà prémédité. L'homme arrive le premier au rendez-vous. Le lieu a été choisi par lui. — *Dimanche soir.* — Route ou plaine obscure. — Dans le lointain, bruits d'orchestres de bastringue. — Paysage sinistre et mélancolique des environs de Paris. — Scènes d'amour — aussi tristes que possible — entre cet homme et cette femme; — il veut se faire pardonner; — il veut qu'elle lui permette de vivre et de retourner près d'elle. Jamais il ne l'a trouvée si belle. — Il s'attendrit de bonne foi. Ils passent, ils s'éloignent, repassent. La scène peut ainsi rester vide une ou deux fois, — ce qui, à ce qu'on dit, est contre les règles; mais je m'en fiche. — Je crois que cette scène vide, ce paysage nocturne solitaire peuvent augmenter le lugubre de l'effet. — Il en redevient presque amoureux; il désire, il supplie, — la pâleur, la maigreur la rendent plus intéressante, et sont presque des excitants. Il faut que le public devine de quoi il est question. Malgré que la pauvre femme sente aussi sa vieille affection remuée, — elle se refuse à cette passion sauvage dans un pareil lieu. Ce refus irrite le mari qui attribue cette chasteté à l'existence d'une passion adultère ou à la défense d'un

amant. « *Il faut en finir; cependant je n'en aurai jamais le courage; je ne peux pas faire cela* MOI-MÊME. » Une idée de génie — pleine de lâcheté et de superstition — lui vient.

Il feint de se trouver très-mal, ce qui n'est pas difficile, son émotion vraie aidant à la chose. « *Tiens, là-bas, au bout de ce petit chemin, à gauche, — tu trouveras un poirier* (*ou un pommier*)*; — va me chercher un fruit.* » (Remarquez qu'il peut trouver un autre prétexte — je jette celui-là sur le papier en courant.)

La nuit est très-noire, la lune s'est cachée. Sa femme s'enfonçant dans les ténèbres, il se lève de la pierre où il s'est assis et se colle l'oreille contre terre : « *A la grâce de Dieu! Si elle échappe, tant mieux, — si elle y tombe, c'est Dieu qui la condamne!* »

Il lui a indiqué la route où elle doit trouver un puits presque à ras de la terre.

On entend le bruit d'un corps lourd tombant dans l'eau, — mais précédé d'un cri, — et les cris continuent.

« *Que faire? On peut venir; — je puis passer, je passerai pour l'assassin. — D'ailleurs, elle est condamnée. — Ah! il y a les pierres — les pierres qui font le bord du puits!* »

Il disparaît en courant.

Scène vide.

A mesure que le bruit des pavés tombants se multiplie, les cris diminuent. — Ils cessent.

L'homme reparaît : « JE SUIS LIBRE ! — *Pauvre ange, elle a dû bien souffrir!* »

Tout ceci doit être entrecoupé par le bruit lointain de l'orchestre. — A la fin de l'acte, des groupes d'ivrognes et de grisettes qui chantent, — entre autres la sœur, — reviennent par la route.

Voici en peu de mots l'explication du dénouement. Notre homme a fui. — Nous sommes maintenant dans un port de mer ; — il pense à s'engager comme matelot. —

Il boit effroyablement : estaminets, tavernes de matelots, — musicos. — Cette idée : *Je suis libre, libre, libre!* est devenue l'idée fixe, obsédante. Je suis *libre*. — Je suis *tranquille, — on ne saura jamais rien*. — Et comme il boit toujours, et qu'il boit effroyablement depuis plusieurs mois, sa volonté diminue toujours, — et l'idée fixe finit par se faire jour par quelques paroles prononcées à voix haute. Sitôt qu'il s'en aperçoit, il cherche à s'étourdir par *la boisson*, par *la marche*, par *la course*, — mais l'étrangeté de ses allures le fait remarquer. — Un homme qui court a évidemment *fait quelque chose*. On l'arrête ; alors — avec *une volubilité, une ardeur, une emphase extraordinaire*, avec une minutie extrême — très-vite, très-vite, comme s'il craignait de n'avoir pas le temps d'achever, — il raconte tout son crime. — Puis, il tombe évanoui. — Des agens de police s'en emparent et le portent dans un fiacre.

C'est bien fin, n'est-ce pas, et bien subtil ? mais il faut absolument le faire comprendre. Avouez que c'est vraiment terrible. — On peut faire reparaître la petite sœur dans une de ces maisons de débauche et de ribotte [*sic*] faites pour les matelots.

Encore deux mots, êtes-vous fort vis-à-vis de vos directeurs ?

Est-il vrai que Royer impose sa collaboration secrète ? — Je n'accepterais pas cela.

Je suis tout à vous, mes terribles besoins d'argent vous répondront de mon activité.

Vous me ferez vos observations là-dessus.

Je serais bien disposé à diviser l'œuvre en *plusieurs tableaux* courts, au lieu d'adopter l'incommode division des cinq longs actes.

Ne détruisez pas ma lettre ; elle pourra peut-être dans de certains cas nous servir de note, ou de memento.

[Note.]

LES SORTES BIBLICÆ.

L'ivrogne épiant et étudiant l'ivrogne.

L'homme parfait : le suprême du convenable, la caravane, la montre.

De la puissance du philtre et de la magie en amour, ainsi que du mauvais œil.

Essence divine du cercle vicieux (*Fusées*).

L'IVROGNE. — Ne pas oublier que l'ivresse est la négation du temps, comme tout état violent de l'esprit, et que conséquemment tous les résultats de la perte du temps doivent défiler devant les yeux de l'ivrogne, sans détruire en lui l'habitude de remettre au lendemain sa conversion, jusqu'à complète perversion de tous les sentiments et catastrophe finale.

LE MARQUIS DU Ier HOUZARDS.

L'ouvrage a pour but de montrer la lutte entre deux principes, dans le même cerveau. Un fils d'émigré sert l'Empereur avec enthousiasme ; mais autour de lui plusieurs personnes (une femme surtout, madame de Timey) font sans cesse appel à ses souvenirs d'enfance, à l'orgueil de la race, pour le ramener vers Louis XVIII et le comte d'Artois. Comme dans les vieilles compositions, nous retrouvons ici le *bon* et le *mauvais* ange ; le *bon*, représenté par Graff, homme de simplicité absolue, type du vieux grognard et de l'héroïsme révolutionnaire, rattaché à l'empereur ; le *mauvais*, représenté par une femme, madame de Timey, type de grande intrigante, mêlée à toutes les conspirations des émigrés et des coalisés.

Il ne faut pas que M. Hostein soit choqué par les ressemblances de cette histoire avec celle de Labédoyère. Cela importe fort peu, pourvu que les détails rendent l'ouvrage intéressant. Il y a d'ailleurs une énorme différence : — même après que le Roi a fait grâce à Wolfgang (qui s'est conduit *irrésistiblement* comme Ney et Labédoyère), Wolfgang se tue, — se tue par amour, — parce qu'il est persuadé que madame de Timey *ne l'aime plus*. Ainsi il reste fidèle à la fois à son caractère héroïque et à sa nature féminine.

L'ouvrage peut être divisé ainsi (je ne tiens pas compte pour le moment de la subdivision en tableaux) :

1er ACTE : Le château d'Hermorah, habité par le comte de Cadolles. Séduction du marquis par un trompette de l'armée française. La fuite.

2e ACTE : Arrivée à l'armée ; présentation du marquis au colonel Herbin. Wagram. Présentation du marquis à l'Empereur.

3e ACTE : (*L'empire est écoulé*). Le retour des émigrés. Le marquis tombe chez son père sans s'en douter. La restauration à Paris. Le salon de madame de Timey. Amours de madame de Timey avec le marquis Wolfgang.

4e ACTE : Retour de l'Empereur. Défection du régiment et de Wolfgang.

5e ACTE : Madame de Timey sauvera-t-elle son amant ? L'*Abbaye*.

Tout ceci va devenir plus clair par la simple énonciation des personnages :

Le comte de Cadolles, émigré.

Son fils, le marquis Wolfgang de Cadolles, *dit* le marquis du 1er houzards, d'abord soldat, puis colonel du 1er houzards.

Madame de Timey.

Charles Stown, officier anglais.

Le comte Adrien de Béval, type de libéral monarchique bavard.

Le colonel Herbin, prédécesseur de Wolfgang au 1er houzards.

Graff, capitaine au 1er houzards.

Robert Triton, trompette au 1er houzards.

Un officier des gardes du corps.

L'Empereur Napoléon et plusieurs personnages accessoires.

Note. Plusieurs des parties du dialogue, notamment celles relatives aux amours de madame de Timey et de Wolfgang, et celles relatives à la présentation de Wolfgang au camp de Wagram, sont faites.

1er ACTE.

Le château d'Hermorah,
résidence du comte de Cadolles, au bord du Rhin.

Wolfgang est fils du comte de Cadolles et d'une Allemande mystique, épousée pendant l'émigration. Wolfgang est un caractère romanesque, tantôt rêvant à sa mère (*le tombeau de sa mère est dans le parc même*), tantôt lisant avec frénésie les bulletins des journaux français, que reçoit son père. Il a évidemment *horreur* de Bonaparte ; mais il a besoin d'action ; il aspire vaguement à la gloire ; il est jaloux de quiconque la possède, et il se souvient qu'il est français. — Tout ceci peut être exprimé dans un monologue.

Scène entre le comte de Cadolles (vrai type du Français agréable de l'ancien régime) et son fils le marquis, à qui il reproche son inguérissable tristesse. On a reçu de bonnes nouvelles (fausses nouvelles, relatives aux espérances de la coalition et de l'émigration) ; il y aura un dîner d'amis au château.

Scène entre madame de Timey et le comte de Cadolles. Le comte connaît l'amour de son fils pour madame de Timey. Il prie celle-ci de se servir de son ascendant pour ranimer et exciter le caractère de son fils. D'ailleurs on destine à Wolfgang une mission secrète politique.

Scène entre madame de Timey et Wolfgang. — (Au 3e acte, à Paris, le caractère de madame de Timey se développera pleinement dans les confidences qu'elle fera à Wolfgang sur sa vie antérieure.)

La scène du dîner. On s'entretient surtout des espérances du parti, de politique, et de Bonaparte. — Quelques légères échappées de Wolfgang, qui, bien qu'il partage la haine de tous ses amis, ne peut pas entendre froidement leurs niaiseries et leurs sottises, surtout en tant qu'elles visent à nier les talents de l'Empereur.

(Ce dialogue, fort difficile à faire, surtout en ce qu'il ne faut pas tomber dans les lourdes caricatures usitées en pareil cas, je le ferai avec des morceaux de la littérature réactionnaire du temps. Outre que j'en connais quelque chose, j'ai des amis qui la possèdent très bien et qui me fourniront des documents, — entre autres Sainte-Beuve ; — et puis, il faut voir les *Mémoires de Chateaubriand*, surtout.)

Vers la fin du dîner, un domestique prévient le comte qu'un soldat français, blessé, demande l'hospitalité.

Le comte, qui est un bon homme, veut qu'on ait de lui le plus grand soin, et pour obéir à la curiosité de son fils, on introduit Robert Triton, sanglant, déguenillé et boitant. — (Il y a là une petite invraisemblance, relative aux usages ; mais je tiens au contraste produit par l'effet de cette aristocratie, située depuis si longtemps en dehors de la France, et l'aspect de ce soldat.)

Le trompette conduit dans une chambre, le comte de Cadolles, qui cherche son fils, s'aperçoit qu'il a disparu. « Je parierais, dit-il, que Wolfgang, qui aime tant les récits de bataille, a été présider à l'installation de notre singulier hôte. »

Triton guéri est devenu chef des piqueurs du comte de Cadolles. Wolfgang passe sa vie à la chasse avec Triton. Le trompette, *à son insu, corrompt, séduit* le marquis. Il lui explique, dans son langage de trompette, dans un style violent, pittoresque, grossier, naïf, ce que c'est qu'un combat, une charge de cavalerie, ce que c'est que la gloire, les amitiés de régiment, etc. Depuis longtemps, bien longtemps, Triton n'a plus de famille ; il n'est pas rentré au village depuis les grandes guerres de la république ; il ne sait pas ce qu'est devenue sa mère. Le régiment du 1er houzards est devenu sa famille.

Une nuit, Wolfgang dit au trompette de seller les deux meilleurs chevaux.

Et, en route, il lui dit : « Devines-tu où nous allons ? Nous allons rejoindre la Grande Armée. Je ne veux plus qu'on se batte sans moi ! »

2e ACTE.

Enzersdorf et Wagram.

Ils arrivent au camp français. Triton, que l'on croyait mort, est reconnu par des camarades.

Le colonel Herbin est en train de dîner avec deux officiers. Il embrasse Triton et demande à Wolfgang qui il est et ce qu'il veut. — Celui-ci montre quelques papiers et est enrôlé immédiatement.

(*Je supprime dans le plan une grande quantité de détails familiers qui seront d'un bon effet.*)

Cadolles fait venir la cantinière et paye la bienvenue à son escadron.

Grâce à ses manières (*qui ne doivent jamais l'abandonner, même quand il sera devenu un parfait troupier*), commence, parmi ses camarades, l'usage de ce surnom : *le marquis du 1er houzards.*

L'armée a passé le pont sur le Danube. *5 Juillet. Wagram.* L'Empereur passe devant les rangs du 1er houzards.

Wolfgang, qui a beaucoup entendu parler (*en mal*) de l'Empereur, se raidit contre l'enthousiasme universel et se commande à lui-même de ne pas crier : *Vive l'empereur !* Il est encore le fils du serviteur des Condé.

Napoléon, étendant le bras droit, montre aux soldats les plateaux de Wagram où sont échelonnées les troupes de l'archi-duc [*sic*]. Tonnerre d'applaudissements. Wolfgang se sent envie de pleurer, *comme s'il était enlevé par un puissant comédien.*

— La bataille. (*J'avoue que je n'ai pas du tout pensé à la mise en scène.*)

Wolfgang a fait trois prisonniers et reçu une blessure à la tête.

Un aide de camp l'instruit que l'Empereur le demande. Napoléon est entouré de généraux et de colonels, parmi lesquels le colonel Herbin. Il regarde attentivement Wolfgang et lui dit : « *On m'a dit que vous étiez Français, fils d'émigré. Vous rachetez ce que votre famille a fait de mal et vous continuez ce qu'elle a pu faire de bien. Je veux me souvenir de vous : voici ce qui m'aidera à vous reconnaître.* » — La croix de la Légion d'honneur. — (Il est bon d'accentuer ainsi le caractère particulièrement séducteur de l'empereur, qui a été négligé par beaucoup d'historiens.)

Wolfgang est complétement vaincu et gagné. (Il me semble que cet acte, peut-être court sur le papier, doit être fort long à la représentation.)

3e ACTE.

L'empire est fini. 1814.

Un village, — deux officiers poudreux, aux vêtements en loques, arrivent, exténués de fatigue, pour chercher un logement (*penser au tableau de Géricault, le Cuirassier blessé, marchant à côté de son cheval*).

C'est le marquis du 1er houzards (maintenant colonel) et son vieux camarade, le capitaine Graff (dont il a fait la connaissance au camp, quelques jours avant Wagram).

« Voilà un château, dit Wolfgang, que je suis sûr d'avoir vu en peinture dans la salle à manger d'Hermorah ! »

« Il me semble, dit Graff, que j'ai entendu crier ton nom. »

Le village est en fête. Coups de fusil. Bruit de flûtes et de violons.

Le garde champêtre et le maître de poste, anciens soldats, décorés, se tiennent à l'écart et boivent sous une tonnelle.

Cadolles et Graff dessellent leurs chevaux et, sur l'invitation des deux anciens soldats, trinquent avec eux.

Wolfgang, en prenant un verre : « A notre vieille gloire ! à la mort des Anglais, des Prussiens, des Cosaques ! Aux canons qui cracheront sur ces misérables ! A notre belle France, où nous les enterrerons un jour ! »

« Où sommes-nous ? dit Graff, et qui fête-t-on ici ? »

« Vous êtes à Cadolles, et on fête le retour du vieux comte qui, après avoir été allemand pendant trente ans, s'imagine de redevenir français aujourd'hui par la grâce de l'étranger. »

Wolfgang court chez son père qu'il trouve sur le perron du château, entouré de paÿsans. Le père croyait le fils mort. Embrassements et reconnaissance.

Wolfgang se trouve bientôt dans un salon antipathique. Son père le présente à Charles Stown, un officier anglais, et au comte de Béval, espèce de pédant politique qui rêve chartes, constitutions et réconciliation du Roi avec la révolution. — Puis madame de Timey, revenue avec le comte de Cadolles, et qui, toujours coquette et femme politique, se prête à toutes les flagorneries de Charles Stown et de M. de Béval.

Wolfgang est immédiatement repris par l'amour, et son antipathie pour M. de Béval et l'officier anglais en est naturellement augmentée.

Madame de Timey cherche tout de suite, par ses coquetteries et par ses encouragements, à le ramener à la *bonne cause*.

Une main se pose sur son épaule, et une voix lui dit : « L'empereur a abdiqué! mais c'est peut-être un bruit que font courir ses ennemis. S'il y a des traîtres, il faut les fusiller. Allons où ça chauffe. »

C'est Graff. Wolfgang s'enfuit avec lui.

(Cet acte va être bien long. Nous pourrions, malgré la division que j'ai écrite en tête du plan, couper l'acte ici et en rejeter la fin au commencement du 4ᵉ acte, — surtout si nous considérons que la matière du 4ᵉ et du 5ᵉ acte est très courte.)

PARIS. La restauration à Paris.

Le 1ᵉʳ houzards est en garnison à Paris. Querelles fréquentes entre ses officiers et les officiers des armées alliées. Graff surtout cherche des duels avec emportement dans tous les lieux publics. (On pourrait introduire ici, comme décor, Paphos ou les jardins de Tivoli.)

Wolfgang, lui aussi, pour s'étourdir, mène une vie assez dissipée ; mais son amour pour madame de Timey augmente toujours. Celle-ci d'ailleurs s'est dégoûtée de Charles Stown et d'Adrien de Béval. La violence, la tendresse et l'emportement de Wolfgang lui plaisent ; mais elle voudrait tourner les sympathies de son amant vers la nouvelle royauté. Wolfgang sent plusieurs fois renaître en lui les goûts et la fierté du gentilhomme ; mais cela ne diminue en rien sa sympathie et son admiration pour Bonaparte.

Madame de Timey a été insultée par un journal. Pendant que M. de Béval et Charles Stown discutent chez elle sur ce qu'il y a à faire en pareille circonstance, Wolfgang paraît, le bras en écharpe ; sans parler, sans prévenir, il a châtié l'auteur de l'attaque.

Cette affaire resserre encore plus la liaison du marquis avec madame de Timey, et c'est dans un tête-à-tête intime, où Wolfgang lui reproche son étrange caractère, qu'elle lui raconte son ancienne histoire.

Le comte de Timey, qui était un homme très intelligent et très corrompu, a été l'amant de sa mère, femme d'un autre émigré français, Mme d'Evré. Avant de mourir, après sa confession, M. le comte de Timey a voulu épouser mademoiselle d'Evré, qui était peut-être, et probablement même, sa fille. — La nuit de noces. — Le moribond a employé sa nuit de noces à enseigner à sa femme sa corruption morale et sa corruption politique. Il lui a dit finalement : « *Ma chère fille, je laisse dans votre âme virginale l'expérience d'un vieux roué.* » Et puis il est mort. Ainsi elle s'est trouvée à la fois, et subitement, *riche, veuve quoique vierge, et pleine d'expérience quoique innocente.*

Wolfgang, profondément attristé, se récrie ; il prétend qu'il y a encore du bonheur possible ; que l'âme de sa maîtresse peut rajeunir ; qu'il se sent, lui, plein de jeunesse et de confiance, et qu'il ne s'agit que de noyer toutes ces impressions funèbres dans le bonheur présent et dans un mariage immédiat.

Madame de Timey, revenant à ses rêves d'ambition, pose une condition à ce mariage : c'est que Wolfgang verra le Roi et le comte d'Artois, et quittera le 1er houzards pour entrer aux gardes du corps. (*Il est évident qu'il est facile, dans cette partie, de faire reparaître chez madame de Timey le père du marquis, le comte de Cadolles, qui, naturellement, doit appuyer les projets et les propositions de celle-ci.*)

Wolfgang, très ébranlé, est bien près de céder, quand Graff survient à l'improviste qui lui apprend le débarquement de l'Empereur.

4e ACTE OU 2e PARTIE DU 4e ACTE.

Tout l'amour de Wolfgang pour Bonaparte renaît, et à la caserne il lit aux officiers la proclamation royale de manière à leur faire deviner ses propres sentiments (*il faudra retrouver le texte officiel de la proclamation royale*).

Sur une route. — Le régiment silencieux, triste ; Wolfgang part en avant, sur de certains indices. Tout d'un coup, de tous côtés, un grand cri : « *C'est lui !* » et puis : « *Vive l'Empereur !* »

(*La mise en scène de ce tableau, grâce aux documents historiques, est très facile à faire.*)

Naturellement, nous évitons de mettre en scène la bataille de Waterloo ; ce serait, je crois, un tableau désagréable, et d'ailleurs, au point de vue purement scénique, cela ferait un double emploi avec la bataille de Wagram.

5e ACTE.

Chez Mme de Timey.

Lettre de Wolfgang : « Je suis accusé ; on me cherche ; si l'on me trouve, je serai fusillé... venez... et fuyons ensemble. »

Madame de Timey hésite, et finalement répond : *Non !* — tout en protestant de son amour, et en engageant Wolfgang à se bien cacher et à attendre.

Seconde lettre : « Puisque vous ne voulez pas fuir avec moi, vous ne m'aimez plus, et je me constitue prisonnier. »

Dans la prison.

Graff vient voir son vieux camarade et lui dit qu'il ne faut pas laisser aux royalistes le plaisir de fusiller un officier de la Grande Armée. En même temps il lui remet un pistolet.

Wolfgang répond qu'en ces matières-là chacun est libre de suivre ses sentiments, et que, lui, il se laissera tranquillement fusiller (*car il veut mourir*).

Un officier des gardes du corps apporte la nouvelle de la grâce accordée *par le roi, spontanément.*

Wolfgang, au moment où Graff, joyeux, vient lui sauter au cou, s'empare du pistolet et *se tue* (*car il veut mourir*).

Arrivent le comte de Cadolles et madame de Timey. Wolfgang se figure alors que c'est sa maîtresse qui a obtenu sa grâce, et il meurt en la remerciant.

Graff, qui, à un mot précédent de Wolfgang, a deviné la vérité, dit à Mme de Timey : « C'est vous qui avez tué le plus brave officier de la Grande Armée, le marquis du 1er houzards. »

(*Je vous en prie, ne changeons pas ce dénouement* LOGIQUE *contre un dénouement heureux, qui serait* ABSURDE *et sans* MAJESTÉ.)

(J'ai oublié de vous avertir que Robert Triton reparaîtra dans toutes les occasions où on pourra le faire reparaître : par exemple, dans la rentrée des émigrés au village de Cadolles ; dans les scènes tumultueuses des cafés et des casinos ; dans la scène de reconnaissance entre l'Empereur revenant de l'île d'Elbe, et le 1er houzards ; et enfin dans la scène finale à la prison.)

(La chose entière m'apparaît comme un vrai drame, c'est-à-dire l'union de scènes très bien filées avec une mise en scène très active, très remuante et avec une grande pompe militaire, là où il y a lieu. Je n'indique pas les décors, qui peuvent être d'un effet poëtique, vous les devinerez.)

Je n'ai pas recopié ce manuscrit. — Donc, je le ferai transcrire avant de me mettre à la besogne journalière.

NOTES DIVERSES.

[I]

Théatre.

Le catholique dandy.

Envers de Tartuffe.

Le parfait catholique aimable, arrangeant les affaires de tout le monde, à la manière d'Hardouin (drame de Diderot).

Personnage épisodique ou principal?

D'Aurevilly vous invite à communier avec lui comme un autre à dîner.

— Nous communierons ensemble, et ensemble nous nous agenouillerons, humblement, le poing sur la hanche.

— Pourquoi regardez-vous ces filles?

— Je m'en repentirai.

Anecdotes de d'Aurevilly et de la Religieuse.

[II]

Drames.

L'ivrogne.
Le marquis du 1er bouzards.
Falkland (*Caleb Williams*).
La femme entretenue sans le savoir.
Les vierges sages et les vierges folles.
Histoire de brigands (pendant le Directoire).
Un drame romain (de la République ou de l'Empire).
Une pièce à femmes, mais une vraie pièce de poëte.
Le club des Cocus.
La jeunesse de César.

—

Un drame sur les Bohémiens.
Le prometteur sans crédit.

Penser aussi au drame romanesque, aux costumes variés des peuples, l'esclavage, etc.

JOURNALISME

LITTÉRAIRE OU POLITIQUE.

Mystères galans des Théatres de Paris.

[*Pages attribuées.*]

PONSARD.

Je suppose que vous êtes allé, il y a quelque temps, avant que l'échauffourée classique de *Lucrèce* fût déjà figée et la tempête calmée, voir quelques amis, quelque peu distants de notre affreux Paris, de bons et braves amis, mais passablement crédules et panurgiens, aussi peu coulissiers que possible ; des gens qui ignorent, parce qu'ils n'ont jamais vu, et qui liument avec une naïve et curieuse avidité les nouvelles déjà vieilles que nous leur imprimons dans la capitale. Vous arriviez crotté, fatigué, rompu, honteux de votre sale costume de pèlerin. Avant de vous avoir offert un lit, des habits, un verre de vin, on vous demandait tout d'abord : Comment se porte l'illustre M. Ponsard ? Et, pendant que vous prodiguiez à vos amis les caresses les plus tendres en échange d'un lit et d'un verre de vin qu'on ne vous offrait cependant pas, c'était toujours M. Ponsard par-ci, M. Ponsard par-là, et la demoiselle de la maison, rouge madone aux cheveux virginalement collés sur les tempes, grillait de savoir, n'osant pas le demander, si M. Ponsard était joli garçon ; et vous, impatienté : M. Ponsard est surtout un homme comme un autre qui aime fort manger quand il a faim, et même quand il n'a pas faim. — Mais cela n'est pas répondre ; dites-nous donc ce que c'est que M. Ponsard et sa tragédie qu'on dit plus belle que pas une de Corneille, et ce qui... et ce que... et...

Contraint de satisfaire aux exigences de la famille, il fallut dire alors, au risque de n'être pas compris : M. Ponsard est un excellent jeune homme, natif de Vienne, en Dauphiné. Il est grand, fort, bien portant ; les épaules carrées et voûtées à la charrue, propres à labourer le sol aride de la tragédie ; le front ni bas, ni haut, l'air ni spirituel, ni bête, l'œil petit et clignotant d'un usurier qui semble attendre et surveiller le succès, les mâchoires surtout très fortes et vigoureusement endentées.

— La *Lucrèce* de Ricourt fut jouée sur le théâtre de l'Odéon, le..... 1843.

— Mais nous vous parlons de la *Lucrèce* de M. Ponsard et non de M. Ricourt. Qu'est-ce que cela?

M. Ricourt est un homme infiniment spirituel, qui sait par cœur toutes les vieilles comédies, et qui prend plaisir à jouer de bons tours à cet excellent public parisien.

Un critique, que tout le monde connaît, a fait dans un de ses feuilletons un portrait exact de cet homme charmant, qui a dépensé pour servir beaucoup de gens qui ne s'en vantent pas, et inventer différents génies, plus de choses et plus d'esprit qu'on n'en met d'habitude à faire une fortune. Qui ne le connaît pas? Il vous a sans doute dit comment Talma comprenait et jouait le rôle d'Auguste; combien Lafont était beau dans Achille; pourquoi l'un et l'autre avaient juste les qualités qui manquaient à chacun. Il vous parle de Baptiste, de Fleury et de beaucoup d'autres. Que ne sait-il pas? tragédies et comédies classiques, il les connaît également, il a serré la main au Misanthrope, causé avec Philinte, d'autant plus qu'il tient de l'un et de l'autre. Tout le monde le vénère et l'aime, et respecte ses gaîtés; le *bon enfant qu'il est,* il a oublié de s'inventer lui-même.

Or, le romantique auteur de l'article sur l'*Arbogaste* se promenait mélancoliquement à l'entour du Théâtre-Français, et filait un mauvais coton en rêvant à madame Lucrèce,

quand Ricourt ayant avisé la tête de l'homme et la tournure de la pièce ; Ricourt, qui aime jouer des tours aux Parisiens et même aux Dauphinois, lui dit : Jeune homme, vous ignorez qui vous êtes, et combien vous valez pour moi, au moment où je vous parle. Je ne veux pas qu'on oublie ce que peut Ricourt. La chose est bonne et d'autant meilleure qu'elle arrive juste à l'heure, comme M. de Lamartine après M. de Parny; les mélancolies d'Elvire après les *globes d'Éléonore ;* les pantalons collants après les pantalons à la Cosaque. — Tenez-moi bien par le pan de ma redingote et ne me lâchez pas. Vous serez grand, c'est moi qui vous le dis; car moi, je suis Ricourt, le grand Ricourt, l'ami des artistes, Rrrrricourt pour tout dire. — Et vite, fouette, cocher, à l'Odéon. — Mon ami, je tremble de tous mes membres, disait le jeune avocat. — N'aie pas peur, mon enfant, criait le prophète, ils sont encore plus bêtes à Paris qu'en Dauphiné, et l'ami J. J. n'est pas si mauvais diable qu'on le croit.

Et voilà Ricourt chez Janin, le catéchisant de son mieux et le *lorsempionant en style artistique* à l'endroit de cette noble production qui devait ramener sur les planches les belles soirées de l'antique tragédie; et l'Aristarque agonisant sous le poids de cette lecture, de s'écrier volontiers : Mais, mon cher, de mon temps (*temps d'Hernani*), les Pradons étaient des soleils en comparaison de cela; et Ricourt de lui dire comme *ultima ratio* : Mais, l'ami Janin, nous avons bien inventé cette petite Rachel, pourquoi n'inventerions-nous pas Lucrèce? — Au fait, pourquoi pas? dit cet excellent Janin, déjà fatigué de la chose, en vrai critique qu'il est, comme si elle avait vingt ans de succès.

Et d'un, dit Ricourt. Il faut empoigner Jay. — Jay empoignera Jouy. Les amis des amis sont les amis. On

dit que ces messieurs sont amis de Racine, et Racine est certainement des nôtres. — Ricourt aimait son protégé, mais il s'en amusait. — Son air peureux et sa voix craintive le divertissaient beaucoup. — Ce garçon-là, disait-il, a toujours l'air de chercher la clef du cabinet.

Il faut vous dire, mes chers amis, qu'à Paris nous avons une exécrable et envieuse habitude qui consiste surtout à déprécier le mérite studieux, le succès acheté à force de labeurs. Sitôt qu'un homme a de quoi chausser de temps en temps des bottes neuves, payer quelques claqueurs, nourrir quelques maîtresses, et élever ses enfants, on cherche immédiatement autour de soi quelque jeune nigaud pour lui improviser une grandeur rivale ; et chacun de se dire : Je suis las de l'entendre appeler tous les jours le grand poëte, l'illustre poëte, le noble poëte. Cette tactique n'est pas mauvaise et ne manque pas de charmes pour les amateurs de mystifications ; mais il arrive souvent que la bêtise publique dépasse les espérances de l'inventeur et qu'après avoir fabriqué un préjugé, une *vox populi, vox Dei*, il est obligé, le premier, de subir sa plaisanterie, et d'adorer, chapeau bas, l'argile qu'il a pétrie.

Figurez-vous qu'un jour, dans un pays qui ressemblerait beaucoup à notre bonne France, et naturellement divisé en factions, comme tout pays constitutionnel doit l'être, on se dégoûtât tout de bon du Roi devenu despote, et gouvernant le dos de ses sujets avec des éperons et une cravache par trop romantique. — Les jeunes et les vieux, les gens d'autrefois et ceux de demain s'assemblent secrètement dans un grand cabaret, une vaste tabagie, repaire de conciliabules et de conspirations, plus bruyant et plus bavard que le café Tabourey. Les légitimistes boivent avec les républicains, et avalent fraternellement du gros vin comme d'excellents et sincères complices. Ils ont l'air, les bonnes gens qu'ils sont, de s'entendre parfaitement sur tous les

points; ils ne s'entendent véritablement que sur un seul : à bas le despote, c'est la grande affaire. — C'est un homme brave, laborieux, qui s'enferme beaucoup dans son cabinet, et fabrique journellement d'excellentes petites chartes, et de ravissantes rhétoriques à l'usage de ses sujets; il est très affable et nous donne à tous des poignées de mains. Qu'importe, à bas le despote, et trinquons !

Cette banalité politique, mes chers amis, fut notre histoire. Nous avons offert une prise de tabac à M. Jay; nous avons fait à M. Jouy l'honneur de causer avec lui de Racine et de Corneille. Ces messieurs, dont la vue est affaiblie par un grand âge, n'ont pas aperçu le grand et gros bibi de Ricourt qui leur faisait avaler son grand homme.

Or, l'enfant croissait et grandissait à vue d'œil; l'innocent traducteur de Manfred avait moins de coliques et cherchait moins souvent la clef du cabinet.

L'illustre poëte, le grand poëte Olympio eut beau dire avec beaucoup de flegme, après avoir ouï la pièce : « Il est bon que les jeunes gens s'exercent à faire ces sortes d'études », une foule de carrosses plus ou moins armoriés n'en vinrent pas moins encombrer les alentours de l'Odéon. Où peut s'arrêter une populace en démence ?

M. *Lireux* riait sous cape ; Ricourt admirait avec stupéfaction l'incendie qu'il avait allumé. L'émeute alla si loin, qu'un soir, un jeune critique que nous connaissions à peine, amant de la muse antique et qui se compose de Delacroix et l'impuissant V. Hugo, en parlant beaucoup trop de Phidias et de Sophocle, nous sauta au col, en s'écriant : « *Hein ! ! mon ami !* — Oui, fis-je modérément, mais il y a des taches. — Il faut qu'il y en ait », répondit-il victorieusement.

Et un autre plus candide et qui fait profession d'aimer la vertu : Voilà, certes, une soirée mémorable pour tous les honnêtes gens en *Europe*.

Ces soirées-là ne sont plus mémorables, à force d'être fréquentes en France. Certes, nous connaissons de vaillants et laborieux succès qui n'ont pas été fabriqués, et qui sont beaux à voir, du parterre comme de la rampe ; mais un homme du monde qui a pourtant de l'esprit, nous disait un jour que dans toutes les réputations il y avait un *secret*. Le succès de Ponsard est composé de quelques petits secrets dont le plus gros s'appelle Victor Hugo.

En ce temps-là, il arriva un vilain cas à notre jeune stagiaire. Vous connaissez sans doute de réputation et de fable cet excellent M. Viennet, qui avait poussé à la roue avec toute l'honnêteté et toute la candeur imaginables. Un malin critique s'avisa de déterrer quelques articles d'une revue dauphinoise, où le timide protégé traitait une tragédie du pair de France assez cavalièrement, et la rembarrait d'une façon ultra-romantique. L'avocat viennois, qui a bien pour les choses rudement odorantes, commc un gros succès, le flair d'un paysan, mais non pas le nez fin d'un Parisien, s'avisa de se justifier ainsi au malin critique : « Ah ! Monsieur, ce que vous avez fait là est vraiment une bien mauvaise action, vous voulez m'aliéner le cœur de M. Viennet. — D'ailleurs l'article en question n'est pas signé. — M. Magnin : Si, monsieur. — Ponsard, plaidant la circonstance atténuante : Alors, il est signé en initiales. — M. Magnin : Alors il est signé. »

Puis à M. Viennet, si mal récompensé de son zèle classique, il écrivit une lettre larmoyante et mélancolique d'écolier qui a mérité le fouet, chef-d'œuvre de prose provinciale, dans laquelle il implorait son pardon, alléguant qu'à l'époque où il s'était permis de ne pas trouver *Arbogaste* un chef-d'œuvre, il écrivait, avec quelques misérables de son espèce, dans une misérable revue sans abonnés, composée pour des misérables. Ce qui a dû paraître du dernier galant, et du dernier patriotique aux collaborateurs dauphinois.

Ce malheureux-là ne saura jamais se camper fièrement sur un piédestal, ni faire une gracieuse courbette.

Les coliques étaient presque passées, on était presque grand homme, et comme les grands hommes ont souvent de grands ridicules et de petits travers, il fallut les singer. Voltaire, Chateaubriand et Victor Hugo ont écrit plus de petits billets dans la capitale et en Europe que la petite-maîtresse la plus assiégée. Ponsard se mit à distribuer des autographes assez bizarres; son sonnet à Mme Dorval, où le solécisme latin se pavanait à chaque vers, nous fit beaucoup rire. S'il avoua à Mme Dorval qu'*elle lui montrait trois fois la nature dans l'art*, par compensation, il déclara à Mlle Nathalie, du Gymnase, qu'elle était une grande tragédienne, etc. Ricourt admirait de plus en plus.

Une foule de belles dames, très gentilles, vinrent *savourer le songe de Lucrèce*, s'enivrèrent *de ce dard*, et ne daignèrent pas rougir devant cette anatomie qui eût effrayé cet excellent et naïf Petrus Borel que vous ne connaissez sans doute pas, mes chers amis. De jeunes diplomates, très cravatés, et quelques pairs de France vinrent étudier les profondeurs politiques de Valère et de Brute, nigaud de mélodrame, qui dit ses secrets à tout le monde. Bref, il est peu de gens qui n'aient voulu dormir un peu devant ce drame hideusement romantique, et affreusement immoral.

Car, il ne faut pas s'y méprendre, vous surtout, mes bons amis, qui vous nourrissez de doctrines et de bibliothèques classiques, dans le fond de votre province. Ce jeune contre-révolutionnaire est beaucoup plus romantique que vous ne le pensez. Il aime assez les curiosités étrusques, les gâteaux de farine, et les défroques de Caligula; s'il cultive le songe classique, il ne dédaigne pas les sorciers qui viennent de loin et autres *guanumasiers*.

Un jour, Janin assistait à une répétition de *Don Juan*, de M. Delavigne; il le trouva fort beau et fit à l'auteur les

compliments les plus emportés. Voici comme il se comportait deux jours après, dans son feuilleton : Certes, la comédie de M. Delavigne a du bon; *il y a* du Marivaux, *il y a* du Beaumarchais, *il y a* du Molière, *il y a* du Victor Hugo !!! Pauvre M. Delavigne! le grave académicien, qui avait si naïvement avalé les encouragements du feuilletoniste.

Et certes, dans le genre Jay, Jouy, Baour-Lormian, V. Hugo, Racine, etc., etc., et compagnie, agréablement tempéré par une sage timidité, M. Delavigne avait déployé une vigueur et un tout autre esprit que le poëte d'hier.

De même qu'en pilant dans un mortier du Dorat avec du Victor Hugo vous obtenez *Arsène Houssaye;* de même, en saupoudrant Tite-Live d'*André Chénier*, et Racine de Catulle, vous faites un *gâteau de farine* fort indigeste, qu'on nomme Ponsard, fait grand homme par hasard, comme Sganarelle, médecin malgré lui.

La biographie de M. Ponsard s'arrête jusqu'ici à la fin du cinquième acte de *Lucrèce;* nous ignorons quelles seront plus tard ses opinions politiques, quand il viendra, la croix à la boutonnière, représenter à la Chambre les intérêts de son endroit; sans doute elles seront encore des poncifs et des postiches.

Pauvre enfant! qu'on a trop tôt enivré; lui qui avait tant de coliques quand il ne mangeait que du miel, quelles crampes d'estomac quand il faudra boire le vinaigre! — Et en ce monde, avant ou après, il y en a toujours à boire.

Ricourt se console de sa triste invention en cherchant à en inventer une autre.

C'est depuis cette malheureuse aventure que toutes les mères de famille qui veulent du bien à leurs enfants, toutes les femmes de comptoirs qui rêvent une célébrité à leur progéniture, leur disent : Pourquoi ne fais-tu donc pas quelque chose comme Ponsard?

Ricourt reçoit de temps à autre des lettres ainsi conçues :

Mosieu Rikoure,

Che fous enfoi un petit trachedit queue jé fé. C'est *Remmus et Romullus*, et che fous seré pien opliché te fer pour moi ce queue fous affre fé bour mosieu Bonsar ; che fous seré bien opliché tout à fès.

Et che vous salut.

HORATIUS SERGEON,
Rue te la Santé, n° 10.

— Maintenant, donnez-moi à boire, laissez-moi m'aller coucher, et prêtez-moi un volume de Corneille.

COMMENT ON PAIE SES DETTES

QUAND ON A DU GÉNIE.

L'anecdote suivante m'a été contée avec prières de n'en parler à personne ; c'est pour cela que je veux la raconter à tout le monde.

...Il était triste, à en juger par ses sourcils froncés, sa large bouche moins distendue et moins lippue qu'à l'ordinaire, et la manière entrecoupée de brusques pauses dont il arpentait le double passage de l'Opéra. Il était triste.

C'était bien lui, lui la plus forte tête commerciale et littéraire du dix-neuvième siècle ; lui, le cerveau poétique tapissé de chiffres comme le cabinet d'un financier ; c'était bien lui, l'homme aux faillites mythologiques, aux entreprises hyperboliques et fantasmagoriques dont il oublie toujours d'allumer la lanterne ; le grand pourchasseur de rêves, sans cesse à la *recherche de l'absolu ;* lui, le personnage le plus curieux, le plus cocasse, le plus intéressant et le plus vaniteux des personnages de *la Comédie humaine*, lui, cet original aussi insupportable dans la vie que délicieux dans ses écrits, ce gros enfant bouffi de génie et de vanité, qui a tant de qualités et tant de travers que l'on hésite à retrancher les uns de peur de perdre les autres, et de gâter ainsi cette incorrigible et fatale monstruosité !

Qu'avait-il donc à être si noir, le grand homme ! pour marcher ainsi, le menton sur la bedaine, et contraindre son front plissé à se faire *Peau de chagrin* ?

Rêvait-il ananas à quatre sous, pont suspendu en fil de liane, villa sans escalier avec des boudoirs tendus en mousseline ? Quelque princesse, approchant de la quarantaine, lui avait-elle jeté une de ces œillades profondes que la beauté doit au génie ? ou son cerveau, gros de quelque machine industrielle, était-il tenaillé par toutes les *Souffrances d'un inventeur* ?

Non, hélas ! non ; la tristesse du grand homme était une tristesse vulgaire, terre à terre, ignoble, honteuse et ridicule ; il se trouvait dans ce cas mortifiant que nous connaissons tous, où chaque minute qui s'envole emporte sur ses ailes une chance de salut ; où, l'œil fixé sur l'horloge, le génie de l'invention sent la nécessité de doubler, tripler, décupler ses forces dans la proportion du temps qui diminue, et de la vitesse approchante de l'heure fatale. L'illustre auteur de la *Théorie de la lettre de change* avait le lendemain un billet de douze cents francs à payer, et la soirée était fort avancée.

En ces sortes de cas, il arrive parfois que, pressé, accablé, pétri, écrasé sous le piston de la nécessité, l'esprit s'élance subitement hors de sa prison par un jet inattendu et victorieux.

C'est ce qui arriva probablement au grand romancier. Car un sourire succéda sur sa bouche à la contraction qui en affligeait les lignes orgueilleuses ; son œil se redressa, et notre homme, calme et rassis, s'achemina vers la rue Richelieu d'un pas sublime et cadencé.

Il monta dans une maison, où un commerçant riche et prospérant alors se délassait des travaux de la journée au coin du feu et du thé ; il fut reçu avec tous les honneurs dus à son nom, et au bout de quelques minutes exposa en ces mots l'objet de sa visite :

« Voulez-vous avoir après-demain, dans *le Siècle* et les *Débats*, deux grands articles *Variétés* sur *les Français peints*

par eux-mêmes, deux grands articles de moi et signés de mon nom ? Il me faut quinze cents francs. C'est pour vous une affaire d'or. »

Il paraît que l'éditeur, différent en cela de ses confrères, trouva le raisonnement raisonnable, car le marché fut conclu immédiatement. Celui-ci, se ravisant, insista pour que les quinze cents francs fussent livrés sur l'apparition du premier article ; puis il retourna paisiblement vers le passage de l'Opéra.

Au bout de quelques minutes, il avisa un petit jeune homme à la physionomie hargneuse et spirituelle, qui lui avait fait naguère une ébouriffante préface pour la *Grandeur et décadence de César Birotteau*, et qui était déjà connu dans le journalisme pour sa verve bouffonne et quasi-impie ; le piétisme ne lui avait pas encore rogné les griffes, et les feuilles bigotes ouvert leurs bienheureux éteignoirs.

« Édouard, voulez-vous avoir demain 150 francs ? — Fichtre ! — Eh bien ! venez prendre du café. »

Le jeune homme but une tasse de café, dont sa petite organisation méridionale fut tout d'abord enfiévrée.

« Édouard, il me faut demain matin trois grandes colonnes *Variétés* sur *les Français peints par eux-mêmes ;* ce matin, entendez-vous, et de grand matin ; car l'article entier doit être recopié de ma main et signé de mon nom ; cela est fort important. »

Le grand homme prononça ces mots avec cette emphase admirable, et ce ton superbe, dont il dit parfois à un ami qu'il ne peut pas recevoir : « Mille pardons, mon cher, de vous laisser à la porte ; je suis en tête à tête avec une princesse, dont l'honneur est à ma disposition, et vous comprenez... »

Édouard lui donna une poignée de main, comme à un bienfaiteur, et courut à la besogne.

Le grand romancier commanda son second article rue de Navarin.

Le premier article parut le surlendemain dans *le Siècle*. Chose bizarre, il n'était signé ni du petit homme ni du grand homme, mais d'un troisième nom bien connu dans la Bohème d'alors pour ses amours de matous et d'Opéra-Comique.

Le second ami était, et est encore, gros, paresseux et lymphatique ; de plus, il n'a pas d'idées, et ne sait qu'enfiler et perler des mots en manière de colliers d'Osages, et, comme il est beaucoup plus long de tasser trois grandes colonnes de mots que de faire un volume d'idées, son article ne parut que quelques jours plus tard. Il ne fut point inséré dans les *Débats*, mais dans *la Presse*.

Le billet de 1.200 francs était payé ; chacun était parfaitement satisfait, excepté l'éditeur, qui l'était presque. Et c'est ainsi qu'on paie ses dettes... quand on a du génie.

Si quelque malin s'avisait de prendre ceci pour une *blague* de petit journal et un attentat à la gloire du plus grand homme de notre siècle, il se tromperait honteusement ; j'ai voulu montrer que le grand poëte savait dénouer une lettre de change aussi facilement que le roman le plus mystérieux et le plus intrigué.

[*En collaboration.*]

CAUSERIES.

[I]

Du 13 au 19 septembre 1846.

Peuple français! peuple de frileux! entonne un hosannah d'allégresse et ouvre ton âme aux joies sudorifiantes du calorique!

Voici venir l'Observatoire, qui se lève comme un seul Mathieu Laensberg, pour te prédire du haut de son télescope lenticulaire une température sénégales que et un soleil de plomb à rayons continus jusques et y compris le 25 octobre prochain. L'année 1846 pourra donc enfin se vanter d'avoir joué vis-à-vis des Parisiens le rôle d'un four chauffé au rouge, ou d'une étuve à haute pression, et la tribu des melons, cette portion si intéressante de nos productions légumineuses, va nous accabler, grâce à la tiédeur de l'atmosphère, sous l'exubérance de sa fructification.

Réjouissez-vous donc, gourmets uvicoles et frugicoles; réjouissez-vous, trémoussez-vous, et bénissez, soir et matin, cette canicule persévérante, dont plus d'un gilet de flanelle gardera long-temps le souvenir.

Après tout, n'est-il pas bien juste que le blond Phœbus luise quelque peu pour tout le monde, voire même pour cet excellent Jockey's Club?

Est-ce donc être trop exigeant que de demander tous les ans au zodiaque deux ou trois dimanches de beau temps, en faveur de nos courses chevalines et poulinières?

Alerte, Flatman! Allume, Robinson! Le Champ-de-Mars dresse ses tentes, Chantilly épousssette sa pelouse à la robe verte, et nos modernes *entraîneurs* tirbouchonnent [*sic*] la crinière de leurs jumens favorites.

Nous allons revoir nos vieilles et chères connaissances, *Tomate, Lanterne, Confiture* et *tutte quante* en fait de lauréats hippiques; nous allons revoir le *Derby* sur le *turf*, les *gentlemen* du *sport* causant de *stakes* avec les *hostlers*, ou organisant des *handicaps* à propos de *racers*; nous entendrons encore l'aimable répertoire du vocabulaire anglo-charabia que nos lions palfreniers [*sic*] semblent prendre plaisir à s'extirper du larynx.

Du reste, les événements capitaux de la semaine peuvent se résumer dans la résurrection triomphante du cigare à vingt centimes, qui nous arrive à franc-étrier des îles Philippines avec son cortége tabachique de *terceras*, *quarteras* et autres *panatelas*, et dans la séance non moins annuelle que solennelle de l'Académie.

On a fort applaudi à cette dernière réunion un très spirituel discours de M. Viennet, l'auteur de *Michel Brémond.*

L'assemblée a passé ensuite à d'autres exercices, parmi lesquels nous ne devons pas oublier la distribution des couronnes et médailles.

Le sujet mis au concours pour le prix d'éloquence française était l'*Éloge de Turgot* : il a rencontré pour lauréat principal M. Henri Baudrillart, déja mentionné il y a un an pour son *Discours sur Voltaire.*

La lecture du mémoire couronné a été comme de juste chaleureusement goûtée, et fréquemment interrompue par les bravos de ceux-mêmes qui n'y ont rien compris.

Disons bien haut, et sans la moindre arrière-pensée ricaneuse, que nous ne comptions pas au nombre de ces derniers.

L'ouvrage composé par M. Baudrillart est un travail

remarquable et qui sort de la catégorie ordinaire des amplifications de commande.

Mais qui nous délivrera des *Éloges* et des *Essais*? Qui nous sauvera à tout jamais des mémoires, des diatribes, des critiques, de l'esthétique, de tout ce qui constitue en un mot le haut embêtement littéraire en vogue à l'Institut?

Sera-ce le cigare à vingt centimes, nouveau phénix qui renaît de ses cendres?

Nous le souhaitons de grand cœur et nous en remercions bien volontiers le *cigarito* manillard, dont la réapparition imprévue nous met pour long-temps des régalias sur la planche et doit faire tressaillir d'allégresse M. Théodose Burette, l'auteur de la *Physiologie du Fumeur*, jusque dans le *tréfoin* de sa *chiffarde*.

FRANCIS LAMBERT.

[II]

Du 20 au 26 septembre 1846.

Peu s'en est fallu que je ne datasse de Hombourg ou de Baden-Baden les quelques lignes consacrées aux causeries : mais au moment d'accomplir ce puff à la Sterne, ma plume, qui n'a qu'à vous parler de choses et de faits accomplis en deçà du mur d'enceinte, s'est sentie prise de remords, et c'est en toute humilité que je confesse qu'en fait d'établissements d'eaux, je ne connais que les eaux filtrées de l'île Saint-Louis.

La mort de M. de Jouy laisse un fauteuil vacant à l'Académie française. L'auteur de tant d'ermites vient de s'éteindre dans son ermitage de Saint-Germain. La littérature de l'Empire perd dans la personne de M. de Jouy l'un de ses derniers représentants.

L'opinion publique présente MM. Dumas (le père), Balzac, Méry, Alfred de Musset, Léon Gozlan. — Il est probable que le docte corps choisira M. Hippolyte Lucas, le vrai Lucas.

Qui n'a pas lu ce feuilleton, ce fameux feuilleton qui s'épanouissait la semaine dernière dans les caves du ci-devant de la rue Montmartre, *les Spectacles d'été*, signés d'un nom avantageusement connu dans les lettres?

M. Fiorentino a cru devoir tracer le portrait de Brididi le danseur par excellence du bal Mabille.

« Place à Mogador, à Angèle, à Frisette, place à Brididi, le maître des maîtres! »

Ainsi parlait M. Fiorentino.

Encore un astre qui se lève à l'horizon de la polka! Encore une âme qui, un jour, ira rejoindre l'âme de Chicard dans les limbes de la halle aux cuirs!

Savez-vous bien, M. Fiorentino, que vous avez étrangement abusé de votre droit d'homme de lettres? Quoi! vous prenez un beau jeune homme (style Gigi), vous le placez sur un piédestal et vous dites aux quelques abonnés de la manufacture de Pape : voilà l'Idole, prosternez-vous!

C'est pousser un peu loin la manie du fétichisme.

Jadis on élevait un arc de triomphe au général qui venait de gagner une bataille; aujourd'hui, dans le siècle des *affaires*, on érige des *colonnes* à un danseur du bal Mabille.

Triste retour des choses d'ici-bas!

Et ce bon Brididi, je le plains bien sincèrement. Il ne visait pas à la réputation qu'on lui a faite, lui qui voyait dans la polka un délassement chorégraphique, et non un brevet d'immortalité.

Pauvre Brididi et plus pauvre journal!

[*Sans signature.*]

[III]

Du 4 au 10 octobre 1846.

Adieu plaisirs, vendanges sont faites.

L'automne, cet avant-coureur des frimas, vient de s'emparer de nos régions atmosphériques. Paris est sorti du bain Lambert où l'avaient plongé les 36 degrés centigrades de l'ingénieur Chevalier, et le ciel de Naples à jet continu que nous eussent envié les lazzarones de la capitale du royaume des Deux-Siciles.

Mabille, le Ranelagh et le Château-Rouge râlent leurs dernières polkas. Ces établissements de chorégraphie moderne, placés sous la protection du dieu *Kang-Kang* et de la déesse polka, s'apprêtent à clore par une soirée vraiment extraordinaire les fêtes chocnosophes qui les ont illustrés. M. Bobœuf nous fera ses adieux par le *Siége de Saragosse* et l'enlèvement de ballons grotesques représentant Brididi et son lieutenant Zozo, marquis de Quatre Sous, peu connu, mais qui mérite de l'être.

Alerte, lascives courtisanes et pécheresses de l'enfer Bréda! Alerte, barons de lansquenet, gentilshommes de nankin, marquis de Quatre Sous! Preux et *laids preux* rivés à la glèbe de la polka, rendez-vous à l'appel de M. Bobœuf avant de vous jeter à corps perdu dans les joies du Prado et de la salle Valentino. Continuez comme par le passé, jeunes monacos de la gentilhommerie, d'exhiber en plein gaz ces mazourkas phosphorescentes qui sont la providence des sergents de ville et des gardes municipaux sans ouvrage. Hâtez-vous, jeunes beaux efféminés et rabougris, hâtez-vous! Les arbres muent, l'Odéon rouvre ses portes, le vent bougonne au faîte des vieux chênes, et l'asphalte des boulevards sue la boue par les pores de sa peau calcinée.

Qu'on nous pardonne cette excursion dans le domaine du jeune Vakri.

Depuis qu'il a mis sur le lit de Procuste la *Clarisse* du romancier anglais, Gigi, le gros Gigi, qui vivait naguère en Lovelace de lettres dans l'intimité d'un célèbre sculpteur, croit être le vrai, le seul, l'unique Richardson. Les flatteurs et les mauvais plaisans qui l'entourent lui ayant répété à satiété qu'il a fait un chef-d'œuvre, le gros homme, à défaut des plumes de l'aigle, s'est paré des dépouilles du paon ; et c'est *Clarisse* en main, *Clarisse* réduite à sa courte stature, que M. Janin vient solliciter les suffrages des momies du sarcophage Mazarin.

Bien des concurrents lui disputeront le hochet académique. On cite en première ligne M. Émile Deschamps et M. Bignan, ce nourrisson des muses qui compte dix lustres à peine, M. Bignan, cet enfant gâté du caduc Institut qui tressa pour le neveu de M. Fulchiron tant de couronnes de lauriers-sauce, mêlés de quelques brins d'immortelles.

M. Adam cherche toujours un appartement à louer : les loyers sont hors de prix. L'infortuné directeur, qui descend si tristement la gamme des priviléges, vient de commander à M. Ruolz une symphonie en *do-ré*.

Ce sera là de la musique par le procédé Ruolz.

Chacun sait que la dorure et la musique par le procédé Ruolz ne sont pas de longue durée. M. Adam — le père Adolphe — fera bien de s'adresser à un compositeur qui ne fait pas de la musique de chrysocal [*sic*].

Le pouls du jeune Vakri continue à battre le lundi dix-huit colonnes du journal *l'Époque*. La santé du jeune tartineur de *l'Époque* donne de grandes inquiétudes aux amateurs du style imagé de ce jeune poupon de lettres pour qui le centaure Hugo-Olympio fut une autre Amalthée.

MINUIT. C'est à la lueur pâle d'une lampe fumeuse que j'écris à mon pays ces lignes qui le feront tressaillir !

Alexandre Dumas, Maquet, Théophile Gautier, Vacquerie, Janin, Amédée Achard, Rolle et Joseph Citrouillard, viennent de partir pour l'Espagne en qualité d'historiographes des fêtes qui vont avoir lieu ! !

Ainsi, Paris va être veuf de ses maréchaux littéraires ; — la littérature va pouvoir impunément faire l'école buissonnière ; — le vaudevilliste respirer, — M. Bocage, se livrer à ses déhanchements dramatiques ; les princes de la critique ne sont plus là... Malheureuse France !

MARC AURÈLE.

[IV]

Du 11 au 17 octobre 1846.

L'Artiste, ce journal de haut embêtement littéraire que vous connaissez, vient de publier un article : *les Derniers Jours de la littérature*. Cet article est sous forme de lettre adressée à M. Victor Hugo par M. Eugène Pelletan, l'ex-critique de *la Presse*. M. Pelletan a touché du doigt la plaie cancéreuse qui ronge la littérature. Ce cri sublime d'un homme qui se meurt aura-t-il de l'écho parmi nous ? Les belles-lettres naquirent du besoin de nous communiquer nos sentiments et nos pensées ; elles sont l'interprète universel qui doit transmettre à la postérité la plus reculée ces mille fantaisies qui sont le reflet d'un siècle effacé par la main du temps. — Et qu'a-t-on fait de la littérature dans le siècle rapetissé, scrofuleux, rabougri et essentiellement mercantile où nous vivons ?

L'écrivain se voit contraint, comme le dit judicieusement M. Pelletan, de chercher dans les journaux une publicité que les gros bonnets de la librairie lui refuseraient, s'il n'avait obtenu ailleurs ces lettres de naturalisation qui équivalent à une patente.

Les romans en volume nous arrivent comme de pauvres filles déflorées. Le temps fera justice de ces réputations *faites à la tire* dans les bas-fonds du feuilleton et sur les planches de quelques théâtres qui se disent malins, sous prétexte qu'ils jouent le vaudeville.

Foin de ces critiques timorés qui sacrifient leurs convictions à des exigences de camaraderie ! Foin de ces Aristarques aux grincements haineux qui cachent leur impuissance sous une érudition d'emprunt !

Dans cinquante ans d'ici, on ne parlera plus des Planche, des Gautier, des Vacquerie, des Lucas. Geoffroy, qui passait de son temps pour un critique sérieux, est déjà plongé dans les profondeurs de l'oubli. M. Janin, qui n'est que Geoffroy frelaté, ne survivra pas à lui-même.

O Jardin d'hiver, tu vas verser des pleurs de sang !

Il vient de fleurir dans le jardin de M. Victor Pâquet, à Paris, une plante d'Amérique remarquable à plusieurs titres, c'est l'*Amaryllis-Joséphine*, dont l'oignon a cinquante-cinq centimètres de circonférence.

Pends-toi, Alphonse Karr, l'*Amaryllis-Joséphine* n'a pas fleuri dans ton jardin !

Et toi, Jardin d'hiver, pourras-tu jamais te relever d'un tel coup ?

M. Victor Pâquet, ce jeune jardinier de lettres, découvert tout récemment par M. Alphonse Karr, vient de te damer le pion. Tu es refait comme un simple gogo des mines de Saint-Bérain. Qu'as-tu vu fleurir ? Les *réclames* des queues-rouges de l'annonce anglaise ! Qu'as-tu inventé, innové, découvert ?... Rien !!! si ce n'est MM. Boutmy, Girardin et Enfantin-Duveyrier, qui l'étaient depuis longtemps (découverts), si j'en crois leur acte de naissance.

Le Tintamarre, qui ne se laisse jamais distancer par personne, — pas même par les larrons de la Croix de Berny,

— avait envoyé, ces jours derniers, aux courses de Chantilly son unique garçon de bureau, travesti en membre du Jockey-Club. Le bonhomme ne se trouvait vraiment pas déplacé au milieu de la *gentry* parisienne.

C'est sous sa dictée que nous écrivons ces impressions de *turf*, destinées à faire époque dans la littérature.

M. le duc de Nemours et quelques membres du Jockey-Club — notre garçon de bureau compris — assistaient, samedi 3 octobre, aux courses de Chantilly qui ont eu les honneurs du huis-clos. Le temps était froid et brumeux; on eût dit que le firmament avait mis un crêpe à son chapeau. Les vainqueurs du samedi sont : Gland, Convalescence et Dorade. Le dimanche a été le beau jour. On devait disputer le grand Saint-Léger, prix de 6.000, donné par le Roi. Le soleil a éclairé la fête ; néanmoins, à trois heures il s'est voilé, et le vent du Nord a soufflé. Les équipages brillaient par leur absence, les tribunes étaient désertes. Notre garçon de bureau s'est livré à de longues méditations sur la décadence du *sport* dans notre belle France. Les vainqueurs du dimanche sont : Tronquette, Ulm, Fitz-Emilius et Dorade, jeune lauréat, — déjà nommé, — qui a gagné le grand Saint-Léger.

M. Merle, ce critique si plein d'érudition, d'esprit et de finesse, se propose d'écrire ses *Mémoires* dans *la Mode*. M. Merle a eu des liaisons avec presque toutes les célébrités artistiques, littéraires et politiques de ce siècle ; il a hanté tous ces chansonniers chauvins, trumeaux et gourmets qui ont chanté les guerriers et les lauriers, les bergers et les vergers, Bacchus, Momus et Comus ; il peut donc en parler plus pertinemment que tout autre.

Le grand Musard vient de partir pour Berlin. Ce départ précipité a plongé dans la douleur les *balocheuses* du quartier Bréda et les gentilshommes à vingt-neuf sous qui descendent le fleuve de la vie sur l'asphalte du boulevart

des Italiens. Rassurez-vous, *mesdames*, le grand Musard, l'Homère du quadrille, sera de retour le 15 novembre : passé cette époque, il ne travaillera plus pour le Roi de Prusse. Sans Musard, point de Carnaval. Quand Musard sera mort, le Carnaval sera rayé du calendrier.

MARC AURÈLE.

[V]

Du 18 au 24 octobre 1846.

Vous avez vu sur le boulevart et chez tous les marchands de musique les portraits — pendans — de la divine Mogador et de la charmante Frisette. Ces deux demoiselles vont donc orner décidément le pupitre de tous les pianos des mères de famille. Qu'on ne s'étonne pas trop de ce bizarre alliage; aujourd'hui, filles et femmes honnêtes ne jurent pas trop ensemble, et depuis que M. Esquiros, — demander des renseignements à *l'Artiste*, — et le vertueux M. Hennequin, de *la Démocratie pacifique*, ont pris sous leur patronage le peuple fourmillant des *Vierges Folles*, le public s'est accoutumé à ces étranges accouplements d'idées. — D'ailleurs la *Céleste* Mogador a tout-à-fait l'air d'une mère de famille. Rien n'y manque, pas même la patte d'oie, tant l'artiste est honnête homme lui-même et véridique. — Quant à Frisette, elle a l'air plus *lancé*, plus impertinent, elle est plus dans l'esprit de son rôle; mais l'artiste, sans doute le même, éminemment consciencieux, n'a pas pu réussir à rendre le vice aimable.

Il est arrivé cette semaine, dans *la Semaine*, un événement énorme. M. Hippolyte Castille, *l'un des rédacteurs de cette estimable feuille et l'un de nos plus féconds romanciers*, s'était avisé de faire des portraits de confrères avec une grande

impartialité sans doute, mais vus de haut. — Le premier *exécuté* fut M. de Balzac.

Celui-ci qui, pour être homme de génie, ne manque pas d'esprit, vit dans cette affaire une nouvelle occasion de donner au public des explications sur *la Comédie humaine*, et il l'a fait avec un esprit superbe, une dialectique souveraine, et cependant à la portée des simples de *la Semaine*.

L'article éminemment cocasse du jeune Hippolyte, l'est véritablement trop pour trouver la moindre citation dans le *Tintamarre* lui-même, et la réponse de notre grand écrivain trop sérieuse et trop étendue pour pouvoir être morcelée. Nous recommandons cependant à nos lecteurs ces deux articles comme une distraction des plus nobles et des plus amusantes. Qu'il leur suffise de savoir qu'entre autres idées baroques, le jeune Castille avait eu celle d'accuser d'immoralité le roi des romanciers. « Dans ce livre, dit-il, le vice est trop aimable. Qui ne s'amourachera outre mesure de tous ces délicieux gredins : Lousteau, Lucien de Rubempré, etc.? »

M. de Balzac répond : Le vice est généralement triomphant, mais il est finalement moins fort que la vertu. Si un jeune homme, en lisant *la Comédie humaine*, s'amourache des Lousteau et des Lucien de Rubempré, il est JUGÉ!!!

JUGÉ!!!!

Cependant le jeune Hippolyte est très innocent.

Le journal *la Semaine* en veut donc bien cruellement à l'un de ses rédacteurs, pour insérer de pareille réponses?

Lisez le reste, — coups de griffes polis et allongés, du reste, coups de pattes petits, lourds et poilus, et fourrés; — patte-d'ours, — je vous garantis un divertissement solide.

M. Hippolyte Castille est auteur des *Oiseaux de proie :* c'est un roman philosophique en quatre volumes.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[VI]

Du 25 au 31 octobre 1846.

L'hiver est décidément arrivé; les paletots surgissent et Mabille a fermé ses portes. C'est au bal Valentino et au Prado d'hiver qu'il faut se transporter si l'on veut se régaler de chorégraphie voluptueuse, comme disait *l'Epoque*, ce grand et beau journal mort si malheureusement à la fleur de l'âge, mais qui va, dit-on, renaître *consolidé*. Ce qui prouve en effet que tout espoir n'est pas perdu, et que, nouveau Phénix, *l'Époque* va renaître des cendres de ses actionnaires, c'est qu'hier nous avons rencontré trois de ses porteurs, privés de guêtres, il est vrai, mais chargés de sacoches pleines. Qu'y avait-il dans ces sacoches? voilà la question! Étaient-ce des quadruples d'Espagne, des billets de banque, des coquilles de noix ou des gros sous? c'est ce qu'il ne nous a pas été possible de vérifier, nous penchons pour les coquilles de noix.

Cependant des gens sagaces nous font observer que peut-être ces porteurs portaient à M. de Balzac le prix de son dernier roman, s'élevant à plusieurs millions de roubles. M. de Balzac ne compte que par roubles. Ce qui confirme cette supposition, c'est que le grand romancier vient d'assister comme témoin au mariage de Mlle Anna de Hanska, cette jeune comtesse polonaise à qui le roman de *Pierrette* est dédié. Or, si l'*Époque* n'avait réglé son compte, comment M. de Balzac se serait-il procuré un habit noir?

L'habit noir est devenu, dans la civilisation française, une question très grave. En effet, ne voyons-nous pas tous les jours de vulgaires limonadiers refuser de la bière aux gens qu'ils ne jugent pas suffisamment vêtus? Et, chose triste à dire, si M. de Balzac n'a pas son habit noir, il risque fort de se voir refuser une demi-tasse au

café Douix. M. de Balzac ne travaille pas sans café, donc M. de Balzac ne peut pas travailler s'il n'a pas d'habit noir. C'est mathématique.

A propos de littérature, on nous communique une nouvelle accablante. La publication du *Gentilhomme campagnard* s'est terminée aujourd'hui dans le *Journal des Débats*, et M. Bertin aurait décidé qu'à l'avenir le *Journal des Débats* ne publierait plus de romans-feuilletons. L'ingrat! Sous prétexte que *les Drames inconnus* ont fait four, que la *Quittance de minuit* a fait et fera four, il oublie les éclatants succès des *Mystères de Paris* et du *Comte Monte-Cristo!* Il est vrai que, vu le prix de la littérature au marché, ce succès-là coûte cher. On prête à M. Bertin ce mot imité de Pyrrhus : « Encore un succès comme ceux-là, et je suis ruiné! »

La nouvelle doit émouvoir les grands feuilletonnistes [*sic*]. Mais, bah! ils sont tous en Espagne, où ils ont fait encore moins d'effet que leur absence n'en produit à Paris. Je n'ai encore rencontré personne qui s'inquiétât de la santé de M. Amédée Achard, ni de celle de M. Maquet, ni des tauromachies de M. Gautier, ni des nègres doublés de satin de M. Alexandre Dumas père.

Les romanciers sont en Espagne, que nous importe? Il se passe tous les jours sous nos yeux des drames bien autrement intéressants.

Ne voilà-t-il pas un brave homme épris de sa femme morte, au point d'aller voler son cadavre dans le cimetière communal? Cet excès d'amour conjugal constitue certainement une anomalie grave. Et voilà qu'on accuse ce brave homme de violation de sépulture. Les journaux disent à ce propos que M. le Procureur du Roi est descendu dans le cimetière. On a pris, je ne sais pourquoi, l'habitude de dire que la justice est descendue ou qu'elle a fait une descente. Il me semble qu'il est temps qu'on la fasse remonter.

Dans ce but, nous lui signalons une annonce, ou plutôt une affiche placardée tous les jours sur le quatrième mur des baraques Duveyrier. On y lit que le chemin de fer du Nord conduit en trente-six heures à Hombourg, petite ville de bains minéraux, où un spéculateur a établi des cafés, des restaurans, des cabinets de lecture, et une salle où l'on joue le *trente et quarante* et la *roulette*, A CINQUANTE POUR CENT MEILLEUR MARCHÉ QUE SUR LES BORDS DU RHIN. — Il y a sans doute des cabinets particuliers. L'annonce a tort de ne pas le dire.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[VII]

Du 1er au 6 novembre 1846.

La littérature française vient de revenir d'Espagne où elle a accompli un four infiniment plus éclatant que celui de la fameuse réunion Adolphe Dumas.

M. Théophile Gautier est revenu sombre comme le Dante et très contrarié de *s'en être allé avec Gavet*. Le célèbre feuilletonniste ne rapporte de Madrid qu'un feuilleton sur les courses de taureaux, feuilleton que se disputent déjà *la Presse* et la *Revue des Deux Mondes* et qui en définitive ne paraîtra peut-être nulle part.

M. Amédée Achard est encore à Madrid, on ne sait pas trop ce qu'il y peut faire, puisque ses lettres espagnoles sont terminées. Il n'est pas impossible qu'il attende pour revenir que *l'Époque* soit consolidée.

Le plus heureux de tous ces messieurs est sans contredit M. Alexandre Dumas, qui, pareil au soleil, a absorbé dans ses rayons l'éclat des planètes secondaires ; seul, il a été invité aux fêtes royales ; la société des gens de lettres de Madrid lui a offert un banquet, et un Pommier espa-

gnol lui a demandé sa pratique. L'illustre auteur des *Mousquetaires* a profité de cette bienveillance pour *laver* un petit ours au directeur du *Heraldo*, qui s'est engagé à lui payer cinquante mille réaux et à lui fournir un Maquet andalou, proche parent du Cid. On dit que Dumas se propose de le décorer de l'ordre de *Monte-Cristo*.

Eh bien ! maintenant que toutes ces brebis feuilletonnières sont rentrées au bercail, Paris ne change pas d'aspect. Les cloches n'ont pas sonné pour leur départ ; le canon des Invalides ne tonne pas pour leur retour. On ne lisait pas *l'Époque* quand Amédée Achard y faisait l'éloge d'Alexandre Dumas ; lira-t-on plus *la Presse* quand Dumas ou Gautier y feront l'éloge d'Achard ?

D'ailleurs, la France a bien autre chose à faire. D'irréparables malheurs l'ont frappée. Les eaux de la Loire et de l'Allier couvrent ses plus fertiles départements. Il est bon de reconnaître publiquement que tout le monde a fait son devoir. Des souscriptions s'ouvrent partout et sont immédiatement remplies ; les théâtres de Paris ont tous organisé des représentations. Avant-hier, c'était le Cirque ; aujourd'hui, c'est le Vaudeville, les Délassemens, les Funambules ; demain ce sera le Théâtre Français et l'Opéra.

Le célèbre Bocage a profité de l'occasion pour faire relâche vendredi. Ce grand citoyen a bien prouvé par cette manifestation qu'il s'associait à la douleur publique.

Pendant ce temps, la roulette et le trente et quarante continuent à s'afficher dans les journaux Duveyrier ; et nos lois qui savent si bien atteindre la moindre auberge des Batignolles où l'on joue deux sous après le dîner, semblent impuissantes pour arrêter le scandale des annonces de Hombourg.

Il est dur cependant d'être obligé de se faire procureur du roi. Nous allons soulever contre nous beaucoup d'hon-

nêtes joueurs. — Qu'est-ce que ça vous fait qu'on se ruine ? diront-ils. Laissez donc ces vertueuses annonces. On est bien aise de savoir qu'en quarante heures le chemin de fer du Nord vous transporte à Hombourg, endroit divin, paradis du hasard, où le jeu revient à cinquante pour cent meilleur marché que sur les bords du Rhin. Vous voyez bien que c'est une économie. Et puis, ces annonces-là rapportent beaucoup d'argent à la Société Duveyrier. Si vous retirez à cette excellente entreprise toutes les annonces immorales et quelques-unes de ses réclames inexpressibles, vous la tuez, c'est clair !

La belle affaire !

Pourtant, une réflexion nous vient : si la boutique Duveyrier fermait, *la Presse* mourrait aussi, et nous ne pourrions pas lire dans son numéro d'aujourd'hui dimanche le splendide feuilleton de M. Marc Fournier.

Car Mme de Girardin renonce au Courrier de Paris, à sa trompe et à ses bottes. Le vicomte de Launay ne fera plus siffler la cravache du sport, il renonce à la gloire du dandysme, gloire éphémère ! Il jette au loin les débris de son cigare ; il se fait mère de famille.

M. Marc Fournier lui succède. Marc Fournier, esprit sec, amer, froidement railleur, froidement enthousiaste et de peu d'haleine, a renoncé tout de suite à l'ancienne forme, qui implique une certaine conception, une véritable abondance et une grande sûreté de main. Il intitule son feuilleton : *Historiettes et mémoires*, ce qui lui donne la facilité de le composer d'anecdotes de dix, quinze, vingt, trente ou cinquante lignes, empilées l'une sur l'autre, jusqu'à ce que le feuilleton soit plein, et qu'il y ait le compte.

Comme on voit, les procédés littéraires se simplifient de jour en jour.

En somme, Paris est triste et nébuleux ; et c'est une

médiocre joie pour lui que d'avoir enfin le portrait lithographié de Mlle Rose Pompon à côté de ceux de Frisette et de Mogador. Nous nous en référons à ce mot d'un homme d'esprit : A quoi bon acheter le portrait cinquante sous ?

Comme note biographique, utile à la postérité, nous consignons ici que le véritable nom de Rose Pompon est Elvire Bonzé. Comme disait Alcide Tousez dans je ne sais quelle farce, voilà un nom à coucher à la porte.

Mais nous ne conseillons pas à Elvire de se conformer scrupuleusement à cet aphorisme, qui pourrait la mener trop loin.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[VIII]

Du 7 au 13 novembre 1846.

Le soir de la première représentation de *l'Univers et la Maison*, il y a eu au foyer de l'Odéon un jeune écrivain, très connu parmi les inconnus du journalisme, qui demandait à tout venant un coin de loge pour y asseoir son paletot, sa personne comprise. Il aperçoit un de ses amis et lui crie d'une voix de stentor :

— As-tu une place à me donner ?

M. Hippolyte Lucas, qui passait, se retourne, prend l'apostrophe pour lui, et répond bénignement à notre petit confrère qu'il voyait pour la première fois :

— Mon ami, je suis bien fâché, je n'en ai pas.

Ce trait ne peint-il pas à merveille le placide feuilletoniste du *Siècle* ?

A *l'Univers et la Maison*, joignez *le Nœud Gordien* attribué à un homme politique, ancien Saint-Simonien, et vous aurez tous les événements de la semaine.

Dans le jour, les Parisiens vont voir le nouveau portail de Saint-Germain-l'Auxerrois, peint en bleu foncé semé d'étoiles d'or, et illustré d'estampes en manière de peinture. C'est très beau, car ça fait mal aux yeux. Les fresques de M. Mottez, généralement couleur de saumon et de riz à la turque, ont l'air d'un ancien décor soigneusement lavé à l'eau seconde.

De nouveaux tableaux vivants vont se montrer au Cirque des Champs-Élysées. Le public verra enfin la famille Keller, qui jusqu'à présent n'a *travaillé* que dans les maisons particulières. Il est vrai qu'elle y adopte un costume trop primitif pour être autorisé par la préfecture.

Ces jours derniers, la famille Keller posait chez monsieur V... Un des groupes représentait la France s'appuyant sur la Charte qui tient les tables de la Loi.

— Sarpejeu ! je voudrais bien violer la Charte ! s'est écrié M...

Le mot est impudique, mais il a eu le plus grand succès.

Hier, aux Champs-Élysées, nous avons été témoins de l'arrestation d'un Auvergnat qui tenait un jeu de hasard en plein vent. L'enjeu était une collection de plaisir et de pain-d'épices enveloppés dans un numéro des *Débats*, sur lequel s'étalait impunément l'affiche colossale de sa roulette de Hambourg [*sic*]. Le rapprochement nous a paru curieux.

Disons ici quelques mots d'une affaire toute privée qui n'intéresse guère que l'humble signataire de cette causerie, lequel en fait ses excuses au lecteur.

Une demi-douzaine de gens de lettres ont reçu cette semaine une circulaire rédigée en assez mauvais français, dans le but de leur faire faire une longue course, d'exécuter ainsi à leurs dépens une petite charge de fumiste, comme dit M. Davost [*sic*]. Nous prévenons l'auteur très laid

de cette plaisanterie d'un goût douteux qu'il est temps de mettre un terme à la comédie de lettres anonymes, qu'il joue depuis trop long-temps. Son secret est aujourd'hui celui de la comédie et toutes les commères le savent. Et nous le prions d'agréer ici mille choses malhonnêtes. Ainsi soit-il.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[IX]

Du 15 au 21 novembre 1846.

L'Espagne est décidément le pays des aventures. Pendant que M. Maquet se faisait attaquer par des brigands sur la route d'Aranjuez, M. Dumas mettait sens dessus-dessous la ville de Grenade.

M. Dumas fils avait été frappé d'une pierre à la tête ; et M. Alexandre Dumas père a profité de la circonstance pour faire lever une contribution de guerre sur la ville de Grenade.

Mais peu s'en est fallu qu'il n'y laissât ses os. Il est vrai qu'il aurait eu la satisfaction de se faire enterrer à l'Alhambra, côte à côte avec le dernier Abencerrage [*sic*].

Que seraient alors devenus le théâtre Montpensier et les *Mémoires d'un médecin*, dont trente volumes à peine sont ébauchés ?

Tout le monde ne peut pas, comme le *Journal des Débats*, prendre sur lui de se passer de feuilletons. Il faut s'appeler Bertin pour jouer un pareil coup d'État, qui trouvera peut-être des imitateurs.

D'ailleurs, moins il y a de roman dans un journal, plus il y a de place pour l'article VARIÉTÉS ; désormais, Eugène Sue sera remplacé par M. Alloury, Alexandre Dumas par M. F. Barrière, et Paul Féval par le jeune Sainte-Beuve, tout récemment débulozé. Il est à croire que, faute

de rédacteurs, la *Revue des Deux Mondes* ne tardera pas à descendre dans l'autre.

Il est positif que M. de Balzac se porte candidat au fauteuil académique. Divers commissionnaires sont employés, depuis plusieurs jours, à transporter à l'Institut les œuvres, encore incomplètes, du fécond romancier.

Nous n'avons pas revu cette semaine les annonces de la roulette de Hombourg ? Est-ce que l'Autorité serait intervenue et aurait arrêté dans son cours cette œuvre philanthropique ?

Après les bains de Hombourg qui vont, dit-on, comme sur des roulettes, nous ne connaissons rien au monde de plus gai qu'un projet qui s'élabore à cette heure dans la cervelle d'un industriel jadis très connu. Ce noble inventeur, dont l'idée fixe était autrefois de transformer les rues de Paris en réfectoire et de nourrir ses actionnaires *à gogo*, a résolu maintenant de les rafraîchir à bon compte et de faire couler le vin par les bornes-fontaines.

Le réservoir central serait établi aux environs des *Villes de France*, rue Neuve-Vivienne ou rue Richelieu. Nous y reviendrons.

Grâce à la poudre-coton, il est arrivé cette semaine un déplorable accident.

Une dame avait garni de coton les oreilles de son fils âgé de huit ans, afin de le préserver de quelque maligne fluxion, puis elle le conduit à l'école.

Vers le milieu de la journée, le petit garçon se comporte mal en classe, son professeur le réprimande ; il lui répond insolemment, et le maître d'études se laisse emporter jusqu'à donner un soufflet au petit polisson.

O terreur ! sa tête vole en éclats. Le coton avait fait explosion. La justice informe.

Nous l'informons que cette histoire est un canard.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[X]

Du 22 au 28 novembre 1846.

Il paraîtrait que M. Ponsard n'est pas mort, ni *Agnès de Méranie,* ni M. Bocage non plus. Ces trois messieurs [?] se portent bien et se porteraient mieux sans une certaine dame italienne, tragique de profession, qui, sous le nom de Louise Bettoni Araldi, réclame en justice le rôle d'Agnès de Méranie, qu'elle considère comme sa propriété particulière et inaliénable.

Nous, qui avons vu jouer Mme [*sic*] Araldi au Théâtre Français, il y a à peu près deux ans, nous concevons parfaitement la timidité de M. Ponsard à l'endroit de Mlle Araldi : Agnès meurt au cinquième acte en s'écriant :

..... O ma pauvre famille !
O mon petit garçon ! O ma petite fille !

Pour dire convenablement des alexandrins de cette saveur, il ne faut rien moins que le talent consommé et la vieille expérience de Mme Dorval. On ne peut pas confier ces vers-là à la première tragédienne venue.

D'un autre côté, s'il faut aborder la question de principe, avouons que les prétentions de Mlle Araldi auraient des conséquences étranges, si un rôle peut devenir la propriété d'une actrice, celle-ci doit avoir le droit de le vendre, de le louer et de le sous-louer. Si elle meurt, le rôle devient le patrimoine de son héritier ; et la question n'a plus de solution possible si cet héritier est un garçon ou bien s'il n'a que l'âge du jeune Citrouillard.

Nous craignons bien que le tribunal ne soit de notre avis et qu'il n'accorde à Mlle Araldi le droit de jouer Agnès de Méranie... en province.

Musard, le grand Musard va nous être rendu ; les bals de l'Opéra commencent le 12 décembre. La recette du

premier bal sera portée tout entière sur la liste de souscriptions des inondés de la Loire. On ne sait pas assez combien il y a de générosité dans une contredanse, de charité dans une polka et de dévoûment dans une tulipe orageuse !

Aujourd'hui dimanche, messieurs les membres de la société des gens de lettres se réunissent en assemblée générale, à la mairie du deuxième arrondissement. Il s'agit de discuter une proposition ainsi conçue :

« Article 1er. Les membres du Comité seront renouvelés par tiers.

« Art. 2. Les membres sortants pourront être réélus. »

Ce qui revient à ce syllogisme fallacieux :

« Pour faire un sortilége, prenez une poule blanche.

« Si elle est noire, ça ne fait rien. »

L'auteur de cette proposition ingénue n'est ni M. de la Palisse, ni Cadet-Rousselle, ni Gribouille, c'est M. Etienne Esnault.

M. Alexandre Dumas est toujours en Espagne ; malheureusement, il n'a pas cru devoir garder par devers lui le jeune Achard, qui achardise dans *l'Époque*, de manière à faire regretter MM. Monselet, Baudrillart, Dumolet-Bacon, Margueries, et autres Forqueray du journal monstre.

Quant à ce pauvre Dumas, il lui arrive une chose fort bizarre : la garde nationale de Saint-Germain-en-Laye l'a nommé capitaine. Tout le monde a été surpris. On a vu là-dedans une question d'influence. On a parlé d'une bannière portant cette devise :

Au comte de Monte-Cristo les bisets reconnaissants.

M. Dumas ne montait pas sa garde, les condamnations par défaut s'accumulaient sur sa tête ; il avait déjà pour quarante-huit jours de prison. Ses ruses déjouaient la gendarmerie la plus espiègle ; il était invisible, insaisissable.

Le sergent-major de Saint-Germain vit bien qu'il n'y avait rien à faire et que Dumas se couperait plutôt la main droite de Maquet que d'aller parader devant son théâtre, sur la place de son château.

Dans cette extrémité, on nomma Dumas capitaine de cette garde dont il n'avait pas voulu faire partie; maintenant il est lié par la reconnaissance, et tout fait croire qu'il portera dignement la double épaulette; peut-être en cédera-t-il une à Auguste Maquet.

Cette façon de réduire à résipiscence les citoyens récalcitrans nous rappelle une anecdote où se peint tout entier Étienne Béquet, le défunt journaliste, l'un des prédécesseurs de Jules Janin au feuilleton des *Débats*.

Un député influent lui avait recommandé un certain petit jeune homme venu du fond du Calvados avec une malle pleine de vaudevilles et un porte-manteau chargé de mélodrames. Ce jeune malheureux, entièrement crétin, sonnait tous les matins à huit heures chez Béquet et lui lisait de six à quatorze actes de sa prose.

Béquet médita longtemps de le mettre à la porte. Mais craignant de se fâcher avec le député qui lui avait recommandé ce petit cauchemar, il se ravisa, et le fit nommer sous-préfet.

En ce temps-là, on avait encore de l'esprit, même au journal des *Débats*.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XI]

Du 29 novembre au 5 décembre 1846.

Il y a dans le haut de la rue Saint-Antoine une ruelle qui s'appelle l'impasse Guéménée. Au fond de cette ruelle, à droite, et à l'extrémité d'une vaste cour tout encombrée

de constructions délabrées et noirâtres, on trouve un hangar en planches disjointes que précède une sorte de boutique obscure. Cette boutique, c'est tour à tour un comptoir de marchand de vin, un étal de fruitière, un bureau de location et un foyer. Le hangar, c'est un théâtre.

Pendant quinze ans, le père Thierry, un homme typique, tout aussi curieux que le célèbre Doyen, donna là-dedans des leçons de déclamation à une génération entière d'ouvriers lampistes, de maçons sans ouvrage et de jeunes truands qui préludaient à l'art dramatique en *claquant* dans les petits théâtres ou en faisant le commerce équivoque des billets moins chers qu'au bureau.

On a dit que Bouffé avait fait ses premières armes dans cette cabane. C'est une erreur. Le père Doyen s'honorait d'avoir facilité les premiers pas du célèbre comique; et notre ami H. Nicolle a fort bien raconté cette curieuse histoire dans un des derniers volumes du *Musée des Familles*.

Quoi qu'il en soit, le préfet de police a vu dans les représentations hebdomadaires de la salle Guéménée une infraction aux lois et règlemens qui régissent les théâtres. Cinq fois, le père Thierry fut traduit devant la police correctionnelle : cinq fois il fut acquitté. Thierry est mort; mais le concierge de la maison, plein des traditions de son oncle, a continué son entreprise, et à son tour, la police administrative l'amenait, il y a quatre jours, sur les bancs de la sixième chambre. Le nouveau professeur a gagné définitivement sa cause. Le tribunal a prononcé l'acquittement par ce motif qu'il n'était pas établi que son école dramatique rentrait dans les conditions d'un théâtre telles que la loi les définit. Il serait injuste de critiquer des juges indulgens. Cependant M. le préfet de police mettait en avant des griefs d'une haute valeur en dénonçant les tendances fatales d'une partie de la classe ouvrière à délaisser ses utiles travaux pour la carrière si incertaine du théâtre.

Rien n'est plus regrettable en effet que de voir des jeunes gens sans talent et sans éducation première se lancer tête baissée devant la rampe, et étaler avec aplomb leur intolérable nullité. C'est une belle et noble gloire que celle d'un grand acteur; mais l'art dramatique, comme la littérature, ne supporte pas la médiocrité.

Laissons la pauvre échoppe du père Thierry et rendons-nous tout de suite à la splendide École-Lyrique, dirigée, rue de la Tour-d'Auvergne, par MM. Horn et Daudé. Là tout est dorure, tapisserie et girandoles. Les élèves, les femmes surtout, sont d'une élégance rare; quant à la salle, qu'on se figure une réduction de l'Opéra-Comique. Comme voici l'hiver, les bals vont recommencer dans cette bonbonnière; bals charmans, presque aristocratiques, car on n'y voit ni Pomaré, ni Rose Pompon, ni Mogador; par conséquent on y peut aller sans rougir, c'est quelque chose.

Outre le procès du père Thierry, il y a eu cette semaine le procès de Mlle Araldi contre MM. Bocage et Ponsard. Nous avons dit notre sentiment sur cette affaire ridicule. Relevons seulement aujourd'hui une agréable plaisanterie de M. Léon Duval.

Cet honorable avocat, plaidant pour Mlle Araldi, a affirmé qu'après avoir retiré le rôle d'Agnès de Méranie des mains de sa cliente, M. Ponsard l'avait amoindri et mutilé pour pouvoir le faire jouer par Mme Dorval. Il paraît que Mlle Araldi a pour son illustre concurrente tout juste la même estime que M. Ponsard professe pour Racine, qu'il traite de goitreux. A ces causes, M. Ponsard a tort de malmener Mlle Araldi : ils sont dignes de se comprendre.

La Presse a fait un coup d'État. Elle supprime, à partir du 1er janvier, toutes les annonces intermédiaires entre l'annonce-affiche, dont elle ne veut plus, et l'annonce

anglaise dont le public ne veut pas. Cette fois, M. de Girardin se trompe tout-à-fait, et la petite perfidie que cache cette révolution sera déjouée par la force des choses.

Pendant que la grande presse prédit le règne de Duveyrier et le consulat de M. Gelé de Baumeville, l'apôtre Jean Journet continue à préparer l'avénement de Fourier. Le fougueux Journet avait déjà publié les *Cris et Soupirs*, le *Cri suprême*, le *Cri d'indignation;* il vient de continuer la série par un *Cri de délivrance*, ce qui fait supposer que nous allons être délivrés de ses *Cris*.

Les eaux de Hombourg ont reparu à la quatrième page des journaux Duveyrier. La roulette a la vie dure.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XII]

Du 6 au 12 décembre 1846.

O bienheureux carnaval! ton règne arrive. Voici Musard qui va faire hurler tous ses Sax. Mabille s'empare des Variétés. Le jeune Artus prépare son galoubet; Pilaudo, Marx et les autres embauchent des clarinettes à prix d'or; le cuivre devient plus cher que les billets de banque. Il s'agit d'enlever à trombone tendu quinze ou vingt mille chorégraphes dont un seul vaut quatre Petipa et dix-huit Coralli.

Vous croyez que les inondations, la rareté du travail et la cherté du pain vont empêcher Paris de danser comme de coutume? Allons donc! La colonne Vendôme perdant l'équilibre, se renverserait sur les Tuileries, les Tuileries sur le Louvre, le Louvre sur Saint-Germain-l'Auxerrois, et tous ces monumens écroulés écraseraient vingt-cinq mille hommes, que les élèves de l'institution Chicard exécuteraient sans sourciller leur thème de chorégraphie voluptueuse et leur version de mazourka.

A la vérité, les entrepreneurs des bals de l'Opéra et les directeurs de l'École Lyrique donnent leur premier bal au bénéfice des inondés. Cette bonne action compense bien des chaloupes un peu trop orageuses.

Le froid est dur; il n'y a plus personne à l'Odéon. Cela se conçoit : le public de ce théâtre se compose de Marseillais; tous les Marseillais sont amis de M. Méry. M. Méry est frileux; donc l'enthousiasme de ses amis ne peut pas être très chaud.

Le même M. Méry continue à faire des mots spirituels que nous ne comprenons guère. M. Méry a la manie de M. Harel et de feu Royer-Collard, celle de faire des mots. Il fait des mots partout, au bain, à la promenade, au lit, à l'Odéon; il fait des mots pour sa femme de ménage, pour son portier, pour les journaux de Marseille, pour M. Bocage et pour M. Lebey de Bonneville. Un de ces jours nous verrons quelque grande affiche annoncer que M. Méry fera des mots au bénéfice des inondés.

Nous plaignons sincèrement les vingt-cinq mille soldats français qui se sont fait passer en revue par le bey de Tunis. Il n'y a malheureusement pas de cheminée capnofuge susceptible d'échauffer le Champ-de-Mars. Il faisait un temps propre à donner une idée de la campagne de Russie. On ne dit pas si M. Lebey de Bonneville avait été invité à se joindre à l'état-major.

Le Messager a cessé de paraître. M. Brindeau et M. Ballard se trouvent ainsi sans emploi. Ils vont sans doute reprendre la carrière du théâtre, qu'ils avaient déjà parcourue non sans succès. Nos encouragements ne leur manqueront pas.

Quant à notre vieille amie *l'Époque*, elle n'est pas aussi consolidée qu'on paraissait le croire. Quelques-uns de ses rédacteurs plaident pour obtenir le règlement de leur compte. Aussi se refusent-ils désormais à *écrire l'Époque*.

La célèbre affaire Beauvallon n'est pas terminée, tant

s en faut. Il paraîtrait que l'un des principaux témoins va comparaître devant la cour d'assises, comme prévenu de complicité d'assassinat. Le ministère public aurait, dit-on, acquis enfin des données certaines sur le lieu et la manière dont les pistolets homicides avaient été essayés.

Nous allons donc revoir en face de la justice du pays ces fameux gentilshommes qui ont doté notre époque d'un élément comique de plus. Pour notre part, nous déplorons ce résultat auquel on était loin de s'attendre. Le drame judiciaire qui s'est déroulé à Rouen, a été scandaleux sans profit pour personne, et n'a guère démontré que cette vérité suffisamment reconnue : le danger des mauvaises connaissances. Des gens éminens, mêlés à tous ces événemens, ont saisi l'occasion pour se montrer extrêmement ridicules. Qu'est-ce que la société a gagné à tout cela?

Le tribunal de police correctionnelle a condamné ces jours derniers quelques personnes assez imprudentes pour avoir souffert qu'on jouât chez elles, après un dîner à trente sous par tête, quelques parties d'écarté à deux sous. La loi est formelle et le tribunal l'a appliquée. Mais le parquet ne poursuit pas encore les directeurs des bains de Hombourg qui se sont servis de la voie des journaux pour annoncer des jeux de roulette et de trente et quarante. Cela viendra.

On prétend qu'un journal a reçu la lettre suivante, dont nous ne garantissons pas l'authenticité :

« Monsieur le rédacteur,

« Permettez-moi de me servir de la voie de votre estimable journal pour relever une erreur grossière accréditée par le feuilleton de *l'Époque*. Selon M. Auguste Vacquerie, M. Milo serait un sculpteur grec. Or, il est de notoriété publique qu'il n'existe pas d'autre Milo que moi, qui ne

suis pas sculpteur, mais seulement ancien fondateur de *l'Audience*.

« Agréez, etc.

« E. MILHAUD. »

Il ne nous semble pas probable que M. Milhaud ait écrit une pareille lettre; aussi ne l'insérons-nous que sous toutes réserves, et en refusant d'avance de payer à M. Milhaud aucune espèce de dommages-intérêts.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XIII]

Du 13 au 19 décembre 1846.

M. Alexandre Dumas, voyageant sous le nom de comte de Monte-Cristo, est débarqué cette semaine dans un port d'Algérie. Le célèbre romancier désirait garder le plus strict incognito. MM. Maquet, Boulanger et l'illustre Desmarolles et les autres personnes de sa suite avaient reçu l'ordre de se renfermer dans les limites de la plus parfaite discrétion. Néanmoins, le bruit de l'arrivée de M. Dumas s'étant répandu dans la ville, les vaisseaux de la rade l'ont salué de vingt et un coups de canon.

A une heure, M. Alexandre Dumas a reçu les autorités, qui lui ont présenté les clefs de la citadelle. L'illustre voyageur les a remerciés par une allocution chaleureuse extraite des *Trois Mousquetaires*. Il a fait dire une messe par son aumônier, M. Faria; après quoi il s'est retiré dans ses appartemens.

Le lendemain, M. Alexandre Dumas, pieux imitateur de saint François de Paule, s'est occupé de délivrer une vingtaine de Français qu'Abd-el-Kader retenait captifs depuis près de deux ans. Parmi eux était le colonel

Courby de Cognord. M. Dumas a daigné transmettre lui-même cette bonne nouvelle aux journaux de Paris, en accompagnant sa lettre autographe d'une relation authentique rédigée par M. Maquet.

Le soir il y a eu banquet à l'hôtel de M. Dumas. La ville et la rade ont été illuminées.

A vrai dire, la relation publiée par *la Presse* et les autres journaux n'est qu'une édition affaiblie d'une des plus charmantes scènes de *Tartufe*; voyons un peu :

LA PRESSE, *au public*

... Mes amis, attendez, je vous prie ;
Vous voudrez bien souffrir, pour ne rien négliger,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'Alger.
(*A son correspondant*)
Tout s'est-il, ces jours-ci, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait là-bas? Comme est-ce qu'on s'y porte ?

LE CORRESPONDANT

Nos pauvres prisonniers se portent assez mal ;
Et quatre sont entrés hier à l'hôpital.

LA PRESSE

Et Dumas ?

LE CORRESPONDANT

Oh ! Dumas, il se porte à merveille !
Gros et gras, le teint frais et la plume à l'oreille !

LA PRESSE

Le pauvre homme !

LE CORRESPONDANT

Cognord fut pris d'un grand dégoût,

Et ne put, au banquet, toucher à rien du tout,
Tant sa blessure au flanc était encor cruelle.

LA PRESSE

Et Dumas ?

LE CORRESPONDANT

Il soupa seul avec sa séquelle,
Et littérairement il mangea deux vautours,
Avec un grand pâté bourré de beefsteacks d'ours.

LA PRESSE

Le pauvre homme !

LE CORRESPONDANT

La nuit se passa tout entière
Sans qu'un de nos soldats pût fermer la paupière ;
Les fièvres empêchaient qu'ils pussent sommeiller ;
Et jusqu'au jour près d'eux il nous fallut veiller.

LA PRESSE

Et Dumas ?

LE CORRESPONDANT

L'œil chargé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et, dans son lit bien chaud, il se mit à tâtons
Où, sans trouble, il rêva quarante feuilletons.

LA PRESSE

Le pauvre homme !

LE CORRESPONDANT

A la fin, d'une âme résignée,
Cognord se résolut à souffrir la saignée ;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

LA PRESSE

Et Dumas ?

LE CORRESPONDANT

Il reprit courage comme il faut,
Et contre tous les maux tenant ses sens esclaves,
Pour réparer le sang qu'avaient perdu nos braves,
But à son déjeuner quatre grands coups de vin.

LA PRESSE

Le pauvre homme !

LE CORRESPONDANT

Nos gens se portent bien enfin ;
Et je vais aux captifs transmettre par avance
Combien vous avez pris part à leur délivrance !

Cet essai de parodie ne vaut pas la ravissante imitation des *Fourberies de Scapin*, faite l'autre jour par la *Gazette des Théâtres*, à propos des cinquante mille francs qu'on a la petitesse de demander au célèbre Bocage. Ce grand comédien vient d'obtenir de la commission des auteurs dramatiques une réduction des tarifs, ce qui s'explique par la misère croissante de l'Odéon (100.000 francs de subvention). La commission a assimilé la salle d'asile ouverte par Bocage à son voisin le petit théâtre du Luxembourg. Le bois est si cher !

Une voie de bois coûte presque le prix d'un abonnement de *l'Époque* et renferme moins de combustible. On ne se figure pas comme les feuilletons font de bon feu ! Il n'y a rien de plus sec au monde ; ceux de Grimm par exemple, cela pétille... d'esprit, si vous voulez. Lisez *l'Époque*.

Vous y verrez que Grimm a eu l'insigne honneur de souper avec Méry, Pierre Dupont (deux poëtes), l'éditeur

Furne, et puis... et puis devinez ! Et puis le bey de Bonneville. Et ces messieurs ont fait des bouts-rimés! Dame! à l'approche des étrennes chacun gagne sa vie comme il peut ; nous ne disons pas cela pour Pierre Dupont, dont la chanson des *Bœufs* a popularisé l'incontestable talent.

A l'heure où nous écrivons ces lignes, le boulevart est illuminé, toute la population se porte à l'Opéra. Comme on va danser ! Comme on va bavarder ! Et comme on sera spirituel ! Et comme les rats grignoteront bien dans la vaisselle plate de M. Guillaume !

Mercredi soir, ce sera une bien autre affaire. Mabille s'installe aux Variétés, et avec lui le luxe, les tentures, les babels de bougies, les portiques de lumière et des torrents d'harmonie. Ce seront véritablement de belles fêtes et nous souhaitons qu'elles puissent soutenir la concurrence de l'Opéra. Mais, bah ! pour distancer l'Opéra, il faudrait des *bals plastiques*, comme le disait si gaîment M. Alphonse Karr, à qui nous sommes heureux et fiers d'avoir volé ce mot complétement inédit.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XIV]

Du 20 au 27 décembre 1846.

⁂ Le bey de Tunis est parti, mais il nous reste celui de Bonneville (voir pour les détails notre article *Bigarrures*). Le prince africain, non content des cinquante mille francs qu'il a donnés aux inondés de la Loire, a versé entre les mains de M. de Rambuteau vingt-cinq mille francs pour les pauvres de Paris. Il est malheureux que la position de fortune du bey de Bonneville ne lui permette pas d'imiter la générosité de son prédécesseur. A défaut d'aumône, il répandra du moins des fleuves de prospectus, et le *Tinta-*

marre ouvrira une souscription en faveur des inondés Duveyrier.

⁂ M. Alexandre Dumas est arrivé à Alger; le maréchal littéraire a été présenté à M. Bugeaud, les deux grands hommes se sont traités avec la courtoisie et les égards dus entre maréchaux. M. Desbarolles, M. Maquet et le reste de l'état-major de M. Dumas ont été l'objet d'égards tout particuliers de la part de M. le gouverneur général, qui les a invités avec la plus exquise politesse... à décamper le plus tôt possible, attendu que l'illustre guerrier n'aime pas les écrivailleurs. M. Alexandre Dumas, vivement blessé, a demandé ses passeports, qui lui ont été accordés avec d'autant plus d'empressement qu'on les lui avait offerts. Il est possible que M. Dumas fasse une déclaration de guerre; M. Desbarolles serait chargé de convoquer la garde nationale de Saint-Germain; on dit que M. Dumas fils commanderait la flotte, mais ce bruit mérite confirmation. Puisse ce jeune homme n'être pas déjà coulé!

⁂ Le procès Araldi s'est terminé comme il était facile de le prévoir. La cour royale a réformé sur tous les points le jugement du tribunal de commerce. Mlle Araldi a été déboutée de sa demande et condamnée aux dépens. M. Ponsard ne paiera donc pas les cinquante mille francs auxquels le célèbre Bocage avait été condamné. On dit que dans son désespoir, Bocage s'était décidé à solliciter un engagement aux Délassemens-Comiques; il aurait cédé la direction de l'Odéon à M. Meyer, puisque ce petit manteau bleu des directeurs veut régenter à toute force un théâtre royal, mais le grand Bocage aurait gardé la subvention. L'affaire n'a pas pu s'arranger.

⁂ Le Théâtre-Français vient de se concilier l'estime des contemporains. Don Calderon de la Barca, prenant le

pseudonyme d'Hippolyte Lucas, avait résumé ses études sur les Grecs, dans une tragédie intitulée *Alceste,* imitée de Lope de Véga. Le comité du Théâtre-Français, convoqué pour entendre la lecture de cette *olla podrida* en cinq actes et en chocolat, a été véritablement enthousiasmé. Il a reconnu que l'*Alceste* de M. Lucas était cousue de style et pétrie d'intérêts. Mais considérant qu'un semblable chef-d'œuvre revenait de droit au grand Bocage, et qu'il serait non seulement inique, mais encore inhumain de l'en priver, le comité a refusé *Alceste* à l'unanimité. Eh bien! voyez l'ingratitude! Le grand Bocage n'a pas illuminé le temple Odéonien! Et cependant la pièce est véritablement un chef-d'œuvre, au dire de la copiste de M. Lucas qui s'est évanouie trois fois en la recopiant! Cet *Alceste* sera cause que M. Lucas deviendra misanthrope.

⁂ Malgré les efforts de plusieurs professeurs de danse, tels que M. Varin, l'illustre Laluyé et le grand Boizot (van de Pavert), professeur de polka de leurs Altesses Impériales les Archiduchesses d'Autriche, la redowa n'a pu devenir populaire. Quelques-unes des jeunes drôlesses qui font les délices de la fashion parisienne ont essayé de redower au bal Valentino. Elles ont fait four comme de simples Lolla Montès. Et puis, la belle chose que la danse de caractère! Allez donc à l'Opéra le samedi, ou aux Variétés le mercredi; c'est là que vous pourrez juger du caractère des danses.

Il ne s'agit plus d'être chorégraphe, il faut être clown; il ne suffit pas de faire des assemblés et des jetés-battus, il faut être capable de refaire le nœud de sa cravate avec le bout de son escarpin; il faut connaître à fond la crapaudine et le tremplin, et terminer chaque figure par un grand écart. Le grand écart est à la danse ce que la pointe est au couplet, ce que le nez est au visage et ce que le parapluie est à M. Sainte-Beuve. Sans le parapluie, pas de Sainte-Beuve; sans le grand écart, pas de danse.

Mercredi nuit, on s'est étouffé dans le foyer des Variétés, on s'égorgeait dans la salle. M. Hyacinthe, s'étant mal comporté, s'est fait exporter par un garde municipal ; le comique à trompe a été bientôt relâché, mais on prétend que le commissaire de police a exigé qu'il déposât son nez comme caution.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XV]

Du 27 décembre 1846 au 2 janvier 1847.

L'année 1846 se meurt, l'année 1846 est morte. Personne ne la regrettera ; elle a été maussade, pauvre, triste et malsaine. Elle nous a donné les inondations et les inondés, le coton-poudre et Fampoux.

Elle s'est si mal comportée, la malheureuse, que sa sœur 1847 aura peut-être bien de la peine à réparer ses sottises. Elle lui laisse, entre autres soins, celui de jouer *Robert Bruce*. Voilà certes un joli legs ; l'année 1847 ferait sagement de renoncer à la succession.

⁂ Le succès unanime qu'*Agnès de Méranie* a obtenu auprès de M. Latour de Saint-Ybars, a décidé, dit-on, le Gouvernement à fonder une école centrale de ponsardisme, en faveur des petits clercs d'huissier qui se destinent à la littérature. On leur donnerait un uniforme, comme aux élèves du Conservatoire ou aux Jeunes Aveugles.

⁂ Mme la duchesse de Montpensier assistait à la première représentation de la pièce de M. Ponsard. S. A. R. a écouté avec beaucoup d'attention les deux premiers actes, mais le troisième ayant commencé à étaler les tortures du grand Bocage qui râlait éperdu, la jeune duchesse, prise d'une grande pitié, a jeté son mouchoir comme aux courses de taureaux, en criant *assez ! assez ! grâce ! grâce !*

*** On a remarqué, aux bals masqués des Variétés et de l'Opéra, un assez singulier trio, composé d'un homme et de deux femmes. L'un, M. le vicomte de C..., était déguisé en nourrice et s'était charbonné la figure de manière à former le plus singulier contraste avec son bonnet et son fichu de paysanne. Il tenait à la main un petit tambour dont il ne cessait de battre pour amuser les deux poupons qui l'accompagnaient. Ces deux poupons étaient deux grandes et jolies femmes, vêtues d'un sarrau rayé et d'une grande bavette, et coiffées d'un bourrelet.

Si nous en croyons les indiscrétions d'un habitué, ces deux poupons seraient des réclames à cinquante francs pièce.

*** Dans un corridor des Variétés, deux femmes se prennent de querelle, se jettent à la face de leur masque diverses injures un peu crues, qui pourraient bien n'être que de cruelles vérités, puis enfin se prennent aux cheveux et se gourment.

Survient un sergent de ville qui apparemment les connaissait bien :

— Eh bien! mesdames, est-ce ainsi qu'on agit entre femmes comme il faut? On ne fait pas de scandale et on échange ses cartes.

*** Un monsieur vient de fonder un journal intitulé *l'Étoile de la Jeunesse*. Il affirme que sa publication est la seule véritablement utile qui ait paru depuis *le Génie du Christianisme*, et il prend la liberté de la recommander aux pères de famille. Jusque-là, ce monsieur ne dit rien que de juste et de parfaitement sensé ; mais il termine en disant : « *Messieurs les pères de famille ne voudront pas priver leurs enfants d'un abonnement à* l'Étoile de la Jeunesse, *ne fût-ce qu'*A CAUSE DES CONSÉQUENCES ! »

Quelles peuvent être ces conséquences ? Que peut-il arriver de fâcheux à un citoyen qui n'abonnera pas ses

moutards à la susdite *Étoile ?* Serait-il passible d'une garde hors tour, d'Odéon ou de travaux forcés ? Serait-il obligé de lire les réclames de la Société Duveyrier ou le traduirait-on en cour d'assises ? Quand l'inventeur de *l'Étoile* nous aura fait connaître quelles sont ces conséquences, nous verrons si nous devons y abonner le jeune CITROUILLARD, qui nous regarde comme son second père, le premier l'ayant abandonné, le second doit tout au moins l'abonner.

En somme, il paraît que le journal *l'Étoile* existe; plus heureuse que la planète Leverrier, qui est complétement impalpable, *l'Étoile* se touche.

⁎*⁎ Le théâtre Montpensier n'a pas été ouvert le 25 décembre, jour de Noël. La menuiserie, la serrurerie et la peinture ne sont pas prêtes. On voit qu'il y a de la marge. Les murailles sèchent très lentement, malgré les appareils à vapeur. Les savans prétendent que les plâtres séchés par ce procédé n'ont aucune espèce de solidité et cèdent au moindre effort. C'est fort rassurant pour le public des boulevarts. Mais un journal aussi agréablement savant que savamment farceur affirme que les trois premières représentations seront offertes à l'armée. Ce jour-là messieurs les militaires seront seuls admis, et on ne leur demandera rien, pas même deux sous par personne.

Ils rempliront ainsi les fonctions d'essayeurs, et tiendront lieu de ces énormes charges de plomb dont on encombre le tablier des ponts en fil de fer. Si le théâtre crève, c'est M. le Ministre de la Guerre qui paiera les soldats cassés. Ah ! quel plaisir d'être soldat ! Ah ! quel plaisir ! Ah ! quel... Ah ! ah ! ah !

⁎*⁎ M. Granier de Cassagnac a consacré un énorme premier-Paris à *Agnès de Méranie*. Désormais, M. Aug.

Vacquerie traitera dans son feuilleton la question du libre-échange et les débats des chambres législatives. Ce sera plus drôle.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XVI]

Du 3 au 9 janvier 1847.

Causeries, disons-nous, quel titre dérisoire! De quoi pourrions-nous causer, bon Dieu! quand autour de nous se sont groupées tant de choses; quand nous avons entendu les hurlements des pierrots, les râles des réveillonneurs; quand les sax de l'Opéra grincent encore dans notre tête, et que les cris des boutiquiers à cinq sous et des marchands d'oranges nous poursuivent jusque dans notre sommeil!

On cause au coin de son feu, les deux pieds sur ses chenets. On raconte à la fin d'un dîner, entre un verre de xérès et une gracieuse interprétation de Mme ***, dont le mari discute chaleureusement, à l'autre bout de la table, la question cracovienne; mais cette semaine, semaine infernale; au milieu d'un cataclysme de grands et de petits événemens, on ne dîne pas, on dévore, on n'écoute pas, on ne parle pas, on court, et l'on est accosté dans la rue par un monsieur de Quimper-Corentin qui vous demande l'heure qu'il est et à qui l'on répond : Chez Susse, place de la Bourse, au premier; et l'on rachète cette bêtise en disant, un peu plus loin, à une dame de Brive-la-Gaillarde, qui vous demande l'adresse du célèbre marchand de fantaisies bouffonnes à l'usage des enfants : Je vais comme l'Hôtel de Ville, il est quatre heures et demie!

*** Les diverses machines inventées pour faire débourser pas mal d'argent au profit des victimes de l'inondation conti-

nuent de fonctionner avec des résultats assez mignons. Ces contributions philanthropiquement forcées ont éclairci l'intérieur d'un grand nombre de bourses qui auraient mieux aimé se vider en faveur d'étrennes galantes au jour de l'an. — Même quelques réveillons ont manqué à cause de ces déboursés maudits. — Un homme de quelque esprit — que M. Hippolyte Lucas ne trouve ici aucune personnalité — a eu l'idée de donner un bal au bénéfice des victimes, victimes des victimes de l'inondation. Au nombre des souscripteurs on compte, au moment où nous écrivons ces lignes, l'apôtre Jean Journet, Mlle Mélanie Waldor, qui espère valser un peu, et notre garçon de bureau.

⁂ Il y a quelques jours, les ouvriers occupés à l'achèvement du Théâtre Montpensier (lisez *Historique* et mettez-vous à rire) ont trouvé entre deux planches un jeune voyou de la plus belle espèce. Cette fraction de l'avenir de notre patrie (style Blago-Saint-Hilaire) tenait entre ses jambes un sac de provisions telles que galette, pommes crues, pommes de terre frites, etc... A cette question : — Que fais-tu là ? formulée par M. Séchan, le voyou répondit : — Monsieur, j'attends l'ouverture du théâtre ; je me suis caché comme cela pour être sûr d'avoir une place, ne me dénoncez pas, et si vous repassez par ici, apportez-moi de la galette du Gymnase. — M. Séchan, à ce discours parti du cœur, a senti des larmes mouiller ses yeux. — Enfant, s'est-il écrié, tu m'émeus, tu me touches, tu me passionnes, je vais envoyer à Alexandre Dumas le bulletin de ta belle conduite. Je connais son âme ; il te fera certainement une place dans sa loge le jour de l'ouverture, et une pension de douze cents francs sur sa cassette particulière. En attendant, je vais t'envoyer de la galette. — On peut croire que si *la Reine Margot* ne réussit pas, c'est que le voyou sera mort avant l'inauguration.

⁂ Voici un fait qui semblerait être un pastiche des nouvelles à la main d'un spirituel confrère, mais qui a au moins le mérite de l'exactitude.

Vous avez peut-être remarqué au sommet d'une maison de la rue Laffitte un drapeau jaune assez ostensible, visible seulement à certains moments de la journée. Peut-être avez-vous cru à quelque comédie dans laquelle un mari quelconque jouait le rôle de Sganarelle. Il n'en est rien ; voici le vrai :

M. de L*** a autant de créanciers que Mme de F***, la dame de charité, a d'amans, c'est devenu innombrable !... Domestique, tigre et portier ont renoncé à repousser la foule ; chaque matin, elle envahit la demeure de M. de L***. Mais avant son arrivée le dandy déguerpit et va s'établir au café Anglais. De là, il voit le drapeau jaune flotter sur la maison qu'il habite (si peu !), grâce au soin d'un domestique resté fidèle ; et, tant qu'il voit le drapeau, il ne rentre pas. Quand les créanciers vident l'appartement, le drapeau disparaît, et M. de L*** revient adorer ses dieux domestiques. — Hélas ! voici quinze jours et quinze nuits que le jaune étendard reste debout... Plaignez le lion !

⁂ L'année 1846 a fini comme l'année 1847 commence, en dansant. On a polké, redowé et le reste, au bal des Variétés, le 31 décembre ; on a redowé, contredansé, polké à l'Opéra le 2 janvier. Hyacinthe, déguisé en garde-malade et portant en guise de sceptre un petit balai jaune, s'est montré beaucoup plus comique qu'il n'a pas coutume de l'être [*sic*] dans l'exercice de sa profession.

M. Mabille fait du bal des Variétés quelque chose de très luxueux et de très aristocratique ; mais, au nom des merveilles qu'il a déjà réalisées, nous lui soumettons une petite critique : il a fait froid au foyer pendant une partie de la nuit. Selon M. Julien Deschamps (non du Gymnase),

cela tient au voisinage de la salle aux rafraîchissements. Il s'est donné beaucoup de bâtons de sucre de pommes (prix quinze francs !). Ces dames ont eu leurs étrennes.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XVII]

Du 10 au 16 janvier 1847.

⁂ Cette semaine, *la Presse* s'est séparée d'un de ses rédacteurs, M. ***, chargé depuis quelque temps de faire l'histoire hebdomadaire de la semaine, autrement dite *Courrier de Paris*. Voici les détails que les gens bien informés donnent sur cet événement grave, qui a ressuscité la fameuse *Croix de Berny*, produit de l'association de MM. Théophile Gautier, Méry, Jules Sandeau et de Mme le vicomte de Launay.

Lundi, M. *** fut mandé par Mme de Girardin, qui, d'ordinaire assez familière et affectueuse avec les rédacteurs de *la Presse*, reçut M. *** avec une froideur inquiétante.

— Monsieur, dit Mme le Vicomte, à quoi sert-il que mon mari soit un des premiers hommes de ce temps-ci, que du haut de son premier-Paris, il fasse et défasse les ministères, si le feuilleton le compromet à son insu ?

— Mon Dieu ! madame, est-ce que j'aurais compromis Monsieur votre mari ?

— Monsieur, c'est intolérable ! Hier, dans votre Courrier de Paris, vous parlez de M. de Leyraud, le député, qui est un homme élégant ; vous racontez de lui je ne sais quelle fade histoire ; puis vous dites qu'il se lave les mains avec de l'eau de Portugal...

— Ah ! s'écria M. ***, si j'avais su que vous portiez quelque intérêt à M. de Leyraud, je n'aurais pas parlé de lui. Excusez-moi ; je vis solitaire et vais peu dans le monde.

— Eh ! monsieur, n'essayez pas de prendre le change, je ne connais pas M. de Leyraud et je ne m'intéresse point à lui, mais vous parlez d'eau de Portugal, et tout le monde sait que cette eau n'est en usage que parmi les bonnes et les femmes de chambre de petite maison. Hier au soir, à l'Abbaye-au-Bois, Mme Récamier m'a dit : Ma chère, quel est donc le petit portier qui fait votre *Courrier de Paris* ? C'est affreux !

— Madame, s'écria M. *** tout tremblant, de quelle eau se sert-on ?

— Monsieur, le monde élégant ne se sert que d'*eau de Cunégonde ! ! !*

Et M. *** eut son congé.

*** Après une longue résistance, la *Gazette de France* vient de céder ses annonces à la société Duveyrier. On voit que le saint-simonisme de la place de la Bourse tend à monopoliser l'annonce sur la place de Paris ; gare à vous, Messieurs les industriels ! *le Tintamarre* l'a dit et ne cessera de le répéter par-dessus les toits de la rue Vivienne : Quand toutes les pages d'annonces seront entre les mains de l'annoncier Duveyrier, vous paierez trois francs la ligne d'annonce et vous verrez ce que deviendra l'annonce à vingt-cinq centimes !

A cette époque-là, il n'y aura plus que deux publicités possibles : celle des Lebey de Bonneville et celle du *Tintamarre*. Nous savons bien ce que nous choisirions si nous étions le peuple français (peuple de braves).

*** Mme Stoltz a publié dans les journaux une longue lettre justificative. Sur la question de manque de respect au public, cette lettre n'explique rien, et nous réservons cette affaire. Mais Mme Stoltz se justifie d'une autre inculpation ; et en vérité, cela n'en vaut pas la peine. Ne l'accusait-on pas d'avoir battu Mlle Nau ? Comme c'est vraisemblable !

Tout le monde sait bien que Mme Stoltz aime beaucoup Mlle Nau, et qu'elle ne la battrait pour rien au monde. Et puis reste à savoir si dans un cas semblable, Mlle Nau se laisserait faire !

⁂ L'Académie a reçu M. de Rémusat ; le récipiendaire a parlé, pendant cinq heures d'horloge, de Socrate, de Leibnitz et de la révolution de Juillet ; M. Emmanuel Dupaty lui a répliqué par un bouquet de madrigaux qui ont rappelé aux hommes d'état du *Tintamarre*, gens profondément érudits, le célèbre couplet de cet académicien-vaudevilliste :

Dans un myrthe [*sic*] on croit voir l'amour,
Le souvenir dans la pensée !

Après ces discours et ces réponses, on s'est séparé en se disant : Ce n'est qu'un académicien de plus !

⁂ La critique s'est bien mal conduite au dernier bal des Variétés ; quelques feuilletonnistes se chauffant à la cheminée du grand foyer, découvrirent dans un coin un petit baquet contenant une liqueur fumante : c'était le réservoir dans lequel le limonadier du foyer entretient la chaleur de son punch. Ces messieurs, sous prétexte d'y goûter avec de petits cornets de papier, ont fini par vider le baril. Nous signalons ce fait à qui de droit.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XVIII]

Du 17 au 23 janvier 1847.

A quoi cela tient-il ? Est-ce aux inondations, à la cherté du pain, à la querelle des châles Cuthbert ou à l'absence prolongée d'Alexandre Dumas ?

Paris est triste à mourir.

Allez au bal masqué! hommes, femmes, dominos, débardeurs, pompiers, hommes du monde, tous bâillent comme un seul public. Les visages sont pâles, les dorures sont jaunes, les bougies sont ternes, les orchestres sont sourds. Les hommes ont renoncé à être élégans et polis, les femmes s'abstiennent d'être spirituelles ou belles.

Le sucre de pomme lui-même, ce bâton de maréchal des petites marquises de l'Opéra, est devenu de grand luxe, et ne trouve plus que des sceptiques. Hélas! que j'en ai vu flâner de ces admirables bâtons venus de Rouen sous leur magnifique papier d'or et d'argent, qui s'en retournaient, joyeux et fiers, dans le quartier Bréda et la rue Neuve-Saint-Georges! C'était le premier gage qu'une femme masquée, musquée, busquée, vernie et gantée arrachait à l'amour naissant des jeunes Coquardeau! Aussi, un débardeur de beaucoup d'esprit et de hanches disait-il en se campant fièrement sur le seuil du foyer de l'Opéra-Comique : « Ce n'est pas du sucre de pommes, ça! c'est du sucre d'homme! »

Le marasme a gagné tous les cœurs, à ce point que l'on ne soupe plus. Le cercle de gens aimables qui gardent précieusement l'ancienne tradition se rétrécit de nuit en nuit. Les rois, les dieux et les soupeurs s'en vont! Le Café Anglais, frappé au cœur par l'abandon général, descend rapidement l'échelle qui mène de Véfour à Katcomb. Malheur et ruine! Le Café Anglais n'a plus d'huîtres d'Ostende!

⁂ De plus, on nous annonce la mort de Pomaré, tuée à coups de couteau en Italie par un amant jaloux. La pauvre fille est réellement morte cette fois; et nous allons voir des canards plus ou moins ingénieux s'abattre sur sa tombe.

⁂ Mlle Mogador a terminé son excursion en Hollande. Elle se retire du monde équestre et va faire pénitence aux

Délassemens-Comiques, où elle a payé sa bienvenue en distribuant des cigares aux directeurs et au caissier. Nous regrettons décidément beaucoup de n'être pas caissier.

⁂ Le Théâtre Historique ouvrira avant la fin du mois; on met la dernière main à la décoration de la salle. Une piquante brochure, qui renferme tous les détails possibles sur le nouveau théâtre, vient de paraître et s'achète comme du pain, mieux que cela : comme de la galette. M. Alexandre Dumas est débarqué à Toulon; avant dix jours, Saint-Germain reverra son Monte-Cristo, son roi, son colonel, et la *Reine Margot* racontera au public parisien la seconde édition de ses plaintives amours.

⁂ M. Achard (Amédée Grimm) a reçu de S. M. la Reine d'Espagne l'ordre de Charles III, et du bey de Tunis le petit Nicham, non enrichi de brillans. S. A. le bey, en décorant M. Amédée Achard, qui ne lui a adressé aucune épître, et en oubliant M. Adolphe Dumas, qui l'a gratifié de deux cents vers, a spirituellement montré comment il plaçait sa reconnaissance.

⁂ Les chanteurs hongrois ont paru sur la scène du Vaudeville. Ces quatre gaillards imitent chacun un instrument; mais cet instrument est évidemment un mirliton. Solo de chanteur hongrois, solo de mirliton, mirliton doux, mirliton d'enfant, pelure d'ognon; duo de chanteurs hongrois, duo de mirliton; et ainsi de suite jusqu'à concurrence du quatuor.

C'est le cas de varier le mot de Cherubini, et de dire : il n'y a rien de plus embulozant qu'un mirliton si ce n'est quatre mirlitons!

⁂ M. Champfleury, le Ponsard du théâtre des Funambules, a eu cette semaine son *Agnès de Méranie*. La nouvelle arlequinade, *Pierrot pendu*, a fait un four académique.

Nous demandons pardon à notre co-homme d'état de cette excursion sur son domaine, mais les Funambules ne sont pas un théâtre.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XIX]

Du 24 au 30 janvier 1847.

⁂ Il arrivera, d'ici à quelques jours, un événement extraordinaire. La salle de l'Odéon sera pleine. On s'imagine facilement que le grand Bocage restera complétement étranger à ce résultat. On annonce tout simplement les débuts d'un homme de quarante ans qui n'a encore paru sur aucun théâtre. Ce n'est pas un homme du monde, ce n'est pas même un sous-préfet : c'est moins et plus que tout cela. C'est un apôtre. Oui, Jean Journet, l'homme des *Cris*, le fils en Dieu de Charles Fourier, las de manger le pain de l'amertume et de boire l'eau de ses larmes, veut gagner autant d'argent que le premier venu de tous les *ut* de poitrine. Il débutera par le rôle d'Agamemnon dans *Iphigénie en Aulide*; et le lendemain le monde sera sauvé, y compris l'Odéon.

⁂ M. Ponsard était venu de Vienne pour être grand homme. Sa tragédie a fait four. Ce n'est plus qu'une boulangerie viennoise.

⁂ Le premier bal de l'Opéra-Comique a eu lieu dimanche dernier. Sans que le public fût beaucoup plus nombreux que les années précédentes, ce bal n'a pas manqué d'entrain et de gaîté. Mais M. Alfred Musard continue à tenir le bâton de chef d'orchestre comme Mlle Léontine, de la Gaîté, tient sa plume : — à l'envers!

⁂ *La Presse* et *l'Époque* ont repris leur irritante polémique sans profit pour personne et sans instruction pour le public. Le caractère particulier de cette prise de bec entre M. de Girardin et le directeur de *l'Époque* est l'absence de hardiesse et de sincérité de part et d'autre. M. de Girardin imprime tous les matins de fougueux réquisitoires contre son concurrent, qui, mourant, le fait encore trembler ; et l'on s'étonne que *l'Époque*, dont l'éloquence est habituellement assez crue, ne réplique pas à M. de Girardin une de ces bonnes vérités qui blessent comme de sanglantes injures. Est-ce qu'au fond l'histoire de *l'Époque* n'est pas identiquement l'histoire de *la Presse* ? Est-ce que le journal à quarante francs ne s'est pas élevé sur la base d'une liquidation ruineuse pour les actionnaires ? Est-ce que les procès scandaleux ont plus manqué à M. de Girardin qu'à M. Solar ? Est-ce que Némésis, représentée par la police correctionnelle, n'a pas flagellé de sa lanière brûlante les fondateurs et les gérans de *la Presse*, du *Musée des Familles* et du *Journal des Connaissances utiles* ?

Pourquoi *l'Époque* ne reprend-elle pas tout cela ? C'est là qu'est le mystère. Et le public, qui pourrait tirer de cette âcre discussion une leçon profitable, assiste tout simplement à la mise en colonnes de quelques pages du catéchisme poissard.

⁂ Axiome d'un caissier vertueux. Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu, ni de police correctionnelle dans le cabinet d'un gérant.

⁂ Les journalistes sont chaque jour exposés à une sorte de vol qu'ignorent les gens paisibles et vertueux, qui de leur vie n'ont sacrifié au monstre de la publicité. Pour peu que leur nom soit quelque peu connu et figure sur le livre d'entrées dans les théâtres, les bals et les concerts, ils ont aussitôt dix, quinze, vingt homonymes vrais ou faux, qui

se prévalent de leurs droits et s'exposent à des affronts graves pour épargner une ou deux pièces de cinq francs. Mercredi dernier, un monsieur se présente au bal des Variétés sous le nom d'un de nos amis, A... V...

— Vous êtes monsieur V... ? demanda gravement M. Victor Mabille qui connaît trop bien notre ami pour être un instant dupe de la substitution.

— Oui, monsieur.

— Eh bien, monsieur, ce soir, M. V... paie dix francs... parce que c'est lui.

L'intrigant, honteux et confus, ne paya pas dix francs et prit la fuite.

⁂ Dialogue vrai. — Monsieur le baron de Fischtaminel, s'il vous plaît ?

— Il est déménagé, monsieur.

— Où demeure-t-il maintenant ?

— Rue de Clichy.

— Quel numéro ?

— Je ne sais pas le numéro, mais il y a un drapeau sur la porte.

— Très bien. Je connais la maison.

⁂ Pensée de M. Adolphe Dumas. L'Odéon est un second Théâtre-Français, mais le Théâtre-Français est un second Odéon.

Joseph d'Estienne.

[XX]

Du 31 janvier au 6 février 1847.

Il se trame dans l'ombre une petite conspiration sur laquelle nous appelons l'attention de MM. les avocats généraux du feuilleton et substituts de la grande critique.

Une association ténébreuse menace d'envelopper dans son immense réseau la politique, la presse et les beaux-arts.

Il s'agit du club des Ponsardistes.

Un journal de haut embêtement littéraire avait à son service, sous prétexte de caissier, un jeune gentleman appelé Adalbert Faniez. M. Faniez se ferait hacher pour la cause du grand Ponsard. Aussi M. Faniez gardait-il rancune à un poëte qui, lors de l'apparition de *Lucrèce*, s'était permis de ne point se prendre d'enthousiasme. Un jour, ce même poëte se présente à la caisse pour toucher les honoraires de sa rédaction.

— Je n'ai point d'argent! répond froidement M. Faniez.

Le poëte s'étonne : les journaux de haut embêtement littéraire sont généralement à leur aise.

Au bout de quelques jours, même demande, même refus!

C'était un parti pris de réduire par la famine le blasphémateur entêté de Ponsard.

Le poëte alla chercher le rédacteur en chef, qui contraignit le caissier rebelle à remplir ses obligations.

M. Faniez, depuis ce jour, reste affublé du surnom de *Faniez de Méranie*.

⁂ Dans un dîner où assistaient divers acteurs de la Gaîté, on parlait d'une histoire de duel assez récente.

— Ah! je sais, s'écria Mlle Léontine, ces messieurs se sont battus dans le bois du *Raisinet*.

Hilarité générale.

— On dit Vézinet! ma chère Léontine, fit observer M. Meyer, qui est fort lettré.

M. Dubourjal continue à rire.

— De quoi riez-vous donc encore? s'écrie Mlle Léontine.

— Je me demande, dit gravement Dubourjal, s'il sera convenable de le mettre en pot!

*** La société des gens de lettres vient de renouveler ou plutôt de réélire son comité. Il n'y a eu que trois membres sortants, MM. Étienne Esnault, Paul Féval et Hippolyte Lucas, remplacés par MM. de Salvandy, Achille Jubinal et Louis Lurine.

M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique, a bien voulu accepter la présidence de la société.

La semaine ne s'est pas écoulée sans que le ministre ait eu l'occasion d'exercer son noble patronage, en remplaçant au lit de mort de notre malheureux confrère Chaudesaigues la famille et les amis absens.

*** M. Alexandre Dumas a rapporté de son voyage de singuliers artistes, le père et le fils, Arabes tous les deux, que le bey de Tunis a mis pour six mois à la disposition du fécond romancier. Ces Arabes décorent les appartements d'arabesques singulières, qu'ils exécutent par des moyens tout à fait nouveaux : ils enduisent les murs d'une composition particulière, et cette préparation achevée, un simple petit canif à lame courbe leur suffit pour tracer les dessins les plus ingénieux. M. Dumas les prête, dit-on, à Mgr le duc de Montpensier, pour décorer le fumoir de son appartement de Vincennes.

*** Le procès de M. de Girardin et de M. Véron n'est pas le seul que M. Dumas ait à soutenir devant les tribunaux. Voici venir le marquis d'Épinay Saint-Luc qui prétend supprimer de par la loi la plus grande partie de *la Dame de Montsoreau*. Il paraît que ce roman attente à la mémoire de M. de Saint-Luc, l'un des ancêtres du noble plaignant, qui demande en outre 50.000 francs de dommages-intérêts.

Bientôt, on ne pourra plus écrire que Caïn tua Abel, sous peine de se voir attaquer en diffamation par un descendant quelconque de ce célèbre criminel.

*** Le mois dernier, M. Solar faisait un procès à M. Deville, parce que celui-ci s'était permis de signer le journal, contrairement aux conventions écrites. Aujourd'hui que le parquet assigne *l'Époque*, on ne se dispute plus à qui la signera.

*** DIALOGUE SURPRIS DANS UN CAFÉ. — Monsieur, lisez-vous *le Constitutionnel* ?

— Jamais !

*** La réponse ci-dessus, aussi éloquente que la courte allocution de Cambronne, est aussi authentique que le fait suivant, que nous portons avec empressement à la connaissance de nos 27.998 abonnés (deux de plus, cela ferait 28.000).

On lit sur les carreaux d'un papetier de la rue Bourbon-Villeneuve un petit écriteau ainsi conçu :

« *On demande un abonné au* Constitutionnel. »

Voilà près d'un mois que cette annonce demeure infructueuse. Qu'est-ce à dire ? Paris ne renferme-t-il plus de matière abonnable ? N'y a-t-il plus un gogo muni de quarante francs pour satisfaire à ce cri suprême d'une âme en détresse : *On demande un abonné !*

Qu'est-ce que *le Constitutionnel* veut faire de cet abonné ? Veut-il l'envoyer en présent au bey de Tunis, qui demande à ses correspondants un choix de curiosités parisiennes ? Je vois là-dessous quelque dessein sinistre, quelque mystère de Tour de Nesle ! On veut peut-être contraindre ce malheureux abonné à toucher le piano à queue de M. Pape.

C'est peut-être un abonné défunt qui se plaint du prix de son purgatoire à 40 francs !

Disons une messe pour l'âme des abonnés du *Constitutionnel !*

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XXI]

Du 14 au 20 février 1847.

*** Après avoir eu les honneurs du feuilleton, de l'entre-filets et de l'article variétés, M. Alexandre Dumas vient d'occuper de sa personne tous les premiers-Paris des journaux politiques. M. de Castellane et d'autres députés ont interpellé tous les ministres au sujet de la grande mission en Algérie ; peu s'en est fallu que M. de Monte-Cristo n'occasionnât un changement de ministère. M. de Castellane a spirituellement raillé M. Dumas sur ses prétentions excessives à l'importance. M. Dumas s'est fâché, on prétend qu'il a envoyé un cartel à l'honorable député. Ceci serait moins surprenant qu'un autre cartel adressé jadis par le même écrivain à M. Thiers, alors ministre de l'intérieur, qui, en cette qualité, refusa d'autoriser la représentation d'*Antony* au Théâtre-Français.

*** Le bal annuel au profit des Polonais a eu lieu jeudi à l'hôtel Lambert. Il y a eu, comme à l'ordinaire, recette colossale, foule, toilettes splendides et paletots égarés. Ce dernier article renchérit singulièrement le prix du billet. On pourrait appliquer à ces sortes de cohues ce qu'un de nos amis disait des petits théâtres ignobles qu'une partie de la presse a tenté de ressusciter.

— Je ne vais pas dans ces endroits-là ! disait notre ami. Les places sont trop chères.

— Allons donc! l'avant-scène ne coûte que vingt-cinq sous.

— Mille pardons, mon cher, elle coûte cent vingt et un francs vingt-cinq centimes ; vingt-cinq sous d'entrée et un habit de cent vingt francs.

*** Mme Désirée R..., qui à la profession de femme aimable joint des qualités infiniment littéraires, répondait l'autre jour à cette question pressante :

— « M'aimez-vous ? » cette phrase renouvelée de je ne sais quel Arsène Houssaye ou d'un autre poëte légumineux et flamand,

— Mon cher, j'aime tout le monde ; mon cœur est comme un artichaut, chacun sa feuille !

— Hélas ! madame, répliqua l'amoureux avec un sourire hypocrite, dans l'artichaut je n'aime que le... portefeuille !

*** L'Académie française a sauté pour mieux reculer ; M. Empis a été élu à la majorité de 18 voix sur 34.

*** Nous sommes en plein carnaval, tout le monde est en fête ; on soupe partout, on dîne en ville, et on resoupe après. Le souper redevient de mode. La littérature elle-même mange beaucoup cette année. Ainsi toute l'École du bon sens, présidée par M. Ponsard, dîne le vendredi au restaurant de madame Maurel, le café Dagneaux ayant été envahi par une bande de jeunes barbares de l'École anti-tragique. Ce qu'il y a de plus remarquable au café Dagneaux, outre le pâté monstre annuel, c'est qu'on y chante sur tous les modes les *Paysans* de Pierre Dupont. Tous les garçons du restaurant Dagneaux savent les *Bœufs*, ou tout au moins le *Braconnier*. Ce n'est pas qu'ils aient beaucoup le temps de chanter dans ce moment-ci, mais nous croyons qu'on pourrait facilement transformer une des salles de billard en salle de concert. M. Dupont lui-même s'y montre quelquefois avec l'éditeur Furne et le célèbre Ricourt. Ricourt renie Ponsard, et ne connaît plus Dupont. Pour notre part, nous aimons mieux ça !

*** M. Beauvallet continue d'être le sociétaire le plus fameux de tous les théâtres français, comme M. F... est le plus grêlé de tous les pensionnaires.

Cet excellent M. F... manque toutes les répétitions, mais il a presque toujours une excuse prête :

— Je suis allé au Jardin des Plantes promener mon petit; j'ai eu des courses à faire; je viens de chez mon médecin...

— F..., lui dit hier M. Beauvallet, voilà la seule excuse que je puisse admettre comme valable de votre part : êtes-vous allé vous faire vacciner ?

⁂ Dans ce moment-ci, une forte partie de la société des gens de lettres se remue pour organiser un dîner mensuel. Comme la proposition n'en est pas faite au nom du comité, personne jusqu'à présent n'a attaché le grelot; et nous croyons qu'en définitive les gens de lettres ne dîneront guère plus que par le passé.

⁂ On s'était trompé jusqu'à ce temps sur le compte ou sur le comte de Monte-Cristo. On disait qu'il avait dix volumes, douze volumes, quinze volumes; on racontait son emprisonnement, sa douleur, sa vengeance; on allait jusqu'à dire que Monte-Cristo, c'était M. Dumas lui-même.

Plus tard, le bruit se répandit que Monte-Cristo était un château magnifique, aux murailles de marbre, au plancher de porphyre; et ces mauvaises langues disaient qu'on allait le vendre par autorité de justice. Remarquons, en passant, que M. Dumas s'était engagé pour un M. Laurey, et que M. Laurey a payé.

Monte-Cristo n'est rien de tout cela.

Monte-Cristo est gros, gras et bien portant; Monte-Cristo est brun, roux, avec le ventre blanc et les cornes noires, il n'est né ni à Marseille, ni à Lucques, ni à Naples; il est Normand, et les plaines du Calvados ont vu les jeux de son enfance.

Monte-Cristo, c'est le bœuf gras!

A tout seigneur, tout honneur! M. Cornet de Caen rendit hommage l'année passée à l'éminent génie de M. de

Balzac. Aujourd'hui M. Dumas a les honneurs du Carnaval. Toute la littérature y passera.

Mais le Monte-Cristo normand fera du tort à Mélingue, chargé du principal rôle dans le drame futur. J'ai peur qu'on ne le trouve bien maigre à côté de son devancier.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XXII]

Du 21 au 28 février 1847.

Le Carnaval a disparu; avec lui les danses obscènes et les débauches nocturnes; les masques se débarbouillent; le fleuve des pierrettes est rentré dans son lit. Voici le carême avec sa face maigre et pâle, son maintien cafard, son regard hypocrite. Il est vêtu d'un surplis noir et d'un rabat blanc, le digne carême! Oh! c'est un saint homme; il mange du poisson sec et des pois chiches; il se lamente, il se flagelle, il prie.

Ouais! attendez un peu! écarte ta soutane, brave homme, qu'on voie ton pantalon noir, tes bas de soie et ton soulier verni; dérange un peu ce rabat, qui chiffonne ta cravate de mousseline blanche; ôte ce large camail; ton habit noir, chef-d'œuvre de Dussautoy, te sied mieux et réjouit l'œil. Mais qu'y a-t-il donc dans les vastes plis de ta robe noire? Dieu me damne! C'est un en-cas complet! une terrine de Nérac! un flacon de champagne! Quelle discipline est-ce là? ton fouet a pour manche un bâton de sucre de pomme!

Ah! mon drôle, voilà de vos tours! Vous allez danser cette nuit, n'est-ce pas? et vous allez boire, et vous allez souper, mon gentilhomme! et vous allez [faire] un petit *lansqui*, n'est-ce pas, chevalier? Corbleu! il fallait donc le dire tout de suite, au lieu de vous embéguiner, de vous

emmoiniller et de vous emmortificailler, comme vous le faites ! Allons ! du cœur à la danse, mon brave homme, et si tu te grises, dors sans crainte sous la table ! Le jeudi de la mi-carême, ton proche parent, viendra te relever et te donner l'absolution !

⁂ On raconte un épisode assez curieux du dernier voyage d'Arnal dans le midi de la France. Aux environs de Lyon, Arnal apprend que la gendarmerie venait d'arrêter un homme dans une petite commune que la diligence va traverser.

Pour être comique, on n'en est pas moins homme ; et maître Arnal n'expose pas volontiers sa peau.

— Conducteur, s'écrie-t-il, descendez mes malles et mon carton qui sont là-haut dans la bâche, — je ne vais pas plus loin.

— Mais, monsieur, c'est impossible ! ça ne se fait pas.

— C'est possible ; cela se fera, je le veux ; mais sous aucun prétexte, je ne traverserai ce repaire de brigands !

— Mais, monsieur, il n'y a pas de brigands ! C'est tout simplement un braconnier...

— Un braconnier devient facilement assassin ! répond sentencieusement Arnal. Celui qui ne respecte pas la vie des animaux s'abreuvera bientôt du sang de ses semblables. Je ne vais pas plus loin.

Il fallut céder à la singulière terreur du célèbre comique qui revint à Paris sans avoir osé franchir la nouvelle *forêt périlleuse*. Cette anecdote parfaitement authentique pourra sembler piquante à ceux qui ont applaudi tant de fois Arnal dans *le Poltron* et dans *le Capitaine de voleurs*. Il faut convenir que ce dernier rôle prouve plus que le premier en faveur de la flexibilité de son talent.

⁂ Il faut vous dire que le célèbre Des Barolles, le fameux Boulanger et l'illustre Giraud se sont fâchés du petit dis-

cours prononcé par le grand M. de Castellane, député des Bouches-du-Rhône. Il y avait vraiment de quoi ; et ce M. de Castellane, qui doit appartenir à la famille de M. de Castellane-Athénée-bas-bleu-rue-de-Valois, avait franchi à l'égard de gens honorables et honorés la limite des plus simples convenances.

Mais cependant l'illustre Giraud, le célèbre Des Barolles et le grand Boulanger auraient dû s'arranger pour ne pas s'enfoncer jusqu'au cou dans le marais du ridicule, comme dirait M. Henri Mürger; et la lettre qu'ils ont adressée aux divers journaux est, très malheureusement, frappée de ridicule au premier chef.

M. de Castellane avait parlé de M. Dumas et des personnes de sa suite.

« La *suite* de M. Dumas », dit la lettre publiée par *le Siècle*, « se composait d'un seul domestique ; les personnes de sa *compagnie* étaient MM. Auguste Maquet, Louis Boulanger, Giraud, Des Barolles et Alexandre Dumas fils. »

Pour éviter d'être de la *suite* de M. Dumas, et de dire comme ce brigand d'*Hernani : Oui, je te suis ! de ta suite, j'en suis ! etc.*, ces messieurs sont tombés entre les griffes d'un diable qui ne pardonne guère ; je veux dire le *Figaro* du seigneur Beaumarchais. N'est-ce pas que Basile est étrangement bouffon lorsqu'il revendique avec orgueil son emploi de musicien destiné à réjouir la compagnie de monsieur le comte ! Et n'est-ce pas que monsieur le comte est bien profondément ironique et grand seigneur, en lui ordonnant d'accompagner en chantant le jeune grippe-soleil, le petit patouriau des chèvres, lequel, ajoute M. le comte Almaviva, *est de ma compagnie*.

Comment se fait-il que ces messieurs de la suite ou de la compagnie de M. Dumas aient oublié cette scène, lorsque tout le monde s'en souvient ?

*** Le Théâtre Montpensier a ouvert ses portes hier soir; ce matin, à huit heures, au moment où *le Tintamarre* charme les loisirs de la moitié du monde parisien, l'autre moitié de ce monde n'est pas encore revenue du Théâtre-Historique; nous ne pouvons donner que des détails très succincts sur ce monument.

En entrant, on trouve à main droite une salle de bains où les dames sont invitées à se parfumer avant d'entrer dans la salle; en sortant de ces thermes décorés avec une magnificence rare, elles retrouvent leur mari, et sont autorisées à choisir un bouquet dans l'orangerie, infiniment plus vaste et plus somptueuse que celle de Versailles.

Une fois installé dans son fauteuil, chaque spectateur jouit d'une chaufferette capnofuge, à double ressort, et à courant d'air, à laquelle correspond une sonnette d'appel. Vous pressez un bouton; un ambassadeur de service accourt et vous sert sur un plat d'argent un exemplaire de *Monte-Cristo*, un volume des *Mousquetaires* ou un tome de *la Dame de Montsoreau*, au choix. Quelques-uns remplacent cette distraction par un verre de punch.

Dans les entr'actes, trois salons particuliers sont réservés au public spécial : l'un pour le hachich, le second pour l'opium, le troisième pour l'éther. Jusqu'à présent, l'éther conserve une vogue incontestée. La foule qui s'y presse est tellement compacte que M. Hostein, par une attention excessivement délicate, a dû y adjoindre un petit boudoir qu'on appelle *salle des étouffés*.

Entre le quatorzième et le quinzième tableau, des pédicures, vêtus de satin rose, viennent vous faire les cors et vous offrir cent mille francs (il est d'usage de refuser cette somme parce que cela pourrait gêner ces vénérables fonctionnaires qui ont les cors plus grands que la bourse).

Des plateaux chargés de doubles louis circulent dans les loges à salons, aux frais de M. Alexandre Dumas. Quant

aux spectateurs du paradis, un ange en bottes fortes et en casque à crinière est chargé de distribuer des écus de cent sous, billon grossier dont on ne fait plus dans l'île de Monte-Cristo, ainsi nommée parce qu'il y pousse des billets de cinq mille francs.

P. S. Le bruit court que M. Alexandre Dumas vient d'accepter le poste éminent de prince du sang royal, qu'une illustre amitié voudrait bien lui offrir en échange de ses immenses services. Mais cette nouvelle mérite confirmation.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XXIII]

Du 28 février au 6 mars 1847.

L'Époque a vécu. A l'heure qu'il est, la force armée campe devant les presses de l'*Époque*; et messieurs les portiers ne sont plus admis à la visiter, même avec des billets de M. Bohain; M. de Girardin triomphe sur toute la ligne et avec la ligne. Mais on peut lui appliquer le mot de Pyrrhus, roi d'Épire : « Encore une victoire comme celle-là, et je suis perdu ! »

⁂ *Le Tintamarre* lui aussi a eu son triomphe cette semaine, triomphe légitime et pur. M. Henry Berthoud a supprimé l'S, qui depuis la révolution de Juillet intriguait le monde littéraire. Privé de cette queue caractéristique, le nom de M. Berthoud, qui resplendissait comme une comète, se réduit à l'état d'étoile de troisième grandeur. Il faudra désormais un télescope pour l'apercevoir dans le ciel brumeux de *l'Esprit public.*

⁂ Toute la presse s'est émue cette semaine à propos de deux articles de journaux; il s'agissait, disait-on, d'une atteinte portée à l'honneur et à la considération d'un

homme haut placé dans la littérature, et que nous pouvons nommer dès à présent : M. Jules Janin. On ne sait pas encore quel sera le résultat de cet incident regrettable; nos confrères de *la France théâtrale* annoncent que M. Janin leur intente un procès. L'autre journal impliqué dans cette affaire est le *Corsaire-Satan*, dont le plus grand tort est son immense publicité. Il y a eu de l'imprudence dans le fait de notre confrère; M. Lepoitevin-Saint-Alme n'a pas réfléchi que l'esprit ne se pardonne jamais. Tout ceci a amené un article peu parlementaire dans *le Courrier Français*; seulement un rédacteur transfuge du *Corsaire-Satan* a profité de l'occasion pour se faire une réclame en donnant une démission dont personne ne se soucie. — Quand les rats croient qu'une maison va crouler, ils se sauvent. Mais le plus souvent la maison reste debout et n'a plus qu'à se féliciter du départ de ces hôtes incommodes.

⁂ Il paraît que la commandite est éternelle, comme le Gogo. Que n'a-t-on pas mis en commandite? Des chemins de fer, des bonnets de coton, des melons artificiels, des fusils à vent et des sangsues. Voici maintenant qu'un monsieur Desbrières met sa pharmacie en actions de 250 fr. Nous avions des quarts d'agents de change ; nous aurons des quarts de pharmaciens. On paiera les dividendes en lochs ferrugineux et chocolats purgatifs. Nous ne voyons pas pourquoi on n'échangerait pas des coupons d'actions contre des lavements en bonne forme : ce serait le plus sûr moyen de faire aller les actionnaires.

⁂ Mlle Lolla Montès, après avoir fait four à l'Opéra, à la Porte Saint-Martin et devant la cour d'assises de la Seine-Inférieure, regrettait les gendarmes prussiens, militaires pacifiques, qui lui permettaient d'inscrire sur leur figure, avec sa cravache ciselée, un puff à bon marché. Cependant le roi de Prusse devient constitutionnel et son

peuple un peu plus exigeant. Mlle Montès choisit la Bavière pour but de son voyage. La Bavière, dit l'abbé Gaultier, est un royaume dont Munich est la capitale. Dans la capitale, il y a un roi qui s'appelle Louis, lequel affuble d'un surnom en *èque* tous les monuments de sa bonne ville. On y compte une Pinacothèque, une Géothèque, des Mélothèques, un Odéothèque (sans Bocage) et quatre Bibliothèques.

Mlle Montès plut au roi Louis, lequel délaissa les bas-reliefs d'Égine pour les reliefs plus en ronde bosse de Mlle Montès. Aujourd'hui le roi Louis veut abdiquer en faveur de Mlle Montès. Reste à savoir si les Bavarois permettront que le sceptre tombe ainsi en cravache.

⁂ C'est le vingt-cinq, à six heures du soir, que les portes du Louvre ont été fermées à l'admission des tableaux présentés pour l'exposition prochaine. Précédemment, il était d'usage de les recevoir jusqu'à minuit. Beaucoup de messieurs les artistes trouvaient original de n'apporter leur nom qu'à minuit moins une minute. C'est si joli, l'originalité! aussi la confusion était telle que la grande salle du Louvre devenait le théâtre d'une véritable émeute; et pas mal de toiles se trouvaient crevées dans la bagarre. La nouvelle mesure écarte une partie de ces inconvéniens.

⁂ Un fonctionnaire assez inconnu reçut à l'occasion du mariage de l'infante d'Espagne la croix de Charles III. Le lendemain, notre homme passait avec sa moitié sur le boulevard des Italiens.

Un des amis du fonctionnaire, jeune bohème politique assez farceur, s'arrête tout court :

— Mon Dieu, mon cher! qu'est-ce que vous avez donc là à votre boutonnière? Cachez donc ça, mon ami! ça ne se porte pas!

Et sans plus de façon, il détache le ruban bleu du fonctionnaire, le met dans sa poche et s'en va.

La femme indignée disait à son mari :

— L'honneur exige que vous couriez après ce drôle et que vous vous fassiez rendre votre croix.

— Bah ! bah ! dit le fonctionnaire, j'ai du ruban chez moi.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XXIV]

Du 7 au 13 mars 1847.

⁂ L'histoire du faux Martin Guénot [*sic*] et la *femme à deux maris* de M. de Pixérécourt viennent de trouver un pendant en plein dix-neuvième siècle. Le général de Vaudoncourt, proscrit en 1815 et mort civilement, a cru pouvoir contracter à l'étranger un second mariage, du vivant de sa première femme.

Or, ce n'est pas le cœur ni la personne de M. de Vaudoncourt que les deux femmes se disputaient (le général est mort) ; c'est sa dotation. Et c'est là qu'on voit clairement que l'affaire se passe en 1846.

Le conseil d'état, fort embarrassé entre ces deux veuves également éplorées, s'est déclaré incompétent. De délai en délai, l'une des deux suivra son mari dans un monde meilleur, et la question sera définitivement tranchée.

⁂ Battez tambours ! sonnez clairons ! Illuminez votre casque à mèche, ô braves abonnés du *Constitutionnel !* Martin l'enfant trouvé a terminé sa carrière.

C'est aujourd'hui, non pas hier ni demain, que le fameux roman du grand Eugène Sue passe de vie à trépas. Martin, l'enfant trouvé, a retrouvé son père, le papa Duriveau. Ils socialisent et phalanstérisent sérieusement comme de petits Jean Journet, et vivent heureux dans la meilleure des Solognes possibles.

Il n'en est pas moins vrai que le grand, le divin Martin, cet enfant trouvé qui coûte dix mille francs le volume, a procuré à M. Véron une perte nette de huit cent quarante abonnés ; mais comme *le Constitutionnel* et tous les journaux Duveyrier perdent quatre francs par tête de bétail abonnable, ces huit cent quarante abonnés réfractaires représentent un bénéfice de trois mille et quelques cents francs. Et M. Véron ose se plaindre !

⁂ On comptait voir au Louvre, cette année, le grand tableau de M. Couture annoncé depuis longtemps sous le titre de *la Décadence romaine*. Il paraît que certains détails ont effarouché la pudeur du jury et que le tableau a été écarté comme immoral. Nous ne savons pas trop si ce bruit n'est pas un canard ; dans tous les cas, faisons notre profession de foi : il n'y a d'immoral que la mauvaise peinture ; et à ce point de vue, messieurs les académiciens sont des gens bien dépravés.

⁂ Pour le coup, voici du nouveau. La Bavière est en ébullition ; le Conseil des ministres a donné sa démission en masse, non sans protester contre l'instigatrice de tous ces troubles, Mlle Lolla Montès. Le parti catholique a adressé ses remontrances au roi Louis, et semble le menacer d'une révolution s'il n'abjure ses erreurs. Nous ne chargeons pas le tableau : les choses en sont là, et c'est le *Journal des Débats* qui nous l'apprend dans son numéro de vendredi dernier. Ce qu'il y a de réellement incroyable dans cette affaire, c'est l'attitude du *Journal des Débats*, lequel semble prendre fait et cause pour l'ex-épouse de M. Dujarrier, et contre le parti national, qu'il qualifie d'ultra-catholique et même d'un peu jésuite.

Le roi Louis fait tête à l'orage ; il se soucie de ses ministres comme nous de M. Bocage, et il vient de conférer à Mlle Lolla Montès les priviléges de l'indigénat bavarois.

Nous ne doutons pas que si Mlle Lolla fût restée à Paris, le préfet de police ne lui eût promptement décerné des lettres de petite naturalité.

⁂ Le dieu Ponsard est plus malheureux qu'une petite pierre. A peine est-il sorti des antres infernaux de l'Odéon que ses concitoyens se cotisent pour lui acheter un terrain à perpétuité, absolument comme à M. Pierre Fibochard, bon père, bon époux, etc. Et comme si ce n'était pas assez pour tuer ce poëte tragique, voici que *le Constitutionnel* publie *Agnès de Méranie* en feuilleton !

Malheureux Ponsard ! malheureuse Agnès !

P. S. M. Ponsard vient d'acheter un fonds de mercerie.

⁂ On sait (ou on ne sait pas) qu'il y a à la mairie du deuxième arrondissement une exposition de tableaux au bénéfice des indigens. Parmi ces tableaux figure un Raphaël plus ou moins authentique. Or, ce matin, les journaux publient ces quelques lignes :

> M. Ingres, visitant hier l'exposition de la rue Chauchat, a reconnu la *Vierge de Loreto* qu'il avait admirée à Rome en 1813; s'il se présente des incrédules, a-t-il dit, envoyez-les-moi, je leur dirai mon opinion.

Le garçon de bureau du *Tintamarre*, qui a des convictions en peinture, est allé voir M. Ingres pour connaître son opinion.

— Mon ami, lui a répondu l'illustre peintre, mon opinion est que ce tableau n'est pas de Raphaël.

L'opinion du *Tintamarre* est que l'entre-filets des journaux vertueux est une simple réclame.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XXV]

Du 14 au 20 mars 1847.

⁂ Il est arrivé, il est passé, mort, enterré, flambé, le jeudi de la Mi-Carême. Les blanchisseurs, les blanchisseuses,

les porteurs et les porteuses d'eau l'ont célébré joyeusement ; les masques étaient en petit nombre sur le boulevard ; mais la nuit ! bon Dieu ! quelle nuit !

L'imagination se fatigue à compter les bals, bastringues, salons de Mars et autres divinités mythologiques que la tolérance de la police avait laissé ouvrir cette nuit-là : Opéra, Valentino, Prado, Salon de Mars, Wauxhall, Bal d'Antin, Salon de la Picarde, Élysée, Colisée, etc., etc.

L'Ambigu donnait un bal d'artistes... en cheveux. L'affiche annonçait que le premier quadrille serait exécuté sous la conduite de M. Artus ; quant au second quadrille, le même M. Artus s'était chargé de le faire exécuter. La direction du troisième quadrille était confiée à M. Artus, et ainsi de suite. Les personnes qui aiment M. Artus ont dû être transportées de joie. Quinze cents personnes ont aimé, jeudi, M. Artus.

⁂ On sait que la troisième symphonie de M. F. David a obtenu un succès peut-être exagéré, mais suffisant pour faire oublier le fiasco complet de *Moïse au Mont Sinaï*. On a peu d'exemples de ces retours de fortune après un premier succès et une première chute.

— Je ne verrais pas de mal à ce que M. Félicien David soit remonté sur son chameau, disait hier un homme d'esprit; mais malheureusement ce succès-là nous vaudra une troisième tragédie de M. Ponsard.

⁂ Mlle Lolla Montès vient de faire connaissance avec la police correctionnelle de la ville de Munich. Elle a battu cette fois non pas un gendarme, non pas deux gendarmes, non pas un conseiller aulique, non pas un cuirassier, non pas le roi Louis, mais toute la ville de Munich. Pour ce fait, la célèbre danseuse (qui ne danse pas) a été condamnée à un jour de prison. Le roi de Bavière a eu un instant l'idée de faire appliquer aux juges la peine des

travaux forcés. Mais il a réfléchi que cette mesure incommoderait Messieurs les criminels, et nous lui devons cette justice que S. M. Bavaroise y a renoncé sans difficulté.

⁂ M. Alphonse Karr — fait paraître quelque part ses — *Guêpes* illustrées. L'illustration de ces — petits volumes n'illustrera pas l'artiste qui les — signe. Les petites *Guêpes* qui — autrefois séparaient — chaque paragraphe de — ces pamphlets — se sont — changées en petites bêtes — dont nous n'avons pu reconnaître ni — constater l'identité. — Mais ces — petites bêtes — manquent d'aiguillon.

⁂ Dimanche dernier, un vieillard, qui traversait la place Louis XV, a été renversé par une calèche lancée à fond de train, et foulé aux pieds des chevaux. Le propriétaire de la calèche prodigua les premiers soins au blessé et voulut le reconduire dans sa voiture.

Le Constitutionnel, qui raconte le fait, ajoute que le vieillard aima mieux prendre l'omnibus.

Évidemment, *le Constitutionnel* est très avant dans la confidence de ce vieillard. Le blessé ne serait-il pas le patriarche lui-même ?

⁂ Le bal de l'association des artistes dramatiques a eu lieu samedi dernier avec un grand concours du monde artistique et littéraire. Ce bal est utile puisqu'il ajoute chaque année une somme importante aux ressources de la Société; son inconvénient réel, c'est qu'on n'y peut pas danser, puisqu'on n'y marche pas faute de place ; on n'y cause pas faute de se connaître, et l'on n'y dort que difficilement attendu le bruit de l'orchestre Musard.

Le bal donné au profit de la colonie de Petit-Bourg est une chose entièrement ridicule. L'affiche valait celle de l'Odéon, et le bal valait la Grande-Chaumière. Mmes Marie Delille, Maria Mogador et Bacchanal honoraient de leur

présence cette œuvre toute philanthropique ; en effet, ces dames ont beaucoup aimé, et M. Allier, le vertueux directeur de Petit-Bourg, n'a pas eu tort de prélever une dîme sur cette charité publique.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XXVI]

Du 21 au 27 mars 1847.

*** Nous jouissons depuis le commencement de la semaine de cette sorte d'été qui remplace à Paris le printemps véritable, encombré de neige et de boue. Encore quinze jours de cette température asiatique, et les paletots disparaîtront ; on verra poindre les petits habits de cheval à carreaux noirs et bleus, et Mabille ouvrira les portes de son palais de l'Allée des Veuves. On peut dire palais, maintenant que les aimables drôlesses que *tout Paris* a la bonté de trouver ravissantes sont exposées à devenir reines de la main gauche. Le sort de Lolla Montès tente bien des ambitions.

Paris galant menace d'émigrer. Rigolette se propose d'aller à la recherche du grand-duché de Gérolstein ; Clotilde Bacchanal a jeté son dévolu sur l'hospodar de Moldavie ; Frisette, séduite par les récits de l'ambassadeur Lagrenée [*sic*], va tenter fortune dans le pays du fleuve Jaune, du grand Yo et du grand Yu ; quant à Gobelotte et au menu fretin des danseuses, elles iront toutes en Arabie, pays des patriarches et des animaux les plus sobres de la création.

*** L'avènement de M. Ancelot au feuilleton du *Commerce* a produit sensation... dans l'esprit de ce littérateur. Pour être feuilletonniste, il se croit quelque chose. Cette fierté sied bien aux grands esprits. Dans sa dernière tartine; M. Ancelot fait preuve d'une modestie touchante : il cite une cinquantaine de vers de lui, composés jadis pour

l'ouverture du théâtre du Havre. Le brave académicien croit sans doute qu'on ne les avait pas lus.

⁂ Jeudi dernier on a enterré M. Martin (du Nord), ministre de la justice et des cultes et garde des sceaux. Un régiment de ligne, une batterie d'artillerie, un escadron de hussards composaient le cortége. Vers cinq heures du soir, les promeneurs du boulevart des Italiens ont été assez étonnés, au moment où les troupes revenaient du cimetière, d'entendre leur musique exécuter un quadrille de Musard et la valse de la *Sirène*. Il paraît que l'enterrement les avait mis en gaîté.

⁂ M. Dumas continue dans *la Presse* la publication de ses impressions d'Afrique. Elles se bornent jusqu'ici aux détails d'un voyage de Paris à Bordeaux. Toujours brillant, spirituel et pittoresque, le célèbre écrivain devient de plus en plus outrecuidant et personnel. Les paillettes de la Pailleterie lui donnent dans l'œil et lui troublent la vue ; il fait sur sa famille, sur lui, sur son fils, sur ses amis les plus étranges confidences : son fils cherche toujours à lui soustraire son escarcelle ; M. Desbarolles n'a que deux dents, mais elles sont jaunes ; etc., etc.

M. Dumas oublie qu'on s'avilit quelquefois en devenant trop amusant.

⁂ Les somnambules sont à l'ordre du jour, elles brillent dans les annonces blago-Duveyrier et dans les salons plus ou moins dorés de la Chaussée d'Antin. En général, il est de ces établissements équivoques où des jeunes filles tombent en extase dans des poses excessivement plastiques, où des cabinets particuliers sont réservés aux personnes qui désirent étudier le magnétisme loin des yeux des profanes qui nous paraissent tomber sous la juridiction du préfet de police plutôt que sous la griffe du *Tintamarre*.

Cependant la mine est féconde en détails curieux et en charlatanisme comique, nous y reviendrons en détail.

⁂ MM. les Gens de Lettres, comprenant à la fin le besoin d'asseoir leur institution sur des bases durables et de lui donner tout le développement dont elle est susceptible, ont pris une grande résolution, et lundi 15 mars, ils se sont réunis chez Deffieux pour manger du veau. Disons tout de suite que ce veau est une hyperbole poétique : on n'a rien mangé du tout. La plupart des membres n'ont pu dévorer que leurs regrets et boire que leurs larmes. M. Henri Murger a mangé une patte d'écrevisse, et M. S. Henry Berthoud en a été réduit à dévorer quelques feuilletons de son cru qu'il avait par hasard sur lui. Inutile d'ajouter que le malheureux écrivain a été pris de coliques atroces. La *Patrie* est en danger.

JOSEPH D'ESTIENNE.

[XXVII]

Du 28 mars au 3 avril 1847.

⁂ Le feuilleton de *la Presse* devient purement biographique, depuis le retour de M. Alexandre Dumas. Les moindres incidents de la vie accidentée de Desbarolles, les plus fines saillies d'Alexandre (lisez Dumas fils), les cigarettes d'Achard et les mollets de Louis Boulanger, tout s'y trouve.

Les aventures de Gil Blas, de Guzman d'Alfarache compliquées des hauts faits d'Amadis et de Roland furieux pâlissent devant les impressions hispano-africaines de M. de la Pailleterie.

Qu'on en juge :

Un matin, Alexandre Dumas passait dans une rue de Madrid. Que voit-il ? Un dogue, un véritable molosse

qui faisait mine de dévorer un pauvre roquet d'épagneul, tandis qu'une vieille dame, de l'apparence la plus respectable, pleurait à chaudes larmes, et dans son désespoir, arrachait les mèches de son tour de tête.

Vaillant comme Achille, et prompt comme la foudre, Dumas s'élance, prend le molosse par la peau du col, et, nouvel hercule, l'étouffe dans ses bras. Puis rajustant sa manchette et secouant son jabot, il ramène l'épagneul à sa maîtresse éplorée.

La vieille dame était marquise, et très riche. Elle offrit son cœur et sa main à l'illustre rejeton des la Pailleterie.

— « Hélas! s'écria celui-ci en terminant le récit de cette aventure héroïque ; que n'ai-je accepté cette offre! Aujourd'hui, je serais veuf et millionnaire! »

Cette exclamation témoigne d'une certaine délicatesse de sentimens. Nous voudrions surtout savoir ce que pense d'un tel regret Mme Ida Ferrier, épouse légitime de M. le marquis Dumas de la Pailleterie.

⁂ Une discussion curieuse s'élève entre M. Paulin Paris, conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale, et M. Paul Lacroix, plus ou moins connu sous le nom de bibliophile Jacob.

M. Lacroix a trouvé un manuscrit du cinquième livre de *Pantagruel*, et prétend y reconnaître l'écriture même de Rabelais; M. Paulin Paris rit comme un bossu de cette prétendue découverte, et affirme que le bibliophile Jacob se laisse un peu trop influencer par sa qualité de directeur de *L'Alliance des Arts*.

Nous sommes bien désintéressés dans la question, et nous allons donner notre avis impartial :

Il se pourrait, malgré la dénégation de M. Paulin Paris, que le manuscrit fût en effet de Rabelais ; car il est dans les mœurs de MM. les bibliothécaires de nier tous les trésors qu'ils n'ont pas su découvrir.

En second lieu, il est peu probable que la découverte soit authentique, attendu que le *savant* bibliophile Jacob ignore le premier mot de la science des manuscrits, et qu'on ferait vingt volumes in-folio rien qu'en relevant les erreurs qu'il a mises en circulation depuis vingt ans.

⁂ *L'Union monarchique*, qui a remplacé à la fois *la Quotidienne, la France*, et *l'Écho français*, annonce qu'elle publiera des romans et nouvelles de MM. Karr, Balzac, Méry, Gozlan et Sandeau ; mais elle ajoute que les articles de haute littérature seront rédigés par M. Alfred Nettement.

Ceci est très flatteur pour les écrivains distingués qui accordent leur collaboration à *l'Union monarchique*. Nous savons bien que M. Nettement est un grand écrivain, mais il ne faudrait pas le dire si haut de peur d'humilier les autres... les mauvais.

⁂ Les compagnies des chemins de fer de Rouen, du Havre, de Saint-Germain et de Versailles font construire d'immenses gares à charpente de fer qui couvrent toute la largeur de la voie à l'embarcadère, et permettent de partir et de débarquer à couvert. Cette sollicitude éclairée ne trouvera que des approbateurs. Mais, au fond, n'est-ce pas une plaisanterie presque cruelle de la part d'administrateurs qui conservent obstinément l'institution meurtrière des wagons découverts ?

Avec la moitié des sommes que coûtent les gares nouvelles, on eût couvert tous les anciens wagons.

Un peu moins de luxe, messieurs, et un peu plus d'humanité !

⁂ Jamais le jury de peinture n'avait plus que cette année soulevé de légitimes réclamations. Deux peintres justement célèbres, Decamps et Meissonnier [*sic*], se sont abstenus d'exposer, pour ne pas encourir les mauvais procédés de MM. les académiciens.

Ces messieurs ont imaginé cette année une vexation nouvelle particulièrement dirigée contre les sculpteurs. Ils ont refusé, sans exception, toute œuvre susceptible d'être reproduite et mise dans le commerce. En conséquence, ils ont exclu tous les bronzes de Mène, l'un des meilleurs artistes de ce temps-ci ; ils ont refusé le buste du duc de Montpensier, commandé par le duc lui-même à un sculpteur déjà connu, M. Vilain.

Mais ce dernier fait a produit une grande sensation. Il n'y a guère eu au fond de ce refus autre chose qu'une jalousie de concurrens ; et cette fois, les plaintes des artistes ont été portées en haut lieu par M. le duc de Montpensier. Justice sera-t-elle faite enfin ?

⁂ Il y a deux jours, un monsieur bien vêtu comparaissait devant la cour d'assises sous la prévention de vol de couverts d'argent.

— Ce n'est pas votre premier méfait, lui dit le président, vous n'avez pas d'excuse ?

— Mille pardons ! dit le voleur ; je n'avais rien *pris* depuis la veille !

JOSEPH D'ESTIENNE.

[*En collaboration.*]

LE SALUT PUBLIC.

1er NUMÉRO

VIVE LA RÉPUBLIQUE !

AU PEUPLE.

On disait au Peuple : défie-toi.

Aujourd'hui il faut dire au Peuple : aie confiance dans le gouvernement.

Peuple! Tu es là, toujours présent, et ton gouvernement ne peut pas commettre de faute. Surveille-le, mais enveloppe-le de ton amour. Ton gouvernement est ton fils.

On dit au Peuple : gare les conspirateurs, les modérés, les rétrogrades! Sans doute il faut veiller, les temps sont chargés de nuages, quoique l'aurore ait été resplendissante. Mais que le Peuple sache bien ceci, que le meilleur remède aux conspirations de tout genre est LA FOI ABSOLUE dans la République, et que toute intention hostile est inévitablement étouffée dans une atmosphère d'amour universel.

AUX CHEFS DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

Honneur à vous qui avez pris l'initiative et l'embarras des premiers jours.

Le peuple a confiance en vous. Ayez confiance en lui!

La confiance réciproque sauvera tout. Honte à qui n'est pas bon républicain! Il n'est pas de ce siècle! Honte à qui se défie. Il est donc faible!

Soyez grands, soyez forts dans le gouvernement, et ne doutez jamais de l'intelligence du peuple qui vous suit.

Il aime ceux qui l'aiment. Ne craignez donc rien.

Ne faites jamais un pas en arrière. Marchez plutôt comme le vent. Nous savons maintenant que les heures sont des années.

Honneur donc à vous qui avez pris sur vos épaules le rude poids des premières journées! Vous tenez l'Europe entre vos mains. Nous savons que vous serez dignes de votre tâche. Car une commune expérience qui nous a été léguée par nos pères, nous enseigne que HORS DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE, IL N'Y A POINT DE SALUT!

Et enfin, ce grand remède une fois appliqué par vos soins sur nos longues souffrances, déposant votre haute magistrature, vous emporterez le souvenir d'une grande action et la pieuse reconnaissance de tous, qui est l'unique *décoration* et l'unique récompense digne des grands citoyens.

LES ÉTOILES FILENT, ET LES RÉPUTATIONS AUSSI.

Deux hommes sont bien bas à cette heure, les sieurs Thiers et Odilon-Barrot.

Le premier a toujours été un singe plein de malice, riant, criant, gesticulant, sautant, ne croyant à rien, écrivant sur tout.

Ne croyant pas à la Révolution, il a écrit la Révolution.

Ne croyant pas à l'Empire, il a écrit l'Empire.

Savez-vous ce qu'il aimait?

Les singes. Il leur a fait bâtir un palais.

Le second était son compère, un homme sérieux, une

contrefaçon de tribun; il avait toute la gravité d'un montreur d'ours, le sieur Barrot; toute sa vie il l'a passée à montrer un singe. Pendant dix ans la France a cru à un grand orateur, au sieur Barrot.

Il est vrai qu'il entrait à l'ex-chambre des députés avec une provision de mots plein ses poches.

Dans la poche droite il mettait : *Mon pays, mon patriotisme.* Dans la poche gauche, *honneur* et *vertu.* (Sa famille touchait *cent trente mille francs* de places.)

La Garde nationale est ivre de joie; elle accueille partout avec enthousiasme les cris de : Vive la République! C'est un fait accompli; il n'y a plus que des républicains en France.

LE 24 FÉVRIER.

Le 24 février est le plus grand jour de l'humanité! C'est du 24 février que les générations futures dateront l'avènement définitif, irrévocable, du droit de la souveraineté populaire. Après trois mille ans d'esclavage, le droit vient enfin de faire son entrée dans le monde, et la rage des tyrans ne prévaudra pas contre lui. Peuple français, sois fier de toi-même; tu es le rédempteur de l'humanité.

Ayez à vos ordres quatre-vingt mille baïonnettes et des caissons par milliers, et des canons mèche allumée, si vous avez contre vous le droit et la volonté du Peuple, vous êtes un gouvernement perdu, et je ne vous donne pas vingt-quatre heures pour décamper. Voilà ce que le 24 Février vient d'enseigner au monde. Désormais toute nation qui demeurera esclave, c'est qu'elle ne sera pas digne d'être libre : avis aux Peuples opprimés!

LES PRESSES MÉCANIQUES.

Quelques frères égarés ont brisé des presses mécaniques. Vous cassez les outils de la Révolution. Avec la liberté de la presse, il y aurait vingt fois plus de presses mécaniques qu'il n'y aurait peut-être pas encore assez de bras pour les faire fonctionner.

Toute mécanique est sacrée comme un objet d'art.

L'intelligence nous a été donnée pour nous sauver.

Toute mécanique ou tout produit de l'intelligence ne fait du mal qu'administré par un gouvernement infâme.

Les autres ouvriers ont protesté, entre autres les rédacteurs du journal l'*Atelier*. Nous attendions cela d'eux.

LA REINE D'ESPAGNE A LA COLIQUE.

On dit même qu'à cette heure elle ne l'a plus.

Si quelques soupçons disaient juste, ce ne serait qu'une preuve nouvelle que le crime lui-même sert les bonnes causes.

Allons, Espagne! Vite à l'œuvre!

TROIS MOTS SUR TROIS GOUVERNEMENTS.

Depuis soixante ans, la France allait en fait de gouvernements de mal en pis. Napoléon lui avait donné un despotisme oint de suie de poudre, mais scintillant de gloire; la France lui pardonna. La Restauration lui avait ramené le privilége et les coups de cravache des gentilshommes; mais elle était franche d'allures et sans hypocrisie; quelques domestiques fidèles la suivirent sur la terre d'exil. L'infâme gouvernement qui vient de tomber voulut tenter sur la

nation l'astuce, l'hypocrisie, la cupidité et toutes les basses passions; un croc-en-jambe du Peuple a suffi pour le jeter dans la boue.

UN MOT DE L'EX-ROI.

Quand ça commençait à chauffer, l'ex-roi riait en sournois et disait en se frottant les mains : « Moi aussi j'aurai ma journée des dupes! » — Quand on démolissait Charles X, il chassait gaîment à Saint-Cloud. Toujours le même esprit de vertige et d'erreur! Sont-ils si décrépits, ces pauvres rois, que l'aveuglement soit chez eux maladie héréditaire?

LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ET L'EUROPE.

Les traités de 1815 viennent pour la seconde fois depuis dix-sept ans d'être lacérés par l'épée du Peuple français. Proclamons haut, bien haut, ces trois grands principes de politique républicaine.

Plus de conquêtes! Les conquêtes sont un attentat contre les droits des peuples, et tôt ou tard les nations soumises réagissent contre leurs conquérants.

La République française s'assimilera dans la limite de ses frontières naturelles les provinces qui se donneront à elle LIBREMENT ET SPONTANÉMENT. En dehors de ses frontières naturelles, qui sont le Rhin et les Alpes, elle renonce solennellement à posséder jamais un pouce de terrain.

La France prend sous sa protection tous les peuples opprimés par un gouvernement tyrannique, étranger ou indigène, mais elle ne tirera son épée que pour défendre les principes et les institutions révolutionnaires.

Au dedans, la devise de la République française est : Tout par le peuple! Tout pour le peuple!

Au dehors : Tout par les peuples! Tout pour les peuples!

BON SENS DU PEUPLE.

Il y a des hommes qui sont pleins de phrases toutes faites, de mots convenus et d'épithètes creuses comme leur tête. — Le sieur Odilon Barrot, par exemple.

Quand on leur parle de 89, ces gens vous disent, c'est Voltaire qui a fait la Révolution; ou bien c'est Rousseau qui a fait la Révolution; ou bien c'est Beaumarchais qui a fait la Révolution.

Imbéciles! Niais! Doubles sots!

Michelet l'a dit : « La Révolution de 89 a été faite par le peuple. » Là, Michelet avait raison.

Le peuple n'aime pas les gens d'esprit! et il donnerait tous les Voltaire et les Beaumarchais du monde pour une vieille culotte.

Ce qui le prouve, aux Tuileries rien n'a été saccagé comme sculpture et peinture que l'image de l'ex-roi et celle de Bugeaud; un seul buste a été jeté par les fenêtres!... Le buste de Voltaire!

RESPECT AUX ARTS ET A L'INDUSTRIE.

Un brave citoyen s'est porté hier à Meudon pour avertir le commandant de la garde nationale Amanton de protéger les objets d'arts [*sic*] contre les envahissements de la garde qui devait, dit-on, se porter sur le château de l'ex-Roi. Le gouvernement provisoire a dû délivrer une sauvegarde.

Ne cessons pas de le répéter; respect aux objets d'art et d'industrie, et à tous les produits de l'intelligence!

LA BEAUTÉ DU PEUPLE.

Depuis trois jours la population de Paris est admirable de beauté physique. Les veilles et la fatigue affaissent les corps; mais le sentiment des droits reconquis les redresse et fait porter haut toutes les têtes. Les physionomies sont illuminées d'enthousiasme et de fierté républicaine. Ils voulaient, les infâmes, faire la bourgeoisie à leur image, — tout estomac et tout ventre, — pendant que le Peuple geignait la faim. Peuple et bourgeoisie ont secoué du corps de la France cette vermine de corruption et d'immoralité! Qui veut voir des hommes beaux, des hommes de six pieds, qu'il vienne en France. Un homme libre, quel qu'il soit, est plus beau que le marbre, et il n'y a pas de nain qui ne vaille un géant quand il porte le front haut et qu'il a le sentiment de ses droits de citoyen dans le cœur.

LE CONSTITUTIONNEL EST SCANDALISÉ!

Le Constitutionnel se résigne; c'est bien de sa part; c'est généreux. *Le Constitutionnel* promet d'être bon citoyen.

Odilon Barrot, la grosse poupée de carton, et Thiers, ce singe de foire, pardonnent au Peuple de n'avoir pas voulu se laisser voler. Que pense le Peuple de leur pardon?

LES ARTISTES RÉPUBLICAINS.

Les peintres se sont bravement jetés dans la Révolution; ils ont combattu dans les rangs du Peuple.

A l'Hôtel-de-Ville des artistes portaient sur leurs chapeaux, écrit en lettres de sang, le titre d'ARTISTES RÉPUBLICAINS; deux d'entre eux sont montés sur une table et ont harangué le Peuple.

On parlait d'une manifestation qui devait se produire au Louvre contre l'Académie de peinture qui, depuis dix-huit ans, a bu tant de larmes, a tué tant de jeunes talents par la faim et la misère. Mais les sots vieillards, architectes, musiciens, arpenteurs et géomètres sont à bas aujourd'hui.

Ne leur donnons pas le coup de pied de l'âne.

RÉOUVERTURE DES THÉATRES.

Les théâtres rouvrent.

Nous avons assez des tragédies; il ne faut pas croire que des vers de douze pieds constituent le patriotisme; ce qui convenait à la première révolution ne nous suffit plus.

Les intelligences ont grandi. Plus de tragédies, plus d'histoire romaine. Ne sommes-nous pas plus grands aujourd'hui que *Brutus*, etc. ?

BONNES NOUVELLES !

L'ex-roi et sa famille voguent vers l'Angleterre. Ils y sont sans doute arrivés. Que le Peuple n'ait pas peur, l'Angleterre n'osera rien pour *le dernier des Bourbons*.

— Pour de bon, les rois s'en vont! Léopold est en fuite. La Belgique s'est proclamée française.

— On voulait intimider le citoyen Rotschild (*sic*) et le faire fuir : comme si le Peuple souverain volait des écus. Il ne prend que ses droits. Rotschild a répondu : « J'ai confiance dans le nouveau Gouvernement et je reste. » Bravo!

— Une Assemblée nationale sera convoquée aussitôt que le Gouvernement provisoire aura réglé les mesures d'ordre et de police nécessaires POUR LE VOTE DE TOUS LES CITOYENS.

— La République française est proclamée à Dijon.

— Honneur à Pie IX! Voici de grandes paroles qu'il a prononcées récemment : « Ce sont les édifices anciens qui ont besoin de fondements nouveaux. »

— Hier, deux prêtres enjambaient une barricade; des hommes du Peuple les insultent; un plus grand nombre les défend. Cette haute raison du Peuple est merveilleuse.

— Plus beau encore. On trouve dans la chapelle des Tuileries un remarquable Christ en bois. Quelqu'un s'écrie : C'est notre maître! chapeau bas! — Tout le monde se découvre et on porte le Christ en triomphe à Saint-Roch.

Décidément la Révolution de 1848 sera plus grande que celle de 1789; d'ailleurs elle commence où l'autre a fini.

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

Les rédacteurs : CHAMPFLEURY,
BAUDELAIRE et TOUBIN.

Imp. Ed. Bautruche, r. de la Harpe, 90.

LE SALUT PUBLIC.

2e NUMÉRO

VIVE LA RÉPUBLIQUE!

Les rédacteurs-propriétaires du SALUT PUBLIC, ***CHAMPFLEURY*, *BAUDELAIRE* et *TOUBIN***, *ont retardé à dessein l'envoi du journal à leurs abonnés, afin de faire graver une vignette qui servira à distinguer leur feuille d'une autre qui s'est emparée du même titre.*

LES CHATIMENTS DE DIEU.

L'ex-roi se promène.

Il va de peuple en peuple, de ville en ville.

Il passe la mer; — au-delà de la mer, le peuple bouillonne, la République fermente sourdement.

Plus loin, plus loin, au-delà de l'Océan, la République!

Il rabat sur l'Espagne, — la République circule dans l'air, et enivre les poumons, comme un parfum.

Où reposer cette tête maudite?

A Rome?... Le Saint-Père ne bénit plus les tyrans.

Tout au plus pourrait-il lui donner l'absolution. Mais l'ex-roi s'en moque. Il ne croit ni à Dieu, ni à Diable.

Un verre de Johannisberg pour rafraîchir le gosier altéré du Juif errant de la Royauté!... Metternich n'a pas le temps. Il a bien assez d'affaires sur les bras; il faut intercepter toutes les lettres, tous les journaux, toutes les

dépêches. Et d'ailleurs, entre despotes, il y a peu de fraternité. Qu'est-ce qu'un despote sans couronne ?

L'ex-roi va toujours de peuple en peuple, de ville en ville.

Toujours et toujours, vive la République ! vive la Liberté ! des hymnes ! des cris ! des pleurs de joie !

Il court de toutes ses forces pour arriver à temps quelque part avant la République, pour y reposer sa tête, c'est là son rêve. Car la terre entière n'est plus pour lui qu'un cauchemar qui l'enveloppe. Mais à peine touche-t-il aux barrières, que les cloches se mettent gaiement en branle, et sonnent la République à ses oreilles éperdues.

La tête de Louis-Philippe attire la République comme les paratonnerres servent à décharger le Ciel.

Il marchera longtemps encore, c'est là son châtiment. Il faut qu'il visite le monde, le monde républicain, qui n'a pas le temps de penser à lui.

AUX PRÊTRES !

Au dernier siècle, la royauté et l'Église dormaient fraternellement dans la même fange, quand la révolution fondit sur elles et les mit en lambeaux.

— Inconvénient des mauvaises compagnies, se dit l'Église ; on ne m'y reprendra plus.

L'Église a eu raison. Les rois, quoi qu'ils fassent, sont toujours rois, et le meilleur ne vaut pas mieux que ses ministres.

Prêtres, n'hésitez pas : jetez-vous hardiment dans les bras du peuple. Vous vous régénérerez à son contact ; il vous respecte ; il vous aimera. Jésus-Christ, votre maître, est aussi le nôtre ; il était avec nous aux barricades, et c'est par lui, par lui seul que nous avons vaincu. Jésus-Christ est le fondateur de toutes les républiques modernes ; quiconque en doute n'a pas lu l'Evangile. Prêtres, ralliez-vous hardiment à nous ; Affre et Lacordaire vous en ont donné l'exemple. Nous avons le même Dieu : pourquoi deux autels ?

CE PAUVRE METTERNICH!

La France est République.

La Suisse est République, vraie République depuis quatre mois.

L'Angleterre, l'Espagne et la Belgique sont à la veille d'être Républiques.

L'Autriche, monstre à trois têtes, disparaîtra de la carte. La République Allemande prendra sa tête allemande; la République Italienne prendra sa tête Italienne, la République Polonaise — une bonne celle-là! — prendra sa tête slave. Qui de trois ôte trois, reste ce pauvre M. Metternich, qui ne mourra pas dans son lit.

Il y a donc une justice divine!

DES MŒURS OU TOUT EST PERDU!

Des mœurs, des mœurs, il nous faut des mœurs! Régénérer les institutions, très bien, mais régénérons aussi les mœurs, sans lesquelles il n'y a pas d'institutions. Le nom de Républicain est beau et glorieux, mais plus il est glorieux, plus il est difficile à porter. Effaçons donc de nos cœurs tous les instincts avilissants, toutes les passions abjectes que l'impur gouvernement de Louis-Philippe a cherché à y faire germer. La vertu est le principe vivifiant, la force conservatrice des républiques.

La Convention avait mis la vertu à l'ordre du jour.

L'AMI DU PEUPLE DE 1848.

Le citoyen Raspail, médecin comme Marat, et comme lui médecin malheureux et plein de disputes, fait comme lui *l'Ami du Peuple*. Les deux premiers numéros sentent

le Marat d'une lieue. Même défiance, même talent, même ferveur! — Mais est-il bien temps? Ces défiances accusées déjà si nettement ont leur danger. Toutes les nominations seront révisées, et il ne faut pas semer la peur.

Le citoyen Raspail, comme son illustre chef de file, est un parfait honnête homme, et il a le droit d'être très-sévère; nous adjurons seulement le citoyen Raspail de ne ne pas encore user de son droit.

De grâce, de grâce, ne préjugeons rien contre le gouvernement. Surveillons-le sévèrement et que les millions d'yeux de la Nation soient nuit et jour braqués sur lui; mais ne troublons pas son action par des défiances prématurées. S'il ne va pas droit, haro! S'il va droit, bravo! dans un cas comme dans l'autre, ne le jugeons que sur ses actes, il y va du salut public. Les accusations de tendances, laissons-les à l'immoral gouvernement que nous venons de jeter à bas; elles sont indignes de Républicains. Des hommes de 93, ne prenons que leur foi ardente à la République et leur admirable dévouement à la patrie; surtout ne recommençons ni Marat, ni Chabot, ni aucun de ces infatigables flaireurs de mauvaises intentions. C'est ainsi seulement que nous préserverons notre jeune République des mille périls qui menacent son berceau.

LE JOURNAL CONSERVATEUR DE LA RÉPUBLIQUE.

Il faut rendre justice à qui de droit, maintenant que nous avons le temps.

Le citoyen Girardin se conduit admirablement. Au milieu du trouble, du désordre qui envahissent momentanément toutes choses publiques et particulières, le journal du citoyen Girardin est mieux fait que jamais. Cette habileté connue, cette aptitude rapide et universelle, cette éner-

gie excessive, tout cela tourne au profit de la République.

Tous les jours les questions importantes et actuelles sont mâchées dans *la Presse*.

Le citoyen Girardin prend pour devise : UNE IDÉE PAR JOUR !

Son journal, jusqu'à présent, dit ce que tout le monde pense.

Lundi le citoyen Girardin a été le premier au rendez-vous sur la tombe d'Armand Carrel.

LA CURÉE.

Indignation! Nous venons des ministères, de l'Hôtel-de-Ville et de la préfecture de police : les corridors sont remplis de mendiants de place. On les reconnaît à la bassesse de leurs figures empreintes de servilisme.

Non, ce ne sont pas là des Républicains; un Républicain s'attache à mériter les emplois et ne s'inquiète pas de les obtenir. Les pavés de nos rues sont encore rouges du sang de nos pères morts pour la liberté; laissons, laissons au moins à leurs ombres généreuses un instant d'illusion sur nos vertus. Encore si ces insatiables dévoreurs de la République avaient combattu avec nous pour son triomphe; mais celui qui gravit si lestement l'escalier d'un ministre, celui-là, soyons-en sûrs, n'était pas aux barricades.

Patience! nous vous arracherons le masque, hommes infâmes; vous ne jouirez pas longtemps du prix de vos bassesses.

LA PREMIÈRE ET LA DERNIÈRE.

En 89, l'éducation morale du peuple était nulle ou à peu près. — Aujourd'hui le peuple connaît et pratique ses

devoirs à faire honte à bien des ex-nobles et à bien des bourgeois.

En 89, la noblesse et le clergé combattirent avec fureur la révolution. — Aujourd'hui, jusqu'à fait contraire, il n'y a que des républicains en France.

En 89, une fraction de la nation émigra et prit les armes contre la République. — Aujourd'hui personne n'émigre, pas même le sieur Thiers, dont la République se passerait cependant bien volontiers.

En 89, la société était rationaliste et matérialiste. — Aujourd'hui elle est foncièrement spiritualiste et chrétienne.

Voilà pourquoi 93 fut sanglant. — Voilà pourquoi 1848 sera moral, humain et miséricordieux.

Il y avait en Allemagne un duché de quatre sous, grand comme la main, qui s'appelait le duché de Cobourg-Gotha. C'était pour ainsi dire un haras royal, une écurie de *beaux* hommes, tous taillés en tambours-majors qui étaient destinés aux princesses de l'Europe.

Maintenant qu'il n'y a plus de princesses, à quoi vont s'occuper ces hommes entiers?

SIFFLONS SUR LE RESTE.

Sous l'ex-roi, il y avait une *pairie,* c'est-à-dire des vieillards impotents pleins de serments, et de rhumatismes.

Il n'y a plus de pairie : sifflons sur le reste!

Sous l'ex-roi, il y avait des soldats barbares, ivres de sang, les *municipaux* dont la joie était de *descendre* un homme du peuple.

Il n'y a plus de municipaux : sifflons sur le reste!

Sous l'ex-roi, il y avait un *cens électoral*; moyennant 500 francs un imbécile avait le droit de parler à la Chambre; moyennant 200 francs un bourgeois avait le droit de se faire représenter par un imbécile.

Il n'y a plus de cens : sifflons sur le reste!

Sous l'ex-roi, il y avait un *timbre*; une petite gravure large comme un sou qui empêchait les citoyens intelligents d'éclairer leurs frères.

Il n'y a plus de timbre : sifflons sur le reste!

Sous l'ex-roi, il y avait un *impôt sur le sel* qui empêchait la fertilisation des terres, qui enrayait les socs de charrues.

Il n'y a plus d'impôt sur le sel : sifflons sur le reste!

Sous l'ex-roi, il y avait des tas de *foutriquets*, une légion de *ventrus*, des armées de *bornes*; tous puisaient à pleines mains dans le coffre des fonds secrets et s'enrichissaient aux dépens du peuple.

Il n'y a plus de foutriquets, il n'y a plus de ventrus, il n'y a plus de bornes que celles des rues.

Sifflons sur le reste!

— L'Odéon représenta quelque temps avant la Révolution *le Dernier Figaro*, du sieur Lesguillon. Cet auteur de bas étage fit une pièce contre-révolutionnaire ; sous l'ex-roi il en avait le droit; d'ailleurs la censure n'eût pas permis de montrer les hommes de 89 à 93 sous leur vrai jour. Mais aujourd'hui il est question de remonter cette misérable pièce avec des replâtrages républicains.

Les Écoles qui ont sifflé et resifflé le Figaro révolutionnaire ne doivent pas davantage laisser revenir Figaro avec ses bandages, ses compresses, ses béquilles républicaines.

Le peuple saurait bien se conduire si le citoyen Alexandre Dumas tentait de *républicaniser* son immorale pièce des *Girondins*.

— Le sieur Châtel a fait four. Personne ne veut entendre parler de son Église *française*. Voyez-vous, du reste, le lendemain de la prise des Tuileries, le religionnaire idiot qui croit qu'on a le temps de penser à ses messes en mauvais français!

Le peuple a lui-même déchiré toutes les proclamations et placards de ce nigaud de primat des Gaules.

— Quelqu'un court dans le Quartier Latin pour récolter des signatures au bas d'une pétition à cette fin de garder le sieur Orfila à la Faculté.

Ce vendeur de perlinpinpin, ce chanteur bouffon se sent donc destitué ; il est donc coupable.

En toute matière de ce genre, prenons garde à l'indulgence !

— A bientôt la reprise, au Théâtre de la République, du *Roi s'amuse*, une des grandes œuvres du citoyen Victor Hugo. Il faut que le théâtre de la Porte-Saint-Martin reprenne au plus vite et l'*Auberge des Adrets*, et *Robert Macaire*, et surtout cette belle pièce de *Vautrin* de notre grand romancier, le citoyen Balzac.

On parle de jouer *Pinto*. A quoi bon s'ennuyer pendant trois heures pour entendre crier : *à bas Philippe !* Allusion très-significative sous l'ex-roi, mais sans portée aujourd'hui.

— Que les citoyens ne croient pas aux dames Hermance Lesguillon, aux sieurs Barthélemy, Jean Journet et autres qui chantent la République en vers exécrables.

L'Empereur Néron avait la louable habitude de faire rassembler dans un Cirque tous les mauvais poètes et de les faire fouetter cruellement.

Les rédacteurs : CHAMPFLEURY,
BAUDELAIRE ET TOUBIN.

Imp. Ed. Bautruche, r. de la Harpe, 90.

TITRES
POUR UN RECUEIL MENSUEL.

Quand même !

L'Oasis.

Paucis.

L'Hermitage.

La Chartreuse.

Le dernier Asyle des Muses.

La République des Lettres.

La Réaction.

La Citerne du Désert.

Aux Précieuses.

Le Recueil de ces Messieurs.

Les Hermites volontaires.

La Thébaïde.

Les Incroyables.

Les Ouvriers de la dernière heure.

Les bien informés.

Les Lunes parisiennes.

NOTES POUR LA RÉDACTION ET LA COMPOSITION DU JOURNAL *LE HIBOU PHILOSOPHE.*

Que le titre soit placé haut. Que le papier ait l'air bien rempli.

Que tous les caractères employés, genres, sous-genres, espèces, soient de la même famille. Unité typographique. Que les annonces soient serrées, bien alignées et d'un caractère uniforme.

Que le format soit moins carré que celui de la *Semaine théâtrale*.

Je ne suis pas très partisan de l'habitude d'imprimer certains articles avec un caractère plus fin que les autres.

Je n'ai pas d'idée sur la convenance de diviser la page en trois colonnes au lieu de la diviser en deux.

Articles à faire : Appréciation générale des ouvrages de *Th. Gautier*, de *Sainte-Beuve*. Appréciation de la direction et des tendances de la *Revue des Deux Mondes*. *Balzac*, auteur dramatique. *La Vie des coulisses*. *L'Esprit d'atelier*. *Gustave Planche*, éreintage radical, nullité et cruauté de l'impuissance, style d'imbécile et de magistrat. *Jules Janin* : éreintage absolu. Ni savoir, ni style, ni bons sentiments. *Alexandre Dumas* à confier à *Monselet*. Nature de farceur. Relever tous les démentis donnés par lui à l'histoire et à la nature. Style de *boniment*. — *Eugène Sue*, talent bête et contrefait. *Paul Féval*, idiot.

— Ouvrages desquels on peut faire une appréciation : Le dernier volume des *Causeries du lundi*. Poésies d'*Houssaye* et de *Brizeux*. *Lettres et Mélanges* de *Joseph de Maistre*. *Le Mariage de Victorine*. LA RELIGIEUSE DE TOULOUSE : A TUER. La traduction d'*Emerson*.

Liste des libraires avec lesquels il faut nous mettre en relation : *Furne*, *Houssiaux*, *Blanchard* (*Hetzel*), *Lecou*, *Michel Lévy*, *Giraud et Dagneau*, *Amyot*, *Charpentier*, *Baudry*, *Didier*, *Sandré*, *Hachette*, *Garnier*, *Gaume*, *Cadot*, *Souverain*, *Pottier*, etc.

Faire des comptes-rendus des faits *artistiques*. Examiner si l'absence de cautionnement et la tyrannie actuelle nous permet de discuter, à propos de *l'art et de la librairie*, les actes de l'administration.

Examiner si l'absence de cautionnement ne nous interdit pas de rendre compte des ouvrages d'histoire et de religion. Éviter toutes tendances, allusions visiblement socialistiques, et visiblement courtisanesques.

Nous surveiller et nous conseiller les uns les autres avec une entière franchise.

Dresser à nous cinq la liste des personnes importantes, hommes de lettres, directeurs de revues et de journaux, amis pouvant faire de la propagande, cabinets de lecture, cercles, restaurants et cafés, libraires auxquels il faudra envoyer *le Hibou philosophe*.

Dresser chacun la liste de chacun de nos amis [*sic*] que nous pouvons sommer de s'abonner.

Faire les articles sur q[uel]ques auteurs anciens, ceux qui, ayant devancé leur siècle, peuvent donner des leçons pour la régénération de la littérature actuelle, ex. : Mercier, Bernardin de Saint-Pierre, etc.

Faire un article sur *Florian* (Monselet) ;
— sur *Sedaine* (Monselet ou Champfleury) ;
— sur *Ourliac* (Champfleury).

Faire à nous cinq un grand article (*la Vente aux enchères des vieux mots*, de *l'École classique*, de *l'École classique galante*, de *l'École romantique naissante*, de *l'École satanique*, de *l'École lame de Tolède*, de *l'École olympienne* (V. Hugo), de *l'École plastique* (T. Gautier), de *l'École païenne* (Banville), de *l'École poitrinaire*, de *l'École du bon sens*, de *l'École mélancolico-farceuse* (Alfred de Musset).

Quant aux *nouvelles* que nous donnerons, qu'elles appartiennent à la littérature dite *fantastique*, ou qu'elles soient des études de mœurs, des scènes de la vie réelle, autant que possible en style dégagé, vrai et plein de sincérité.

Rédiger une circulaire pour les journaux de Province.

Voir ce qu'il y a à faire pour la propagande à l'Étranger.

Examiner la question de savoir s'il est convenable que *le Hibou philosophe* rende compte des livres ou des ouvrages que nous publierons ailleurs.

Combien faut-il dépenser en affiches ?

Faire un état très exact des frais fixes et proportionnels.

S'il vient de l'argent, en faire deux parts, une pour augmenter la publicité, l'autre pour augmenter les salaires de la Rédaction.

Faut-il rédiger un acte de société entre nous ?

Je vous engage à écrire aussi vos idées.

UNE RÉFORME A L'ACADÉMIE.

Le grand article de M. Sainte-Beuve sur *les prochaines élections de l'Académie* a été un véritable événement. Il eût été fort intéressant pour un profane, un nouveau *Diable boiteux*, d'assister à la séance académique du jeudi qui a suivi la publication de ce curieux manifeste. M. Sainte-Beuve attire sur lui toutes les rancunes de ce parti politique, doctrinaire, orléaniste, aujourd'hui religieux par esprit d'opposition, disons simplement : hypocrite, qui veut remplir l'Institut de ses créatures préférées et transformer le sanctuaire des muses en un parlement de mécontents; « les hommes d'État sans ouvrage », comme les appelle dédaigneusement un autre académicien qui, bien qu'il soit d'assez bonne naissance, est, littérairement parlant, le fils de ses œuvres. La puissance des intrigants date de loin; car Charles Nodier, il y a déjà longtemps, s'adressant à celui auquel nous faisons allusion, le suppliait de se présenter et de prêter à ses amis l'autorité de son nom pour déjouer la conspiration du parti doctrinaire, « de ces politiques qui viennent honteusement *voler* un fauteuil *dû* à quelque pauvre homme de lettres ».

M. Sainte-Beuve, qui, dans tout son courageux article, ne cache pas trop la mauvaise humeur d'un vieil homme de lettres contre les princes, les grands seigneurs et les politiquailleurs, ne lâche cependant qu'à la fin l'écluse à toute sa bile concentrée : « Être menacé de ne plus sortir d'une

même nuance et bientôt d'*une même famille*, être destiné, si l'on vit encore vingt ans, à voir se vérifier ce mot de M. Dupin : « Dans vingt ans, vous aurez encore à l'Académie un discours doctrinaire » ; et cela, quand tout change et marche autour de nous; — je n'y tiens plus, et *je ne suis pas le seul*; plus d'un de mes confrères est comme moi; *c'est étouffant, à la longue! c'est suffocant!* »

« Et voilà pourquoi j'ai dit à tout le monde bien des choses que j'aurais mieux aimé pouvoir développer à l'intérieur devant quelques-uns. J'ai fait mon rapport au Public. »

Et ailleurs : « *Quelqu'un* qui s'amuse à compter sur ses doigts ces sortes de choses, a remarqué que si M. Dufaure avait consenti à la douce violence qu'on voulait lui faire, il eût été le dix-septième ministre de Louis-Philippe dans l'Institut, et le neuvième dans l'Académie française. »

Tout l'article est un chef-d'œuvre plein de bonne humeur, de gaieté, de sagesse, de bon sens et d'ironie. Ceux qui ont l'honneur de connaître intimement l'auteur de *Joseph Delorme* et de *Volupté* savent apprécier en lui une faculté dont le public n'a pas la jouissance, nous voulons dire une conversation dont l'éloquence capricieuse, ardente, subtile, mais toujours raisonnable, n'a pas d'analogue, même chez les plus renommés causeurs. Eh bien! toute cette éloquence familière est contenue ici. Rien n'y manque, ni l'appréciation ironique des fausses célébrités, ni l'accent profond, convaincu, d'un écrivain qui voudrait relever l'honneur de la compagnie à laquelle il appartient. Tout y est, même l'*utopie*. M. Sainte-Beuve, pour chasser des élections le *vague*, si naturellement *cher aux grands seigneurs*, désire que l'Académie française, assimilée aux autres Académies, soit divisée en sections, correspondant aux divers mérites littéraires : langue, théâtre, poésie, histoire, éloquence, roman (« ce genre si moderne, si varié, auquel

l'Académie a jusqu'ici accordé si peu de place »), etc. Ainsi, dit-il, il sera possible de discuter, de vérifier les titres et de faire comprendre au public la légitimité d'un choix.

Hélas! dans la très raisonnable utopie de M. Sainte-Beuve, il y a une vaste lacune, c'est la fameuse section du *vague*, et il est fort à craindre que ce volontaire oubli rende à tout jamais la réforme impraticable.

Le poëte-journaliste nous donne, chemin faisant, dans son appréciation des mérites de quelques candidats, les détails les plus plaisants. Nous apprenons, par exemple, que M. Cuvillier-Fleury, un critique « ingénieux à la sueur de son front, qui veut tout voir, même la littérature, par la lucarne de l'orléanisme, et qu'il ne faut jamais défier de faire une gaucherie, car il en fait même sans en être prié », ne manque jamais de dire en parlant de ses titres : « Le meilleur de mes ouvrages est en Angleterre. » Pouah ! quelle odeur d'antichambre et de pédagogie! Voulant louer M. Thiers, il l'a appelé un jour « un Marco-Saint-Hilaire éloquent ». Admirable pavé d'ours! « Il compte bien avoir pour lui, en se présentant, ses collaborateurs du *Journal des Débats* qui sont membres de l'Académie, et plusieurs autres amis politiques. *Les Débats,* l'Angleterre et la France, c'est beaucoup. Il a des chances. »

M. Sainte-Beuve ne se montre favorable ou indulgent que pour les hommes de lettres. Ainsi, il rend, en passant, justice à Léon Gozlan. « Il est de ceux qui gagneraient le plus à une discussion et à une conversation sur les titres; *il n'est pas assez connu de l'Académie.* » L'auteur invite M. Alexandre Dumas fils à se présenter. On devine que cette nouvelle candidature déchargerait sa conscience d'un grand embarras. Même invitation est adressée à M. Jules Favre, pour la succession Lacordaire. Il faut bien, pour peu qu'on soit de bonne foi, à quelque parti qu'on appartienne, confesser que M. Jules Favre est le grand orateur

du temps, et que ses discours sont *les seuls qui se fassent lire avec plaisir.* — M. Charles Baudelaire, dont plus d'un académicien a eu à épeler le nom barbare et inconnu, est plutôt chatouillé qu'égratigné : « M. Baudelaire a trouvé moyen de se bâtir, à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable, et par delà les confins du monde romantique connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mystérieux... Ce singulier kiosque, fait en marqueterie, d'une originalité concertée et composite, qui depuis quelque temps attire les regards, à la pointe extrême du Kamschatka romantique, j'appelle cela la *Folie Baudelaire.* L'auteur est content d'avoir fait quelque chose d'impossible. » On dirait que M. Sainte-Beuve a voulu venger M. Baudelaire des gens qui le peignent sous les traits d'un loup-garou mal famé et mal peigné; car un peu plus loin il le présente, paternellement et familièrement, comme « un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique de formes ».

L'odyssée de l'infortuné M. de Carné, éternel candidat, qui « erre maintenant comme une ombre aux confins des deux élections », est un morceau de haute et succulente ironie.

Mais où la bouffonnerie éclate dans toute sa magistrale ampleur, c'est à propos de la plus bouffonne et abracadabrante candidature qui fut jamais inventée, de mémoire d'Académie. « Le soleil est levé, retirez-vous, étoiles! »

Quel est donc ce candidat dont la rayonnante renommée fait pâlir toutes les autres, comme le visage de Chloé, avant même qu'elle se débarbouille, efface les splendeurs de l'aurore? Ah! il faut bien vous le dire, car vous ne le devineriez jamais : M. le prince de Broglie, fils de M. le duc de Broglie, académicien. Le général Philippe de Ségur a pu s'asseoir à côté de son père le vieux comte de Ségur; mais le général était nourri de Tacite et avait écrit l'*His-*

toire de la Grande Armée, qui est un superbe livre. Quant à M. le prince, c'est un porphyrogénète, purement et simplement. « *Lui aussi, il s'est donné la peine de naître*... Il aura jugé, dans sa conscience scrupuleuse, qu'il se devait à un éloge public du Père Lacordaire, et il se dévoue. »

Quelqu'un qui a connu, il y a vingt-deux ou vingt-trois ans, ce petit bonhomme de décadence, nous affirme qu'aux écoles il avait acquis une telle vélocité de plume qu'il pouvait suivre la parole et représenter à son professeur sa leçon intégrale, stricte, avec toutes les répétitions et négligences inséparables. Si le professeur avait lâché étourdiment quelque faute, il la retrouvait soigneusement reproduite dans le manuscrit du petit prince. Quelle obéissance! et quelle habileté!

Et depuis lors, qu'a-t-il fait, ce candidat? Toujours la même chose. Homme, il répète la leçon de ses professeurs actuels. C'est un parfait perroquet que ne saurait imiter Vaucanson lui-même.

L'article de M. Sainte-Beuve devait donner l'éveil à la presse. En effet, deux nouveaux articles sur le même sujet viennent de paraître, l'un de M. Nefftzer, l'autre de M. Texier. La conclusion de ce dernier est que tous les littérateurs de quelque mérite doivent oublier l'Académie et la laisser mourir dans l'oubli. *Finis Poloniæ*. Mais les hommes tels que MM. Mérimée, Sainte-Beuve, de Vigny, qui voudraient relever l'honneur de la compagnie à laquelle ils appartiennent, ne peuvent encourager une résolution aussi désespérée.

ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE SHAKESPEARE.

[A M. le Rédacteur en chef du *Figaro*.]

Monsieur,

Il m'est arrivé plus d'une fois de lire *le Figaro* et de me sentir scandalisé par le sans-gêne de rapin qui forme, malheureusement, une partie du talent de vos collaborateurs. Pour tout dire, ce genre de littérature frondeuse qu'on appelle le « petit journal » n'a rien de bien divertissant pour moi et choque presque toujours mes instincts de justice et de pudeur. Cependant, toutes les fois qu'une grosse bêtise, une monstrueuse hypocrisie, une de celles que notre siècle produit avec une inépuisable abondance, se dresse devant moi, tout de suite je comprends l'utilité du « petit journal ». Ainsi, vous le voyez, je me donne presque tort, d'assez bonne grâce.

C'est pourquoi j'ai cru convenable de vous dénoncer une de ces énormités, une de ces cocasseries, avant qu'elle fasse sa définitive explosion.

Le 23 avril est la date où la Finlande elle-même doit, dit-on, célébrer le trois-centième anniversaire de la naissance de Shakespeare. J'ignore si la Finlande a quelque intérêt mystérieux à célébrer un poëte qui n'est pas né chez elle, si elle a le désir de porter, à propos du poëte-comédien anglais, quelque toast malicieux. Je comprends, à la rigueur, que les littérateurs de l'Europe entière veuillent s'associer dans un commun élan d'admiration pour un poëte que sa gran-

deur (comme celle de plusieurs autres grands poëtes) rend cosmopolite; cependant nous pourrions noter en passant que, s'il est raisonnable de célébrer les poëtes de tous les pays, il serait encore plus juste que chacun célébrât d'abord les siens. Chaque religion a ses saints, et je constate avec peine que jusqu'à présent on ne s'est guère inquiété ici de fêter l'anniversaire de la naissance de Chateaubriand ou de Balzac. Leur gloire, me dira-t-on, est encore trop jeune. Mais celle de Rabelais?

Ainsi voilà une chose acceptée. Nous supposons que, mus par une reconnaissance spontanée, tous les littérateurs de l'Europe veulent honorer la mémoire de Shakespeare avec une parfaite candeur.

Mais les littérateurs parisiens sont-ils poussés par un sentiment aussi désintéressé, ou plutôt n'obéissent-ils pas, à leur insu, à une très petite coterie qui poursuit, elle, un but personnel et particulier, très distinct de la gloire de Shakespeare?

J'ai été, à ce sujet, le confident de quelques plaisanteries et de quelques plaintes dont je veux vous faire part.

Une réunion a eu lieu quelque part, peu importe où. M. Guizot devait faire partie du comité. On voulait sans doute honorer en lui le signataire d'une pauvre traduction de Shakespeare. Le nom de M. Villemain a été inscrit également. Autrefois il a parlé, tant bien que mal, du théâtre anglais. C'est un prétexte suffisant, quoique cette mandragore sans âme, à vrai dire, soit destinée à faire une drôle de figure devant la statue du poëte le plus passionné du monde.

J'ignore si le nom de Philarète Chasles, qui a tant contribué à populariser chez nous la littérature anglaise, a été inscrit; j'en doute fort, et j'ai de bonnes raisons pour cela. Ici, à Versailles, à quelques pas de moi, habite un vieux poëte qui a marqué, non sans honneur, dans le mouvement littéraire romantique; je veux parler de M. Émile Deschamps, traducteur de *Roméo et Juliette*. Eh bien! monsieur,

croiriez-vous que ce nom n'a pas passé sans quelques objections? Si je vous priais de deviner pourquoi, vous ne le devineriez jamais. M. Émile Deschamps a été pendant longtemps un des principaux employés du ministère des Finances. Il est vrai qu'il a, depuis longtemps aussi, donné sa démission. Mais, en fait de justice, messieurs les factotums de la littérature démocratique n'y regardent pas de si près, et cette cohue de petits jeunes gens est si occupée de faire ses affaires, qu'elle apprend quelquefois avec étonnement que tel vieux bonhomme, à qui elle doit beaucoup, n'est pas encore mort. Vous ne serez pas étonné d'apprendre que M. Théophile Gautier a failli être exclu, comme *mouchard*. (Mouchard est un terme qui signifie un auteur qui écrit des articles sur le théâtre et la peinture dans la feuille officielle de l'État.) Je ne suis pas du tout étonné, ni vous sans doute, que le nom de M. Philoxène Boyer ait soulevé maintes récriminations. M. Boyer est un bel esprit, un très bel esprit, dans le meilleur sens. C'est une imagination souple et grande, un écrivain fort érudit, qui a, dans le temps, commenté les ouvrages de Shakespeare dans des improvisations brillantes. Tout cela est vrai, incontestable; mais, hélas ! le malheureux a donné quelquefois des signes d'un lyrisme monarchique un peu vif. En cela, il était sincère, sans doute; mais qu'importe! ces odes malencontreuses, aux yeux de ces messieurs, annulent tout son mérite en tant que shakespearianiste. Relativement à Auguste Barbier, traducteur de *Julius Cæsar*, et à Berlioz, auteur d'un *Roméo et Juliette*, je ne sais rien. M. Charles Baudelaire, dont le goût pour la littérature saxonne est bien connu, avait été oublié. Eugène Delacroix est bien heureux d'être mort. On lui aurait, sans aucun doute, fermé au nez les portes du festin, lui, traducteur à sa manière de *Hamlet*, mais aussi le membre corrompu du Conseil municipal; lui, l'aristocratique génie, qui poussait la lâcheté jusqu'à être

poli, même envers ses ennemis. En revanche, nous verrons le démocrate Biéville porter un toast, *avec restrictions*, à l'immortalité de l'auteur de *Macbeth*, et le délicieux Legouvé, et le Saint-Marc Girardin, ce hideux courtisan de la jeunesse médiocre, et l'autre Girardin, l'inventeur de la boussole escargotique et de la souscription à un sou par tête pour l'abolition de la guerre!

Mais le comble du grotesque, le *nec plus ultra* du ridicule, le symptôme irréfutable de l'hypocrisie de la manifestation, est la nomination de M. Jules Favre comme membre du Comité. Jules Favre et Shakespeare! Saisissez-vous bien cette énormité? Sans doute M. Jules Favre est un esprit assez cultivé pour comprendre les beautés de Shakespeare, et, à ce titre, il peut venir; mais, s'il a pour deux liards de sens commun, et s'il tient à ne pas compromettre le vieux poëte, il n'a qu'à refuser l'honneur absurde qui lui est conféré. Jules Favre dans un comité shakespearien! Cela est plus grotesque qu'un Dufaure à l'Académie!

Mais, en vérité, MM. les organisateurs de la *petite* fête ont bien autre chose à faire que de glorifier la poésie. Deux poëtes, qui étaient présents à la première réunion dont je vous parlais tout à l'heure, faisaient observer tantôt qu'on oubliait celui-ci ou celui-là, tantôt qu'il faudrait faire ceci ou cela; et leurs observations étaient faites uniquement dans le sens littéraire; mais, à chaque fois, l'un des petits humanitaires leur répondait: « Vous ne comprenez pas *de quoi il s'agit.* »

Aucun ridicule ne manquera à cette solennité. Il faudra aussi tout naturellement fêter Shakespeare au théâtre. Quand il s'agit d'une représentation en l'honneur de Racine, on joue, après l'ode de circonstance, *les Plaideurs* et *Britannicus*; si c'est Corneille qu'on célèbre, ce sera *le Menteur* et *le Cid*; si c'est Molière, *Pourceaugnac* et *le Misanthrope*. Or, le directeur d'un grand théâtre, homme de douceur et de modération, courtisan impartial de la chèvre et du chou,

disait récemment au poëte chargé de composer quelque chose en l'honneur du tragique anglais : « Tâchez de glisser là-dedans l'éloge des classiques français, et puis ensuite, pour mieux honorer Shakespeare, nous jouerons *Il ne faut jurer de rien*! » C'est un petit proverbe d'Alfred de Musset.

Parlons un peu du vrai but de ce grand jubilé. Vous savez, monsieur, qu'en 1848 il se fit une alliance adultère entre l'école littéraire de 1830 et la démocratie, une alliance monstrueuse et bizarre. Olympio renia la fameuse doctrine de *l'art pour l'art*, et depuis lors, lui, sa famille et ses disciples n'ont cessé de prêcher le peuple, de parler pour le peuple, et de se montrer en toutes occasions les amis et les patrons assidus du peuple. « Tendre et profond amour du peuple! » Dès lors, tout ce qu'ils peuvent aimer en littérature a pris la couleur révolutionnaire et philanthropique. Shakespeare est socialiste. Il ne s'en est jamais douté, mais il n'importe. Une espèce de critique paradoxale a déjà essayé de travestir le monarchiste Balzac, l'homme du trône et de l'autel, en homme de subversion et de démolition. Nous sommes familiarisés avec ce genre de supercherie. Or, monsieur, vous savez que nous sommes dans un temps de partage, et qu'il existe une classe d'hommes dont le gosier est obstrué de toasts, de discours et de cris non utilisés, dont, très naturellement, ils cherchent le placement. J'ai connu des gens qui surveillaient attentivement la mortalité, surtout parmi les célébrités, et couraient activement chez les familles et dans les cimetières pour faire l'éloge des défunts qu'ils n'avaient jamais connus. Je vous signale M. Victor Cousin comme le prince du genre.

Tout banquet, toute fête sont une belle occasion pour donner satisfaction à ce verbiage français; les orateurs sont le fonds qui manque le moins; et la petite coterie caudataire de ce poëte (en qui Dieu, par un esprit de mystifica-

tion impénétrable, a amalgamé la sottise avec le génie) a jugé que le moment était opportun pour utiliser cette indomptable manie au profit des buts suivants, auxquels la naissance de Shakespeare ne servira que de prétexte.

1° Préparer et chauffer le succès du livre de V. Hugo sur Shakespeare, livre qui, comme tous ses livres, plein de beautés et de bêtises, va peut-être encore désoler ses plus sincères admirateurs;

2° Porter un toast au Danemarck. La question est palpitante, et on doit bien cela à Hamlet, qui est le prince du Danemarck le plus connu. Cela sera d'ailleurs mieux en situation que le toast à la Pologne qui a été lancé, m'a-t-on dit, dans un banquet offert à M. Daumier.

Ensuite, et selon les occurrences et le *crescendo* particulier de la bêtise chez les foules rassemblées dans un seul lieu, porter des toasts à Jean Valjean, à l'abolition de la peine de mort, à l'abolition de la misère, à la *Fraternité universelle*, à la diffusion des lumières, au *vrai* Jésus-Christ, *législateur des chrétiens*, comme on disait jadis, à M. Renan, à M. Havin, etc., enfin à toutes les stupidités propres à ce dix-neuvième siècle, où nous avons le fatigant bonheur de vivre, et où chacun est, à ce qu'il paraît, privé du droit naturel de *choisir ses frères*.

Monsieur, j'ai oublié de vous dire que les femmes étaient exclues de la fête. De belles épaules, de beaux bras, de beaux visages et de brillantes toilettes auraient pu nuire à l'austérité démocratique d'une telle solennité. Cependant, je crois qu'on pourrait inviter quelques comédiennes, quand ce ne serait que pour leur donner l'idée de jouer un peu Shakespeare et de rivaliser avec les Smithson et les Faucit.

Conservez ma signature, si bon vous semble; supprimez-la, si vous jugez qu'elle n'a pas assez de valeur.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien distingués.

LETTRE A JULES JANIN

[Premier projet.]

A Monsieur Jules Janin

A propos du feuilleton (*signé* Éraste)

Sur Henri Heine et la Jeunesse des Poëtes.

Lui *aussi*, [Heine] lui-*même*, « il savait comment on chante et comment on pleure ; il connaissait *le sourire mouillé de larmes*, etc. ».

Comme c'est extraordinaire, n'est-ce pas, qu'un homme soit un homme ?

Catilina écrit au sénateur Quintus Cecilius, avant de prendre les armes : « Je te lègue ma chère femme Orestilia et ma chère fille... »

Mérimée (*Mérimée lui-même!!!*) ajoute : « On éprouve quelque plaisir et quelque étonnement à voir des sentiments humains dans un pareil monstre. »

Comme c'est extraordinaire, qu'un homme soit un homme !

Quant à toutes les citations de petites polissonneries françaises comparées à la poésie d'Henri Heine, de Byron et de Shakespeare, cela fait l'effet d'une serinette ou d'une épinette comparée à un puissant orchestre. Il n'est pas un seul des fragments d'Henri Heine que vous citez qui ne soit infiniment supérieur à toutes les bergerades ou berquinades que vous admirez. — Ainsi, l'auteur de *l'Ane mort et la Femme guillotinée* ne veut plus entendre l'ironie ; il ne veut pas qu'on parle de la mort, de la douleur, de la brièveté des sentiments humains : « Écartez de moi les

images funèbres; loin de moi, tous ces ricanements! Laissez-moi traduire Horace, et le savourer à ma guise, Horace, un vrai amateur des flonflons, un brave *littératisant*, dont la lecture ne fait pas mal aux nerfs, comme font toutes ces discordantes lyres modernes. »

Pour finir, je serais curieux de savoir si vous êtes bien sûr *que Béranger soit un poëte*. (Je croyais qu'on n'osait plus parler de cet homme.)

— Si vous êtes bien sûr que *les belles funérailles* soient une preuve du génie ou de l'honnêteté du défunt (moi, je crois le contraire, c'est-à-dire qu'il n'y a guère que les coquins et les sots qui obtiennent de belles funérailles).

— Si vous êtes bien sûr que Delphine Gay soit un poëte.

— Si vous croyez que le langoureux de Musset soit un *bon* poëte.

Je serais aussi curieux de savoir ce que fait le nom du grotesque Viennet à côté du nom de De Banville.

— Et, à côté d'Auguste Barbier, Hégésippe Moreau, *un ignoble pion* enflammé de sale luxure et de prêtrophobie belge.

Enfin, pourquoi vous orthographiez : *Lecomte Delille* le nom de M. Leconte de Lisle, le confondant ainsi avec le misérable auteur des *Jardins*.

Cher Monsieur, si je voulais pleinement soulager la colère que vous avez mise en moi, je vous écrirais cinquante pages au moins, et je vous prouverais que, contrairement à votre thèse, notre pauvre France n'a que fort peu de poëtes et qu'elle n'en a pas un seul à opposer à Henri Heine. — Mais vous n'aimez pas la vérité ; vous n'aimez pas les proportions; vous n'aimez pas la justice; vous n'aimez pas les combinaisons, vous n'aimez pas le rhythme, ni le mètre, ni la rime; tout cela exige qu'on prenne trop de soins pour l'obtenir. Il est si doux de s'endormir sur l'oreiller de l'*opinion toute faite!*

Savez-vous bien, Monsieur, que vous parlez de Byron trop légèrement? Il avait votre qualité et votre défaut, — une grande abondance, un grand flot, une grande loquacité, — mais aussi, ce qui fait les poëtes : une diabolique personnalité. En vérité, vous me donnez envie de le défendre.

Monsieur, j'ai reçu souvent des lettres injurieuses d'inconnus, quelquefois anonymes, des gens qui avaient sans doute du temps à perdre. J'avais du temps à perdre ce soir; j'ai voulu imiter à votre égard les donneurs de conseils qui m'ont souvent assailli. Je suis un peu de vos amis; quelquefois même je vous ai admiré; je connais à fond la sottise française, et pourtant, quand je vois un littérateur français (faisant autorité *dans le monde*) lâcher des légèretés, je suis encore pris de rages qui font tout pardonner, même la lettre anonyme.

Je vous promets qu'à la prochaine visite que j'aurai le plaisir de vous faire je vous ferai mon *meâ culpâ*, non pas de mes opinions, mais de ma conduite.

[Deuxième projet.]

Monsieur, je fais ma pâture de vos feuilletons, — dans l'*Indépendance*, laquelle vous manque un peu de respect quelquefois et vous montre quelque ingratitude. Les présentations à la Buloz. Auguste Barbier à la *Revue de Paris*. Le Désaveu. L'*Indépendance* a des convictions qui ne lui permettent pas de s'apitoyer sur les malheurs des reines. Donc je vous lis; car je suis un peu de vos amis, si toutefois vous croyez, comme moi, que l'admiration engendre une sorte d'amitié.

Mais le feuilleton d'hier soir m'a mis en grande rage. Je veux vous expliquer pourquoi.

Henri Heine était donc un homme! bizarre. Catilina était donc un homme. Un monstre pourtant, puisqu'il conspirait

pour les pauvres. Henri Heine était méchant, — oui, comme les hommes sensibles, irrités de vivre avec la canaille ; par *Canaille*, j'entends les gens qui ne se connaissent pas en poésie (le *genus irritabile vatum*).

Examinons donc ce cœur d'Henri Heine jeune.

Les fragments que vous citez sont charmants, mais je vois bien ce qui vous choque, c'est la tristesse, c'est l'ironie. Si J. J. était empereur, il décréterait qu'il est défendu de pleurer ou de se pendre sous son règne, ou même de rire d'une certaine façon. *Quand Auguste avait bu*, etc. *Vous êtes un homme heureux*. Je vous plains, monsieur, d'être si facilement heureux. Faut-il qu'un homme soit tombé bas pour se croire heureux ! Peut-être est-ce une explosion sardonique, et souriez-vous pour cacher le renard qui vous ronge. En ce cas, c'est bien. Si ma langue pouvait prononcer une telle phrase, elle en resterait paralysée.

—

Vous n'aimez pas la discrépance, la dissonance. Arrière les indiscrets qui troublent la somnolence de votre bonheur. Vivent les ariettes de Florian. Arrière les plaintes puissantes du chevalier Tannhaüser [*sic*], *aspirant à la douleur*. Vous aimez les musiques qu'on peut entendre sans les écouter et les tragédies qu'on peut commencer par le milieu.

Arrière tous ces poëtes qui ont leurs poches pleines de poignards, de fiel, de fioles de laudanum. Cet homme est triste, il me scandalise. — Il n'a donc pas de Margot, il n'en a donc jamais eu. Vive Horace buvant son lait de poule, son falerne, veux-je dire, et pinçant, en honnête homme, les charmes de sa Lisette, en brave littératisant, sans diablerie et sans fureur, sans *œstus !*

—

A propos de belles funérailles, vous citez, je crois, celles de Béranger. Il n'y avait rien de bien beau, je crois. Un préfet de police a dit qu'il l'avait escamoté : il n'y a eu de beau que Mme Collet bousculant les sergents de ville. Et Pierre Leroux seul trouva le mot du jour : « Je lui avais toujours prédit qu'il raterait son enterrement. »

—

Béranger ? On a dit quelques vérités sur ce grivois. Il y en aurait encore long à dire. Passons.

—

De Musset. Faculté poétique ; mais peu joyeux. Contradiction dans votre thèse. Mauvais poëte d'ailleurs. On le trouve maintenant chez les filles entre les chiens de verre filé, le chansonnier du Caveau et les porcelaines gagnées aux loteries d'Asnières. — Croque-mort langoureux.

—

Sainte-Beuve. Oh ! celui-là, je vous arrête. Pouvez-vous expliquer ce genre de beauté ? Werther carabin. Donc contradiction dans votre thèse.

—

Banville et Viennet. Grande catastrophe. Viennet, parfait honnête homme. Héroïsme à détruire la poésie ; mais la Rime !!! et même la Raison !!! — Je sais que vous n'agissez jamais par intérêt... Donc, qui a pu vous pousser ?

—

Delphine Gay ! — Leconte de Lisle. Le trouvez-vous bien rigolo, bien à vos souhaits, la main sur la conscience ? — Et Gauthier [*sic*] ? Et Valmore ? et moi ? — Mon truc.

—

Je présente la paraphrase du *genus irritabile vatum* pour la défense non seulement d'Henri Heine, mais aussi de tous les poëtes. Ces pauvres diables (qui sont la couronne de l'humanité) sont insultés par tout le monde. Quand ils ont soif et qu'ils demandent un verre d'eau, il y a des Trimalcions qui les traitent d'ivrognes. Trimalcion s'essuie les doigts aux cheveux de ses esclaves ; mais si un poëte montrait la prétention d'avoir quelques bourgeois dans son écurie, il y aurait bien des personnes qui s'en scandaliseraient.

—

Vous dites : « Voilà de ces belles choses que je ne comprendrai jamais... Les néocritiques... »

Quittez donc ce ton vieillot, qui ne vous servira de rien, pas même auprès du sieur Villemain.

—

Jules Janin ne veut plus d'images chagrinantes.

Et la mort de Charlot ?

Et le baiser dans la lunette de la guillotine ?

Et le Bosphore, si enchanteur du haut d'un pal ?

Et la Bourbe ?

Et les Capucins ? Et les chancres fumant sous le fer rouge ?

—

Quand le diable devient vieux, il se fait... berger. Allez paître vos blancs moutons.

—

A bas les suicides. A bas les méchants farceurs. On ne pourrait jamais dire sous votre règne : Gérard de Nerval s'est pendu, *Janino Imperatore*. Vous auriez même des agents, des inspecteurs faisant rentrer chez eux les gens qui n'auraient pas sur leurs lèvres la grimace du bonheur.

—

Catilina, un homme d'esprit sans aucun doute, puisqu'il avait des amis dans le parti contraire au sien, ce qui n'est inintelligible que pour un Belge.

—

Toujours Horace et Margoton ! Vous vous garderiez bien de choisir Juvénal Lucain ou Pétrone : Celui-là [*sic*] avec ses terrifiantes impuretés, ses bouffonneries attristantes. (Vous prendriez volontiers parti pour Trimalcion, *puisqu'il est heureux*, avouez-le). Celui-ci [*sic*], avec ses regrets de Brutus et de Pompée, ses morts ressuscités, ses sorcières thessaliennes, qui font danser la Lune sur l'herbe des plaines désolées ; et cet autre avec ses éclats de rire pleins de fureur. Car vous n'avez pas manqué d'observer que Juvénal se fâche toujours au profit du pauvre et de l'opprimé ! Ah ! le vilain sale ! — Vive Horace, et tous ceux pour qui Babet est pleine de complaisances !

—

Trimalcion est bête, *mais il est heureux*. Il est vaniteux jusqu'à faire crever de rire ses serviteurs, mais *il est heureux*.

Il est abject et immonde, mais *heureux*. Il étale un gros luxe et feint de se connaître en délicatesses ; il est ridicule, mais il est *heureux*. Ah ! pardonnons aux *heureux*. Le *bonheur*, une belle et universelle *excuse*, n'est-ce pas ?

Ah ! vous êtes heureux, Monsieur. Quoi ! — Si vous disiez : Je suis vertueux, je comprendrais que cela sous-entend : Je souffre moins qu'un autre. Mais non ; vous êtes *heureux*. Facile à contenter, alors ? Je vous plains, et j'estime ma mauvaise humeur plus distinguée que votre béatitude. — J'irai jusque-là que je vous demanderai si les spectacles de la terre vous suffisent. Quoi ! jamais vous n'avez eu envie de *vous en aller*, rien que pour changer de spectacle ! J'ai de très sérieuses raisons pour plaindre celui qui n'aime pas la Mort.

—

Byron, Tennyson, Poe et C[ie].

Ciel mélancolique de la poésie moderne. Étoiles de première grandeur.

Pourquoi les choses ont-elles changé ? Grave question que je n'ai pas le temps de vous expliquer ici. Mais vous n'avez même pas songé à vous la poser. Elles ont changé parce qu'elles devaient changer. Votre ami le sieur Villemain vous chuchote à l'oreille le mot : Décadence. C'est un mot bien commode à l'usage des pédagogues ignorants, mot vague derrière lequel s'abritent notre paresse et votre incuriosité de la loi.

Pourquoi donc toujours la joie ? Pour vous divertir peut-être. Pourquoi la tristesse n'aurait-elle pas sa beauté ? Et l'horreur aussi ? Et tout ? Et n'importe quoi ?

—

Je vous vois venir. Je sais où vous tendez. Vous oseriez peut-être affirmer qu'on ne doit pas mettre des têtes de

mort dans les soupières, et qu'un petit cadavre de nouveau-né ferait un fichu... (Cette plaisanterie a été faite cependant; mais hélas! c'était le bon temps!) — Il y aurait beaucoup à dire cependant là-dessus. — Vous me blessez dans mes plus chères convictions. Toute la question, en ces matières, c'est la sauce, c'est-à-dire le génie.

—

Pourquoi le poëte ne serait-il pas un broyeur de poisons aussi bien qu'un confiseur, un éleveur de serpents pour miracles et spectacles, un psyle [*sic*] amoureux de ses reptiles, et jouissant des caresses glacées de leurs anneaux en même temps que des terreurs de la foule?

—

Deux parties également ridicules dans votre feuilleton. Méconnaissance de la poésie de Heine, et de la poésie, en général. Thèse absurde sur la jeunesse des poëtes [*sic*]. Ni vieux, ni jeune, il est. Il est ce qu'il veut. Vierge, il chante la débauche; sobre, l'ivrognerie.

(Votre dégoûtant amour de la joie me fait penser à M. Véron réclamant une littérature *affectueuse*. Votre goût de l'honnêteté n'est encore que du sybaritisme. M. Véron disait cela fort innocemment. *Le Juif errant* l'avait sans doute contristé. Lui aussi, il aspirait aux émotions douces et non troublantes.)

—

A propos de la jeunesse de poëtes: *Livres vécus, poëmes vécus*.

Consultez là-dessus M. Villemain. Malgré son amour incorrigible des solécismes, je doute qu'il avale celui-là.

Byron, loquacité, redondance. Quelques-unes de vos qualités, Monsieur. Mais en revanche, ces sublimes défauts qui font le grand poëte : la mélancolie, toujours inséparable du sentiment du beau, et une personnalité ardente, diabolique. Un esprit salamandrin.

—

Byron. Tennyson. E. Poe. Lermontoff. Leopardi. Esproncéda. —Mais ils n'ont pas chanté Margot! — Eh! quoi ! je n'ai pas cité un Français. La France est pauvre.

Poésie française. Veine tarie sous Louis XIV. Reparaît avec Chénier (Marie-Joseph), car l'autre est un ébéniste de Marie-Antoinette.

Enfin rajeunissement et explosion sous Charles X.

—

Vos flonflons français Épinette et orchestre. Poésie à fleur de peau. Le Cupidon de Thomas Hood.

Votre paquet de poëtes accouplés comme bassets et lévriers, comme fouines et giraffes [*sic*].

Analysons-les un à un.

Et Théophile Gautier? Et moi?

—

Lecomte Delille. Vos étourderies. *Jean Pharond.* Pharamond. *Jean Beaudlair.* N'écrivez pas *Gauthier,* si vous voulez réparer votre oubli, et n'imitez pas ses éditeurs qui le connaissent si peu qu'ils estropient son nom. La versification d'une pièce en prose. Et vous y étiez. Le tic de Villefranche.

Tic congénital.

Fonction naturelle. Villefranche et Argenteuil.
Gascogne.
Franche-Comté.
Normandie.
Belgique.

—

Vous êtes un homme heureux. Voilà qui suffit pour vous consoler de toutes erreurs. Vous n'entendez rien à l'architecture des mots, à la plastique de la langue, à la peinture, à la musique, ni à la poésie. Consolez-vous, Balzac et Chateaubriand n'ont jamais pu faire de vers passables. Il est vrai qu'ils savaient reconnaître les bons.

—

Début. Ma rage. Pierre dans mon jardin ou plutôt dans notre jardin.

(Dans l'article *Janin.*)

Janin loue Cicéron, petite farce de journaliste. C'est peut-être une caresse au sieur Villemain.

Cicéron philippiste. Sale type de parvenu.

C'est notre César, à nous. (De Sacy.)

Janin avait sans doute une raison pour citer Viennet parmi les poëtes. De même, il a sans doute une excellente raison pour louer Cicéron. Cicéron n'est pas de l'Académie, cependant on peut dire qu'il en est, par Villemain et la bande orléaniste.

CRITIQUE LITTÉRAIRE[1].

1. Tout bien pesé, on a cru devoir écarter de ce recueil l'article sur les *Romans, Contes et Voyages* d'Arsène Houssaye mentionné p. 353, parce que d'une attribution trop hasardeuse.

LES CONTES NORMANDS
ET HISTORIETTES BAGUENAUDIÈRES,

PAR JEAN DE FALAISE*.

Les amateurs curieux de la vraie littérature liront ces deux modestes petits volumes avec le plus vif intérêt. L'auteur est un de ces hommes, trop rares aujourd'hui, qui se sont de bonne heure familiarisés avec toutes les ruses du style. — Les locutions particulières dont le premier de ces volumes abonde, ces phrases bizarres, souvent patoisées de façons de dire hardies et pittoresques, sont une grâce nouvelle et un peu hasardée, mais dont l'auteur a usé avec une merveilleuse habileté.

Ce qui fait le mérite particulier des *Contes normands*, c'est une naïveté d'impressions toute fraîche, un amour sincère de la nature et un épicuréisme d'honnête homme. Pendant que tous les auteurs s'attachent aujourd'hui à se faire un tempérament et une âme d'emprunt, Jean de Falaise a donné la sienne, la sienne vraie, la sienne pour de bon, et il a fait tout doucement un ouvrage original.

Doué d'une excentricité aussi bénigne et aussi amusante, l'auteur a tort de dépenser tant de peine à pasticher des *lettres de Mme de Scudéry*. En revanche, M. de Balzac contient peu de tableaux de mœurs aussi vivants que : *Un souvenir de jeunesse d'un Juré du Calvados*, et Hoffmann pourrait, sans honte, revendiquer *le Diable aux Iles*. — Et tout ceci n'est pas trop dire. Oyez et jugez.

* Se vend chez Labitte, passage des Panoramas, et chez tous les marchands de nouveautés.

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ

PAR L. DE SENNEVILLE*.

Ceci est de la poésie philosophique. — Qu'est-ce que la poésie philosophique ? — Qu'est-ce que M. Edgar Quinet ? — Un philosophe ? — Euh ! euh ! — Un poëte ? — Oh ! oh !

Cependant, M. Edgar Quinet est un homme d'un vrai mérite. — Eh ! mais, M. de Senneville aussi ! — Expliquez-vous. — Je suis prêt. Quand un peintre se dit : — Je vais faire une peinture crânement poétique ! Ah ! la poésie !!... — il fait une peinture froide, où l'intention de l'œuvre brille aux dépens de l'œuvre : — le *Rêve du bonheur*, ou *Faust et Marguerite*. — Et cependant, MM. Papety et Ary Scheffer ne sont pas des gens dénués de valeur; — mais !... c'est que la poésie d'un tableau doit être faite par le spectateur.

— Comme la philosophie d'un poëme par le lecteur. — Vous y êtes, c'est cela même.

— La poésie n'est donc pas une chose philosophique ? — Pauvre lecteur, comme vous prenez le mors aux dents, quand on vous met sur une pente !

La poésie est essentiellement philosophique; mais comme elle est avant tout *fatale*, elle doit être involontairement philosophique.

— Ainsi, la poésie philosophique est un genre faux ? — Oui. — Alors, pourquoi parler de M. Senneville ?

— Parce que c'est un homme de quelque mérite. — Nous parlerons de son livre, comme d'une tragédie où il y aurait quelques bons mots.

Du reste, il a bien choisi, — c'est-à-dire la donnée la plus ample et *la plus infinie*, la circonférence la plus

* Au comptoir des Imprimeurs-Unis.

capace, le sujet le plus large parmi tous les sujets *protestants*, — *Prométhée délivré!* — l'humanité révoltée contre les fantômes! l'inventeur proscrit! la raison et la liberté criant : justice! — Le poëte croit qu'elles obtiendront justice, — comme vous allez voir :

La scène se passe sur le Caucase, aux dernières heures de la nuit. Prométhée enchaîné chante, sous le vautour, son éternelle plainte, et convoque l'humanité souffrante au rayonnement de la prochaine liberté. — Le chœur — l'humanité — raconte à Prométhée son histoire douloureuse : — d'abord l'adoration barbare des premiers âges, les oracles de Delphes, les fausses consolations des Sages, l'opium et le laudanum d'Épicure, les vastes orgies de la décadence, et finalement la rédemption par le sang de l'agneau.

Mais le symbole tutélaire
Dans le ciel, qu'à peine il éclaire,
Jette en mourant ses derniers feux.

Prométhée continue à *protester* et à promettre la nouvelle vie; Harmonia, *des muses la plus belle*, vient le consoler, et fait paraître devant lui *l'esprit du ciel*, *l'esprit de la vie*, *l'esprit de la terre et l'esprit des météores*, qui parlent à Prométhée, dans un style assez vague, des mystères et des secrets de la nature. Prométhée déclare qu'il est le roi de la terre et du ciel,

Les dieux sont morts, car la foudre est à moi.

Ce qui veut dire que Franklin a détrôné Jupiter.

Io, c'est-à-dire Madeleine ou Marie, c'est-à-dire l'amour, vient à son tour philosopher avec Prométhée; celui-ci lui explique pourquoi son amour et sa prière n'étaient qu'épicuréisme pur, œuvres stériles et avares :

Pendant que tes genoux s'usaient dans la prière,
Tu n'as pas vu les maux des enfants de la terre!
Le monde allait mourir pendant que tu priais.

Tout à coup le vautour est percé d'une flèche mystérieuse. Hercule apparaît, et la raison humaine est délivrée par la force, — appel à l'insurrection et aux *passions mauvaises!* — Harmonia ordonne aux anciens révélateurs : Manou, Zoroastre, Homère et Jésus-Christ, de venir rendre hommage au nouveau dieu de l'Univers ; chacun expose sa doctrine, et Hercule et Prométhée se chargent tour à tour de leur démontrer que les dieux, quels qu'ils soient, raisonnent moins bien que l'homme, ou l'humanité en langue socialiste ; si bien que Jésus-Christ lui-même, rentrant dans la *nuit incréée*, il ne reste plus à la nouvelle humanité que de chanter les louanges du nouveau régime, basé uniquement sur la science et la force.

Total : l'Athéisme.

C'est fort bien, et nous ne demanderions pas mieux que d'y souscrire, si cela était gai, aimable, séduisant et nourrissant.

Mais nullement ; M. de Senneville a esquivé le culte de la Nature, cette grande religion de Diderot et d'Holbach, cet unique ornement de l'athéisme.

C'est pourquoi nous concluons ainsi : A quoi bon la poésie philosophique, puisqu'elle ne vaut ni un article de *l'Encyclopédie*, ni une chanson de Désaugiers ?

Un mot encore : — le poëte philosophique a besoin de Jupiter, au commencement de son poëme, Jupiter représentant une certaine somme d'idées ; à la fin Jupiter est aboli. — Le poëte ne croyait donc pas à Jupiter !

Or, la grande poésie est essentiellement *bête*, elle *croit*, et c'est ce qui fait sa gloire et sa force.

Ne confondez jamais les fantômes de la raison avec les

fantômes de l'imagination; ceux-là sont des équations, et ceux-ci des êtres et des souvenirs.

Le premier Faust est magnifique, et le second mauvais. — La forme de M. de Senneville est encore vague et flottante; il ignore les rimes puissamment colorées, ces lanternes qui éclairent la route de l'idée; il ignore aussi les effets qu'on peut tirer d'un certain nombre de mots, diversement combinés. — M. de Senneville est néanmoins un homme de talent, que la conviction de la raison et l'orgueil moderne ont soulevé assez haut en de certains endroits de son *discours*, mais qui a subi fatalement les inconvénients du genre adopté. — Quelques nobles et grands vers prouvent que, si M. de Senneville avait voulu développer le côté panthéistique et naturaliste de la question, il eût obtenu de beaux effets, où son talent aurait brillé d'un éclat plus facile.

—

LE SIÈCLE

ÉPITRE A CHATEAUBRIAND, PAR BATHILD BOUNIOL *.

M. Bouniol adresse à M. de Chateaubriand un hommage de jeune homme; il met sous la protection de cet illustre nom une satire véhémente et, sinon puérile, du moins inutile, du régime actuel.

Oui, Monsieur, les temps sont mauvais et corrompus; mais la bonne philosophie en profite sournoisement pour courir sus à l'occasion, et ne perd pas son temps aux anathèmes.

Du reste, il serait de mauvais ton d'être plus sévère que M. Bouniol n'est modeste; il a pris pour épigraphe: *Je tâche!* et il fait déjà fort bien les vers.

* Chez Sagnier et Bray, 64, rue des Saints-Pères.

LES CONTES DE CHAMPFLEURY

CHIEN-CAILLOU, PAUVRE TROMPETTE, FEU MIETTE *.

Un jour parut un tout petit volume, tout humble, tout simple, au total, une chose importante, *Chien-Caillou*, l'histoire simplement, nettement, crûment racontée, ou plutôt enregistrée, d'un pauvre graveur, très-original, mais tellement dénué de richesses qu'il vivait avec des carottes, entre un lapin et une fille publique : et il faisait des chefs-d'œuvre. Voilà ce que Champfleury osa pour ses débuts : se contenter de la nature et avoir en elle une confiance illimitée.

La même livraison contenait d'autres histoires remarquables, entre autres : *M. le maire de Classy-les-Bois*, au sujet de laquelle histoire je prierai le lecteur de remarquer que Champfleury connaît très-bien la province, cet inépuisable trésor d'éléments littéraires, ainsi que l'a triomphalement démontré notre grand H. de Balzac, et aussi dans son petit coin où il faudra que le public l'aille chercher, un autre esprit tout modeste et tout retiré, l'auteur des *Contes normands* et des *Historiettes baguenaudières*, Jean de Falaise (Philippe de Chennevières), un brave esprit tout voué au travail et à la religion de la nature, comme Champfleury, et comme lui élevé à côté des journaux, loin des effroyables dyssenteries de MM. Dumas, Féval et consorts.

Puis *Carnaval*, ou quelques notes précieuses sur cette curiosité ambulante, cette douleur attifée de rubans et de bariolages dont rient les imbéciles, mais que les Parisiens respectent.

* 3 volumes, format anglais, chez Martinon, rue du Coq-Saint-Honoré.

La seconde livraison contenait : *Pauvre Trompette*, ou l'histoire lamentable d'une vieille ivrognesse très-égoïste, qui ruine son gendre et sa fille pour gorger son petit chien de curaçao et d'anisette. Le gendre exaspéré empoisonne le chien avec l'objet de ses convoitises, et la marâtre accroche aux vitres de sa boutique un écriteau qui voue son gendre au mépris et à la haine publiques. — Histoire vraie comme les précédentes. — Or, ce serait une erreur grave que de croire que toutes ces historiettes ont pour accomplissement final la gaîté et le divertissement. On ne saurait imaginer ce que Champfleury sait mettre ou plutôt sait voir là-dessous de douleur et de mélancolie vraies.

Le jour où il a fait *Monsieur Prudhomme au Salon*, il était jaloux d'Henri Monnier. Qui peut le plus, peut le moins, nous savons cela ; aussi ce morceau est-il d'un fini très précieux et très amusant. Mais véritablement l'auteur est mieux né, et il a mieux à faire.

Grandeur et décadence d'une serinette. — Il y a là-dedans une création d'enfant, un enfant musical, garçon ou petite fille, on ne sait pas trop, tout à fait délicieuse. Cette nouvelle démontre bien la parenté antique de l'auteur avec quelques écrivains allemands et anglais, esprits mélancoliques comme lui, doublés d'une ironie involontaire et persistante. Il faut remarquer en plus, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut, une excellente description de la méchanceté et de la sottise provinciales.

Une religion au Cinquième. — C'est l'histoire, la description de la pot-bouille d'une religion moderne, la peinture au naturel de quelques-uns de ces misérables, comme nous en avons tous connu, qui croient qu'on fait une doctrine comme on fait un enfant, sur une paillasse, le *Compère Mathieu* à la main, et que ce n'est pas plus difficile que ça.

Le dernier volume est dédié à Balzac. Il est impossible de placer des œuvres plus sensées, plus simples,

plus naturelles, sous un plus auguste patronage. Cette dédicace est excellente, excellente pour le style, excellente pour les idées. Balzac est en effet un romancier et un savant, un inventeur et un observateur; un naturaliste qui connaît également la loi de génération des idées et des êtres visibles. C'est un grand homme dans toute la force du terme; c'est un créateur de méthode et le seul dont la méthode vaille la peine d'être étudiée.

Et ceci n'est pas à mon avis propre un des moindres pronostics favorables pour l'avenir littéraire de Champfleury.

Ce dernier volume contient *Feu Miette*, histoire, véridique comme toujours, d'un charlatan célèbre du quai des Augustins. — Le *Fuenzès*, une belle idée, un tableau fatal et qui porte malheur à ceux qui l'achètent!

Simple histoire d'un rentier, d'un lampiste et d'une horloge, — précieux morceau, constatation de manies engendrées forcément dans la vie stagnante et solitaire de la province. Il est difficile de mieux peindre et de mieux dessiner les automates ambulants, chez qui le cerveau, lui aussi, devient lampe et horloge.

Van Schaendel, père et fils: Peintres-naturalistes enragés qui vous nourrissez de carottes pour mieux les dessiner, et vous habilleriez de plumes pour mieux peindre un perroquet, lisez et relisez ces hautes leçons empreintes d'une ironie allemande énorme.

Jusqu'à présent, je n'ai rien dit du style. On le devine facilement. Il est large, soudain, brusque, poétique, comme la nature. Pas de grosses bouffissures, pas de littérarisme outré. L'auteur, de même qu'il s'applique à bien voir les êtres et leurs physionomies toujours étranges pour qui sait bien voir, s'applique aussi à bien retenir le cri de leur animalité, et il en résulte une sorte de méthode d'autant plus frappante qu'elle est pour ainsi dire insaisissable. J'explique peut-être mal ma pensée, mais tous ceux qui ont

éprouvé le besoin de se créer une esthétique à leur usage me comprendront.

La seule chose que je reprocherais volontiers à l'auteur est de ne pas connaître peut-être ses richesses, de n'être pas suffisamment rabâcheur, de trop se fier à ses lecteurs, de ne pas tirer de conclusions, de ne pas épuiser un sujet, tous reproches qui se réduisent à un seul, et qui dérivent du même principe. Mais peut-être aussi ai-je tort ; il ne faut forcer la destinée de personne ; de larges ébauches sont plus belles que des tableaux confusionnés, et il a peut-être choisi la meilleure méthode qui est la simple, la courte et l'ancienne.

Le quatrième volume qui paraîtra prochainement est au moins égal aux précédents.

Enfin, pour conclure, ces nouvelles sont essentiellement amusantes et appartiennent à un ordre de littérature très relevé.

EDGAR ALLAN POE, SA VIE ET SES OUVRAGES.

I

Il y a des destinées fatales ; il existe dans la littérature de chaque pays des hommes qui portent le mot *guignon* écrit en caractères mystérieux dans les plis sinueux de leurs fronts. Il y a quelque temps, on amenait devant les tribunaux un malheureux qui avait sur le front un tatouage singulier : *pas de chance*. Il portait ainsi partout avec lui l'étiquette de sa vie, comme un livre son titre, et l'interrogatoire prouva que son existence s'était conformée à son écriteau. Dans l'histoire littéraire, il y a des fortunes analogues. On dirait que l'Ange aveugle de l'expiation s'est emparé de certains hommes, et les fouette à tour de bras pour l'édification des autres. Cependant, vous parcourez attentivement leur vie, et vous leur trouvez des talents, des vertus, de la grâce. La société les frappe d'un anathème spécial, et argüe contre eux des vices de caractère que sa persécution leur a donnés. Que ne fit pas Hoffmann pour désarmer la destinée ? Que n'entreprit pas Balzac pour conjurer la fortune ? Hoffmann fut obligé de se faire brûler l'épine dorsale au moment tant désiré où il commençait à être à l'abri du besoin, où les libraires se disputaient ses contes, où il possédait enfin cette chère bibliothèque tant rêvée. Balzac avait trois rêves : une grande édition bien ordonnée de ses œuvres, l'acquittement de ses dettes, et un mariage depuis longtemps choyé et caressé au fond de son esprit ; grâce à des travaux dont

la somme effraye l'imagination des plus ambitieux et des plus laborieux, l'édition se fait, les dettes se payent, le mariage s'accomplit. Balzac est heureux sans doute. Mais la destinée malicieuse, qui lui avait permis de mettre un pied dans sa terre promise, l'en arracha violemment tout d'abord. Balzac eut une agonie horrible et digne de ses forces.

Y a-t-il donc une Providence diabolique qui prépare le malheur dès le berceau ? Tel homme, dont le talent sombre et désolé vous fait peur, a été jeté avec *préméditation* dans un milieu qui lui était hostile. Une âme tendre et délicate, un Vauvenargues, pousse lentement ses feuilles maladives dans l'atmosphère grossière d'une garnison. Un esprit amoureux d'air et épris de la libre nature, se débat longtemps derrière les parois étouffantes d'un séminaire. Ce talent bouffon, ironique et ultra-grotesque, dont le rire ressemble quelquefois à un hoquet ou à un sanglot, a été encagé dans de vastes bureaux à cartons verts, avec des hommes à lunettes d'or. Y a-t-il donc des âmes vouées à l'autel, *sacrées*, pour ainsi dire, et qui doivent marcher à la mort et à la gloire à travers un sacrifice permanent d'elles-mêmes ? Le cauchemar des *Ténèbres* enveloppera-t-il toujours ces âmes d'élite ? En vain elles se défendent, elles prennent toutes leurs précautions, elles perfectionnent la prudence. Bouchons toutes les issues, fermons la porte à double tour, calfeutrons les fenêtres. Oh ! nous avons oublié le trou de la serrure ; le Diable est déjà entré.

> Leur chien même les mord et leur donne la rage.
> Un ami jurera qu'ils ont trahi le roi.

Alfred de Vigny a écrit un livre pour démontrer que la place du poëte n'est ni dans une république, ni dans une monarchie absolue, ni dans une monarchie constitutionnelle ; et personne ne lui a répondu.

C'est une bien lamentable tragédie que la vie d'Edgar Poe, et qui eut un dénouement dont l'horrible est augmenté par le trivial. Les divers documents que je viens de lire ont créé en moi cette persuasion que les États-Unis furent pour Poe une vaste cage, un grand établissement de comptabilité, et qu'il fit toute sa vie de sinistres efforts pour échapper à l'influence de cette atmosphère antipathique. Dans l'une de ces biographies il est dit que, si M. Poe avait voulu régulariser son génie et appliquer ses facultés créatrices d'une manière plus appropriée au sol américain, il aurait pu être un auteur à argent, *a making-money author ;* qu'après tout, les temps ne sont pas si durs pour l'homme de talent, qu'il trouve toujours de quoi vivre, pourvu qu'il ait de l'ordre et de l'économie, et qu'il use avec modération des biens matériels. Ailleurs, un critique affirme sans vergogne que, quelque beau que soit le génie de M. Poe, il eût mieux valu pour lui n'avoir que du talent, parce que le talent s'escompte plus facilement que le génie. Dans une note que nous verrons tout à l'heure, et qui fut écrite par un de ses amis, il est avoué qu'il était difficile d'employer M. Poe dans une revue, et qu'on était obligé de le payer moins que d'autres, parce qu'il écrivait dans un style trop au-dessus du vulgaire. Tout cela me rappelle l'odieux proverbe paternel : *make money, my son, honestly, if you can,* BUT MAKE MONEY. *Quelle odeur de magasin !* comme disait J. de Maistre, à propos de Locke.

Si vous causez avec un Américain, et si vous lui parlez de M. Poe, il vous avouera son génie ; volontiers même, peut-être en sera-t-il fier, mais il finira par vous dire avec un ton supérieur : mais moi, je suis un homme positif ; puis, avec un petit air sardonique, il vous parlera de ces grands esprits qui ne savent rien conserver ; il vous parlera de la vie débraillée de M. Poe, de son haleine alcoolisée,

qui aurait pris feu à la flamme d'une chandelle, de ses habitudes errantes ; il vous dira que c'était un être *erratique*, une planète *désorbitée*, qu'il roulait sans cesse de New-York à Philadelphie, de Boston à Baltimore, de Baltimore à Richmond. Et si, le cœur déjà ému à cette annonce d'une existence calamiteuse, vous lui faites observer que la Démocratie a bien ses inconvénients, que malgré son masque bienveillant de liberté, elle ne permet peut-être pas toujours l'expansion des individualités, qu'il est souvent bien difficile de penser et d'écrire dans un pays où il y a vingt, trente millions de souverains, que d'ailleurs *vous avez entendu dire* qu'aux États-Unis il existait une tyrannie bien plus cruelle et plus inexorable que celle d'un monarque, qui est celle de l'opinion, — alors, oh ! alors, vous verrez ses yeux s'écarquiller et jeter des éclairs, la bave du patriotisme blessé lui monter aux lèvres, et l'Amérique, par sa bouche, lancera des injures à la métaphysique et à l'Europe, sa vieille mère. L'Américain est un être positif, vain de sa force industrielle, et un peu jaloux de l'ancien continent. Quant à avoir pitié d'un poëte que la douleur et l'isolement pouvaient rendre fou, il n'en a pas le temps. Il est si fier de sa jeune grandeur, il a une foi si naïve dans la toute-puissance de l'industrie, il est tellement convaincu qu'elle finira par manger le Diable, qu'il a une certaine pitié pour toutes ces rêvasseries. En avant, dit-il, en avant, et négligeons nos morts. Il passerait volontiers sur les âmes solitaires et libres, et les foulerait aux pieds avec autant d'insouciance que ses immenses lignes de fer les forêts abattues, et ses bateaux-monstres les débris d'un bateau incendié la veille. Il est si pressé d'arriver. Le temps et l'argent, tout est là.

Quelque temps avant que Balzac descendît dans le gouffre final en poussant les nobles plaintes d'un héros qui a encore de grandes choses à faire, Edgar Poe, qui a

plus d'un rapport avec lui, tombait frappé d'une mort affreuse. La France a perdu un de ses plus grands génies, et l'Amérique un romancier, un critique, un philosophe qui n'était guère fait pour elle. Beaucoup de personnes ignorent ici la mort d'Edgar Poe, beaucoup d'autres ont cru que c'était un jeune gentleman riche, écrivant peu, produisant ses bizarres et terribles créations dans les loisirs les plus riants, et ne connaissant la vie littéraire que par de rares et éclatants succès. La réalité fut le contraire.

La famille de M. Poe était une des plus respectables de Baltimore. Son grand-père était *quarter master general** dans la révolution, et Lafayette l'avait en haute estime et amitié. La dernière fois qu'il vint visiter ce pays, il pria sa veuve d'agréer les témoignages solennels de sa reconnaissance pour les services que lui avait rendus son mari. Son arrière-grand-père avait épousé une fille de l'amiral anglais Mac Bride, et par lui la famille Poe était alliée aux plus illustres maisons d'Angleterre. Le père d'Edgar reçut une éducation honorable. S'étant violemment épris d'une jeune et belle actrice, il s'enfuit avec elle et l'épousa. Pour mêler plus intimement sa destinée à la sienne, il voulut aussi monter sur le théâtre. Mais ils n'avaient ni l'un ni l'autre le génie du métier, et ils vivaient d'une manière fort triste et fort précaire. Encore la jeune dame s'en tirait par sa beauté, et le public charmé supportait son jeu médiocre. Dans une de leurs tournées, ils vinrent à Richmond, et c'est là que tous deux moururent, à quelques semaines de distance l'un de l'autre, tous deux de la même cause : la faim, le dénuement, la misère.

Ils abandonnaient ainsi au hasard, sans pain, sans abri, sans ami, un pauvre petit malheureux que, d'ailleurs, la nature avait doué d'une manière charmante. Un riche négociant de cette place, M. Allan, fut ému de pitié. Il s'en-

* Mélange des fonctions de chef d'état-major et d'intendant.

thousiasma de ce joli garçon, et, comme il n'avait pas d'enfants, il l'adopta. Edgar Poe fut ainsi élevé dans une belle aisance, et reçut une éducation complète. En 1816, il accompagna ses parents adoptifs dans un voyage qu'ils firent en Angleterre, en Écosse et en Irlande. Avant de retourner dans leur pays, ils le laissèrent chez le docteur Brandsby, qui tenait une importante maison d'éducation à Stoke-Newington, près de Londres, où il passa cinq ans.

Tous ceux qui ont réfléchi sur leur propre vie, qui ont souvent porté leurs regards en arrière pour comparer leur passé avec leur présent, tous ceux qui ont pris l'habitude de psychologiser facilement sur eux-mêmes, savent quelle part immense l'adolescence tient dans le génie définitif d'un homme. C'est alors que les objets enfoncent profondément leurs empreintes dans l'esprit tendre et facile ; c'est alors que les couleurs sont voyantes, et que les sens parlent une langue mystérieuse. Le caractère, le génie, le style d'un homme est formé par les circonstances en apparence vulgaires de sa première jeunesse. Si tous les hommes qui ont occupé la scène du monde avaient noté leurs impressions d'enfance, quel excellent dictionnaire psychologique nous posséderions ! Les couleurs, la tournure d'esprit d'Edgar Poe tranchent violemment sur le fond de la littérature américaine. Ses compatriotes le trouvent à peine Américain, et cependant il n'est pas Anglais. C'est donc une bonne fortune que de ramasser, dans un de ses contes, un conte peu connu, *William Wilson*, un singulier récit de sa vie à cette école de Stoke-Newington. Tous les contes d'Edgar Poe sont pour ainsi dire biographiques. On trouve l'homme dans l'œuvre. Les personnages et les incidents sont le cadre et la draperie de ses souvenirs.

« Mes plus matineuses impressions de la vie de collége sont liées à une vaste et extravagante maison du style d'Elisabeth, dans un village brumeux d'Angleterre, où

était un grand nombre d'arbres gigantesques et noueux, et où toutes les maisons étaient excessivement anciennes. En vérité, cette vénérable vieille ville avait un aspect fantasmagorique qui enveloppait et caressait l'esprit comme un rêve. En ce moment même, je sens en imagination le frisson rafraîchissant de ses avenues profondément ombrées; je respire l'émanation de ses mille taillis, et je tressaille encore, avec une indéfinissable volupté, à la note profonde et sourde de la cloche, déchirant à chaque heure, de son rugissement soudain et solennel, la quiétude de l'atmosphère brunissante dans laquelle s'allongeait le clocher gothique, enseveli et endormi.

« Je trouve peut-être autant de plaisir qu'il m'est donné d'en éprouver maintenant à m'appesantir sur ces minutieux souvenirs de collége. Plongé dans la misère comme je le suis, misère, hélas ! trop réelle, on me pardonnera de chercher un soulagement bien léger et bien court, dans ces minces et fugitifs détails. D'ailleurs, quelque trivials et mesquins qu'ils soient en eux-mêmes, ils prennent dans mon imagination une importance toute particulière, à cause de leur intime connexion avec les lieux et l'époque où je retrouve maintenant les premiers avertissements ambigus de la Destinée, qui depuis lors m'a si profondément enveloppé de son ombre. Laissez-moi donc me souvenir.

« La maison, je l'ai dit, était vieille et irrégulière. Les terrains étaient vastes, et un haut et solide mur de briques, revêtu d'une couche de mortier et de verre pilé, en faisait le circuit. Le rempart de prison formait la limite de notre domaine. Nos regards ne pouvaient aller au-delà que trois fois par semaine ; une fois chaque samedi, dans l'après-midi, quand, sous la conduite de deux surveillants, il nous était accordé de faire de courtes promenades en commun à travers les campagnes voisines ; et deux fois le dimanche, quand, avec le cérémonial formel des troupes à la parade, nous allions assister aux offices du soir et du matin à l'unique église du village. Le principal de notre

école était pasteur de cette église. Avec quel profond sentiment d'admiration et de perplexité je le contemplais du banc où nous étions assis, dans le fond de la nef, quand il montait en chaire d'un pas solennel et lent ! Ce personnage vénérable, avec sa contenance douce et composée, avec sa robe si bien lustrée et si cléricalement ondoyante, avec sa perruque si minutieusement poudrée, si rigide et si vaste, pouvait-il être le même homme qui, tout à l'heure, avec un visage aigre et dans des vêtements graisseux, exécutait, férule en main, les lois draconiennes de l'école ? O gigantesque paradoxe, dont la monstruosité exclut toute solution !

« Dans un angle du mur massif rechignait une porte massive ; elle était marquetée de clous, garnie de verrous, et surmontée d'un buisson de ferrailles. Quels sentiments profonds de crainte elle inspirait ! Elle n'était jamais ouverte que pour les trois sorties et rentrées périodiques déjà mentionnées ; chaque craquement de ses gonds puissants exhalait le mystère, et un monde de méditations solennelles et mélancoliques.

« Le vaste enclos était d'une forme irrégulière et divisé en plusieurs parties, dont trois ou quatre des plus larges constituaient le *jardin* de récréation ; il était aplani et recouvert d'un cailloutis propre et dur. Je me rappelle bien qu'il ne contenait ni arbres, ni bancs, ni quoi que ce soit d'analogue ; il était situé derrière la maison. Devant la façade s'étendait un petit parterre semé de buis et d'autres arbustes ; mais nous ne traversions cette oasis sacrée que dans de bien rares occasions, telles que la première arrivée à l'école ou le départ définitif ; ou peut-être quand un ami, un parent nous ayant fait appeler, nous prenions joyeusement notre route vers le logis, à la Noël ou aux vacances de la saint Jean.

« Mais la maison ! quelle jolie vieille bâtisse cela faisait ! Pour moi, c'était comme un vrai palais d'illusions. Il n'y avait réellement pas de fin à ses détours et à ses incompréhensibles subdivisions. Il était difficile, à un moment

donné, de dire avec certitude lequel de ses deux étages s'appuyait sur l'autre. D'une chambre à la chambre voisine, on était toujours sûr de trouver trois ou quatre marches à monter ou à descendre. Puis les corridors latéraux étaient innombrables, inconcevables, tournaient et retournaient si souvent sur eux-mêmes que nos idées les plus exactes, relativement à l'ensemble du bâtiment, n'étaient pas très différentes de celles à l'aide desquelles nous essayons d'opérer sur l'infini. Durant les cinq ans de ma résidence, je n'ai jamais été capable de déterminer avec précision dans quelle localité lointaine était situé le petit dortoir qui m'était assigné en commun avec dix-huit ou vingt autres écoliers *.

« La salle d'études était la plus vaste de toute la maison, et, je ne pouvais m'empêcher de le penser, du monde entier. Elle était très-longue, très-étroite et sinistrement basse, avec des fenêtres en ogive et un plafond en chêne. Dans un angle éloigné et inspirant la terreur était une cellule carrée de huit ou dix pieds représentant le sanctuaire, où se tenait plusieurs heures durant notre principal, le révérend docteur Brandsby. C'était une solide construction, avec une porte massive que nous n'aurions jamais osé ouvrir en l'absence du maître ; nous aurions tous préféré mourir *de la peine forte et dure*. A d'autres angles étaient deux autres loges analogues, objets d'une vénération beaucoup moins grande, il est vrai, mais toutefois d'une frayeur assez considérable. L'une était la chaire du maître des études classiques ; l'autre, du maître d'anglais et de mathématiques. Répandus à travers la salle et se croisant dans une irrégularité sans fin, étaient d'innombrables bancs et des pupitres, noirs, anciens et usés par le temps, désespérément écrasés sous des livres bien étrillés et si bien agrémentés de lettres initiales, de noms entiers, de figures grotesques et d'autres chefs-d'œuvre du couteau, qu'ils avaient entièrement perdu la forme qui cons-

* Hallucination habituelle des yeux de l'enfance, qui agrandissent et compliquent les objets.

tituait leur pauvre individualité dans les anciens jours. A une extrémité de la salle, un énorme baquet avec de l'eau, et à l'autre, une horloge d'une dimension stupéfiante.

« Enfermé dans les murs massifs de cette vénérable académie, je passai, sans trop d'ennui et de dégoût, les années du troisième lustre de ma vie. Le cerveau fécond de l'enfance n'exige pas d'incidents du monde extérieur pour s'occuper ou s'amuser, et la monotonie sinistre en apparence de l'école était remplie d'excitations plus intenses que ma jeunesse hâtive n'en tira jamais de la luxure, ou que celles que ma pleine maturité a demandées au crime. Encore faut-il croire que mon premier développement mental eut quelque chose de peu commun, et même quelque chose de tout à fait extra-commun. En général, les événements de la première existence laissent rarement sur l'humanité arrivée à l'âge mûr une impression bien définie. Tout est ombre grise, tremblottant et irrégulier souvenir, fouillis confus de plaisirs et de peines fantasmagoriques. Chez moi, il n'en fut point ainsi. Il faut que j'aie senti dans mon enfance avec l'énergie d'un homme ce que je trouve maintenant estampillé sur ma mémoire en lignes aussi vivantes, aussi profondes et aussi durables que les exergues des médailles Carthaginoises.

« Encore, comme faits (j'entends le mot faits dans le sens restreint des gens du monde), quelle pauvre moisson pour le souvenir ! Le réveil du matin, le soir, l'ordre du coucher; les leçons à apprendre, les récitations, les demi-congés périodiques et les promenades, la cour de récréation avec ses querelles, ses passe-temps, ses intrigues, tout cela, par une magie psychique depuis longtemps oubliée, était destiné à envelopper un débordement de sensations, un monde riche d'incidents, un univers d'émotions variées et d'excitations les plus passionnées et les plus fiévreuses. *Oh ! le beau temps, que ce siècle de fer !* » (Cette phrase est en français. *)

* Les ouvrages de Poe sont chargés de phrases françaises.

Que dites-vous de ce morceau? Le caractère de ce singulier homme ne se révèle-t-il pas déjà un peu? Pour moi, je sens s'exhaler de ce tableau de collége un parfum noir. J'y sens circuler le frisson des sombres années de la claustration. Les heures de cachot, le malaise de l'enfance chétive et abandonnée, la terreur du maître, notre ennemi, la haine des camarades tyranniques, la solitude du cœur, toutes ces tortures du jeune âge, Edgar Poe ne les a pas éprouvées. Tant de sujets de mélancolie ne l'ont pas vaincu. Jeune, il aime la solitude, ou plutôt il ne se sent pas seul; il aime ses passions. *Le cerveau fécond de l'enfance* rend tout agréable, illumine tout. On voit déjà que l'exercice de la volonté et l'orgueil solitaire joueront un grand rôle dans sa vie. Eh quoi! ne dirait-on pas qu'il aime un peu la douleur, qu'il pressent la future compagne inséparable de sa vie, et qu'il l'appelle avec une âpreté lubrique, comme un jeune gladiateur? Le pauvre enfant n'a ni père ni mère, mais il est heureux; il se glorifie d'être marqué profondément *comme une médaille Carthaginoise.*

Edgar Poe revint de la maison du docteur Brandsby à Richmond en 1822, et continua ses études sous la direction des meilleurs maîtres. Il était dès lors un jeune homme très-remarquable par son agilité physique, ses tours de souplesse, et, aux séductions d'une beauté singulière, il joignait une puissance de mémoire poétique merveilleuse, avec la faculté précoce d'improviser des contes. En 1825, il entra à l'Université de Virginie, qui était alors un des établissements où régnait la plus grande dissipation. M. Edgar Poe se distingua parmi tous ses condisciples par une ardeur encore plus vive pour le plaisir. Il était déjà un élève très-recommandable et faisait d'incroyables progrès dans les mathématiques; il avait une aptitude singulière pour la physique et les sciences naturelles, ce qui est bon à noter en passant, car, dans

plusieurs de ses ouvrages, on retrouve une grande préoccupation scientifique ; mais en même temps déjà, il buvait, jouait et faisait tant de fredaines que, finalement, il fut expulsé. Sur le refus de M. Allan de payer quelques dettes de jeu, il fit un coup de tête, rompit avec lui et prit son vol vers la Grèce. C'était le temps de Botzaris et de la révolution des Hellènes. Arrivé à Saint-Pétersbourg, sa bourse et son enthousiasme étaient un peu épuisés ; il se fit une méchante querelle avec les autorités Russes, dont on ignore le motif. La chose alla si loin, qu'on affirme qu'Edgar Poe fut au moment d'ajouter l'expérience des brutalités Sibériennes à la connaissance précoce qu'il avait des hommes et des choses *. Enfin, il se trouva fort heureux d'accepter l'intervention et le secours du consul Américain, Henry Middleton, pour retourner chez lui. En 1829, il entra à l'école militaire de West-Point. Dans l'intervalle, M. Allan, dont la première femme était morte, avait épousé une dame plus jeune que lui d'un grand nombre d'années. Il avait alors soixante-cinq ans. On dit que M. Poe se conduisit malhonnêtement avec la dame, et qu'il ridiculisa ce mariage. Le vieux gentleman lui écrivit une lettre fort dure, à laquelle celui-ci répondit par une lettre encore plus amère. La blessure était inguérissable, et peu de temps après, M. Allan mourait, sans laisser un sou à son fils adoptif.

Ici je trouve, dans des notes biographiques, des paroles très-mystérieuses, des allusions très-obscures et très-bizarres sur la conduite de notre futur écrivain. Très-hypocritement, et tout en jurant qu'il ne veut absolument rien dire, qu'il y a des choses qu'il faut toujours cacher (pourquoi ?), que dans de certains cas énormes le silence

* La vie d'Edgar Poe, ses aventures en Russie et sa correspondance, ont été longtemps annoncées par les journaux américains et n'ont jamais paru.

doit primer l'histoire, le biographe jette sur M. Poe une défaveur très-grave. Le coup est d'autant plus dangereux qu'il reste suspendu dans les ténèbres. Que diable veut-il dire ? Veut-il insinuer que Poe chercha à séduire la femme de son père adoptif ? Il est réellement impossible de le deviner. Mais je crois avoir déjà suffisamment mis le lecteur en défiance contre les biographes Américains. Ils sont trop bons démocrates pour ne pas haïr leurs grands hommes, et la malveillance qui poursuit Poe après la conclusion lamentable de sa triste existence, rappelle la haine britannique qui persécuta Byron.

M. Poe quitta West-Point sans prendre ses grades, et commença sa désastreuse bataille de la vie. En 1831, il publia un petit volume de poésies qui fut favorablement accueilli par les revues, mais que l'on n'acheta pas. C'est l'éternelle histoire du premier livre. M. Lowell, un critique américain, dit qu'il y a dans une de ces pièces, adressée *à Hélène, un parfum d'ambroisie,* et qu'elle ne déparerait pas l'Anthologie grecque. Il est question dans cette pièce des barques de Nicée, de naïades, de la gloire et de la beauté grecques, et de la lampe de Psyché. Remarquons en passant le faible américain, littérature trop jeune, pour le pastiche. Il est vrai que, par son rhythme harmonieux et ses rimes sonores, cinq vers, deux masculines et trois féminines, elle rappelle les heureuses tentatives du romantisme français. Mais on voit qu'Edgar Poe était encore bien loin de son excentrique et fulgurante destinée littéraire.

Cependant le malheureux écrivait pour les journaux, compilait et traduisait pour des libraires, faisait de brillants articles et des contes pour les revues. Les éditeurs les inséraient volontiers, mais ils payaient si mal le pauvre jeune homme qu'il tomba dans une misère affreuse. Il descendit même si bas qu'il put entendre un instant *crier*

les gonds des portes de la mort. Un jour, un journal de Baltimore proposa deux prix pour le meilleur poëme et le meilleur conte en prose. Un comité de littérateurs, dont faisait partie M. John Kennedy, fut chargé de juger les productions. Toutefois, ils ne s'occupaient guère de les lire ; la sanction de leurs noms était tout ce que leur demandait l'éditeur. Tout en causant de choses et d'autres, l'un d'eux fut attiré par un manuscrit qui se distinguait par la beauté, la propreté et la netteté de ses caractères. A la fin de sa vie, Edgar Poe possédait encore une écriture incomparablement belle. (Je trouve cette remarque bien Américaine.) M. Kennedy lut une page seul, et, ayant été frappé par le style, il lut la composition à haute voix. Le comité vota le prix par acclamation au premier des génies qui sût écrire lisiblement. L'enveloppe secrète fut brisée, et livra le nom alors inconnu de Poe.

L'éditeur parla du jeune auteur à M. Kennedy dans des termes qui lui donnèrent l'envie de le connaître. La fortune cruelle avait donné à M. Poe la physionomie classique du poëte à jeun. Elle l'avait aussi bien grimé que possible pour l'emploi. M. Kennedy raconte qu'il trouva un jeune homme que les privations avaient aminci comme un squelette, vêtu d'une redingote dont on voyait la grosse trame, et qui était, suivant une tactique bien connue, boutonnée jusqu'au menton, de culottes en guenilles, de bottes déchirées sous lesquelles il n'y avait évidemment pas de bas, et avec tout cela un air fier, de grandes manières, et des yeux éclatants d'intelligence. Kennedy lui parla comme un ami, et le mit à son aise. Poe lui ouvrit son cœur, lui raconta toute son histoire, son ambition et ses grands projets. Kennedy alla au plus pressé, le conduisit dans un magasin d'habits, chez un fripier, aurait dit Lesage, et lui donna des vêtements convenables ; puis il lui fit faire des connaissances.

C'est à cette époque qu'un M. Thomas White, qui achetait la propriété du *Messager littéraire du Sud*, choisit M. Poe pour le diriger et lui donna 2.500 francs par an. Immédiatement celui-ci épousa une jeune fille qui n'avait pas un sol. (Cette phrase n'est pas de moi ; je prie le lecteur de remarquer le petit ton de dédain qu'il y a dans cet *immédiatement*, le malheureux se croyait donc riche, et dans ce laconisme, cette sécheresse avec laquelle est annoncé un événement important ; mais aussi, une jeune fille sans le sol ! *a girl without a cent !*) On dit qu'alors l'intempérance prenait déjà une certaine part dans sa vie, mais le fait est qu'il trouva le temps d'écrire un très-grand nombre d'articles et de beaux morceaux de critique pour *le Messager*. Après l'avoir dirigé un an et demi, il se retira à Philadelphie, et rédigea le *Gentleman's magazine*. Ce recueil périodique se fondit un jour dans le *Graham's magazine*, et Poe continua à écrire pour celui-ci. En 1840, il publia *The Tales of the grotesque and arabesque*. En 1844, nous le trouvons à New-York dirigeant le *Broadway-Journal*. En 1845, parut la petite édition, bien connue, de Wiley et Putnam qui renferme une partie poétique et une série de contes. (C'est de cette édition que les traducteurs français ont tiré presque tous les échantillons du talent d'Edgar Poe qui ont paru dans les journaux de Paris.) Jusqu'en 1847, il publie successivement différents ouvrages dont nous parlerons tout-à-l'heure. Ici, nous apprenons que sa femme meurt dans un état de dénûment profond dans une ville appelée Fordham, près New-York. Il se fait une souscription, parmi les littérateurs de New-York, pour soulager Edgar Poe. Peu de temps après, les journaux parlent de nouveau de lui comme d'un homme aux portes de la mort. Mais, cette fois, c'est chose plus grave, il a le *delirium tremens*. Une note cruelle, insérée dans un journal de cette époque, accuse son mépris envers

tous ceux qui se disaient ses amis, et son dégoût général du monde. Cependant il gagnait de l'argent, et ses travaux littéraires pouvaient à peu près sustenter sa vie ; mais j'ai trouvé, dans quelques aveux des biographes, la preuve qu'il eut de dégoûtantes difficultés à surmonter. Il paraît que durant les deux dernières années où on le vit de temps à autre à Richmond, il scandalisa fort les gens par ses habitudes d'ivrognerie. A entendre les récriminations sempiternelles à ce sujet, on dirait que tous les écrivains des États-Unis sont des modèles de sobriété. Mais, à sa dernière visite, qui dura près de deux mois, on le vit tout d'un coup propre, élégant, correct, avec des manières charmantes, et beau comme le génie. Il est évident que je manque de renseignements, et que les notes que j'ai sous les yeux ne sont pas suffisamment intelligentes pour rendre compte de ces singulières transformations. Peut-être en trouverons-nous l'explication dans une admirable protection maternelle qui enveloppait le sombre écrivain, et combattait avec des armes angéliques le mauvais démon né de son sang et de ses douleurs antécédentes.

A cette dernière visite à Richmond, il fit *deux lectures publiques.* Il faut dire un mot de ces lectures, qui jouent un grand rôle dans la vie littéraire aux États-Unis. Aucune loi ne s'oppose à ce qu'un écrivain, un philosophe, un poëte, quiconque sait parler, annonce une lecture, une dissertation publique sur un objet littéraire ou philosophique. Il fait la location d'une salle. Chacun paye une rétribution pour le plaisir d'entendre émettre des idées et phraser des phrases telles quelles. Le public vient ou ne vient pas. Dans ce dernier cas, c'est une spéculation manquée, comme toute autre spéculation commerciale aventureuse. Seulement, quand la *lecture* doit être faite par un écrivain célèbre, il y a affluence, et c'est une

espèce de solennité littéraire. On voit que ce sont les chaires du Collége de France mises à la disposition de tout le monde. Cela fait penser à Andrieux, à La Harpe, à Baour-Lormian, et rappelle cette espèce de restauration littéraire qui se fit après l'apaisement de la révolution française dans les Lycées, les Athénées et les Casinos.

Edgar Poe choisit pour sujet de son discours un thème qui est toujours intéressant, et qui a été fortement débattu chez nous. Il annonça qu'il parlerait du *principe de la poésie.* Il y a, depuis longtemps déjà, aux États-Unis, un mouvement utilitaire qui veut entraîner la poésie comme le reste. Il y a là des poëtes humanitaires, des poëtes du suffrage universel, des poëtes abolitionnistes des lois sur les céréales, et des poëtes qui veulent faire bâtir des *work-houses.* Je jure que je ne fais aucune allusion à des gens de ce pays-ci. Ce n'est pas ma faute si les mêmes disputes et les mêmes théories agitent différentes nations. Dans ses lectures, Poe leur déclara la guerre. Il ne soutenait pas, comme certains sectaires fanatiques insensés de Gœthe et autres poëtes marmoréens et anti-humains, que toute chose belle est essentiellement inutile ; mais il se proposait surtout pour objet la réfutation de ce qu'il appelait spirituellement *la grande hérésie poétique des temps modernes.* Cette hérésie, c'est l'idée d'utilité directe. On voit qu'à un certain point de vue, Edgar Poe donnait raison au mouvement romantique français. Il disait : « Notre esprit possède des facultés élémentaires dont le but est différent. Les unes s'appliquent à satisfaire la rationalité, les autres perçoivent les couleurs et les formes, les autres remplissent un but de construction. La logique, la peinture, la mécanique sont les produits de ces facultés. Et comme nous avons des nerfs pour aspirer les bonnes odeurs, des nerfs pour sentir les belles couleurs, et pour nous délecter au contact des corps polis, nous avons une faculté élémentaire pour

percevoir le beau ; elle a son but à elle et ses moyens à elle. La poésie est le produit de cette faculté ; elle s'adresse au sens du beau et non à un autre. *C'est lui faire injure que de la soumettre au critérium des autres facultés,* et elle ne s'applique jamais à d'autres matières qu'à celles qui sont nécessairement la pâture de l'organe intellectuel auquel elle doit sa naissance. Que la poésie soit subséquemment et conséquemment utile, cela est hors de doute, mais ce n'est pas son but ; cela vient *par-dessus le marché.* Personne ne s'étonne qu'une halle, un embarcadère ou toute autre construction industrielle, satisfasse aux conditions du beau, bien que ce ne fût pas là le but principal et l'ambition première de l'ingénieur ou de l'architecte. » Poe *illustra* sa thèse par différents morceaux de critique appliqués aux poëtes, ses compatriotes, et par des récitations de poëtes anglais. On lui demanda la lecture de son *Corbeau.* C'est un poëme dont les critiques américains font grand cas. Ils en parlent comme d'une très remarquable pièce de versification, un rhythme vaste et compliqué, un savant entrelacement de rimes chatouillant leur orgueil national un peu jaloux des tours de force européens. Mais il paraît que l'auditoire fut désappointé par la déclamation de son auteur, qui ne savait pas faire briller son œuvre. Une diction pure, mais une voix sourde, une mélopée monotone, une assez grande insouciance des effets musicaux que sa plume savante avait pour ainsi dire indiqués, satisfirent médiocrement ceux qui s'étaient promis comme une fête de comparer le lecteur avec l'auteur. Je ne m'en étonne pas du tout. J'ai remarqué souvent que des poëtes admirables étaient d'exécrables comédiens. Cela arrive souvent aux esprits sérieux et concentrés. Les écrivains profonds ne sont pas orateurs, et c'est bien heureux.

Un très vaste auditoire encombrait la salle. Tous ceux qui n'avaient pas vu Edgar Poe depuis les jours de son

obscurité accouraient en foule pour contempler leur compatriote devenu illustre. Cette belle réception inonda son pauvre cœur de joie. Il s'enfla d'un orgueil bien légitime et bien excusable. Il se montrait tellement enchanté qu'il parlait de s'établir définitivement à Richmond. Le bruit courut qu'il allait se remarier. Tous les yeux se tournaient vers une dame veuve, aussi riche que belle, qui était une ancienne passion de Poe, et que l'on soupçonne être le modèle original de sa *Lénore*. Cependant il fallait qu'il allât quelque temps à New-York pour publier une nouvelle édition de ses *Contes*. De plus, le mari d'une dame fort riche de cette ville l'appelait pour mettre en ordre les poésies de sa femme, écrire des notes, une préface, etc.

Poe quitta donc Richmond ; mais lorsqu'il se mit en route, il se plaignit de frissons et de faiblesse. Se sentant toujours assez mal en arrivant à Baltimore, il prit une petite quantité d'alcool pour se remonter. C'était la première fois que cet alcool maudit effleurait ses lèvres depuis plusieurs mois ; mais cela suffit pour réveiller le Diable qui dormait en lui. Une journée de débauche amena une nouvelle attaque du *delirium tremens*, sa vieille connaissance. Le matin, les hommes de police le ramassèrent par terre, dans un état de stupeur. Comme il était sans argent, sans amis et sans domicile, ils le portèrent à l'hôpital, et c'est dans un de ses lits que mourut l'auteur du *Chat noir* et d'*Eureka*, le 7 octobre 1849, à l'âge de 37 ans.

Edgar Poe ne laissait aucun parent, excepté une sœur qui demeure à Richmond. Sa femme était morte quelque temps avant lui, et ils n'avaient pas d'enfants. C'était une demoiselle Clemm, et elle était un peu cousine de son mari. Sa mère était profondément attachée à Poe. Elle l'accompagna à travers toutes ses misères, et elle fut effroyablement frappée par sa fin prématurée. Le lien qui unissait leurs âmes ne fut point relâché par la mort de la fille.

Un si grand dévouement, une affection si noble, si inébranlable, fait le plus grand honneur à Edgar Poe. Certes, celui qui a su inspirer une si immense amitié avait des vertus, et sa personne spirituelle devait être bien séduisante.

M. Willis a publié une petite notice sur Poe ; j'en tire le morceau suivant :

« La première connaissance que nous eûmes de la retraite de M. Poe dans cette ville nous vint d'un appel qui nous fut fait par une dame qui se présenta à nous comme la mère de sa femme. Elle était à la recherche d'un emploi pour lui. Elle motiva sa conduite en nous expliquant qu'il était malade, que sa fille était tout à fait infirme, et que leur situation était telle, qu'elle avait cru devoir prendre sur elle-même de faire cette démarche. La contenance de cette dame, que son dévouement, que le complet abandon de sa vie chétive à une tendresse pleine de chagrins rendait belle et sainte, la voix douce et triste avec laquelle elle pressait son plaidoyer, ses manières d'un autre âge, mais habituellement et involontairement grandes et distinguées, l'éloge et l'appréciation qu'elle faisait des droits et des talents de son fils, tout nous révéla la présence d'un de ces Anges qui se font femmes dans les adversités humaines. C'était une rude destinée que celle qu'elle surveillait et protégeait. M. Poe écrivait avec une fastidieuse difficulté *et dans un style trop au-dessus du niveau intellectuel commun pour qu'on pût le payer cher.* Il était toujours plongé dans des embarras d'argent, et souvent, avec sa femme malade, manquant des premières nécessités de la vie. Chaque hiver, pendant des années, le spectacle le plus touchant que nous ayons vu dans cette ville a été cet infatigable serviteur du génie, pauvrement et insuffisamment vêtu, et allant de journal en journal avec un poëme à vendre ou un article sur un sujet littéraire ; quelquefois expliquant seulement d'une voix entrecoupée qu'il était malade, et demandant pour lui, ne disant pas autre chose que cela : *il est malade,* quelles que fussent les raisons

qu'il avait de ne rien écrire, et jamais, à travers ses larmes et ses récits de détresse, ne permettant à ses lèvres de lâcher une syllabe qui pût être interprétée comme un doute, une accusation, ou un amoindrissement de confiance dans le génie et les bonnes intentions de son fils. Elle ne l'abandonna pas après la mort de sa fille. Elle continua son ministère d'ange, vivant avec lui, prenant soin de lui, le surveillant, le protégeant, et, quand il était emporté au dehors par les tentations, à travers son chagrin et la solitude de ses sentiments refoulés, et son abnégation se réveillant dans l'abandon, les privations et les souffrances, elle *demandait* encore pour lui. Si le dévouement de la femme né avec un premier amour, et entretenu par la passion humaine, glorifie et consacre son objet, comme cela est généralement reconnu et avoué, que ne dit pas en faveur de celui qui l'inspira un dévouement comme celui-ci, pur, désintéressé, et saint comme la garde d'un esprit.

« Nous avons sous les yeux une lettre, écrite par cette dame, mistriss [*sic*] Clemm, le matin où elle apprit la mort de l'objet de cet amour infatigable. Ce serait la meilleure requête que nous pourrions faire pour elle, mais nous n'en copierons que quelques mots, — cette lettre est sacrée comme sa solitude, — pour garantir l'exactitude du tableau que nous venons de tracer, et pour ajouter de la force à l'appel que nous désirons faire en sa faveur :

« J'ai appris ce matin la mort de mon bien-aimé Eddie*...
« Pouvez-vous me transmettre quelques détails, quel-
« ques circonstances ?... Oh ! n'abandonnez pas votre
« pauvre amie dans cette amère affliction...
« Dites à M*** de venir ; j'ai à m'acquitter d'une com-
« mission envers lui de la part de mon pauvre Eddie...
« Je n'ai pas besoin de vous prier d'annoncer sa mort
« et *de bien parler de lui*. Je sais que vous le ferez. *Mais*
« *dites bien quel affectueux fils il était pour moi*, sa pauvre
« mère désolée !... »

* Transformation familière d'Edgar.

Comme cette pauvre femme se préoccupe de la réputation de son fils ! Que c'est beau ! Que c'est grand ! Admirable créature, autant ce qui est libre domine ce qui est fatal, autant l'esprit est au-dessus de la chair, autant ton affection plane sur toutes les affections humaines ! Puissent nos larmes traverser l'Océan, les larmes de tous ceux qui, comme ton pauvre Eddie, sont malheureux, inquiets, et que la misère et la douleur ont souvent traînés à la débauche, puissent-elles aller rejoindre ton cœur ! Puissent ces lignes, empreintes de la plus sincère et de la plus respectueuse admiration, plaire à tes yeux maternels ! Ton image quasi-divine voltigera incessamment au-dessus du martyrologe de la littérature !

La mort de M. Poe causa en Amérique une réelle émotion. De différentes parties de l'Union s'élevèrent de réels témoignages de douleur. La mort fait quelquefois pardonner bien des choses. Nous sommes heureux de mentionner une lettre de M. Longfellow, qui lui fait d'autant plus d'honneur qu'Edgar Poe l'avait fort maltraité : « Quelle mélancolique fin que celle de M. Poe, un homme si richement doué de génie ! Je ne l'ai jamais connu personnellement, mais j'ai toujours eu une haute estime pour sa puissance de prosateur et de poëte. Sa prose est remarquablement vigoureuse, directe, *et néanmoins abondante*, et son vers exhale un charme particulier de mélodie, une atmosphère de vraie poésie qui est tout à fait envahissante. L'âpreté de sa critique, je ne l'ai jamais attribuée qu'à l'irritabilité d'une nature ultra-sensible, exaspérée par toute manifestation du faux. »

Il est plaisant, avec son *abondance*, le prolixe auteur d'*Évangéline*. Prend-il donc Edgar Poe pour un miroir ?

II

C'est un plaisir très-grand et très-utile que de comparer les traits d'un grand homme avec ses œuvres. Les biographies, les notes sur les mœurs, les habitudes, le physique des artistes et des écrivains ont toujours excité une curiosité bien légitime. Qui n'a cherché quelquefois l'acuité du style et la netteté des idées d'Érasme dans le coupant de son profil, la chaleur et le tapage de leurs œuvres dans la tête de Diderot et dans celle de Mercier, où un peu de fanfaronnade se mêle à la bonhomie, l'ironie opiniâtre dans le sourire persistant de Voltaire, sa grimace de combat, la puissance de commandement et de prophétie dans l'œil jeté à l'horizon, et la solide figure de Joseph de Maistre, aigle et bœuf tout à la fois? Qui ne s'est ingénié à déchiffrer *la Comédie humaine* dans le front et le visage puissants et compliqués de Balzac?

M. Edgar Poe était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, mais toute sa personne solidement bâtie; ses pieds et ses mains petits. Avant que sa constitution fût attaquée, il était capable de merveilleux traits de force. On dirait que la Nature, et je crois qu'on l'a souvent remarqué, fait à ceux dont elle veut tirer de grandes choses la vie très-dure. Avec des apparences quelquefois chétives, ils sont taillés en athlètes, ils sont bons pour le plaisir comme pour la souffrance. Balzac, en assistant aux répétitions des *Ressources de Quinola*, les dirigeant et jouant lui-même tous les rôles, corrigeait des épreuves de ses livres; il soupait avec les acteurs, et quand tout le monde fatigué allait au sommeil, il retournait légèrement au travail. Chacun sait qu'il a fait de grands excès d'insomnie et de sobriété. Edgar Poe, dans sa jeunesse, s'était fort distingué à tous les exercices d'adresse et de force; cela ren-

trait un peu dans son talent : calculs et problèmes. Un jour, il paria qu'il partirait d'un des quais de Richmond, qu'il remonterait à la nage jusqu'à sept milles dans la rivière James, et qu'il reviendrait à pied dans le même jour. Et il le fit. C'était une journée brûlante d'été, et il ne s'en porta pas plus mal. Contenance, gestes, démarche, airs de tête, tout le désignait, quand il était dans ses bons jours, comme un homme de haute distinction. Il était *marqué* par la Nature, comme ces gens qui, dans un cercle, au café, dans la rue, *tirent* l'œil de l'observateur et le préoccupent. Si jamais le mot : étrange, dont on a tant abusé dans les descriptions modernes, s'est bien appliqué à quelque chose, c'est certainement au genre de beauté de M. Poe. Ses traits n'étaient pas grands, mais assez réguliers, le teint brun-clair, la physionomie triste et distraite, et quoiqu'elle ne portât le caractère ni de la colère, ni de l'insolence, elle avait quelque chose de pénible. Ses yeux, singulièrement beaux, semblaient être au premier aspect d'un gris sombre, mais, à un meilleur examen, ils apparaissaient glacés d'une légère teinte violette indéfinissable. Quant au front, il était superbe, non qu'il rappelât les proportions ridicules qu'inventent les mauvais artistes, quand, pour flatter le génie, ils le transforment en hydrocéphale, mais on eût dit qu'une force intérieure débordante poussait en avant les organes de la réflexion et de la construction. Les parties auxquelles les crâniologistes attribuent le sens du pittoresque n'étaient cependant pas absentes, mais elles semblaient dérangées, opprimées, coudoyées par la tyrannie hautaine et usurpatrice de la comparaison, de la construction et de la causalité. Sur ce front trônait aussi, dans un orgueil calme, le sens de l'idéalité et du beau absolu, le sens esthétique par excellence. Malgré toutes ces qualités, cette tête n'offrait pas un ensemble agréable et harmonieux. Vue de face, elle

frappait et commandait l'attention par l'expression dominatrice et inquisitoriale du front, mais le profil dévoilait certaines absences ; il y avait une immense masse de cervelle devant et derrière, et une quantité médiocre au milieu ; enfin, une énorme puissance animale et intellectuelle, et un manque à l'endroit de la vénérabilité et des qualités affectives. Les échos désespérés de la mélancolie, qui traversent les ouvrages de Poe, ont un accent pénétrant, il est vrai, mais il faut dire aussi que c'est une mélancolie bien solitaire et peu sympathique au commun des hommes. Je ne puis m'empêcher de rire en pensant aux quelques lignes qu'un écrivain fort estimé aux États-Unis, et dont j'ai oublié le nom, a écrites sur Poe, quelque temps après sa mort. Je cite de mémoire, mais je réponds du sens : « Je viens de relire les ouvrages du regrettable Poe. Quel poëte admirable ! quel conteur surprenant ! quel esprit prodigieux et surnaturel ! C'était bien la tête forte de notre pays ! Eh bien ! je donnerais ses soixante-dix contes mystiques, analytiques et grotesques, tous si brillants et pleins d'idées, pour un bon petit livre du foyer, un livre de famille, qu'il aurait pu écrire avec ce style merveilleusement pur qui lui donnait une si grande supériorité sur nous. Combien M. Poe serait plus grand ! » Demander un livre de famille à Edgar Poe ! Il est donc vrai que la sottise humaine sera la même sous tous les climats, et que le critique voudra toujours attacher de lourds légumes à des arbustes de délectation.

Poe avait les cheveux noirs, traversés de quelques fils blancs, une grosse moustache hérissée, et qu'il oubliait de mettre en ordre et de lisser proprement. Il s'habillait avec bon goût, mais un peu négligemment, comme un gentleman qui a bien autre chose à faire. Ses manières étaient excellentes, très polies et pleines de certitude. Mais sa conversation mérite une mention particulière. La première

fois que je questionnai un Américain là-dessus, il me répondit en riant beaucoup : « Oh ! oh ! il avait une conversation *qui n'était pas du tout consécutive !* » Après quelques explications, je compris que M. Poe faisait de vastes enjambées dans le monde des idées, comme un mathématicien qui démontrerait devant des élèves déjà très-forts, et qu'il monologuait beaucoup. De fait, c'était une conversation essentiellement nourrissante. Il n'était pas *beau parleur*, et d'ailleurs sa parole, comme ses écrits, avait horreur de la convention ; mais un vaste savoir, la connaissance de plusieurs langues, de fortes études, des idées ramassées dans plusieurs pays faisaient de cette parole un excellent enseignement. Enfin, c'était un homme à fréquenter pour les gens qui mesurent leur amitié d'après le gain spirituel qu'ils peuvent retirer d'une fréquentation. Mais il paraît que Poe était fort peu difficile sur le choix de son auditoire. Que ses auditeurs fussent capables de comprendre ses abstractions ténues, ou d'admirer les glorieuses conceptions qui coupaient incessamment de leurs lueurs le ciel sombre de son cerveau, il ne s'en inquiétait guère. Il s'asseyait dans une taverne, à côté d'un sordide polisson, et lui développait gravement les grandes lignes de son terrible livre *Eureka*, avec un sang-froid implacable, comme s'il eût dicté à un secrétaire, ou disputé avec Képler, Bacon ou Swedenborg. C'est là un trait particulier de son caractère. Jamais homme ne s'affranchit plus complétement des règles de la société, s'inquiéta moins des passants, et pourquoi, certains jours, on le recevait dans les cafés de bas étage et pourquoi on lui refusait l'entrée des endroits où boivent *les honnêtes gens*. Jamais aucune société n'a absous ces choses-là, encore moins une société Anglaise ou Américaine. Poe avait déjà son génie à se faire pardonner ; il avait fait dans *le Messager* une chasse terrible à la médiocrité ; sa critique avait

été disciplinaire et dure, comme celle d'un homme supérieur et solitaire qui ne s'intéresse qu'aux idées. Il vint un moment où il prit toutes les choses humaines en dégoût, et où la métaphysique seule lui était de quelque chose. Poe, éblouissant par son esprit son pays jeune et informe, choquant par ses mœurs des hommes qui se croyaient ses égaux, devenait fatalement l'un des plus malheureux écrivains. Les rancunes s'ameutèrent, la solitude se fit autour de lui. A Paris, en Allemagne, il eût trouvé des amis qui l'auraient facilement compris et soulagé ; en Amérique, il fallait qu'il arrachât son pain. Ainsi s'expliquent parfaitement l'ivrognerie et le changement perpétuel de résidence. Il traversait la vie comme un Sahara, et changeait de place comme un Arabe.

Mais il y a encore d'autres raisons : les douleurs profondes du ménage, par exemple. Nous avons vu que sa jeunesse précoce avait été tout d'un coup jetée dans les hasards de la vie. Poe fut presque toujours seul ; de plus, l'effroyable contention de son cerveau et l'âpreté de son travail devaient lui faire trouver une volupté d'oubli dans le vin et les liqueurs. Il tirait un soulagement de ce qui fait une fatigue pour les autres. Enfin, rancunes littéraires, vertiges de l'infini, douleurs de ménage, insultes de la misère, Poe fuyait tout dans le noir de l'ivresse, comme dans le noir de la tombe ; car il ne buvait pas en gourmand, mais en barbare ; à peine l'alcool avait-il touché ses lèvres qu'il allait se planter au comptoir, et il buvait coup sur coup jusqu'à ce que son bon Ange fût noyé, et ses facultés anéanties. Il est un fait prodigieux, mais qui est attesté par toutes les personnes qui l'ont connu, c'est que ni la pureté, le fini de son style, ni la netteté de sa pensée, ni son ardeur au travail et à des recherches difficiles ne furent altérés par sa terrible habitude. La confection de la plupart de ses bons morceaux a précédé ou

suivi une de ses crises. Après l'apparition d'*Eureka*, il s'adonna à la boisson avec fureur. A New-York, le matin même où la Revue Whig publiait *le Corbeau*, pendant que le nom de Poe était dans toutes les bouches, et que tout le monde se disputait son poëme, il traversait Broadway * en battant les maisons et en trébuchant.

L'ivrognerie littéraire est un des phénomènes les plus communs et les plus lamentables de la vie moderne; mais peut-être y a-t-il bien des circonstances atténuantes. Du temps de Saint-Amant, de Chapelle et de Colletet, la littérature se soûlait aussi, mais joyeusement, en compagnie de nobles et de grands qui étaient fort lettrés, et qui ne craignaient pas le *cabaret*. Certaines dames ou demoiselles elles-mêmes ne rougissaient pas d'aimer un peu le vin, comme le prouve l'aventure de celle que sa servante trouva en compagnie de Chapelle, tous deux pleurant à chaudes larmes après souper sur ce pauvre Pindare, mort par la faute des médecins ignorants. Au XVIII[e] siècle, la tradition continue, mais s'altère un peu. L'école de Rétif boit, mais c'est déjà une école de parias, un monde souterrain. Mercier, très vieux, est rencontré rue du Coq-Honoré; Napoléon est monté sur le XVIII[e] siècle, Mercier est un peu ivre, et il dit *qu'il ne vit plus que par curiosité* **. Aujourd'hui, l'ivrognerie littéraire a pris un caractère sombre et sinistre. Il n'y a plus de classe spécialement lettrée qui se fasse honneur de frayer avec les hommes de lettres. Leurs travaux absorbants et les haines d'école les empêchent de se réunir entre eux. Quant aux femmes, leur éducation informe, leur incompétence politique et littéraire empêchent beaucoup d'auteurs de voir en elles autre chose que des ustensiles de ménage ou des objets de luxure. Le

* Boulevard de New-York. C'est justement là qu'est la boutique d'un des libraires de Poe.

** Victor Hugo connaissait-il ce mot?

dîner absorbé et l'animal satisfait, le poëte entre dans la vaste solitude de sa pensée; quelquefois il est très-fatigué par le métier. Que devenir alors ? Puis, son esprit s'accoutume à l'idée de sa force invincible, et il ne peut plus résister à l'espérance de retrouver dans la boisson les visions calmes ou effrayantes qui sont déjà ses vieilles connaissances. C'est sans doute à la même transformation de mœurs, qui a fait du monde lettré une classe à part, qu'il faut attribuer l'immense consommation de tabac que fait la nouvelle littérature.

III

Je vais m'appliquer à donner une idée du caractère général qui domine les œuvres d'Edgar Poe. Quant à faire une analyse de toutes, à moins d'écrire un volume, ce serait chose impossible, car ce singulier homme, malgré sa vie déréglée et diabolique, a beaucoup produit. Poe se présente sous trois aspects : critique, poëte et romancier; encore dans le romancier y a-t-il un philosophe.

Quand il fut appelé à la direction du *Messager littéraire du sud*, il fut stipulé qu'il recevrait 2,500 francs par an. En échange de ces très-médiocres appointements, il devait se charger de la lecture et du choix des morceaux destinés à composer le numéro du mois, et de la rédaction de la partie dite *editorial*, c'est-à-dire de l'analyse de tous les ouvrages parus et de l'appréciation de tous les faits littéraires. En outre, il donnait souvent, très souvent, une nouvelle ou un morceau de poésie. Il fit ce métier pendant deux ans à peu près. Grâce à son active direction et à l'originalité de sa critique, *le Messager littéraire* attira bientôt tous les yeux. J'ai là, devant moi, la collection des numéros

de ces deux années : la partie *editorial* est considérable ; les articles sont très-longs. Souvent, dans le même numéro, on trouve un compte-rendu d'un roman, d'un livre de poésie, d'un livre de médecine, de physique ou d'histoire. Tous sont faits avec le plus grand soin, et dénotent chez leur auteur une connaissance de différentes littératures et une aptitude scientifique qui rappelle les écrivains français du XVIIIe siècle. Il paraît que pendant ses précédentes misères, Edgar Poe avait mis son temps à profit et remué bien des idées. Il y a là une collection remarquable d'appréciations critiques des principaux auteurs Anglais et Américains, souvent des Mémoires Français. D'où partait une idée, quelle était son origine, son but, à quelle école elle appartenait, quelle était la méthode de l'auteur, salutaire ou dangereuse, tout cela était nettement, clairement et rapidement expliqué. Si Poe attira fortement les yeux sur lui, il se fit aussi beaucoup d'ennemis. Profondément pénétré de ses convictions, il fit une guerre infatigable aux faux raisonnements, aux pastiches niais, aux solécismes, aux barbarismes et à tous les délits littéraires qui se commettent journellement dans les journaux et les livres. De ce côté-là, on n'avait rien à lui reprocher, il prêchait d'exemple ; son style est pur, adéquat à ses idées, et en rend l'empreinte exacte. Poe est toujours correct. C'est un fait très-remarquable qu'un homme d'une imagination aussi vagabonde et aussi ambitieuse soit en même temps si amoureux des règles, et capable de studieuses analyses et de patientes recherches. On eût dit une antithèse faite chair. Sa gloire de critique nuisit beaucoup à sa fortune littéraire. Beaucoup de gens voulurent se venger. Il n'est sorte de reproches qu'on ne lui ait plus tard jetés à la figure, à mesure que son œuvre grossissait. Tout le monde connaît cette longue kyrielle banale : immoralité, manque de tendresse, absence de conclusions, extrava-

gance, littérature inutile. Jamais la critique française n'a pardonné à Balzac *le Grand homme de province à Paris.*

Comme poëte, Edgar Poe est un homme à part. Il représente presque à lui seul le mouvement romantique de l'autre côté de l'Océan. Il est le premier Américain qui, à proprement parler, ait fait de son style un outil. Sa poésie, profonde et plaintive, est néanmoins ouvragée, pure, correcte et brillante comme un bijou de cristal. On voit que, malgré leurs étonnantes qualités qui les ont fait adorer des âmes tendres et molles, MM. Alfred de Musset et Alphonse de Lamartine n'eussent pas été de ses amis, s'il avait vécu parmi nous. Ils n'ont pas assez de volonté et ne sont pas assez maîtres d'eux-mêmes. Edgar Poe aimait les rhythmes compliqués, et, quelque compliqués qu'ils fussent, il y enfermait une harmonie profonde. Il y a un petit poëme de lui, intitulé *les Cloches,* qui est une véritable curiosité littéraire ; traduisible, cela ne l'est pas. *Le Corbeau* eut un vaste succès. De l'aveu de MM. Longfellow et Emerson, c'est une merveille. Le sujet en est mince, c'est une pure œuvre d'art. Dans une nuit de tempête et de pluie, un étudiant entend tapoter à sa fenêtre d'abord, puis à sa porte ; il ouvre, croyant à une visite. C'est un malheureux corbeau perdu qui a été attiré par la lumière de la lampe. Ce corbeau apprivoisé a appris à parler chez un autre maître, et le premier mot qui tombe par hasard du bec du sinistre oiseau frappe juste un des compartiments de l'âme de l'étudiant, et en fait jaillir une série de tristes pensées endormies : *une femme morte, mille aspirations trompées, mille désirs déçus, une existence brisée*, un fleuve de souvenirs qui se répand dans la nuit froide et désolée. Le son est grave et quasi-surnaturel, comme les pensées de l'insomnie ; les vers tombent un à un, comme des larmes monotones. Dans *le Pays des songes, the Dreamland*, il a essayé de peindre la succession des rêves et des images fantastiques qui assiégent

l'âme quand l'œil du corps est fermé. D'autres morceaux, tels qu'*Ulalume*, *Annabel Lee*, jouissent d'une égale célébrité. Mais le bagage poétique d'Edgar Poe est mince. Sa poésie, condensée et laborieuse, lui coûtait sans doute beaucoup de peine, et il avait trop souvent besoin d'argent pour se livrer à cette voluptueuse et infructueuse douleur.

Comme nouvelliste et romancier, Edgar Poe est unique dans son genre, ainsi que Maturin, Balzac, Hoffmann, chacun dans le sien. Les différents morceaux qu'il a éparpillés dans les Revues ont été réunis en deux faisceaux, l'un, *Tales of the grotesque and arabesque*, l'autre, *Edgar A. Poe's tales*, édition de Wiley et Putnam. Cela fait un total de soixante-douze morceaux à peu près. Il y a là-dedans des bouffonneries violentes, du grotesque pur, des aspirations effrénées vers l'infini, et une grande préoccupation du magnétisme. La petite édition des contes a eu un grand succès à Paris comme en Amérique, parce qu'elle contient des choses très-dramatiques, mais d'un dramatique tout particulier.

Je voudrais pouvoir caractériser d'une manière très-brève et très-sûre la littérature de Poe, car c'est une littérature toute nouvelle. Ce qui lui imprime un caractère essentiel et la distingue entre toutes, c'est, qu'on me pardonne ces mots singuliers, le conjecturisme et le probabilisme. On peut vérifier mon assertion sur quelques-uns de ses sujets.

Le Scarabée d'or : analyse des moyens successifs à employer pour deviner un cryptogramme, à l'aide duquel on peut découvrir un trésor enfoui. Je ne puis m'empêcher de penser avec douleur que l'infortuné E. Poe a dû plus d'une fois rêver aux moyens de découvrir des trésors. Que l'explication de cette méthode, qui fait la curieuse et littéraire spécialité de certains secrétaires de police, est logique et lucide ! Que la description du trésor est belle,

et comme on en reçoit une bonne sensation de chaleur et d'éblouissement! Car on le trouve, le trésor! *ce n'était point un rêve*, comme il arrive généralement dans tous ces romans, où l'auteur vous réveille brutalement après avoir excité votre esprit par des espérances apéritives ; cette fois, c'est un trésor *vrai*, et le déchiffreur l'a bien gagné. En voici le compte exact : en monnaie, quatre cent cinquante mille dollars, pas un atome d'argent, tout en or, et d'une date très ancienne ; les pièces très-grandes et très-pesantes, inscriptions illisibles ; cent dix diamants, dix-huit rubis, trois cent dix émeraudes, vingt-et-un saphirs et une opale ; deux cents bagues et boucles d'oreilles massives, une trentaine de chaînes, quatre-vingt-trois crucifix, cinq encensoirs, un énorme bol à punch en or avec feuilles de vigne et bacchantes, deux poignées d'épée, cent quatre-vingt-dix-sept montres ornées de pierreries. Le contenu du coffre est d'abord évalué à un million et demi de dollars, mais la vente des bijoux porte le total au delà. La description de ce trésor donne des vertiges de grandeur et des ambitions de bienfaisance. Il y avait, certes, dans le coffre enfoui par le pirate Kidd, de quoi soulager bien des désespoirs inconnus.

Le Maelstrom : ne pourrait-on pas descendre dans un gouffre dont on n'a pas encore trouvé le fond, en étudiant d'une manière nouvelle les lois de la pesanteur ?

L'Assassinat de la rue Morgue pourrait en remontrer à des juges d'instruction. Un assassinat a été commis. Comment? par qui ? Il y a dans cette affaire des faits inexplicables et contradictoires. La police jette sa langue aux chiens. Un jeune homme se présente qui va refaire l'instruction par amour de l'art.

Par une concentration extrême de sa pensée, et par l'analyse successive de tous les phénomènes de son entendement, il est parvenu à surprendre la loi de la génération

des idées. Entre une parole et une autre, entre deux idées tout à fait étrangères en apparence, il peut rétablir toute la série intermédiaire, et combler aux yeux éblouis la lacune des idées non exprimées et presque inconscientes. Il a étudié profondément tous les possibles et tous les enchaînements probables des faits. Il remonte d'induction en induction, et arrive à démontrer péremptoirement que c'est un singe qui a fait le crime.

La Révélation magnétique : le point de départ de l'auteur a évidemment été celui-ci : ne pourrait-on pas, à l'aide de la force inconnue dite fluide magnétique, découvrir la loi qui régit les mondes ultérieurs? Le début est plein de grandeur et de solennité. Le médecin a endormi son malade seulement pour le soulager. « Que pensez-vous de votre mal ? — J'en mourrai. — Cela vous cause-t-il du chagrin ? — Non. » Le malade se plaint qu'on l'interroge mal. « Dirigez-moi », dit le médecin. « Commencez par le commencement. — Qu'est-ce que le commencement ? — (*A voix très-basse.*) C'est DIEU. — Dieu est-il esprit ? — Non. — Est-il donc matière ? — Non. » Suit une très-vaste théorie de la matière, des gradations de la matière et de la hiérarchie des êtres. J'ai publié ce morceau dans un des numéros de *la Liberté de penser*, en 1848.

Ailleurs, voici le récit d'une âme qui vivait sur une planète disparue. Le point de départ a été : peut-on, par voie d'induction et d'analyse, deviner quels seraient les phénomènes physiques et moraux chez les habitants d'un monde dont s'approcherait une comète homicide ?

D'autres fois, nous trouvons du fantastique pur, moulé sur nature, et sans explication, à la manière d'Hoffmann : *l'Homme des foules* se plonge sans cesse au sein de la foule ; il nage avec délices dans l'océan humain. Quand descend le crépuscule plein d'ombres et de lumières tremblantes, il fuit les quartiers pacifiés, et recherche avec ardeur ceux

où grouille vivement la matière humaine. A mesure que le cercle de la lumière et de la vie se rétrécit, il en cherche le centre avec inquiétude ; comme les hommes du déluge, il se cramponne désespérément aux derniers points culminants de l'agitation publique. Et voilà tout. Est-ce un criminel qui a horreur de la solitude ? Est-ce un imbécile qui ne peut pas se supporter lui-même ?

Quel est l'auteur parisien un peu lettré qui n'a pas lu *le Chat noir* ? Là, nous trouvons des qualités d'un ordre différent. Comme ce terrible poëme du crime commence d'une manière douce et innocente ! « Ma femme et moi nous fûmes unis par une grande communauté de goûts, et par notre bienveillance pour les animaux ; nos parents nous avaient légué cette passion. Aussi notre maison ressemblait à une ménagerie ; nous avions chez nous des bêtes de toute espèce. » Leurs affaires se dérangent. Au lieu d'agir, l'homme s'enferme dans la rêverie noire de la taverne. Le beau chat noir, l'aimable Pluton, qui se montrait jadis si prévenant quand le maître rentrait, a pour lui moins d'égards et de caresses ; on dirait même qu'il le fuit et qu'il flaire les dangers de l'eau-de-vie et du genièvre. L'homme est offensé. Sa tristesse, son humeur taciturne et solitaire augmentent avec l'habitude du poison. Que la vie sombre de la taverne, que les heures silencieuses de l'ivresse morne sont bien décrites ! Et pourtant c'est rapide et bref. Le reproche muet du chat l'irrite de plus en plus. Un soir, pour je ne sais quel motif, il saisit la bête, tire son canif et lui extirpe un œil. L'animal borgne et sanglant le fuira désormais, et sa haine s'en accroîtra. Enfin, il le pend et l'étrangle. Ce passage mérite d'être cité :

« Cependant le chat guérit lentement. L'orbite de l'œil perdu présentait, il est vrai, un spectacle effrayant ; toutefois il ne paraissait plus souffrir. Il parcourait la maison

comme à l'ordinaire, mais, ainsi que cela devait être, il se sauvait dans une terreur extrême à mon approche. Il me restait assez de cœur pour que je m'affligeasse d'abord de cette aversion évidente d'une créature qui m'avait tant aimé. Ce sentiment céda bientôt à l'irritation ; et puis vint, pour me conduire à une chute finale et irrévocable, l'esprit de PERVERSITÉ. De cette force la philosophie ne tient aucun compte. Cependant, aussi fermement que je crois à l'existence de mon âme, je crois que la perversité est une des impulsions primitives du cœur humain, l'une des facultés ou sentiments primaires, indivisibles, qui constituent le caractère de l'homme. — Qui n'a pas cent fois commis une action folle ou vile, par la seule raison qu'il savait devoir s'en abstenir ? N'avons-nous pas une inclination perpétuelle, en dépit de notre jugement, à violer ce qui est *la loi*, seulement parce que nous savons que c'est la loi ? Cet esprit de perversité, dis-je, causa ma dernière chute. Ce fut ce désir insondable que l'âme éprouve de s'affliger elle-même, — de violenter sa propre nature, — de faire mal pour le seul amour du mal, — qui me poussa à continuer, et enfin à consommer la torture que j'avais infligée à cette innocente bête. Un matin, de sang-froid, j'attachai une corde à son cou, et je le pendis à une branche d'arbre. — Je le pendis en versant d'abondantes larmes et le cœur plein du remords le plus amer ; — je le pendis, *parce que* je savais qu'il m'avait aimé et *parce que* je sentais qu'il ne m'avait donné aucun sujet de colère ; — je le pendis, parce que je savais qu'en faisant ainsi je commettais un crime, un péché mortel qui mettait en péril mon âme immortelle, au point de la placer, si une telle chose était possible, hors de la sphère de la miséricorde infinie du Dieu très miséricordieux et très terrible. »

Un incendie achève de ruiner les deux époux, qui se réfugient dans un pauvre quartier. L'homme boit toujours. Sa maladie fait d'effroyables progrès, « *car quelle maladie est comparable à l'alcool ?* » Un soir, il aperçoit sur un des

tonneaux du cabaret un fort beau chat noir, exactement semblable au sien. L'animal se laisse approcher et lui rend ses caresses. Il l'emporte pour consoler sa femme. Le lendemain on découvre que le chat est borgne, et du même œil. Cette fois-ci, c'est l'amitié de l'animal qui l'exaspérera lentement; sa fatigante obséquiosité lui fait l'effet d'une vengeance, d'une ironie, d'un remords incarné dans une bête mystérieuse. Il est évident que la tête du malheureux est troublée. Un soir, comme il descendait à la cave avec sa femme pour une besogne de ménage, le fidèle chat qui les accompagne s'embarrasse dans ses jambes en le frôlant. Furieux, il veut s'élancer sur lui; sa femme se jette au-devant; il l'étend d'un coup de hache. Comment fait-on disparaître un cadavre, telle est sa première pensée. La femme est mise dans le mur, convenablement recrépi et bouché avec du mortier sali habilement. Le chat a fui. « Il a compris ma colère, et a jugé qu'il était prudent de s'esquiver. » Notre homme dort du sommeil des justes; et le matin, au soleil levant, sa joie et son allégement sont immenses de ne pas sentir son réveil assassiné par les caresses odieuses de la bête. Cependant, la justice a fait plusieurs perquisitions chez lui, et les magistrats découragés vont se retirer, quand tout d'un coup: « Vous oubliez la cave, Messieurs », dit-il. On visite la cave, et comme ils remontent les marches sans avoir trouvé aucun indice accusateur, « voilà que, pris d'une idée diabolique et d'une exaltation d'orgueil inouï, je m'écriai: Beau mur! belle construction, en vérité! on ne fait plus de caves pareilles! Et, ce disant, je frappai le mur de ma canne à l'endroit même où était cachée la victime. » Un cri profond, lointain, plaintif se fait entendre ; l'homme s'évanouit; la justice s'arrête, abat le mur, le cadavre tombe en avant, et un chat effrayant, moitié poil, moitié plâtre, s'élance avec son œil unique, sanglant et fou.

Ce ne sont pas seulement les probabilités et les possibilités qui ont fortement allumé l'ardente curiosité de Poe, mais aussi les maladies de l'esprit. *Bérénice* est un admirable échantillon dans ce genre ; quelque invraisemblable et outrée que ma sèche analyse la fasse paraître, je puis affirmer au lecteur que rien n'est plus logique et possible que cette affreuse histoire. Egœus et Bérénice sont cousins ; Egœus, pâle, acharné à la théosophie, chétif et abusant des forces de son esprit pour l'intelligence des choses abstruses ; Bérénice, folle et joueuse, toujours en plein air, dans les bois et le jardin, admirablement belle, d'une beauté lumineuse et charnelle. Bérénice est attaquée d'une maladie mystérieuse et horrible désignée quelque part sous le nom assez bizarre de *distorsion de personnalité.* On dirait qu'il est question d'hystérie. Elle subit aussi quelques attaques d'épilepsie, fréquemment suivies de léthargie, tout à fait semblables à la mort, et dont le réveil est généralement brusque et soudain. Cette admirable beauté s'en va, pour ainsi dire, en dissolution. Quant à Egœus, sa maladie, pour parler, dit-il, le langage du vulgaire, est encore plus bizarre. Elle consiste dans une exagération de la puissance méditative, une irritation morbide des facultés *attentives.* « Perdre de longues heures les yeux attachés à une phrase vulgaire, rester absorbé une grande journée d'été dans la contemplation d'une ombre sur le parquet, m'oublier une nuit entière à surveiller la flamme droite d'une lampe ou les braises du foyer, répéter indéfiniment un mot vulgaire jusqu'à ce que le son cessât d'apporter à mon esprit une idée distincte, perdre tout sentiment de l'existence physique dans une immobilité obstinée, telles étaient quelques-unes des aberrations dans lesquelles m'avait jeté une condition intellectuelle qui, si elle n'est pas sans exemple, appelle certainement l'étude et l'analyse. » Et il prend bien soin de nous faire remar-

quer que ce n'est pas là l'exagération de la rêverie commune à tous les hommes ; car le rêveur prend un objet intéressant pour point de départ, il roule de déduction en déduction, et après une longue journée de rêverie, la cause première est tout à fait envolée, l'*incitamentum* a disparu. Dans le cas d'Egœus, c'est le contraire. L'objet est invariablement puéril ; mais, à travers le milieu d'une contemplation violente, il prend une importance de réfraction. Peu de déductions, point de méditations agréables ; et à la fin, la cause première, bien loin d'être hors de vue, a conquis un intérêt surnaturel, elle a pris une grosseur anormale qui est le caractère distinctif de cette maladie.

Egœus va épouser sa cousine. Au temps de son incomparable beauté, il ne lui a jamais adressé un seul mot d'amour ; mais il éprouve pour elle une grande amitié et une grande pitié. D'ailleurs, n'a-t-elle pas l'immense attrait d'un problème ? Et, comme il l'avoue, *dans l'étrange anomalie de son existence, les sentiments ne lui sont jamais venus du cœur, et les passions lui sont toujours venues de l'esprit.* Un soir, dans la bibliothèque, Bérénice se trouve devant lui. Soit qu'il ait l'esprit troublé, soit par l'effet du crépuscule, il la voit plus grande que de coutume. Il contemple longtemps sans dire un mot ce fantôme aminci qui, dans une douloureuse coquetterie de femme enlaidie, essaye un sourire, un sourire qui veut dire : Je suis bien changée, n'est-ce pas ? Et alors elle montre entre ses pauvres lèvres tortillées toutes ses dents. « Plût à Dieu que je ne les eusse jamais vues, ou que, les ayant vues, je fusse mort ! »

Voilà les dents installées dans la tête de l'homme. Deux jours et une nuit, il reste cloué à la même place, avec des dents flottantes autour de lui. Les dents sont daguerréotypées dans son cerveau, longues, étroites, comme des dents de cheval mort ; pas une tache, pas une crénelure, pas une pointe ne lui a échappé. Il frissonne d'horreur quand

il s'aperçoit qu'il en est venu à leur attribuer une faculté de sentiment et une puissance d'expression morale indépendante même des lèvres : « On disait de Mlle Sallé *que tous ses pas étaient des sentiments,* et de Bérénice, je croyais plus sérieusement que toutes ses dents étaient des idées. »

Vers la fin du second jour, Bérénice est morte ; Egœus n'ose pas refuser d'entrer dans la chambre funèbre et de dire un dernier adieu à la dépouille de sa cousine. La bière a été déposée sur le lit. Les lourdes courtines du lit qu'il soulève retombent sur ses épaules et l'enferment dans la plus étroite communion avec la défunte. Chose singulière, un bandeau qui entourait les joues s'est dénoué. Les dents reluisent implacablement blanches et longues. Il s'arrache du lit avec énergie, et se sauve épouvanté.

Depuis lors, les ténèbres se sont amoncelées dans son esprit, et le récit devient trouble et confus. Il se retrouve dans la bibliothèque à une table, avec une lampe, un livre ouvert devant lui, et ses yeux tressaillent en tombant sur cette phrase: *Dicebant mihi sodales, si sepulchrum amicæ visitarem, curas meas aliquantulum fore levatas.* A côté, une boîte d'ébène. Pourquoi cette boîte d'ébène ? N'est-ce pas celle du médecin de la famille ? Un domestique entre pâle et troublé ; il parle bas et mal. Cependant il est question dans ses phrases entrecoupées de violation de sépulture, de grands cris qu'on aurait entendus, d'un cadavre encore chaud et palpitant qu'on aurait trouvé au bord de sa fosse tout sanglant et tout mutilé. Il montre à Egœus ses vêtements ; ils sont terreux et sanglants. Il le prend par la main ; elle porte des empreintes singulières, des déchirures d'ongles. Il dirige son attention sur un outil qui repose contre le mur. C'est une bêche. Avec un cri effroyable Egœus saute sur la boîte ; mais dans sa faiblesse et son agitation il la laisse tomber, et la boîte, en s'ouvrant, donne passage à des instruments de chirurgie dentaire qui s'éparpillent

sur le parquet avec un affreux bruit de ferraille mêlés aux objets maudits de son hallucination. Le malheureux, dans une absence de conscience, est allé arracher son idée fixe de la mâchoire de sa cousine, ensevelie par erreur pendant une de ses crises.

Généralement, Edgar Poe supprime les accessoires, ou du moins ne leur donne qu'une valeur très-minime. Grâce à cette sobriété cruelle, l'idée génératrice se fait mieux voir et le sujet se découpe ardemment sur ces fonds nus. Quant à sa méthode de narration, elle est simple. Il abuse du *je* avec une cynique monotonie. On dirait qu'il est tellement sûr d'intéresser, qu'il s'inquiète peu de varier ses moyens. Ses contes sont presque toujours des récits ou des manuscrits du principal personnage. Quant à l'ardeur avec laquelle il travaille souvent dans l'horrible, j'ai remarqué chez plusieurs hommes qu'elle était souvent le résultat d'une très-grande énergie vitale inoccupée, quelquefois d'une opiniâtre chasteté, et aussi d'une profonde sensibilité refoulée. La volupté surnaturelle que l'homme peut éprouver à voir couler son propre sang, les mouvements brusques et inutiles, les grands cris jetés en l'air presque involontairement sont des phénomènes analogues. La douleur est un soulagement à la douleur, l'action délasse du repos.

Un autre caractère particulier de sa littérature est qu'elle est tout à fait anti-féminine. Je m'explique. Les femmes écrivent, écrivent avec une rapidité débordante ; leur cœur bavarde à la rame. Elles ne connaissent généralement ni l'art, ni la mesure, ni la logique ; leur style traîne et ondoie comme leurs vêtements. Un très-grand et très-justement illustre écrivain, George Sand elle-même, n'a pas tout à fait, malgré sa supériorité, échappé à cette loi du tempérament ; elle jette ses chefs-d'œuvre à la poste comme des lettres. Ne dit-on pas qu'elle écrit ses livres sur du papier à lettres ?

Dans les livres d'Edgar Poe, le style est serré, *concaténé ;* la mauvaise volonté du lecteur ou sa paresse ne pourront pas passer à travers les mailles de ce réseau tressé par la logique. Toutes les idées, comme des flèches obéissantes, volent au même but.

J'ai traversé une longue enfilade de contes sans trouver une histoire d'amour. Je n'y ai pensé qu'à la fin, tant cet homme est enivrant. Sans vouloir préconiser d'une manière absolue ce système ascétique d'une âme ambitieuse, je pense qu'une littérature sévère serait chez nous une protestation utile contre l'envahissante *fatuité* des femmes, de plus en plus surexcitée par la dégoûtante idolâtrie des hommes ; et je suis très-indulgent pour Voltaire, trouvant bon, dans sa préface de *la Mort de César*, tragédie sans femme, sous de feintes excuses de son impertinence, de bien faire remarquer son glorieux tour de force.

Dans Edgar Poe, point de pleurnicheries énervantes ; mais partout, mais sans cesse l'infatigable ardeur vers l'idéal. Comme Balzac qui mourut peut-être triste de ne pas être un pur savant, il a des rages de science. Il a écrit un *Manuel du conchyliologiste* que j'ai oublié de mentionner. Il a, comme les conquérants et les philosophes, une entraînante aspiration vers l'unité ; il assimile les choses morales aux choses physiques. On dirait qu'il cherche à appliquer à la littérature les procédés de la philosophie, et à la philosophie la méthode de l'algèbre. Dans cette incessante ascension vers l'infini, on perd un peu l'haleine. L'air est raréfié dans cette littérature comme dans un laboratoire. On y contemple sans cesse la glorification de la volonté s'appliquant à l'induction et à l'analyse. Il semble que Poe veuille arracher la parole aux prophètes, et s'attribuer le monopole de l'explication rationnelle. Aussi, les paysages qui servent quelquefois de fond à ses fictions fébriles sont-ils pâles comme des fantômes. Poe,

qui ne partageait guère les passions des autres hommes, dessine des arbres et des nuages qui ressemblent à des rêves de nuages et d'arbres, ou plutôt qui ressemblent à ses étranges personnages, agités comme eux d'un frisson surnaturel et galvanique.

Une fois, cependant, il s'est appliqué à faire un livre purement humain. *La Narration d'Arthur Gordon Pym*, qui n'a pas eu un grand succès, est une histoire de navigateurs qui, après de rudes avaries, ont été pris par les calmes dans les mers du Sud. Le génie de l'auteur se réjouit dans ces terribles scènes et dans les étonnantes peintures de peuplades et d'îles qui ne sont point marquées sur les cartes. L'exécution de ce livre est excessivement simple et minutieuse. D'ailleurs, il est présenté comme un livre de bord. Le navire est devenu ingouvernable ; les vivres et l'eau buvable sont épuisés ; les marins sont réduits au cannibalisme. Cependant, un brick est signalé.

« Nous n'aperçûmes personne à son bord jusqu'à ce qu'il fût arrivé à un quart de mille de nous. Alors nous vîmes trois hommes qu'à leur costume nous prîmes pour des Hollandais. Deux d'entre eux étaient couchés sur de vieilles voiles près du gaillard d'avant, et le troisième, qui paraissait nous regarder avec curiosité, était à l'avant, à tribord, près du beaupré. Ce dernier était un homme grand et vigoureux, avec la peau très-noire. Il semblait, par ses gestes, nous encourager à prendre patience, nous faisant des signes qui nous semblaient pleins de joie, mais qui ne laissaient pas que d'être bizarres, et souriant immuablement, comme pour déployer une rangée de dents blanches très-brillantes. Le navire approchant davantage, nous vîmes son bonnet de laine rouge tomber de sa tête dans l'eau ; mais il n'y prit pas garde, continuant toujours ses sourires et ses gestes baroques. Je rapporte toutes ces choses et ces circonstances minutieusement, et je les rap-

porte, cela doit être compris, précisément comme elles nous apparurent.

« Le brick venait à nous lentement, et mettait maintenant le cap droit sur nous, et, — je ne puis parler de sang-froid de cette aventure, — nos cœurs sautaient follement au-dedans de nous, et nous répandions toutes nos âmes en cris d'allégresse et en actions de grâces à Dieu pour la complète, glorieuse et inespérée délivrance que nous avions si palpablement sous la main. Tout à coup et tout à la fois, de l'étrange navire, — nous étions maintenant sous le vent à lui, — nous arrivèrent, portées sur l'océan, une odeur, une puanteur telles qu'il n'y a pas dans le monde de mots pour les exprimer : infernales, suffoquantes [*sic*], intolérables, inconcevables. J'ouvris la bouche pour respirer, et me tournant vers mes camarades, je m'aperçus qu'ils étaient plus pâles que du marbre. Mais nous n'avions pas le temps de nous questionner ou de raisonner, le brick était à cinquante pieds de nous, et il semblait dans l'intention de nous accoster par notre arrière, afin que nous pussions l'aborder sans l'obliger à mettre son canot à la mer. Nous nous précipitâmes au-devant, quand, tout à coup, une forte embardée le jeta de cinq ou six points hors du cap qu'il tenait, et comme il passait à notre arrière à une distance d'environ vingt pieds, nous vîmes son pont en plein. Oublierais-je jamais la triple horreur de ce spectacle ? Vingt-cinq ou trente corps humains, parmi lesquels quelques femmes, gisaient disséminés çà et là entre la dunette et la cuisine, dans le dernier et le plus dégoûtant état de putréfaction ! Nous vîmes clairement qu'il n'y avait pas une âme vivante sur ce bateau maudit ! Cependant, nous ne pouvions pas nous empêcher d'implorer ces morts pour notre salut ! Oui, dans l'agonie du moment, nous avons longtemps et fortement prié ces silencieuses et dégoûtantes images de s'arrêter pour nous, de ne pas nous abandonner à un sort semblable au leur, et de vouloir bien nous recevoir dans leur gracieuse compagnie ! La terreur et le désespoir nous faisaient extravaguer, l'angoisse

et le découragement nous avaient rendus totalement fous.

« A nos premiers hurlements de terreur, quelque chose répondit qui venait du côté du beaupré du navire étranger, et qui ressemblait de si près au cri d'un gosier humain, que l'oreille la plus délicate eût été surprise et trompée. A ce moment, une autre embardée soudaine ramena le gaillard d'avant sous nos yeux, et nous pûmes comprendre l'origine de ce bruit. Nous vîmes la grande forme robuste toujours appuyée sur le plat-bord et remuant toujours la tête deçà, delà, mais tournée maintenant de manière que nous ne pouvions lui voir la face. Ses bras étaient étendus sur la lisse du bastingage, et ses mains tombaient en dehors. Ses genoux étaient placés sur une grosse amarre, largement ouverts et allant du talon du beaupré à l'un des bossoirs. A l'un de ses côtés, où un morceau de la chemise avait été arraché et laissait voir le nu, se tenait une énorme mouette, se gorgeant activement de l'horrible viande, son bec et ses serres profondément enfoncés, et son blanc plumage tout éclaboussé de sang. Comme le brick tournait et allait nous passer sous le vent, l'oiseau, avec une apparente difficulté retira sa tête rouge, et après nous avoir regardés un moment comme s'il était stupéfié, se détacha paresseusement du corps sur lequel il festinait, puis il prit directement son vol au-dessus de notre pont, et plana quelque temps avec un morceau de la substance coagulée et quasi vivante dans son bec. A la fin, l'horrible morceau tomba, en l'éclaboussant, juste aux pieds de Parker. Dieu veuille me pardonner, mais alors, dans le premier moment, une pensée traversa mon esprit, une pensée que je n'écrirai pas, et je me sentis faisant un pas machinal vers le morceau sanglant. Je levai les yeux, et mes regards rencontrèrent ceux d'Auguste qui étaient pleins d'une intensité et d'une énergie de désir telles que cela me rendit immédiatement à moi-même. Je m'élançai vivement, et avec un profond frisson, je jetai l'horrible chose à la mer.

« Le cadavre d'où le morceau avait été arraché, repo-

sant ainsi sur l'amarre, était aisément ébranlé par les efforts de l'oiseau carnassier, et c'étaient d'abord ces secousses qui nous avaient induits à croire à un être vivant. Quand l'oiseau le débarrassa de son poids, il chancela, tourna et tomba à moitié, et nous montra tout à fait sa figure. Non, jamais il n'y eut d'objet aussi terrible ! Les yeux n'y étaient plus, et toutes les chairs de la bouche rongées, les dents étaient entièrement à nu. Tel était donc ce sourire qui avait encouragé notre espérance ! Tel était..., mais je m'arrête. Le brick, comme je l'ai dit, passa à notre arrière, et continua sa route en tombant sous le vent. Avec lui et son terrible équipage s'évanouirent lentement toutes nos heureuses visions de joie et de délivrance. »

Eureka était sans doute le livre chéri et longtemps rêvé d'Edgar Poe. Je ne puis pas en rendre compte ici d'une manière précise. C'est un livre qui demande un article particulier. Quiconque a lu *la Révélation magnétique*, connaît les tendances métaphysiques de notre auteur. *Eureka* prétend développer le procédé, et démontrer la loi suivant laquelle l'univers a revêtu sa forme actuelle visible, et trouvé sa présente organisation, et aussi comment cette même loi, qui fut l'origine de la création, sera le moyen de sa destruction et de l'absorption définitive du monde. On comprendra facilement pourquoi je ne veux pas m'engager à la légère dans la discussion d'une si ambitieuse tentative. Je craindrais de m'égarer et de calomnier un auteur pour lequel j'ai le plus profond respect. On a déjà accusé Edgar Poe d'être un panthéiste, et quoique je sois forcé d'avouer que les apparences induisent à le croire tel, je puis affirmer que, comme bien d'autres grands hommes épris de la logique, il se contredit quelquefois fortement, ce qui fait son éloge ; ainsi, son panthéisme est fort contrarié par ses idées sur la hiérarchie

des êtres, et beaucoup de passages qui affirment évidemment la permanence des personnalités.

Edgar Poe était très-fier de ce livre, qui n'eut pas, ce qui est tout naturel, le succès de ses contes. Il faut le lire avec précaution et faire la vérification de ses étranges idées par la juxta-position des systèmes analogues et contraires.

IV

J'avais un ami qui était aussi un métaphysicien à sa manière, enragé et absolu, avec des airs de Saint-Just. Il me disait souvent, en prenant un exemple dans le monde, et en me regardant moi-même de travers : « Tout mystique a un vice caché. » Et je continuais sa pensée en moi-même : donc, il faut le détruire. Mais je riais, parce que je ne le comprenais pas. Un jour, comme je causais avec un libraire bien connu et bien achalandé, dont la spécialité est de servir les passions de toute la bande mystique et des courtisans obscurs des sciences occultes, et comme je lui demandais des renseignements sur ses clients, il me dit : « Rappelez-vous que tout mystique a un vice caché, souvent très-matériel ; celui-ci l'ivrognerie, celui-là la goinfrerie, un autre la paillardise ; l'un sera très-avare, l'autre très-cruel, etc. »

Mon Dieu ! me dis-je, quelle est donc cette loi fatale qui nous enchaîne, nous domine, et se venge de la violation de son insupportable despotisme par la dégradation et l'amoindrissement de notre être moral ? Les illuminés ont été les plus grands des hommes. Pourquoi faut-il qu'ils soient châtiés de leur grandeur ? Leur ambition n'était-elle pas la plus noble ? L'homme sera-t-il éternellement si limité qu'une de ses facultés ne puisse s'agrandir qu'au détriment des autres ? Si vouloir à tout prix con-

naître la vérité est un grand crime, ou au moins peut conduire à de grandes fautes, si la niaiserie et l'insouciance sont une vertu et une garantie d'équilibre, je crois que nous devons être très-indulgents pour ces illustres coupables, car, enfants du XVIIIe et du XIXe siècle, ce même vice nous est à tous imputable.

Je le dis sans honte, parce que je sens que cela part d'un profond sentiment de pitié et de tendresse, Edgar Poe, ivrogne, pauvre, persécuté, paria, me plaît plus que calme et *vertueux*, un Gœthe ou un W. Scott. Je dirais volontiers de lui et d'une classe particulière d'hommes, ce que le catéchisme dit de notre Dieu : « Il a beaucoup souffert pour nous. »

On pourrait écrire sur son tombeau : « Vous tous qui avez ardemment cherché à découvrir les lois de votre être, qui avez aspiré à l'infini, et dont les sentiments refoulés ont dû chercher un affreux soulagement dans le vin de la débauche, priez pour lui. Maintenant, son être corporel purifié nage au milieu des êtres dont il entrevoyait l'existence, priez pour lui qui voit et qui sait, il intercédera pour vous. »

[JULES JANIN ET *LE GATEAU DES ROIS*.]

Fragment.

Pour donner immédiatement au lecteur non initié dans *les dessous* de la littérature, non instruit dans les préliminaires des réputations, une idée première de l'importance littéraire réelle de ces petits livres gros d'esprit, de poésie et d'observations, qu'il sache que le premier d'entre eux, *Chien-Caillou, Fantaisies d'hiver*, fut publié en même temps qu'un petit livre d'un homme très célèbre, qui avait eu, en même temps que Champfleury, l'idée de ces publications trimestrielles. Or, parmi les gens dont l'intelligence journellement appliquée à fabriquer des livres est plus difficile qu'aucune autre, le livre de Champfleury *absorba* celui de l'homme célèbre.

Tous ceux dont je parle connurent *Le Gâteau des Rois;* ils le connurent parce que leur métier est de tout connaître. *Le Gâteau des Rois*, espèce de *Christmas*, ou livre de Noël, était surtout une prétention clairement affirmée de tirer de la langue tous les effets qu'un instrumentiste transcendant tire de son instrument — jouer des variations infinies sur le dictionnaire ! Déplacement de forces ! erreur d'esprit faible !

Dans cet étrange livre, les idées se succédaient à la hâte, filaient avec la rapidité du son, s'appuyant au hasard sur des rapports infiniment ténus ; elles s'associaient entre elles par un fil excessivement frêle, selon une méthode de penser exactement analogue à celle des gens qu'on enferme

pour cause d'aliénation mentale ; vaste courant d'idées involontaires, course au clocher, abnégation de la volonté.

Ce singulier tour de force fut exécuté par l'homme que vous savez, dont l'unique et spéciale faculté est de n'être pas maître de lui, l'homme aux rencontres et *aux bonheurs.*

Sans doute, il y avait là du talent ; mais quel abus ! mais quelle débauche ! Et d'ailleurs quelle fatigue et quelle [doul]eur ! Sans doute il faut montrer quelque respect ou du moins quelque compassion reconnaissante pour ce trémoussement infatigable d'une ancienne danseuse ; mais, hélas ! moyens usés ! procédés affaiblis ! câlineries fatigantes ! Les idées de notre homme sont de vieilles folles qui ont trop dansé, trop montré et trop levé la jambe. *Sustulerunt sœpius pedes.* Où est le cœur ? où est l'âme, où est la raison dans cette... ?

[HISTOIRE DE NEUILLY

PAR L'ABBÉ BELLANGER.]

Depuis ces dernières années, il s'est manifesté un excellent mouvement historique qu'on pourrait appeler mouvement provincial. C'est avec de petits livres d'histoire sincèrement et soigneusement rédigés, comme l'*Histoire de Neuilly et de ses châteaux par l'abbé Bellanger*, que se font les livres généraux. Si toutes les localités de *France* suivaient cet exemple, l'histoire générale ne serait plus qu'une question de mise en ordre, ou du moins, entre les mains d'un grand esprit, la besogne serait considérablement abrégée. — M. l'abbé Bellanger, dont la commune de

Neuilly déplore actuellement la perte, prend l'histoire de cette localité depuis l'époque romaine jusqu'aux terribles journées de Février où le Château fut le théâtre et la proie des plus ignobles passions, l'orgie et la destruction. Neuilly fut, comme le dit le modeste historien, choisi par la providence ou la fatalité, quatre fois en soixante ans, comme théâtre de grands faits nationaux et décisifs. — Toute la série des personnes illustres qui ont fondé, embelli, habité, illustré Neuilly et ses châteaux passe sous les yeux du lecteur. Dans cette esquisse rapide, tous les personnages, même ceux trop séduisants pour la plume sévère d'un prêtre, défilent dans leur vraie attitude. Depuis sainte Isabelle, fondatrice du monastère de Longchamps, depuis la charmante reine Margot, d'érudite et romanesque mémoire, depuis Pascal et sa foudroyante conversion, jusqu'à l'Encyclopédie, dont l'idée germa au château même de Neuilly, jusqu'à Parmentier, l'ensemenceur de la plaine des Sablons, jusqu'à la princesse Pauline, au général Wellington, jusqu'au drame de la route de la Révolte, tous les faits qui ont illustré cette héroïque commune sont passés en revue avec une rapidité, une netteté, une honnêteté littéraire des plus remarquables. — Cet excellent petit livre se vend à la *Librairie nouvelle, boulevart des Italiens*, et chez Dentu, au Palais-Royal.

PUISQUE RÉALISME IL Y A.

Champfleury a voulu faire une farce au genre humain. — Avouez, enfant pervers, que vous jouissez de la confusion générale, et même de la fatigue que me cause cet article.

Histoire de la création du mot.

Première visite à Courbet. (Dans ce temps, Champfleury accordait aux arts une importance démesurée. Il a changé.)

Ce qu'était alors Courbet.

Analyse du *Courbet* et de ses œuvres.

Champfleury l'a intoxiqué. — Il rêvait un mot, un drapeau, une *blague*, un mot d'ordre, ou de passe, pour enfoncer le mot de ralliement : *Romantisme*. Il croyait qu'il faut toujours un de ces mots à l'influence magique, et dont le sens peut bien n'être pas déterminé.

Imposant *ce qu'il croit* son procédé (car il est myope quant à sa propre nature) à tous les esprits, il a lâché son pétard, son remue-ménage.

Quant à Courbet, il est devenu le Machiavel maladroit de ce *Borgia*, dans le sens historique de *Michelet*.

Courbet a théorisé sur une farce innocente avec une grandeur de conviction compromettante.

Assiettes à coq.

Gravures au clou.

Sujets familiers, villageois de Courbet et de Bonvin.

Le traducteur de Hebel.

Pierre Dupont.

Dessous [?] confusion dans l'esprit public.

Le canard lancé, il a fallu y croire.

Lui, le musicien de [du ?] sentiment, tourner dans les carrefours la manivelle de son orgue.

Promener une exhibition peu solide qu'il fallait toujours étayer par de mauvais étançons philosophiques.

Là, est le châtiment.

Champfleury porte en lui son réalisme.

Prométhée a son vautour

(non pas pour avoir dérobé le feu du ciel, mais pour avoir supposé le feu où il n'est pas, et l'avoir voulu faire croire).

Dans l'affaire Courbet, Préault qui un jour peut-être... Colère et soubresauts alors beaux à voir.

Madame Sand, Castille (Champfleury en a eu peur).

Mais la badauderie est si grande.

Dès lors, Réalisme, villageois, grossier, et même rustre, malhonnête.

Champfleury, le poëte (*les deux cabarets d'Auteuil, la lettre à Colombine, le bouquet du pauvre*) a un fond de farceur. Puisse-t-il le garder longtemps, puisqu'il en tire des jouissances, et peut-être cela fait-il partie de son talent. — Regard à la *Dickens*, la table de nuit de l'amour. Si les choses se tiennent devant lui dans une allure quelque peu fantastique, c'est à cause de la contraction de son œil un peu mystique. — Comme il étudie minutieusement, il croit saisir une *réalité* extérieure. Dès lors, *réalisme*, — il veut imposer ce qu'il croit son procédé.

Cependant, *if at all*, si Réalisme a un sens — discussion sérieuse.

Tout bon poëte fut toujours *réaliste*.

Équation entre l'impression et l'expression.

Sincérité.

Prendre Banville pour exemple.

Les mauvais poëtes sont ceux qui...

Ponsifs [*sic*].

Ponsard.

D'ailleurs, en somme, Champfleury était excusable ; exaspéré par la sottise, le ponsif et le bon sens, il cherchait un signe de ralliement pour les amateurs de la vérité.

Mais tout cela a mal tourné. D'ailleurs tout créateur de parti se trouve par nécessité naturelle en mauvaise compagnie.

Les erreurs, les méprises les plus drôles ont eu lieu. Moi-même, on m'a dit qu'on m'avait fait l'honneur...

bien que je me sois toujours appliqué à le démériter.

Je serais d'ailleurs, j'en avertis le parti, — un triste cadeau. Je manque totalement de conviction, d'obéissance et de bêtise.

[Addition :] Pour *nous*, blague. — Champfleury, hiérophante. Mais la foule.

La Poésie est ce qu'il y a de plus réel, c'est ce qui n'est complétement vrai que dans *un autre monde*.

Ce monde-ci, dictionnaire hiéroglyphique.

De tout cela, il ne restera rien qu'une grande fatigue pour le sorcier, le Daubenton tourmenté par son automate, l'infortuné Champfleury, victime de son *cant*, de sa pose diplomatique, et un bon nombre de dupes, dont les erreurs [?] rapides et multipliées n'intéressent pas plus l'histoire littéraire que la foule n'intéresse la postérité.

(*Analyse de la Nature, du talent de Courbet, et de la morale.*)

Courbet sauvant le monde.

[PAUL DE MOLÈNES.]

M. Paul de Molènes, un de nos plus charmants et délicats romanciers, vient de mourir d'une chute de cheval, dans un manége. M. Paul de Molènes était entré dans l'armée après le licenciement de la garde mobile; il était de ceux que ne pouvaient même pas rebuter la perte de son grade et la dure condition de simple soldat, tant était vif et irrésistible en lui le goût de la vie militaire, goût qui datait de son enfance, et qui profita, pour se satisfaire, d'une révolution imprévue. Certes voilà un vigoureux

trait d'originalité chez un littérateur. Qu'un ancien militaire devienne littérateur dans l'oisiveté d'une vieillesse songeuse, cela n'a rien d'absolument surprenant ; mais qu'un jeune écrivain, ayant déjà savouré l'excitation des succès, se jette dans un corps révolutionnaire par pur amour de l'épée et de la guerre, voilà quelque chose qui est plus vif, plus singulier, et, disons-le, plus suggestif.

Jamais auteur ne se dévoila plus candidement dans ses ouvrages que M. de Molènes. Il a eu le grand mérite, dans un temps où la philosophie se met uniquement au service de l'égoïsme, de décrire, souvent même de démontrer l'utilité, la beauté, la moralité de la guerre. « *La guerre pour la guerre !* » eût-il dit volontiers, comme d'autres disent : « *L'art pour l'art !* » convaincu qu'il était que toutes les vertus se retrouvent dans la discipline, dans le sacrifice et dans le goût divin de la mort !

M. de Molènes appartenait, dans l'ordre de la littérature, à la classe des raffinés et des dandys ; il en avait toutes les grandeurs natives, et quant aux légers travers, aux tics amusants que cette grandeur implique souvent, il les portait légèrement et avec plus de franchise qu'aucun autre. Tout en lui, même le défaut, devenait grâce et ornement.

Certainement, il n'avait pas une réputation égale à son mérite. L'*Histoire de la garde mobile*, l'*Étude sur le colonel La tour du Pin*, les *Commentaires d'un soldat sur le siége de Sébastopol*, sont des morceaux dignes de vivre dans la mémoire des poëtes. Mais on lui rendra justice plus tard ; car il faut que toute justice se fasse.

Celui qui avait échappé heureusement à tous les dangers de la Crimée et de la Lombardie, et qui est mort victime d'une brute stupide et indocile, dans l'enceinte banale d'un manége, avait été promu récemment au grade de chef d'escadron. Peu de temps auparavant il avait épousé une

femme charmante, près de laquelle il se sentait si heureux, que lorsqu'on lui demandait où il allait habiter, en quelle garnison il allait être confiné, il répondait, faisant allusion aux présentes voluptés de son âme : « En quel lieu de la terre je suis ou je vais, je ne saurais vous le dire, puisque je suis en paradis ! »

L'auteur qui écrit ces lignes a longtemps connu M. de Molènes ; il l'a beaucoup aimé autant qu'admiré, et il se flatte d'avoir su lui inspirer quelque affection. Il serait heureux que ce témoignage de sympathie et d'admiration pût distraire pendant quelques secondes les yeux de sa malheureuse veuve.

Nous rassemblons ici les titres de ses principaux ouvrages :

Mémoires d'un gentilhomme du siècle dernier. (Primitivement : *Mémoires du baron de Valpéri.*)

La Folie de l'épée (titre caractéristique).

Histoires sentimentales et militaires (titre représentant bien le double tempérament de l'auteur, aussi amoureux de la vie qu'insouciant de la mort).

Histoires intimes.

Commentaires d'un soldat (Sébastopol et la guerre d'Italie).

Chroniques contemporaines.

Caractères et récits du temps.

Aventures du temps passé.

L'Enfant et l'Amant.

L'ESPRIT ET LE STYLE DE M. VILLEMAIN.

Ventosa istbæc et enormis loquacitas.

Des mots, des mots, des mots !

La littérature mène à tout, pourvu qu'on la quitte à temps. (Paroles de traître.)

DÉBUT.

J'aspire à la douleur. — J'ai voulu lire Villemain. — Deux sortes d'écrivains, les dévoués et les traîtres. — Portrait du vrai critique. — Métaphysique. — Imagination.

Villemain n'écrivant que sur des thèmes connus et possédés de tout le monde, nous n'avons pas à rendre compte de ce qu'il appelle ses œuvres. Prenons simplement les thèmes qui nous sont plus familiers et plus chers, et voyons s'il les a rajeunis, sinon par l'esprit philosophique, au moins par la nouveauté d'expressions pittoresques.

CONCLUSION.

Villemain, auteur aussi inconnu que consacré. Chaque écrivain représente quelque chose plus particulièrement : Chateaubriand ceci, Balzac cela, Byron cela, Hugo cela ; — Villemain représente l'inutilité affairée et hargneuse comme celle de Thersite. Sa phrase est bourrée d'inutilités ; il ignore l'art d'écrire une phrase, comme l'art de

construire un livre. Obscurité résultant de la diffusion et de la profusion.

S'il était modeste,... — mais puisqu'il fait le méchant...

Anecdotes à citer.

HABITUDES D'ESPRIT.

« On les a parodiés depuis » (les mouvements populaires). — (Page 477, *Tribune.*)

La Révolution de 1830 fut donc bonne, celle de Février mauvaise (!).

Citer le mot de Sainte-Beuve, profond dans son scepticisme. Il dit, avec une légèreté digne de la chose en parlant de 1848 : « .... »

Ce qui implique que toutes les révolutions se valent et ne servent qu'à montrer l'opiniâtre légèreté de l'humanité.

Chez Villemain, allusions perpétuelles d'un homme d'État sans ouvrage.

C'est sans doute depuis qu'il ne peut plus être ministre qu'il est devenu si fervent chrétien.

Il veut toujours montrer qu'il est bien instruit de toute l'histoire de toutes les familles. Ragots, cancans, habitudes emphatiques de laquais parlant de ses anciens maîtres et les trahissant quelquefois. La vile habitude d'écouter aux portes.

Il parle quelque part avec attendrissement des « opulentes fonctions ».

Goût de servilité jusque dans l'usage immodéré des capitales : « L'État, le Ministre, etc., etc. »

Toute la famille d'un grand fonctionnaire est sainte, et jamais la femme, le fils, le gendre ne sont cités sans quelque apposition favorable, servant à la fois à témoigner du culte de l'auteur et à arrondir la phrase.

Véritables habitudes d'un maître de pension qui craint d'offenser les parents.

Contraste, plus apparent que réel, entre l'attitude hautaine de Villemain dans la vie et son attitude d'historien, qui est celle d'un chef de bureau devant une Excellence.

Citateur automate qui a appris pour le plaisir de citer, mais ne comprend pas ce qu'il récite.

Raison *profonde* de la haine de Villemain contre Chateaubriand, le grand seigneur assez grand pour être cynique. (Articles du petit de Broglie.) La haine d'un homme *médiocre* est toujours une haine *immense*.

PINDARE.

(*Essais sur le génie de Pindare et sur le génie lyrique.*)

Encore les tiroirs, les armoires, les cartons, les distributions de prix, l'herbier, les collections d'un écolier qui ramasse des coquilles d'huîtres pour faire le naturaliste. Rien, absolument rien, pour *la poésie lyrique anonyme*, et cela dans un Essai sur la poésie lyrique !

Il a pensé à Longfellow, mais il a omis Byron, Barbier et Tennyson, sans doute parce qu'un professeur lui inspire toujours plus de tendresse qu'un poëte.

Pindare, dictionnaire, compendium, non de l'esprit lyrique, mais des auteurs lyriques connus de lui, Villemain.

VILLEMAIN HISTORIEN.

Narbonne, Chateaubriand, prétextes pour raconter l'histoire du temps, c'est-à-dire pour satisfaire ses rancunes. Petite méthode, en somme ; méthode d'impuissant cherchant une originalité.

Les discours à la Tite-Live. Napoléon au Kremlin devient aussi bavard et prétentieux que Villemain.

Villemain se console de ne pas avoir fait de tragédies. Habitudes de tragédie. Discours interminables à la place d'une conversation. Dialogues en tirades, et puis toujours

des *confidents*. Lui-même confident de Decazes et de Narbonne, comme Narbonne de Napoléon.

(Voir la fameuse anecdote de trente pages sur la terrasse de Saint-Germain. L'anecdote du général Foy à la Sorbonne et chez Villemain. Bonnes phrases à extraire. Villemain lui montre *ses versions*.)

ANALYSE RAPIDE DE L'ŒUVRE DE VILLEMAIN.

Cours de littérature. — Banal compendium digne d'un professeur de rhétorique. Les merveilleuses parenthèses du sténographe : « Applaudissements. Émotion. Applaudissements réitérés. Rires dans l'auditoire. » — Sa manière de juger Joseph de Maistre et Xavier de Maistre. Le professeur servile, au lieu de rendre justice philosophique à Joseph de Maistre, fait sa cour à l'insipide jeunesse du quartier latin. (Cependant la parole l'obligeait alors à un style presque simple.)

Lascaris. Cromwell. — Nous serons généreux, nous ne ferons que citer et passer.

Souvenirs contemporains. Les Cent-Jours. Monsieur de Narbonne. — Villemain a une manie vile : c'est de s'appliquer à faire voir qu'il a connu des gens importants.

Que dirons-nous du *Choix d'études ?* Fastidieuses distributions de prix et rapports en style de préfecture sur les concours de l'Académie française.

Voir ce que vaut son *Lucain*.

La Tribune française, c'est, dans une insupportable phraséologie, le compte-rendu des *Mémoires d'Outre-Tombe*, assaisonné d'un commentaire de haine et de médiocrité.

SA HAINE CONTRE CHATEAUBRIAND.

C'est bien la jugeote d'un pédagogue, incapable d'apprécier le grand gentilhomme des décadences, qui veut retourner à la vie sauvage.

A propos des débuts de Chateaubriand au régiment, il lui reproche son goût de la parure. Il lui reproche l'inceste comme source du génie. Eh! que m'importe à moi la source, si je jouis du génie!

Il lui reproche plus tard la mort de sa sœur Lucile. Il lui reproche partout son manque de sensibilité. Un Chateaubriand n'a pas la même forme de sensibilité qu'un Villemain. Quelle peut être la sensibilité du Secrétaire perpétuel?

(Retrouver la fameuse apostrophe à propos de la mort de Mme de Beaumont.)

Le sédentaire maître d'école trouve singulier que le voyageur se soit habillé en sauvage et en coureur des bois. Il lui reproche son duel de célébrité avec Napoléon. Eh bien! n'était-ce pas là aussi une des passions de Balzac? Napoléon est un substantif qui signifie domination, et, règne pour règne, quelques-uns peuvent préférer celui de Chateaubriand à celui de Napoléon.

(Revoir le passage sur le rajeunissement littéraire. Grande digression à effet, qui ne contient rien de neuf et ne se rattache à rien de ce qui précède ni à rien de ce qui suit.

Comme échantillon de détestable narration, véritable amphigouri, revoir *la Mort du duc de Berry*.

Revoir la fameuse citation relative à la cuistrerie, qui lui inspire tant d'humeur.)

RELATIVEMENT A SON TON EN PARLANT DE CHATEAUBRIAND.

Les Villemain ne comprendront jamais que les Chateaubriand ont droit à des immunités et à des indulgences auxquelles tous les Villemain de l'humanité ne pourront jamais aspirer.

Villemain critique surtout Chateaubriand pour ses étourderies et son *mauvais esprit* de conduite, critique digne d'un pied-plat qui ne cherche dans les lettres que le moyen de parvenir. (Voir l'épigraphe.)

Esprit d'employé et de bureaucrate, morale de domestique.

Pour taper sur le ventre d'un colosse, il faut pouvoir s'y hausser.

Villemain, mandragore difforme s'ébréchant les dents sur un tombeau.

Toujours criard, affairé sans pensées, toujours mécontent, toujours délateur, il a mérité le surnom de *Thersite de la littérature.*

Les *Mémoires d'Outre-Tombe* et *la Tribune française* lus ensemble et compulsés page à page forment une harmonie à la fois grandiose et drolatique. Sous la voix de Chateaubriand, pareille à la voix des grandes eaux, on entend l'éternel grognement en sourdine du cuistre envieux et impuissant.

Le propre des sots est d'être incapables d'admiration et de n'avoir pas de déférence pour le mérite, surtout quand il est pauvre. (*Anecdote du numéro 30.*)

Villemain est si parfaitement incapable d'admiration que lui, qui est à mille pieds au-dessous de La Harpe, appelle M. Joubert *le plus ingénieux des amateurs plutôt que véritable artiste.*

Si l'on veut une autre preuve de la justesse d'esprit de Villemain et de sa conscience dans l'examen des livres, je raconterai *l'anecdote de l'arbre Thibétain.*

HABITUDES DE STYLE ET MÉTHODE DE PENSÉE.

Villemain obscur, pourquoi ? Parce qu'il ne pense pas.

Horreur congéniale de la clarté, dont le signe visible est son amour du style allusionnel.

La phrase de Villemain, comme celle de tous les bavards qui ne pensent pas (ou des bavards intéressés à dissimuler leur pensée, avoués, boursiers, hommes d'affaires, mondains), commence par une chose, continue par plusieurs autres, et finit par une qui n'a pas plus de rapport avec les précédentes que celles-ci entre elles. D'où ténèbres. Loi du désordre.

Sa phrase est faite par aggrégation, comme une ville résultat des siècles, et toute phrase doit être en soi un monument bien coordonné, l'ensemble de tous ces monuments formant la ville qui est le Livre.

(Chercher des échantillons au crayon rouge dans les cinq volumes qui me restent.)

Phraséologie toujours vague ; les mots tombent, tombent de cette plume pluvieuse, comme la salive des lèvres d'un gâteux bavard ; phraséologie bourbeuse, clapoteuse, sans issue, sans lumière, marécage obscur où le lecteur impatienté se noie.

Style de fonctionnaire, formules de préfet, amphigouri de maire, rondeur de maître de pension.

Toute son œuvre, distribution de prix.

Division du monde spirituel et des talents spirituels en catégories qui ne peuvent être qu'arbitraires, puisqu'il n'a pas d'esprit philosophique.

ÉCHANTILLONS DE STYLE ACADÉMIQUE ET INCORRECT.

A propos des Chénier : « J'en jure par le cœur de leur mère. »

Dans la Tribune française,

Page 158 : « Dans les jardins de l'Alhambra » ; *page 154 :* « L'ambassadeur lui remit... »

Décidément, c'est un Delille en prose. Il aime la forme habillée comme les vieillards.

(Dans le récit de la mort du duc de Berry, retrouver la phrase impayable sur les deux filles naturelles du duc.)

Les deux disgraciés de l'Empire s'étaient communiqué une protestation plus vive dans le cœur de la femme qui, plus faible, se sentait plus opprimée.

A propos de Lucien ne trouvant pas dans les épreuves du *Génie du christianisme* ce qu'il y cherchait, le chapitre des *Rois athées*, Villemain dit : « *Le reste le souciait peu...* »

« *Les landes préludant aux savanes...* » Sans doute à propos de René, qui n'est pas encore voyageur.

« Les molles voluptés d'un climat enchanteur. »

« J'enfonçais dans les sillons de ma jeune mémoire... »

« Dans ma mémoire de tout jeune homme, malléable et colorée, comme une lame de daguerréotype sous les rayons du jour... » (*Les Cent-Jours.*)

(Si la mémoire est malléable, la lame ne l'est pas, et la lame ne peut être colorée qu'après l'action des rayons.)

« La circonspection prudente... » (Bel adjectif, — et bien d'autres exemples. Pourquoi pas la prudence circonspecte ?)

« Au milieu des salons d'un élégant hôtel du faubourg Saint-Honoré... »

« La Bédoyère, le jeune et infortuné colonel... » (Style du théâtre de Madame.)

« *Un des plus hommes de bien* de l'Empire, le comte Mollien... » (Jolie préciosité. *Homme de bien* est-il substantif ou adjectif ?)

« L'arrivée de Napoléon au galop d'une rapide calèche... » (Style automatique, style Vaucanson.)

Exemple de légèreté académique. — Page 304 du *Cours de littérature française* (1830). — A propos du XVe siècle, il dit : « ... avec la naïveté de ce temps... », et page 307, il dit : « Souvenons-nous des habitudes du moyen-âge, temps de corruption bien plus que d'innocence... »

Exemple de style académique consistant à dire difficilement les choses simples et faciles à dire : « Beaumarchais... préludant (*quel amour de préludes !*) par le *malin éclat* du scandale privé à la toute-puissance des grands scandales politiques... Beaumarchais, l'auteur *du* Figaro, et en même temps, par une des singularités de sa vie, reçu dans la *confiance familière* et l'*intimité musicale des pieuses* filles de Louis XV... » (*Monsieur de Narbonne.*)

(*Pieuses* a pour but de montrer que Villemain sait l'histoire ; le reste de la phrase veut dire qu'avant d'être célèbre par des comédies et par ses mémoires, Beaumarchais donnait aux filles du Roi des leçons de clavecin.)

A travers tout cela, une pluie germanique de capitales digne d'un petit fonctionnaire d'un grand-duché.

Bon style académique encore : « Quelquefois aussi, sous la *garde savante* de M. de Humboldt (*ce qui veut dire sans doute que M. de Humboldt était un garde du corps très savant*), elle (Mme de Duras) s'avançait, *royalisme à part* (*son royalisme ne s'avançait donc pas avec elle*), jusqu'à l'Observatoire, pour écouter la brillante parole et les belles expositions astronomiques de M. Arago... » (*M. de Feletz.*)

(Cette phrase prouve qu'il y a une astronomie républicaine vers laquelle ne s'avançait pas le royalisme de Mme de Duras.)

ÉCHANTILLONS DE STYLE ALLUSIONNEL.

« Souvent, dix années plus tard, à une époque heureuse de Paix et de Liberté politiques (*capitales très constitutionnelles*), dans cet hôtel du faubourg Saint-Honoré, *élégante demeure,* aujourd'hui disparue en juste expiation d'un funeste souvenir domestique, j'ai entendu le général Sébastiani... » (*Monsieur de Narbonne.*)

(Jolie allusion à un assassinat commis par un Pair de

France libertin sur sa fastidieuse épouse, pour parler le charabia Villemain.)

« Les peintures d'un éloquent témoin n'avaient pas encore popularisé ce grand souvenir. » (*Ney en Russie, à propos de son procès.*) Pourquoi ne pas dire tout simplement : « Le livre de M. de Ségur n'avait pas encore paru ? »

« La royale Orpheline de 93... » Cela veut dire la Duchesse d'Angoulême.

« Une plume fine et délicate... » Devinez. C'est M. le duc de Noailles ; on nous en instruit dans une note, ce qui d'ailleurs était nécessaire.

« Une illustre compagnie... » En note, avec renvoi : « L'Académie française. »

Et, s'il parle de lui-même, croyez qu'il en parlera en style allusionnel ; il ne peut pas moins faire que de se jeter un peu d'amphigouri dans le visage. (*Voir la phrase par laquelle il se désigne dans l'affaire Decazes.*) — (*Voir la phrase sur Victor Hugo, à propos de Jersey*, écrite dans ce style académique allusionnel dont toute la finesse consiste à fournir au lecteur le plaisir de deviner ce qui est évident.)

SUPPLÉMENT A LA CONCLUSION.

Il est comique involontairement et solennel en même temps, comme les animaux : singes, chiens et perroquets. Il participe des trois.

Villemain, chrétien depuis qu'il ne peut plus être ministre, ne s'élèvera jamais jusqu'à la charité (Amour, Admiration).

La lecture de Villemain, Sahara d'ennui, avec des oasis d'horreur qui sont les explosions de son odieux caractère !

Villemain, Ministre de l'Instruction publique, a bien su prouver son horreur pour les lettres et les littérateurs.

Extrait de la *Biographie pittoresque des Quarante, par le portier de la Maison* :

Quel est ce loup-garou, à la chevelure en désordre, à la démarche incertaine, au vêtement négligé ? C'est le dernier des nôtres par ordre alphabétique, mais non pas par rang de mérite, c'est M. VILLEMAIN. Son *Histoire de Cromwell* donnait plus que des espérances. Son roman de *Lascaris* ne les a pas réalisées. Il y a deux hommes dans notre professeur, l'écrivain et le pensionnaire du Gouvernement. Quand le premier dit : *marchons*, le second lui crie : *arrêtons-nous;* quand le premier enfante une pensée généreuse, le second se laisse affilier à la confrérie des bonnes lettres. Où cette funeste condescendance s'arrêtera-t-elle ? Il y a si près du Collége de France à Montrouge! Il est si difficile de se passer de place, lorsque, depuis longtemps, on en remplit une... et puis M. l'Abbé, Madame la marquise, son excellence, les truffes, le champagne, les décorations, les réceptions, les dévotions, les affiliations... Et voilà ce que c'est.

Hélas ! voilà tout ce que c'est.

VIEILLE ÉPIGRAMME.

Quelle est la main la plus vile
De Martainville ou de Villemain ?
Quelle est la plus vile main
De Villemain ou de Martainville ?

CITATIONS

A propos de Lucain.

...Son génie, qu'une mort funeste devait arrêter si vite, n'eut que le temps de montrer de la grandeur, sans naturel et sans vérité : car le goût de la simplicité appartient rarement à la jeunesse, et dans les arts, le naturel est presque toujours le fruit de l'étude et de la maturité.

Plusieurs conjurés furent arrêtés et mis à la torture : ils révélèrent leurs complices. Seule la courtisane Épicharis fut invincible à la douleur, montrant ce que, dans la faiblesse de son sexe et dans la honte de sa vie, un sentiment généreux, l'horreur du crime, pouvait donner de force et de dignité morale.

...Le titre de sa gloire, l'essai et tout ensemble le trophée de son génie, c'est *la Pharsale*, ouvrage que des beautés supérieures ont protégé contre d'énormes défauts. Stace, qui, nous l'avons dit, a célébré la muse jeune et brillante de Lucain et sa mort prématurée, n'hésite point à placer *la Pharsale* au-dessus des *Métamorphoses* d'Ovide, et presque à côté de Virgile. Quintilien, juge plus éclairé, reconnaît dans Lucain un génie hardi, élevé, et l'admet au rang des orateurs plutôt que des poëtes : distinction que lui inspiraient le nombre et l'éclat des discours semés dans le récit de Lucain, et où sont exagérés trop souvent les défauts même attachés à sa manière...

Les écrivains français l'ont jugé diversement. Corneille l'a aimé jusqu'à l'enthousiasme. Boileau l'approuvait peu, et lui imputait à la fois ses propres défauts et ceux de Brébeuf, son emphatique interprète.

En dépit des hyperboles et des raisonnements de Marmontel, *la Pharsale* ne saurait être mise au rang des belles productions de la muse épique. Le jugement des siècles est sans appel.

Rapports académiques.

Ce qu'il y a d'amusant (mot bizarre à propos de Villemain) dans les rapports académiques, c'est l'étonnante conformité du style baveux, melliflu, avec les noms des concurrents récompensés et le choix des sujets. On y trouve *l'Algérie ou la civilisation conquérante, la Colonie de Mettray, la Découverte de la vapeur*, sujets lyriques proposés par l'Académie et d'une nature essentiellement excitante.

On y trouve aussi des phrases de cette nature : « Ce livre est une bonne œuvre pour les âmes », à propos d'un roman composé par un ministre protestant. Pouah !

On rencontre, parmi les couronnés, le nom de ce pauvre M. Caro, qui ne prendra jamais, je l'espère, pour épigraphe de ses compositions académiques ce mot de saint Jean : « *Et verbum caro factum est* », car lui et le verbe me semblent passablement brouillés.

On se heurte à des phrases comme celle-ci, qui repré-

sente bien une des maladies de M. Villemain, laquelle consiste à accoupler des mots qui jurent ; quand il ne fait pas de pléonasmes, il commet des désaccords : « Cette profusion de gloire (celle de l'industrie et des arts) n'est jamais applicable dans le domaine sévère et difficile des lettres. »

CITATIONS.

Que, devant cette force du nombre et de l'enthousiasme, un Roi opiniâtre et faible, un Ministère coupable et troublé n'aient su ni agir, ni céder à temps; qu'un Maréchal, malheureux à la guerre et dans la politique, funeste par ses défections et ses services, n'ait pu rien sauver du désastre, même avec une Garde si dévouée et si brave, mais de bonne heure affaiblie par l'abandon d'un régiment de ligne; ce sont là des spectacles instructifs pour tous. On les a parodiés depuis. Une émeute non repoussée, une marée montante de cette tourbe d'une grande ville a tout renversé devant elle, comme l'avait fait, dix-huit ans auparavant, le mouvement d'un peuple blessé dans ses droits. Mais, le premier exemple avait offert un caractère particulier, qui en fit la grandeur. C'était un sentiment d'honneur public soulevé contre la trahison du Pouvoir. (*Tribune moderne*, page 477.)

Bien des années après, il a peint encore ce printemps de la Bretagne sauvage et fleurie, avec une grâce qu'on ne peut ni oublier, ni contrefaire. Nul doute que dès lors, aux instincts énergiques de naissance, à la liberté et à la rudesse des premiers ans, aux émotions sévères et tendres de la famille, aux sombres sourcils du père, aux éclairs de tendresse de la mère, aux sourires de la plus jeune sœur, ne vinssent se mêler, chez cet enfant, les vives images de la nature, le frémissement des bois, après celui des flots, et l'horizon désert et diapré de mille couleurs de ces landes bretonnes préludant aux savanes de l'Amérique. (*Tribune moderne*, page 9.)

Mais, faut-il attribuer à ces études, un peu rompues et capricieuses, l'avantage dont triomphe quelque part l'illustre écrivain, pour s'élever au-dessus même de sa gloire la plus chère et se séparer entièrement de ceux qu'il efface? « Tout cela, joint à mon genre d'éducation, dit-il, à une vie de soldat et de voyageur, fait que je n'ai pas senti mon pédant, que je n'ai jamais eu l'air hébété ou suffisant, la gaucherie, les habitudes crasseuses des hommes de lettres d'autrefois, encore moins la

morgue, l'assurance, l'envie et la vanité fanfaronne des nouveaux auteurs. »

C'est beaucoup se ménager, en maltraitant tout le monde. (*Tribune moderne*, page 11.)

Un chapitre des *Mémoires*, non moins expressif et non moins vrai que bien des pages du roman de *René*, a gravé pour l'avenir cet intérieur de famille un peu semblable aux voûtes souterraines du vieux château sombre et glacial où fermentait, à son insu, l'âme du poëte, dans la solitude et l'inaction, entre une mère distraite de la tendresse par la piété, fatiguée d'un joug conjugal, que cette piété n'allégeait pas, une sœur trop tendre, ou trop aimée, mais dont la destinée semblait toujours être de ne trouver ni le bonheur dans le monde, ni la paix dans la retraite, et enfin ce père, dont la sévérité, la hauteur tyrannique et le froid silence s'accroissaient avec les années. (*Tribune moderne*, page 14.)

Lui-même, dans ses *Mémoires*, a peint de quelques traits, avec une brièveté *rapide* et *digne*, ce que ce tableau domestique offrait de plus touchant et de plus délicat. Sa réserve, cette fois, était comme une expiation de ce que son talent d'artiste avait voulu laisser trop entrevoir, dans la création originale de *René*. Ce ne fut pas seulement la malignité des contemporains, ce fut l'orgueil du peintre qui permit cette profane allusion. Sous la fatalité de ce nom de *René*, que l'auteur se donne comme à son héros, et en souvenir de cet éclat de regard, de ce feu de génie, que la sœur, trop émue, admirait dans son frère, une indiscrète rumeur a longtemps redit que le premier *chef-d'œuvre littéraire* de M. de Chateaubriand avait été la confidence d'un funeste et premier amour.

L'admiration pour le génie, le respect de la morale aiment à lire un autre récit tout irréprochable des premiers sentiments du jeune poëte. (*Tribune moderne*, page 15.)

Vingt-cinq ans plus tard, toujours très-philosophe, il [M. de Pommereul] fut préposé en chef à l'inquisition impériale sur les livres; on sait, avec quelle minutieuse et rude tyrannie! (*Tribune moderne*, page 24.)

Viens de bonne heure, tu feras le mien.

Mêlé d'ailleurs à des *hommes de lettres, ou de parti* qui prisaient peu les *Vœux d'un solitaire* et la philanthropie candide de l'auteur, M. de Chateaubriand étudia plus Bernardin de Saint-Pierre qu'il ne l'a loué;

et peut-être, dans sa lutte avec ce rare modèle, devait-il, par là même ne pas échapper au danger d'exagérer ce qu'on imite et de trop prodiguer les couleurs qu'on emprunte. (*Tribune moderne*, page 37.)

J'allais d'arbre en arbre, a-t-il raconté, me disant : « Ici, plus de chemins, plus de villes, plus de monarchies, plus de rois, plus d'hommes; et, pour essayer si j'étais rétabli dans mes droits originels, je me livrais à des actes de volonté, qui faisaient enrager mon guide, lequel, dans son âme, me croyait fou. » Je ne sais; mais je crains que dans ce sentiment si vif des droits originels et dans ces actes de volonté sans nom, il n'y eût surtout une réminiscence des rêveries anti-sociales de Rousseau et de quelques pages d'*Émile*. Le grand écrivain n'était encore que copiste. (*Tribune moderne*, page 53.)

Il touche d'abord à l'île de Guernesey, puis à Jersey, dans cet ancien refuge où devait, de nos jours, s'arrêter un autre proscrit, d'un rare et puissant esprit poétique, qu'il employa trop peut-être à évoquer dans ses vers le prestige oppresseur, sous lequel il fut accablé. (*Tribune moderne*, page 62.)

Ce fut après un an des agitations de Paris, sous la *Constituante*, que, vers janvier 1791, M. de Chateaubriand, sa résolution bien prise et quelques ressources d'argent recueillies, entreprit son lointain voyage. Une telle pensée ainsi persistante était sans doute un signe de puissance de volonté dans le jeune homme, dont elle développa le génie; mais, peut-être trouvera-t-on plus d'orgueil que de vérité dans le souvenir que lui-même avait gardé de ce premier effort et dans l'interprétation qu'il lui donnait, quarante ans plus tard : « J'étais alors, dit-il dans ses *Mémoires*, en se reportant à 1791, ainsi que Bonaparte, un mince sous-lieutenant tout à fait inconnu. Nous partions l'un et l'autre de l'obscurité, à la même époque, moi, pour chercher ma renommée dans la solitude, lui, sa gloire, parmi les hommes. »

Ce contraste est-il vrai ? Ce parallèle n'est-il pas bien ambitieux ? Dans la solitude, vous cherchiez, vous aussi, la gloire parmi les hommes. Seulement, quel que soit l'éclat du talent littéraire, cet antagonisme de deux noms dans un siècle, ce duel de célébrité, affiché plus d'une fois, étonnera quelque peu l'avenir. Tite-Live ne se mettait pas en concurrence avec les grands capitaines de son *Histoire*. (*Tribune moderne*, page 37.)

Nous le disons avec regret, bien que M. de Fontanes ait été le premier ami et peut-être le seul ami du grand écrivain, plus jeune que

lui de quinze années, il nous semble qu'il n'a pas obtenu en retour un souvenir assez affectueux, ni même assez juste. « M. de Fontanes, dit M. de Chateaubriand, a été, avec Chénier, le dernier écrivain de l'école classique de la branche aînée. » Et aussitôt après : « Si quelque chose pouvait être antipathique à M. de Fontanes, c'était ma manière d'écrire. En moi commençait, avec l'école dite romantique, une révolution dans la littérature française. Toutefois, mon ami, au lieu de se révolter contre ma barbarie, se passionna pour elle. Il comprenait une langue qu'il ne parlait pas. »

De quel Chénier s'occupe ici M. de Chateaubriand ? Ce n'est pas sans doute de Joseph Chénier. Le choix serait peu fondé; la forme classique de Joseph Chénier, sa poésie, sa langue, n'ont pas la pureté sévère et la grâce élégante de M. de Fontanes : et, par là même, le goût de Chénier était implacable, non-seulement pour les défauts, mais pour les beautés de l'auteur d'*Atala*. Que s'il s'agit, au contraire, d'André Chénier, une des admirations de jeunesse qu'avait gardées M. de Fontanes, bien que lui-même fût un imitateur plus timide de l'antiquité, nous n'hésitons pas à dire que l'auteur de la *Chartreuse*, du *Jour des Morts*, des vers sur *l'Eucharistie*, offre quelques traits en commun avec l'originalité plus neuve et plus hardie de l'élégie sur *le Jeune Malade*, et des stances à mademoiselle de Coigny. Mais alors, il ne fallait pas s'étonner que *de ce* fonds même d'imagination et d'harmonie, M. de Fontanes fût bien disposé en faveur de cette prose brillante et colorée, qu'André Chénier aussi aurait couronnée de louanges et de fleurs, sans y reconnaître pourtant la pureté de ses anciens Hellènes.

M. de Chateaubriand se vante ici, à tort, de sa barbarie, et, à tort aussi, remercie son ami de s'être passionné pour elle. Personne, et nos souvenirs en sont témoins, n'avait plus vive impatience que M. de Fontanes de certaines affectations barbares ou non qui déparent *Atala* et *René*, mais les beautés le ravissaient ; et c'est ainsi qu'il faut aimer et qu'il faut juger. (*Tribune moderne*, page 73.)

Mais... quand M. de Fontanes, causeur aussi vif, aussi aventureux qu'il était pur écrivain, quand M. de Fontanes, l'imagination pleine de Virgile et de Milton, et adorant Bossuet, comme on adore un grand poëte, errait avec son ami plus jeune dans les bois voisins de la Tamise, *dînait solitairement* dans quelque auberge de *Chelsea* et *qu'ils revenaient* tous deux, avec de longues causeries, à leur modeste demeure... (*Tribune moderne*, page 74.)

Ainsi Fontanes mangeait seul.

Ce qu'il [Lucien] dut chercher dans les épreuves, c'était le chapitre sur les rois athées, compris dans l'édition commencée à Londres, et dont rien ne se retrouve, dans celle de Paris ; c'était tout ce qui pouvait, de loin ou de près, servir ou contrarier la politique consulaire, en France et en Europe. Le reste le souciait peu... (*Tribune moderne*, page 92.)

Un docte prélat...

En note : le cardinal Fesch.

J'ignore s'il était docte, mais ceci est un nouvel exemple de l'amour de la périphrase.

Il avait vu, non sans une émotion de gloire, les honneurs funèbres d'Alfieri et le corps du grand poëte exposé dans son cercueil.

Qu'est-ce qu'une émotion de gloire ?

Il avait visité récemment, à Coppet, Madame de Staël, dont l'exil *commençait déjà, pour s'aggraver plus tard.* Les deux disgraciés de l'Empire s'étaient communiqué une protestation plus vive dans le cœur de la femme, qui plus faible se sentait plus opprimée. Pour lui, il blâmait presque Madame de Staël de souffrir si amèrement le malheur d'une opulente retraite, sans autre peine que la privation de ce mouvement des salons de Paris, dont, pour sa part, il se passait volontiers. (*Tribune moderne*, page 145.)

Derrière ce premier cercle, autour du mourant, s'approchait un autre rang de spectateurs silencieux et troublés, et, dans le nombre, immobile sur sa jambe de bois, pendant toute cette nuit, le Ministre de la guerre, le brave Latour-Maubourg, cet invalide des batailles de Leipsick, noblement mêlé à des braves de la Vendée. (*Tribune moderne*, page 258.)

Il [Charles X] avait accueilli et béni, au pied de son lit de mort, deux jeunes filles nées, en Angleterre d'une de ces liaisons de plaisir, qui avaient occupé son exil. (*Tribune moderne*, page 259.)

Je ne puis oublier cette lugubre matinée du 14 février 1820, le bruit sinistre qui m'en vint, avec le réveil, mon triste empressement à voir le Ministre, dont j'étais, dans un poste assez considérable, un des moindres auxiliaires. (*Tribune moderne*, page 260.)

... ce sujet [la vie de Rancé] n'a pas été rempli, malgré les conditions même de génie, de satiété mélancolique, d'âge et de solitude, qui semblaient le mieux y répondre. On peut réserver seulement quelques pages charmantes, *qu'une spirituelle et sévère critique a justement louées.* (*Tribune moderne*, page 546.)

Impossible de deviner. Nouvel exemple de périphrase.

La même main, cependant, continuait alors, ou corrigeait les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et y jetait quelques-uns de ces tons excessifs et faux qu'on voudrait en retrancher. (*Tribune moderne*, page 549.)

Une perte inattendue lui enlevait alors Mme de Chateaubriand. (*Tribune moderne*, page 552.)

Le cercueil fut porté par quelques marins à l'extrémité du *grand Bey*...

Il prend une île pour un Turc.

... Un nom cher à la science et aux lettres, M. Ampère, érudit voyageur, poëte par le cœur et la pensée, proféra de nobles paroles sur l'homme illustre dont il était l'élève et l'ami.

Un nom qui profère des paroles.

Une voix digne et pure [*en note : M. le duc de Noailles*] a prononcé son éloge, au nom de la société polie [*ce qui ne veut pas dire la société lettrée*], dans une Compagnie savante.

Sans doute l'Académie française.

Un maître éloquent de la jeunesse...

En note : M. Saint-Marc Girardin.

[Hérédia] vit la cataracte du Niagara, cette pyramide vivante du désert, alors entourée de bois immenses. (*Essais sur le génie de Pindare*, page 580.)

Il revint à Mexico, fut d'abord avocat, puis élevé aux honneurs de la magistrature. Marié et devenu père de famille, l'orageuse instabilité de l'Orient américain l'épouvanta d'autant plus... (*Essais sur le génie de Pindare*, page 585.)

LES CENT-JOURS.

Le but de l'ouvrage *les Cent-Jours* est, comme tous les autres ouvrages de M. Villemain, d'abord de montrer qu'il a connu des gens importants, de leur faire prononcer de longs discours à la Tite-Live, prenant toujours le dialogue pour une série de dissertations académiques, et enfin l'éternelle glorification du régime parlementaire.

Par exemple, le discours du maréchal Ney à la Chambre des Pairs, à propos duquel M. Villemain nous avertit que *le Moniteur* n'en donne qu'un compte-rendu tronqué et altéré, très long discours, ma foi! Le jeune Villemain l'avait-il sténographié, ou l'avait-il si bien enfoncé dans les sillons de sa jeune mémoire qu'il l'ait conservé jusqu'en 1855?

On sortit des tribunes, pendant la remise de la séance. Je courus au jardin du Luxembourg dans le coin le plus reculé, méditer avec moi-même ce que je venais d'entendre; et le cœur tout ému, j'enfonçais dans les sillons de ma jeune mémoire ces paroles de deuil héroïque et de colère injuste peut-être, que j'avais senties amères comme la mort. (Journée du 22 juin 1815. *Les Cent-Jours*, page 315.)

A propos du discours de Manuel à la Chambre des Représentants, discours inspiré par Fouché, dont *il habitait familièrement l'Hôtel,* au lieu de dire : Sa voix insinuante, M. Villemain dit : *L'insinuation de sa voix.* (Page 386.)

Destitution de Chateaubriand.

Ce que Villemain appelle une anecdote littéraire ; à ce sujet, nous allons voir comment il raconte une anecdote. L'anecdote a quinze pages. Mme de Duras croit à l'union durable de Villèle et de Chateaubriand.

A Saint-Germain, dans une maison élégante, sur le niveau de cette terrasse, *qui découvre* un si riant paysage, le salon d'une femme respectée de tous, et l'amie célèbre de Mme de Staël et d'un homme de génie parvenu au pouvoir, avait, le premier samedi de Juin, réuni plusieurs hommes politiques, comme on disait alors [*et comme on dit encore*], des ambassadeurs et des savants, M. Pozzo di Borgo, toujours en crédit près d'Alexandre, Capo d'Istria disgracié, mais près de se relever avec la Grèce renaissante, lord Stuart, diplomate habile, le moins officiel des hommes dans son libre langage, la prude et délicate lady Stuart, en contraste avec lui, quelques autres Anglais, un ministre de Toscane passionné pour les arts, l'illustre Humboldt, l'homme des études profondes autant que des *nouvelles passagères* [*il y a donc des nouvelles durables*], le plus français de ces étrangers, aimant la liberté autant que la science : c'étaient aussi le comte de La Garde, ambassadeur de France en Espagne, avant la guerre, Abel de Rémusat, l'orientaliste ingénieux et sceptique, un autre lettré moins connu [*ce doit être le modeste Villemain*], et la jeune Delphine Gay avec sa mère.

Lorsque, après la conversation du dîner encore mêlée de quelques anecdotes des deux Chambres, on vint, à la hauteur de la terrasse, s'asseoir devant le *vert tapis des cimes* de la forêt et respirer la *fraîche tiédeur* d'une belle soirée de juin, toute la politique tomba ; et il n'y eut plus d'empressement que pour prier mademoiselle Delphine Gay de dire quelques-uns de ses vers. Mais, la belle jeune fille, souriant et s'excusant de n'avoir rien achevé de nouveau, récita seulement, avec la délicieuse mélodie de sa voix, cette stance d'un Secrétaire d'ambassade [*manière académique de dire Lamartine*], bien jeune et bien grand poëte, dit-elle :

> Repose-toi, mon âme, en ce dernier asile,
> Ainsi qu'un voyageur qui, le cœur plein d'espoir,
> S'assied, avant d'entrer, aux portes de la ville,
> Et respire un moment l'air embaumé du soir.

Lord Stuart prend la parole et dit que ce repos ne charme pas longtemps les poëtes qui ont une fois touché aux affaires; il espère bien que le Ministère durera et restera compact.

On devine une certaine sympathie du sieur Villemain pour lord Stuart, ce qui s'expliquera peut-être si l'on se reporte au dire de Chateaubriand qui prétend que ce lord

Stuart était toujours crotté et débraillé et ne payait pas les filles.

Et puis Mme de Duras prend la parole, comme dans Tite-Live ; elle veut congédier la politique et demande à Capo d'Istria « s'il n'a pas reconnu dans les *Martyrs* et dans l'*Itinéraire* le ciel de sa patrie, l'âme de l'antiquité, et, à la fois, les horizons et la poésie de la Grèce ».

Et Capo d'Istria prend la parole, comme dans Tive-Live, et exprime cette vérité que Chateaubriand n'est pas Homère, que la jeunesse ne recommence pas plus pour un homme que pour le monde, mais que, cependant, pour n'être pas poëte épique, il ne manque pas de grandeur ; que le peintre de Dioclétien, de Galérius et du monde romain avait paru prophétique et vrai ; quand ces peintures du passé éclatèrent aux yeux, « on reconnaissait de loin, dans une page des *Martyrs*, le portrait et la condamnation de celui qu'il fallait abattre ».

Je n'ai pas besoin de dire que l'expression : *comme Tite-Live* est simplement pour caractériser une manie de M. Villemain et que chacun des personnages mis en scène parle comme Villemain en Sorbonne.

Une voix grave, « aussi grave que celle du comte Capo d'Istria était douce et persuasive », établit un parallèle entre les *Martyrs* et *Télémaque*, et donne la supériorité à ce dernier ; cela fait deux pages de discours.

Un quatrième orateur dit que « le *Télémaque* est un bon livre de morale, malgré quelques descriptions trop vives pour l'imagination de la jeunesse... Le *Télémaque* est une gracieuse réminiscence des poëtes anciens, une corbeille de fleurs cueillies partout. Mais quel intérêt aura pour l'avenir cette mythologie profane, spiritualiste d'intention, sans être changée de forme, de telle façon que le livre n'est ni païen, ni chrétien ? »

Et Capo d'Istria reprend la parole pour dire que

« Fénelon fut le premier qui, dans le XVIIe siècle, forma le vœu de voir la Grèce délivrée de ses oppresseurs et rendue aux beaux-arts, à la philosophie, à la liberté, qui la réclament pour leur patrie ». Chateaubriand excelle à décrire le monde barbare..., mais Capo d'Istria préfère *Antiope* à *Velléda*.

Total, une page.

Cette réserve d'un esprit si délicat enhardit un cinquième orateur. Celui-là aussi admire le *Télémaque*, mais les *Martyrs* portent la marque d'un siècle de décadence (*toujours la décadence !*). Pièce de rapport encadrée ; industrieuse mosaïque..., dépouillant indifféremment Homère, Virgile, Stace et quelques chroniqueurs barbares. Et puis les anachronismes : saint Augustin, né 17 ans après la mort de Constantin, figurant près de lui comme son compagnon de plaisir, — comparaison d'Eudore avec Enée, de Cymodocée avec Pauline... — L'horrible n'est pas le pathétique (le cou d'ivoire de la fille d'Homère brisé par la gueule sanglante du tigre), et patata et patata.

Le premier orateur (Delphine Gay) reprend la parole ; elle croit entendre les blasphèmes d'Hoffmann : « Laissez, je vous prie, vos chicanes érudites. A quoi sert le goût de l'antiquité s'il empêche de sentir tant de belles choses imitées d'elle ? » Aussi bien elle est la seule personne qui parle avec quelque bon sens ; le malheur est que, jalouse du dernier orateur qui avait parlé pendant deux pages et demie, elle s'élance dans *les martyres de nos jours, dans les échafauds de nos familles et dans la vertu de nos frères et de nos pères immolés en place publique pour leur Dieu et pour leur Roi.* Total, trois pages.

Le cercle se rompit, on s'avança de quelques pas sur la terrasse entre l'horizon de Paris et les ombres projetées des vieux créneaux du château de Saint-Germain.

Petite digression sur le dernier des Stuarts. Enfin, *une voix* prie Mademoiselle Delphine de dire « ce que vient de lui inspirer le tableau d'Horace Vernet ».

La jeune fille, dont la grâce naïve et fière égalait le talent, ne répondit qu'en commençant de sa voix harmonieuse ce chant de *la Druidesse*, dédié au grand peintre qui achevait un tableau de *Velléda*... Debout, quelques mèches de ses blonds cheveux éparses à la bise légère de cette nuit d'été, la jeune Muse, comme elle se nommait alors elle-même, doublait par sa personne l'illusion de son chant, et semblait se confondre avec le souvenir qu'elle célébrait.

Suivent des stances dans le style des pendules de la Restauration, finissant par :

Et les siècles futurs sauront que j'étais belle !

Le prestige les a tous éblouis et les éloges sont prodigués à cet heureux talent.

Villemain rentre fort tard à Paris avec un savant illustre (probablement Humboldt), « dont la parole diversifie encore le mouvement de la terrasse de Saint-Germain ». Il s'endort, à trois heures du matin, la tête remplie de poésies homériques, de ferveurs chrétiennes, de révolutions dynastiques et de catastrophes géologiques.

Le lendemain, il relit les lettres de saint Jérôme, un traité théologique de Milton et projette d'aller rêver hors de Paris « aux ressemblances d'imagination, de tristesse et de colère entre ces âmes véhémentes et poétiques séparées par tant de siècles », quand il fait la rencontre de M. Frisell qui lui apprend la destitution de Chateaubriand. Suit la destitution notifiée par M. de Villèle, telle qu'elle est rapportée dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, ce qui fait trois pages de plus, total seize pages.

Autant qu'on peut le deviner, l'anecdote consiste en ceci : pendant qu'on préparait au château la destitution

de Chateaubriand, plusieurs personnes de ses amis causaient littérature et politique sur la terrasse de Saint-Germain. Tout le reste n'est que rhétorique intempestive.

La mort du duc de Berry.

La mort du duc de Berry est encore un modèle étrange de narration, véritable exercice de collége, composition d'enfant qui veut gagner le prix, style de concours. Villemain y prend surtout la défense de M. Decazes, *dont il était dans un poste assez considérable un des moindres auxiliaires.* Il était, je crois bien, *le jeune homme* (si nous pouvons nous fier *aux sillons de sa jeune mémoire*) qui travaillait à l'exposé des motifs de l'interminable loi électorale. Le sentiment qui pousse Villemain à défendre Decazes paraîtrait plus louable s'il n'était exprimé avec un enthousiasme de domestique.

(Revoir mes notes précédentes à ce *sujet*.)

LA DIGRESSION SUR LES RAJEUNISSEMENTS LITTÉRAIRES.

Le chapitre 3 de *la Tribune moderne* s'ouvre par onze pages de digression sur les *diverses époques* et les *renouvellements des lettres.* Voilà, certes, un beau thème philosophique, de quoi exciter la curiosité. J'y fus pris, comme un crédule, mais la boutique ne répond pas à l'enseigne et Villemain n'est pas un philosophe. Il n'est pas même un vrai rhéteur, comme il se vante de l'être. Il commence par déclarer que « la puissance des lieux sur l'imagination du poëte n'est pas douteuse ».

Voir, dit-il, Homère et Hérodote.

« La Grèce, des Thermopyles à Marathon, les vertes collines du Péloponèse et les vallées de la Thessalie, l'île

de Crète et l'île de Lemnos (énumération interminable), quel théâtre multiple et pittoresque ! »

Donc les Grecs ont eu du génie parce qu'ils possédaient de beaux paysages.

Accepté. Pensée trop claire.

La poésie romaine reproduit les paysages latins.

« L'empire, devenu barbare, d'un côté, et oriental de l'autre, eut sous les yeux une diversité sans fin de climat, de races, de mœurs, etc., etc. »

Inde : « le chaos des imaginations et les descriptions surchargées de couleurs. »

Belle conclusion. Il avait sans doute trop de paysages pour rester classique.

Les chrétiens étudient maintenant l'homme intérieur; cependant « le spectacle de la Création resplendit dans leurs âmes et dans leurs paroles ».

« Christianisme grec revêtu des feux d'une brûlante nature, du Nil jusqu'à l'Oronte, de Jérusalem jusqu'à Cyrène. »

Dante, le premier génie de poëte qui se leva sur le moyen-âge (est-ce bien sûr ?), fut un admirable peintre de la nature.

Tasse chante « les exploits et les erreurs des hommes ». La nature, pour Tasse, Arioste, comme pour La Fontaine, devient un accessoire.

Camoëns, Ercilla témoignent « de ce que la nature agrandie peut offrir à la pensée de l'homme, et l'esprit de découverte ajouter à l'esprit d'inspiration ».

Corneille, Racine, Milton, Voltaire, trêve de lassitude à l'action de la nature.

Cependant, petite digression forcée sur Shakespeare, qui a jeté le décor dans le drame; le fait est que Shakespeare est embarrassant dans cette genèse artificielle de l'art.

Retour à la nature. Ce retour s'exprime par la prose : Buffon, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre. Delille, talent mondain et factice. Accepté. Quelques paroles fort dures contre le pauvre Delille. M. Villemain n'a pas le droit de le traiter ainsi.

Caractère oriental de Byron, « *le sceptique* voyageur ».

Et puis, tout d'un coup, Villemain nous dit :

...un rare et brillant génie allait paraître, se frayer sa route dans l'ébranlement du monde, amasser des trésors d'imagination dans les ruines d'une société mourante, exagérer tout ce qu'il devait bientôt combattre, et, par l'excès même de l'imagination, revenir de l'erreur à la vérité et des rêves d'un idéal avenir au culte du passé.

Et voilà ce qui explique pourquoi votre fille est muette, c'est-à-dire pourquoi, si Chateaubriand n'était pas allé en Amérique, il n'eût pas été Chateaubriand.

[NOTES ANALYTIQUES ET CRITIQUES
SUR
LES LIAISONS DANGEREUSES.]

I

BIOGRAPHIE.

BIOGRAPHIE MICHAUD.

Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos, né à Amiens en 1741.

A 19 ans, sous-lieutenant dans le corps royal du génie.

Capitaine en 1778, il construit un fort à l'île d'Aix.

Appréciation ridicule des *Liaisons dangereuses* par la *Biographie Michaud*, signée Beaulieu, édition 1819.

En 1789, secrétaire du duc d'Orléans. Voyage en Angleterre avec Philippe d'Orléans.

En 91, pétition provoquant la réunion du Champ de Mars.

Rentrée au service en 92, comme maréchal de camp.

Nommé gouverneur des Indes françaises, où il ne va pas.

A la chute de Philippe, enfermé à Picpus.

(Plans de réforme, expériences sur les projectiles.)

Arrêté de nouveau, relâché le 9 Thermidor.

Nommé secrétaire général de l'administration des hypothèques.

Il revient à ses expériences militaires et rentre au service, général de brigade d'artillerie. Campagnes du Rhin et d'Italie, mort à Tarente, 5 octobre 1803.

Homme vertueux, « bon fils, bon père, excellent époux ».

Poésies fugitives.

Lettre à l'Académie française en 1786, à l'occasion du prix proposé pour l'éloge de Vauban (1.440 millions).

FRANCE LITTÉRAIRE DE QUÉRARD.

La première édition des *Liaisons dangereuses* est de 1782.

Causes secrètes de la Révolution du 9 au 10 thermidor, par Vilate, ex-juré au tribunal révolutionnaire. Paris, 1795.

Continuation aux *Causes secrètes,* 1795.

LOUANDRE ET BOURQUELOT.

Il faut, disent-ils, ajouter à ses ouvrages *Le Vicomte de Barjac.*

Erreur, selon Quérard, qui rend cet ouvrage au marquis de Luchet.

HATIN.

31 octobre an II de la Liberté, Laclos est autorisé à publier la correspondance de la Société des Amis de la Constitution séante aux Jacobins.

Journal des Amis de la Constitution.

En 1791, Laclos quitte le journal, qui reste aux Feuillants.

II

NOTES.

Ce livre, s'il brûle, ne peut brûler qu'à la manière de la glace.

Livre d'histoire.

Avertissement de l'éditeur et préface de l'auteur (sentiments feints et dissimulés).

— Lettres de mon père (badinages).

La Révolution a été faite par des voluptueux.

Nerciat (utilité de ses livres).

Au moment où la Révolution française éclata, la noblesse française était une race physiquement diminuée (de Maistre).

Les livres libertins commentent donc et expliquent la Révolution.

— Ne disons pas : *Autres mœurs que les nôtres,* disons : *Mœurs plus en honneur qu'aujourd'hui.*

Est-ce que la morale s'est relevée ? Non, c'est que l'énergie du mal a baissé. — Et la niaiserie a pris la place de l'esprit.

La fouterie et la gloire de la fouterie étaient-elles plus immorales que cette manière moderne *d'adorer* et de mêler le saint au profane ?

On se donnait alors beaucoup de mal pour ce qu'on avouait être une bagatelle, et on ne se damnait pas plus qu'aujourd'hui.

Mais on se damnait moins bêtement, on ne se pipait pas.

GEORGE SAND.

Ordure et jérémiades.

En réalité, le satanisme a gagné. Satan s'est fait ingénu. Le mal se connaissant était moins affreux et plus près de la guérison que le mal s'ignorant. G. Sand inférieure à de Sade.

Ma sympathie pour le livre.

Ma mauvaise réputation.

Ma visite à Billaut.

Tous les livres sont immoraux.

Livre de moraliste aussi haut que les plus élevés, aussi profond que les plus profonds.

— A propos d'une phrase de Valmont (à retrouver) :

Le temps des Byron venait.
Car Byron était *préparé*, comme Michel-Ange.
Le grand homme n'est jamais aérolithe.

Chateaubriand devait bientôt crier à un monde qui n'avait pas le droit de s'étonner :

« Je fus toujours vertueux sans plaisir ; j'eusse été criminel sans remords. »

Caractère sinistre et satanique.
Le satanisme badin.

Comment on faisait l'amour sous l'ancien régime.
Plus gaîment, il est vrai.
Ce n'était pas l'extase, comme aujourd'hui, c'était le délire.

C'était toujours le mensonge, mais on n'adorait pas son semblable. On *le trompait*, mais on *se trompait* moins soi-même.

Les mensonges étaient d'ailleurs assez bien soutenus quelquefois pour induire la comédie en tragédie.

— Ici comme dans la vie, la palme de la perversité reste à [la] femme.

(Saufeia). Fœmina simplex dans sa petite maison.
Manœuvres de l'Amour.
Belleroche. Machines à plaisir.

Car Valmont est surtout un vaniteux. Il est d'ailleurs généreux, toutes les fois qu'il ne s'agit pas des femmes et de sa gloire.

— Le dénouement.

La petite vérole (grand châtiment).

La Ruine.

Caractère général sinistre.

La détestable humanité se fait un enfer préparatoire.

— L'amour de la guerre et la guerre de l'amour. La gloire. L'amour de la gloire. Valmont et la Merteuil en parlent sans cesse, la Merteuil moins.

L'amour du combat. La tactique, les règles, les méthodes. La gloire de la victoire.

La stratégie pour gagner un prix très frivole.

Beaucoup de sensualité. Très peu d'amour, excepté chez Mme de Tourvel.

— Puissance de l'analyse racinienne.

Gradation.

Transition.

Progression.

Talent rare aujourd'hui, excepté chez Stendhal, Sainte-Beuve et Balzac.

Livre essentiellement français.

Livre de sociabilité, terrible, mais sous le badin et le convenable.

Livre de sociabilité.

Liaisons dangereuses.

Cette défaveur [qui s'attache aux émigrés et à leurs entreprises] surprendra peu les hommes qui pensent que la révolution française a pour cause principale la dégradation morale de la noblesse.

M. de Saint-Pierre observe quelque part, dans ses *Études sur la Nature*, que si l'on compare la figure des nobles français à celle de leurs ancêtres, dont la peinture et la sculpture nous ont transmis les traits, on voit à l'évidence que ces races ont dégénéré.

Considérations sur la France, p. 197 de l'édition sous la rubrique de Londres, 1797, in-8.

III

INTRIGUE ET CARACTÈRES.

INTRIGUE.

Comment vient la brouille entre Valmont et la Merteuil.

Pourquoi elle devait venir.

La Merteuil a tué la Tourvel.

Elle n'a plus rien à vouloir de Valmont.

Valmont est dupe. Il dit à sa mort qu'il regrette la Tourvel, et de l'avoir sacrifiée. Il ne l'a sacrifiée qu'à son Dieu, à sa vanité, à sa gloire, et la Merteuil le lui dit même crûment, après avoir obtenu ce sacrifice.

C'est la brouille de ces deux scélérats qui amène les dénouements.

Les critiques faites sur le dénouement relatif à la Merteuil.

CARACTÈRES.

A propos de Mme de Rosemonde, retrouver le portrait des vieilles femmes, bonnes et tendres, fait par la Merteuil.

Cécile, type parfait de la détestable jeune fille, niaise et sensuelle.

Son portrait, par la Merteuil, qui excelle aux portraits. (Elle ferait bien même celui de la Tourvel, si elle n'en était pas horriblement jalouse, comme d'une supériorité.) Lettre XXXVIII.

La jeune fille. La niaise, stupide et sensuelle. Tout près de l'ordure originelle.

La Merteuil. Tartuffe femelle, tartuffe de mœurs, tartuffe du XVIIIe siècle.

Toujours supérieure à Valmont et elle le prouve.

Son portrait par elle-même. Lettre LXXXI. Elle a d'ailleurs du bon sens et de l'esprit.

Valmont, ou la recherche du pouvoir par le Dandysme et la feinte de la dévotion. Don Juan.

La Présidente. (Seule, appartenant à la bourgeoisie. Observation importante.) Type simple, grandiose, attendrissant. Admirable création. Une femme naturelle. Une Ève touchante. — La Merteuil, une Ève satanique.

D'Anceny, fatigant d'abord par la niaiserie, devient intéressant. Homme d'honneur, poëte et beau diseur.

Madame de Rosemonde. Vieux pastel, *charmant* portrait à barbes et à tabatière. Ce que la Merteuil dit des vieilles femmes.

CITATIONS POUR SERVIR AUX CARACTÈRES.

Que me proposez-vous ? de séduire une jeune fille qui n'a rien vu, ne connaît rien... Vingt autres y peuvent réussir comme moi. Il n'en est pas ainsi de l'entreprise qui m'occupe ; son succès m'assure autant de gloire que de plaisir. L'Amour qui prépare ma couronne, hésite lui-même entre le myrte et le laurier...

Lettre IV. — Valmont à Mme de Merteuil.

J'ai bien besoin d'avoir cette femme pour me sauver du ridicule d'en être amoureux... J'ai, dans ce moment, un sentiment de reconnaissance pour les femmes faciles, qui me ramène naturellement à vos pieds.

Lettre IV. — Valmont à Mme de Merteuil.

Conquérir est notre dessein ; il faut le suivre.

Lettre IV. — Valmont à Mme de Merteuil.

(Note : car c'est aussi le dessein de Mme de Merteuil. Rivalité de gloire.)

Me voilà donc, depuis quatre jours, livré à une *passion forte.*

Lettre IV. — Valmont à la Merteuil.

Rapprocher ce passage d'une note de Sainte-Beuve sur le goût de la passion dans l'École Romantique.

Depuis sa plus grande jeunesse, jamais il n'a fait un pas ou dit une parole sans avoir un projet, et jamais il n'eut [un projet qui ne fût malhonnête ou criminel].

Aussi, si Valmont était entraîné par des passions fougueuses [si, comme mille autres, il était séduit par les erreurs de son âge, en blâmant sa conduite, je plaindrais sa personne, et j'attendrais, en silence, le temps où un retour heureux lui rendrait l'estime des gens honnêtes].

Mais Valmont n'est pas cela... etc.

Lettre IX. — Mme de Volanges à la Présidente de Tourvel.

Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté, où le plaisir *s'épure par son excès*, ces biens de l'amour ne sont pas connus d'elle... Votre présidente croira avoir tout fait pour vous en vous traitant comme son mari, et, dans le tête-à-tête conjugal le plus tendre, on est toujours *deux*.

Lettre V. — La Merteuil à Valmont.

(Source de la sensualité mystique et des sottises amoureuses du XIXe siècle.)

J'aurai cette femme. Je l'enlèverai au mari *qui la profane* (G. Sand). J'oserai la ravir au Dieu même qu'elle adore (Valmont satan, rival de Dieu). Quel délice d'être tour à tour l'objet et le vainqueur de ses remords! Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiègent! ils ajouteront à mon bonheur et à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie... Qu'alors, si j'y consens, elle me dise : « Je t'adore ! »

Lettre VI. — Valmont à la Merteuil.

Après ces préparatifs, pendant que Victoire s'occupe des autres détails, je lis un chapitre du *Sopha*, une *lettre d'Héloïse*, et deux *contes* de La Fontaine, pour recorder les différents tons que je voulais prendre.

Lettre X. — La Merteuil à Valmont.

Je suis indigné, je l'avoue, quand je songe que cet homme, sans *raisonner*, sans se *donner* la *moindre peine*, en *suivant tout bêtement l'instinct de son cœur*, trouve une félicité à laquelle je ne puis atteindre. Oh! je la troublerai !

Lettre XV. — Valmont à la Merteuil.

J'avouerai ma faiblesse. Mes yeux se sont mouillés de larmes... J'ai été étonné du plaisir qu'on éprouve en faisant le bien...

Lettre XXI. — Valmont à la Merteuil.

Don Juan devenant tartuffe et charitable par intérêt.

Cet aveu prouve à la fois l'hypocrisie de Valmont, sa haine de la vertu, et, en même temps, un reste de sensibilité par quoi il est inférieur à la Merteuil, chez qui tout ce qui est humain est calciné.

J'oubliais de vous dire que pour mettre tout à profit, j'ai demandé à ces beaux yeux de prier Dieu pour le succès de mes projets.

Lettre XXI. — Valmont à la Merteuil.

(Impudence et raffinement d'impiété.)

Elle est vraiment délicieuse... Cela n'a ni caractère ni principes. Jugez combien [sa société sera douce et facile]... En vérité, je suis [presque jalouse de celui à qui ce plaisir est réservé].

Lettre XXXVIII. — La Merteuil à Valmont.

(Excellent portrait de la Cécile.)

Il est si sot encore qu'il n'en a pas seulement obtenu un baiser. Ce garçon-là fait pourtant de fort jolis vers! Mon Dieu! que ces gens d'esprit sont bêtes!

Lettre XXXVIII. — La Merteuil à Valmont.

(Commencement du portrait de Danceny, qui attirera lui-même la Merteuil.)

Je regrette de n'avoir pas le talent des filous... Mais nos parents ne songent à rien.

Suite de la Lettre XL. — Valmont à la Merteuil.

Elle veut que je sois *son ami.*

(La malheureuse victime en est déjà là...)

Et puis-je me venger moins d'une femme hautaine qui semble rougir d'avouer qu'elle adore?

Lettre LXX. — Valmont à la Merteuil.

A propos de la Vicomtesse :

Le parti le plus difficile ou le plus gai est toujours celui que je prends ; et je ne me reproche pas une bonne action, pourvu qu'elle m'exerce ou m'amuse.

Lettre LXXI. — Valmont à la Merteuil.

(Portrait de la Merteuil par elle-même.)

Que vos craintes me causent de pitié! Combien elles me prouvent ma supériorité sur vous !... Être orgueilleux et faible, il te sied bien de vouloir calculer mes moyens et juger de mes ressources!

(La femme qui veut toujours faire l'homme, signe de grande dépravation.)

. . . .

Imprudentes, qui dans leur amant actuel ne savent pas voir leur ennemi futur... Je dis : mes principes... Je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage.

Ressentais-je quelque chagrin... J'ai porté le zèle jusqu'à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l'expression du plaisir. *Je me suis travaillée* avec le même soin pour réprimer les symptômes d'une joie inattendue.

Je n'avais pas quinze ans, je possédais déjà les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et [je ne me trouvais encore qu'aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir].

La tête seule fermentait. Je ne désirais pas de jouir, *je voulais* SAVOIR.

Lettre LXXXI. — La Merteuil à Valmont.

(George Sand et autres.)

Encore une touche au portrait de la petite Volanges par la Merteuil :

Tandis que nous nous occuperions à former cette petite fille pour l'intrigue [nous n'en ferions qu'une femme facile]... Ces sortes de femmes ne sont absolument que des machines à plaisir.

Lettre CVI. — La Merteuil à Valmont.

Cette enfant est réellement séduisante ! Ce contraste de la candeur naïve avec le langage de l'effronterie, ne laisse pas de faire de l'effet ; et, je ne sais pourquoi, il n'y a plus que les choses bizarres qui me plaisent.

Lettre CX. — Valmont à la Merteuil.

Valmont se glorifie et chante son futur triomphe.

Je la montrerai, dis-je, oubliant ses devoirs... Je ferai plus, je la quitterai... Voyez mon ouvrage et cherchez-en dans le siècle un second exemple !...

Lettre CXV. — Valmont à la Merteuil.

(Citation *importante.*)
La note et l'annonce de la fin.
Champfleury.
Lui écrire.

[NOTE
SUR]
LES TRAVAILLEURS DE LA MER.

Les Copeaux du Rabot.

Gilliat (Juliette, Julliot, Giliard, Galaad).

Les Iles de la Manche. Tiédeur. Fleurissement. Superstitions. Le roi des Aux Aimées.

Québec. Canada, Français baroque et archaïque. Patois composite.

Simplicité de la fable.

La vieille langue de Mer.

Idylle, petit poëme.

Mots suggestifs dans le portrait de Déruchette.

Le vent. Le météore. Le naufrage.

La grotte enchantée. Le poulpe.

Le Clergé Anglican.

L'amour fécond en sottises et en grandeurs.

Le suicide de Gilliat.

Glorification de la Volonté.

La joie de Lethierry (Dramaturgie).

Le Dénouement fait de la peine (critique flatteuse).

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

CHRONOLOGIE SOMMAIRE
DES *ŒUVRES POSTHUMES.*

(Apports d'inédits ou de matières non comprises dans l'édition des Œuvres complètes dite définitive (Michel Lévy frères, 1868-1870) et réimprimées pour la première fois depuis la mort de l'auteur (31 août 1867). — Recueils successifs.)

Les capitales italiques désignent l'inédit *pour tout* ou *partie* et les capitales droites les premières réimpressions. La date placée entre parenthèses après un titre est celle de la première publication du vivant de l'auteur ; le point d'interrogation devant un titre indique un doute quant au bien-fondé de l'attribution, et une croix, que nous la croyons erronée.

Pour tout renseignement ne figurant pas dans ce tableau, qui est purement synoptique et ne doit pas être confondu avec une bibliographie, le lecteur est prié de se reporter à nos *Notes et Éclaircissements.*

1867

MANON LA PIERREUSE (Titre et canevas sommaire).

Louis Ulbach, *Paris-Magazine*, 8 septembre.

NOTE AUTOBIOGRAPHIQUE.

A. de la Fizelière, *Petite Revue anecdotique*, 10 septembre.

SUR L'ALBUM DE PHILOXÈNE BOYER.

Catulle Mendès, *Revue des Lettres et des Arts*, 1er décembre.

1868

SAPHO (1845). — CHANSON (Combien dureront nos amours? 1848), 1re strophe. — VARIANTE DU « JET D'EAU » (1865). — *Note autobiographique.*

A. de la Fizelière et Georges Decaux, *Essais de Bibliographie contemporaine*. I. *Charles Baudelaire* (A la Librairie de l'Académie des Bibliophiles).

1869

PROJETS DE PRÉFACE POUR « LES FLEURS DU MAL » (Fragments). — *FUSÉES* et *MON CŒUR MIS A NU* (Bribes). — *PAUVRE BELGIQUE* (Choix de titres et titres des 33 chapitres).

Ch. Asselineau, *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre* (Alph. Lemerre).

+ *A L'AMPHITHÉATRE.*

Francis Magnard, *Figaro*, 8 janvier.

+ *LES LITS.*

Émile Zola, *le Gaulois*, 10 janvier.

Les onze pièces tirées des « Épaves » (1866) et non recueillies dans les « Œuvres complètes », soit les six pièces condamnées en 1857 : LES BIJOUX, LE LÉTHÉ, A CELLE QUI EST TROP GAIE, LESBOS, FEMMES DAMNÉES (Delphine et Hippolyte), LES MÉTAMORPHOSES DU VAMPIRE ; deux « Galanteries » : LES PROMESSES D'UN VISAGE et LE MONSTRE OU LE PARANYMPHE D'UNE NYMPHE MACABRE ; trois « Bouffonneries » : SUR LES DÉBUTS D'AMINA BOSCHETTI ; A PROPOS D'UN IMPORTUN ; UN CABARET FOLATRE...

Complément aux « Fleurs du Mal » de Charles Baudelaire (Édition Michel Lévy, 1869). Bruxelles (chez tous les Libraires) [1].

1871

VOUS AVEZ, COMPAGNON DONT LE CŒUR EST POËTE,...

Communication d'Antony Bruno, *le Monde illustré*, 4 novembre.

? *QUANT A MOI, SI J'AVAIS UN BEAU PARC PLANTÉ D'IFS,...*

Le Monde illustré, 2 décembre.

1872

+ *LE CHIEN MORT.*

La Liberté, 15 février.

INCOMPATIBILITÉ. — Canevas de *CAUCHEMAR* et de *L'IVROGNE* contenant 3 couplets de la + *CHANSON DU SCIEUR DE LONG.* — Puis, en appendice, cinq pièces de vers dont deux sans titre collectif : VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT, 2 strophes (1865). — SONNET POUR S'EXCUSER DE NE PAS ACCOMPAGNER UN AMI A NAMUR (1865), et trois sous celui d' « Amœnitates belgicæ » : VENUS BELGA (1866). — *OPINION DE M. HETZEL SUR LE FARO* (1re strophe). — *LES BELGES ET LA LUNE.*

Charles Baudelaire, *Souvenirs-Correspondances, Bibliographie* suivie de pièces inédites (chez René Pincebourde) [2].

1875

+ *LE POTAGE AUX HANNETONS.*

Figaro, 9 mai.

1. V., sur ce recueil, nos deux notes parues au *Bulletin du Bibliophile* (25 février 1934 et août-septembre 1937).

2. Publication anonyme (procurée par Charles Cousin, Asselineau, Poulet-Malassis et le Vte de Spœlberch de Lovenjoul).

JE N'AI PAS POUR MAITRESSE UNE LIONNE ILLUSTRE... (moins les vers 19-24).

Gustave Rivet, *Paris à l'eau-forte*, 17 octobre.

1878

Les six pièces condamnées en 1857 (v. à l'année 1869). — AUTRE MONSELET PAILLARD (1864). — CHANSON (1848). — *Les Promesses d'un visage.* — *Venus belga.* — SONNET BURLESQUE (Vacquerie à son Py..., 1845).

Le Parnasse satyrique (Oxford).

? LE PAUVRE DIABLE.

Figaro, 11 juillet.

1880

FUSÉES et *MON CŒUR MIS A NU* (fragments importants).

Octave Uzanne, *Figaro*, 30 août 1880.

COMMENT ON PAIE SES DETTES QUAND ON A DU GÉNIE (1845).

Vte de Spoelberch de Lovenjoul : *Un dernier Chapitre des œuvres de H. de Balzac* (Dentu).

1881

Les six pièces condamnées en 1857. — *Chanson.* — *Autre Monselet paillard.*

Le Parnasse satyrique... (Bruxelles).

Sous le titre : « Épigrammes » : *Vénus belge* (sic). — *LA PROPRETÉ DES DEMOISELLES BELGES.* — *UNE EAU SALUTAIRE* (les deux premières strophes). — *UN NOM DE BON AUGURE.* — *OPINION DE M. HETZEL SUR LE FARO* (les huit premiers vers). — *Les Belges et la Lune.* — *ÉPITAPHE POUR L'ATELIER DE M. ROPS, FABRICANT DE CERCUEILS.* — *L'ESPRIT CONFORME* (II). — *LA CIVILISATION BELGE.* — *Les Promesses d'un visage.* — *Sonnet* (Vacquerie à son Py...).

Le Nouveau Parnasse satyrique... (Bruxelles).

PROJETS DE PRÉFACE POUR « LES FLEURS DU MAL » et de *DÉDICACE POUR « LES PARADIS ARTIFICIELS ».*

Octave Uzanne, *le Livre*, 10 mars.

1884

JE N'AI PAS POUR MAITRESSE UNE LIONNE ILLUSTRE... (en totalité).

Gustave Rivet, *la Jeune France*, janvier-février.

LE HIBOU PHILOSOPHE (important fragment).

Octave Uzanne, *le Livre*, 10 septembre.

1885

IL APERÇOIT ENTRE LA LUNE ET LUI... (fragment).

Théodore de Banville, *Galerie contemporaine, littéraire et artistique*, n° 105.

1886

+ *CHANSON DU SCIEUR DE LONG* (12 couplets).

Donnée comme « extraite du drame : *L'Ivrogne* » dans *le Chat noir*, 31 juillet.

1887

DÉDICACE DES « FLEURS DU MAL », 1re version (1864).

Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des œuvres de Théophile Gautier* (Charpentier).

N'EST-CE PAS QU'IL EST DOUX... (1864). — *Incompatibilité* (fragment). — *IL FUT TOUJOURS FORT BIEN EN COUR...* (une strophe, 1838?). — *Je n'ai pas pour maîtresse...* — *Le Hibou philosophe.* — *Dédicace des « Fleurs du mal »*, 1re version. — *PROJETS DE PRÉFACE DES « FLEURS DU MAL »* en totalité. — *Dédicace* [des « Paradis artificiels »]. — *TRANQUILLE COMME UN SAGE...* — *LE MARQUIS DU 1er HOUZARDS.* — *LA FIN DE DON JUAN.* — *PROJETS ET PLANS DE ROMANS ET NOUVELLES.* — *LA BELGIQUE VRAIE* (fragments importants). — *LETTRE A JULES JANIN* (la version la plus longue, presque in extenso). — *FUSÉES* et *MON CŒUR MIS A NU* (sauf les titres des fragments, les passages formant double emploi et ceux qui contiennent des crudités ou des attaques personnelles). — *TOUS IMBERBES ALORS...* — UNE RÉFORME A L'ACADÉMIE (1862) pour partie.

Eugène Crépet : Charles Baudelaire, *Œuvres posthumes et correspondances inédites*, précédées d'une *étude biographique* (Quantin).

1888

MES BOTTES, PAUVRES FLEURS SUR LEURS TIGES FANÉES...

La Gironde littéraire, 15 avril.

? *LORSQUE DE VOLUPTÉ S'ALANGUISSENT TES YEUX...*

Les frères Lionnet, *Souvenirs et Anecdotes* (Ollendorff).

1890

Les onze pièces du « Complément » (v. année 1869) et les cinq réunies dans l'Appendice de « Souvenirs-Correspondances » (v. 1872). En plus l' « Épilogue » des « Petits Poëmes en Prose ».

Les Épaves (Lemerre).

ARGUMENT DU LIVRE SUR LA BELGIQUE (les 18 premiers chapitres).

Anonyme [Eug. Crépet], *Revue d'Aujourd'hui*, 15 mars.

ARGUMENT DU LIVRE SUR LA BELGIQUE grossi des chapitres 19-33.
Charles Baudelaire, *Sur la Belgique*, Paris (éd. clandestine).

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE M. CRABBE (texte partiel).
Firmin Javel, *Gil Blas*, 14 juin.

1891

DE QUELQUES PRÉJUGÉS CONTEMPORAINS.
Autographes de Champfleury, Et. Charavay.

1892

TOUT A L'HEURE JE VIENS D'ENTENDRE... — HÉLAS! QUI N'A GÉMI SUR AUTRUI, SUR SOI-MÊME...
Henri Hignard, *le Midi hivernal*, 17 et 24 mars.

1894

A UNE INDIENNE [Malabaraise], les six derniers vers du texte pré-original (1846).
Vte de Spoelberch de Lovenjoul, *les Lundis d'un chercheur* (Calmann-Lévy).

1896

28 pièces de vers se décomposant comme suit : les 16 déjà recueillies dans les « Épaves » de 1890, mais ici le sonnet *VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT* a été complété de ses deux tercets, et jointe une adresse versifiée : *MONSIEUR AUGUSTE MALASSIS...* — Quatre pièces apportées ou réunies en 1887 : *N'est-ce pas qu'il est doux...* — *Je n'ai pas pour maîtresse...* — *Tous imberbes alors...* — *Tranquille comme un sage...* — Les deux pièces à Hignard (v. 1892). — Et six d'origines diverses : *Chanson* (Combien dureront nos amours?) — IL AIMAIT A LA VOIR (1864). — *Sonnet burlesque* (Vacquerie à son Py...). — *Incompatibilité.* — *Sapho.* — +*Chanson du Scieur de long* (version de 1886).
Le Tombeau de Charles Baudelaire (Bibliothèque artistique et littéraire... *La Plume*).

1898

CI-GIT QUI, POUR AVOIR PAR TROP AIMÉ LES GAUPES...
Jacques Crépet, *Charles Baudelaire et Jeanne Duval*, 15 avril, *la Plume*.

1901

LETTRE A JULES JANIN (la version la plus courte).
Henri Cordier, *Baudelaire et Heine*, 15 décembre, *Bulletin du Bibliophile*.

1902

EXORDE DE LA CONFÉRENCE SUR DELACROIX.

Ad. Piat, *Eugène Delacroix, son œuvre, ses idées, ses mœurs*, juillet, *l'Art*.

NOBLE FEMME AU BRAS FORT...

Dr Marc Laffont, *la Renaissance latine*, 15 décembre.

1903

NOTES SUR « LES LIAISONS DANGEREUSES ».

Édouard Champion, *De l'Éducation des femmes*, par Choderlos de Laclos, *avec une introduction et des documents..., suivis de notes inédites de Charles Baudelaire* (A. Messein).

1907

L'ESPRIT ET LE STYLE DE M. VILLEMAIN.

Jacques Crépet, *Mercure de France*, 1er mars.

CATALOGUE DE LA COLLECTION CRABBE, avec un fac-s. aut.

L'Art et les Artistes, no 26.

1908

Tout ce qui est mentionné ci-dessus sauf « Le Pauvre Diable », « Manon la pierreuse », « Cauchemar », « Il fut toujours fort bien en cour... », « De quelques préjugés contemporains », « Il aperçoit entre la lune et lui », les chapitres XIX-XXXIII de « Sur la Belgique », « Exorde de la conférence sur Delacroix », + « Les Lits », + « Le Potage aux hannetons », — avec les additions suivantes.

Poésie : *SUR L'ALBUM DE Mme ÉMILE CHEVALET* (Au milieu de la foule...) — *JE VIS ET TON BOUQUET EST DE L'ARCHITECTURE...* — + *LA BALLADE DU NOYÉ* — + *INCONSCIENTE* — + SONNET DATÉ DE LA MORGUE (Jeune homme aux cheveux noirs..., 1866).

JOURNAUX INTIMES (le texte dans sa quasi-totalité).

Théâtre : *LISTE DE PIÈCES PROJETÉES*.

Critique littéraire : CONTES NORMANDS ET HISTORIETTES BAGUENAUDIÈRES (1845). — PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ. LE SIÈCLE (1846). — LES CONTES DE CHAMPFLEURY (1848). — *NOTE SUR « LES TRAVAILLEURS DE LA MER ».*

Travaux sur Poe : EDGAR ALLAN POE, SA VIE ET SES OUVRAGES (1852). — 1re DÉDICACE DES « HISTOIRES EXTRAORDINAIRES » (1854). — NOTE SUR « AVENTURE SANS PAREILLE D'UN CERTAIN HANS PFAALL » (1855). — NOTE SUR « RÉVÉLATION MAGNÉTIQUE » (1848).

Beaux-Arts : *DE LA CARICATURE ET GÉNÉRALEMENT DU COMIQUE DANS LES ARTS. — DESCRIPTION ANALYTIQUE D'UNE ESTAMPE DE BOILLY.* — L'EAU-FORTE EST A LA MODE (1862).

Sur la Belgique : *NOTE DÉTACHÉE.*

Polémiques : LETTRE AU « FIGARO » (1858). — UNE RÉFORME A L'ACADÉMIE (1862). — ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE SHAKESPEARE (1864). — *LETTRES D'UN ATRABILAIRE* [1].

Variétés : CHOIX DE MAXIMES CONSOLANTES SUR L'AMOUR (1846). — BIOGRAPHIE DES EXCENTRIQUES (1851). — PAUL G. DE MOLÈNES (1862). — LE COMÉDIEN ROUVIÈRE (1865).

Journalisme : LE SALUT PUBLIC (1848).

NOUVELLES ET ROMANS, FRAGMENTS. Inédits pour partie.

Charles Baudelaire, Œuvres posthumes [parues par les soins de Féli Gautier et de Jacques Crépet], Mercure de France [1].

1910

PAGES DE CARNET.

Féli Gautier, *Mercure de France*, 16-XII.

1911

CARNET (la publication précédente, grossie).

Féli Gautier, avec une introduction et des notes... (J. Chevrel).

CLERGEON AUX ENFERS. — SYMPTOMES DE RUINES. — LISTE DE « PETITS POËMES EN PROSE » PROJETÉS.

Nadar, *Charles Baudelaire intime*... (A. Blaizot).

1917

CAUCHEMAR (2 vers).

P. Rioux de Maillou, *Souvenirs des autres* (Georges Crès).

+ *LES PARADIS ARTIFICIELS, BLONDES FUMÉES*...

René Émery, *Mercure de France*, 1-VIII.

1. A dater de cette publication, le jugement de 1857 devient, pratiquement, lettre morte. Encouragés par le double exemple d'Alphonse Lemerre (1890) et du Mercure de France, les éditeurs qui jusqu'alors n'avaient osé réimprimer les Pièces condamnées que dans des publications hors commerce ou à tirage restreint, les joignent couramment aux *Fleurs* soit dans un Appendice, soit en les intercalant à leur place première. D'autre part, le bloc des éléments non insérés dans les *Œuvres complètes* de 1868-1870 se trouve à peu près constitué, de telle sorte que les collecteurs de l'avenir n'auront guère qu'à remédier à ses lacunes et à le tenir à jour. Nous cesserons donc désormais de mentionner les pièces condamnées et ne citerons plus les recueils nouveaux qu'en fonction de leurs apports (inédits ou premières réimpressions).

1919

FUSÉES et *MON CŒUR MIS A NU*, texte presque intégral.

Charles Baudelaire, *Journaux intimes...*, avec une préface, par Ad. van Bever (G. Crès).

1920

CAUSERIES DU « TINTAMARRE » (pour l'année 1846 seulement).

Charles Baudelaire, *Causeries...*, préface de F.-F. Gautier (Éd. du Sagittaire).

CARNET (au complet).

[Publié anon. en fac-similé aut. par Féli Gautier], La Sirène, s. d.

SUR « LE GATEAU DES ROIS » (fragment pour la plus grande partie traduit en anglais).

Arthur Symons, *Baudelaire, A Study* (Elkin Mathiews, London).

1922

CE FANTOME DE SQUELETTE... (fragment).

Œuvres complètes de Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, Notes et Éclaircissements de J. Crépet (Louis Conard).

1923

EXORDE DE LA CONFÉRENCE SUR « LES PARADIS ARTIFICIELS ».

Émile Henriot, *Une page inédite de Baudelaire*, *Le Temps*, 27 février.

DISTIQUE A CHARLES ASSELINEAU.

Charles Baudelaire, *L'Art romantique*, éd. critique par F.-F. Gautier (*N. R. F.*).

NOTE SUR BÉRÉNICE (1852).

Léon Lemonnier, *Mercure de France*, I-VIII.

1924

LE VIN DES CHIFFONNIERS (premier texte connu).

Publié par Armand Godoy, avec des commentaires de Jacques Crépet, *Revue de l'Amérique latine*, juillet.

+ *A UNE COURTISANE*.

La Quintessence satyrique du XIXe siècle (J. Fort).

1925

A MESURE QUE L'HOMME AVANCE DANS LA VIE... (Page d'album).

Paul Fuchs, *Un inédit de Baudelaire*, 7 février, *Figaro*.

NOTES SUR LA PEINTURE DIDACTIQUE.

Jacques Crépet, *Figaro*, 28 février, et *Nouvelles littéraires*, 4 avril.

L'AMATEUR DE BEAUX-ARTS EN BELGIQUE.

François Montel, *Amœnitates belgicæ, Documents inédits*, 12 décembre, *Figaro*.

AMŒNITATES BELGICÆ (le recueil au complet).

Éd. orig. publiée par François Montel (Excelsior).

ID. (quelques variantes).

Introduction de Pierre Dufay (J. Fort).

1926

? *LE RACCOMMODEUR DE FONTAINES.*

Pierre Dufay, *Un sonnet inédit de Baudelaire* (?), 30 octobre, *Figaro*.

NOTE POUR L'ÉLÉGIE DES CHAPEAUX. — LISTES DE « PETITS POËMES EN PROSE » ou de « *POËMES NOCTURNES* ».

Charles Baudelaire, *Petits Poëmes en Prose*, éd. de Jacques Crépet (Louis Conard).

1927

CHANSONNETTES ANGLAISES (en traduction).

Le Manuscrit autographe, numéro spécial consacré à Charles Baudelaire (A. Blaizot).

+ *ANNÉES DE BRUXELLES.*

« Journaux inédits publiés par Georges Garonne avec un dessin inédit de Ch. Baudelaire et des notes de Féli Gautier » (Paris, Éditions de la Grenade).

1928

MANOËL.

Un drame inconnu de Baudelaire, par Jules Mouquet, *Figaro*, 10 mars.

1929

? 27 pièces de vers « retrouvées » et attribuées à Baudelaire, pour tout (21) ou partie (6), parmi lesquelles :

UN JOUR DE PLUIE. — SUR LE TROU DU CERCUEIL... — ELLE EST BIEN JEUNE ENCORE

parues sous le nom d'Ernest Prarond en 1843; et sept sonnets, dont six parus sous la signature de Privat d'Anglemont au cours de la période 1844-1847 :

J'AIME SES GRANDS YEUX BLEUS... — A MADAME DU BARRY. — A IVONNE PEN-MOOR (Te souvient-il, enfant...). — AVRIL. — VOS CHEVEUX SONT-ILS BLONDS... — SONNET A Mme ANNA B... (Quand la brise d'avril...),— le septième, A UNE BELLE DÉVOTE, paru anonyme en 1845.

Charles Baudelaire, *Vers retrouvés* (Juvenilia-Sonnets), éd. Émile-Paul frères, introduction et notes par Jules Mouquet.

? A UNE JEUNE SALTIMBANQUE (1845).

W. T. Bandy, *Baudelaire ou Privat d'Anglemont*, 9 novembre, *Figaro*.

1930

? SONNET A Mme F... (Un livre n'aurait pas suffi... 1846) et SONNET CAVALIER (Pourquoi donc m'aimez-vous..., 1846 pareillement) parus sous les initiales ou le nom de Privat d'Anglemont.

Jules Mouquet, *Privat d'Anglemont, Banville et Baudelaire*, 4 janvier, *Figaro*.

LE SALON CARICATURAL (1846).

Jules Mouquet, *le Manuscrit autographe* (A. Blaizot), juillet-août.

1931

BRIBES.

Yves-Gérard Le Dantec, *Quelques vers inédits de Baudelaire. — Petit referendum aux Baudelairiens*, 28 janvier, *Figaro*.

AVANT-PROPOS DE « PHILOSOPHIE DE L'AMEUBLEMENT » (1852).

Œuvres complètes de Charles Baudelaire, éd. critique... continuée par Y.-G. Le Dantec, éd. de la *Nouvelle Revue française*, t. XIII (*Traductions*).

1932

IDÉOLUS. — *CAUSERIES* du « Tintamarre » (texte complet).

Charles Baudelaire, *Œuvres en collaboration*, introduction et notes par Jules Mouquet (*Mercure de France*).

1934

SUR « LE GATEAU DES ROIS », texte intégral du fragment.

Jacques Crépet, *Un texte inédit de Baudelaire*, 31 mars, *Figaro*.

Bribes en fac-similé autographe. — *AVIS DU TRADUCTEUR.* — *NOTE-RÉCLAME.* — *FRAGMENTS*, relatifs notamment aux « Petits Poëmes

en Prose » et à l'*ANNOTATION DE LA PRÉFACE DE « LA DOUBLE VIE »*, recueil de nouvelles de Charles Asselineau.

Cahiers Jacques Doucet, I. Baudelaire. Textes inédits commentés par Yves-Gérard Le Dantec (Université de Paris).

1935

? *MYSTÈRES GALANS DES THÉATRES DE PARIS* (Extraits).

Jacques Crépet, *Nouvelle Revue française*, 1er janvier.

SUR L' « HISTOIRE DE NEUILLY » de l'abbé Bellanger. — *NOTES SUR LES PEINTRES DE MŒURS.*

Jacques Crépet, *Miettes Baudelairiennes*, 15 septembre, *Mercure de France.*

1936

LISTE D'AUTOGRAPHES. — TROIS FEUILLETS DE NOTES INÉDITES.

Jacques Crépet, *Miettes Baudelairiennes*, 15 février, *Mercure de France.*

ANNOTATION DE LA PRÉFACE DE « LA DOUBLE VIE » (texte complet).

Jacques Crépet, *Un manifeste Baudelairien*, 1er septembre, *Mercure de France.*

1937

? SUR LES « ROMANS, CONTES ET VOYAGES D'ARSÈNE HOUSSAYE ».

Jacques Crépet, *Une page retrouvée de Baudelaire?* 1er mai, *Mercure de France.*

LETTRES D'UN ATRABILAIRE (II).

Jacques Crépet, *Notes inédites de Baudelaire*, 1er juillet, *Mercure de France.*

PETITES COCASSERIES BELGES. — LISTES DE « PETITS POËMES EN PROSE » (texte original).

Œuvres complètes de Charles Baudelaire, éd. critique par F.-F. Gautier, continuée par Y.-G. Le Dantec, t. VI (Œuvres diverses), éd. de la *Nouvelle Revue française.*

1938

PROJETS DE THÉATRE (deux notes).

Jacques Crépet, *Documents Baudelairiens*, 15 juillet, *Mercure de France.*

PUISQUE RÉALISME IL Y A.

Jacques Crépet, *Mesures*, 15 juillet.

23

MATIÈRES ÉCARTÉES DU PRÉSENT RECUEIL,

BIEN QUE FIGURANT AU TABLEAU CI-DESSUS, PARCE QUE REPRODUITES DANS UN TOME ANTÉRIEUR DE CETTE ÉDITION.

La Lettre au Figaro (1858) *et* Clergeon aux Enfers *seront donnés dans la Correspondance.* V. aussi la note de la p. 235.

HISTOIRE
DES *ŒUVRES POSTHUMES*.

L'Histoire des *Œuvres posthumes*, telle que nous l'entendons ici, n'est point l'histoire des éléments dont est formé le présent recueil, — celle-là figurera, comme à l'ordinaire, sous le titre de chacun d'eux aux *Éclaircissements*, — mais bien la relation des efforts poursuivis depuis la mort de notre auteur à l'effet de publier, de réimprimer ou de réunir ceux de ses écrits qui, pour quelque raison que ce fût, s'étaient trouvés écartés de l'édition dite définitive de ses *Œuvres complètes* parue chez Michel Lévy entre 1868 et 1870. De là l'utilité du tableau chronologique placé au seuil de cette étude : avec une netteté qu'aucune glose ne saurait atteindre, il permettra au lecteur de se rendre compte par le détail de la lente formation des recueils qui vont nous occuper. Un autre avantage qu'il comporte, c'est que nous pourrons nous limiter ci-dessous aux grandes étapes dont fut marquée la voie suivie par les publicateurs baudelairiens.

***

1867-1872

Après la mort de Baudelaire, dont la maladie avait interrompu pendant dix-huit mois les tractations avec les éditeurs, on sait que tous ses papiers avaient été remis à Charles Asselineau, qu'une longue intimité avec le poëte et le crédit dont il jouissait dans le monde littéraire désignaient pour veiller aux intérêts de sa mémoire. De ces papiers, les imprimés devaient pour la plupart, selon ses propres intentions, — intentions attestées par des sommaires établis de sa main [1], — prendre place dans ses *Œuvres complètes* sitôt qu'on aurait traité avec Michel

1. Nous en avons reproduit plusieurs, v. aux *Historiques* les volumes antérieurs de cette collection, notamment *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 459-460, et *L'ART ROMANTIQUE*, p. 430-434.

Lévy, auquel étaient allées en dernier lieu ses préférences. Mais, outre ces imprimés-là, il y en avait d'autres, et encore des manuscrits qu'il avait bien destinés à la publication, mais qui étaient restés inachevés. De ces derniers notamment, qu'allait-on faire? Convenait-il de les négliger entièrement, bien que plusieurs, par exemple *Mon cœur mis à nu* et *Pauvre Belgique*, parussent d'importance ? Quelques extraits des lettres qu'au cours de la période septembre 1867-février 1868 Asselineau adressait à Poulet-Malassis resté à Bruxelles[1], vont nous permettre de le suivre tant dans son dépouillement que dans ses impressions et intentions successives.

J'ai retrouvé encore [2] dans les papiers *deux plans d'articles* intéressants, un sur Chenavard, assez avancé, l'autre sur Rethel, pure carcasse [3]. Mais ses articles monstres comme le *Villemain* [4] et la *Lettre à Jules Janin* pourraient être donnés (comme aussi le projet de préface des *Fleurs* [5]) dans le volume intime.

Premier bulletin de campagne. — Vu Michel Lévy..., il a fait sa tête : « J'arrive de voyage, je trouve de la besogne plein mon bureau. J'en perds la tête. Il y va pour moi de la congestion cérébrale. *Guizot m'apporterait un livre que je ne le prendrais pas.* » Je lui ai répondu : « Je ne viens pas ici en suppliant. J'ai réservé de vous voir en premier pour obéir aux intentions de B... Nous avons quatre volumes d'*œuvres* à vous offrir, plus un cinquième facultatif... [6] »

Je viens de lire les papiers de notre ami. Je n'y ai rien trouvé de publiable. L'article sur Villemain dont il m'avait parlé plusieurs fois,

1. Par nous publiées au *Bulletin du Bibliophile* (février-avril 1925). Elles ne portent jamais de dates et sont par endroits illisibles, mais n'en constituent pas moins une source précieuse.

2. Outre quelques pièces des *Épaves* à comprendre dans les *Fleurs*.

3. Il résulte de ceci que l'article qui devait trouver place dans *L'ART ROMANTIQUE* (p. 119-129), sous le titre de *l'Art philosophique*, fut constitué de deux fragments mis bout à bout.

4. Lire : *L'Esprit et le Style de M. Villemain*.

5. Nous avons donné ce projet — plus exactement ces projets — dans notre édition des *FLEURS DU MAL*, p. 372-377.

6. Nous nous sommes appliqué ici à isoler autant que possible la question des œuvres posthumes de celle de la publication des œuvres complètes, qu'Asselineau avait à résoudre concurremment. Nous ne donnons cet extrait-là que parce qu'on y voit nettement traduite l'éventualité d'un cinquième volume et que les matières de ce tome « facultatif » doivent forcément s'identifier avec celles qui nous occupent, c'est-à-dire qui entreront plus tard dans les *Œuvres posthumes*. Pour la manière dont Asselineau s'acquitta de sa tâche en tant qu'éditeur des *Œuvres complètes*, v. les *Historiques* dans les volumes antérieurs de cette collection, notamment *FLEURS DU MAL*, p. 399-406 ; *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 459-463 ; *ART ROMANTIQUE*, p. 437-439.

et que je croyais achevé, n'est qu'un squelette. C'est dommage, car il y avait là de quoi intéresser. Mais on ne pourrait le publier qu'avec des *récitatifs*, de même que la lettre à Janin, les notes sur la Belgique et quelques-uns des paragraphes de *Mon cœur mis à nu*. Si Sainte-Beuve persiste dans son projet de *médaillon*, il pourrait y [insérer] quelques bribes du tout, car il y a des choses remarquables. Ce serait, je crois le meilleur parti à en tirer.

Je regrette que le livre sur la Belgique n'ait pas été fini. Les notes sont vraiment amusantes, et je crois que, en appliquant l'intention... [*illisible*] de faire un livre gai, entremêlé de dialogues, [*ill.*] B. nous eût donné un assez joli pendant aux [*ill.*]... Mme Aupick paraît tenir beaucoup à ce qu'on publie les notes de *Mon cœur mis à nu* où il est parlé d'elle avec tendresse, mais ces sortes de confidences me font l'effet de profanations, ou tout au moins d'indiscrétions. Je crois que tout ce qu'on pourrait faire de ces notes et des autres serait un volume tiré à un nombre restreint, auquel on joindrait les *testimonia*, les deux articles de Gautier [1], lettres de Sainte-Beuve, Hugo, Chasles [2], etc., l'épître d'Émile Deschamps que je retrouve dans un des portefeuilles, l'article anglais du *Spectator* [3] qu'on dit très complet et très élogieux, le discours de Banville [4], et enfin les portraits gravés, celui de De Roy que j'ai, comme vous le savez, celui de Courbet (l'avez-vous encore ?), et aussi un de Fantin, que vous ne connaissez pas, il me semble, mais qui compléterait utilement la série, comme exemplaire de la figure de 1865 [5]. — Seulement, qui ferait les frais ? Mme Aupick paraît en ce moment très effrayée de la dépense et il est vrai que la pauvre dame a eu beaucoup à débourser dans ces derniers temps et, vous le pensez bien, ce n'est pas fini.

1. C'est-à-dire la notice parue dans *les Poëtes français*, l'anthologie d'Eugène Crépet (4ᵉ vol., 1862), et l'article nécrologique du *Moniteur universel*, 9 septembre 1867, qui seront refondus dans la célèbre préface des *Fleurs du Mal* (3ᵉ édit.), à l'appendice desquelles prendront place aussi plusieurs des *Testimonia* ici mentionnés, la lettre de Sainte-Beuve et l'épître d'Émile Deschamps notamment.

2. Chasles avait fait sur *les Fleurs du Mal* cinq sonnets, dont le dernier, qui fut reproduit dans le *Journal des Débats* du 8 octobre 1917, commençait par ce quatrain :

Au demeurant
C'est un fier livre
Qui vous enivre
Et qui vous prend...

Mais c'est d'une lettre qu'il est ici question ; nous ne la connaissons pas.

3. L'article de Swinburne, 6 septembre 1862, finalement ne devait pas être utilisé.

4. Il sera reproduit, ainsi que celui d'Asselineau, tous deux prononcés sur la tombe de Baudelaire, dans « le Pincebourde » dont nous parlerons tout à l'heure.

5. Le portrait d'Émile Deroy, aujourd'hui au musée de Versailles ; celui de Courbet, aujourd'hui au musée de Montpellier. Celui de Fantin, au crayon (12 c. × 8), décrit dans le catalogue de son œuvre, p. 285 (Floury, in-8, 1911), fut longtemps en la possession de M. Templaere. Il a récemment passé en vente. Les deux premiers devaient être reproduits dans la biographie de Charles Asselineau : *Charles Baudelaire, sa vie, son œuvre*, dont il sera bientôt question.

Quant à la publication des œuvres, l'avis de Banville, et le mien, est de réimprimer seulement les choses terminées et dont le manuscrit très complet (moins *la Fanfarlo* que j'ai) se trouve dans la malle [1]. Le bagage est d'ailleurs moins gros que je ne l'aurais cru. Nous n'aurons que quatre (ou cinq tout au plus) volumes.

Je ne sais encore s'il y aura ou non des *Reliquiæ*, cela dépendra du traité, qui ne sera conclu que la semaine qui vient.

...Les œuvres de Baudelaire ont été vendues à Michel Lévy directement... qui est devenu acquéreur pour deux mille francs... soit 500 fr. par volume [!]. Nous aurons donc quatre volumes :
1. Fleurs du Bobo.
2. Beaux-Arts. Salon [Lire : Curiosités esthétiques].
3. Paradis artificiels. Poëmes en prose.
4. Variétés [Lire : L'Art romantique].

Je fais... une *Vie* qui paraîtra à part, en volume, chez Pincebourde [2], et dans laquelle j'utiliserai les notes inédites.

Ces lettres d'Asselineau appelleraient à coup sûr bien des réflexions. Par exemple, est-il vrai que Sainte-Beuve avait promis un médaillon ? Les amis de Baudelaire ne s'étaient-ils pas bien plutôt trop pressés d'interpréter dans le sens de leurs désirs une certaine phrase assez ambiguë qui se rencontre dans la lettre de condoléances que le critique avait adressée à Mme Aupick :

C'est au soin de rassembler tout ce qui peut la transmettre [la physionomie morale du poëte] que doivent désormais se consacrer ses intimes amis. Il faut que son profil reste gravé dans les médaillons du temps.

Nous serions d'autant plus porté à le croire que, dans l'Introduction de son essai bibliographique paru l'année suivante et sur lequel nous

1. « Baudelaire attache une grande importance à sa malle Il n'en veut pas livrer la clef et s'est même refusé à la laisser monter au grenier chez le Dr Duval. Est-ce dans cette malle que sont ses papiers ? » (Même source que les autres extraits. S. d [5 juillet 1866]) C'est là qu'ils étaient en effet, pour la plupart — d'autres étaient restés à Honfleur, à la « maison Joujou » de Mme Aupick, — et c'est dans cette malle notamment, au départ de Bruxelles, que Poulet-Malassis avait placé de ses mains l'exemplaire des *Fleurs du Mal*, avec pièces intercalaires, préparé pour la 3e édition

2. Ancien commis de Poulet-Malassis promu libraire du fait de la faillite de son patron et qui n'était remarquable que par sa lésinerie et son ignorance ; on l'appelait couramment *Pince maille* ou *Pincebourde, le bien nommé.* — Finalement, c'est chez Alphonse Lemerre que devait paraître, en 1869, le *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre*, par Charles Asselineau.

reviendrons tout à l'heure, on voit La Fizelière, non pas annoncer le médaillon, mais en suggérer l'idée au *Lundiste* :

> Quant à l'appréciation de ses écrits, elle appartient de toute nécessité à quelque grand critique habile, comme M. Sainte-Beuve par exemple [1]...

On serait aussi fondé à s'étonner du désir qu'Asselineau a prêté à Mme Aupick de voir publier les notes de *Mon cœur mis à nu* à cause de la tendresse qui y est marquée à son endroit, car si on trouve bien, en effet, dans ce journal, quelques passages où Baudelaire se montrait inquiet des infirmités de sa mère et désireux de lui donner plus de satisfaction que par le passé, ces passages-là, cependant, en raison de leur caractère tout intime, sont assurément de ceux qu'il devait paraître le plus impossible de publier au lendemain de la mort du poëte.

Mais quittons cet ordre de réflexions qui nous entraîne loin de notre sujet principal et revenons aux dispositions d'Asselineau. En somme, on l'a vu, il avait d'abord envisagé de constituer un volume intime avec les manuscrits ou *Reliquiæ*, puis de les mettre à la disposition de Sainte-Beuve, puis, si Michel Lévy y consentait, de les réunir dans un cinquième tome des *Œuvres complètes*, et enfin il s'était promis, après le refus de Lévy, de les utiliser dans sa propre étude biographique.

De telles tergiversations, à cette heure où les moindres « inédits » de Baudelaire sont si ardemment recherchés, doivent paraître, à première vue du moins, bien surprenantes. Pourtant elles n'avaient alors rien que de naturel, si l'on y réfléchit.

Il faut d'abord se souvenir de l'homme qu'était Charles Asselineau. « Esprit modeste et raisonnable », écrivait Baudelaire [2] qui le connaissait bien. « Le doux Asselineau », lit-on dans les ODES FUNAMBULESQUES [3]. Charles Asselineau, partisan-né de la monarchie constitutionnelle et qui, après ses livres, n'aimait rien tant que ses pantoufles, à quarante ans n'allait pas aux concerts Wagner, parce que c'était trop loin de son domicile et parce qu'on lui avait dit que Wagner était répu-

1. V., quant à cette suprême occasion qui s'offrait au Lundiste de rendre justice à son « cher enfant », le sentiment de M. Fernand Vandérem dans sa plaquette *Baudelaire et Sainte-Beuve* (Lib. Henri Leclerc, 1917, p. 17-18 et 24-26).
2. Lettre à Poulet-Malassis, 7 mars 1857.
3. *Le Divan Lepelletier.*

blicain [1]. Où eût-il pris, approchant maintenant de la cinquantaine, l'audace de résister aux décisions d'un Michel Lévy ? Son premier soin aussi bien, sitôt désigné pour défendre les intérêts littéraires de son ami, n'avait-il pas été de réclamer l'assistance de Théodore de Banville, tant grande était sa crainte des responsabilités ?

Il convient de se souvenir aussi que les contingences étaient de nature, non seulement à ne pas le faire sortir de sa timidité congénitale, mais encore à l'y renforcer. De quoi s'agissait-il d'abord ? D'assurer le succès de l'édition des ŒUVRES COMPLÈTES. Tout le reste auprès de cela devait compter pour peu. Or la légende que Baudelaire s'était diverti à créer autour de son nom et de son personnage pesait encore sur sa mémoire [2], le ton de bien des articles nécrologiques ne l'avait que trop prouvé ; il fallait donc s'abstenir soigneusement de rien faire qui pût éveiller des susceptibilités, ranimer des rancunes, susciter des polémiques, en un mot troubler l'atmosphère de sérénité que réclame la revision d'une cause mal jugée. Publier la *Lettre à Janin* ? Mais à quel éclat le vindicatif prince des critiques n'était-il pas capable de se livrer ? Réimprimer dans les *Œuvres complètes* l'*Anniversaire de la naissance de Shakespeare*, qui avait paru anonyme, mais ne serait-ce pas déchaîner la bande à Hugo et offrir pâture à tous les échotiers de la petite presse ? Donner *l'Esprit et le Style de M. Villemain*, mais que diraient les *Débats* ? Et pour *Mon cœur mis à nu* ou le *Livre sur la Belgique*, les crudités qu'on y rencontre, la violence des invectives, cet anathème jeté à un peuple entier, ce mépris affiché à l'endroit de la femme, du progrès, du commerce, de l'industrie, bref de tant d'idoles de la société contemporaine, tout cela ne révolterait-il pas le public et ne le détournerait-il pas définitivement du poëte auquel le but de l'édition était de l'amener à rendre justice ?... Aussi bien, excepté *l'Art didactique* (v. *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 460), aucun des morceaux restés nachevés ne figurait aux sommaires établis par Baudelaire. Dès lors la prudence comme le respect dû à ses intentions ne commandaient-ils pas de négliger toutes les *Reliquiæ*, pour l'instant tout au moins, quitte à s'en occuper plus tard ? Asselineau était de ceux, on n'y saurait trop

1. Baudelaire à Poulet-Malassis, 16 février 1860.

2. En juillet 1866, Asselineau écrivait à Poulet-Malassis :

« Si notre ami se tire de là, il pourra prendre une fière revanche ; car, mon cher, cela est bête à dire, *sa maladie lui aura fait du bien*. On s'est accoutumé à parler de lui avec gravité. » (E.-J. Crépet, *Charles Baudelaire*, A. Messein, 1907.)

insister, dont l'énergie s'épuise à peser leurs scrupules et à justifier leurs atermoiements.

Tout autre était Poulet-Malassis qui, au témoignage de Maurice Tourneux, se vantait de « se distinguer de Panurge par un goût immodéré du risque », et qui, lui aussi, se promettait de servir la mémoire de son ami. Grâce à M. Jules Marsan qui les a publiées dans *l'Archer* (septembre-novembre 1936), nous possédons pour partie ses réponses à Asselineau. On y lit notamment :

Comme vous, j'ai l'intention de publier un petit volume sur Baudelaire, mais tout personnel. Je ne le ferai pas tirer à plus de 50 exemplaires et, bien entendu, je n'en vendrai pas. D'après l'accueil qui sera fait aux œuvres, je me déciderai à une autre publication dont je vous entretiendrai en temps et lieu (24 février 1868).

Que devait être cette « autre publication » ? On peut le présumer d'après une lettre de lui à Albert de la Fizelière [1] qui venait de donner avec Georges Decaux sa plaquette : *Essais de bibliographie contemporaine*, I. CHARLES BAUDELAIRE (A l'Académie des bibliophiles, in-16, 1868), car on l'y voit, après avoir, presque dans les mêmes termes que dans sa lettre à Asselineau, annoncé son petit livre intime, ajouter ceci :

...Je m'espacerai davantage dans un autre qui sera intitulé *les Amis et les Ennemis de Charles Baudelaire*, j'attends la publication complète de ses œuvres et l'effet que produira cette publication pour prendre mes mesures à ce sujet.

Mais ce n'est pas tout. Faisant allusion à une lettre qui ne nous est malheureusement pas parvenue, Poulet-Malassis mandait encore à Asselineau :

Quand je vous ai dit : j'aimerais mieux dire *nous*, cela exprimait que s'il y avait un livre de correspondances et articles à ne pas insérer dans les œuvres, avec Baudelaire, complémentaire à l'édition courante de ses œuvres, avec portraits authentiques, j'aimerais mieux le faire avec *vous* que seul. Reportez-vous à ma lettre. Je considère qu'après ce que vous aurez jugé à propos de faire pour le public, on peut songer à une publication plus particulière, plus restreinte, plus de curiosité, qui est dans mes intentions, — que je ferai seul s'il le faut, mais que j'aimerais mieux faire avec vous et en tout cas avec votre *contrôle*, car vous ne me refuserez pas d'être un homme qui sait le prix des bons conseils et qui peut les suivre. [S. d. 1868.]

1. Lettre par nous publiée au *Figaro*, 26 août 1933.

Enfin, René Pincebourde ayant entrepris, sans y réussir, d'établir une plaquette commémorative, il se portait à son secours et exhortait Asselineau à en faire autant :

Pincebourde a compris que c'était impossible comme publication.

Il me fait la proposition de me charger de l'arrangement et de la correction du livre, en y ajoutant ce que je jugerai convenable.

J'accepte, à condition que le droit de rectification et de correction sur les éléments fournis par des tiers sera *absolu pour nous deux* (vous et moi).

Cela m'ennuie d'accepter, mais nous ne pouvons guère laisser paraître, à propos de Baudelaire, une brochure qui serait ridicule, fagotée comme elle l'est. Il faut éviter cette dérision.

Il me fait sa proposition *sommairement* et je l'accepte *en principe*. Ayez donc l'obligeance d'aller le voir afin de savoir ce qu'il demande au juste, car il est bien empêché de s'expliquer par écritures. (28 septembre 1869.)

J'ai arrangé pour Pincebourde la petite publication de Baudelaire. Malgré ce que j'ai pu y ajouter, c'est peu de chose. Il vous soumettra le travail et vous retrancherez ce que vous trouverez à reprendre. (28 mars 1870.)

Récapitulons maintenant. On voit que, dans son zèle, Poulet-Malassis, indépendamment du *Complément* aux *Fleurs du Mal* qu'il venait de donner et de l'arrangement du *Charles Baudelaire*, SOUVENIRS, CORRESPONDANCES, *Bibliographie suivie de pièces inédites* qui paraîtra chez René Pincebourde en 1872, ne s'était pas proposé moins de trois ouvrages : deux personnels, et un recueil de pièces ou morceaux écartés des *Œuvres complètes*, à faire avec Asselineau. Mais malheureusement il était plus riche de bonne volonté que d'écus et son impécuniosité ne lui permettait guère d'entreprendre des publications d'une réussite aléatoire. Or l'accueil rencontré par l'édition des *Œuvres complètes* n'avait répondu que dans une faible mesure à ses espérances ; de plus, la guerre de 1870 allait venir traverser ses plans ; enfin, dès 1871, Charles Asselineau, dont il avait escompté l'assistance, commençait de glisser à une façon d'engourdissement qui, trois ans plus tard, devait le conduire au tombeau [1].

1. Au lendemain de la mort du premier biographe de Baudelaire, Poulet-Malassis écrivait à Philippe Burty :

« Nous l'avons vu mourir en détail depuis trois ans. A part les rares moments où notre présence le réveillait, il s'enfonçait et se perdait dans des regrets puérils.

Quand on regarde le tableau placé au seuil de cet historique, on se voit obligé de constater qu'au cours de la période 1867-1872 l'effort baudelairien accompli en marge de l' « édition définitive », si fructueux quant à la bio-bibliographie et aux correspondances, n'avait donné, quant à ce qui nous occupe ici, que des résultats assez minces. Pas moins de quatre volumes n'en étaient sortis, il est vrai : l'essai de La Fizelière et Decaux, la *Vie* d'Asselineau, le *Complément* aux *Fleurs*, « le Pincebourde ». Mais qu'avaient-ils apporté comme inédits? Une note autobiographique, des bribes des *Journaux intimes*, de la préface des *Fleurs* et de *Pauvre Belgique*, le canevas de *l'Ivrogne* et quatre pièces de vers d'un intérêt inégal, encore l'une était-elle incomplète, une autre à l'état de sommaire. Et, pour les réimpressions, le bilan n'était guère plus satisfaisant, car toutes, sauf deux, avaient porté sur des pièces tout fraîchement publiées. En revanche, par une inconséquence singulière, Asselineau avait bourré les ŒUVRES COMPLÈTES d'éléments non prévus par Baudelaire dans ses sommaires : *Conseils aux jeunes littérateurs*, *les Drames et les Romans honnêtes*, *l'École païenne*, *Critiques littéraires*, *Vente de la collection E. Piot*, *Peintres et Aquafortistes*, *Salon de 1845*, *le Jeune Enchanteur*, *la Fanfarlo*, tous éléments qu'à l'origine de son travail il avait sans doute destinés au 5e volume « facultatif ».

1887

Il devait appartenir à Eugène Crépet, quinze ans plus tard, de combler en grande partie les lacunes des premières publications, quant aux manuscrits écartés des ŒUVRES COMPLÈTES.

Sans être précisément des amis de Baudelaire, Eugène Crépet l'avait beaucoup connu, surtout au cours de la période 1858-1862 où il établissait son anthologie des *Poëtes français* à laquelle notre auteur contribua par plusieurs notices, et, bien que ses rapports avec l'homme se fussent terminés par une brouille, — nous y reviendrons quand nous annoterons la correspondance, — il avait conservé au poëte des *Fleurs* une vive admiration. Ayant acquis nombre de ses

C'est un phénomène qu'avec son fond de scepticisme il ait été si sensible aux morts successives des littérateurs qu'il avait aimés et connus. Il semblerait presque que la mort de Gautier ait influé directement sur sa vie. » (2 août 1874. Communication de M. Cornuau.)

manuscrits, notamment à la mort de Poulet-Malassis (1878), il donnait neuf ans plus tard l'ouvrage suivant :

CHARLES BAUDELAIRE || ŒUVRES POSTHUMES || et || CORRESPONDANCES INÉDITES || précédées || d'une *Étude biographique* || par || Eugène Crépet || Portrait et fac-similé de Charles Baudelaire || Paris || Maison Quantin || Compagnie générale d'impression et d'édition || 7, rue Saint-Benoît, 7 || 1887.

Un vol. in-8 de CIV + 335 pages.

Couverture saumon. — Faux titre. — Au verso, mention de 30 exemplaires sur papier de Hollande numérotés (couverture grise). — Portrait. — Titre. — Avant-propos (I-VIII). — Étude biographique (IX-CIV). — Fac-similé replié. — Textes inédits et Commentaires (1-124). — Correspondances inédites (125-281). — Appendice documentaire (283-329). — Table des matières (331-333). — Marque de l'éditeur (335, n. ch.).

Cet ouvrage, pour ne mentionner que l'essentiel de ce qui nous intéresse ici, apportait *le Marquis du Ier Houzards* et *la Fin de don Juan;* des plans et fragments de *Romans* et de *Nouvelles;* l'*Épître en vers à Sainte-Beuve*; la *Lettre à Jules Janin* dans sa version la plus étendue; l'*Épilogue* en tercets ronflants; les pages les mieux venues du *Livre sur la Belgique* et, plus complets que ne les avait donnés Octave Uzanne entre 1880 et 1886, les *Projets de préface des FLEURS DU MAL*, ainsi que les *Journaux intimes.*

Le livre d'Eugène Crépet trouva un grand retentissement auprès de la critique. Mais l'heure de gloire n'avait pas encore sonné pour Baudelaire, dont les cénacles seuls soupçonnaient l'importance, et le grand public, bien que relancé par la presse, ne s'émut pas de cette publication. Nous avons en ce moment sous les yeux les comptes de l'éditeur : ils sont significatifs. L'ouvrage avait été tiré à 1.500. En mars 1890, soit trois ans après la mise en vente, plus d'un millier demeuraient en magasin et, en 1904, il y en restait encore 700. Au cours de cette même année — Eugène Crépet était mort depuis treize ans ! — on en avait vendu... 5 ! Le stock des ŒUVRES POSTHUMES — les premières en date — fut alors cédé à la Maison Gründ-Maguet, et un fleuron, sur la couverture, remplaça la marque d'Albert Quantin — ce qui explique, soit dit en passant, que les exemplaires présentant celle-ci soient particulièrement recherchés.

1908

Il faut sauter ensuite par-dessus vingt années pour arriver à une nouvelle édition d'*Œuvres posthumes*. Entre-temps, on sait quelle évolution s'était accomplie au domaine poétique, et que le symbolisme triomphant avait reconnu en Baudelaire son père spirituel. Maintenant, le mot prophétique et si amer de ce précurseur : « Dans cinquante ans, on commencera peut-être à me comprendre », était devenu une réalité et des admirateurs en nombre croissant venaient au poëte des *FLEURS DU MAL*, curieux de tous ses écrits. Mais leur ferveur se trouvait gênée par la dispersion de ceux-ci, qu'il leur fallait aller chercher dans vingt périodiques parfois quasi introuvables, — tels *le Corsaire-Satan* dont il n'existe pas encore une collection complète à la Bibliothèque Nationale, — ou dans des livres rares et coûteux comme les *Parnasse* et *Nouveau Parnasse satyriques du XIX*e *siècle*.

Le moment semblait donc favorable de reprendre l'effort collecteur des premiers baudelairiens, en lui donnant une ampleur nouvelle, c'est-à-dire en l'étendant à tout ce qui n'avait pas trouvé place dans les ŒUVRES COMPLÈTES, qu'il s'agît de vers ou de prose, de morceaux déjà recueillis ou non, d'inédits ou de réimpressions, de pièces complètes ou de fragments. Une telle entreprise aussi bien ne devait pas rencontrer de sérieuses difficultés puisque, d'une part il existait déjà deux bibliographies presque à jour, — celle de La Fizelière et Decaux dont nous avons parlé et celle du Vte de Spoelberch de Lovenjoul qui, parue d'abord dans *Souvenirs, Correspondances*, avait été reprise et complétée dans *les Lundis d'un chercheur* (Calmann-Lévy, 1894); puisque d'autre part, en 1896, *le Tombeau de Charles Baudelaire* (*la Plume*[1]) avait déjà réuni presque tous les éléments poétiques connus, et que la publicité faite autour des plus récentes trouvailles baudelairiennes devait en rendre aisé l'assemblage ; enfin puisque, en raison des quarante années qui s'étaient écoulées depuis la mort du poëte, bien des susceptibilités n'étaient plus à craindre, dont le légitime souci avait souvent retenu le zèle des premiers publicateurs.

1. Cet ouvrage ne mérite d'être retenu qu'en tant qu'hommage rendu à la mémoire de Baudelaire et parce qu'on y trouve un premier relevé des variantes des FLEURS. Quant aux inédits, son apport avait été quasi nul (v. la *Chronologie*, p. 347). Voilà pourquoi nous ne lui accordons pas plus de place ici.

Ce fut Féli Gautier qui eut l'idée de ce nouveau recueil et qui, de ce fait, vint nous demander, vers 1906, de lui prêter notre concours en notre double qualité d'héritier des droits d'Eugène Crépet et de possesseur de quelques autographes. Nous ne fûmes pas, nous devons l'avouer, sans opposer d'abord une assez vive résistance à ses désirs, car il nous était pénible d'aider à démembrer un ouvrage dont l'auteur nous tenait de si près et auquel la fortune semblait en passe de faire amende honorable. Mais Féli Gautier insista, excipant de la gloire de Baudelaire, faisant valoir qu'eût-il pu être consulté, Eugène Crépet, dans l'amour qu'il avait toujours porté aux lettres françaises, se serait rendu à ses arguments. Si bien que nous acceptâmes de nous associer à son projet.

Féli Gautier était d'ailleurs un Baudelairien de tout premier ordre — nous serions ingrat si nous ne reconnaissions que nous avons beaucoup appris de lui — et qui venait de se mettre en relief par plusieurs travaux justement appréciés : *la Vie douloureuse du poëte* (à la *Revue Bleue*, 1902-1903), *la Vie amoureuse de Baudelaire* (au *Mercure de France*, 1903) et surtout son CHARLES BAUDELAIRE (*la Plume*, même année), très curieuse mosaïque où l'œuvre n'est point expliquée par la vie, comme à l'ordinaire dans les biographies, mais la vie retracée à l'aide d'extraits de l'œuvre. Il avait donc toute l'autorité désirable pour être le chef de notre collaboration.

Mais il présentait aussi quelques particularités qui n'allaient pas tarder à entraver la conjugaison de nos efforts. D'abord, par un privilège que je n'ai jamais connu qu'à lui, ce déconcertant scoliaste ne pouvait établir un texte sans y introduire des variantes et une ponctuation fantaisistes ; de plus, il se refusait absolument à éclairer de notes les passages obscurs, parce que, faisait-il observer avec justesse d'ailleurs, si l'on se met à renseigner le lecteur, il en sait bientôt autant que vous ; enfin, il lui fallait constamment recourir à *ses archives*, et comme celles-ci consistaient en un monceau de papiers empilés à même le parquet de sa chambre et s'élevant à quatre-vingts centimètres de hauteur quand la malice des choses n'en contrariait pas l'équilibre, ses moindres recherches exigeaient des délais illimités !...

De sorte qu'après quelques mois d'essais et plusieurs dissentiments qu'arbitra le regretté directeur du *Mercure*, Alf. Vallette, Gautier se rendit à la nécessité de se retirer, et nous achevâmes seul l'ouvrage qu'il avait préparé.

Nous avons cru devoir rapporter ces dessous-là pour plusieurs raisons : parce qu'aujourd'hui il n'y a plus que nous pour les connaître ; parce qu'ils nous paraissent assez falots pour mériter de prendre place dans les Annales bibliographiques ; et surtout parce qu'après avoir dit « la vérité et toute la vérité » à leur sujet, nous osons espérer qu'on voudra bien cesser enfin de nous mettre sur la sellette à propos de la part que nous eûmes à l'établissement des *Œuvres posthumes* de 1908. Mais qu'on n'aille pas s'imaginer au moins que nous revendiquions cet ouvrage-là jalousement, « en exclusivité »! Le lot important de coquilles ou d'erreurs qui s'y trouvent nous remplit aujourd'hui de confusion bien plus que d'orgueil, et nous ne verrions aucun inconvénient à en partager la responsabilité avec Féli Gautier.

Voici la description du recueil :

CHARLES BAUDELAIRE || ŒUVRES POSTHUMES || portrait gravé sur bois || Paris || Société du *Mercure de France* || XXVI, rue de Condé, XXVI || MCMVIII.

In-8, couverture jaune, marque au caducée dans la pâte du papier, 416 p. — Titre identique à la couverture, sauf qu'il est orné d'un masque du poëte, en fleuron. — Faux titre. Au verso, la justification et la mention de 87 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande. — *Avant-propos* [anonyme], 5-8. — *Les Fleurs du Mal*, 9-32. — *Les Épaves*, 33-39. — *Autres poésies publiées du vivant de l'auteur*, 41-47. — *Poésies publiées depuis la mort de l'auteur ou inédites*, 49-66. — *Poésies apocryphes*, 67-72. — *Journaux intimes*, 73-135. — *Théâtre*, 137-161. — *Critique littéraire*, 163-187. — *Travaux sur Edgar Poe*, 189-251. — *Sur les Beaux-Arts*, 253-261. — *Argument du Livre sur la Belgique*, 263-287. — *Polémiques*, 289-352. — *Variétés*, 353-379. — *Baudelaire journaliste*, 381-403. — *Projets et notes*, 405-412. — Table, 413-416. — Achevé d'imprimer par Blais et Roy, 417 (n. ch.).

Cet ouvrage, bien qu'il dût avoir six éditions et cesser seulement de paraître quand Baudelaire tomberait dans le domaine public, n'était pas, à coup sûr, à l'abri de tout reproche. D'abord le titre pouvait en être critiqué. S'il avait convenu à la publication d'Eugène Crépet, c'est parce que les matières en étaient presque toutes inédites. Au contraire, la pluralité de celles qui se trouvaient réunies aujourd'hui constituaient des réimpressions de textes publiés par l'auteur lui-même, et ni le fait que beaucoup d'entre elles n'avaient pas encore

été rassemblées en volume, ni cet autre qu'on y avait joint les inédits de 1887, ne justifiaient l'application du mot *posthume* au livre tout entier.

De plus, le nouveau recueil était plus riche en infidélités ou coquilles qu'en variantes ou notes, et montrait plusieurs erreurs de classement. Enfin, la qualité des inédits dont il s'était grossi laissait assez à désirer : c'étaient là trop souvent des « fonds de tiroir » qu'Eugène Crépet, vingt ans auparavant, n'avait pas daigné utiliser.

Telle quelle cependant, la publication du Mercure de France n'en marquait pas moins un progrès décisif sur les recueils antérieurs, — si décisif même que nous ne pensons pas avoir besoin de pousser plus loin notre historique. Ce n'est pas à dire que la période de trente années qui nous en sépare aujourd'hui devait être stérile : elle a été marquée, bien au contraire, par de nombreux apports : les *Amœnitates belgicæ*, les pièces de la collection Jacques Doucet, surtout les *Œuvres en collaboration* et les *Vers retrouvés* dus au zèle de M. Jules Mouquet, — et les renseignements que le lecteur trouvera à leur sujet soit dans notre tableau chronologique, soit dans nos *Éclaircissements* lui prouveront que nous n'en sous-estimons nullement l'importance. Mais enfin c'est un fait que, dès 1908, le gros effort agrégatif devant lequel on avait jusqu'alors reculé se trouvait enfin accompli ; que toutes les sources indiquées dans les bibliographies avaient été mises à profit ; que le pont avait été jeté avec toute l'ampleur désirable du Baudelaire à réimprimer au Baudelaire inédit ; bref, que le bloc posthume était constitué définitivement, et qu'il suffirait dorénavant de le tenir à jour.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES.

POÉSIE.

LES FLEURS DU MAL (Fragments inemployés).

BRIBES, p. 3. — Publiées par M. Yves-Gérard Le Dantec : 1° d'après une copie trouvée dans les papiers de Féli Gautier, au cours d'un article : *Quelques vers inédits de Baudelaire. — Petit Referendum aux Baudelairiens* (*Figaro*, 28 février 1931); 2° d'après le ms. original, dans l'édition des *Œuvres complètes* de Charles Baudelaire, *N. R. F.*, t. II (1934), p. 99-102; 3° en fac-similé autographe, dans les *Cahiers Jacques Doucet*, I, *Baudelaire* (Université de Paris), même année.

Le referendum avait pour objet de recueillir l'avis des Baudelairiens quant à l'authenticité de ces vers ; il n'eut point d'effet. — Le ms. appartient à la collection Doucet.

Il s'agit là évidemment non d'un brouillon, mais d'une mise au net, et, en somme, d'une façon de réserve constituée de vers soit inemployés soit écartés, où le poëte se proposait de puiser à l'occasion. Ce ms. est parfaitement lisible, de sorte qu'on s'explique mal les fautes que présentait la copie établie par Féli Gautier (v. 17 : *fécondes* pour *fiévreuses* ; v. 35 : *portiez* pour *portez* ; v. 50 : *on peut* le *comparer* pour *on peut* les *comparer*). Parfaitement lisibles aussi les titres qui y ont été ajoutés au crayon. Ce qui est moins clair, c'est :

1° Le sens qu'il faut attribuer à certains traits, pareillement au crayon, qui intéressent le début du ms., savoir : une parenthèse-accolade qui s'ouvre à la suite du titre : ORGUEIL, et une boucle qui, entourant pour partie les vers 3-5 et repassant sous le vers 9, semble avoir pour objet de renvoyer ceux-là à la suite de celui-ci ;

2° L'application des troisième et quatrième titres : *Damnation* et *Spleen*, dont il nous paraît impossible de décider s'il convient de les rapporter aux strophes qui les précèdent ou à celles qui les suivent (ou devaient suivre) respectivement.

24

Nous reproduisons ce manuscrit tel qu'il nous semble devoir être lu en tenant compte des indications au crayon mentionnées ci-dessus.

Quant à sa date, nous n'osons nous prononcer. D'après l'écriture, nous le rapporterions à la période 1864-1866. Mais nous avons déjà dit que c'était là une mise au net, et il est bien évident que l'époque où celle-ci fut effectuée ne signifie rien quant aux dates respectives des fragments qui s'y trouvent réunis. Comme on le verra par les rapprochements mentionnés ci-dessous (plusieurs sont empruntés à M. Yves-Gérard Le Dantec), quelques-uns des vers ici groupés présentent une ressemblance frappante avec d'autres qui, en majorité, paraissent avoir été écrits entre 1844 et 1855. C'est tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, nous réservant de revenir sur cette question.

Page 3, v. 1-9 : Si l'on n'a pas égard aux indications au crayon dont nous avons parlé, ils se présentent dans l'ordre suivant : 1-2, 7-9, 3-6.

— v. 1 : Anges habillés d'or, de pourpre et d'hyacinthe.
et 3 : J'ai pétri de la boue et j'en ai fait de l'or.

Cf. l'*Épilogue* inachevé (1860, p. 7), v. 9 et 13 :

Anges *revêtus* d'or, de pourpre et d'hyacinthe
Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or.

Ces leçons de 1860 étant incontestablement préférables à celles de *Bribes*, on doit croire le manuscrit antérieur à l'*Épilogue*.

— v. 6, éd. de la *N. R. F.*, trois mots omis :

Aussi fort, aussi libre qu'un Dieu.

— v. 6-8 : *Le Goinfre*. Ce titre, évoquant l'idée de *Gourmandise* et venant après le titre *Orgueil*, donne à penser que Baudelaire se proposait peut-être de peindre les péchés capitaux, comme l'avait fait Eugène Sue (1847-1849). — Nous ne nous rappelons aucune pièce de vers où Baudelaire ait traité du Goinfre. Mais il en a effleuré le thème dans les *PETITS POËMES EN PROSE*, avec *les Yeux des Pauvres* et *Portraits de maîtresses*. — Vers 8 (ms.) : *Je crêverais...*

Page 4. — Tous les vers qui y figurent semblent avoir appartenu à quelque poëme destiné à prendre place dans *les Lesbiennes* (1846), (premier titre des *FLEURS DU MAL*, v. notre édition de cet ouvrage, p. 299).

— v. 1-4 : *Son regard n'était pas...* Cette strophe fait penser à la joie que montre l'initiatrice dans la strophe IV de *Delphine et Hippolyte* (*ibid.*, p. 252) :

Étendue à ses pieds, calme et pleine de joie,
Delphine la couvait avec des yeux ardents,
Comme un animal fort qui surveille une proie,
Après l'avoir d'abord marquée avec les dents.

1re leçon biffée : Son regard n'était *point*...

— v. 5 : *Ta jeunesse sera*... Cf. le v. 1 de *l'Ennemi* (1855, *ibid.*, p. 25) :

Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,

— v. 8-11 : *Et soufflant dans la nuit*... Cf. les vers 20-23 de l'*Épître à Sainte-Beuve*, p. 16 du présent volume, et les vers de *Lesbos* qui en sont rapprochés aux notes.

— v. 14 : *Et que cette beauté, sombre comme le fer*,... Ceci fait penser à Jeanne Duval, que Prarond a dépeinte comme une mulâtresse « pas très noire ».

— v. 16-17 : Le fac-similé permet de deviner, sous des ratures, des leçons différentes :

Pour accomplir un jour *des œuvres* de luxure
Et contrister le cœur *d'une* humble créature.

— v. 18-20 : *Affaissant sous son poids*... Cf. le début de *Delphine et Hippolyte* (LES FLEURS DU MAL, p. 252).

— v. 23-24 : Mêmes rimes v. 13 et 14 du *Crépuscule du Soir* (1852, *ibid.*, p. 164).

Page 5, v. 1-8 : Ces deux strophes devaient appartenir à quelque pièce en l'honneur de Jeanne Duval, le « grand Ange au front d'airain » de *Je te donne ces vers*... (1857, *ibid.*, p. 66). — V. 7, première leçon biffée :

Par ma robe de saint *et* ma barbe de sage...

— v. 9-15 : *Le banc inextricable et dur*... Des images analogues se rencontrent dans *l'Irrémédiable* (1857, *ibid.*, p. 137); le pendant de la destruction par le taret se retrouve dans *l'Irréparable* (1855, *ibid.*, p. 89) :

L'Irréparable ronge avec sa dent maudite
        Notre âme, piteux monument,
Et souvent il attaque, ainsi que le termite,
        Par la base le bâtiment.

— v. 17-19 : *On peut les comparer*... Cet hémistiche se retrouve à peu près dans le v. 4 de l'*Hymne à la beauté* (1860, LES FLEURS DU MAL, p. 38) :

Et l'on peut pour cela te comparer au vin

comme les rimes de ces mêmes vers dans *l'Irréparable* (1855, *ibid.*, p. 89), ainsi que les pèlerins de la mauvaise route :

L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge
Est soufflée, est morte à jamais!
Sans lune et sans rayons, trouver où l'on héberge
Les martyrs d'un chemin mauvais!

Pour le v. 17, on lit sous une rature cette première leçon :

Espoir des affamés, où *frappent* sur le tard,

— v. 20-22 : Les rimes s'en retrouvent dans *l'Imprévu* (1863, *Les Fleurs du Mal*, p. 283) :

...J'avertis en vain la chair infecte.
L'homme est aveugle, sourd, fragile, comme un mur
Qu'habite et que ronge un insecte!

ÉPILOGUE, p. 6-7. — Publié pour la première fois dans les *Œuvres posthumes* de 1887, p. 10-12. — Reproduit dans celles de 1908, p. 19-20. — Pas de titre dans ces deux textes.

Au cours de nos éclaircissements antérieurs, nous avons mentionné :

1° Que ces vers, destinés à la 2e édition des *Fleurs du Mal*, dataient de mai 1860 (v. notre éd., p. 368);

2° Que cette ébauche ne devait pas être confondue avec le projet d'épilogue dont Baudelaire entretenait V. de Mars, secrétaire de la *Revue des Deux Mondes*, dans sa lettre du 7 avril 1855 ;

3° Que l'idée en avait été reprise dans la tierce rime qui ferme les *Petits Poëmes en Prose* (v. notre éd., p. 353-356).

Le ms. aut. de ce fragment avait été réuni par Poulet-Malassis aux mss. des Projets de préface pour *Les Fleurs du Mal*, et formait le n° 9 du *Catalogue* de vente de sa bibliothèque (section des autographes). Le texte ici donné est disposé comme, en 1887, l'avait présenté Eug. Crépet, alors possesseur du ms.

Pas de variantes.

Page 6, v. 3 : *Je t'aime, ô ma très belle,...*

Cf. le v. 13 de l'*Épilogue* des *Petits Poëmes en Prose* :

Je t'aime, ô capitale infâme!...

Page 7, v. 9 et 13 : *Anges habillés d'or... J'ai pétri de la boue...* Cf. les v. 1 et 3 de *Bribes*, p. 3.

Le peintre Renoir connaissait-il ce v. 13 ? M. Ambroise Vollard, dans la biographie qu'il lui a consacrée (Crès, 1920), lui prête ce cri : « Donnez-moi de la boue, j'en ferai de la chair de femme. »

Il est possible que pour les vers 8-28 de ce poëme, Baudelaire se soit souvenu du *Prologue* de MADAME PUTIPHAR « par Petrus Borel, le lycanthrope » (Paris, Ollivier, 1839, 2 vol. in-8), morceau qu'il admirait tout particulièrement et où l'on rencontre un mouvement analogue :

C'est le monde bruyant, avec ses passions,
Ses beaux amours voilés, ses laids amours sans voiles,
Ses mille voluptés, ses prostitutions !
C'est le monde et ses bals, ses nuits, ses jeux, ses femmes,
Ses fêtes, ses chevaux, ses banquets somptueux,
Où le simple est abject, les malheureux, infâmes !
Où qui jouit le plus est le plus vertueux !
Le monde et ses cités vastes, resplendissantes,
Ses pays d'Orient, ses bricks aventuriers,
Ses réputations partout retentissantes,
Ses héros immortels, ses triomphants guerriers,
Ses poëtes, vrais dieux, dont, toutes enivrées,
Les tribus baisent l'œuvre épars sur leurs chemins ;
Ses temples, ses palais, ses royautés dorées,
Ses grincements, ses bruits de pas, de voix, de mains !
C'est le monde !... . . . .

On peut croire aussi que Baudelaire venait de relire l'*Émile* de J.-J. Rousseau, dont le livre IV finit par ces lignes :

Adieu donc, Paris, ville célèbre ; ville de bruit, de fumée et de boue, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu, Paris, nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence, nous ne serons jamais assez loin de toi.

POËMES DIVERS.

N'EST-CE PAS QU'IL EST DOUX... — IL AIMAIT A LA VOIR..., p. 8. — Fragments cités dans un article d'Émile Deschanel : « Variétés. — *Les Villonistes* — *Les Legs de Marc-Antoine*, poésies d'Antoine Campaux... — *Les Fleurs du Mal*, poésies de Charles Baudelaire, 2e édition... » (*Journal des Débats*, 15 octobre 1864). — *Œuvres posthumes*, 1887 (le premier fragment seulement), p. XV. — *Le Tombeau...*, 1896, p. 114. — *Œuvres posthumes*, 1908 (les deux fragments), p. 49.

Deschanel avait été le condisciple de Baudelaire au Collège Louis-le-Grand (1836-1839). Voici les passages de son article qui encadraient les citations :

... M. Charles Baudelaire, sans se réclamer de Villon, est très certainement un de ses fils.

Je me rappelle que, dès le collége, il était poëte, et que, pendant la classe de mathématiques, nous passions le temps à nous écrire des billets rimés au courant de la plume. J'ai encore dans la mémoire quelques-uns des vers de ce temps-là, qu'il a oubliés sans doute et qui ne ressemblent pas précisément à ceux qu'il a donnés au public sous le nom de *Fleurs du Mal*. Cette première poésie-là, c'étaient les fleurs, sinon du bien, du moins de la jeunesse et de l'adolescence ; c'était tout ce qui passe par la tête d'un lycéen de dix-huit ans ; et toutefois, chose curieuse, on y trouvait déjà çà et là certaines affectations byroniennes de corruption prématurée. Écoutez, par exemple, ceci : [suit le premier fragment].

Puis venait une gentille et fraîche idylle d'amourettes enfantines et printanières, avec des vers enlevés en courant, dignes quelquefois d'André Chénier par le mouvement pittoresque et la grâce ingénue, tels que ceux-ci : [suit le deuxième fragment].

Depuis, il a vécu, beaucoup vécu...

Dans un article : *Jeunes amours de Baudelaire* (paru d'abord au *Manuscrit autographe*, mars-avril 1931, et repris dans *Charles Baudelaire*, VERS LATINS (*Mercure de France*, 1933), M. Jules Mouquet a rapproché le second fragment de quelques lignes de *la Fanfarlo* (jointe dans notre édition aux *PARADIS ARTIFICIELS*, p. 249) :

C'est l'heure où les jardins sont fleuris de robes roses et blanches qui ne craignent pas de se mouiller. Les buissons complaisants accrochent les jupes fuyantes, les cheveux bruns et les boucles blondes se mêlent en tourbillonnant !

et tenté de montrer que ces vers-là devaient avoir rapport à une idylle ébauchée quatre ans plus tôt avec une jeune Lyonnaise, — hypothèse qui a pour elle de grandes vraisemblances.

Nous avons donné, dans le CH. BAUDELAIRE, Étude biographique d'*Eugène Crépet* revue par nos soins en 1906 (A. Messein), p. 353, une lettre d'Émile Deschanel ayant trait à son article sur lequel le poëte lui avait demandé quelques renseignements.

INCOMPATIBILITÉ, p. 8-9. — *Charles Baudelaire, Souvenirs-Correspondances* (1872), p. 14-15. — *Œuvres posthumes*, 1887, p. XVI (vers 13-20 seulement). — *L'Idée libre*, avril 1892. — *Le Tombeau...*, 1896, p. 98 et 114. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 49-50.

Dans le premier de ces ouvrages, la pièce est donnée au cours d'une lettre de « Charles C[ousin], Bibliotaphe », et présentée comme suit :

Voulez-vous maintenant, non plus un portrait du poëte, mais une pièce de vers composée sur les bancs du collége, et qui est peut-être sa première œuvre, la voici : ...

Mais, dans le manuscrit de l'article de Cousin, mi-autographe mi-copie (collection F. Vandérem), comme dans le *Voyage dans un grenier* (Damascène Morgand et Charles Fatout, 1878, p. 16 et 17), où « Le Toqué » a réimprimé sa glose, la pièce ainsi que sa présentation sont toutes différentes, car on lit :

Voulez-vous maintenant, non plus un portrait du poëte, mais une charge de ses vers ? Nous en avons ri dans le temps, et lui-même tout le premier. La pièce est de L[ouis] M[énard], qui faillit l'adresser, sous le pseudonyme de Courbet, à la *Revue des Deux Mondes* lors de l'accueil fait par la respectable douairière aux *Fleurs du Mal.* La voici :

INCOMPATIBILITÉ.

Tous les péchés n'ont pas de cornes sur leurs têtes :
Il en est de bossus, il en est de cagneux;
Mais les moins laids de tous sont aussi les plus bêtes :
Impeccable déboire et qui me rend hargneux.

Pansue, entripaillée et bourgeonnante d'aise,
La gourmandise grouille en mon ventre joyeux :
Elle me fait plus gras que l'Hercule Farnèse,
Elle me rend plus sec qu'un chat luxurieux.

J'aime avec passion les choses dégoûtantes,
Et mon cœur faisandé, livide et purulent,
Sous l'ondulation des vermines mangeantes,
N'est qu'un lambeau de chair, fétide et pantelant.

Or donc, Vierge aux doux yeux, aimes-tu les ivrognes ?
— J'ai vidé plus d'un broc loin du regard de Dieu,
Et j'ai cuvé mon vin sur un tas de charognes,
Dans quelque cul-de-sac, n'ayant ni feu ni lieu.

L'imprescriptible amour des plaisirs déshonnêtes
A ratissé mon front lépreux, ridé, pelé.
Mais qu'importe, sorcière adorable, ange ailé, —
Tous les péchés n'ont pas de cheveux sur leurs têtes!

— Dans *l'Idée libre*, la pièce est précédée de ce commentaire :

Nous devons à la bienveillance de M. Louis Ménard... la communication des vers suivants de Baudelaire. Bien qu'à l'époque où il les écrivit, « pendant un voyage dans les Pyrénées », le futur auteur des *Fleurs du Mal* ne fût encore qu'un écolier, on ne les lira pas sans intérêt et l'on trouvera, sans doute, qu'ils ne sauraient nuire à la gloire du poëte.

— Dans *le Tombeau*, Louis Ménard écrivait, selon l'orthographe simplifiée qu'il avait adoptée sur la fin de sa vie :

Qoiq'on ne trouve ces vers dans aucune édicion de Baudelaire, ils ne sont pas tout à fait inédits. Je les ai communiqés à un de nos amis qui faisait une notice nécrologique sur Baudelaire pour Pincebourde. Ils doivent être de 1840 ; c'est vers cète époqe qe j'ai conu Baudelaire au colège Louis le grand, en même temps q'Octave Feuillet et Deschanel. Nous n'étions pas très liés, car je n'étais pas de sa classe, mais je le respectais beaucoup, parce q'il était fort en vers latins. C'est la meilleure école pour faire des vers français, et depuis q'un ministre a imaginé de supprimer les vers latins dans les lycées, les jeunes gens ne savent plus ce que c'est qe la prosodie.

— Louis Ménard se trompe certainement quand il place le début de ses rapports avec Baudelaire vers 1840, car celui-ci avait été renvoyé du lycée Louis-le-Grand en avril 1839. D'ailleurs, nous avons de sérieuses raisons de croire que c'est en 1837 que Baudelaire accompagna son beau-père dans les Pyrénées.

Variantes :

P. 8. Titre (1892) : *Vers inédits de Charles Baudelaire.*
» (1896) : *Les premiers vers de Baudelaire.*
P. 9, v. 8 (1892-1896) : D'une vache qui *broute* au penchant [sing.]...
v. 9 (1892) : Sur ces *rocs*, où le...
v. 11 » : Sur ces sommets *abrupts* où...
v. 12 » : *Sur ces pics* où le soir *pose* son *pied* vermeil.
v. 9-12 (1896) : Omis.
v. 14 (1896) : *Un* silence qui fait...
v. 15 (1892-1896) : Le silence éternel *en* la montagne...
v. 17 » : On dirait que le ciel, *dans* cette...
v. 23 (1892) : On croirait voir la robe *et* l'ombre...

Pour les vers 13-15 de la p. 9, cf. Pascal : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraye. »
Et encore le Marquis de Custine, dans *Aloys* (1827) :

Ce qui frappe le plus l'imagination dans les vallées supérieures des Alpes, c'est le silence ; cette cessation de tout bruit prouve au voyageur qu'il est sorti du monde habité.

M. Gonzague de Reynold, dans son *Charles Baudelaire* (Georges Crès, 1920) a signalé que Baudelaire, dans un de ses *Petits Poëmes en Prose*, *le Gâteau*, avait repris la description que montre *Incompatibilité* :

Je voyageais. Le paysage au milieu duquel j'étais placé était d'une grandeur et d'une noblesse irrésistibles. Il en passa sans doute en ce moment quelque chose dans mon âme. Mes pensées voltigeaient avec une légèreté égale à celle de l'atmosphère ; les passions vulgaires, telles que la haine et l'amour profane, m'apparaissaient maintenant aussi éloignées que les nuées qui défilaient au fond des abîmes sous mes pieds ; mon âme me semblait aussi vaste et aussi pure que la coupole du ciel dont j'étais enveloppé ; le souvenir des choses terrestres n'arrivait à mon cœur qu'affaibli et diminué, comme le son de la clochette des bestiaux imperceptibles qui paissaient loin, bien loin, sur le versant d'une autre montagne. Sur le petit lac immobile, noir de son immense profondeur, passait quelquefois l'ombre d'un nuage, comme le reflet du manteau d'un géant aérien volant à travers le ciel. Et je me souviens que cette sensation solennelle et rare, causée par un grand mouvement parfaitement silencieux, me remplissait d'une joie mêlée de peur.

IL FUT TOUJOURS FORT BIEN EN COUR..., p. 10. — *Œuvres posthumes*, 1887, p. XIX.

Dans les notes fournies à Eugène Crépet pour son étude biographique, Gustave Le Vavasseur a raconté comment, avec Baudelaire, il avait commis cette chanson qui comptait sept ou huit couplets, était écrite sur l'air du *Roi d'Yvetot*, visait Casimir Delavigne dont le Théâtre-Français venait de donner *la Popularité*, et aurait paru dans *le Corsaire* en novembre ou décembre 1838.

On ne peut guère penser qu'il se soit trompé quant à la rédaction de la chanson et à la personnalité de son collaborateur. Mais sa mémoire a dû le trahir quant au journal où parut cette œuvrette, car c'est en vain que nous l'avons cherchée dans la collection du *Corsaire*, entre les 1er octobre 1838 et 15 avril 1839.

TOUT A L'HEURE, JE VIENS D'ENTENDRE..., p. 10-11. — Pièce citée par Henri Hignard, au cours d'un article : *Charles Baudelaire, sa vie, ses œuvres, Souvenirs personnels*, paru dans *le Midi hivernal*, 17 mars 1892, et reproduit dans la *Revue du Lyonnais*, en juin de la même année. — *Le Tombeau...*, 1896, p. 113. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 51.

Dans cet article, M. Henri Hignard, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, qui avait connu Baudelaire au Collège royal de cette ville et l'avait retrouvé à Paris après son admission à l'École Normale, écrivait :

C'est à cette époque, pendant l'hiver de 1839, qu'il m'envoya un jour cette petite pièce écrite entre deux devoirs, dans ce sombre Louis-le-Grand, au cours d'une ennuyeuse étude du soir, en entendant un musicien ambulant qui avait réveillé dans son esprit nos communs souvenirs.

Le texte que nous donnons ici est le second en date, que nous croyons meilleur. Mais nous n'avons pas eu connaissance du manuscrit autographe.

Coquilles des textes antérieurs :

P. 10, v. 2 (1896-1908) : Dehors *rai*sonner doucement...
P. 11, v. 11 (1908) : Quand elle *vint*...
— v. 15 (1892, R. L.) : ...de si charmante*s* chose.

Leçon du *Midi hivernal*.

P. 10, v. 3 : *U*n air...

M. Yves-Gérard Le Dantec, dans son édition de la *N. R. F.*, écrit que la version : « Quand elle *vient*... » est « évidemment fautive ». Nous aurions aimé qu'il nous dît pourquoi, car, à nos yeux, c'est le contraire qui est évident, le sens étant : *chaque fois qu'elle vient*. En tout cas, nous l'avons dit, « Quand elle *vint*... » ne se trouve dans aucun des textes de 1892, c'est une coquille de celui de 1908.

VOUS AVEZ, COMPAGNON..., p. 11-12. — *Le Monde illustré*, 4 novembre 1871, sous la signature : *Baudelaire*. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 52.

En 1871, la pièce était annoncée comme suit :

UN SONNET PERDU DE BAUDELAIRE.

Nous le devons à l'obligeance d'un bibliophile émérite, M. Antony Bruno, auquel il fut donné par l'auteur, en 1840. Charmante de fraîcheur et de sentiment, cette poésie révèle le Baudelaire du premier âge, — qu'il eût été grand tort de laisser inconnu.

Suivait le poëme, avec cette leçon pour le premier hémistiche du

v. 10 : Des *t*ons d'orgue mourant...

Dans son édition de la *N. R. F.*, M. Yves-Gérard Le Dantec a fait observer que ce pourrait bien être là une coquille : *tons* pour *sons*, car « on ne dirait pas un *ton* de cloche ». La remarque est ingénieuse et nous paraît d'autant plus justifiée qu'on ne dirait pas non plus : « des *tons* s'élèvent ». Nous avons donc adopté la leçon proposée par M. Le Dantec.

Même vers (1871-1908) : ... de cloches lointaines.

Nous ne savons rien de M. Antony Bruno.

JE N'AI PAS POUR MAITRESSE[1]..., p. 12-13. — Pièce parue d'abord dans *Paris à l'eau-forte* (Paris, R. Lesclide, éd., 17 octobre 1875), moins les vers 19-24 alors remplacés par des points ; puis reproduite dans *la Jeune France* (janvier-février 1884) qui restitua ces vers-là. — *Œuvres posthumes*, 1887, p. XXI-XXII. — *Voltaire*, 9 juin 1887. — *Le Tombeau...*, p. 114-115. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 52-54.

Dans *Paris à l'eau-forte*, la pièce était présentée comme « *Vers inédits de Charles Baudelaire*, communiqués par M. Gustave Rivet, et relevés sur un album portant le nom de A. *H*uchon. — Écrits de 1840 à 1850, probablement. »

Quant à la coupure, elle était motivée ainsi :

Paris à l'eau-forte n'est pas bégueule ; mais la note est un peu forte, et nos lecteurs voudront bien excuser une lacune de six vers.

Mêmes renseignements, quant à la source, dans *la Jeune France* où ces vers sont présentés une seconde fois comme inédits et gracieusement communiqués par « notre collaborateur et ami M. Rivet, député de l'Isère », mais où le nom porté sur l'album (vendu entre temps à un M. Joly, bibliophile à Meaux) se lit A. *B*uchon..., qui devient *Max* Buchon sous la plume d'Eugène Crépet..., pour redevenir *A*. Buchon dans la présentation du *Voltaire* où ces stances sont données une troisième fois pour inédites, bien que paraissant pour la quatrième, et, faut-il le dire, comme communiquées par « notre ami Gustave Rivet », — où l'on nous apprend aussi, d'abord que ledit album romantique contenait entre autres des dessins de Devéria et de Louis Boulanger, et puis que :

1. Nous avions déjà reproduit ce poëme dans notre édition des *FLEURS DU MAL*, aux *Éclaircissements*, p. 423-425. Mais il nous a paru nécessaire de le donner à nouveau, à cause des variantes ou coquilles qu'en présentent les textes successifs.

On retrouve dans ces vers, probablement œuvre de jeunesse, les qualités maîtresses du poète des *Fleurs du Mal*, et on y sent bien la volonté qu'il a toujours eue de faire de l'horrible à froid.

Nous devons nous avouer hors d'état de trancher la question du nom controversé. Max Buchon, le traducteur d'Hebel et qui donnera en 1856 un essai sur le Réalisme, fut très lié tant avec Champfleury qu'avec Courbet; il dut donc l'être aussi avec Baudelaire. Mais d'autre part on doit se souvenir qu'il y a eu un *J.-A. Buchon* que dans une note nécrologique *le Corsaire* (2 mai 1846) regrettait comme « un de nos littérateurs les plus savants ».

Dans ses commentaires de 1887, Eugène Crépet écrivait encore :

Les notes de M. Prarond font connaître la maîtresse éphémère qui est l'héroïne de ce poème. Parlant de Jeanne Duval, qui tint une si grande place dans la vie de Baudelaire, au retour de son voyage d'outre-mer, il ajoute : « Avant l'Inde, il y avait eu la Juive, je ne sais plus son nom (Sarah, je crois). Baudelaire l'appelait *Louchette*. Elle demeurait rue Saint-Antoine. Un jour, Baudelaire m'avait emmené vers l'île Saint-Louis, sous prétexte de revoir un tableau de Delacroix. En chemin, nous demandâmes Mlle Sarah (?) à un concierge. Elle était absente. Baudelaire, assez féru d'elle lorsque nous le connûmes, n'en conserva pas un souvenir clément :

Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive.

Pour notre part, nous avions, dans la réimpression de la notice biographique d'Eugène Crépet (A. Messein, 1907), reproduit un sonnet de Prarond, paru dans *Vers* en 1843, et où Sarah est évoquée :

A MON AMI C. B.

Vous aviez l'esprit tendre et le cœur vertueux,
Tous les biens convoités d'une amitié naïve,
Lorsqu'une femme belle et de naissance juive
Vous conduisit au fond d'un couloir tortueux.

Elle vous fit couler, d'un doigt voluptueux,
La source des plaisirs aux égouts de Ninive;
Elle vous fit toucher, sur sa chair toute vive,
Du vice et de l'amour les secrets monstrueux.

Elle eût enivré Loth au fond d'une caverne,
Tenu comme Judith le sabre d'Holopherne
Et frappé du marteau le front de Sisara.

Et tétant au plaisir vos tristesses infimes,
De ce sein que le vice et l'amour déflora,
Vous avez fait couler vos funèbres maximes.

5 octobre 1842.

Le texte que nous donnons ici n'est pas un texte « pur », — nous voulons dire : ne restitue pas strictement un des textes publiés antérieurement, — parce qu'aucun d'entre eux ne nous a paru emporter autorité. En effet, les deux premiers parus et le quatrième qui ont même origine puisqu'ils furent pareillement communiqués par M. Rivet, outre qu'ils diffèrent très souvent dans la ponctuation, présentent en commun une faute énorme, un vrai non-sens qui défigure le vers 6 : « *le bon Dieu dirait* » pour « *le bon Dieu rirait* ». D'autre part, Eugène Crépet, qui dans sa version — la troisième en date — corrigea cette faute-là et apporta plusieurs leçons, lesquelles nous semblent préférables aux précédentes, n'a point dit positivement avoir eu connaissance du ms. Dans ces conditions, nous avons estimé que notre devoir allait à choisir au mieux parmi les variantes, dont plusieurs n'ont pas été sans nous causer quelque embarras, comme le lecteur s'en rendra compte aisément s'il les étudie de près.

VARIANTES OU COQUILLES :

P. 12,	v. 3	(1887-1896-1908) :	In*sen*sible aux regards...
	v. 6	(1875-1884-1887 V.) :	Mais le bon Dieu *d*irait...
	v. 11	(1875) :	Ce qui n'empêche pas *mes* baisers..
	v. 14	(1896) :	Qu'ombrage... [sing.]
	v. 17	(1875-1884-1887 V.) :	... — sa gorge déjà basse...
	v. 20	(1908) :	Ainsi qu'*au* nouveau-né...
P. 13,	v. 11	(1896) :	.... à tout venant
	v. 14	(1887 V.) :	Qu'un vieux savant cour*b*é jour...
	v. 21	(1896) :	.... de jurons ni d'ordures

Remarques :

P. 12, v. 8 : Il donne à penser que le poëme intitulé *la Muse vénale* pouvait bien être déjà écrit.

P. 13, v. 23 : *Que déesse Famine*... — Cf. Régnier, *Satyre X :* ...Demoiselle Famine...

Dernière strophe : *Cette bohème-là*... — Cf. Théophile Gautier, *Fantaisies*, VIII (1829-1832) :

... C'est ma pâle créole,
Le soleil de mon cœur, mon âme, mon idole,
Ma Béatrice à moi.

CI-GIT QUI, POUR AVOIR..., p. 14. — Distique par nous publié au cours d'une lettre ouverte à Léon Deschamps, *Charles Baudelaire et Jeanne Duval*, dans *la Plume*, 15 avril 1898. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 54.

En 1898, nous avions extrait notre citation d'une lettre adressée par Auguste Dozon (le *A. Argonne* de *Vers*) à Eugène Crépet, où le texte en était précédé de ces lignes :

Vous ai-je rapporté cette épitaphe de Baudelaire par lui-même, — dans sa 20 ou 21e année ?

Au cours de nos notes sur *L'ART ROMANTIQUE*, p. 531, nous en avons rapproché un aphorisme qui se rencontre dans les *Drames et Romans honnêtes* (1851) : « Les maîtresses des poëtes sont d'assez vilaines gaupes. »

HÉLAS! QUI N'A GÉMI..., p. 14. — Pièce citée par M. Henri Hignard au cours de son article *Charles Baudelaire*, etc. (v. p. 377), paru dans *le Midi hivernal*, 24 mars 1892, et reproduit dans la *Revue du Lyonnais* au mois de juin de la même année. — *Le Tombeau...*, 1896, p. 114. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 59.

La pièce, en 1908, était accompagnée de la date : 1852, entre crochets. Mais cette date était certainement erronée puisque, dans ses commentaires, Henri Hignard dit que le poëme lui fut offert au cours d'un de ses derniers entretiens avec Baudelaire et place ceux-ci à l'Hôtel Pimodan que notre auteur quitta en 1846.

Pour nous, d'ailleurs, d'après leur facture, ces strophes ne peuvent être postérieures à 1843-1844.

Voici comment Hignard en amenait la citation, après avoir déploré les querelles de Baudelaire avec sa famille et le milieu néfaste où il avait vécu :

Que cette âme, malgré tout, fût haute et noble, qu'elle eût le sens des grands côtés de la vie, et les aspirations naturelles aux esprits supérieurs, je n'en veux d'autre preuve qu'une poésie qui n'a, je crois, été imprimée nulle part, et que j'ai reçue de sa main même à l'une de nos dernières entrevues.

Suivait la pièce. Et dans la magnifique inconscience de sa prudhommerie, le *Labadens* concluait :

Cette pièce ne se lit dans aucun des livres de Baudelaire, ni dans les additions qu'on y a faites, elle aurait trop juré avec le reste. Elle date de l'époque où je l'ai vu se débattre entre le bien et le mal. De là un

peu de vague, d'incohérence, comme dans une âme qui cherche sa voie. Je voudrais, toutefois, laisser le lecteur sous cette impression. A cet accent pénétrant, je crois sentir que mon pauvre ami, avant que son intelligence se troublât, a exhalé dans ces beaux vers le vrai fond de son âme. Seuls ils devraient lui survivre, seuls le faire connaître à la postérité (*sic*).

Ce jugement, porté en conclusion d'une étude sur *Baudelaire et ses œuvres*, est à coup sûr d'une intense drôlerie. Mais il y a plus cocasse encore dans la glose de cet innocent conférencier, ami d'Ozanam et de Louis Veuillot, et si bien intentionné d'ailleurs, c'est la note où il essayait d'identifier la pièce qui nous occupe.

Après avoir constaté qu'elle ne figure pas dans *Les Fleurs du Mal*, il écrivait textuellement :

Je trouve pourtant dans la bibliographie très détaillée qu'on doit à l'éditeur Pincebourde l'indication suivante :

Recueillement. — *Revue européenne*, 1er mars 1861. — *Le Boulevard*, 12 janvier 1862. Le titre conviendrait tout à fait à la pièce ci-dessus, puisque c'est le mot qui la termine. Je regrette de n'avoir pu vérifier.

Coquilles du texte de 1896 :

v. 11 : Sans dire à *n*os voisins...
v. 12 : Dire à Dieu : « Consoler mon âme...

NOBLE FEMME AU BRAS FORT..., p. 15. — Strophes signées *B. D.*, publiées dans *la Renaissance latine*, 15 décembre 1902, avec un fac-similé et des commentaires du Dr Marc Laffont. — Reproduites, pour le texte, dans les *Œuvres posthumes*, 1908, p. 57, et, pour le texte et le fac-similé, dans *Douze poëmes de Charles Baudelaire*, Éd. Georges Crès, 1917.

En 1902, le Dr Laffont les présentait comme suit :

Ces deux strophes de six vers, au rythme ronsardien, ont été trouvées à Lyon, écrites au verso d'une feuille d'album où se trouve une poésie de Pierre Dupont, également inédite, que le grand chansonnier de Lyon dédie, le 18 octobre 1844, comme « essai de plume », à Edward Hanquet, le philosophe.

Le Dr Laffont ajoutait :

Quelle date pouvons-nous fixer comme origine à cette poésie ? Assurément, elle est antérieure à 1847, époque à laquelle l'auteur des *Fleurs du Mal* abandonna la signature Baudelaire Dufays. Elle dut être imprimée au plus tard en 1845, alors que Pierre Dupont et Baudelaire

collaboraient au *Corsaire-Satan* aux côtés de Vitu et de Banville. Je ne serais pas éloigné de croire qu'elle est exactement contemporaine de l'Essai de plume de Pierre Dupont, et fut écrite le même jour sur l'album, à la prière de l'amphitryon.

Si la poésie de Pierre Dupont est impromptue, assurément les strophes de Charles Baudelaire me paraissent un fragment d'une poésie beaucoup plus importante qui n'a pas vu le jour et se trouve sans doute soigneusement cachée dans l'album d'autographes d'un bibliophile jaloux, que mon exemple décidera peut-être à faire connaître aux admirateurs du grand poëte. Quel plaisir peut avoir un amateur à conserver, sans les communiquer, des fragments inédits de l'œuvre d'un grand esprit, lorsqu'il a le bonheur d'avoir pu les recueillir? Cette manie des bibliophiles, je ne la considère pas même comme un plaisir d'avare, je la qualifierais plus sévèrement. Quant à moi, ayant l'avantage de posséder 12 pièces manuscrites adressées vers 1851, en deux paquets, à Théophile Gautier, et qui ont paru plus tard, plus ou moins modifiées, dans *Les Fleurs du Mal*, je n'hésiterai pas, le cas échéant, à prêter les clichés de ces manuscrits où les notes, les ratures et les appréciations de l'auteur lui-même peuvent éclairer les amateurs et les fervents sur la manière, le procédé de travail et la recherche de l'idéal du poëte.

Nous sommes d'accord avec le Dr Marc Laffont sur la date à laquelle il convient de rapporter ces strophes. En revanche, nous ne voyons aucune raison de considérer comme probable qu'elles constituent le fragment d'une poésie beaucoup plus importante.

Quant aux dernières lignes du Docteur, nous avons tenu à les réimprimer pour rendre hommage à sa mémoire. On sait aussi bien que c'est à sa libéralité qu'Adrien van Bever dut, en 1917, de pouvoir donner chez Crès les *Douze poëmes*.

La 2e strophe correspond à un sentiment qui se rencontre plusieurs fois exprimé chez notre auteur : l'horreur de la fécondité et des disgrâces qu'elle entraîne. V. le dernier tercet de : *Avec ses vêtements ondoyants et nacrés*, et les strophes 7-9 et 18 de *Femmes damnées* (Delphine et Hippolyte) dans *Les Fleurs du Mal*, p. 46 et 253-255, ainsi que *la Fanfarlo* (jointe dans notre édition aux *Paradis artificiels*), p. 274 :

> ... il [Samuel Cramer] considérait la reproduction comme un vice de l'amour, la grossesse comme une maladie d'araignée...

P. 15, v. 10 : ...*le stygmate*... Nous avons respecté l'orthographe du ms.

TOUS IMBERBES ALORS..., p. 15-17. — *Œuvres posthumes*, 1887, p. 234-236. — *Le Tombeau...*, 1896, p. 115-116, sous le titre *Épître à Sainte-Beuve*. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 54-57.

Lors de sa première publication, cette pièce était précédée de la lettre suivante, adressée à Sainte-Beuve :

Monsieur,

Stendhal a dit quelque part ceci, ou à peu près : *J'écris pour une dizaine d'âmes que je ne verrai peut-être jamais, mais que j'adore sans les avoir vues.*

Ces paroles, monsieur, ne sont-elles pas une excellente excuse pour les importuns, et n'est-il pas clair que tout écrivain est responsable des sympathies qu'il éveille ?

Ces vers ont été faits pour vous, et si naïvement que, lorsqu'ils furent achevés, je me suis demandé s'ils ne ressemblaient pas à une impertinence, et si la *personne louée* n'avait pas le droit de s'offenser de l'éloge. — J'attends que vous daigniez m'en dire votre avis. [Suivait la pièce.]

Baudelaire-Dufays,
17, quai d'Anjou.

Eug. Crépet ajoutait :

Cette lettre ne porte pas de date... Il est impossible d'en préciser même le millésime. Mais la gaucherie, l'obscurité, l'imperfection de certains vers, qui décèlent un écrivain à ses débuts, encore peu maître de son style, et surtout la signature *Baudelaire-Dufays*, à laquelle le poète renonça très vite, limitent nos conjectures aux deux années 1843 ou 1844. Si cette lettre était postérieure, Baudelaire, qui, en mai 1845, avait publié son premier *Salon*, s'y fût sans doute réclamé de ce titre auprès de l'illustre critique.

Il est exact, à notre sentiment, que certains vers de cette pièce montrent quelque gaucherie ; mais les autres arguments exprimés ci-dessus ne nous paraissent pas convaincants, car le poëte signa *Baudelaire-Dufays* jusqu'en avril 1846 et on peut croire qu'il se fût gardé de se vanter de son *Salon de 1845* puisqu'il était si peu satisfait de cet ouvrage qu'il en fit détruire les exemplaires invendus.

Quant à l'adresse qui accompagne la lettre, elle non plus ne saurait rien prouver, sinon que celle-ci fut envoyée entre l'été de l'année 1843 et l'été de l'année 1846, période pendant laquelle Baudelaire semble être resté le locataire de M. Jérôme Pichon.

Il est donc prudent, croyons-nous, de s'abstenir de se prononcer quant à la date où ces vers furent composés.

Ajoutons qu'on ne possède pas la réponse de Joseph Delorme.

Remarques et Variantes :

A propos du v. 12 de la p. 15 :

Faire à l'aise hurler Triboulet en latin.

On sait que notre auteur avait fait d'assez fortes humanités et se plaisait, comme d'aucuns de ses amis, Gustave Le Vavasseur notamment, à rimer dans la langue d'Horace. A preuve *Franciscæ meæ laudes* (*Fleurs du Mal*, p. 274). V. à ce sujet le *Charles Baudelaire*, Vers latins, publié avec une Introduction et des notes par M. Jules Mouquet (*Mercure de France*, 1933).

Page 16, v. 9 (1896) : Irradiai*ent*...
et 10 » : Et faisai*ent*...

Mais ce sont là des fautes et non des variantes, puisque l'éditeur du *Tombeau* indique pour source le texte d'Eugène Crépet.

— v. 14-15 : Où la mélancolie...
Le menton dans la main,...

C'est l'attitude que Durer a donnée à sa *Melencolia*, planche à laquelle Baudelaire a fait une allusion assez nette dans son *Salon de 1845* (Curiosités esthétiques, p. 37).

— v. 16 : ... *La Religieuse.*

Évidemment celle de Diderot.

— v. 19 : « C'est *longueurs* qu'on lit chez E. Crépet, mais le contexte exige évidemment *langueurs.* » (Note de 1908.)

— v. 20-23 : Baudelaire s'est souvenu de ces mêmes vers dans *Lesbos* (*Fleurs du Mal*, p. 249) :

Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté !
Les filles aux yeux creux, de leur corps amoureuses,
Caressent les fruits mûrs de leur nubilité...

(Rapprochement signalé par E. Crépet pour le dernier vers, et par M. P. Dufay dans son édition des *Fleurs du Mal* (p. 291) pour les deux précédents. — Cf. aussi *Bribes*, p. 4, v. 6-11.

— v. 31 (1896) : J'emportais... (coquille).

Ibid. : ...*l'histoire d'Amaury*. C'est-à-dire le roman de Sainte-Beuve, *Volupté* (1834).

SONNET BURLESQUE, p. 18. — *La Silhouette*, 1er juin 1845 (sans titre). — *La Petite Revue*, 24 juin 1865. — *Le Nouveau Parnasse satyrique*, 1866, p. 89, et 1881, p. 106. — *Le Parnasse satyrique*, 1878,

t. II, p. 208. — *Le Tombeau...*, 1896, p. 117. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 41-42.

Dans ses *Demi-Teintes* (Garnier frères, 1845), Auguste Vacquerie avait publié les sonnets ci-dessous, et un tel scandale en avait résulté dans le monde poétique, qu'Edmond Texier, cinq ans plus tard, dans son *Histoire des Journaux*, les dénoncera encore comme « la plus haute expression du genre abracadabran [*sic*] ».

XXXIX.

à Paul Garnier.

I.

Sortilége!
Tu verras.
— Le ciel gras
Qui s'abrège,

Nous assiége
D'un ramas
De frimas.
Paul, il neige.

Eh bien, Paul,
Vois le sol!
La terrasse

Va changeant
Cette crasse
En argent!

II.

Le souci
Du nuage
Qui voyage
Rit ici!

Ciel noirci,
Blanche plage. —
Neige! outrage!
Gloire aussi!

Quoi! La place
Change et classe
Les objets

Et (que croire?)
Fait le jais
Et l'ivoire!

Le *Sonnet burlesque* est une parodie des sonnets de Vacquerie.

Dans *la Silhouette* il parut intercalé dans la lettre suivante :

CORRESPONDANCE.

A monsieur le rédacteur en chef de *la Silhouette*.

Vous n'êtes pas, Monsieur, sans ignorer que le théâtre de l'Odéon est en pleine démolition. Un antiquaire de nos amis, qui a la manie de chercher proie jusque dans les endroits les plus secrets et les moins praticables, est parvenu à arracher cette curieuse pièce à la fureur des maçons acharnés sur le monument cadavre. [Ici le sonnet.]

P. S. Nous espérons, monsieur le rédacteur, que vous voudrez bien, dans l'intérêt du jeune auteur des *Demi-Teintes* en particulier, et de la

littérature *académique* en général, donner connaissance de ce fragment aux nombreux abonnés de votre spirituelle feuille.

Agréez, etc., etc.

« Antonius Pingouin,
Attaché aux dépouillements et embaumements. »
(Jardin du Roi. — Section des volatiles.)

Cette pièce reparut dans la *Petite Revue* du 24 juin 1865; elle était alors accompagnée de la signature *Ch. B.*, ainsi que d'un renvoi à la note suivante : « Poëte satirique facile à reconnaître », et de cette explication :

LE MÊME EN PROSE.

Vacquerie à son *Pylade* épique :
Qu'on rie ou qu'on crie,
Notre épi brave piaillerie.
O *Meurice!* il mûrira momie.
Ce truc-là mène à l'Académie.

Le 8 juillet suivant, la *Petite Revue* complétait comme suit sa publication :

Une rectification, ou plutôt une annotation à la poésie assez énigmatique publiée dans notre numéro du 20 juin, et signée *Ch. B.*

Afin que nul n'en ignore, cette poésie est de M. Ch. Baudelaire, en collaboration avec M. de Banville.

Oui, il a fallu l'association de deux beaux esprits, un duumvirat, pour enfiler cette série d'expressions cornues dont chacune a l'air d'attendre l'idée à laquelle elle doit un jour appartenir. On n'y comprendrait rien, ou si peu que rien, si l'on ne savait que c'est la parodie d'une pièce des *Demi-Teintes*, de M. Auguste Vacquerie, qui commence par le vers :

Paul, il neige.

Donc, se procurer le volume des *Demi-Teintes*, il n'y a rien de plus difficile.

En 1866, *le Nouveau Parnasse satyrique* (Rome) reproduisait la pièce, avec des commentaires à peu près semblables.

Mais le 5 mai de la même année, la *Petite Revue* revenait sur la question pour démentir que le double sonnet parodié commençât par *Paul, il neige*, et en publiait le texte exact, — celui-là même qu'on a lu au début de cette note.

D'autre part, en 1887, dans une lettre à Eugène Crépet (*Ch. Baudelaire*, A. Messein, p. 304), Auguste Vitu écrivait :

Ce sonnet n'a pu être attribué à Baudelaire que par erreur. Il est de Théodore de Banville, j'en suis sûr, je l'ai vu écrire.

Que faut-il penser sur ce dernier point ?

Pour nous, étant donné que la rectification de la *Petite Revue* (juillet 1865) fut certainement l'œuvre de Poulet-Malassis, qui avait alors avec Baudelaire des rapports fréquents, il nous paraît qu'on ne pourrait hésiter à la retenir de préférence au témoignage d'un tiers qui, à tant d'années d'intervalle, a pu être trahi par sa mémoire. D'autant qu'on voit Baudelaire, sur la fin de juin 1865, écrire à Poulet-Malassis : « Neyt vient de me montrer vos farces dans la *Petite Revue*..., vous êtes incorrigible », ce qui prouve qu'il eut connaissance de la publication de juin et donne à penser qu'il dut participer à la note rectificative de juillet.

Mentionnons enfin que la collection Spoelberch de Lovenjoul contient une copie non signée de cette pièce, — copie qui ne semble ni de la main de Baudelaire, ni de celle de Banville, ni de celle de Spoelberch, et qui présente plusieurs variantes. Pour distinguer celles-ci des autres, nous les accompagnerons ci-dessous de la lettre M.

Variantes :

Titre (1865-1866-1878-1881) : Sonnet.
» (1896) : Sonnet burlesque *sur les poëtes Meurice et Vacquerie.*
v. 4-6 (M) : ... qu'on crie
Ou qu'on rie
Leur épi

v. 11 (M) : Ra ! — Momie !

PAULIN LIMAYRAC..., p. 18. — Strophe citée par Amédée Rolland au cours d'un article : *Corneille romantique*, publié dans la *Revue fantaisiste*, 1er avril 1861 (renseignement tiré de l'ouvrage de M. W. T. Bandy : *Baudelaire judged by his contemporaries* (Institute of French Studies, New York, s. d.).

Dans les ODES FUNAMBULESQUES (éd. de 1883, p. 93), on trouve une pièce ouvrant la suite des *Autres Guitares*, qui a pour titre *l'Ombre d'Éric* et, dans le *Commentaire* qui accompagne cette édition-là, on lit, p. 199 :

> *L'Ombre d'Éric*, c'est le titre d'un roman de Paulin Limayrac, tout à fait oublié aujourd'hui et qui d'ailleurs fut toujours oublié, et cela dès le moment où il parut... Paulin Limayrac attaquait violemment dans la Revue les grands écrivains de la génération qui nous a précédés.

La Revue dont il s'agit chez Banville, c'était, faut-il le dire, la *Revue des Deux Mondes*, où Limayrac était chargé de la critique littéraire et

dont son roman humoristique et philosophique avait eu les honneurs (1er et 15 mai 1845) avant de paraître la même année chez Labitte.

Dans l'article d'Amédée Rolland, la citation de notre strophe était amenée comme suit :

Un prosateur nerveux, un poëte plein d'idées, un philosophe, un fantaisiste, un penseur, M. Charles Baudelaire, a jadis commis dans *le Corsaire-Satan* cette *beucolique*...

Suivait la strophe, puis cette conclusion contre laquelle il ne viendra à l'esprit de personne de s'inscrire :

J'ose affirmer que ce ne sont pas ces quatre vers qui ont poussé l'éditeur Poulet-Malassis à décorer sa boutique du portrait de l'auteur des *Fleurs du Mal*.

Nous n'avons pas retrouvé cette *Beucolique* dans la collection du *Corsaire-Satan*. En revanche, nous y avons rencontré l'écho suivant (17 janvier 1846) :

S. M. Oscar Ier, roi de Suède, vient de faire prendre pour sa bibliothèque particulière cinq mille exemplaires de *l'Ombre d'Éric*, poëme de M. Limayrac. S. M. a de plus envoyé à l'auteur la décoration de l'Ours polaire.

On ne sait presque rien des rapports qu'eut Baudelaire avec Limayrac. A l'époque qui nous occupe, celui-ci comptait parmi les porte-queue de Ponsard, ce qui évidemment n'était point de nature à le faire bien voir de celui-là. Cependant il faut dire qu'en 1857, lors du procès des *Fleurs du Mal*, il se conduisit noblement, retirant du *Constitutionnel* l'article hostile qu'il y avait déposé. D'où peut-être cette dédicace que nous avons relevée sur un exemplaire de *Richard Wagner et Tannhäuser :* « A M. P. Limayrac, témoignage d'amitié. — C. B. »

SAPHO, p. 19-20. — *Le Corsaire-Satan*, 25 novembre 1845, sous le titre *Fragments littéraires*. — *Charles Baudelaire*, par MM. A. de la Fizelière et Georges Decaux, 1868, p. 2. — *Le Tombeau...*, 1896, p. 118. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 42.

Dans l'Essai bibliographique de 1868, le morceau était accompagné des commentaires suivants :

Sapho, tragédie attribuée à Arsène Houssaye pour Rachel. Mystification littéraire, organisée par Auguste Vitu. Un fait-théâtre de *l'Époque* lance la nouvelle. *L'Entr'acte* la reproduit, et *le Corsaire-Satan* du 25 novembre 1845 donne un fragment de cette tragédie composée en commun par Baudelaire, Banville, P. Dupont et Vitu.

Commentaires que les éditeurs du texte de 1908 grossirent comme suit :

Pour compléter cette note de MM. de la Fizelière et Decaux, ajoutons que *le Corsaire-Satan*, plusieurs mois après en avoir publié un fragment, continuait à entretenir ses lecteurs de cette fameuse tragédie. C'est ainsi que nous y lisons, en date du 17 janvier 1846 :
« Lundi prochain, M. Arsène Houssaye lira sa tragédie de *Sapho* au comité de lecture du second théâtre français. M. Bocage est, dit-on, enchanté de cet ouvrage, et se réserve le rôle de Phaon. »

Et encore :

Plusieurs parties de la tragédie de *Sapho* sont exécutées selon les lois de l'épopée panthéiste. C'est ainsi que le Saut de Leucate est personnifié et prend une certaine part à l'action. On cite avec éloge un dialogue entre le Saut et la célèbre Lesbienne.

Tout n'était pas faux dans cette information fantaisiste : Arsène Houssaye, en effet, devait publier bientôt une *Sapho*, drame antique en trois actes (*l'Artiste-Revue de Paris*, 15 octobre, 1er et 15 novembre 1850), dont le second se passe à Leucade. Nous en avons donné quelques vers, à titre de curiosité, dans le *Mercure de France*, 15-VI-1937.

Le texte ici retenu est le premier en date. Nous l'avons préféré à celui de La Fizelière et Decaux qui est plus correct, parce qu'en somme il s'agit ici d'une curiosité. M. Yves-Gérard Le Dantec, dans le tome II de son édition (*N. R. F.*, p. 458), a relevé comme une « grosse coquille » des *Œuvres posthumes* de 1908 le mot *réserve* (pour césure), p. 19, l. 26, et s'est aussi étonné que, dans cet ouvrage, le premier paragraphe ne soit pas conforme au texte de 1868. C'est sans doute qu'il a négligé de se reporter au texte préoriginal qui avait été reproduit fidèlement en 1908, tandis que La Fizelière et Decaux en avaient fondu ensemble les deux premiers paragraphes comme suit :

Voici quelques vers de cette œuvre remarquable, où rayonnent l'éclat et la vigueur de l'école moderne, unis aux grâces coquettes et charmantes de Marivaux et de Crébillon fils. *Ils sont* détachés d'une scène...

Ce sont eux aussi qui avaient substitué « *corruptive* Lesbos » à « *corruptrice* Lesbos », p. 20, l. 11.

Le texte de 1896 était conforme à celui de 1868, sauf *pastour* au lieu de *pasteur*, p. 19, l. 20.

P. 19, l. 13 (tous textes sauf le préoriginal) : Je per*d*s le sentiment...

AU MILIEU DE LA FOULE..., p. 20. — Strophe apportée par les *Œuvres posthumes* de 1908, p. 61.

Elle figurait sur l'album de Mme Émile Chevalet et a été reproduite dans *le Manuscrit autographe* (A. Blaizot, éd.), nº 42-43, avril-septembre 1933. Le fac-similé montre la signature *C. Baudelaire*, et, au vers 2, *cherchant*, biffé, et remplacé par *gardant*. Le corps d'écriture est le même que dans l'autographe de la pièce : *Noble femme au bras fort...* Il semble que cette belle strophe devait prendre place dans *les Lesbiennes*, annoncées en 1846.

Émile Chevalet collaborait en 1846 au *Corsaire* et comptait parmi les amis de Paul Féval avec lequel il signa les *Mémoires d'une pièce de cinq francs*. On ne sait rien de ses rapports avec Baudelaire qui, en octobre 1857, dans son article sur *Madame Bovary* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 397), devait consacrer quelques lignes élogieuses à Féval. Mais, dans *Les 365, Annuaire de la Littérature et des Auteurs contemporains* [pour 1858] « par le dernier d'entre eux » qui n'était autre que Chevalet, on trouve un bout d'article sur la préface des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, où l'admiration est tempérée par le regret que le poëte ait réhabilité l'ivrognerie.

CHANSON, p. 21. — Pièce citée anonymement et sans titre dans *la Closerie des Lilas*, « quadrille en prose » par Alex.-Privat d'Anglemont (J. Frey, in-32, 1848 [1847]) et reproduite, avec *la Closerie...*, dans le *Paris inconnu* du même auteur (1875-1884-1886). — Donnée sous la signature de Privat et sans titre dans les trois éditions du *Parnasse satyrique du XIXe siècle* (t. Ier, 1864, p. 147-148; 1878, p. 140; 1881, p. 141), avec des leçons dans le ton de ce recueil érotique. — Restituée à Baudelaire, toujours sans titre, avec plusieurs leçons nouvelles, d'abord dans *le Nouveau Parnasse satyrique*, 1866, p. 239, puis dans les 2e et 3e éditions du *Parnasse satyrique* grossi du *Nouveau Parnasse* (t. Ier, 1878, p. 339, et 1881, p. 141, en note). — Reproduite, telle qu'en 1848, mais avec la signature de Baudelaire et le titre de *Chanson*, dans *le Tombeau...*, 1896, p. 117, et dans les *Œuvres posthumes* de 1908, p. 44-45.

En somme, trois textes : 1848 (anonyme) ; 1864 (signé de Privat); 1866 (restitué à Baudelaire).

En 1848, Privat d'Anglemont, évoquant ses amies d'antan, amenait la pièce comme suit :

Et vous, Hortense, les roses et les lys semblent impertinents quand on les approche de votre teint, et l'ébène lui-même est bien osé de se faire comparer à vos bandeaux roulés sur votre front plus beau que celui de

Marie Stuart dont vous avez adopté la coiffure. Mais pourquoi me regardez-vous avec vos grands yeux superbes en me montrant vos dents si excitantes ? Pourquoi semblez-vous si rêveuse ?

En 1864, l'héroïne de la *Chanson* conservait le nom d'Hortense. Mais en 1866, dans l'*Appendice* au *Parnasse satyrique* (Anonymes et pseudonymes dévoilés. Rectifications. Adjonctions) qui accompagne *le Nouveau Parnasse satyrique*, l'éditeur, c'est-à-dire Poulet-Malassis, révélait (p. 239) les noms véritables tant de l'auteur que de son héroïne :

La pièce signée de M. Privat d'Anglemont n'est pas de lui, mais de Charles Baudelaire ; elle a été modifiée ; en voici le texte au vrai...

Suivait celui que nous avons retenu. — Puis le commentateur ajoutait :

L'Élise en question [vers 6] est mademoiselle Élise Sergent, dite Pomaré [1]. M. Alexandre Privat d'Anglemont était doué d'une excessive sensibilité littéraire qui le poussait à produire sous son nom celles des poésies de ses amis dont le succès pouvait être douteux. On a de lui non seulement des vers de M. Baudelaire, mais des vers de M. de Banville et des vers de M. Gérard de Nerval, car le sonnet sur madame du Barry, presque aussi beau que le fameux sonnet d'Arvers, est de M. Gérard de Nerval, quoique M. d'Anglemont se soit rendu involontairement célèbre en le signant.

Cette attribution à notre auteur a d'ailleurs été confirmée en 1868 par A. de la Fizelière et Georges Decaux dans leur *Charles Baudelaire bibliographique* (où la 1re strophe de *Chanson* est citée avec le refrain : *Toujours*) ; puis réitérée par Poulet-Malassis dans le *Charles Baudelaire*, SOUVENIRS, CORRESPONDANCES, etc. (1872), p. 185, sous la forme suivante :

Baudelaire a corrigé de sa main, sur un exemplaire du *Parnasse satyrique du XIXe siècle*, la chanson publiée sous le nom de Privat d'Anglemont dans le petit livre *la Closerie des Lilas*, en 1848.

Et, bien que la même note montre une assertion délibérément fausse quant aux *Amœnitates belgicæ* (nous y reviendrons), on n'aperçoit pas de raison suffisante pour en suspecter la véracité quant à *Chanson*,

1. Héloïse-Marie Sergent, danseuse fameuse de l'époque, qui se produisait surtout aux bals Mabille et Valentino, — l'aînée, mais aussi la rivale de Céleste Mogador, devait son surnom à une certaine ressemblance qu'on lui avait découverte avec la reine Pomaré, rendue célèbre par l'affaire Pritchard. Gautier et Banville notamment ont chanté la grâce de ses pas et l'audace de ses toilettes. — V. aussi la note de la p. 517 (Causeries du *Tintamarre*).

puisqu'en cette espèce son auteur n'avait plus aucun intérêt à mystifier le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

Mais à qui appartiennent les leçons gaillardes de 1864? A Baudelaire, à Poulet-Malassis ou à quelque tiers? Là-dessus tout renseignement fait défaut.

Variantes :

v. 6 (1848-1864) : *Hortense*, se tortillant d'aise,
v. 7 (1848) : Dit qu'elle veut que je *lui plaise*
v. 11 (1864) : *Mes couilles*, que n'êtes-vous pleines
v. 13 (1848) : *Car* le plus chaste des amours,
v. 14 (1848) : *Le galant* } le plus intrépide
v. » (1864) : *Le fouteur* } le plus intrépide

Il faut ajouter que les trois textes montrent plusieurs variantes de ponctuation, mais qui n'altèrent point le sens, — notamment au

Refrain (1848) : Toujours! toujours!

et que, dans *le Tombeau*, par un accident curieux, le vers 13 se trouve répété, ayant été composé une première fois en place du vers 9.

CE FANTOME DE SQUELETTE..., p. 21. — Catalogues Charavay : « une pièce autographe, 2 p. in-fol., superbe, qui se répète sur chaque page avec de petites variantes, et commence par cette strophe... » — *LES FLEURS DU MAL* (Louis Conard, p. 442).

Au sujet de ce fragment qui vraisemblablement appartint à une première version de *Une Gravure fantastique* et dont l'existence fut révélée par nous en 1922, M. Yves-Gérard Le Dantec, dans l'édition de la *N. R. F.*, II, p. 413, écrit :

... Il est difficile d'admettre que Baudelaire ait accouplé les rythmes heptasyllabique et octosyllabique ; car, indépendamment du premier, le quatrième vers peut n'avoir que sept pieds (*diadème* ; les deux versions du *Flambeau vivant* donnent successivement *diamantés* et *di-amantés*). Il serait intéressant de retrouver ce manuscrit, de chercher son origine, s'il est bien de Baudelaire, et, dans ce cas, si la lecture de M. Crépet est exacte.

Nous supposons que M. Yves-Gérard Le Dantec voulait dire les rythmes hexa- et heptasyllabiques, car dans cette strophe il n'y a pas de vers octosyllabique.

Nous supposons aussi que c'est le troisième vers — et non le qua-

trième — que M. Le Dantec voulait dire, puisque c'est au troisième que le mot *diadème* se trouve.

Nous ne voyons pas d'ailleurs pourquoi Baudelaire n'aurait pas essayé du passage du pair à l'impair, comme l'ont fait bien des poëtes anciens.

Ceci dit, nous sommes pleinement d'accord avec M. Le Dantec. Oui, certes, il serait intéressant de retrouver ce manuscrit. Seulement, comme nous ignorons quel en est l'actuel possesseur, nous ne pouvons que répéter aujourd'hui ce que nous écrivions hier, d'autant que nous sommes très certain d'avoir reproduit fidèlement la strophe figurant au fichier Charavay.

JE VIS ET TON BOUQUET..., p. 22. — Quatrain apporté par les *Œuvres posthumes* de 1908 (p. 61), où on lisait la note suivante :

Collection Gustave Kahn. Ce quatrain est écrit de la main de Baudelaire, au bas d'un billet à lui évidemment adressé, et non signé, dont voici le texte :

Mardi 3 novembre.

Vous m'avez envoyé des vers sans papillon, permettez-moi de vous offrir des fleurs sans vers, et pour me prouver que mon goût a su comprendre le vôtre, mettez-les ce soir à votre boutonnière.

« Car toujours la nature embellit la beauté. »

Nous pouvons garantir l'authenticité de ce piquant autographe, car c'est nous-même qui avions eu le plaisir de l'offrir à Gustave Kahn.

P. 462 de notre édition de *L'ART ROMANTIQUE*, nous avions rapproché la teneur de ces billets du début de l'*Éloge du Maquillage* (*le Peintre de la vie moderne*, XI), où Baudelaire s'exprimait ainsi :

Il est une chanson, tellement triviale et inepte qu'on ne peut guère la citer dans un travail qui a quelques prétentions au sérieux, mais qui traduit fort bien, en style de vaudevilliste, l'esthétique des gens qui ne pensent pas. *La nature embellit la beauté!* Il est présumable que le *poëte*, s'il avait pu parler en français, aurait dit : *La simplicité embellit la beauté!* Ce qui équivaut à cette vérité, d'un genre tout à fait inattendu : Le *rien* embellit ce qui est.

Ces lignes ne sont évidemment pas pour étonner de la part de Baudelaire, selon lequel le culte de la nature a perverti l'entendement humain, et qui, dans l'occasion qui nous occupe, ne s'était borné à ironiser sans doute que pour ne pas vexer sa donatrice.

Remarquons en passant qu'Alfred de Musset, pour sa part (*Pensées*

de Jean-Paul, MÉLANGES DE LITTÉRATURE, 17 mai 1831), s'est au contraire gaussé des apôtres du convenu qui soutiennent que « l'art doit embellir la nature ».

Quant au « poëte » si malmené dans ces lignes, ce n'était autre que E. de Planard, le librettiste quasi illustre du *Pré aux Clercs*. Voici les strophes en cause :

HENRI.

Une robe légère
D'une entière blancheur,
Un chapeau de bergère,
De nos bois une fleur,
Ah ! telle est la parure
Dont je suis enchanté,
Et toujours la nature
Embellit la beauté.

Crois-tu donc que mon Émilie
Puisse devenir plus jolie ?
Que ces plumes et ces bijoux,
Cette ceinture en broderie,
Cette belle écharpe d'Asie
Rendent jamais ses traits plus doux ?
Non, c'est une chimère,
Une robe légère...
Etc.

(*Marie*, mus. de Hérold, 1826, acte I, sc. II.)

[AUTRE] MONSELET PAILLARD, p. 22. — *Le Parnasse satyrique*, 1864, t. II, p. 52, — 1878, t. I, p. 274, — 1881, t. II, p. 49. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 60.

Le titre s'explique du fait que la pièce, dans le *Parnasse*, suivait un premier *Monselet paillard* d'Asselineau, qui lui-même suivait un *Monselet gourmand* de Poulet-Malassis.

Dans la *Gazette de Paris*, 13 juillet 1856, le nom de Monselet figure dans une liste de souscriptions fantaisistes pour un dessin à la plume : *le Petit Chat*.

Monselet et Baudelaire, tous deux grands amis de Privat d'Anglemont, se connurent très jeunes et ne laissèrent pas de se taquiner mutuellement en maintes circonstances.

En 1849, Monselet assistait Armand Barthet, comme témoin, dans son duel avec Baudelaire.

En 1857, dans *la Lorgnette littéraire*, on le voit annoncer les *Conversa-*

tions de M. Charles Baudelaire avec les Anges, et, dans le *Figaro* du 9 décembre 1858, *l'Oreiller mordu*, par M. Ch. Baudelaire.

Le même journal, sous la signature d'Alphonse Duchesne, le 10 août 1862, rapporte un savoureux dialogue du poëte et du chroniqueur, où ce dernier suggérait de mettre *une rose* en place des « horreurs » que montrent certaines *FLEURS DU MAL*..., etc., etc.

Pas de variantes.
Coquille de 1908, dans le titre : p*ia*llard.

D'UN ESPRIT BISCORNU..., p. 22. — Publié dans les *Œuvres complètes, N. R. F.*, 1923, IV, p. 359.

Ce distique, dit Féli Gautier, aurait été adressé à Charles Asselineau en 1859, quand celui-ci publia sa *Notice sur Lazare Bruandet, peintre de l'école française*, 1753-1803, Paris, Dumoulin, 1855, in-8 (Impr. Poulet-Malassis et de Broise, Alençon).

VERS LAISSÉS CHEZ UN AMI ABSENT, p. 23. — Sonnet publié d'abord, pour les deux quatrains : dans la *Petite Revue*, numéro du 29 avril 1865 ; dans le *Charles Baudelaire* de Pincebourde, 1872, p. 189; dans les *Épaves* (éd. Lemerre, 1890), p. 35 ; dans *le Tombeau*..., p. 117-118 ; — pour le tout, dans le même *Tombeau*, p. 119, et les *Œuvres posthumes*, 1908, p. 46 ; — en fac-similé, sans titre et avec la signature C. B. : page LXIX du *Charles Baudelaire* de Féli Gautier, auquel l'éditeur belge Deman avait communiqué le ms. autographe.

Dans la *Petite Revue*, la pièce était accompagnée des commentaires suivants, dus bien évidemment à Poulet-Malassis :

M. Baudelaire, poète de circonstance. — On ne dit pas que M. Baudelaire ait ajouté à l'étranger au bouquet de fleurs maladives (le mot est de lui), qui l'a rendu un si célèbre jardinier toxicographe poétique. Il semble absorbé par la composition du livre déjà annoncé sous le titre exclamatif de *Pauvre Belgique !*...

Par diversion à ce labeur, M. Baudelaire rime bien encore quelquefois, mais alors, comme faisaient nos pères, sans prétention et à la bonne franquette, à propos d'une visite faite, d'une invitation refusée, de l'injustice du public bruxellois envers Mme Boschetti, et de bottes.

Dans ce genre, il ne disputerait pas la palme au divin Loret, oh! non vraiment...

Suivaient les deux quatrains, au sujet desquels le malicieux Poulet faisait encore observer :

Topinambous! Papous! est peut-être excessif. Papous a quelque chose d'un accent moins circonflexe dans la légèreté, s'il est possible.

Quelques semaines plus tard, — nous l'avons déjà rappelé, — Baudelaire écrivait à Malassis :

Neyt vient de me montrer vos farces dans la *Petite Revue*. Vous êtes incorrigible.

Pas de variantes. — Le ms. montre seulement qu'aux vers 11-12, *le Salut* a été substitué à *l'Hommage* et inversement.

Page 13, l. 2 : ...*L'Hermitage*... — Café, à Bruxelles.

— v. 9 : ...*Mam'selle Fanny*... — La compagne de Poulet-Malassis dans son exil. Il allait bientôt l'épouser. Elle s'appelait Françoise Daum, dit M. Pierre Dufay dans son intéressant ouvrage : *Autour de Baudelaire* (Au Cabinet du Livre, 1931, p. 153).

— v. 13 : ...*L'ami Lécrivain*... — Naguère libraire à Paris, où il avait pour associé Toubon et tenait boutique, 10, rue Gît-le-Cœur. Ayant subi des tribulations analogues à celles de Poulet-Malassis, il avait cherché refuge à Bruxelles, auprès de celui-ci qu'il aidait dans sa publication d'ouvrages galants.

— v. 14 : ...*Mam'selle Jeanne*... — « Sans doute la maîtresse d'Alphonse Lécrivain, jeune grisette flamande, couturière de son état », lit-on pareillement dans l'ouvrage de M. Pierre Dufay, qui indique Vital-Puissant comme la source de ces renseignements.

SONNET POUR S'EXCUSER..., p. 23-24. — *La Petite Revue*, au cours de l'article mentionné dans la note précédente. — *Souvenirs, Correspondances*..., 1872, p. 190. — *Les Épaves*, éd. Lemerre, 1890, p. 36. — *Le Tombeau*..., 1896, p. 118. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 46-47.

Dans les textes de 1865 et 1872, le vers 8 renvoyait à cette note : « Pseudonyme transparent de M. Poulet-Malassis », reproduite avec des variantes dans les autres publications.

Après avoir cité cette pièce, le chroniqueur — nous avons dit que c'était Poulet-Malassis — l'appréciait comme suit :

Un peu trop d'effort ; le poëte lève le grain de sable de l'air dont il lèverait cinquante kilos. Il y a de l'hyperbole à comparer M. Félicien Rops au monument du haut duquel quarante siècles nous contemplent, quoiqu'en vérité M. Rops soit le seul dessinateur satirique de la génération nouvelle à la taille des Daumier et des Gavarni.

Est-il nécessaire d'ajouter que les vers 3-4 font allusion à l'*Ode sur la prise de Namur* et à l'infortune de son auteur, que venait de rappeler

d'ailleurs une publication de Poulet-Malassis : *l'Art priapique*... « à l'enseigne de *Boileau dindonné* », ornée d'un frontispice de Rops, Bruxelles, 1864?

MONSIEUR AUGUSTE MALASSIS..., p. 24. — *Le Tombeau*..., 1896, p. 119. — En fac-similé autogr. dans le *Charles Baudelaire* de Féli Gautier, Bruxelles, Deman, 1904, p. LXVIII.

Dans *le Tombeau*, un astérisque renvoyait à cette note :

Adresse sur l'enveloppe. Nous reproduisons cette lettre telle que le possesseur de l'original nous la communique (M. Deman). Elle complète ainsi les deux strophes de la pièce II [c'est-à-dire les deux premières de *Vers laissés chez un ami absent*].

Le commentateur se trompait, car les deux strophes, nous l'avons vu, avaient paru dès avril 1865 et l'enveloppe où l'adresse figure, porte un cachet postal en date du 14 février 1866.

Faute du texte de 1896 :

v. 6 : Recommand*é*... [masc.]

POËMES ATTRIBUÉS.

LE PAUVRE DIABLE, p. 27. — *Figaro*, 11 juillet 1878. — Reproduit, même année, par Georges d'Heylli dans sa *Gazette anecdotique* (II, p. 62) ; puis, dans un article non signé, par *le Courrier de Vaugelas* (15 mai 1886) ; puis, par M. Georges Maurevert, dans *Sur la Riviera* (10 avril 1921) ; puis, par R. de Bury (Remy de Gourmont), dans le *Mercure de France* (15-V-1921).

En somme, il n'y a qu'une source : le *Figaro*. D'ailleurs les autres textes ne diffèrent du premier que pour la ponctuation. Celui-ci était présenté — aux « Nouvelles à la main » — dans ces termes :

Un amateur de bibliographie nous adresse la pièce de vers suivante, qu'il attribue à Baudelaire, mis au défi dans un salon de faire un poème épique en vers d'un pied. Voici comment le poète s'est tiré de cette difficulté.

Suivait la pièce.

Dans le *Mercure de France*, R. de Bury en accompagnait la reproduction de ce commentaire :

M. Georges Maurevert m'envoie une petite pièce quasiment inconnue de la jeunesse de Baudelaire, « un tour de force poétique consistant en soixante vers monosyllabiques » — petite pièce publiée dans le dernier numéro de *Sur la Riviera*.

Cette fantaisie, écrit M. Maurevert, vaut, et bien au delà même, les pièces imputées à Baudelaire dans les précieux recueils d'Eugène et Jacques Crépet. Nous l'avons trouvée dans une fort intéressante revue d'érudition, *le Courrier de Vaugelas*, où elle figure à la date du 15 mai 1886, avec toutes les garanties d'attribution et d'authenticité. Elle s'y intitule *le Pauvre Diable*. [Ici le texte]... Ce petit poëme monosyllabique était-il tout à fait ignoré des Baudelairiens ?

Je pose la question.

Nous n'avons pu vérifier le texte de l'article paru dans *Sur la Riviera*, ce périodique ne se trouvant pas à la Bibliothèque nationale, mais nous sommes très surpris des commentaires prêtés à Georges Maurevert par R. de Bury, car, en réalité, le rédacteur du *Courrier de Vaugelas* n'avait apporté aucune garantie d'attribution ni d'authenticité, se bornant en somme à reproduire la présentation du *Figaro* :

Je terminerai par un poëme, qualifié d'épique, qui fut publié pour la première fois en 1878, et qu'on a attribué à Charles Baudelaire; ce tour de force aurait été, pour ainsi dire, improvisé à la suite d'un défi, dans un salon littéraire fréquenté par le poëte fantaisiste. Comme cette pièce est peu connue, je la transcris in extenso.

Pour notre part, nous devons dire que l'attribution du *Pauvre Diable* à notre auteur nous paraît très hasardeuse.

QUANT A MOI, SI J'AVAIS UN BEAU PARC PLANTÉ D'IFS..., page 28. — *Le Monde illustré*, 2 décembre 1871, sous le titre : *Un sonnet inédit de Beaudelaire* et la signature : Ch. *Beaudelaire*. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 59-60.

M. Jules Mouquet a rapporté ces vers à une idylle du poëte adolescent (v. *Jeunes Amours* dans VERS LATINS, *op. cit.*, p. 147) et admis qu'ils avaient dû être communiqués au *Monde illustré* par M. Antony Bruno, comme le sonnet : *Vous avez, compagnon...*, qu'ils y suivent de si près.

Nous n'avons rien à objecter contre ces deux présomptions ; toutefois, vu la faute d'orthographe dans la signature, nous avons cru prudent de ranger la pièce parmi les poëmes attribués.

M. Yves-Gérard Le Dantec, dans son édition de la *N. R. F.*, t. II, p. 458, voit dans ce poëme une :

« Œuvre de jeunesse inspirée de Sainte-Beuve, assez semblable au sonnet de ce dernier qui commence :

« Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine... »

Nous supposons que c'est aux *Rêves ambitieux* de Joséphin Soulary que pensait M. Le Dantec. Or ce sonnet, croyons-nous, parut pour la première fois à la *Revue du Lyonnais*, t. XV, p. 368 (1857). Il ne nous paraît guère possible dès lors que Baudelaire s'en soit souvenu dans sa jeunesse.

MES BOTTES, PAUVRES FLEURS..., p. 28-29. — *La Gironde littéraire*, 15 avril 1888, sous le titre : « *Élégie refusée aux Jeux floraux* (Inédite) » et la signature « *Charles Baudelaire* (1851) ». — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 57-58.

Dans son ouvrage : *Arthur Rimbaud*, VERS DE COLLÉGE (*Mercure de France*, 1932), M. Jules Mouquet écrit au sujet de cette pièce qu'il n'a pu savoir par qui elle avait été communiquée à *la Gironde littéraire*.

Les recherches que le secrétaire des Jeux floraux, M. François de Gélis, a bien voulu faire pour moi dans les liasses des pièces conservées — de 1840 à 1852 — n'ont amené la découverte d'aucun manuscrit de Baudelaire. Il fallait s'y attendre puisque l'*Élégie* a été « refusée » ; à défaut d'autres raisons, l'Élégie ne comptait pas parmi les genres littéraires acceptés aux Jeux floraux. Mais Baudelaire l'a-t-il réellement envoyée ? Ne se serait-il pas contenté de lui donner ce titre par dérision ?... Elle paraît d'ailleurs bien antérieure à 1851 ; peut-être faut-il lire : 1841 ?

Nous partageons le sentiment de M. Jules Mouquet quant à l'époque où cette pièce dut être composée. Il n'est pas impossible aussi bien que la date mentionnée par *la Gironde littéraire* soit celle de l'envoi de la pièce aux Jeux floraux, ou que Baudelaire, pour satisfaire au règlement, ait postdaté un morceau très ancien.

P. 29, v. 19 : *Le Ciel dont la bonté*... Il est évident que Baudelaire se souvenait du vers d'*Athalie*, acte II, scène VII :

Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

LE RACCOMMODEUR DE FONTAINES, p. 30. — *Figaro*, 30 octobre 1926, dans un article de M. Pierre Dufay : *Un sonnet inédit de Baudelaire* (?). — Laurent Tailhade, *Lettres à sa Mère*, 1874-1891, introduction, notes et index par Pierre Dufay (Paris, René Van den Berg et Louis Enlart, 1926, p. 23).

Dans une lettre à sa mère, en date du 24 décembre 1875, Laurent Tailhade racontait avoir eu copie de ce sonnet par un camarade de l'École de droit, Étienne Bladé, — dont le père, Jean-François Bladé, auteur des *Poésies et Chants populaires de la Gascogne*, avait connu Baudelaire, — ajoutant :

> Je ne sais pas si, comme moi, tu seras frappée de la force évocatrice de ce morceau et de cet étonnant mélange de réalité et de fantastique qui n'est pas pour moi une des moins puissantes qualités des *Fleurs du Mal*...
>
> ... Est-ce assez beau ? Y a-t-il moyen de dire dans une forme plus sobre des choses plus poignantes et plus vraies ?...

Tailhade avait vingt et un ans quand il écrivait ces lignes, et l'on peut douter qu'il ait gardé à la pièce l'admiration qu'il y marquait. Cependant, elle nous paraît pouvoir être de Baudelaire, quoique nous estimions, avec M. Pierre Dufay, que la prudence s'impose ici.

Pas de variantes, mais une coquille dans le texte du *Figaro :*

v. 12 : encore glacé.

LORSQUE DE VOLUPTÉ..., p. 30-31. — Les Frères Lionnet : *Souvenirs et Anecdotes* (Paul Ollendorff, 1888), p. 228-229 ; Philibert Audebrand : *Un café de journalistes sous Napoléon III* (Dentu, 1888), p. 299 ; *la Plume* (numéro des 1-15 juin 1894, sous le titre *Un sonnet inédit de Baudelaire*. — *Œuvres posthumes* (1908), p. 60-61.

Chez les frères Lionnet, la pièce est, sans autre renseignement, présentée comme suit :

> Nous retrouvons dans nos autographes ce sonnet inédit de Baudelaire, qui n'a jamais paru.

Chez Audebrand, dont l'ouvrage, bien que portant la date de 1888, n'est annoncé au *Journal de la Librairie* que le 26 octobre 1889, elle est suivie de cette anecdote :

> On nous a conté qu'une femme de l'entourage de l'Impératrice, une blonde, qu'un rien faisait frémir, ayant eu connaissance de ce sonnet, s'était écriée : « Il y a là-dedans une sublime horreur ! »

Dans *la Plume*, Léon Deschamps l'avait accompagnée de cette note :

Ce sonnet nous a été remis avec toutes apparences d'authenticité — sauf la forme. — Nous le donnons ici seulement à titre de curiosité, sans y attacher une importance qu'il ne peut avoir en aucune façon, vu les taches qui s'y rencontrent. L. D.

Malheureusement, Léon Deschamps a négligé, comme on le voit, de préciser ce qu'il entendait par « toutes apparences d'authenticité ».

Le bien-fondé de l'attribution a été mis en question dans *la Vie*, numéro du 15 décembre 1933. Et M. Léon Deffoux, dans *l'Œuvre* du 26 décembre 1933, écrivait :

C'est bien là un modèle classique du pastiche, faisant ressortir, avec une sympathie qui n'exclut pas la critique, tics et défauts de l'original. Les frères Lionnet ont eu de nombreux et illustres précurseurs.

Nous sommes de l'avis de M. Léon Deffoux ; nous dirions volontiers que cette pièce est trop baudelairienne pour être de Baudelaire. Bref, nous croyons agir prudemment en la plaçant parmi les pièces d'une authenticité douteuse. D'autant que nous connaissons une photographie de notre auteur dont la dédicace ainsi conçue : « *A Messieurs Lionnet frères, témoignage d'estime et d'amitié, — Ch. Baudelaire* », est d'une écriture manifestement contrefaite, et que cette dédicace-là pourrait bien avoir été tracée dans le but d'authentifier le sonnet et de convaincre les incrédules.

Le texte d'Audebrand présente des variantes, qui ne sont certainement que des coquilles :

P. 31, v. 1 : Puis, sur *t*on sein brûlant,...
v. 2 : . . . . et de song*e* altérée
v. 6 : Les extases sans fins des Brahmes *fr*é*n*é*t*iques.

POËMES « RETROUVÉS ».

GÉNÉRALITÉS.

UN JOUR DE PLUIE ouvre la suite des quelques pièces que nous avons retenues ici, entre toutes celles que M. Jules Mouquet a « restituées » à Baudelaire. Nous croyons donc nécessaire d'évoquer ici l'épi-

neux et passionnant problème que soulèvent les *Vers retrouvés*, et de dire notre sentiment à leur sujet.

Résumons d'abord la thèse de M. Mouquet, telle qu'il l'a exposée en tête de son ouvrage.

En 1927, ayant découvert avec *Idéolus* (v. p. 49) un manuscrit qui révélait que Baudelaire, environ 1843, avait collaboré pour un drame avec le très médiocre poëte que fut Ernest Prarond (1821-1909), l'idée lui vint de lire *Vers*.

On sait ce que c'est que *Vers*. Du moins l'avons-nous déjà rappelé dans l'histoire qui accompagne notre édition des *Fleurs du Mal* (p. 299). C'est un petit recueil poétique en trois parties — autant que de signataires — publié à frais communs, en 1843, par Gustave Le Vavasseur (le chef du petit groupe qu'on a appelé l'*École normande*). Ernest Prarond et A. Argonne (pseudonyme d'Auguste Dozon), et auquel Baudelaire lui-même avait manqué collaborer, comme l'a rapporté Le Vavasseur en ces termes :

> Il m'avait remis ses manuscrits. C'était l'*ébauche* de quelques pièces insérées depuis dans *les Fleurs du Mal* (*Spleen et Idéal*). Sans faire la grimace, je fis mes observations. Je voulus même, imprudent et indiscret ami, corriger le poète. Baudelaire ne dit rien, ne se fâcha point et retira sa part de collaborateur. Il fit bien. Son étoffe était d'une autre trame que notre calicot, et nous parûmes seuls.

M. Mouquet se mit donc à lire *Vers*... Passons sur les petites découvertes que lui en valurent les 1re et 3e parties : si précieuses qu'elles soient du point de vue exégétique ou biographique, elles n'intéressent pas essentiellement la question qui nous occupe, et venons au principal. A peine était-il entré dans la 2e partie, celle de Prarond, qu'avec stupéfaction il y reconnaissait les idées, le ton, les expressions même et plusieurs des thèmes favoris de Baudelaire. Dix fois, nous dit-il, il recommença sa lecture, lentement et à haute voix ; et chaque fois ses présomptions devenaient plus fortes. Finalement il en arriva à se persuader — ce sont ses propres termes — que ces poésies-là, en majeure partie du moins, ne pouvaient être que des *juvenilia* de Baudelaire.

Cependant il lui fallait des preuves. Il en chercha, et il en trouva :

1° Dans une pièce du recueil qui est intitulée *Un jour de pluie*, on rencontre les deux vers suivants, dont le second n'a aucun sens, à moins de deviner dans le mot qui le termine une grosse coquille — il s'agit des hommes :

> Aux coins qu'à leur tanière assigna le hazard,
> Ils meurent en rêvant de palais de *lézard*.

Or, précisément, quelques jours auparavant, en déchiffrant un passage manuscrit de Baudelaire (v. *Idéolus*, v. 112[a], p. 56), M. Mouquet lui-même avait lu d'abord *lézards* pour *Césars*, du fait de l'écriture parfois très particulière de notre poëte. Comment douter dès lors que Prarond ne fût tombé dans la même méprise que lui, et par conséquent n'eût reproduit là un manuscrit de Baudelaire ?

2° La même pièce : *Un jour de pluie*, montre les vers suivants :

> Le dôme s'arrondit *comme* une large *tombe*,
> . . . .
> Les *nuages* sont *noirs*, et le *vent qui les berce*
> Les heurte, et de leur choc fait *ruisseler l'averse*...
> *Le ruisseau, lit funèbre où s'en vont* les dégoûts,
> *Charrie en bouillonnant* les *secrets* des *égouts*.

Or, dans *la Fanfarlo*, texte dont on peut dire qu'il appartient doublement à Baudelaire, d'abord parce que son auteur l'a signé et puis parce qu'il s'y est peint dans le personnage de Samuel Cramer, on lit :

> Le temps était *noir comme* la *tombe*, et *le vent qui berçait* des monceaux de *nuages*, *faisait de leurs cahotements ruisseler une averse* de grêle et de pluie. Une grande tempête faisait trembler les mansardes, et gémir les clochers ; *le ruisseau, lit funèbre où s'en vont* les billets doux et les orgies de la veille, *charriait en bouillonnant* ses mille *secrets* aux *égouts*.

Une telle concordance ne vaut-elle pas une signature, surtout si l'on tient compte de l'habitude qu'avait Baudelaire de tirer plusieurs moutures du même sac ? Si on ne l'accorde pas, il faudrait dire que Baudelaire a plagié Prarond, et cela, est-ce admissible, étant donné la médiocrité flagrante de celui-ci ?

Donc, déclarait M. Mouquet, aucun doute : Baudelaire a glissé de ses vers dans l'apport de Prarond. Cependant, ce témoignage formel de Le Vavasseur, — son « nous parûmes seuls » ? Eh bien ! on devait admettre qu'il concernait seulement l'énoncé des noms d'auteurs sur la couverture, et se souvenir du penchant que Baudelaire a montré si souvent pour la mystification. S'il avait pensé se retirer, c'est qu'il ne se souciait point de soumettre à la critique des poésies qu'il jugeait à cette heure sévèrement, et peut-être aussi qu'il n'était guère flatté de paraître dans la compagnie que la publication projetée lui imposait.

> Mais tout à coup une idée germa dans son cerveau : ces *juvenilia*, ces *essais*, qu'il se refusait à publier sous son nom, pourquoi ne les ferait-il pas paraître sous un pseudonyme ?... Ou, mieux encore, sous le nom d'un ami ... de Prarond, par exemple, qui n'apportait que peu de

vers ?... Et, si on les mélangeait aux vers de Prarond, le public, les critiques s'apercevraient-ils de la supercherie ?... En voilà une fameuse mystification !

Le Vavasseur et Dozon applaudirent, heureux de voir renaître une chance de publier leurs vers. Prarond regimbait bien un peu tout d'abord. On le sermonna : quel risque courait-il ? Personne ne le saurait !... Et la coalition vint à bout de sa résistance : il se laissa faire. — C'est ainsi, très vraisemblablement, que parut *VERS*, qui, sous le nom de trois amis, réunit la collaboration de quatre.

Cette difficulté écartée, et tous les points précédents considérés comme définitivement acquis, M. Mouquet venait à inventorier la IIe partie de *VERS*. Elle est constituée de pièces fort inégales et appartenant à différents genres. D'aucunes sont nettement mauvaises : il les abandonnait à Prarond. D'autres respirent indiscutablement l'atmosphère des *FEURS DU MAL* : il les restituait à Baudelaire. D'autres encore, où l'on ne retrouve pas cette atmosphère, témoignent d'un talent très supérieur à celui qu'on peut accorder à Prarond : tel est le cas d'une *Villanelle*, de deux *Bergeries*, etc. : il les restituait pareillement à Baudelaire, se souvenant qu'au témoignage d'Émile Deschanel et de Henri Hignard, notre poëte, au début de sa carrière, avait sacrifié à l'idylle. D'autres enfin ont seulement de beaux endroits : M. Mouquet décida que pour ceux-là un tri s'imposait.

Bref, « après un examen minutieux » qu'attestent d'ailleurs ses notes et les très nombreux recoupements ou rapprochements qu'elles apportent, M. Mouquet arrivait à ces conclusions qui, par leur précision, devaient dépasser l'attente des plus exigeants :

Sur les quarante et une pièces de la IIe partie de *VERS*, *quatorze* sont de Prarond, *vingt et une* de Baudelaire, et six sont mixtes.

Sur les 826 vers de ces quarante et une pièces, 588 (plus des deux tiers !) doivent être restitués à Baudelaire ; Prarond n'en conserve que 238 à son actif.

Ce n'est pas tout.

On sait que Baudelaire fut très lié avec Privat d'Anglemont et que ce bohème guadeloupéen, qui fut du moins un chroniqueur alerte (v. ses *Paris Anecdote* et *Paris inconnu*), passe pour avoir puisé sans discrétion dans le bagage poétique de ses amis (Théodore de Banville, Gérard de Nerval, etc.). Monselet et Nadar l'ont raillé sur cette faiblesse, et, en ce qui concerne particulièrement ses obligations envers Baudelaire, on possède deux témoignages : celui de Poulet-Malassis (*Nouveau Parnasse satyrique*), qui, sous *Chanson*, remplaça son nom par celui du poëte des *FLEURS* — nous en avons fait état p. 393 ; — et

celui d'Arsène Houssaye (*le Gaulois*, 5 octobre 1892) que, vu son importance, il convient de reproduire in extenso :

Baudelaire a débuté dans le monde littéraire par une folie bien jouée : il y a des gens qui prennent un pseudonyme, ne voulant pas afficher leur nom en pleine lumière ; Baudelaire fit mieux que cela, il prit un homme pour masque. Ce masque, Privat d'Anglemont, était un grand diable blond qu'on eût dit cousin de Nadar par l'entrain, par l'esprit, par le jeu des bras et des jambes. Baudelaire dicta ses premiers sonnets à son ami, qui les signa. D'Anglemont me les apporta, en compagnie du poète, qui voulait juger de l'effet qu'ils produiraient. D'Anglemont me lut les sonnets, qui étaient fort beaux ; mais l'Edgar Poe français n'y montrait pas encore son coup de griffe. « Moi aussi, me dit-il, je fais des vers ! Mais pas si bête de les montrer ! La poésie est une fleur rarissime, qu'il faut respirer, cueillir et effeuiller soi-même dans la religion de la fière solitude. La nature n'a pas fait des poètes pour qu'ils soient des comédiens !... »

Mais en disant cela, Baudelaire prit les sonnets de d'Anglemont — ou plutôt ses sonnets à lui ! — et me pria de les publier dans *l'Artiste*, ce que je fis.

Excipant de ces témoignages, M. Mouquet restitua à Baudelaire, sous le titre collectif de *Sonnets* (2e partie des *VERS RETROUVÉS*), d'abord quatre pièces qui, ayant paru à *l'Artiste* et sous la signature de Privat d'Anglemont, semblaient bien correspondre à la désignation d'Arsène Houssaye, et puis trois autres qui, à la vérité, n'y correspondaient plus (l'une ayant paru anonyme, et les deux dernières ailleurs qu'à *l'Artiste*), mais dont l'accent lui paraissait ne permettre aucun doute [1].

VERS RETROUVÉS fit grand tapage chez les Baudelairiens, et reçut en général un accueil assez frais, auquel les allures péremptoires de l'*Introduction* ne furent sans doute pas étrangères. Deux critiques notamment regimbèrent avec vigueur : M. Pierre Martino (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, janvier-mars 1931), raillant l'auteur de ne pas savoir douter, et M. André Ferran (*l'Archer*, janvier 1930 et février 1931), l'engageant à s'informer des principes à observer en matière d'attribution. M. Marius Boisson (*Comœdia*, 19, 22 et 31 mars

1. Depuis la publication de *VERS RETROUVÉS*, M. Mouquet, dans un article paru au *Figaro* le 4 janvier 1930, a revendiqué pareillement pour Baudelaire deux autres sonnets parus dans *le Corsaire-Satan* sous la signature ou les initiales de Privat d'Anglemont (*Sonnet cavalier* et *Sonnet à Mme F.*, v. p. 44-46), et depuis cet article, nous tenons de lui qu'il en a encore découvert six nouveaux qu'il se propose de lui rendre pareillement.

1929) rejeta en bloc tout le recueil, refusant de trouver dans le parfum baudelairien qu'il dégage autre chose qu'un symptôme d'imprégnation mutuelle, comme on en constate dans tous les cénacles, avec la preuve que le poëte des *Fleurs du Mal* avait dominé de très bonne heure son entourage. Cependant il est à remarquer que la plupart des autres critiques, et même les plus sceptiques, concédèrent quelque chose. M. Fernand Vandérem (*Figaro*, 9-16 mars 1929), après s'être inscrit absolument contre les affirmations de M. Mouquet, admit que Baudelaire avait bien pu « arranger » certains poëmes de Prarond ou même y insérer quelques vers de sa façon (mais pas plus de 70) ; M. André Fontainas (*Mercure de France*, 15-VII-1929), tout en jugeant les *Juvenilia* plus curieux que dignes d'admiration et leur inventeur bien prompt à extraire de *Vers* tout ce qui, à son oreille, rendait le son baudelairien, accorda qu'à tout prendre la thèse, pour valoir ce qu'elle valait, n'était pas inacceptable ; M. Yves-Gérard Le Dantec (*Nouvelle Revue française*, 1er septembre 1929), quoique d'avis que M. Mouquet s'était montré peut-être plus généreux encore envers Baudelaire que Baudelaire ne l'avait été avec Prarond, retint certaines « restitutions » comme fondées et rendit hommage au zèle auquel on les devait ; M. Jean Cassou (*Nouvelles littéraires*, 23 mars 1929) se déclara quasi convaincu, ajoutant que si les *Juvenilia* n'avaient pas été écrits par Baudelaire, « en tout cas ils auraient pu l'être », vu qu'on y sent de la façon la plus nette « l'atmosphère poétique dans laquelle son génie se forma définitivement ». Quant à M. Jean Pommier (*Revue des Cours et Conférences*, avril 1930), — que nous avons gardé pour la fin comme on garde les bons morceaux, parce que c'est à lui qu'on doit l'étude la plus serrée dont les *Vers retrouvés* aient été l'objet, — s'il démontra qu'emporté par l'ardeur de sa conviction, trop souvent M. Mouquet avait confondu ses conjectures avec des certitudes, cru trancher des difficultés par des assertions, romancé les faits pour les accommoder à sa thèse, retenu ou négligé les témoignages selon qu'ils la servaient ou non, et forcé la portée de ses prétendues preuves, il concéda cependant que dans plusieurs cas — une dizaine — les restitutions de M. Mouquet ne choquaient point le goût, à telle enseigne qu'il préférait ne pas se relire « dans la crainte de changer d'avis ».

Nous avons à notre tour entrepris l'examen de la question, et la loyauté nous oblige d'avouer qu'elle nous a valu de passer par bien des hésitations.

Que M. Mouquet se soit montré singulièrement téméraire dans sa thèse, c'est bien évident. Et, nous le disons tout de suite : nous ne le

suivrons pas dans la totalité de ses restitutions parce qu'elles ne nous paraissent pas suffisamment fondées, et encore moins quand il prétend discerner avec certitude ce qui, dans les *Juvenilia*, serait de Baudelaire et ce qui serait de Prarond, parce qu'en telle matière le sentiment personnel, de quelque finesse de goût et d'oreille qu'il soit accompagné, ne saurait, à nos yeux, prendre la valeur d'un critère.

Cependant, nous ne sommes pas d'accord non plus avec les opposants de M. Mouquet sur bien des points.

Mais d'abord une remarque. Plusieurs ont traité l'inventeur de *Vers retrouvés* presque comme un indiscret qui aurait dérangé la Critique pour des fariboles. En réalité, M. Mouquet est, entre tous les Baudelairiens d'aujourd'hui, l'un des plus érudits, et son zèle plusieurs fois a obtenu des résultats fort précieux. Quant à la question qu'il a soulevée avec sa thèse, elle compte parmi celles dont la solution importe le plus au progrès des connaissances baudelairiennes. Qu'avons-nous de notre poëte pour toute la période 1838-1844, c'est-à-dire celle qui s'étend de sa dix-septième à sa vingt-troisième année ? Presque rien. Cependant ses familiers l'ont attesté : il fut fécond de bonne heure et dans des genres différents. Cependant encore il n'arrive guère qu'un auteur anéantisse ses *Juvenilia*, parce qu'il prévoit qu'un jour sa maturité viendra y puiser des souvenirs, des images, des idées. Alors, plutôt que de considérer ceux de Baudelaire comme irrémédiablement perdus, n'y a-t-il pas lieu de les rechercher, et de vérifier notamment s'il ne s'en trouverait pas de mêlés aux publications de ses amis de jeunesse, puisqu'on sait par le témoignage d'Houssaye qu'en 1844, à *l'Artiste*, il prit le masque de Privat d'Anglemont ? — Nous ne craignons pas de le répéter : cette question-là, pour l'avancement des études baudelairiennes, est d'une importance capitale, et même, si M. Mouquet ne l'a pas résolue, on doit tout au moins lui savoir gré de l'avoir posée avec ampleur.

Venons maintenant aux objections qu'on lui a faites quant à Prarond.

Par exemple, on a prétendu rapporter l'atmosphère baudelairienne que respirent incontestablement certains *Juvenilia* aux purs effets d'une « imprégnation mutuelle ». Nous ne nions ni la réalité ni la fréquence de ce phénomène. Seulement, nous estimons que c'est là une explication à laquelle on n'est en droit de recourir qu'à défaut d'une plus plausible. Est-ce le cas quand le manuscrit d'*Idéolus* atteste qu'environ 1842-1843, c'est-à-dire précisément à la veille de la publication de *Vers*, Baudelaire, non seulement fréquentait Prarond, mais encore *collaborait* avec lui pour un drame ?

La même prise en considération des probabilités nous oblige d'accorder un poids réel aux deux arguments principaux de M. Mouquet : ceux

qu'il a tirés d'*Un jour de pluie.* On en a contesté la valeur en disant : « Ce ne sont pas là des preuves rigoureuses, car, à tout prendre, dans « lézards » pour « Césars » on peut ne voir qu'une coquille, et, quant à la concordance avec *la Fanfarlo*, on peut croire que Baudelaire a plagié Prarond. » Eh, oui ! on le peut. Seulement il nous semble plus raisonnable de voir dans « lézards » une faute de lecture puisque M. Mouquet, en déchiffrant un manuscrit de Baudelaire, l'avait faite, lui aussi, et puisque cette prétendue coquille se retrouve onze ans plus tard dans une réédition, pourtant revue et corrigée, des poésies de Prarond (*Impressions et Pensées d'Albert*, 1854) [1], comme il nous semble plus normal, cette première présomption établie, et tenant compte des habitudes de Baudelaire, d'admettre qu'il a dû, non pas aller piller un camarade, mais simplement transposer dans *la Fanfarlo* un texte qui lui appartenait ou à l'établissement duquel il avait au moins participé.

On a dit aussi : « En tout cas, ces deux preuves-là ne sauraient valoir que pour *Un jour de pluie.* » D'accord. Mais qui ne sent que la moindre concession quant à la paternité d'une seule pièce vient, qu'on le veuille ou non, fortifier la thèse de M. Mouquet dans une mesure qui dépasse de bien loin l'importance de cette unité-là ?

On objecte encore que notre poëte, ayant eu en portefeuille dès 1843 — au dire de Prarond précisément — seize poésies qui devaient prendre place dans *LES FLEURS DU MAL*, ne saurait être l'auteur des *Juvenilia* où l'on rencontre bien quelques beaux vers, mais qui, dans l'ensemble, sont médiocres. Mais d'abord, sommes-nous fixés sur l'état exact de ces seize *Fleurs* en 1843 ? oublie-t-on que Prarond n'en a donné que les titres et que Baudelaire a constamment retouché son œuvre ? Et puis, que devient l'objection si l'on rapporte les *Juvenilia* à la période 1838-1840, dont on ne sait à peu près rien, comme nous l'avons déjà rappelé, et si l'on veut bien se souvenir qu'il s'agirait d'enfants désavoués, et si l'on admet encore que le « restituteur » a pu voir beaucoup trop grand ?

Le reproche fait à M. Mouquet d'avoir imaginé un véritable roman pour expliquer comment Baudelaire, une fois retirée sa part de collaboration à *VERS*, aurait été amené à la rétablir sous le couvert de Prarond, est évidemment fondé, et le paraîtra davantage sans doute si l'on veut bien prendre connaissance des témoignages suivants, que

1. M. Mouquet trouve dans le maintien de cette faute un témoignage nouveau de l'esprit de mystification dont était animé Baudelaire. Il pense que Baudelaire dut s'amuser fort en constatant l'erreur de lecture où était tombé son ami, et se garder de la lui signaler. — M. Pommier s'étonne qu'il ne se soit trouvé personne d'autre pour le faire.

nous avons retrouvés dans la correspondance d'Eugène Crépet et qui sont à joindre à celui de Le Vavasseur.

De *Prarond* lui-même :

Nous eûmes, en 1843, l'idée de publier un petit volume de vers collectifs, Baudelaire, Le Vavasseur et moi. C'est à cette occasion que Baudelaire me fit connaître Dozon... Notre petit recueil était bien près d'être mis sous presse en février 1843, ainsi que me le rappelle ce billet de Baudelaire, dont le timbre porte 11 février 1843 :

Lundi, mon ami, vous aurez mes paperasses. Vous m'apprendrez à paginer et à disposer nos feuilles. Je compte encore sur vous pour des corrections.

Je vous recommande toujours d'être très méchant pour le style enfantin.

C. B.

C'est Le Vavasseur qui reçut *les paperasses*. Il vous a raconté comment ce n'est pas pour le style enfantin qu'il fut méchant.

La guerre *au style enfantin* était dès lors la préoccupation de Baudelaire.

De *Jules Buisson*, ami très intime du groupe de l'École normande :

Ses premiers poèmes [ceux de Baudelaire] devaient être imprimés avec ceux de Le Vavasseur, de Prarond et de Dozon (Argonne). Au dernier moment, il recula. Il ne voulait pas éventer son flacon d'essence avant de l'avoir rempli. Il lui fallait un volume pour lui tout seul. Et après avoir beaucoup colporté, beaucoup récité les pièces de ses amis, — notamment *le Sanglier* de Dozon qui lui plaisait, et qu'il disait aussi bien que s'il eût été de lui, et les triolets de Prarond, — habilement, gracieusement, il se réserva. Tout jeunes que nous étions, nous comprîmes alors, et nous trouvons à distance qu'il avait raison. Sa source était de celles qui répugnent au mélange ; elle aurait gardé dans le courant sa couleur propre et sa manière de couler à travers les eaux de ses camarades. Bien avant le public, nous l'estimions ce qu'elle vaut.

Oui, évidemment, ces trois témoignages concordants semblent bien porter un coup dur à la thèse de M. Mouquet. Cependant, à y regarder de près, n'est-ce point seulement à l'un de ses postulats les plus téméraires qu'ils le portent ? Relisons le seul d'entre eux qui soit un peu précis, en en pesant les termes :

C'était l'ébauche de quelques pièces insérées depuis dans *LES FLEURS DU MAL* (*Spleen et Idéal*), dit Le Vavasseur.

Trouve-t-on dans les *Juvenilia* aucun poëme qui réponde bien à cette désignation ? Assurément non. Ainsi l'hypothèse d'une supercherie

complotée, à l'insu de leurs amis, entre Prarond et Baudelaire, et limitée à des poëmes de jeunesse reniés par celui-ci, reste possible.

On a fait valoir enfin contre les restitutions de M. Mouquet que plusieurs des pièces qu'elles intéressent sont suivies d'une date à laquelle Baudelaire effectuait son voyage aux Indes. Mais l'argument a pour lui plus d'apparence que de solidité, car il est bien évident que s'il y eut complicité entre notre poëte et Prarond, ils durent prendre de concert toutes mesures propres à assurer leur secret.

Peut-être jugera-t-on qu'à notre tour nous nous laissons aller avec beaucoup trop de complaisance à former des conjectures. Mais c'est qu'aussi, à mesure que nous nous enfonçons davantage dans l'étude de cette question si mystérieuse, nous nous voyons amené à des constatations très troublantes.

Dans ses lettres à Eugène Crépet, Gustave Le Vavasseur écrivait :

Si ma vieille mémoire ne me trahit pas, c'était dans l'hiver de 1838-1839 que je vis Baudelaire pour la première fois, à la pension Bailly, dans la chambre d'un de mes compatriotes et bons amis qui venait d'achever ses études au collége Louis-le-Grand, Louis de la Gennevraye. Là aussi se trouvait Ernest Prarond, venu d'Abbeville. Prarond faisait des vers, moi aussi ; nous nous liâmes d'amitié tendre, surtout Baudelaire et moi.

Ainsi Le Vavasseur a placé en 1838-1839 les premières relations de Prarond avec Baudelaire.

Cependant Prarond, lui, dans ses lettres à E. Crépet, les place deux ans plus tard :

Je n'ai connu Baudelaire qu'en 1841, écrit-il.

D'autre part, nous l'avons déjà rappelé, mais il faut y insister parce qu'à notre sentiment c'est là une circonstance qui domine toute la question, il est *établi* par le manuscrit d'*Idéolus* que Baudelaire et Prarond ont travaillé ensemble à un drame. Peut-on admettre un seul instant que Prarond eût oublié cette collaboration, pour lui si flatteuse ? Alors d'où vient que, relatant dans des notes fort étendues ses rapports avec notre poëte, il ne l'ait pas même mentionnée ? N'est-on pas en droit de penser qu'il avait peut-être des raisons pour ne pas tout dire ?

Bref, s'il nous est impossible, quant aux *Juvenilia*, d'épouser la thèse de M. Mouquet parce que trop hasardeuse, elle ne nous en paraît pas moins susceptible de renfermer une part de vérité. Elle n'apporte pas de preuves absolument rigoureuses, c'est vrai ; mais elle a pour elle au moins deux présomptions très fortes et bien des vraisemblances que

viennent corroborer tant l'examen des textes[1] que les données biographiques. Ne parlons que de celles-ci, puisque nous avons reconnu ne pouvoir trouver dans l'impression personnelle un critérium. — Baudelaire donnait ou prêtait volontiers de ses vers : on en trouve de lui chez Privat d'Anglemont, chez Barbara, chez Champfleury, et il ne voulait paraître en nom que dans la maturité de son génie ; il a donc pu faire cadeau à son camarade Prarond de quelques pièces dont il demeurait insatisfait. Il collaborait avec lui pour *Idéolus* ; il a donc pu collaborer aussi pour quelques poésies. — Né rhéteur, il se plaisait particulièrement à mettre au point les manuscrits de ses amis : on a un texte d'Asselineau corrigé de sa main et l'on sait qu'il fit récrire à Cladel, presque entièrement, ses *Martyrs ridicules* ; pourquoi n'aurait-il pas corrigé, ou même refait par endroits, les poëmes de Prarond ?

Nous comprenons, certes, que la critique orthodoxe refuse d'entrer dans toutes ces possibilités. Mais enfin n'arrive-t-il pas que même la pure intuition conduise à des résultats que le document un jour vient légitimer ? Nous concluons, en l'espèce, à la nécessité d'une grande prudence.

En ce qui concerne Privat d'Anglemont, c'est-à-dire les « restitutions » effectuées dans *Vers retrouvés* sous le titre collectif de *Sonnets*, et un peu plus tard dans un article paru au *Figaro* le 4 janvier 1930 (v. la note de la p. 407), la position de M. Mouquet apparaît certainement beaucoup plus forte. Car elle s'étaye sur un témoignage formel, celui d'Houssaye, que nous avons donné in extenso, même page.

Cependant, là encore, il convient de faire bien des réserves.

D'abord, au témoignage d'Houssaye, tel qu'on le lit dans *le Gaulois* du 5 octobre 1892, M. Jean Pommier en a opposé un autre, du même

1. Quelques vers de *Juvenilia*, choisis entre beaucoup d'autres, où la manière de Baudelaire semble bien reconnaissable :

> Maintenant elle vient, le long des murs, la nuit,
> S'accrochant au passant que le ciel lui conduit,
> Ramasser dans la boue et d'une main flétrie
> Quelques sous que lui gagne une horrible industrie.
> (III).
>
> Le vin dans le cristal tremble aux flambeaux du soir...
> . . . .
> Repos du cœur, ciel pur, calme profond du jour !
> (X).
>
> Bienheureux les savants que ce travail enivre...
> (XXI).

Houssaye, qu'on trouve dans ses *Confessions* (1885-1891) et qui est singulièrement moins étendu :

Baudelaire fut silencieux de parti pris, pour jouer à cache-cache. A la fin, il me donna un sonnet. Ce n'est pas de moi, Monsieur, me dit-il avec une gravité théâtrale. Le sonnet était de lui, il l'avait signé Privat!... Pas un mot de plus.

Et puis, en supposant que ce soit le premier témoignage d'Houssaye qu'il faille retenir, en tout cas il s'appliquerait seulement à quatre des neuf sonnets rendus à Baudelaire [1].

Enfin on doit prendre garde que si certains contemporains ont mis en doute les facultés poétiques de Privat d'Anglemont, d'autres semblent avoir cru à leur réalité, dont plusieurs de ses intimes amis, par exemple Alfred Delvau qui admit cinq des sonnets en cause dans son édition de *Paris inconnu*, — Alphonse Duchesne, d'après lequel Privat improvisait facilement (*Figaro*, 9 août 1859), — Victor Cochinat (*la Causerie*, 24 juillet de la même année), etc., et que d'autres encore ont rapporté sa production à des moyens sans doute ingénieux, mais qu'on ne saurait confondre avec un emprunt direct.

Nous avons sous les yeux en ce moment un article de Charles Bataille qui fut très lié avec tout l'entourage de Baudelaire, et voici, en substance, ce que Bataille racontait dans *le Boulevard* du 27 août 1862 :

Privat, ayant lu chez Cyrano de Bergerac qu'au pays du Soleil les œuvres de l'esprit servaient de monnaie courante, conçut un projet fort avisé... Partant d'un alexandrin quelconque qui lui venait à l'esprit, par exemple :

Belle aux yeux alanguis par les voluptés mornes...

il quêtait dans les restaurants un ami déjà installé et lui disait : « Mon fils, j'ai un volume de sonnets terminé..., il ne me manque plus que quelques vers... Toi qui es un des grands poëtes modernes, tu devrais bien me donner un conseil... »

L'ami l'invitait à déjeuner. Au dessert, Privat ressortait son vers : « Belle aux yeux... » L'ami continuait :

1. Encore y a-t-il doute pour le quatrième. Expliquons-nous en reprenant à notre compte une réserve formulée par M. Pommier. — Trois de ces quatre sonnets ont respectivement paru à *l'Artiste* les 1[er] décembre 1844, 26 janvier et 4 mai 1845 ; ce sont *A Madame du Barry*, *A Ivonne Pen-Moore* et *Avril*. Mais le quatrième : *Vos cheveux sont-ils blonds...*, n'a paru que le 4 janvier 1846. Or, dans l'intervalle, Baudelaire, pour la première fois, avait publié des vers, et précisément à *l'Artiste*, sous son propre nom (*A une Créole*, 25 mai 1845). Évidemment cette circonstance ne *prouve* pas que de ce jour-là il eût renoncé à paraître sous le couvert de Privat, mais elle affaiblit à coup sûr l'hypothèse qu'il l'ait fait à nouveau.

Et sans cesse plongés dans l'horizon sans bornes...

C'est ainsi, concluait Bataille, qu'au bout de trois mois, Privat se serait réveillé très surpris d'avoir été repu tous les jours et d'avoir pondu un volume de sonnets.

Il y aurait sans doute de la naïveté à prendre tout ce récit à la lettre. Pourtant, après y avoir fait sa part à la fantaisie du chroniqueur, on peut se demander si la vérité ne s'y reflèterait pas aussi. Cette assistance obtenue de Privat auprès de plusieurs poëtes amis pour habiller ses idées propres ne serait-elle pas de nature à expliquer tout à la fois ce fond commun que montrent la plupart des pièces parues sous son nom, la présence qu'on y relève de vocables particuliers qu'on trouve aussi dans sa prose, et les contestations dont certaines ont été l'objet ?

En bref, nous ne nions pas que, selon toute apparence, plusieurs des sonnets de Privat ne soient de Baudelaire : d'aucuns montrent un indéniable air de parenté avec *A une Créole* et *Sisina* notamment, et certains rapprochements semblent bien significatifs. Mais enfin on ne peut pas oublier que Privat d'Anglemont, lui aussi, comme Prarond, fut un ami de Baudelaire, et, comme Prarond, collabora avec lui (v. l'introduction de notre édition des *Mystères galans des théâtres de Paris*, *N. R. F.*, 1938). Et puis, même si le bien-fondé des restitutions se trouvait acquis, il resterait encore des doutes quant à la pureté des textes en cause.

Ce sont toutes ces considérations qui ont déterminé notre attitude à l'égard des *VERS RETROUVÉS*. Nous leur avons emprunté trois *Juvenilia* parus sous la signature de Prarond et les sonnets de Privat ; nous avons même grossi le nombre de ces derniers de trois autres, dont deux publiés postérieurement par M. Mouquet dans le *Figaro* du 4 janvier 1930 et un par M. W. T. Bandy, *ibid.*, 9 novembre 1929 ; mais nous les donnons sous une rubrique spéciale à laquelle nous attachons le sens d'une réserve.

En vue d'éviter des répétitions dans les notes subséquentes, nous décrivons ici, une fois pour toutes, les ouvrages qui y seront mentionnés en tant que sources :

Pour *PRAROND* :

VERS, par G. Le Vavasseur, E. Prarond, A. Argonne (Herman frères, 7, rue de Tournon, 1843). — In-12, IV-224 pages.

Ernest Prarond. — *LES IMPRESSIONS ET PENSÉES D'ALBERT* (Paris, Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 *bis*, 1854). — In-12, 308 pages.
Réimpression partielle, avec variantes, de la 2e partie de *Vers*.

Pour *PRIVAT D'ANGLEMONT :*

LA CLOSERIE DES LILAS, *quadrille en prose*, par Alexandre Privat d'Anglemont (Typographie de J. Frey, 1848). — In-32, 64 pages.

PARIS INCONNU, par A. Privat d'Anglemont, précédé d'une étude sur sa vie, par M. Alfred Delvau. — *Portraits et caractères... Paris en villages. — Peintures d'histoire, Portraits et paysages... — Esquisses parisiennes... — Nouvelles... — Théâtre... — Articles divers — Lettres — Poésies.* (Paris, Adolphe Delahays, 4-6, rue Voltaire, 1861.) — In-16, 283 pages.
Autre édition du même ouvrage : chez le même éditeur, 1875. Celle-ci est grossie de *la Closerie des Lilas*. — Autres encore, illustrées, chez Rouquette, in-8°, 1884 et 1886. Mêmes matières qu'en 1875.

Pour *M. MOUQUET :*

Charles Baudelaire. — VERS RETROUVÉS (Juvenilia-Sonnets), *Manoël. — Introduction* et *notes*, par Jules Mouquet (Éditions Émile-Paul frères, 1929). — In-12, 204 pages.

Un mot encore pour en terminer avec cette longue note : nous n'avons nullement prétendu épuiser la question, nous avons seulement motivé notre avis, encore n'avons-nous pu le faire avec l'ampleur désirable. Nous croyons donc devoir conseiller au lecteur de se reporter à l'ouvrage de M. Mouquet ; il y trouvera notamment beaucoup de rapprochements dont le manque de place comme la discrétion nous ont empêché de faire état ci-dessous, et qui sont d'un vif intérêt.

UN JOUR DE PLUIE, p. 35-36. — Publié sous le nom d'Ernest Prarond et la date du 5 juillet 1841 dans *Vers* (1843) et *les Impressions et Pensées d'Albert* (1854). — *Vers retrouvés*, p. 57-59.
Pour la justification de l'attribution, v. p. 404-405.
Les douze vers imprimés en italique sont ceux que M. Mouquet, dans cette pièce, laisse à Prarond.

Coquille (1843-1854) :

Page 36, v. 21 : Ils meurent en rêvant des palais de *lézard*.

SUR LE TROU DU CERCUEIL..., p. 36-37. — Pièce parue sous la signature d'E. Prarond et la date : mars 1842, dans *Vers* (1843). — *Vers retrouvés*, p. 63-64.

La nature du sujet (cf., dans *Les Fleurs du Mal*, *les Hiboux* et *Sépulture*) et les deux rapprochements ci-dessous, qu'a signalés M. Mouquet, semblent bien légitimer l'attribution.

Épigraphe :

> Turpe senex miles, turpe senilis amor...
>
> *AMORUM* lib. I, eleg. IX, 4.

V. 9, cf. :

> Je me pris à songer près de ce *corps vendu*...
>
> (*Une nuit que j'étais*...)

V. 10, cf. :

> Qui prépare les forts aux *saintes voluptés*.
>
> (*Bénédiction*.)

M. Jean Pommier, dont j'ai dit avec quel soin il avait étudié la thèse de M. Mouquet, et qu'il la repoussait, admet cependant que cette pièce-là pourrait bien être de Baudelaire.

ELLE EST BIEN JEUNE ENCORE..., p. 37-39. — Pièce parue dans *Vers* (1843) sous la signature de Prarond et la date de février 1842. — *Vers retrouvés*, p. 71-73.

Il est évident que cette pièce fait penser, pour le thème, plus à Musset qu'à Baudelaire. Cependant le timbre de notre poëte semble bien se retrouver dans quelques vers.

On peut croire que l'idée ici mise en œuvre fut tirée du *Voyage en Espagne* (1843), où Théophile Gautier, à propos d'un album de Francisco Goya, avait écrit :

> La première planche représente un mariage d'argent, une pauvre fille sacrifiée à un vieillard cacochyme et monstrueux par des parents avides.

Cependant cette idée-là n'est qu'un lieu commun.

J'AIME SES GRANDS YEUX BLEUS, SA CHEVELURE ARDENTE..., p. 39. — Anonymement dans *la Closerie des Lilas*, par Privat d'Anglemont (1848). — *Paris inconnu* (1875-1884-1886). — *Vers retrouvés*, p. 129-130.

Dans *la Closerie*..., Privat, passant en revue ses anciennes amies, amenait la citation comme suit :

> Venez, Alexandrine, étalez à nos yeux émerveillés votre lourde chevelure d'or, et dites-nous ces charmants vers qu'un poëte aujourd'hui connu vous a faits un jour que vous lui étiez infidèle.

Suivait la pièce. Puis :

Et vous avez retenu ce sonnet depuis l'an 43, c'est admirable. Vous étiez bien digne d'être aimée par un poëte.

Ces vers seraient donc de 1843.

On a fait valoir contre l'attribution à Baudelaire que celui-ci n'était guère connu en 1848. Cette objection ne nous semble guère importante, car, pour connu, il l'était certainement, au moins dans le monde artistique. Quelques rapprochements, d'autre part, semblent bien significatifs. Le vers 3 rappelle le vers 18 de *A une Madone* :

Et revêt d'un baiser tout ton *corps blanc et rose*.

Le vers 12 rappelle le vers 5 du *Possédé :*

Je t'aime ainsi ! Pourtant...

et Baudelaire a souvent chanté ailleurs les éléments qui composent la beauté ici célébrée : v. notamment *l'Idéal*, *la Géante*, *le Beau Navire*, *la Chevelure*, *le Serpent qui danse.*

Le texte ici retenu est celui de 1848, qui d'ailleurs ne diffère des autres que par le mot *digne* au pluriel, vers 4.

Unique pièce dont M. Marius Boisson accorde qu'elle peut être de Baudelaire.

A MADAME DU BARRY, p. 40. — Sous la signature de Privat d'Anglemont, *l'Artiste*, 1er décembre 1844, et *Paris inconnu* (1861-1875-1884-1886). — *Vers retrouvés*, p. 117-118.

Les témoignages des contemporains quant à l'attribution de ce sonnet sont divers. Alfred Delvau (*Rabelais*, 8 juin 1857), Alphonse Duchesne (*Figaro*, 9 août 1859), Firmin Maillard (*les Derniers Bohèmes*, Sartorius, 1874) l'ont cité comme de Privat, et comme sa meilleure pièce.

Mais Monselet (Préface de *Paris Anecdote*, Rouquette, 1885) écrit qu'il en a entendu contester la paternité à Privat, et à ce même sujet souligne le crédit qu'on doit aux assertions de Poulet-Malassis qui, lui, dans une note du *Nouveau Parnasse satyrique* (1866), a retiré la pièce à Privat pour la donner à Gérard de Nerval (v. p. 393).

Jules Levallois, dans ses *Mémoires d'un Critique* (Librairie illustrée, 1896), mentionne bien un propos qui la rendrait à Baudelaire, mais ne dit point lequel, et, comme on va le voir, en somme, s'abstient de se prononcer :

— Trop beau pour Privat, ce sonnet ! me dit un des camarades survivants. Comment pouvez-vous le lui attribuer ? Il est certainement de Baudelaire, qui en a réclamé la propriété.

— Tout ce que je peux dire, c'est qu'en feuilletant un volume de *l'Artiste*... j'y ai rencontré ce sonnet sous la signature de Privat d'Anglemont; que celui-ci en était très fier; et que Baudelaire n'était pas assez généreux pour faire de si beaux cadeaux... Privat est déjà si pauvre ! Allons-nous encore le dépouiller de son sonnet ?

En somme, le seul témoignage sur lequel repose la restitution à Baudelaire est celui d'Arsène Houssaye (v. p. 413, *in fine*), qui est imprécis[1].

Nous avons relevé chez Privat (*Paris Anecdote*, 1884, p. 122) le passage suivant qui nous semble devoir être rapproché de notre texte :

... il lisait Florian, Ducray-Dumesnil, et tous les naïfs romanciers du dernier siècle. Il ne rêva plus que petits moutons plus blancs que la neige et bergers céladons. Il se promenait avec une houlette enrubannée de couleurs roses, et, dans ses jours de carnaval, il s'habillait en personnage de Watteau.

Si ce n'est pas là le sujet de notre sonnet, c'est du moins le vocabulaire de son auteur.

Comme pour tous les poëmes retrouvés, nous avons cru devoir retenir ici le texte premier en date, car c'est celui-là qui présente le plus de chances d'appartenir à Baudelaire.

VARIANTES :

P. 40 v. 2 (1885) : *Des manchons, des bichons*, des abbés,...
v. 5 (*Paris inc.*) : Moutons poudrés *et* blancs...
v. 8 (1885) : Meubles *de* bois de rose...

On en trouve d'autres dans les versions que Delvau et Duchesne ont données de ce texte. Mais il y a lieu de n'y voir que des infidélités.

A IVONNE PEN-MOORE, p. 40-41. — Sous le nom de Privat d'Anglemont, *l'Artiste*, 26 janvier 1845, et *Paris inconnu* (1861-1875-1884-1886). — *Vers retrouvés*, p. 123-124.

1. Une remarque intéressante de M. Georges Maurevert, — je la détache d'une lettre qu'il a bien voulu m'écrire :

« Est-ce que vous savez que le fameux sonnet, attribué à Privat d'Anglemont sur la Du Barry — et qui est sûrement de Baudelaire, — a mieux qu'inspiré le *Placet* de Stéphane Mallarmé ? Les mêmes mots s'y rencontrent. J'ai fait, il y a quinze ou vingt ans, un petit papier là-dessus, qui a été reproduit dans le *Mercure*, par les soins de Jean de Gourmont. »

Cette restitution semble légitime, bien que basée seulement sur le témoignage d'Arsène Houssaye (v. p. 414, note).

Cf. pour le sentiment *Moesta et errabunda* ainsi que *A une Indienne* [Malabaraise].

Cf. aussi les vers 7-8 tant au v. 7 de *A une Créole* qu'aux v. 1, 2, 9 de *A Sisina* :

> Imaginez *Diane*, en galant équipage,
> Parcourant les forêts ou battant les halliers,...
> . . . .
> *Telle* la Sisina !...

Le texte ici retenu est le premier en date, celui de *l'Artiste*. Au vers 4, nous avons respecté l'orthographe *zéphir*, où l'on verrait une faute aujourd'hui, parce qu'on trouve ce mot ainsi écrit chez des poëtes anciens, chez Ronsard notamment.

Variantes (1861-1875-1884-1886) :

Titre : A Yvonne Pen-Moor.

Ponctuation différente, et qui change le sens, dans les

v. 12-13 : Paris t'a faite riche*;* entre les plus hautaines
Tes frères*,* les chasseurs, ...

D'autres scoliastes ont donné les leçons suivantes :

v. 5 : Tes cheveux crêpelés, *tes bras* de mulâtresse
v. 11 : Et l'herbe a recouvert *la trace* de tes pas.

Nous ne les avons trouvées que chez eux, et nous pouvons affirmer qu'elles ne figurent ni dans *l'Artiste* ni dans *Paris inconnu*.

AVRIL, *à Madame Joséphine de Fer...*, p. 41-42. — Sous le nom de Privat d'Anglemont dans *l'Artiste*, 4 mai 1845, et dans *Paris inconnu* (1861-1875-1884-1886). — *Vers retrouvés*, p. 121-122.

Le témoignage d'Arsène Houssaye est applicable à cette pièce, vu la date et le lieu de sa publication première. D'autre part, l'idée de *brume* et les rimes *chagrins-sereins* (v. 9-10) se retrouvent associées dans *Élévation* (4e str.), comme l'apostrophe : *Belle !* (v. 12) et le mot assez rare : *empourprés* (v. 7) se rencontrent dans *A une Créole* (v. 2 et 11). — V. aussi nos notes sur le sonnet : *Vos cheveux sont-ils blonds...* (p. 424).

La restitution a donc pour elle un témoignage et plusieurs rapprochements.

Variantes (1861-1875-1884-1886) :

Titre : A Madame Joséphine de Fer...
v. 6 : Avril vient en chantant dans les *prés* diaprés...,

Il est à remarquer que cette leçon-là substitue une allitération à une autre et apporte une répétition fâcheuse : celle du mot *pré* déjà employé dans le vers 2.

A UNE BELLE DÉVOTE, p. 42. — *L'Artiste*, 24 août 1845, sans signature. — Sous le nom de Henry Vermot dans *les Poëtes de l'Amour*, recueil de vers français des XVe, XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, précédé d'une notice par M. Julien Lemer, Paris, Garnier, 1850, et s. d. (1865), p. 501. — *Vers retrouvés*, p. 119-120.

Comme l'a dit M. Fernand Vandérem au cours d'une chronique parue en tête du *Bulletin du Bibliophile*, 20 janvier 1937 [1], l'attribution à Henry Vermot, dans l'anthologie de Lemer, dut procéder d'une erreur causée par la présentation de la pièce dans *l'Artiste* où, sous la rubrique *Poésie*, elle figurait en fin de colonne, — la colonne suivante, au bas de laquelle se lisait la signature d'Henry Vermot, étant entièrement remplie par un autre poëme : *la Vie du cœur*. Lemer reproduisit les deux pièces à la file, sans tenir compte de la prudence qu'imposaient cette disposition particulière et le fait que, comme l'a fait observer M. Mouquet, la première n'était pas donnée à la table.

Pour Henry Vermot, bien ignoré aujourd'hui, on trouvera des renseignements sur lui dans *la Silhouette*, 29 mars 1846. Voici un extrait de l'article qui lui était alors consacré :

Qu'est-ce que M. Henry Vermot? Un poëte de *l'Artiste*. Qu'est-ce que *l'Artiste?* La revue où travaille M. Henry Vermot. M. Henry Vermot n'existerait pas plus sans *l'Artiste* que *l'Artiste* ne paraîtrait s'il ne possédait M. Henry Vermot. *L'Artiste* a fait faillite en 1842, parce qu'il ne

1. Dans cette même chronique, M. Fernand Vandérem apportait aussi, en faveur de l'attribution à Baudelaire, un argument nouveau et qui, à priori, semblait très puissant : remarquant qu'à la suite du procès des *Fleurs du Mal* (1857) le sonnet *A une belle dévote* avait disparu des *Poëtes de l'Amour* (nouvelle édition, 1858), il se croyait autorisé à admettre que « le prudent Lemer » l'avait supprimé « pour éviter toute compromission avec le poëte condamné », — raisonnement qui impliquait que Lemer *savait* la pièce de Baudelaire. Mais nous ne pouvons suivre M. Vandérem jusqu'en cet argument-là, car la pièce de Henry Vermot, *la Vie du cœur*, elle aussi, disparut des *Poëtes de l'Amour*, comme *Lesbos* et *A une belle dévote*, en 1858, et, elle aussi, reparut dans une troisième édition du recueil avec les pièces de Baudelaire, en 1865, sans changement dans les signatures.

connaissait pas ce jeune homme. M. Vermot, très artiste, très poëte, faisait depuis quelque temps des articles de théâtre intitulés *la Comédie dans la salle et dans la coulisse.* Il ne parlait jamais de la vraie comédie. Il ne s'occupe pas davantage du monde, ni du sport. Il connaît l'un et l'autre comme les curieux des Champs-Élysées connaissent l'ancien Concert Musard, pour avoir écouté la musique à la porte. Il sait très bien ce qui se fait autour; il ignore ce qui se fait dedans. Il ne voit pas et devine moins. Mauvais style mais bon cœur, etc. (Article obligeamment communiqué par M. Mouquet.)

Il est certain que *la Vie du cœur* n'est pas pour donner une haute opinion du talent d'Henry Vermot :

Ne sois plus esclave, ô mon pauvre cœur !
La dame à l'œil noir pour qui tu soupires
Sur la plage, au loin, court d'un pied moqueur
Et donne au hasard ses plus beaux sourires...

Cependant nous devons dire que nous avons rencontré parfois sous sa signature quelque stance mieux venue, celle-ci par exemple qui fait penser à la manière de Marceline Desbordes-Valmore :

C'étaient bien les désirs dont tu fus dévorée,
Tes yeux noyés d'amour, ta honte et ses rougeurs,
Tes sanglots, tes remords, ta prière éplorée
Et tes accablements si beaux dans leurs pâleurs !
(*Après une représentation de* Phèdre, *A Mademoiselle Rachel*, *L'ARTISTE*, 9 février 1845.)

Nous admettons que certains vers de ce sonnet (4, 6, 8 surtout) sont dans la manière de Baudelaire. Mais nous ne croyons pas pouvoir aller plus loin, d'autant que le témoignage d'Houssaye (v. p. 414) ne s'applique plus rigoureusement à cette pièce-là, Baudelaire ayant débuté sous son nom à *l'Artiste* le 25 mai 1845 avec *A une Créole.*

Pas de variantes, sauf de ponctuation.

A UNE JEUNE SALTIMBANQUE, p. 43. — *La Silhouette*, 27 septembre 1845, sous la signature : Al. Privat d'Anglemont. — *Figaro*, 9 novembre 1929, au cours d'un articulet de M. W. T. Bandy : *Baudelaire ou Privat d'Anglemont.*

Dans ses commentaires, M. Bandy déclarait que sa découverte lui semblait de nature à venir corroborer la thèse, alors toute récente, de M. Mouquet, et qu'il fallait retrouver la « petite mendiante rousse » dans cette « jeune saltimbanque ».

Au sujet de ce sonnet, M. Mouquet a bien voulu nous écrire qu'il

l'aurait sûrement compris dans *Vers retrouvés* s'il en avait eu connaissance en temps utile, et a fait (*Figaro*, 4 janvier 1930, *Privat d'Anglemont, Banville et Baudelaire*) quelques remarques intéressantes, rapprochant notamment le second tercet de deux vers tirés des *Juvenilia* (v. la note de la p. 413).

M. Jean Pommier, dans la *Revue des Cours et Conférences*, avril 1930, a admis pour sa part qu'entre toutes les « restitutions » faites à Baudelaire, celle-ci était vraiment une des plus justifiables, en raison d'abord de l'antithèse que le titre de cette pièce forme avec celui d'un des *Petits Poëmes en Prose* : *le Vieux Saltimbanque*, et puis de certaines touches communes aux deux textes, et encore du souvenir donné à Hoffmann (v. 11) qui était un des auteurs favoris de Baudelaire.

Pour le vers 3, peut-être n'est-il pas absolument sans intérêt de signaler que *sauts de carpe* se retrouve dans *Paris Anecdote* (Rouquette, 1884, p. 94) et précisément à propos de l'éducation des jeunes saltimbanques :

Un enfant n'a pas deux ans, qu'on lui a déjà assoupli les reins pour lui apprendre la dislocation et les *sauts de carpe*.

Le texte de *la Silhouette* montre deux particularités que nous n'avons pas cru devoir conserver :

v. 4 : ... tap*p*ait ...
v. 6 : *Quelqu'* athlète ...

VOS CHEVEUX SONT-ILS BLONDS, VOS PRUNELLES HUMIDES ? p. 43-44. — *L'Artiste*, 4 janvier 1846 ; sans titre ni signature, mais précédé de cette mention : « M. Privat d'Anglemont a écrit ce sonnet sur l'album d'une dame inconnue. » — *Corsaire-Satan*, 24 décembre 1846, avec la signature : Al. Privat d'Anglemont et sous le titre : « *Sonnet*, Écrit sur l'album d'une dame inconnue. » — *Paris inconnu* (1861-1875-1884-1886), même titre, sauf le mot *Sonnet*, supprimé. — *Vers retrouvés*, p. 125-126.

Nous donnons ici le texte original parce que, en admettant que la pièce soit de Baudelaire, il n'est pas vraisemblable qu'il l'ait corrigée après que Privat l'avait publiée comme sienne.

Variantes (C.S. = *Corsaire-Satan*, et P. I. = *Paris inconnu*) :

v. 1 (C. S. et P. I.) : Vos cheveux sont-ils blonds *et* vos *lèvres* humides?
v. 2 » » : Avez-vous de *grands* yeux à ravir l'univers ?
v. 3 (P. I.) : Sont-ils doux *et* cruels ? Sont-ils fiers ou timides ?
v. 4 (C. S. et P. I.) : Méritez-vous enfin qu*e je* fasse des vers ?

v. 8 (C. S.)	: Ou bien soupirez-vous sous *des feuillages* verts ?
— (P. I.)	: » » *les* » »
v. 11 (C. S. et P. I.)	: Comme un fleuve en courroux *ruisselle* en flots [mouvants,
v. 12 (P. I.)	: Si toutes vos *bontés* valent qu'on s'inquiète.

Dans *la Closerie des Lilas* (1848), Privat d'Anglemont avait cité le second tercet, sans indication d'auteur, l'amenant par ces mots : « Maintenant, à vous les inconnues. » Var. du v. 13 : « Ne laissez *pas...* »

On remarquera l'apostrophe : *Belle* (v. 14). Elle se rencontre aussi dans *Avril* et, ce qui est plus intéressant, — mais nous l'avons déjà dit, — dans *A une Dame créole* (v. 11). — *Feuillage vert* (var. du v. 8) se retrouve dans un autre sonnet, signé A. P. D., que M. Mouquet a découvert récemment et qu'il se propose de restituer pareillement à Baudelaire.

Mêmes réserves, quant à l'attribution, que pour *A une belle dévote.*

SONNET CAVALIER, p. 44. — Sous la signature Cl. P. d'A. (vraisemblablement par suite d'une mauvaise lecture de Al.), *le Corsaire-Satan*, 19 juillet 1846. — *Figaro*, 4 janvier 1930, au cours d'un article de M. Jules Mouquet : *Privat d'Anglemont, Banville et Baudelaire.*

Quelques remarques :

Dédicace : en annotant *Les Paradis artificiels* (p. 325-327), nous avions écrit que celle *à J. G. F.*, placée en tête de cet ouvrage comme en tête de *l'Héautontimorouménos* (*Les Fleurs du Mal*, p. 135), devait vraisemblablement se lire : *à Jeanne* [Duval], *Grande* ou *Glorieuse* ou *Généreuse Femme.* Depuis lors, sur la foi de celle que montre le *Sonnet cavalier*, M. Jean Pommier (*Dernières Nouvelles de Strasbourg*, 9 mars 1930) a proposé de traduire *J. G. F.* par : *Jeanne, Gentille Femme.* Nous nous rallions entièrement à son sentiment.

Vers 4 : les idées et les rimes de *caresse* et *paresse* sont associées souvent chez Baudelaire, v. *la Chevelure*, v. 23-24 ; *A une Créole*, v. 1-3 ; *Tristesses de la Lune*, v. 1-3.

Vers 5 : *Enchanteresse* se retrouve dans *A une Créole*, v. 5, et sous la forme d'une apostrophe dans *le Beau Navire* :

> Je veux te raconter, ô molle *enchanteresse !*

Vers 10, l'expression *flamberge au vent* se retrouve dans *les Mystères galans des Théâtres de Paris*, au cours d'un chapitre que nous avons cru devoir attribuer à la collaboration de Baudelaire et de Privat d'Anglemont, v. notre édition de cet ouvrage, *N. R. F.*, p. 6.

Tercet final : M. Mouquet (*Figaro*, 4 janvier 1930) l'a rapproché de la pièce XV de *Vers retrouvés*, c'est-à-dire d'une pièce tirée de Prarond :

J'aime ta forme grecque et ta froide paupière

où il est enclin à voir une première ébauche du fameux sonnet : *la Beauté* (*Les Fleurs du Mal*, p. 33).

V. 13, variante qui n'est sans doute qu'une coquille :

Oh! froide Galatée,...

SONNET *à Madame Anna B...*, p. 45. — *Corsaire-Satan*, 9 septembre 1847, sous la signature : Alex. Privat d'Anglemont. — *Paris inconnu* (1861-1875-1884-1886), même titre, sauf le mot *Sonnet*, supprimé. — *Vers retrouvés*, p. 127-128.

Variantes (1861-1875-1884-1886) :

v. 9 : *Puisque* nous vous avons...
v. 14 : Et nous priver *ainsi* de l'éclat de vos yeux.

Pour cette seconde variante, M. Mouquet (dans l'article du *Figaro* en date du 4 janvier 1930) y a vu une coquille. Nous partageons son sentiment.

L'attribution à Baudelaire ne nous paraît guère justifiable.

SONNET *à Madame F...*, p. 45-46. — *Corsaire-Satan*, 28 septembre 1847, sous la signature : Al. Privat d'Anglemont. — *Figaro*, 4 janvier 1930, au cours d'un article de M. Jules Mouquet : *Privat d'Anglemont, Banville et Baudelaire*.

M. Mouquet a comparé le développement de cette pièce à celui du *Guignon*. Ce rapprochement ne nous paraît pas probant. Mais un autre, qui lui appartient pareillement, est plus troublant, c'est celui des vers 2 et 3 avec les deux derniers vers de l'épître *A Sainte-Beuve* donnée p. 17 :

Et le cœur transpercé, que la douleur allèche,
Expire chaque jour en bénissant sa flèche.

NOTE COMPLÉMENTAIRE.

a) POËMES PERDUS.

Page 356 de notre édition des *Petits Poëmes en Prose* (1926), nous avons mentionné, comme figurant dans le fichier Charavay, un poëme autographe décrit dans ces termes :

Adieux à Paris. Sonnet autographe. 3/4 de page in-8. Superbe pièce. 20 fr.

C'est en vain que depuis 1926 nous avons recherché ce poëme-là, et nous sommes réduit aux conjectures en ce qui le concerne. Il ne doit pas s'agir d'une pièce inédite, puisque le vendeur ne l'indiquait pas. Il ne peut s'agir d'autre part ni du poëme qui ferme *le Spleen de Paris*, puisque ce poëme-là est une tierce rime et non un sonnet, ni, pour la même raison, de l'ébauche de l'*Épilogue* donnée ici p. 6-7. Et nous ne voyons pas que le titre d'*Adieux à Paris* puisse convenir à aucun des sonnets de Baudelaire présentement connus. Force nous est donc de renoncer, pour l'instant tout au moins, à la solution de cette énigme.

Même conclusion pour la strophe détachée reproduite ici p. 21, *in fine*.

Deux autres poésies de Baudelaire semblent encore perdues : *Cauchemar* et *Manon la pierreuse*.

Pour la première, on en possède du moins le canevas, grâce à Charles C[ousin], « Bibliotaphe », l'auteur du premier chapitre du *Charles Baudelaire*, Souvenirs, Correspondances, paru chez René Pincebourde en 1872, canevas que son auteur reproduisit plus tard dans son *Voyage dans un grenier* (Morgand, 1878, p. 14-15).

Nous cédons la parole au « Toqué » :

... Bien des *Juvenilia*, très-goûtées au grenier [de Louis Ménard], n'ont pas trouvé place dans l'illustre recueil de 1857.

J'ai souvent regretté de n'y rien voir d'un poëme plus que bizarre, il est vrai, dans son ensemble, et difficile à produire en public, mais dont un éditeur pudibond aurait pu imprimer quelques strophes.

Baudelaire, lui-même, en était le héros, ou plutôt la victime, rôle partagé par sa maîtresse d'alors..., sa négresse,... comme l'appelait notre irrévérence.

L'œuvre abracadabrante dont je déplore la perte probable échappe à l'analyse ; à moins pourtant que vous ne vous contentiez d'une sorte de programme comme ceux que Pasdeloup fait distribuer pour expliquer aux fidèles le sens intime des ouvertures de Wagner. En ce cas, voici la chose :

CAUCHEMAR.

I

Portrait du poëte et de la bien-aimée. Mélange des cœurs. Ciel sans nuage. Béatitude.

II

Jalousie du roi. Il somme le poëte de lui prêter sa maitresse. Refus du bien-aimé. Menaces du tyran (Louis-Philippe)! Message royal annonçant une vengeance inouïe.

III

Une même couche a réuni les deux amants. Sommeil profond des lutteurs. Une rumeur imperceptible surgit dans le lointain...

IV

(Crescendo des djinns). Bruit d'épées. Canons roulants, foule grondante. Une armée en marche. Tumulte énorme sur le quai.

V

Ce qui vient s'arrête ; la porte s'ouvre au nom du roi ! C'est l'armée tout entière, tambour-major en tête, qui, sous les yeux du bien-aimé, paralysé d'horreur, vient souiller sa maitresse. Description plastique des exécuteurs de l'œuvre infâme. Costumes, gestes, attitudes divers de l'infanterie, de la cavalerie et des armes spéciales.

VI

Le poëte est devenu fou. La muse ne lui envoie plus que des rimes insensées... Malédiction !!

C'était absurde et c'était superbe !

Charles Cousin ajoute qu'un portrait de l'auteur par lui-même décorait le ms. de cette « épopée perdue ».

Le témoignage du coauteur des *Souvenirs-Correspondances* a été confirmé par Charles Asselineau dans ses *Baudelairiana* (repr. dans le *Charles Baudelaire* de E.-J. Crépet (A. Messein, 1907, p. 283) :

Baudelaire s'amusait en ce temps-là [vers 1845] à faire des poésies de fou. On retrouve ici son goût du masque et de l'exercice impersonnel qui lui suggérait de faire des poésies religieuses, militaires, etc. Il m'en récita ce soir-là un échantillon. C'était la douleur d'un amant qui voit sa maîtresse violée par toute une armée. Il y avait des dragons, des artilleurs, des tambours-majors, et jusqu'à des invalides. Je crois que Louis Ménard sait encore la pièce par cœur.

Dans ses *Souvenirs des autres* (Crès, 1917, p. 140), Rioux de Maillou cite deux vers de ce poëme « connu des seuls amis » et dont on est autorisé de ce fait à croire que le texte doit en être conservé dans quelque tiroir :

C'est depuis ce moment que je vais confondant dans mes nuits d'insomnies
Le présent, l'avenir, moi, tout est l'infini.

Ajoutant :

Ces vers, qui n'ont ni rime ni rythme, prétendent simuler la forme poétique d'un être qui a perdu la raison. Le fait est qu'ils ont une magnifique allure, en dépit des fautes voulues, et qu'il fallait être le merveilleux artiste que fut Baudelaire pour se permettre cette débauche d'esprit.

On pourrait à coup sûr contester que le distique cité ne présente ni rime ni rythme, mais ce n'est pas l'appréciation de Rioux de Maillou qui nous intéresse ici ; contentons-nous de remarquer que la fin de *Cauchemar* fait penser à *la Voix* (*Les Fleurs du Mal*, p. 280-281) : « Et c'est depuis ce temps... », etc.

Il faut mentionner enfin que, selon Fernand Calmettes (*Leconte de Lisle et ses amis*, Libr.-Imp. réunies, s. d., p. 262), la pièce en cause ne serait pas de Baudelaire. Voici d'ailleurs en quels termes il en parle :

Au temps de leur jeunesse, Leconte de Lisle et Louis Ménard avaient, en collaboration avec Thalès Bernard, rimé des parodies, et, parmi ces parodies, Louis Ménard en rappelait une d'un tour un peu risqué. Sous l'hallucination des théories en vogue, un malheureux, que les élucubrations communistes ont rendu fou, croit voir tous les soldats de Louis-Philippe s'avancer pour faire valoir leurs droits de partage aux faveurs de sa maîtresse, etc. Eh bien, cette bouffonnerie... prenait par l'ampleur des vers et l'accent sonore du lyrisme une allure de grand poëme. Ainsi tout,

y compris le funambulesque, participait de l'atmosphère supérieure en ce salon... [le salon de Leconte de Lisle].

Nous pensons qu'il doit y avoir eu confusion dans les souvenirs de Calmettes, et que son témoignage en l'espèce n'est pas à retenir, étant donné les assertions formelles de Charles Cousin et d'Asselineau.

Quant à la seconde pièce perdue :

MANON LA PIERREUSE

seul le titre nous en a été conservé et nous ne connaissons qu'une source à son sujet : Louis Ulbach, dans son article nécrologique du *Paris-Magazine*, 8 septembre 1867, reproduit pour partie par M. W. T. Bandy dans son *Baudelaire judged by his Contemporaries* (Institute of French Studies, New York, s. d. [1933]).

Voici le passage le plus intéressant de cet article. Ulbach vient de raconter que, vers 1842, Banville, un jour, avait amené Baudelaire à une petite réunion de poëtes (Pichat, Chevreau, Manuel, Dupont, etc.) organisée par ses soins et où chacun devait réciter ses œuvres les plus récentes. Et il écrit alors :

Baudelaire, après avoir subi le flot cristallin de nos poëmes, prit la parole à son tour. Il commença d'une voix grave, au timbre légèrement vibrant, avec un air ascétique, et il nous récita le poëme de *Manon la pierreuse*.

A la première rime, il était question de la *chemise fangeuse* de Manon, et le reste valait ce début. Les mots les plus crus, merveilleusement enchâssés, les descriptions les plus hardies se succédaient, et nous écoutions, pleins de stupeur, rougissant, repliant nos poèmes séraphiques et sentant battre sur nos fronts les ailes effarées de nos anges gardiens, effarouchés du scandale.

C'était, d'ailleurs, superbe d'allure; mais cela ressemblait si peu à nos principes littéraires, que nous sentions pour ce poëte excellent et dépravé une admiration craintive, et que Baudelaire ne revint plus.

---

b) VERS LATINS.

Ceux de Baudelaire que l'on possède sont, à l'exception de *Franciscæ meæ laudes* (*FLEURS DU MAL*, p. 274), de simples devoirs d'écolier. Nous n'avons donc pas cru devoir les comprendre dans ses ŒUVRES, mais

nous engageons le lecteur à se reporter au recueil qui en a été donné : Charles Baudelaire, *Vers latins*..., introd. et notes par Jules Mouquet (*Mercure de France*, 1933).

---

c) PIÈCES APOCRYPHES.

Dans ses *Lettres chimériques* (Charpentier, 1885, p. 279), Théodore de Banville, en reprochant à Paul Bourget d'avoir tenu compte de certains témoignages relatifs à notre poëte, écrivait :

Défiez-vous des gens qui ont connu Baudelaire... Après la mort de mon ami, lorsqu'avec l'aide éclairée de Michel Lévy, j'eus l'honneur de mettre en ordre l'édition définitive des *Fleurs du Mal* et d'en revoir les épreuves, tous les jours, sans exception, des gens *qui avaient connu Baudelaire* (c'étaient eux les mystificateurs) nous apportaient en grande pompe, et comme ayant trouvé la pie au nid, de prétendus poèmes inédits du maître. En déployant ces petits papiers, Michel Lévy se mettait à rire, car, invariablement, ils étaient pleins de vers faux, de fautes de français, et semblaient écrits par la bonne. Les anecdotes valent ce que valaient les poèmes.

Même avertissement chez Armand Fraisse (*Salut public*, 24 mai 1869), à propos d'une publication que nous n'avons pas retrouvée :

C'est faute d'avoir étudié Baudelaire que des journalistes ont pu lui attribuer des vers d'écolier, des vers quelconques où l'on parle de Lucifer, des danses des damnés, et dont voici le début :

> Adieu ! tel est le mot qui sur ma bouche expire.
> Je pars et sans retour.
> Gaîté, jours de bonheur, ivresses et sourires,
> Vous n'aurez eu qu'un jour.

Il faut n'avoir jamais lu un vers des *Fleurs du Mal* pour avoir un instant de doute. En dehors même du style, de la griffe de Baudelaire, comment peut-on attribuer à un poëte très-châtié, très épris de la correction, des vers où on lit que les *jours* n'ont qu'un jour ? Le pauvre poëte a dû en frémir dans sa tombe.

Il est certain que Baudelaire a été souvent pastiché et qu'il convient de se défier des « inédits » qu'on a produits sous son nom depuis sa mort — d'autant que son impécuniosité chronique ne lui permettait guère de conserver des manuscrits dans ses tiroirs.

Les Œuvres posthumes de 1908 contiennent cinq pièces groupées sous le titre de *Poésies apocryphes*. Quelques autres dont l'authenticité laisse autant à désirer ont été révélées depuis. Nous les reproduisons ci-dessous, dans l'ordre alphabétique des titres, en les accompagnant de renseignements et commentaires.

A L'AMPHITHÉATRE.

Sur la pierre froide elle est toute nue :
Ses grands yeux jaunis sont restés ouverts.
Sa chair est livide avec des tons verts,
Car le corps est vieux et la morte pue.

Bouchez-vous le nez; admirez pourtant :
Elle est encor belle en sa pourriture,
Dans une impudique et folle posture,
Attendant le ver, son dernier amant.

Elle va goûter de tristes caresses,
Et, pour consommer ce lugubre amour,
Elle a conservé le délire lourd,
Le charme malsain des vieilles ivresses.

Mes dégoûts subits pour ses baisers froids,
J'en sais maintenant l'affreuse origine :
N'était-elle pas cadavre et vermine
Dans nos douloureux amours d'autrefois ?

— Fouille, Carabin, nerfs, ventre, cervelle.
Dénude les os, découpe les chairs.
Pour connaître à fond celle qui fut belle,
Ne craignons ni sang corrompu, ni vers.

Quand nous n'aurons plus qu'un amas informe,
Que d'épars tronçons d'un cadavre mou,
Comme un vieux chien mort, afin qu'elle y dorme,
Nous la jetterons au fond d'un grand trou.

Ce poëme, publié par Francis Magnard dans le *Figaro*, 8 janvier 1869 (et reproduit dans les *Œuvres posthumes* de 1908, p. 68-69), était accompagné du préambule suivant :

Un de nos confrères, M. Marius Roux, me donne communication d'une pièce *inédite* de Baudelaire, détachée d'un ensemble qui porte ce titre général : *les Vieilles Plaies.*

...Baudelaire eût dû écrire le poème de *la Danse macabre*: c'eût été une œuvre étonnante.

Il est évident que l'ignorance dont témoigne le commentateur constitue une faible garantie d'authenticité... D'autre part, nous ne savons pas qu'un manuscrit de notre auteur, intitulé *les Vieilles Plaies*, manuscrit dont il sera encore question tout à l'heure (v. *les Lits*), ait jamais passé en vente et nous n'avons rien trouvé dans les papiers ou correspondances de Baudelaire qui autorise à croire à sa réalité.

Mentionnons néanmoins deux variantes cueillies dans une copie de cette pièce qui était jointe au nº 898 de la vente Barenton (11-12 avril 1907), numéro sous lequel était désigné un exemplaire du *Charles Baudelaire*, SOUVENIRS, CORRESPONDANCES, etc., grossi de onze feuillets manuscrits portant le titre : *Pièces inédites ou non réimprimées* :

v. 16 : Dans *ses* douloureux amours d'autrefois.
v. 22 : Que d'épai*s* tronçons d'un cadavre mou,

Coquille du texte de 1908 :

v. 6 : ...encor belle e*t* sa pourriture,

Remarquons de plus que dans l'avant-dernier vers de *A l'amphithéâtre*, il est question d'un *Chien mort*, que nous retrouverons, comme titre, un peu plus loin. Faut-il voir là une simple coïncidence? ou en induire que Cloux avait bien pu perpétrer aussi le pastiche qui nous occupe?

A UNE COURTISANE.

« Poëme inédit de Charles Baudelaire », publié : d'abord dans *la Quintessence satyrique du XIXe siècle* (2 vol. in-4, Paris, J. Fort, 1924); puis, « d'après le manuscrit original », en une plaquette de luxe ornée de huit eaux-fortes par Creixams (même éditeur, 1925, grand in-8).

Ce poëme, assure M. Pascal Pia dans son Introduction, a été composé dans le même temps que les *Amœnitates belgicæ*, et retrouvé dans les papiers d'Alphonse Lécrivain, ami tant de Baudelaire que de Poulet-Malassis. — La présentation est ingénieuse et le poëme, par endroits, ressemble assez à du Baudelaire. Mais jusqu'à ce que le manuscrit original nous ait été communiqué, nous ne pourrons nous défendre du soupçon que l'auteur d'*A une Courtisane* pourrait bien s'identifier avec le très spirituel préfacier de la plaquette.

LA BALLADE DU NOYÉ.

C'est au fond, tout au fond du fleuve,
Que ma carcasse, à la fin veuve
De son âme, tranquillement,
Au pied d'une estacade neuve,
Se décompose en ce moment,

A moitié couverte de bourbe,
Trouée en tous sens par la tourbe
Des larves et des vers puants,
Parfois étreinte par la courbe
D'une anguille aux anneaux gluants.

Leur cohue innombrable grouille
Dans mes entrailles qu'elle fouille
Avec des mouvements joyeux.
Et bien souvent une grenouille
Me regarde avec ses gros yeux.

Dans l'eau verte, la perche passe
Avec la tanche rose et grasse
Et la carpe au ventre argenté;
Le brochet gourmand, à la trace,
Suit le goujon épouvanté.

A travers la vitre profonde,
Je revois la friture blonde
Et le vin bleu que je buvais
Lorsque j'étais encore au monde
Avec la femme que j'aimais.

Autant que nous nous souvenions, cette pièce, elle aussi, figurait en copie parmi les *Pièces inédites ou non réimprimées* qui avaient été jointes à l'exemplaire de la vente Armand de Barenton déjà mentionné dans nos notes sur *A l'amphithéâtre*. — En 1908, le mot *bien* avait été omis dans le v. 14.

CHANSON DU SCIEUR DE LONG.

V. nos notes sur le drame *l'Ivrogne*, p. 467-469. Cette chanson n'est pas de Baudelaire et il y a toute apparence que c'est par Champfleury, dans un recueil duquel on la retrouve, que notre poëte en avait eu connaissance.

LE CHIEN MORT [1].

Nous étions tous les deux dans le jardin où pousse
La violette au bord de l'eau,
Et, la main dans la main, sur l'étroit banc de mousse,
Nous regardions le clair ruisseau.

Car les eaux en chantant coulaient resplendissantes
Aux rayons du grand soleil d'or...
Sur un lit de lichens, parmi les fleurs brillantes,
Devant nous gisait un chien mort.

Les bousiers d'azur avec les mouches vertes
Fourmillaient sur l'amas gluant ;
Les yeux étaient rongés, les entrailles ouvertes,
Le ventre suintait béant ;

Le sang s'était caillé dans les poils de la bête,
Coagulés en noirs grumeaux ;
Et l'odeur de la mort nous montait à la tête,
Pénétrant, âcre, en nos cerveaux...

J'entourai de mon bras sa taille bien-aimée,
Aussi flexible que les joncs,
Et vers moi se pencha sa tête parfumée
Qui m'inonda de cheveux blonds :

Regarde, dis-je alors, comme en cette carcasse,
En ce chien mort liquéfié,
Un monde tout entier vit, va, passe et repasse,
Multicolore et varié !

Dans ces orbites creux, entre ces crocs fétides,
Vois, par ce printemps radieux,
Les rendez-vous d'amour des cloportes avides
Et des charançons noirs et bleus !

Les mouches à charbon, lustrant leurs fines ailes,
Pompent à deux les boyaux mous ;
Regarde, les vois-tu, mâles avec femelles ?
C'est partout l'amour... Aimons-nous !...

1. Nous avions déjà reproduit ce texte dans notre édition des *FLEURS DU MAL*, p. 421-422. Nous le donnons à nouveau à cause des variantes.

Ma beauté regarda les insectes sans nombre,
Rougit et baissa ses yeux bleus,
Et, cherchant le mystère, au fond du grand bois sombre
Nous disparûmes tous les deux.

Ce poëme, où l'on peut trouver une parodie de *la Charogne*, avait paru dans *la Liberté*, 15 février 1872, et fut reproduit d'abord dans *la Plume* (1-15 février 1895), puis dans les *Œuvres posthumes* de 1908, p. 69-70.

Dans *la Liberté*, il était présenté comme suit :

Voici une pièce inédite de Baudelaire. Un de ses amis a bien voulu nous la communiquer; c'est une véritable primeur, car elle est imprimée aujourd'hui *pour la première fois.*

Dans *la Plume*, pas de commentaires, mais les variantes suivantes :

v. 7 : Sur un lit de *gazon*, parmi...
v. 11 : *Le crâne* était *broyé*, les entrailles...
v. 16 : ... âcre *dans* nos cerveaux... (Coquille évidente).
v. 23 : ... va, *vient*, passe et repasse.

Dans les *Œuvres posthumes*, la pièce était accompagnée des commentaires suivants :

Il ressort d'un article : *Hier et demain, Un effacé volontaire*, paru à *la Lanterne* sans signature le 20 avril 1883, que *le Chien mort* est un pastiche d'Amédée Cloux. L'auteur raconte notamment : « L'éditeur Pincebourde — un nom prédestiné — qui était en train de faire une édition de Beaudelaire (*sic*), y comprit pieusement *le Chien mort*, et ce ne fut que sur l'aveu même de Cloux, lequel eut pitié de lui, qu'il le fit disparaître. »

Le fond de cette information paraît devoir être exact, à condition toutefois d'admettre qu'il ne s'agissait point d'une édition des œuvres de Baudelaire, mais du volume : *Souvenirs*, *Correspondances*, etc., qui parut chez Pincebourde en 1872 et dont l'élaborateur réel avait été Poulet-Malassis.

ÉPITAPHE POUR UN ENFANT.

Cette pièce a passé plusieurs fois en vente comme « sonnet autographe de Baudelaire », notamment sous le n° 360 du Catalogue de la collection J. L. P. (Jules Le Petit), en 1917.

En réalité, il s'agissait d'une copie, de la main de Baudelaire, d'un sonnet de François Maynard, v. nos *Miettes baudelairiennes*, *Mercure de France*, 15 juin 1937.

HYMNE DES NOYÉS.

Pièce mentionnée comme suit dans une note des *Œuvres posthumes* de 1908, p. 71 :

On nous a encore communiqué, en l'attribuant à Baudelaire, une pièce intitulée *l'Hymne des Noyés*. Son excessive liberté ne nous a pas permis de l'imprimer.

Ce beau poëme est en réalité de M. Edmond Haraucourt, v. nos *Miettes baudelairiennes*, *Mercure de France*, 15 février 1936.

INCONSCIENTE.

Pour Jules Viard.

Rien n'a vibré, dis-tu,
Sous ta mamelle gauche
Le jour où la débauche
Me vola ta vertu.

S'il est vrai que ton âme
N'eut pas même un émoi
Quand un autre que moi
Y projeta sa flamme,

C'est que ton cœur flétri
Comme un beau fruit meurtri
Que le fer ronge et fouille,

Reste inerte en ton sein
Sous le baiser malsain
Du vice qui te souille.

Ce poëme fut recueilli dans les *Œuvres posthumes* de 1908. Il y était accompagné de la note suivante (p. 70) :

Nous avons eu entre les mains une copie de ce sonnet attribué par son possesseur à Baudelaire. Ce dernier avait connu Jules Viard vers 1848. V. aussi les *Lettres*, à E. Rouillon (Malassis), mars 1865.

Le possesseur en question était M. Armand de Barenton (v. plus haut la note sur la *Ballade du Noyé*). La lettre mentionnée montre bien que Baudelaire connaissait Jules Viard, mais elle ne prouve aucunement le bien-fondé de l'attribution.

SONNET.

A la Morgue, ce 2 mai 1864.

Jeune homme aux cheveux noirs, à la mine hautaine,
Pourquoi de ton plein gré, dans les bras de la mort,
Sur cet ignoble étal de boucherie humaine,
T'es-tu couché si tôt, si puissant et si fort ?

Des forçats du travail as-tu rompu la chaîne ?
Artiste, es-tu tombé sous l'étreinte du sort ?
Non. — Car ton corps, alors, tordu par l'âpre haine,
Eût conservé le pli de ton suprême effort.

Or ton cadavre est souple, il sourit, tu reposes.
J'entends, sous le flot noir, — c'est un amour perdu
Que tu fus retrouver. Sur ces lèvres mi-closes

Le baiser d'une morte a mis ces lueurs roses
Et le lit nuptial qui t'est enfin rendu,
C'est la dalle où croupit le sang des ecchymoses.

Poëme publié par Georges Maillard, sous la rubrique : *Hier-aujourd'hui-demain*, dans un article paru à *l'Événement*, 28 avril 1866, et reproduit dans les *Œuvres posthumes* de 1908, p. 71-72.

Le publicateur lui-même ne semblait pas très sûr de son fait, car il écrivait :

La nouvelle — heureusement fausse — qui a couru ces derniers temps, de la mort de Charles Baudelaire, donne quelque intérêt à la pièce que voici. C'est un sonnet que Baudelaire écrivit il y a trois ans, après une visite à la Morgue... Je le crois inédit..., de sombres vers, n'est-ce pas ? Convenez cependant qu'ils ont une vigueur d'accent et de pensée qui n'est pas banale, et que, s'ils n'étaient pas de Baudelaire, ils en pourraient bien être.

Pour notre part, nous croyons d'autant moins au bien-fondé de l'attribution que Baudelaire, à la date placée en tête de ce sonnet, était déjà fixé à Bruxelles depuis au moins une dizaine de jours, comme l'ont fait remarquer avant nous La Fizelière et Decaux, p. 63 de leur bibliographie.

JOYEUSETÉS GALANTES DU VIDAME BONAVENTURE DE LA BRAGUETTE
(Luxuriopolis [Bruxelles], 1864 et 1866).

Quelques-uns sont d'avis que parmi les pièces comprises dans ce recueil, d'aucunes pourraient bien être de Baudelaire, v. notamment

Fernand Drujon, *Catalogue des ouvrages, écrits et dessins de toute nature, poursuivis, supprimés ou condamnés* (Éd. Rouveyre, 1879, p. 214).

Pour nous, nous ne savons rien qui autorise ce sentiment contre lequel se sont élevés Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau dans *l'Enfer de la Bibliothèque nationale* (*Mercure de France*, 1913, p. 178) et ne voyons aucune raison pour ne pas laisser la totalité de ce livre à Albert Glatigny.

KEEPSAKE GALANT (LE) *ou* LES DÉLASSEMENTS DU BOUDOIR
(Foutropolis, s. d., fort vol. pet. in-8).

Ouvrage mainte fois annoncé dans les catalogues des libraires comme suit ou à peu près :

Recueil fort bien présenté et orné d'eaux-fortes hors texte (une par mois) bien dessinées et fort libres. — Texte vers et prose formant une véritable anthologie érotique, choisi dans Baudelaire, P. Verlaine, H. Cantel, A. de Vérineau, E. Rever, Nereiat, etc., etc.

En réalité, le *Keepsake galant* ne contient, de Baudelaire, que le quatrain donné sous le titre : *l'Esprit conforme*, II, dans les *Amœnitates belgicæ :*

Les Belges poussent, ma parole !
L'imitation à l'excès,
Et s'ils attrapent la vérole,
C'est pour ressembler aux Français.

LES LITS.

Il en est de charmants dans leurs alcôves roses,
Qu'on prendrait pour des nids entourés de rideaux,
Qui pourraient raconter de gracieuses choses.
Il en est de petits qui semblent des berceaux,
Il en est d'effrayants qui semblent des tombeaux.

Que de lits repoussants de malades ! de claies,
Où les suppliciés, tordus par la douleur,
Sentent sur eux les mains d'un rude exécuteur !
Ah ! que de matelas tachés du pus des plaies !
De traversins mouillés par les larmes du cœur !

Lits, vous contenez bien en entier notre vie :
Misérables toujours, ou malades ou fous,
Nous naissons, nous aimons et nous mourons sur vous.
Vous connaissez à fond nos fanges, notre lie.
O vous qui savez tout, ayez pitié de nous !

Procurez-nous souvent de belles nuits heureuses;
Tâchez de réunir l'amante avec l'amant;
Faites-vous bien moelleux pour le divin moment,
Et, lorsque chanteront les caresses joyeuses,
Que vos rideaux légers ondulent mollement !

Quand nous venons sur vous reposer nos vertèbres,
De nos rêves chassez les visions funèbres,
Soyez la froide bière où nous dormirons seuls,
Et rendez-nous aussi calmantes les ténèbres
Qu'à l'heure où vos draps blancs deviendront nos linceuls.

Poëme publié par Émile Zola qui l'attribuait à Baudelaire, au cours d'un article : *Livres d'aujourd'hui et de demain*, dans *le Gaulois*, 10 janvier 1869. — Paru sous la signature de Paul Alexis, avec une strophe complémentaire et plusieurs leçons différentes, dans *le Nouveau Parnasse satyrique du XIXe siècle* (1881).

L'article de Zola commençait ainsi :

J'ai reçu hier la lettre suivante :

Mon cher ami,

Une heureuse trouvaille pour tes articles du Gaulois *: six pièces inédites de Baudelaire, portant ce titre général :* les Vieilles Plaies.
Choisis celle qui te plaira, et dis-moi merci.

Cordialités,
Marius Roux.

Le cadeau est le bienvenu, d'autant plus que je voulais dire quelques mots de l'édition des œuvres complètes de Baudelaire que publie Michel Lévy. Je ne comprends pas que mon ami et confrère Marius Roux n'ait point osé glisser des vers de l'auteur de *la Charogne* dans les excellentes chroniques qu'il donne au *Petit Journal*. Heureusement qu'au *Gaulois* nous n'avons pas à moraliser les foules.

Je choisis donc, parmi les six pièces qui me sont envoyées, la plus courte et la moins terrible. Je donne ces vers à titre de haute curiosité, car je ne les ai point trouvés dans l'édition définitive. Ils portent à chaque hémistiche la griffe du maître.

Zola ajoutait que deux strophes de ce poëme « sont belles en tout point », — oubliant malheureusement d'indiquer lesquelles. Mais il n'y a pas lieu d'insister puisqu'il est indiscutablement établi aujourd'hui que *les Lits* sont un pastiche dû à Paul Alexis [1].

LE NOMBRIL.

Dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 septembre 1905 (col. 482), M. Arm. D... écrivait qu'il croyait ce poëme de Baudelaire, en possédant le texte de la main de notre auteur, avec cette variante pour le premier vers :

Nombril, je t'aime, *astre* du ventre

au lieu de

Je t'aime, nombril, *œil* du ventre,

biffé.

Mais cette attribution fut combattue victorieusement, d'abord dans le numéro du 20 octobre suivant (col. 602) par le Vte de Spoelberch de Lovenjoul qui avait acquis de Mme Sabatier le même poëme en ms. aut. signé de son véritable auteur, soit Théophile Gautier; puis par M. Pierre Dufay (30 novembre, col. 821-823) qui fit remarquer que *le Nombril* avait été donné : 1° parmi les *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres* (France [*Bruxelles*], Imprimerie particulière, 1873) ; 2° dans le *Théophile Gautier* d'Émile Bergerat (1879).

L'OMBRE.

Ce magnifique sonnet qui commence avec le vers

Je songeais cette nuit que Philis revenue

fut attribué à Baudelaire par M. Vigné d'Octon dans un chapitre de ses SOUVENIRS LITTÉRAIRES, *Un déjeuner de Baudelaire* (*Comœdia*, 29 décembre 1925). Mais il est de Théophile de Viau. Nous en reparlerons quand nous annoterons les *Journaux intimes* où il figure.

1. V. dans le *Mercure de France* notre article : *Baudelaire, Zola et les Vieilles Plaies* (1-VI-1938) et les réponses de M. Pierre Dufay sous le même titre, *ibid.*, 1 et 15-VII.

LES PARADIS ARTIFICIELS ! BLONDES FUMÉES...

Notre attribution (*Paradis artificiels*, p. 321-322) a été contestée par M. Yves-Gérard Le Dantec dans son édition de la *N. R. F.*, t. II, p. 460. Notre confrère a soutenu que ce poëme ne pouvait être de Baudelaire parce qu'au premier vers la césure tombe au milieu d'un mot : *arti||ficiels*, et au second sur une muette : *rêves||divins* ; et puis encore parce que « le bon métricien eût scandé *artifici-els* et n'eût pas fait rimer *rêver* à *inachevé* ».

Les deux derniers de ces arguments ne nous semblent pas convaincants, car on a vu Baudelaire compter *diamanté* pour trois syllabes comme *fouet* pour une, et faire rimer *Boucher* avec *débouché*. Les deux autres nous paraissent plus sérieux, quoique non absolument déterminants, parce qu'il pouvait s'agir là d'un texte tout provisoire.

Cependant, si le manuscrit de cette pièce que possède la Collection Doucet s'identifie avec celui que nous avons jadis vu aux mains de M. René Émery, alors nous devrons reconnaître notre erreur, car ce manuscrit-là, que nous avons pu examiner à loisir depuis que nous écrivions l'histoire des *Paradis*, n'est certainement pas de Baudelaire.

LE POTAGE AUX HANNETONS.

O temps des grands amours, ô jeunesse passée !
Le petit restaurant était au fond des bois,
Quel calme !... Dans la soupe aussitôt que versée,
Un lot de hannetons s'abattait chaque fois.

On les sentait craquer sous la dent agacée,
Leurs pattes du palais éraflaient les parois ;
Comme un fil de la Vierge, en la masse écrasée,
Un long boyau filant s'enroulait à nos doigts.

Vous en souvenez-vous, ô ma maîtresse blonde,
Combien l'odeur était âcre et nauséabonde ?
Et ce goût, qui, toujours, vingt-quatre heures vous suit...

Ce sont des jours pourtant que je pleure, Madame,
Et leur souvenir tremble au lointain de mon âme,
Comme une pure étoile en l'ombre de la nuit !

Mentionnée par le V[te] de Spoelberch de Lovenjoul (*les Lundis d'un chercheur*, Calmann-Lévy, p. 301) comme poésie apocryphe publiée au *Figaro* le 9 juin 1875, cette pièce, en réalité, avait paru dans ce même journal le 9 mai de la même année (rectification de M. W. T. Bandy dans une lettre ouverte à M. Vandérem, *Bulletin du Bibliophile*, 1930, p. 93-94); puis avait été reproduite par M. Louis Thomas dans ses *Curiosités sur Baudelaire* (Messein, 1912, p. 21-22), mais accompagnée alors d'un renseignement erroné : renvoi au *Mercure de France*, numéro du 1[er] janvier 1908.

Nous ne savons rien qui justifie l'attribution à Baudelaire de ce sonnet-là, n'y voyant pour notre part qu'un pastiche évident, d'ailleurs médiocre.

THÉATRE.

IDÉOLUS, p. 49.

Retrouvé par M. Jules Mouquet et par lui publié :

d'abord *partiellement*, sous les titres de : *Un drame inconnu de Baudelaire*, MANOËL (*Figaro*, 10 mars 1928) ; *Charles Baudelaire*, MANOËL, fragments inédits d'un drame en vers, *Introduction* par — (Éditions Émile-Paul frères), 1928, in-4° ; *Charles Baudelaire*, VERS RETROUVÉS. *Juvenilia*. — *Sonnets*. — *Manoël*, Introduction et Notes par — (*ibid.*) 1929, in-12 ;

puis *intégralement* dans *Charles Baudelaire*, ŒUVRES EN COLLABORATION. *Idéolus*. — *Le Salon caricatural*. — *Causeries du Tintamarre*... Introduction et notes par — (Mercure de France), 1932, in-8.

La raison de cette présentation résultera des éclaircissements subséquents.

Il y a quelques années, M. Jules Mouquet, dont l'activité baudelairienne n'est plus à vanter et dont il n'est que juste de dire qu'on lui doit une bonne part des travaux qui ont éclairé — un peu — la jeunesse si mal connue de notre auteur, découvrait à la Bibliothèque d'Amiens, parmi les papiers laissés par le poëte-historien picard Ernest Prarond (v. p. 404 *sqq.*), un dossier qui portait cette inscription : IDÉOLUS, *en collaboration projetée avec Baudelaire.*

Ce dossier — dont le lecteur est prié de se souvenir que toutes les pièces, sauf spécification contraire, sont de la main de Prarond, — contenait :

1° Deux plans d'*Idéolus* (drame en cinq actes en vers) à peu près semblables, hormis que la division scénique n'est complète que dans l'un ;

2° Une rédaction tant de l'acte Ier d'*Idéolus* (304 vers) avec corrections autographes des deux collaborateurs (70 de Baudelaire), que des deux premières scènes de l'acte II (110 vers) (sans corrections de notre poète) ;

3° Une seconde rédaction beaucoup plus courte que la précédente (160 vers), sans titre, sans corrections, où se retrouvent (quelquefois avec des variantes, quelquefois incomplets) un bon nombre des vers d'*Idéolus* présentant un caractère nettement baudelairien, mais pas tous ; où se retrouvent aussi les mêmes personnages que dans la première, mais désignés sous des noms autres (ici, notamment, le *poëte* Manoël correspond au *statuaire* Idéolus) ; enfin, pour ne mentionner que l'essentiel, montrant deux tirades en propre, à la vérité fort grises.

Ayant examiné ces textes, M. Mouquet pensa devoir trouver dans le dernier — celui que nous avons décrit sous 3° — l'apport *initial* et *personnel* de Baudelaire, et, dans *Idéolus* (décrit sous 2°), ce même apport, adapté par Prarond à une version nouvelle du drame, et par lui grossi de son propre apport.

Aussi bien, laissons M. Mouquet nous exposer lui-même tant la genèse de ces manuscrits, telle qu'il la présuma, que l'histoire du drame avorté :

> J'imagine, écrit-il [1], qu'après avoir longuement causé ensemble de la pièce, Baudelaire écrivit, d'un premier jet, quelques tirades (le premier jet explique les vers inachevés). Prarond en prit une copie..., puis il rédigea le texte de l'acte I d'*Idéolus*, en intercalant parmi ses propres vers les vers de Baudelaire, parfois légèrement modifiés pour les adapter à sa conception du drame. Prarond communiqua cet acte à Baudelaire, qui le lut et y apporta des corrections...
>
> Mais cette lecture fit entrevoir à Baudelaire quel monstre hybride formait *Idéolus*. Il renonça à pousser plus loin la tentative et déchira ses vers. Prarond enfouit les siens, avec la copie des vers de Baudelaire, au plus profond de ses tiroirs.

Ailleurs [2], M. Mouquet a résumé son sentiment avec plus de netteté encore :

> A vingt-deux ans [3], Baudelaire entreprit d'écrire, en collaboration avec son ami Ernest Prarond, une pièce de théâtre en vers. Le héros

1. *Manoël*, 1928, p. 16-17.
2. *Charles Baudelaire, Œuvres en collaboration*, Introduction à *Idéolus*, p. 7.
3. En réalité le manuscrit ne porte pas de date. Mais celle à laquelle M. Mouquet rapporte le manuscrit nous paraît vraisemblable.

baudelairien était un poëte, Manoël, en qui Baudelaire se représentait comme il se représenta dans le Samuel Cramer de *la Fanfarlo;* Prarond en fit un sculpteur et l'appela Idéolus. Le personnage principal donnant son nom à la pièce, *Manoël* est le drame primitif rêvé par Baudelaire [1], et *Idéolus* le drame réalisé (partiellement) par Baudelaire et Prarond.

Ainsi amené, par une pente de son esprit hardi, à transformer en faits acquis ses conjectures, M. Mouquet, conformément à sa thèse, publia d'abord *Manoël* sous la seule signature de Baudelaire, puis recueillit *Idéolus* dans son édition des ŒUVRES EN COLLABORATION de notre poëte.

Mais à peine *Manoël* avait-il paru qu'un autre baudelairien chez qui le sens critique est particulièrement aiguisé, M. Jean Pommier, élevait contre la thèse de M. Jules Mouquet des objections très importantes (*Revue des Cours et Conférences*, 30 avril 1930), qu'il devait renouveler avec une conviction accrue après la publication d'*Idéolus* (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, avril-juin 1933).

Ces objections, pour n'en retenir que les principales, peuvent se résumer à peu près comme suit :

a) La pièce importante du dossier d'Amiens, ce n'est pas *Manoël*, dont le manuscrit est tout entier de la main de Prarond, mais bien *Idéolus*, qui montre des corrections autographes de Baudelaire. Nous sommes certains que Baudelaire a collaboré à *Idéolus*, nous ne savons rien de sa participation à *Manoël*.

b) On ne voit pas ce qui a pu faire écrire à M. Mouquet qu'on est réduit aux hypothèses quant au plan de *Manoël*. En réalité, ce plan devait être le même que celui d'*Idéolus*. Seulement le protagoniste, de sculpteur, était devenu poëte.

c) Il n'y a aucune raison d'attribuer en propre à Prarond, comme le fait M. Mouquet, les noms des personnages d'*Idéolus*. Bien au contraire. Car d'abord la liste en figure dans le dossier d'Amiens, de la main de Baudelaire ; en outre, le nom de *Forniquette*, qui scandalise si fort M. Mouquet qu'il le fait suivre d'un point d'exclamation, a une saveur très baudelairienne.

1. M. Mouquet s'est demandé s'il ne conviendrait pas d'identifier *Manoël* avec *Masaniello* dont nous parlons plus loin (pp. 479-480). Mais c'est là une hypothèse qu'aucun document ne vient corroborer. Peut-être conviendrait-il davantage de se souvenir que Maturin avait donné en 1817 une tragédie intitulée *Manuel*, pièce que Byron qualifiait « l'œuvre absurde d'un homme habile ».

d) Enfin, on ne saurait trouver en *Manoël* l'apport initial de Baudelaire, pour la raison majeure que l'examen des textes prouve l'antériorité d'*Idéolus*, témoin les passages suivants, choisis parmi ceux où la variante ou le blanc ont été occasionnés par le changement d'état du protagoniste :

Idéolus, v. 23-24 :

Pour que sur le granit où nul ne viendra plus,
On écrive un beau jour : Ci-gît Idéolus.

Manoël, v. 23-24 :

Pour que sur le granit . . . .
On écrive un beau jour : Ici gît Manoël.

Idéolus, v. 119-120 :

...J'aime à voir dans la lutte sans fin,
Des entrailles du bloc sortir un séraphin.

Manoël, v. 62-63 :

...J'aime à voir dans la lutte sans fin,
. . . . sortir un séraphin.

Idéolus, v. 293-294 :

Et ne peut, s'incarnant pur esprit dans l'argile,
Que la fouler du pied comme une chose vile.

Manoël, v. 119-120 :

Et ne peut, s'incarnant pur esprit dans des phrases,
. . . . emphases.

N'est-il pas évident, demande M. Pommier, que l'auteur de *Manoël* avait sous les yeux *Idéolus*, et qu'il n'a pas trouvé sur le moment les mots de la transposition nécessaire? S'il avait écrit *Manoël* « de premier jet », comme le croit M. Mouquet, comment Baudelaire, dans la liberté de sa fiction, n'aurait-il pas trouvé un distique aussi heureusement que l'a fait l'auteur d'*Idéolus* ? Comment les choses auraient-elles moins réussi à l'adaptateur qu'au créateur ?

La conclusion de M. Pommier c'est que la vérité se trouve à l'opposé de la thèse de M. Mouquet. Au lieu de dire : *Idéolus* a été tiré de *Manoël*, il faut dire : *Manoël* a été tiré d'*Idéolus*. Selon toute apparence,

Manoël « n'est que l'essai de récrire, avec les modifications susdites [celles que nécessitait le changement d'état du personnage principal], le premier acte de la pièce en cours ». Ce n'est pas à dire d'ailleurs que *Manoël* ne soit pas de Baudelaire, *Manoël* est forcément de Baudelaire, dans la mesure où le texte en reproduit celui d'*Idéolus*. « Le tort de M. Mouquet a été d'isoler cette espèce de copie informe et cursive, de lui faire un sort comme à l'original, de la lancer dans la circulation sous le nom du poëte des *Fleurs*. » Il faut en revenir « à la suscription de l'enveloppe d'Amiens : « Idéolus. *En collaboration projetée avec Baudelaire.* » C'est là tout ».

Nous avons à notre tour étudié les textes en cause avec grand soin et nous devons dire que nous partageons entièrement le sentiment de M. Pommier. D'autant que notre enquête personnelle nous a conduit à un rapprochement nouveau qui corrobore d'une façon décisive — nous le croyons du moins — la valeur testimoniale de ceux qui viennent d'être mis sous les yeux du lecteur. Les rapprochements de M. Pommier, certes, étaient déjà bien persuasifs. Cependant, pour en dégager la signification, encore fallait-il le secours de la logique, — d'un raisonnement procédant de la vraisemblance et du calcul des probabilités. Et après tout, il restait que ni des blancs tenant la place, dans *Manoël*, de fragments de vers complets dans *Idéolus*, ni des substitutions de rimes ne prouvaient irréfutablement l'ordre de naissance des deux textes : on a vu que ce sont précisément les vers incomplets de *Manoël* qui ont induit M. Mouquet en erreur; il y a trouvé, pour sa part, l'indice d'un premier jet. Mais le rapprochement qu'on va voir ne nécessite, lui, aucun commentaire pour être concluant; il vaut en soi; il dénonce dans *Manoël* et fait éclater l'évidence d'une retouche, avec une brutalité presque matérielle. Lisons :

Idéolus, v. 89-91 :

> Je pourrais comme tel, de facile fabrique,
> *Taillant un marbre impur sous un ciseau lubrique,*
> En orner les recoins de quelque étrange lieu.

Le vers que nous plaçons en italique est, à coup sûr, bien venu, et tous les mots y sont ce qu'ils doivent être : les serviteurs de l'idée. Voyons-en maintenant la correspondance dans l'autre texte.

Manoël, v. 40-42 :

> Je pourrais comme tel, de facile fabrique,
> Taillant *des mots* impurs sous *ma plume* lubrique,
> En orner les *rayons* de quelque étrange lieu.

Taille-t-on des *mots?* Les taille-t-on *sous une plume?* Et des *mots*, même obtenus par des moyens aussi exceptionnels, sauraient-ils *orner les rayons de quelque étrange lieu?* Assurément non. Par conséquent, aucun doute possible. Le vers était né tel qu'on le voit s'épanouir dans *Idéolus*, où le verbe *tailler* rappelait la profession du protagoniste, et ce n'est qu'en le torturant qu'on a pu lui infliger la grimace ridicule qu'il fait dans *Manoël*. Donc *Manoël* est une adaptation. Donc le vrai texte, le premier, l'authentique, le capital, c'est *Idéolus*.

D'ailleurs, si l'on en avait ici la place, il y a encore bien d'autres raisons qu'on pourrait faire valoir pour préférer *Idéolus* à *Manoël* en tant que texte de Baudelaire. Ainsi *Idéolus* montre plusieurs vers où se retrouve nettement la facture de notre poëte, des vers dont LES FLEURS DU MAL nous offrent des pendants[1], et que n'a pas recueillis *Manoël*. Par exemple :

> Pendant les longues nuits dont le sommeil s'envole.

Cf. *Remords posthume :*

> Durant ces longues nuits d'où le somme est banni.

Ou encore :

> Étale en son ampleur un luxe exagéré...

Cf. *Danse macabre :*

> Sa robe exagérée, en sa royale ampleur...

En revanche, *Manoël* montre en propre deux tirades — nous l'avons déjà dit — qui semblent très indignes de Baudelaire, comme le lecteur pourra le vérifier p. 458.

Etc., etc. [2].

Le texte par nous adopté pour *Idéolus* est celui qui présente des corrections autographes de Baudelaire.

1. Ces rapprochements-là sont empruntés à M. Mouquet lui-même (v. ŒUVRES EN COLLABORATION, p. 69 *et sq.* qui en montrent bien d'autres, et fort intéressants).
2. Nous avons soumis ces arguments à M. Mouquet, et il a bien voulu nous écrire qu'en fin de compte il s'y rendait.

Nous donnons ci-dessous :

1° Les variantes restituant le même texte avant les susdites corrections, auxquelles on est prié de se souvenir que nous ne prétendons d'ailleurs nullement limiter la part de Baudelaire. Bien au contraire, nous admettons avec M. Mouquet et avec M. Pommier que cette part a dû dépasser de loin le nombre des vers qu'elles affectent.

2° Quelques remarques et rapprochements faisant ressortir la parenté d'*Idéolus* avec d'autres œuvres de notre auteur.

Quant aux nombreuses variantes et corrections, de la main de Prarond, que montre le manuscrit d'Amiens, le lecteur qui en serait curieux voudra bien se reporter aux ouvrages de M. Mouquet qui, s'ils présentent à notre sentiment quelques erreurs, n'en restent pas moins d'une importance capitale en raison tant des découvertes qu'ils ont apportées que des commentaires ingénieux ou savants qu'on y trouve en abondance.

3° Au bas de nos notes, en petits caractères, les concordances et variantes de *Manoël* par rapport à *Idéolus*. Le lecteur voudra bien se souvenir que la numération n'est commune aux deux moutures de ce drame que pour les vers 1-26; nous ne croyons pas nécessaire aussi bien d'indiquer celle qui est propre à *Manoël* dont le ms. se compose de fragments.

Plan, p. 49. — Comme nous l'avons dit p. 441, il existe deux plans d'*Idéolus* et qui sont à peu près pareils, sauf que dans l'un la division en scènes s'étend aux cinq actes projetés d'abord (et réduits à trois en dernier lieu, d'après une note de M. Mouquet), tandis que dans l'autre elle n'est qu'ébauchée. C'est le plus complet que nous avons reproduit dans notre texte ; pour les variantes qu'apporte l'autre, nous ne les mentionnerons ci-dessous qu'autant qu'elles présenteront un réel intérêt.

Dans le plan I (celui que nous avons écarté), la liste des personnages (répétée) est de la main de Baudelaire, ainsi que les mots *Acte I, Idéolus travaille.*

Un dessin, « en tête de la page, est aussi de Baudelaire : c'est un de ses plus anciens croquis, puisque le poëte s'y est représenté avec une moustache et une barbiche bouclées, comme sur son portrait dessiné sous l'influence du haschisch » (*Œuvres en collaboration*, p. 13).

Éclaircissements et Variantes tirées du Plan I.

Page 49, l. 9 : après *Nobilis.* — « Le caractère de la scène est d'abord froid et cérémonieux. Embarras d'Idéolus. [Socratès] dont l'ivresse se dissipe, cause avec Nobilis. » [Idéolus profite...]

— l. 12 : au lieu de : *pour Socratès* — « Pour *dessaouler* Socratès ».

Page 50, l. 11 : au lieu de : *avec des filles* — « avec des *gaupes* ». — Cf. l'épitaphe que Baudelaire s'était composée très jeune (p. 14).

— l. 13 : après *Socratès* : « (*Socrate, Diogène, Lucullus et Chodruc-Duclos*) ». — Cette parenthèse indique évidemment l'intention d'emprunter, pour le caractère de Socratès, quelques traits aux personnages cités. — Chodruc-Duclos, du fait de sa mort (juin 1842), venait d'occuper les journaux.

— l. 14-21 : ... *parlent de la mort... votre impure... raffole du rouge, la couleur du sang et du vin... Philosophie... en face des créanciers*, autant de traits baudelairiens. On peut conjecturer que Socratès et Idéolus, dans les intentions de notre poëte, devaient incarner deux aspects de sa propre personnalité.

Après *les Créanciers :* « (Les Souliers de Socratès sont pointus). »

— l. 26 : au lieu de : *par respect pour la censure* — « par respect *pour la morale et* la censure ».

— l. 29 : au lieu de : *Il se contente d'un couteau de cuisine...* — « Il se contente du couteau *de madame Collet...* » — On sait qu'en 1841 Louise Colet (et non Col*l*et), pour se venger de certaines piqûres des *Guêpes*, avait frappé Alphonse Karr avec un couteau, et que le spirituel pamphlétaire, pour toutes représailles, avait suspendu l'arme dans son cabinet en l'accompagnant de cette inscription : « *Donné par Mme Colet, dans le dos.* »

Pages 51, l. 5 : *Misérable, tu ne l'aimais pas !* — On peut se demander le sens exact de ce cri, où les auteurs sans doute pensaient atteindre le sublime, cf. la réplique finale d'Antony (1831) : « Elle me résistait, je l'ai assassinée ! » ou plutôt encore la réplique de

MANOËL. — Personnages (p. 49, l. 4-5) :
Manoël, jeune poëte.
Antonio, ami de Manoël.
Catalina, courtisane, maîtresse d'Antonio.
Le Vieux Maître, ami et commensal de Manoël.
L'Ingénue, pupille du Vieux Maître.
[La dénomination des deux derniers personnages est de l'invention de M. Mouquet.]

Camille à l'héroïne de *Béatrix* (Balzac, éd. Conard, V, p. 206) : « Tu l'aimes, et tu peux lui résister!... Ah! tu ne l'aimes pas. » Faut-il l'entendre ainsi qu'un reproche égoïste de Nobilis et comme si on lisait : « Tu es une misérable, puisque tu m'as trompé alors que tu ne l'aimais même pas ! » ou y voir une revendication des droits de la passion, tels que les concevaient les romantiques, c'est-à-dire à ce point légitimes qu'ils s'imposent même à l'amant trahi? Nous croyons pour notre part que la dernière interprétation serait la meilleure.

Acte I

P. 52, v. 4 : *Triompher dans l'orgueil* l'artiste satisfait!

— v. 5 et suivants ...*luttes intérieures... deux hommes...* Cette idée revient très souvent chez Baudelaire, et c'est aussi à elle que son personnage doit une bonne partie de son pathétique. Cf., dans *Les Fleurs du Mal*, l'antithèse des titres : *Spleen et Idéal*; dans *L'Art romantique*, ce que l'auteur écrit des suggestions dont lui semble gros l'*Homo duplex* de Buffon (p. 409), etc. Cf. encore Racine, *Cantique III, plaintes d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au-dedans de lui-même :*

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un...

dont la 2me strophe apporte une image dont Baudelaire semble s'être souvenu dans les vers 7-8 :

Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

— v. 10 : Gardant avec la foi *les* vertus d'un apôtre ;

Manoël : Acte I. — *Le cabinet de travail de Manoël.* — Scène i. Manoël, le Vieux Maitre.

v. 1-4 : Allons! Toujours *des mots!* Un *travail* de manœuvre!
Rien de ce que rêva *l'écrivain* de son œuvre!
Des mots! Des sons! Du vent! Et rien de ce qui fait
Notre esprit glorieux, notre cœur satisfait!...

v. 5-6 : Identiques.

v. 7 : Le premier, contrepoids du *poëte* fervent,

v. 8-9 : Identiques.

v. 10 : Gardant, *sans* la vertu, *des croyances* d'apôtre.

v. 11 : Identique.

v. 12 : *La honte ouvrant la porte aux* découragements;

v. 13 : Identique.

— v. 14 : Et *nous* ferait *parfois soulever des* murailles.

— v. 15 : Cf., pour l'idée, *la Voix*, dans LES FLEURS DU MAL (p. 280).

— v. 16 : De gloire, de génie et d'*immortalité*,

M. Mouquet écrit au sujet de ce vers, incomplet dans *Manoël* et dont la correction de Baudelaire : *et de banalité*, dénonçait le ridicule : « Baudelaire se moque de Prarond qui n'a trouvé qu'*immortalité* pour le compléter. » Mais il ne prouve point que Prarond eût apporté *immortalité*, et l'on peut croire aussi bien par conséquent que c'est de soi-même que Baudelaire se moquait ici. En tout cas, on ne saurait considérer cette correction-là comme sérieuse, et c'est pourquoi nous avons cru devoir la placer entre crochets.

P. 53, v. 18 : Pouvoir mystérieux *sur une* âme insensée,

— v. 26 : Estomac que jamais *n'emplit une* bouteille !

— v. 27 : Esprit *avec* le bras de l'Hercule Farnèse,

Une première correction de Baudelaire avait donné :

Esprit *qu'orne* le bras de l'Hercule Farnèse.

— v. 28-32 : O sage et *vraiment* sage, allons! dors à ton aise!
O grand Bonarotti; que ta triple auréole,
Pendant les *longues* nuits d'où le sommeil s'envole,
A fait courir de fois, pauvre chétif enfant,
Ma jeune ambition vers *un* but triomphant !

MANOËL.
v. 14 [ ] : Et nous ferait parfois *repousser* des murailles,
v. 15 : Identique.
v. 16 : De gloire, de génie. . . . .
v. 17-20 : Pouvoir mystérieux qui rend l'âme insensée,
Qui nous crie : « Ouvre au ciel les yeux de *ta* pensée !
Contemple sous le jour d'un *firmament* nouveau
Les types de beauté couvés dans *ton* cerveau. »

Cf. *LES FLEURS DU MAL, la Mort des Artistes :*

Avant de *contempler* la grande créature
. . . .
C'est que la Mort, planant comme un soleil *nouveau*,
Fera s'épanouir les fleurs de leur *cerveau !*

Il est certain que la version de *Manoël*, pour ce passage, est plus proche du texte des *Fleurs* que celle d'*Idéolus*, et ceci est pour faire penser qu'il peut y avoir dans *Manoël* quelques vers revus encore par Baudelaire *après* la rédaction d'*Idéolus*

Pour le vers 30, cf. *Les Fleurs du Mal*, *Remords posthume :*

Durant les *grandes* nuits d'où le somme est banni,

avec la correction apportée par l'édition de 1868 :

Durant les *longues* nuits d'où le somme est banni,..

P. 53, v. 35 : Quel ventre, et quelle tête ! *Ah !* que c'est *triste* à voir !

P. 54, v. 48 : Dont *cette* tête était le centre et le soleil.

— v. 54-55 : Cet éloge du *Vin* n'est assurément pas pour surprendre de la part de Baudelaire, qui ne lui a pas consacré moins de cinq pièces dans *LES FLEURS DU MAL* et l'a encore chanté dans *LES PARADIS ARTIFICIELS.*

— v. 59-61 : Du seigneur Nobilis te réclame ce bloc
D'où ta main fait jaillir une source du roc.
La Nymphe au *bord des eaux doit être un peu* penchée.

M. Mouquet a rapproché de ce dernier vers un passage du *Jeune Enchanteur* (1846) :

« Un jeune amour, *penché galamment* à son oreille... » (*Petits Poëmes en Prose*, p. 183).

— v. 64 : Étale en son ampleur un luxe exagéré !

Autre rapprochement intéressant, signalé par M. Mouquet :

Sa robe exagérée en sa royale ampleur.
(*Les Fleurs du Mal*, *Danse macabre.*)

— v. 66 : De ces chastes primeurs que vous savez traduire
P. 55, v. 76 : *En courses sans succès* fait *épuiser* les jours !
— v. 81-83 : En dépit *de la mode et de ce goût* infâme
Qui voudrait avilir l'art ainsi qu'*une* femme,
En dépit des muguets dont le goût libertin

Manoël

v. 21-22 : Identiques.
v. 23-24 : Pour que sur le granit. . . . .
On écrive un beau jour : *Ici gît Manoël.*
v. 25-26 : Identiques.

Au vers 26 cesse la numération commune aux deux textes. Celle qui figurera désormais aux Concordances *sera empruntée à* Idéolus.

v. 27-71 : *Pas de concordance.*
v. 72-80 : Identiques sauf :
v. 74 : . . . . et combien c'est chimère
v. 81-84 : *Pas de concordance.*

P. 55, v. 85 : Cf. l'*Épilogue* des PETITS POËMES EN PROSE (p. 179) :

Je voudrais m'enivrer de l'*énorme catin*

— v. 86 : Toucher avec *prudence* aux choses qu'on ébauche,

P. 56, v. 101 : Tout beau! dans vos discours, beaux *jeunes gens* moroses,
— v. 105 : *Quant au jeu*, l'autre soir, je voyais sur ma table

— v. 109ª-111ª : Entièrement de la main de Baudelaire. Ils ne comptent pas dans la numération, ayant été ajoutés. — M. Mouquet, avec raison, a rapproché le v. 110ª d'un passage de *la Fanfarlo*, v. notre édition des *PARADIS ARTIFICIELS*, p. 275, l. 7-20.

— v. 112ª-109 : Ancienne version, de la main de Baudelaire, biffée :

Comme Jupin se prendre aux cheveux les Césars.
Jupin a ses plaisirs.

— v. 112 : Pour tout ce qu'ici-bas les *petits* orgueils font,
— v. 125 : *A propos*, ce beau soir que du diable la haine

— v. 133-134 : Cf., pour les rimes, *LES FLEURS DU MAL*, p. 174 :

La servante au grand cœur dont vous étiez *jalouse*
Et qui dort son sommeil sous une humble *pelouse*,

P. 58, v. 135-136 :

Et dont l'adroit coup d'œil *reçu* par cent rivaux
Aussitôt qu'elle chante enlève les bravos.

v. 85-89 : Identiques.
v. 90 : Taillant *des mots* impurs sous *ma plume* lubrique.
v. 91 : En orner les *rayons* de quelque étrange lieu.
v. 92 : *Pas de concordance.*
v. 93-95 : Allons, mon cher *ami*, sois sublime à ta guise !
Cependant. . . . .
. . . .
v. 96 : Parbleu ! *tes* larges mains sont deux grands entonnoirs.
v. 97-98 : Identiques.
v. 99 : *Et*, le soir, *ton* gousset résonne-t-il un peu,
v. 100 : Identique.
v. 101-108 : *Pas de concordance.*
v. 109ª-110 : *Pas de concordance.* C'est M. Mouquet qui a introduit ces vers-là dans le texte *de* Manoël (v. *Œuvres en collaboration*, p. 10). — Cf. le vers 110ª à :

Ainsi *dans* la forêt où *mon* esprit s'*exile*...
(*LES FLEURS DU MAL, le Cygne.*)

v. 111-122 : Identiques, sauf un blanc pour le 1er hémistiche du v. 120.
v. 123-132 : *Pas de concordance.*
v. 133-136 : Identiques.

M. Mouquet a rapproché ces vers des suivants :

Ou, de sa harpe d'or éveillant cent *rivaux*,
Ne voir rien qu'un sourire entre tant de *bravos*.
(Sainte-Beuve, JOSEPH DELORME, *Ma Muse*.)

P. 58, v. 140 : Cf. :

Tu poses doucement ton corps sur une natte.
(*LES FLEURS DU MAL*, *A une Malabaraise*.)

— v. 148 : M. Yves-Gérard Le Dantec (*N. R. F.*, 1er août 1928) l'a rapproché à juste titre du suivant :

Et ferme ton oreille à ce *bourdonnement*.
(*LES FLEURS DU MAL*, *le Crépuscule du soir*, texte de 1855.)

P. 59, v. 157 : Que de ses hauts atours *vous allez* pouvoir faire
— v. 159 : Salut, mon jeune ami. — *Monsieur*, je suis confus.
— v. 162 : *Mais* ces deux qualités font vite connaissance.
— v. 167 : Au moins par un côté *je puis vous* ressembler!
P. 60, v. 168 : Sur ce point, Monseigneur, *on* ne peut l'égaler.
— v. 172-176 : Malgré chypre et *porto* votre esprit affermi
Ne se perd pas toujours *dans* des sentiers arides.
Eh bien ! Idéolus, voilà déjà les rides!
Vous travaillez donc trop ?... Vous *veillez donc bien tard?*
— Railleuse sans pitié d'un *pauvre* amour *bâtard*,
— v. 180 : A-t-il mis *sur* mon front la couleur du métal ?
P. 61, v. 185 : Sont des *tissus* de fleurs. — La tristesse a des charmes.
— v. 188 : *Ah ! tiens*, voilà ma main... — Et voilà votre cou !
— v. 191 : On dirait à le voir, *s'il gardait son* sang-froid,
— v. 193-194 : *Vous paraissez distrait? — Cette* esquisse *est* parfaite!
De *l'achat de* ce groupe un roi se ferait fête.

v. 137-141 (les trois premiers pieds) : *Pas de concordance.*
v. 141 (à partir du 4e pied)-142 : Identiques.
v. 143-144 : Et qu'au travail sans cesse...
Pour qui. . . . .
v. 145 : *Pas de concordance.*
v. 146-148 : Identiques.
v. 149-160 : Pas de concordance.
v. 161-162 : Identiques
v. 163-164 : *Pas de concordance.*
v. 165 : Identique.
v. 166 : *Mais. quelquefois*, je m'y prends dès la veille!
v. 167-168 : Identiques.
v. 169-173 : *Pas de concordance.*
v. 174-175 : . . . . *Manoël*, voilà déjà les rides.
. . . . Vous êtes *toujours* beau.
v. 176-178 : Identiques.
v. 179 : Et moi, suis-je changée ?. . . . .

P. 62, v. 195 : C'est *encore* une *étude*, une *ébauche*...

— v. 197-198 : *Le pape||Aime les nudités* est de la main de Baudelaire.

— v. 201 : Dans le ms. il y manque un pied :

Qu'est-ce ci, cher ? — Quoi ? — Cette loque rougie ?

M. Mouquet y a pourvu en imprimant : « Qu'est-ce (*ce*)ci, cher ? » Nous croyons notre expédient meilleur.

P. 63, v. 204-205 : Combien *il s'est moqué* de ces sottises-là.
— *Boit-il toujours beaucoup ?* — Votre mouchoir, Madame,

— v. 208 : Il est de la main de Baudelaire.

— v. 209 : *Cholérique*... Orthographe conforme à l'étymologie du mot. Nous n'y avons donc pas vu un *lapsus*.

P. 63, v. 209 : *Vous vous fâchez déjà ?*... — Des reproches ! La pièce
— v. 211 : Mais bah ! — *Voudriez-vous prendre l'air* dans *la* cour ?
P. 64, v. 216-217 : Serait-ce *du* Giorgione ?... — Non, c'est un Titien.
— *Pour moi* je les préfère à l'école romaine.
— v. 223 : Toujours *aussi* bouffon ! — Vous ne croyez donc pas ?
P. 65, v. 225 : *Jeune* tête de fou, *vieille* tête de sage,

Le vers retenu dans le texte est tout entier de la main de Baudelaire.

— v. 229 : *Achetez-vous toujours* des fleurs à la Madone ?

Même observation que pour le vers 225.

— v. 233 : A mon *petit* souper, j'aurai quelques personnes,

v. 180-208 : *Pas de concordance.* — V. ŒUVRES EN COLLABORATION, p. 10.
v. 209 : Identique
v. 210-211 : . . et déjà m'intéresse
Mais bah ! . . . . . .
(V. ŒUVRES EN COLLABORATION, p. 10.)
v. 212-234 : *Pas de concordance.*
v. 235-236 : . . . . Madame .. — Et puis on dansera
Puis-je compter sur vous ? — *Don Alvar* y sera ?
M. Mouquet (ŒUVRES EN COLLABORATION, p. 11) fait remarquer que le *Théâtre sous l'orme* de Prarond (Lemerre, 1898) contient une comédie intitulée *la Dent de sagesse*, dont l'action se passe au XVIII[e] siècle, et dont plusieurs personnages portent les noms qu'on voit ici : Manoël, poète, don Alvar, etc.
v. 237-241 Identiques

P. 66, v. 242-245 : Restez, ma belle enfant ! *Mon Dieu*, quelle satire
Feraient de nos *beautés* si prudes à présent
Cette rougeur subite et cet œil *séduisant*.
— *Empoisonneur damné* ! — Vos yeux, ma Cydalise,

M. Mouquet a rapproché le v. 247 du suivant :

Tes yeux sont la citerne où boivent mes ennuis...
(LES FLEURS DU MAL, *Sed non satiata*.)

P. 67, v. 250-251 : Des groupes commandés pour son *petit* théâtre ?
Ils sont là. — Je vous suis. — *Délirante* en tout point.

P. 68, v. 260 : C'est mon tuteur, Madame. — Vous avez *dix-sept* ans...

P. 69, v. 275 : *Dans deux mois, n'est-ce pas?* — *Comptez sur* tous mes soins.

P. 70, v. 283 : Ne bougez *point* d'ici : Socratès nous suffit.

P. 71, v. 294 : Que la *briser* du pied comme *une chose vile*.

ACTE II.

Nous l'avons dit plus haut (p. 444), le ms. aut., pour cet acte-là, ne présente aucune correction de la main de Baudelaire. Nous nous bornons donc ici à quelques observations ou rapprochements.

v. 242-243 : . . . . Quelle noble satire
. . . .
(v. ŒUVRES EN COLLABORATION, p. 10).
v. 244-247 : Identiques.
v. 248-256 : *Pas de concordance*.
v. 257 : *Manoël*, mon enfant, vous trouve donc jolie ?
v. 258-260 : *Pas de concordance*.
v. 261-262 : Identiques.
v. 263-264 : Notre jeune *poète* — on est si perverti ! —
Manoël, *nous* dit-on, vous aime ?... On a menti,
v. 265 : Identique.
v. 266-267 : *Manoël* est *très* beau, vous êtes *assez* fraîche.
On résiste à me croire... *Et* quel mal, entre nous,
v. 268 : Identique.
v. 269 : Madame, je ne sais . . . .
v. 269 (2ᵉ hémistiche) — 283 : *Pas de concordance*.
v. 284-287 (1ᵉʳ hémistiche) : Identiques. Mais ces vers sont placés après ceux qui correspondent aux vers 290-294 d'*Idéolus*.
v. 287 (2ᵉ hémistiche) — 289 : *Pas de concordance*.
v. 290-294 : . . . . . . *Le* feu qui me dévore,
C'est le sombre dépit du *poète* impuissant
Qui voudrait dans *ses vers* faire couler son sang
Et ne peut, s'incarnant pur esprit dans *des phrases*
. . . . *emphases*.
v. 295-303 : *Pas de concordance*.
v. 304 : Identique.

Page 74, v. 43-58 : Dans les ŒUVRES EN COLLABORATION, p. 10, M. Mouquet écrit que cette tirade d'*Idéolus* « a un accent baudelairien si incontestable » qu'il l'a insérée dans les fragments de *Manoël*, « malgré qu'elle ne se rencontre que dans *Idéolus* ».

Page 75, v. 57-58 : Cf., pour l'idée :

Ces jeux, ces cliquetis de fer sont les vacarmes
D'une jeunesse en proie à l'amour vagissant
. . . .
Afin d'éterniser l'ardeur de notre haine.

(LES FLEURS DU MAL, *Duellum*.)

Page 76, v. 80 : Cf. :

Un Ange sonne la victoire...
. . . .
Le son de la trompette est si délicieux,

(LES FLEURS DU MAL, *L'Imprévu*.)

— v. 87-92 : Cf. *De l'Essence du Rire* (CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES), *passim*. — On sait que, pour Baudelaire, le rire est satanique.

v. 1-42. Pas de concordance, mais les deux tirades suivantes qui, nous l'avons dit, ne nous semblent pas attribuables à Baudelaire :

Sans doute, et je le sais, la vieillesse est morose.
Je me rends bien justice ; on ne voit guère en rose
Les choses de ce monde, alors que sur les yeux
Soixante ans ont posé des verres sérieux.
Le respect, triste empire, est-il exempt de crainte,
De défiance ? Non ! Mais nous devons sans plainte,
Vieux, souffrir ce qu'au temps de nos étourderies
Nous avons fait souffrir aux raisons aguerries.
Quand on a dix-huit ans, dame ! on n'est pas tenu
A capitaliser fonds avec revenu.
La sagesse, trésor des vieillards de notre âge,
Ce serait avarice...

Jeune homme, votre père,
— Qu'il ignore sa honte entre vos mains, Seigneur ! —
En mourant, m'a laissé le soin de votre honneur.
Et je le défendrai, ce bien de sa famille,
Comme quand vous deviez l'apporter à ma fille !
Oui, je le défendrai contre son propre fils !
Et vous m'écouterez, sachant que cet avis
Vous vient d'un lit de mort . . . . . .

v. 43-53 : Identiques.
v. 54 : Que *l'amour furieux dont la sœur est* la haine,
v. 55-58 : Identiques.

Page 77, v. 101 : M. Jean Pommier en a rapproché :

> Ce souvenir n'est point pâli.
> (*Les Fleurs du Mal*, *Confession.*)

— v. 102 : M. Mouquet en a rapproché :

> Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.
> (*Ibid.*, *Je n'ai pas oublié, voisine de la ville...*)

LA FIN DE DON JUAN, p. 79.

Fragment de scénario publié pour la première fois par Eugène Crépet (auquel l'avait communiqué M. Alfred Piat, « bibliophile des plus distingués ») dans son Charles Baudelaire, *Œuvres posthumes...*, 1887, p. 30-32. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 137-139.

Nous en avons jadis revu le texte sur le ms. aut. que possédait le regretté Éd. Champion, et qui avait appartenu à Poulet-Malassis (nº 11 du Catalogue de sa bibliothèque, *Autographes*).

En présentant ce fragment, Eugène Crépet écrivait :

C'est surtout le choix du sujet qui nous fait regretter de ne posséder que cette esquisse abandonnée dès la première heure... Le poète des *FLEURS DU MAL* avait, certes, qualité pour peindre, lui aussi, cette grande figure qui a inspiré tous les maîtres de la poésie, de la mélodie et du théâtre. « Rien de plus beau que le lieu commun ! » a écrit quelque part Baudelaire. Quelle magnifique occasion il trouvait là de prouver triomphalement, par un nouvel exemple, cet axiome de haute esthétique !

Le fragment de scénario que nous publions est si court qu'il ne permet même pas d'entrevoir les linéaments rudimentaires d'une intrigue. Les principaux personnages sont à l'état d'embryons. Le seul qui ait une physionomie nettement indiquée est un intendant, « personnage froid, raisonnable et vulgaire, ne parlant sans cesse que de vertu et d'économie ». La phrase qui suit est bizarre, mais porte bien la marque caractéristique de Baudelaire : « Il associe volontiers ces deux idées. C'est une espèce d'intelligence à la Franklin ; c'est un coquin comme Franklin. »

v. 59-110 : *Pas de concordance.*

On ne possède comme renseignements sur ce morceau que ce qu'on lit dans les *Baudelairiana* d'Asselineau (E.-J. Crépet, Messein, 1907, p. 294) :

Les projets les plans d'ouvrages de théâtre n'ont été la plupart du temps pour Baudelaire qu'un prétexte pour fréquenter et causer avec des gens qui lui plaisaient... Ainsi l opéra où devaient se rencontrer Don Juan et Catilina, et dont il abusa pour aller flâner des journées chez Roqueplan. La pièce était toujours toute faite. Mais ce qui arrêtait tout, c'était un accessoire, un détail de décoration, un arbre des colonies qu'il fallait absolument faire copier. Pour l'opéra, l'obstacle était M. Émile Douai [1], auteur de symphonies jadis jouées chez Valentino, et que Baudelaire voulait absolument pour musicien. Où trouver M. Émile Douai ? Cela pouvait aller longtemps, et, en attendant, les conversations allaient leur train. Je ne sais si Nestor [Roqueplan] a jamais pris au sérieux l'opéra de Baudelaire, lequel du reste fut changé sur la fin en ballet.

Roqueplan ayant présidé aux destinées de l'Opéra depuis 1847 jusqu'à 1854, il semble, d'après le dire d'Asselineau, que ce soit à cette période-là qu'il convienne de rapporter *la Fin de don Juan*, — d'autant que, dans une lettre à Mme Aupick en date du 26 mars 1853, on trouve quelques lignes qui pourraient bien y avoir rapport :

Ce n'est pas tout. — L'Opéra, — le directeur de l'Opéra me demande un livret d'un genre nouveau, pour être mis en musique par un nouveau musicien en réputation. Je crois même qu'on l'aurait peut-être fait faire par *Meyerbeer*. C'était une bonne fortune, peut-être une rente perpétuelle. Il y a des gens de cinquante ans, et d'une réputation faite, qui n'ont jamais obtenu une pareille faveur. — Mais la misère et le désordre créent une telle atonie, une telle mélancolie, que j'ai manqué tous les rendez-vous.

Par bonheur, je n'ai pas reçu un sol.

On trouvera dans le texte (p. 101) une liste de pièces projetées où figure *Un drame sur les Bohémiens* qui s'identifiait peut-être avec *la Fin de don Juan*, et aussi, aux *Fragments* (tome II), la note suivante :

La galerie de statues ou de tableaux pour le nouveau don Juan,

note qui semble bien avoir rapport à un nouveau plan du drame en projet.

1 C'est Émile Touai qu'écrivait Asselineau. Mais c'est sûrement *Douai* qu'il faut lire ; v. F.-J. Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

Page 79, l. 3-4 : *Don Juan arrivé à l'ennui et à la mélancolie.* Cf. quelques lignes sur ce personnage-type dans le *Choix de Maximes consolantes sur l'Amour* (tome II). L'ennui et la mélancolie semblent bien, en effet, l'étape suprême du flâneur artistique.

— l. 4-5 : *Son principal domestique... que je veux nommer autrement que Leporello ou Sganarelle,...* Évidemment parce que le domestique de don Juan s'appelle Sganarelle dans *le Festin de Pierre* (Molière), et Leporello tant dans *Une matinée de don Juan* (Musset, 1833) que dans le *Don Juan* de Mozart et l'*Albertus* de Théophile Gautier (1831).

— l. 10 : *C'est un coquin comme Franklin.* Cf. *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. XIV :

Franklin, l'inventeur de la morale de comptoir, le héros d'un siècle voué à la matière.

Page 80, l. 10-11 : *La Statue, colosse fantastique, grotesque et violent, à la manière anglaise.* La Statue se retrouve dans *Don Juan aux Enfers* (*LES FLEURS DU MAL*, p. 30) :

Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir ;

Pour la façon dont Baudelaire comprenait le comique anglais, v. *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 431-435.

— l. 11-12 : *L'ombre de Catilina, un ange...* Baudelaire semble s'être intéressé particulièrement à la figure de ce conspirateur, v. son nom à l'*Index*.

L'IVROGNE, p. 82.

Scénario publié dans le Charles Baudelaire, *Souvenirs, Correspondances...*, 1872, p. 46-56. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 153-161.

Ces deux textes n'en font qu'un.

On lit dans le *Baudelairiana* d'Asselineau (E.-J. Crépet, p. 293-294) :

A un souper où il [Baudelaire] récita *le Vin de l'Assassin* [*FLEURS DU MAL*, p. 187], l'acteur Tisserant lui suggéra l'idée d'en faire une pièce en deux actes où lui, Tisserant, jouerait le principal rôle. Il fut quelque temps question de ce drame, intitulé longtemps *l'Ivrogne*, qui plus tard

prit de grandes proportions. Il devait y avoir un décor de port de mer, devant un cabaret de matelots, tout encombré de curiosités rapportées des îles, de perroquets, de singes, etc. C'était une scène d'ivrognerie maritime et soldatesque. J'ai vaguement souvenir que dans la dernière gestation le drame était devenu quelque chose comme un tableau d'ivrognerie cosmopolite. Rouvière devait prendre le rôle de l'ivrogne. Un jour que Baudelaire lui racontait une des principales scènes du rôle, où l'ivrogne, après avoir tué sa femme, éprouvait un retour de tendresse et l'envie de la violer, la maîtresse de Rouvière se récria contre l'atrocité de cette situation. « Eh! Madame, lui dit Baudelaire, tout le monde en ferait autant. Et ceux qui ne sont pas ainsi sont des originaux[1] ! »

Le souper (chez Philoxène Boyer) dont parle ici Asselineau semble, d'après le contexte, avoir eu lieu environ 1853-1854. D'ailleurs, on possède, en date de cette dernière année, une lettre de Tisserant (publiée dans « le Pincebourde », p. 42-45)[2] où l'acteur, auprès duquel le poëte était revenu, l'encourageait fortement à donner corps à son projet :

...Venez me voir quand vous voudrez, le plus tôt sera le meilleur.

...Allongez les jambes de votre intelligence, et venez faire un tour dans le grand drame.

La base dont vous me parlez est solide : la *rêverie*, la *fainéantise*, la *misère*, l'*ivrognerie* et l'*assassinat*; avec ces cinq notes-là, on peut faire une mélodie terrible.

Si j'ai assez de savoir pour être votre guide, je suis tout à vous... à défaut de Frédérick Lemaître, comptez sur mon audace et mes efforts. Si vous avez besoin d'un ami qui aime votre œuvre, comme vous l'aimez vous-même, comptez, oh! comptez sur moi!...

Quant à mon camarade Laferrière, je le crois artiste, mais je ne sais si ses moyens se prêteraient à une transformation radicale...

...De l'audace! de l'audace! de l'audace! et *tout de suite!!*

Le canevas que nous donnons ici est tiré de la réponse que Baudelaire fit à cette lettre de Tisserant, réponse datée du 28 janvier 1854.

1. J'ai recueilli jadis, de la bouche de Nadar, à qui je cède la parole, une autre anecdote à rapprocher de celle-là :

Rouvière habitait rue Corneille, et Baudelaire allait fréquemment l'entretenir des progrès de *l'Ivrogne*. Une fois, le maître du logis étant absent, le poëte se trouve en face de deux dames inconnues. N'importe ! il se présente et leur raconte son drame par le détail. Il obtint un beau succès ce jour-là, et dont il tirait les meilleurs présages, — surtout quand, essayant l'effet d'un changement dans son scénario, il prononça doucement : « Alors, il lui écrase la tête avec un pavé. »

2. On la trouvera reproduite chez E.-J. Crépet, p. 433-435

C'est là, avec la courte note qui le suit dans notre texte, tout ce qui nous est parvenu de *l'Ivrogne*. En revanche, la correspondance de notre poëte montre un assez grand nombre de passages ayant trait à ce projet, aux espoirs qu'il y mettait, aux acteurs et directeurs auxquels il le soumit, ou à la légitime méfiance qu'il avait de ses moyens dramatiques. Voici les principaux :

J'ai reçu de vous une lettre... qui contient un gros paquet de compliments. Attendez donc que je les aie mérités. Nous verrons plus tard s'il y a lieu pour moi d'être loué ; du reste, je sens très bien que je vais faire sur moi-même — et cela aura été, il faut le dire, à votre instigation — une grande épreuve. — Dans peu de temps d'ici, je saurai si je suis capable d'une bonne conception dramatique. (*A Tisserant*, préambule au canevas, 28 janvier 1854.)

Il m'est arrivé quelque chose d'heureux, qui peut avoir dans peu de temps de très grandes conséquences... Aussi bien je pourrais te dire en deux mots de quoi il s'agit : c'est d'un grand drame en cinq actes pour *l'Odéon*... La vérité est que je n'ai pas lu mon *scénario* à la direction ; mais c'est le principal acteur de l'endroit qui a exigé, pour ainsi dire, que je fisse cela pour lui, et la vérité est que je me suis tiré de la construction de cette grosse machine avec une habileté que je ne me connaissais pas. Mais il ne faut pas se faire illusion. Il faut maintenant *écrire la pièce*, puis il y a *le directeur*, et puis la censure, et puis M*** [1], qui est une brute. Par bonheur, l'acteur en question est un acteur à recettes; de plus, il est au mieux avec l'autorité, — du moins, je crois l'avoir deviné, — et enfin il m'a affirmé que mon œuvre était fort bien construite. (*A sa mère*, 31 janvier 1854.)

Je veux en finir ce mois-ci avec tout l'arriéré... — très particulièrement avec le *drame*, que je veux finir avant la fin de *la saison de l'Odéon et le départ de Tisserant pour la province*. (*A la même*, 8 mars 1854.)

Peut-être est-ce aussi à *l'Ivrogne* qu'a rapport cet écho, emprunté au *Figaro*, numéro du 27 février 1859 :

Ch. B. (*sic*), un poëte qui se distingue par des antipathies et des prédilections singulières, a particulièrement en horreur les vaudevillistes.
Un de ces messieurs l'abordant sur le boulevard :
— Quand jouera-t-on, lui demande-t-on, vos cinq actes à l'Odéon ?
— Très prochainement.

1. M***. — La lettre du 31 janvier 1854 est de celles qui manquaient à la correspondance autographe de Baudelaire avec sa mère, quand elle passa dans nos mains. Il nous est donc impossible de remplir le blanc.

— Est-ce en vers ?

— Non, c'est en français, et, dame ! vous autres, vous prendrez peut-être ça pour des vers !

La correspondance n'explique point la rupture des pourparlers engagés avec Tisserant et Alphonse Royer, le directeur de l'Odéon à cette époque-là, mais elle en accuse de nouveaux, ouverts bientôt par ailleurs, et semble témoigner d'un sérieux effort de la part du jeune dramaturge :

Il est maintenant question du drame [1] pour la Porte Saint-Martin. (*A sa mère*, 18 mai 1854.)

Le directeur de ce théâtre était alors Marc Fournier, qui — nous l'avons dit dans notre édition des *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 474 — avait jadis consacré un article assez chaleureux au *Salon de 1846*.

Je vais être obligé de m'occuper de mes *scénarios* avec activité, pour pouvoir emprunter 1.000 ou 2.000 francs. Je n'en suis plus *aux plans*, dont la simple exposition te ferait plaisir, dis-tu, j'en suis à l'exécution journalière forcée, et obligé de prendre brusquement l'habitude du travail régulier. — Je veux absolument, à travers cette insupportable fatigue de traduction [Poe], trouver du temps pour faire mes scénarios de drame. (*A sa mère*, 25 juin, 21 et 28 juillet 1854.)

Il semble même que le plan de la pièce avait assez vivement intéressé Marc Fournier pour que celui-ci voulût y mettre la main :

La question de savoir, quant au premier drame, s'il sera joué à la *Porte Saint-Martin*, avec la collaboration du directeur, sera vidée dans les premiers jours de septembre. (*A la même*, 22 août 1854.)

Le même billet nous montre son auteur s'employant à faire entrer à la Porte Saint-Martin une actrice — vraisemblablement Marie Daubrun — malgré l'opposition de Mme Fournier, *alias* Delphine Baron.

Fut-ce quelque dissentiment survenu à cette occasion qui mit fin à son projet de collaboration avec Marc Fournier ? Nous l'ignorons. Ce qui est certain, c'est que bientôt Baudelaire, renonçant à la Porte

1. Il semble bien qu'il s'agisse de *l'Ivrogne*. Cependant il sera question plus loin de *plusieurs* scénarios, et Baudelaire était alors plein de projets. Une réserve s'impose donc quant à l'identité de la pièce en cause.

Saint-Martin, offrait son drame à Philibert Rouvière, alors pensionnaire d'Hostein [1], directeur de la Gaîté.

Sachant que M. Hostein le garderait avec joie s'il avait un bon drame adaptable à son talent, je me suis mis à la besogne, et je suis convenu avec lui — c'est-à-dire avec Rouvière — de lui donner les premiers éléments d'un mélodrame psychologique sur l'*ivrognerie*, lui laissant le soin de le patronner et de le faire adopter. Si je réussis à tirer — comme je le crois, comme je l'espère, — l'épouvante de l'eau-de-vie, et si M. Hostein n'adopte pas mon idée, — ou si M. Rouvière est occupé ailleurs, — j'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra et *lui seul* jouera cet ouvrage [2]. (*A Paul de Saint-Victor*, 22 octobre 1854.)

Puis il s'ingéniait à fournir à Hostein une raison de garder Rouvière, en lui suggérant de monter une pièce de Diderot alors quasi inconnue, *Est-il bon, est-il méchant?* où le grand acteur pourrait trouver « un développement tout nouveau pour son talent », et ajoutait :

Et maintenant, permettez-moi, monsieur, de profiter de l'occasion pour vous avouer que depuis longtemps je rêve à un drame aussi terrible et aussi singulier qu'on peut le désirer, et que, dans les rares moments où je puis y travailler, j'ai toujours devant les yeux l'image de votre étrange acteur. Il s'agit d'un drame sur *l'ivrognerie*. Ai-je besoin de vous dire que mon ivrogne n'est pas un ivrogne comme les autres ? (8 novembre 1854.)

Là-dessus, Hostein répondait presque aussitôt (19 novembre, sa lettre, parue pour la première fois dans « le Pincebourde », a été repro-

1. On trouve dans « le Pincebourde », p. 57-5[illegible], une note rédigée par un M. Le Maréchal d'où il résulte que c'est son auteur qui aurait mené Baudelaire chez Hostein et au cours d'un entretien qu'auraient été traitées les questions de la pièce de Diderot et de *l'Ivrogne*. Nous n'avons aucune raison de mettre en doute l'assertion de M. Le Maréchal, dont nous ne savons rien sinon qu'un exemplaire des *Fleurs du Mal*, 1re éd., lui fut dédié — c'est celui qu'a illustré Rodin — et qu'il se trouve nommé dans une lettre de Baudelaire en date du [illegible] juillet 1860. Mais nous ne pouvons nous défendre de nous étonner : 1° que dans sa note il ait placé cet entretien en 185[illegible]-1857, alors que les lettres échangées entre Baudelaire et Hostein sont de 1854 ; 2° que ceux-ci, dans leur correspondance, ne se soient référés audit entretien.

2. L'enthousiasme que Baudelaire montrait pour Rouvière, loin de réjouir les amis de ce bel artiste, les alarmait. On voit Champfleury, lui aussi grand admirateur de Rouvière qu'il avait peint dans *le Comédien Trianon*, écrire à cette époque :

« Baudelaire a également accroché Rouvière de son côté ; mais je tremble pour le comédien. Baudelaire s'imagine toujours avoir fait un drame, un roman ou poème ; et le tout consiste dans un titre plus ou moins original qui court Paris pendant deux mois et qui est remplacé par un autre à un moment donné. Baudelaire fait tourner la tête à ce grand comédien déclassé. » Jules Troubat, *Une amitié à la d'Arthez*, p. [illegible]93.

duite par E.-J. Crépet, p. 373-375) en déclinant l'invitation de monter la pièce de Diderot, mais en offrant tous ses bons offices pour *l'Ivrogne*.

Et Baudelaire, une fois de plus, s'exhortait à se mettre enfin au travail :

> Des amis me font comprendre que si je ne me dépêche pas, quant à mes projets de drame, pour lesquels on est bien disposé, il puisse m'arriver un de ces accidents qui m'ont si souvent désolé, et qui laissent un regret persistant. (*A sa mère*, 4 décembre 1854.)

Voilà tout ce qu'on sait de positif quant à *l'Ivrogne*. Pour les années suivantes on trouve bien, par-ci par-là, dans la correspondance avec Mme Aupick, quelques lignes qui peuvent y avoir trait pour tout ou partie : 20 décembre 1855, « grand drame » à faire; 12 avril 1856, « mettre en ordre mes idées de théâtre » ; 27 juillet 1857, « il faudrait que je fisse à Honfleur mon drame »... Mais les passages sont trop imprécis pour qu'une identification certaine puisse en résulter, d'autant que Baudelaire, il convient de s'en souvenir, de 1845 à l'année 1861 où il confessait ne plus croire à leur réalisation (lettre du 6 mai), a nourri de nombreux projets dramatiques sur lesquels nous sommes très imparfaitement renseignés.

On peut assurément regretter que Baudelaire n'ait pas écrit *l'Ivrogne*, dont le cadre, avec ses goguettes suburbaines, ses tavernes de matelots, la vie colorée d'un port de mer, etc., et l'intrigue, par son pathétique, convenaient à plusieurs éléments de son génie : science du pittoresque, émotion intime et profonde, pitié pour la pauvre humanité que gouvernent le vice et le crime, etc. ; mais, ceci dit, il faut reconnaître que le scénario qui nous est parvenu ne lui appartenait que dans une bien faible mesure. De quoi se compose-t-il en effet si l'on y regarde bien ? De deux « situations » mises bout à bout : la noyade d'une maîtresse dans un puits, perpétrée de telle sorte qu'elle ait les apparences d'un accident, et le désarroi de l'assassin se trahissant lui-même sous l'effet de l'alcool, de l'idée fixe et de forces obscures qui l'entraînent à sa perte. Or, comme on le verra par nos éclaircissements subséquents, la première de ces situations, dont Baudelaire s'était déjà souvenu dans *le Vin de l'Assassin* (1848), se trouve chez Petrus Borel, et avec une similitude si flagrante jusque dans le détail, qu'on ne peut douter de

l'emprunt[1] ; la seconde procède du *Démon de la Perversité* (*Nouvelles Histoires extraordinaires*), dont Baudelaire avait publié sa traduction au *Pays* le 14 septembre 1854.

Le texte que nous donnons ici est celui du manuscrit original, qui nous a été obligeamment communiqué par M. Fernand Vandérem. Il se distingue de celui de 1872-1908 par le rétablissement de passages ou de mots omis antérieurement : p. 82, dernière ligne ; p. 83, l. 2 et la phrase placée à droite de l'accolade; p. 85, l. 22-26; p. 86, l. 6-7 et 12; p. 87, l. 22-27 et 32-33, — ainsi que par la suppression de quelques coquilles : p. 82, l. 24; p. 83, l. 26.

Le texte du ms. original avait d'ailleurs été déjà reproduit par M. Yves-Gérard Le Dantec, mais avec quelques infidélités : p. 83, l. 26 et 30 : « *n*ous l'analyser*ons* » au lieu de « vous l'analyserez » et « de querelles de ménage » au lieu de « de*s* querelles de ménage » ; p. 85, l. 22-23 : « Il passe, il s'éloigne, repasse » au lieu de « Il*s* pass*ent*, il*s* s'éloign*ent*, repass*ent* »; p. 86, l. 11-12 : « ... de la pierre où il s'est assis ... » au lieu de « ... de la pierre où il s'est assis *et se colle l'oreille contre terre* ... » ; p. 87, l. 16 : « ... s'en emparent, le portent... » au lieu de : « .., s'en emparent *et* le portent... ». V. aussi la note sur la p. 87, l. 22-33.

Éclaircissements et variantes (sauf spécification contraire, le texte de 1908 est identique à celui de 1872).

Page 82, l. 11 et *sq.* — Dans les *Œuvres posthumes* de 1908, une version de cette *Chanson*[2] figurait à la suite du canevas de *l'Ivrogne*. Nous n'avons pas cru devoir l'y maintenir pour deux raisons: 1° cette chanson n'est pas de Baudelaire; on ne saurait donc la comprendre dans ses œuvres ; 2° la version en cause ne pouvait s'identifier avec celle dont notre auteur a cité trois strophes dans son canevas, puisque deux d'entre elles ne s'y trouvent pas. — Voici une autre version

1. M. Seylaz (*Edgar Poe et les premiers symbolistes français*, Lausanne, 1923, p. 55) croit pour sa part que l'idée principale du drame — l'ivrogne tuant sa femme — fut tirée du *Chat noir* (*NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*) ; nous ne pouvons le suivre sur ce point, la ressemblance du scénario de Baudelaire avec l'intrigue de *Passereau l'écolier* étant beaucoup plus manifeste.

2. Apportée par *le Chat noir* (n° 288, 31 juillet 1886) auquel l'avait communiquée M. Hoctès et reproduite dans *le Tombeau de Charles Baudelaire* (*la Plume*, 1896, p. 116-117).

(jadis illustrée par Courbet) que nous extrayons des *Chansons populaires de province...*, notices par Champfleury, accompagnement par J.-B. Weckerlin, Bourdilliat, 1860, ouvrage dont la préface était dédiée « *Au poëte Charles Baudelaire* ». On va voir que cette version-là ne présente que de légères variantes pour lesdites strophes.

LES SCIEURS DE LONG.

N'y a rien d'aussi-z-aimable,
Lan faï lan cru,
Lan faï larira!
N'y a rien d'aussi-z-aimable
Qu'un beau scieur de long, (*bis*)
Lan faï lan cru,
Lan faï larira!
Qu'un beau scieur de long.

Le maître les vient voire,
Lan faï lan cru,
Lan faï larira!
Le maître les vient voire:
Courage, compagnons, (*bis*)
Lan faï lan cru,
Lan faï larira!
Courage, compagnons.

Nous aurons de l'ouvrage,
Lan faï lan cru,
Lan faï larira!
Nous aurons de l'ouvrage
Pour toute la saison, (*bis*)
Lan faï lan cru,
Lan faï larira!
Pour toute la saison.

Ma mie est infidèle,
Lan faï lan cru,
Lan faï larira!
Ma mie est infidèle,
Tant que j'la pousse à l'eau, (*bis*)
Lan faï lan cru,
Lan faï larira!
Tant que j'la pousse à l'eau.

Chante, sirène, chante,
Lan faï lan cru,
Lan faï larira !
Chante, sirène, chante,
T'as bien raison d'chanter, (*bis*)
Lan faï lan cru,
Lan faï larira !
T'as bien raison d'chanter.

Tu as la mer à boire,
Lan faï lan cru,
Lan faï larira !
Tu as la mer à boire,
Et ma mie à manger, (*bis*)
Lan faï lan cru,
Lan faï larira !
Et ma mie à manger.

Dans son édition des *Fleurs du Mal* (Librairie des Bibliophiles parisiens, 1917, p. 321-323), M. Pierre Dufay mentionne l'existence d'une version solognote de cette chanson, qu'il a reproduite dans la *Correspondance historique et archéologique*, 1916, p. 62.

Page 82, l. 15-17 : ...*Si, comme j'en ai une immense envie, je développe... le tableau... d'une* lice chansonnière. — Il est amusant de constater que Baudelaire, cet admirateur enthousiaste de Wagner, avait eu l'idée que celui-ci portera à la scène avec ses *Maîtres-chanteurs*.

— l. 23-24 (1872) : « ...prophétique *et* peut ... »

— *ibid.* : ...*la Romance du Saule*... Est-il besoin de rappeler que cette romance-là, connue en Angleterre dès avant Shakespeare, avait été popularisée en France par les traducteurs d'*Othello*, notamment par Letourneur, et par Ducis qui se disait fièrement « le poëte du Saule », et par Musset ?

— l. 26 — p. 83, l. 2 (1872) : « ...à la Sirène (il y a pour moi...) ». — Omission.

Page 83, l. 4 et 29 (1872) : L'accolade et la phrase qui la flanque ne figurent pas dans le texte.

— l. 26 (1872) : « ...et, celui-là, *nous* l'analyser*ons* de façon... » — Faute de lecture.

— l. 29-30 (1872) : « ...par des scènes de misère, de chômage, *de* querelles de ménage,... »

Page 84, l. 14 : *J'introduis deux personnages nouveaux...* Ceux-là appartiennent bien à Baudelaire. La sœur, aimant « les bijoux à vingt-cinq sols », procède du souvenir de la *Mendiante rousse* :

> Tu vas lorgnant en dessous
> Des bijoux de vingt-neuf sous...
> (*LES FLEURS DU MAL*, p. 149.)

et l'homme jeune *qui parvient à glisser de temps à autre un peu d'argent dans le ménage* ressemble à notre poëte comme un frère, cf. les sentiments qu'il marquait pour *Marie* dans sa lettre à Mme Aupick, 14 août 1854.

— l. 34 — p. 85, l. 2 : *...il en veut surtout à sa femme de sa résignation, de sa douceur, de sa patience, de sa vertu.* Cf. *PETITS POËMES EN PROSE*, *Portraits de maîtresses* (p. 149) : « Que vouliez-vous que je fisse d'elle, puisqu'elle était parfaite ? »

Page 85, l. 13 — p. 86, l. 25 : *Voici la scène du crime.* Cf. Petrus Borel dans CHAMPAVERT, *Passereau l'écolier*, VII :

Ils sortirent. — Passereau, muet, traînait sa maîtresse à son bras...

— Mais pourquoi veux-tu donc absolument aller par là, dans ces chemins laids et déserts ?...

— Ma chère, j'ai besoin de solitude et d'obscurité... Tiens, regarde ces beaux jardins, ces potagers...

— ...Comme il fait noir : si je n'étais pas avec toi, Passereau, j'aurais peur...

— ...Tiens, mon amie, avant de partir, pour me désaltérer, va me cueillir quelques fruits à ces espaliers ...là-bas, au bout de cette allée... va droit et sans crainte.

A peine Philogène eut-elle fait quelques pas qu'elle disparut dans les ténèbres. — Passereau s'étendit de tout son long, prêtant l'oreille contre terre, écoutant dans une effroyable anxiété. — Tout à coup Philogène jeta un cri déchirant, et l'on entendit un bruit sourd comme celui d'un corps humain qui fait une chute, un grand bruissement d'eau agitée et des gémissements qui semblaient souterrains. — Alors Passereau se leva avec les convulsions d'un démoniaque et se précipita à toutes jambes dans l'allée de framboisiers. — A mesure qu'il approchait, les cris devenaient plus distincts. — Au secours ! au secours ! — Brusquement il s'arrête, s'agenouille et se penche rez-terre sur un large puits. — L'eau, tout au fond, était remuée ; de temps en temps, quelque chose de blanc reparaissait à la surface, et des plaintes épuisées s'échappaient. — Au secours, au secours, Passereau, je me noie ! — Courbé, silencieux, il écoutait sans répondre, comme, penché sur un balcon, on écoute une lointaine

mélodie. — Les gémissements peu à peu s'éteignaient. — Passereau, alors, avec un grand effort, détacha et fit tomber sur elle, une à une, les pierres brisées de la margelle.

Tout redevint silencieux, et morne comme une vision funèbre, toute la nuit, il passa et repassa sous les tilleuls.

Il faut ajouter que cette scène se passe également dans la banlieue parisienne. — Cf. aussi *Fleurs du Mal*, p. 187-189, *le Vin de l'Assassin* :

Je l'ai jetée au fonds d'un puits,
Et j'ai même poussé sur elle
Tous les pavés de la margelle.
. . . .
J'implorai d'elle un rendez-vous,
Etc.

Page 85, l. 22-27 (1872) : « ...de bonne foi. — Il en redevient... » — Phrases sautées.

Page 86, l. 6-7 (1872) : « tu trouveras un pommier ; va me chercher... »

— l. 11-12 (1872) : « ...de la pierre où il s'est assis. « A la grâce... » — Quelques mots omis par conséquent.

— l. 26 — p. 87, l. 16 : Je suis libre !... *idée fixe... Un homme qui court... On l'arrête ; ... très vite, comme s'il craignait de n'avoir pas le temps d'achever, il raconte tout son crime.* — Cf. Edgar Poe, *le Démon de la Perversité* (*Nouvelles Histoires extraordinaires*, p. 7-9) :

Une pensée qui me hantait et me harassait... à la fin je me surprenais sans cesse... répétant à voix basse : je suis sauvé !.. — pourvu que je ne sois pas assez sot pour confesser moi-même mon cas !.. je fis un effort pour secouer ce cauchemar... je marchai... je courus... A la longue la populace prit l'alarme... une main... rude m'empoigna... Le secret... s'élança de mon âme...

Cf. aussi *Les Fleurs du Mal*, *le Vin de l'Assassin* (p. 187-189) :

Ma femme est morte, je suis libre !
. . . .
Me voilà libre et solitaire !

Page 87, l. 16 (1872) : « Des agents de police... »

— l. 22-33 : Elles ont été apportées par M. Yves-Gérard Le Dantec dans l'édition de la *N. R. F.* (*Correspondance*, I, p. 87-94), mais avec plusieurs infidélités : l. 22 : « En deux mots... » au lieu de :

« En*core* deux mots... » ; l. 24 : « Roger » au lieu de « Royer », nous avons dit plus haut qu'Alph. Royer était alors le directeur de l'Odéon ; — l. 32-33 : « Ne dé*chirez* pas *cette* lettre ; elle pourra peut-être dans certains cas... » au lieu de : « Ne dé*truisez* pas *ma* lettre ; elle pourra peut-être dans *de* certains cas... ».

Page 88. NOTE. Eugène Crépet, dans les *Œuvres posthumes* de 1887 (p. 39), l'avait placée au chapitre des *Romans et Nouvelles*. Nous croyons, pour notre part, sans en être très sûr d'ailleurs, qu'elle pourrait bien avoir rapport, pour tout ou partie, au drame de *l'Ivrogne* ; c'est pourquoi nous l'avons mise à la suite du canevas de ce drame. — Dans les *Œuvres posthumes* de 1908 (p. 160-161), les deux fragments en cause figuraient de même après le canevas, mais dans l'ordre inverse. — On sait que les *Sortes biblicæ* sont les oracles fournis par l'interprétation des premiers versets rencontrés dans une Bible ouverte au hasard.

LE MARQUIS DU Ier HOUZARDS, p. 89.

Œuvres posthumes, 1887, p. 17-30. — *Œuvres vostbumes*, 1908, p. 140-152.

Le texte que nous donnons ici, et qui ne se distingue d'ailleurs des textes antérieurs que par une différence fort légère (v. p. 100, l. 20), a été établi sur le manuscrit original (signé C. B., 12 p. format écolier) qui, avant d'arriver aux mains d'Eugène Crépet, avait appartenu à Poulet-Malassis (nº 12 du Catalogue de sa bibliothèque, *Autographes*) et qu'en 1934, comme il allait repasser en vente, M. Giraud-Badin a bien voulu nous permettre de collationner à nouveau.

Lors de la publication des premières *Œuvres posthumes*, la Ctesse de Molènes, veuve du romancier Paul Gaschon de Molènes, avait réclamé auprès d'Eugène Crépet dans les termes suivants :

> ...Vous attribuez *les Souffrances d'un houzard* à Baudelaire. Cette œuvre est de M. de Molènes. Baudelaire lui avait proposé d'en tirer une pièce ; il a été vaguement question du projet dans leur correspondance[1].

La correspondance à laquelle se référait Mme de Molènes (Ange-Bénigne en littérature) se compose, autant que nous sachions, de

1. Le texte complet de ce billet a été donné dans le E.-J. Crépet, p. 303-304.

trois billets : l'un de Baudelaire, recommandant à Molènes, alors capitaine au 6e lanciers, le poëte Albert Glatigny qui pensait devenir soldat, et où on lit, après toute sorte de compliments particulièrement chaleureux :

Mes livres vont se succéder rapidement ; je serai donc libre, dans peu de temps, de m'adonner au nouveau, et j'aurai à vous reparler du *Marquis du 1er Houzards* (12 mai 1860).

— les deux autres, de Molènes, le premier (14 mai 1860) constituant une réponse[1] à la lettre précitée de Baudelaire ; le second, sans date, remerciant notre auteur de l'envoi d'un exemplaire des *Fleurs du Mal*, éd. de 1861, — ce dernier encore inédit, mais, dans ces deux billets-là, il n'est pas question du *Marquis du 1er Houzards.*

Cependant la réclamation de Mme de Molènes n'en était pas moins parfaitement fondée, et même beaucoup plus que nous ne l'avions cru quand nous établissions les *Œuvres posthumes* de 1908. A cette époque-là, sans nous faire juge de la question, nous avions renvoyé le lecteur à un DRAME de Molènes ayant pour titre précisément *les Souffrances d'un houzard*, texte qui avait paru, posthume, chez Hachette en 1863, à la suite d'une nouvelle : *les Caprices d'un régulier*, et d'un essai : *le Soldat en 1709*. Sur la foi du titre nous avions alors pensé qu'il ne pouvait s'agir que de ce morceau-là dans la réclamation de Mme de Molènes. Et, comme le texte en présentait, avec le scénario de Baudelaire, des différences très sensibles, nous avions admis qu'on se trouvait, comme il arrive couramment quand il y a eu collaboration, en face de deux versions élaborées isolément et que leurs auteurs respectifs, si la mort ne les eût séparés, auraient un jour fondues ensemble. Mais, depuis 1908, nous avons fait une étrange découverte : celle d'un autre texte pareillement intitulé *les Souffrances d'un houzard*, — d'un texte qui n'est plus celui d'un drame, mais d'une NOUVELLE (celle dont le drame fut tiré), et qui avait paru dix ans auparavant, en tête d'un autre ouvrage de Paul de Molènes : CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS (Michel Lévy, 1853, p. 1-74). Or si l'on rapproche ce texte-là du scénario qui nous occupe, — de ce *Marquis du 1er Houzards* sur lequel tout à l'heure nous allons voir Baudelaire travailler pendant plus d'un an, — on constate leur identité quasi absolue.

1. Publiée pareillement chez E.-J. Crépet, p. 411-413

Identiques les personnages. Identiques les répliques, sauf une. Identique l'action, hors que, pour la mieux lier, Baudelaire avait indiqué dès le premier acte les amours des protagonistes, et substitué un projet de mariage à une liaison libre... En somme, notre auteur n'avait guère fait que découper en tableaux la nouvelle de Paul de Molènes. Et même ce qui, à priori, semblerait devoir lui appartenir le plus en propre — c'est à cette étrange nuit de noces que nous pensons, où le comte de Timey, moribond, s'attache à corrompre l'âme de sa femme — doit être rendu à Molènes [1]. Aussi bien, tout cela, le lecteur le vérifiera dans nos Éclaircissements, où nous avons établi la part de chacun en toute précision.

Mais achevons l'historique de ce drame dans lequel le poëte mit tant d'espoirs entre 1859 et 1861, et qu'après *l'Ivrogne* et comme lui, il destinait à Hostein, directeur de la Gaîté et bientôt du Théâtre du Cirque. La Correspondance va nous en apporter les éléments :

Mon drame va bien. (*A Poulet-Malassis*, 13 juin 1859.)

...je vous ai parlé souvent d'une forte somme que je toucherai par Hostein; je vous en donnerai moi-même la moitié. (*Au même*, 25 septembre 1859. — Même assurance, 12 août 1860.)

Le théâtre est un métier tout nouveau pour moi. Les deux premiers actes vont bien, mais je n'ai jamais pu aller plus loin. (*A sa mère*, 10 octobre 1859.)

Je reste à Paris parce que le drame est mauvais, que le plan est à recommencer et que je désire ne retourner là-bas [à Honfleur] qu'après avoir signé mon traité avec le Cirque et après avoir emprunté 3.000 francs aux gens dont le métier est de faire des avances sur ces sortes d'ouvrages. (*A la même*, 8 décembre 1859.)

Je n'attends pour commencer à effectuer mon retour [toujours à Honfleur] que la décision du nouveau directeur sur un nouveau plan. J'ai tout lieu d'espérer qu'elle sera bonne. Il y a une grosse somme au bout de cette décision. (*A la même*, 28 décembre 1859.)

...il serait absurde de ne pas emporter de certitude relativement au *Marquis du 1er Houzards*, et, je dois dire la vérité, je n'ai pas pu m'élever

1. Il n'y a donc rien à retenir de l'article que nous avions écrit jadis au *Gil Blas* (12 mars 1908) sous le titre : *Charles Baudelaire, auteur dramatique.* Nous avons rétabli la vérité dans un autre, même titre, *Revue universelle*, 15 juin 1938.

au delà du troisième acte; à partir de cette limite, c'est mal construit, c'est injouable; c'est même indigne d'être présenté ! Le début est très bien; mais à quoi cela me sert-il ? (*A la même*, fin février 1860.)

... il faut *à tout prix* satisfaire Hostein, qui commence à s'impatienter (en voici la preuve); il faut le satisfaire vite. (*A Poulet-Malassis*, 27 septembre 1860.)

Si au moins, dans deux ou trois jours, le drame (dont le nouveau plan est en train) était reçu, je serais sauvé. (*A sa mère*, 8 octobre [1860].)

Aucune nouvelle du drame. Et cependant *je suis enfin content de mon plan*. Je n'aurais pas cru que je pusse vaincre des difficultés si nouvelles. Je méprise absolument toutes ces banalités, mais je considère qu'au bout d'un travail de ce genre, il y a peut-être 50.000 francs. Quand je pense que, sur une simple lettre de satisfaction du directeur du Cirque, je pourrai emprunter en un mois *trois mille francs!* Mon rêve, tu le sais, est de fondre des *qualités littéraires* avec la *mise en scène tumultueuse* du boulevard. (*A la même*, 11 octobre 1860.)

Hier soir, à onze heures, rendez-vous avec le directeur du Cirque. Il m'a oublié. Il répondra sans doute à Honfleur. (*A la même*, 14 octobre 1860.)

Lettre d'Hostein. Bizarre. Ni oui, ni non. — Engagement simple à continuer vivement. (*A Poulet-Malassis*, 18 octobre 1860.)

Cette réponse d'Hostein n'aurait-elle pas été plus décevante que Baudelaire en convenait ? Il y a lieu peut-être de se souvenir qu'ayant mainte fois fait reluire aux yeux de Malassis, dont il était le débiteur, les grosses sommes qu'il comptait tirer de son drame, notre auteur pouvait bien éprouver quelque gêne à lui avouer la mise à néant de leurs communes espérances. Le certain, en tout cas, c'est d'abord que quelques jours plus tard on le voit réduit à chercher assistance auprès de quelque vieux routier du théâtre — vraisemblablement Théodore Barrière ou Mario Uchard, dont les noms se rencontrent dans le *Carnet* — et déguiser assez mal la vexation que lui impose cette nécessité :

Rien de nouveau du drame : je me sens tellement plein de sujets de livres, et le théâtre m'inspire un tel dédain, que j'ai pensé, pour abréger la besogne, à m'adresser à un collaborateur, *le plus célèbre et le plus bête* que je pourrai trouver. Moitié moins de besogne, et conséquemment moitié moins d'argent. (*A sa mère*, 3 novembre 1860.)

C'est encore que le 6 mai 1861, comme nous l'avons déjà mentionné à propos de *l'Ivrogne*, il confessait à sa mère qu'il ne croyait plus pouvoir mener à bien ses projets théâtraux.

Toutefois, une dernière allusion au *Marquis du 1er Houzards* se rencontrera encore, assez étendue, dans sa correspondance. C'est le 30 décembre 1861, dans une lettre à un haut fonctionnaire du ministère des Beaux-Arts, probablement M. Pelletier, auquel il demandait de lui faire obtenir une « indemnité » de 1.000 francs, — et il faut citer ce texte-là in extenso, car nulle part Baudelaire n'a aussi nettement défini le but qu'il s'était proposé avec *le Marquis* :

> ...Il y a plus de trois années qu'un drame, destiné à un gros théâtre du boulevard, dort dans ma chambre, — mal fait, mal construit et toujours inachevé, par suite des mille tracasseries de la vie, — un grand drame politique (sans niaiserie courtisanesque), patriotique, et où je voulais fondre l'élément littéraire avec le plaisir des grands spectacles. Certainement, c'est une bonne idée, et nous autres, poëtes, nous sommes contraints à ces idées-là, nous sommes contraints de nous réfugier dans des milieux ex-centriques, puisque les centres littéraires (comme la Comédie-Française) ne veulent plus jouer de grands vaudevilles sans couplets.
>
> Si je pouvais obtenir de M. le Ministre ce que je lui demande par votre entremise, je me sauverais bien vite dans ma solitude, pour venir décidément à bout de l'entreprise[1].

Mais Baudelaire était-il bien sincère dans l'expression du désir qu'on le voit manifester ici et croyait-il encore suffisamment à sa « bonne idée » pour la poursuivre ? On est évidemment en droit d'en douter... On peut aussi supposer que la mort de Molènes, survenue en février 1862, et la connaissance du drame par lui tiré de sa nouvelle, et que sa veuve publia en 1863, achevèrent de le décourager. Ce drame est certes fort médiocre : la vaste action de la nouvelle, que nous ne croyons pas utile de retracer puisque le canevas de Baudelaire la reflète presque servilement, y est à peu près réduite à une intrigue passionnelle. Mais enfin il présentait au moins sur *le Marquis* un gros avantage : celui d'être terminé...

Il paraît probable que le scénario donné ici est celui-là même qui fut remis à Hostein en dernier lieu, puisqu'il est complet. Une autre

1. Lettre publiée par M. André Ferran, *l'Archer*, décembre 1931.

raison de le croire, c'est qu'on constate dans le manuscrit un changement d'écriture avec le paragraphe commençant à la ligne 25 de notre page 96, c'est-à-dire à l'endroit même au-dessus duquel Baudelaire écrivait, fin février 1860, n'avoir jamais pu s'élever.

Quant aux parties du dialogue que notre auteur mentionnait comme faites (p. 91, l. 1-4), elles n'ont point été retrouvées jusqu'à présent, à notre connaissance du moins. Mais peut-être s'agissait-il là simplement de celles qu'il n'y aurait qu'à copier chez Molènes.

Page 89, l. 2-13 : Cette exposition ne se trouve pas dans la nouvelle, mais elle ne fait qu'en résumer l'esprit.

— l. 14-23 : Pas de concordance chez Molènes, qui précise toutefois que si Wolfgang se tue, c'est « pour ne pas avoir cette humiliante douleur où toutes les généreuses qualités du cœur finissent par s'abîmer, — la douleur de survivre à un véritable amour ».

— l. 24 : *L'ouvrage peut être divisé...* Naturellement, la nouvelle ne montre ni actes ni tableaux. Mais le découpage de Baudelaire n'en reflète pas moins l'action, scène par scène, et les noms des personnages sont les mêmes, contrairement à ce que, dans ses éditions, a écrit M. Yves-Gérard Le Dantec, à qui le texte de 1853 est resté inconnu.

Page 90, l. 7 (1887-1908) : *L'empire s'est écroulé.* — Coquille.

Page 91, l. 10-11 : *Le tombeau de sa mère est dans le parc même.* — Ce détail appartient à l'adaptateur.

— l. 24 — p. 92, l. 32 : C'est ici que Baudelaire a marqué le plus d'indépendance vis-à-vis de son auteur. L'idée, assez habile, de faire paraître Mme de Timey dès le Ier acte — chez Molènes, elle ne paraît que beaucoup plus tard ; — celle de mettre au cœur de Wolfgang de l'amour pour elle dès ce moment et d'instituer une façon de complicité entre le Comte et Mme de Timey à l'effet de ramener le jeune héros au culte de la monarchie légitime ; la scène du dîner aussi ; la « petite invraisemblance » de Triton introduit, blessé et en guenilles, dans les salons du château ; la réflexion du Comte de Cadolles quand il s'aperçoit de la disparition de son fils. sont de l'invention de Baudelaire.

Page 93, l. 12 — p. 95, l. 25 : Tout ceci n'est qu'un résumé de la nouvelle dont les parties dialoguées sont tirées textuellement.

Page 95, l. 27-29 : Chez Molènes, légère variante :

Vous êtes à Cadolles et on *célèbre* le retour du vieux comte qui, après avoir été Allemand pendant trente ans, s'imagine *aujourd'hui d'être* Français *pour revenir marquer le pas avec* des étrangers.

— l. 30 — p. 96, l. 11 : Simple résumé de la nouvelle, hors que dans celle-ci Wolfgang est non *re*pris, mais pris d'amour.

Page 96, l. 12-29 : Id. chez Molènes.

— l. 29-30 : *On pourrait introduire...* Cette suggestion appartient à Baudelaire.

Page 97, l. 1-31 : Tout ceci est pris chez Molènes, y compris tant la scène de la nuit de noces dont l'affabulation fait penser au cas de Mme Récamier, à Mme de Warens corrompue par M. de Tavel, son premier amant (*Confessions*, 1re partie, l. 5) et à certain passage de *Monsieur de Camors* (1867), que les paroles du Comte de Timey. Aussi bien voici le texte correspondant chez Molènes :

Il paraît qu'alors M. de Timey [après confession et mariage *in extremis*] parla toute la nuit à sa femme, ni plus ni moins que Socrate à ses disciples. Seulement, ce ne fut point de la vie immortelle qu'il lui parla. Ce qu'il lui enseigna, au contraire, avec un orgueil complaisant, ce fut cette science si désespérément mondaine qui avait rempli toute sa vie et qui seule jetait encore quelque clarté dans la poussière de son cœur. Quand au matin il sentit la mort le prendre décidément à la gorge, il déposa un baiser sur le front de la jeune femme agenouillée, et lui dit : — Ma chère enfant, je laisse dans votre âme virginale l'expérience d'un vieux roué. Ce fut là-dessus qu'il expira. Ce mot expliquait beaucoup de choses chez Mme de Timey.

Page 98, l. 1-10 : Le mariage immédiat et la condition formelle qu'y met Mme de Timey sont de l'invention de l'adaptateur.

— l. 14-16 : Chez Molènes, c'est la rumeur publique qui apprend à Wolfgang le retour de l'île d'Elbe. — Dans le ms. suit ici, biffé, tout le premier paragraphe de l'acte IV.

— l. 17 — p. 99, l. 4 : Tout ce IVe acte est dessiné pareillement chez Molènes.

Page 99, l. 7-14 : Identique chez Molènes, sauf qu'il n'y a pas de seconde lettre, Wolfgang, dès la réponse de sa maîtresse, s'étant constitué prisonnier.

— l. 15 — p. 100, l. 7 : Résumé fidèle de la nouvelle. Seuls

appartiennent à Baudelaire le mot de Graff : *C'est vous qui avez tué...*, etc., et l'idée de faire reparaître Triton. — Après la ligne 7, dans le ms. la mention répétée et deux fois biffée : *Autre dénouement.*

Page 100, l. 20 (1908) : « très remuante, avec... » Le mot *et* est omis.

— l. 25 (1908) : « je le ferai *l*ranscrire... » Coquille.

NOTES DIVERSES (I et II), p. 101.

Publiées par nous au *Mercure de France*, numéro du 15-VII-1938. Il en existe une troisième, qui a été recueillie dans les *Œuvres posthumes* de 1908, p. 161, et figure aussi au *Carnet*. Elle est ainsi conçue :

LISTE DE PIÈCES PROJETÉES.

Le Marquis du 1er Houzards. — L'Ivrogne. — Le Club des Cocus. — La Femme entretenue sans le savoir. — La Jeunesse de César. — Une pièce à femmes. — Les Vierges folles.

Elle aurait donc fait double emploi, comme on le verra, avec notre note II. C'est pourquoi nous ne l'avons pas reproduite dans le corps du texte.

Il paraît impossible de déterminer la date où furent rédigées ces deux notes. Elles ne sauraient être antérieures à 1853, car c'est cette année-là que Paul de Molènes avait fait paraître (v. p. 473) ces *Souffrances d'un houzard* dont Baudelaire pensait tirer *le Marquis du 1er Houzards*, et c'est en 1854 que notre auteur entra en rapports avec Barbey d'Aurevilly et proposa à Hostein de monter le drame de Diderot : *Est-il bon ? est-il méchant ?* dont le personnage principal a nom Hardouin (lettre du 8 novembre, v. p. 465). Mais c'est tout ce que l'on peut dire.

Dans son article : *Louis Ménard* (*Revue de Paris*, 1er juin 1901), Philippe Berthelot écrivait, après avoir raconté comment Baudelaire avait éreinté le *Prométhée délivré* de son auteur :

Ménard ne lui rendit pas la pareille quand Baudelaire vint lui lire son drame *Masaniello* qui n'a jamais paru.

Masaniello fut-il réellement écrit ? Nous ne savons rien à son sujet. On remarquera en tout cas que le titre n'en figure pas ici parmi les pièces en projet, — non plus que *Pile ou face* que nous trouverons, au chapitre des *Romans et Nouvelles*, accompagné de cette indication : PEUT-ÊTRE UNE COMÉDIE.

I

Page 101, l. 4 : *Envers de* Tartuffe. — Dans *Mon cœur mis à nu* on voit notre auteur déclarer que *Tartuffe* est un pamphlet indigne d'un homme bien élevé.

— l. 7 : ... *à la manière d'Hardouin* (*drame de Diderot*). Hardouin est le personnage principal de *Est-il bon ? est-il méchant ?* où Diderot semble s'être mis en scène. Baudelaire admirait vivement ce drame sur lequel, nous l'avons rappelé plus haut, on le voit attirer l'attention d'Hostein par sa lettre du 8 novembre 1854, et que son ami Champfleury, dès 1851, avait essayé de faire monter par le Théâtre-Français (v. sa *Gazette*, 1er décembre 1856, ou *le Réalisme*, 1857, p. 198-224).

— l. 9-14 : *D'Aurevilly vous invite*... Eugène Grelé, dans son JULES BARBEY D'AUREVILLY, *l'Œuvre* (p. 193), a mentionné un propos analogue à celui qu'on voit ici rapporté, mais c'est dans la bouche de Baudelaire qu'il l'a mis : « Vous devez vous confesser le poing sur la hanche, lui disait Baudelaire. »

— l. 15 : *Anecdote de... la Religieuse.* — Nous ne la connaissons pas. Nous avons bon souvenir d'une note manuscrite de Poulet-Malassis prêtant à Barbey une attitude assez singulière auprès d'une abbesse, mais nous ne l'avons pas retrouvée.

II

Page 101, l. 18-19 : Pour *l'Ivrogne* et *le Marquis*..., v. ces titres.

— l. 20 : « *Falkland*... » — le personnage de *Things as they are, or The Adventures of Caleb Williams* (1794), — si mystérieux, si solennel dans ses manières, tout chevaleresque bien que coupable et dont les vertus inspiraient, même à ses victimes, une admiration passionnée, — cet ange tombé qui, entre tant d'autres, est peut-être le plus

émouvant de tous ceux que peignit William Godwin, avait certes de quoi séduire Baudelaire. Mais notre auteur a-t-il jamais poussé plus loin l'intention de le porter à la scène ? Nous l'ignorons entièrement.

P. 101, l. 21 : *La Femme entretenue sans le savoir*. Baudelaire se serait peut-être souvenu d'*Honorine*, le roman de Balzac ?

— l. 22 : Pour *les Vierges sages et les Vierges folles*, nous croyons pouvoir formuler une conjecture. On sait que Baudelaire fut très lié avec Esquiros, qu'il nomme parmi ses « secondes liaisons littéraires », c'est-à-dire celles qui suivirent son voyage à l'île Maurice, — avec Sainte-Beuve, Hugo et Gautier, dans une note autobiographique. Or Esquiros avait précisément publié en 1840-1842 des plaidoyers en faveur de la réhabilitation des filles et de l'émancipation des femmes, sous les titres de *les Vierges folles* et *les Vierges sages*. Il paraît donc probable que ce sont les idées répandues dans ces petits livres — ou leur contre-partie — que Baudelaire s'était proposé de porter à la scène. Cependant rien ne prouve après tout qu'il ne se fût pas simplement souvenu ici de la parabole évangélique.

— l. 23 : *Histoire de brigands* (*pendant le Directoire*). Ce titre semble devoir être rapproché de quelques lignes que nous donnerons au chapitre des *Romans et Nouvelles* (tome II).

— l. 24 : *Un drame romain*. Ce titre faisait peut-être double emploi avec « La Jeunesse de César », mentionnée plus bas.

— l. 25 : *Une pièce à femmes,...* Dans ses *Baudelairiana*, que nous avons reproduits dans notre édition du *Charles Baudelaire* d'Eugène Crépet (Messein, 1906, p. 284), Asselineau mentionne que notre auteur, environ 1849, lui confessa l'intention de faire du vaudeville. « Le poëte doit tout faire », me dit-il. »

— l. 27 : *La Jeunesse de César*. V. l'avant-dernière note. Baudelaire était très épris de la civilisation romaine, beaucoup plus que de la grecque (v. l'étude sur *Leconte de Lisle*, dans *L'Art romantique*, p. 374).

— l. 29 : *Un drame sur les Bohémiens*. Ce projet-là s'identifiait peut-être avec *la Fin de don Juan* (p. 79) dont l'action devait transporter le spectateur « au Camp des Zingaris, dans la montagne ».

— l. 30 : *Le Prometteur sans crédit*. Nous ne savons rien qui puisse être rapproché de ce titre, sauf ceci qu'on rencontre dans *Fusées :*

A chaque lettre de créancier, écrivez cinquante lignes sur un sujet extra-terrestre et vous serez sauvé.

JOURNALISME LITTÉRAIRE OU POLITIQUE.

PONSARD, p. 105.

Article anonyme extrait des *Mystères galans des Théâtres de Paris*, in-16 de 4 feuilles, Paris, Cazel, 1844 (p. 72-83). — Reproduit d'abord par nos soins (avec commentaires) dans la *Nouvelle Revue française*, 1er janvier 1935.

Dans une édition critique qui vient de paraitre à la Librairie Gallimard, nous avons raconté quelle suite singulière de rencontres et de recherches nous avait conduit à la conviction que Baudelaire collabora à la rédaction des *Mystères galans*. Pour plus ample information, le lecteur voudra donc bien se reporter à notre réédition. Nous nous bornons ici à reproduire un morceau de ce petit livre, choisi entre ceux où la marque de notre auteur nous paraît le plus sensible, et à l'accompagner d'un extrait des *Notes et Éclaircissements* où nous avons justifié notre attribution.

Le texte original fourmille de coquilles qui témoignent de la hâte et de la négligence avec lesquelles les *Mystères galans* furent établis. Nous n'avons pas cru nécessaire de les reproduire, mais nous les mentionnons ci-dessous au passage.

On sait que l'inventeur de l'appellation : *École du bon sens* que, peu de temps après le triomphe de *Lucrèce* (22 avril 1843), *le Corsaire-Satan* et beaucoup d'autres petits journaux jetèrent à la tête et dans les jambes de Ponsard et de sa bande, ne fut autre que Baudelaire. On sait aussi que dans les *Causeries du Tintamarre* (1846-1847) reproduites ci-après, Ponsard fait figure de tête de turc. On sait enfin que, dans son *Richard Wagner et Tannhäuser* (L'ART ROMANTIQUE, p. 250-251), notre auteur a qualifié Ponsard de « déplorable acadé-

micien » et de « pédant sans orthographe ». On ne saurait donc douter des sentiments qu'il avait éprouvés en voyant la France entière saluer dans le poëte viennois un nouveau Racine.

D'autre part, le morceau qui vient en cause témoigne en plusieurs endroits d'une vigueur, d'une souplesse et d'une pénétration toutes particulières, v. notamment le portrait de Ponsard (p. 106, l. 2-9), l'épigramme sur sa gaucherie native en se rappelant que Baudelaire était alors très imprégné de l'influence stendhalienne (p. 111, l. 1-2), et le passage sur les éléments entrés dans son talent (p. 112, l. 11-16).

De plus, ce morceau respire un amour des lettres qui était certainement étranger à la plupart des collaborateurs des *Mystères galans*, occupés surtout de politique, et montre (p. 108, l. 22 — p. 109, l. 7) des sympathies orléanistes qu'ils ne partageaient certainement pas, mais dont Baudelaire était alors susceptible.

Enfin, et ce qui est déterminant, le présent texte impose à chaque instant, comme on le verra, des rapprochements avec la vie, l'œuvre, les goûts et la manière de Baudelaire.

Page 105, l. 6-7 : *...voir quelques amis quelque peu distants de notre affreux Paris...* Les lettres de notre poëte pour 1842-1845 le montrent souvent rendant de ces visites-là.

— l. 13 : *Avant de vous avoir offert... un verre de vin...* On sait que c'était l'habitude de Baudelaire d'en demander un et même plusieurs. Du Camp a raconté que, lui ayant donné le choix entre du bordeaux et du bourgogne, il en reçut la réponse : « du bordeaux *et* du bourgogne » (nous résumons).

— l. 27 : *...plus belle que pas une de Corneille...* (et les derniers mots de l'article (p. 113, l. 11) seront un nouvel hommage au poëte du *Cid*). Baudelaire admirait passionnément Corneille ; il écrit en 1859 (*Théophile Gautier*, *L'Art romantique*, p. 153) que la poésie était morte depuis lui, quand le romantisme la ressuscita.

Page 106, l. 5 : *...les épaules propres à labourer le sol aride de la tragédie.* Même image dans le *Salon de 1846* (Curiosités esthétiques, p. 166). « Les autres *labourent*... le sillon profond du dessin. »

— l. 10 : ...Lucrèce... *fut jouée le...* — Le 22 avril.

— l. 13 *et sq.* : *...M. Ricourt...* Dans une lettre à É[mile] R[ouillon], pseudonyme de Poulet-Malassis, qu'a publiée la *Petite Revue* du

11 mars 1865, Baudelaire, relatant un déjeuner fait avec Proudhon, en 1848, écrivait :

Comme je lui appris, dans le courant de la conversation, que nous avions quelques amis communs, entre autres Ricourt...

Dans une suite d'articles anonymes et fort amusants, ayant pour titre collectif *le Divin Ponsard* et qui parurent à *la Silhouette* en septembre et octobre 1845, on trouve ce portrait de Ricourt :

A cette époque florissait déjà, dans les cafés-estaminets du faubourg Saint-Germain, le nommé Achille Ricourt, — Ricourt, l'artiste, l'ami des artistes, le brillant, le célèbre Ricourt, ce fameux écrivain qui n'a jamais écrit une ligne, ce grand peintre qui ne sait pas tenir un crayon, qui juge, qui tranche, qui pourrait avoir tous les talents pour son compte, qui serait peintre s'il n'était journaliste, journaliste s'il n'était comédien, comédien s'il n'était amateur, qui serait même à la fois peintre, journaliste, instrumentiste, tragédien, compositeur et chanteur, s'il n'était, avant tout, le plus aimable des *blagueurs*, profession qui le dispense de tous les arts.

— Cependant, tout le monde connaît Ricourt... Ricourt, dès cette année 1835, avait déjà son originalité, sa grande préoccupation et son importance particulière. — Ricourt commençait à être l'ami de Janin. — On rencontrait Ricourt à l'une des extrémités de Paris, et on lui disait : « Bonjour, Ricourt. — Bonjour, bonjour, je vais chez Janin. » On le retrouvait à l'autre coin de la capitale : « D'où venez-vous donc, Ricourt ? — Je viens de chez Janin. » Aller chez Janin et revenir de chez Janin, telle est depuis quelque douze ans la vie de Ricourt. Ricourt ne prend pas le temps de s'arrêter en route pour se rafraîchir. Il se rafraîchit aussi beaucoup chez Janin, en arrivant et en partant. — Mais quand Ricourt n'est pas chez Janin, on peut être sûr qu'il est au café, — à moins qu'il ne dîne en ville.

Nous avons pensé devoir donner ce malicieux portrait parce qu'il pourrait bien être de la même ou des mêmes mains que notre texte. Quant au feuilleton de Janin, évidemment *le critique que tout le monde connaît*, nous ne l'avons pas retrouvé. Mais voici, à défaut, un portrait de Ricourt qui se rencontre dans son *F. Ponsard* (1872) et qu'il avait peut-être tiré de son feuilleton :

Le plus parisien de tous les Parisiens de Paris, le grand juge et le maître en toutes les œuvres des beaux-arts, une façon de Diderot bon enfant qui jette, à qui veut les prendre, son temps, son éloquence et son bel esprit.

On remarquera que la qualification de *bon enfant* se retrouve dans cet extrait.

P. 106, l. 26-29 : *Que ne sait-il pas? ...causé avec Philinte,...* Le texte original montre ici deux coquilles évidentes : « Que ne *f*ait-il pas? ...causé avec Phi*tius*,... »

— l. 32 : *Or, le romantique auteur de l'article sur* Arbogaste... — C'est de Ponsard lui-même qu'il s'agit et de son article dans la *Revue de Vienne*, v. p. 110. La présence, ici, de cette allusion qui ne trouve son explication que plus loin, donne à penser que le morceau fut remanié. — *Arbogaste* avait paru en 1843, joint au *Lion du désert*, poëme, sous le titre collectif de : *Études dramatiques*, et cette publication avait réveillé le souvenir tant du différend de l'auteur avec la Comédie-Française, que du four sensationnel qu'avait été l'unique représentation de la pièce (20 novembre 1841).

— l. 34 : *...et filait un mauvais coton en rêvant à Madame Lucrèce,...* Allusion aux fileuses de *Lucrèce*.

Page 107, l. 7-8 : *...comme M. de Lamartine après M. de Parny ;...* Le texte original donne « M. de Pa*ssy* ;... » Coquille évidente.

— l. 12-13 : *...Ricourt l'ami des artistes,...* Ricourt avait même été le fondateur-directeur de *l'Artiste* (1831-1839).

— l. 24 : *...les Pradons...* Peut-être faut-il trouver là le rappel d'une malice qui avait cours alors dans les milieux littéraires : on avait fait remarquer que *Ponsard* faisait l'anagramme de *Pradon* au pluriel.

— l. 26-27 : *...nous avons bien inventé cette petite Rachel...* On sait quelle part prépondérante Janin, avec son feuilleton du *Journal des Débats* (10 septembre 1838), avait eue au « lancement » de Rachel.

— l. 31 : *Jay...* Directeur du *Constitutionnel* avant Véron, — d'abord hostile à Ponsard, bientôt de ses encenseurs.

Page 108, l. 4-5 : *Ce garçon-là, disait-il, a toujours l'air de chercher la clef du cabinet.* Nous croyons bien avoir entendu cette expression imagée de la bouche de Nadar. Peut-être la tenait-il de Baudelaire, ou inversement.

— l. 6-11 : *à Paris nous avons une exécrable... habitude qui consiste surtout à déprécier le mérite studieux... Sitôt qu'un homme a de quoi... nourrir quelques maîtresses, et élever ses enfants...* Ceci est tout à fait de la même veine baudelairienne que les *Conseils aux jeunes littérateurs* (1846).

— l. 14-15 : *Je suis las de l'entendre appeler tous les jours le grand poëte...* Cf., mêmement à propos d'Hugo, mêmement au sujet des

circonstances où triompha *Lucrèce*, l'essai sur *Pierre Dupont* (1861, L'ART ROMANTIQUE, p. 361) : « Le public était tellement *las* de... *l'entendre* toujours *appeler* le juste... »

— l. 19-20 : ...*après avoir fabriqué un préjugé, une vox populi, vox Dei...* Cf. *Salon de 1846* (CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 162), à propos d'une popularité artificielle : « Cette *vox populi, vox Dei...* »

— l. 26-27 : ...*une cravache par trop romantique*. Ceci ne doit pas étonner de Baudelaire pour qui Romantisme signifiait spiritualité, intimité, modernité.

— l. 31 : ...*le café Tabourey*. Il était situé au coin de la rue Regnard et de la rue de Vaugirard. Janin habitait au-dessus, sous les toits, et Baudelaire était de ses clients.

— *ibid.* : *Les légitimistes boivent avec les républicains*,... — Dairnvœll, qui a signé beaucoup de morceaux des *Mystères galans*, ainsi que Nadar, qui en dessina la couverture et y collabora peut-être, étaient républicains. Mesuré, qui y collabora sans doute aussi, était légitimiste. Baudelaire se serait-il ici diverti aux dépens de ses camarades ? Cela lui ressemblerait assez.

Page 109, l. 2 *sqq.* : *C'est un homme brave*,... etc. — Dans son *Salon de 1845*, donc l'année suivante, Baudelaire fera pareillement l'éloge de Louis-Philippe.

— l. 14-15 : *l'innocent traducteur de Manfred...* — Le *Manfred* de Ponsard est de 1837.

— *ibid.* : « ...avait moins de coliques... ». Cf. *le Salut public* (1848), en titre (p. 194) : « La reine d'Espagne a la colique ! »

— l. 17-20 : ...*le grand poète Olympio... Il est bon que les jeunes gens s'exercent à faire ces sortes d'études*. Ce propos fut prêté à Olympio par plusieurs petites feuilles. Victor Hugo, que le succès de *Lucrèce* allait éloigner du théâtre, se réconciliera pourtant avec Ponsard après *Charlotte Corday* (1850).

— l. 23 : *M. Lireux...* C'est Auguste Lireux, alors directeur de l'Odéon, qui allait être le parrain de Baudelaire à la Société des Gens de Lettres (1846).

— l. 25-28 : ...*un jeune critique ...amant de la muse antique et qui se compose de Delacroix et l'impuissant V. Hugo, en parlant beaucoup trop de Phidias et de Sophocle*,... — Cf. « amant de la muse *plastique...* » (*les Promesses d'un visage*, FLEURS DU MAL, p. 269) et le parallèle d'Hugo et

de Delacroix dans le *Salon de 1846* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 105-107). — Quant au « jeune critique », on peut croire qu'il s'agissait d'Édouard Thierry qui, à l'inauguration de la statue de Ponsard (1870), s'écriera dans son discours :

Heureuse, ô Ponsard, la ville où tu es né! Tu t'es rendue fière entre toutes les villes de la mère patrie. Tu les a vaincues en son nom, et c'est par toi qu'elle a remporté le laurier de *Sophocle* aux derniers jeux olympiques de la France littéraire.

Mais il ne me semble pas impossible qu'il s'agisse plutôt de Gautier, — alors âgé de trente-trois ans et que Baudelaire connaissait à peine à l'époque — de Gautier qui était bien un amant de la muse antique, et qui, tout en se réclamant d'Hugo, admirait passionnément Delacroix, et qui était si peu hostile à Ponsard que la *Chronique* pouvait lui reprocher de le chanter tous les huit jours.

— l. 30 : *...mais il y a des taches.* Ceci, vu le genre de l'article, pourrait bien faire allusion *aussi* au déshonneur de *Lucrèce*. Cf. Ve acte, scène III :

Toute *tache* s'en va quand mon baiser l'efface.

Baudelaire reprendra cette théorie pour défendre Delacroix : « à quoi bon relever... des taches microscopiques? ...les grands génies ne se trompent jamais à demi... » — « une faute occasionnelle de dessin est quelquefois nécessaire pour ne pas sacrifier quelque chose de plus important » (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, *Salon de 1846*, p. 121 et 107).

— l. 32 : *...un autre plus candide...* — Nous ne savons qui.

— l. 33-34 : *...une soirée mémorable pour tous les honnêtes gens en Europe.* En publiant ces pages à la *Nouvelle Revue française*, nous écrivions qu'il fallait voir là une taquinerie à l'adresse de Jules Janin, lequel répétait volontiers que Paris était la capitale de l'Europe. A la réflexion, nous croyons qu'il convient davantage d'y trouver une allusion à la préface des *Burgraves*, où on lit :

...il y a aujourd'hui une nationalité *européenne*, comme il y avait dans le temps d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide une nationalité grecque... Le poëte qui raconte aujourd'hui la lutte des Burgraves fait aujourd'hui pour l'*Europe* une œuvre également nationale dans le même sens et avec la même signification (25 mars 1843).

Page 110, l. 4-7 : *...un homme du monde qui a pourtant de l'esprit nous disait un jour que dans toutes les réputations il y avait un* secret. *Le succès*

de Ponsard est composé de quelques petits secrets... Évidemment la première phrase s'accorde assez mal avec notre attribution, car il peut paraître invraisemblable que Baudelaire se soit qualifié « un homme du monde qui a pourtant de l'esprit ». Mais il faut se souvenir que l'article parut anonyme, et puis l'objection disparaît si l'on admet qu'il peut s'agir là d'un texte collectif, écrit par exemple avec Privat d'Anglemont. Ce qui est certain, c'est que, dans le *Salon de 1845*, nous retrouverons cette même idée, exprimée dans les mêmes termes ou à peu près : « Il y a dans toutes les réputations, même les plus méritées, une foule de petits secrets. » (CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 53.)

— l. 11 : *M. Viennet...* — *Les Mystères galans* montrent un article assez malicieux à son endroit. M. Viennet avait pris parti pour Ponsard.

— l. 12-14 : *Un malin critique s'avisa de déterrer quelques articles d'une revue dauphinoise...* Il s'agit de Charles Magnin (et non pas Bagnin, comme on lit dans le texte original), de son article de la *Revue des Deux Mondes*, 1er juin 1843, et de la *Revue de Vienne*. — La lettre où Ponsard pensait se justifier avait été publiée par *le Constitutionnel*, 3 juin de la même année, et la réponse de Magnin, *ibid.*, 6 juin.

Page 111, l. 6-7 : *Voltaire, Chateaubriand et Victor Hugo ont écrit plus de petits billets...* Cf. la lettre de Baudelaire à Champfleury, 14 janvier 1854 :

Trouvez-vous... utile d'exhumer les compliments de Victor Hugo qui en a inondé les êtres les plus vulgaires ?

— l. 9 : *...son sonnet...* Nous l'extrayons des *Œuvres complètes* de Ponsard (Calmann-Lévy, 1876) :

A MADAME DORVAL.

Soit que paisible au sein du foyer domestique,
Vous nous rajeunissiez le Gynécée antique,
Et qu'ouvrant votre cœur à la douce pitié
Vous charmiez le malheur par des mots d'amitié ;

Soit que vous commandiez, majestueuse et sainte,
Au crime audacieux le respect et la crainte,
« Et qu'un courroux auguste éclatant dans votre œil,
Des regards de Sextus fasse baisser l'orgueil » ;

Soit qu'appelant chez vous un tribunal intime,
Vous y comparaissiez, pâle mais plus sublime,
Pour l'exemple à donner résolue au poignard ;

Tour à tour gracieuse, ou sévère, ou funeste,
Aux mouvements du cœur empruntant votre geste,
Trois fois vous nous montrez la nature dans l'art.

16 mai 1843.

— I. 9-10 : *...où le solécisme latin se pavanait à chaque vers,...* Trouver des solécismes latins dans des vers français ne pouvait appartenir qu'à un très bon latiniste, ce qu'était Baudelaire (v. ses *Vers latins*, publiés par Jules Mouquet, *Mercure de France*, 1933). — Cf. *Salon de 1846* (CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 163) : « ...des vers ...pleins de barbarismes et de solécismes,... ».

— I. 11-12 : *S'il avoua à Mme Dorval qu'*elle lui montrait trois fois la nature dans l'art,... — Allusion au dernier vers du sonnet cité ci-dessus. On sait que l'esthétique baudelairienne oppose l'art à la nature.

— I. 12-13 : *...il déclara à Mlle Nathalie... L'Entr'acte*, 7 juin 1843, a donné le texte du billet où il le fit :

Paris, 1er juin 1843.

Permettez-moi, Mademoiselle, de vous offrir ces mêmes vers auxquels vous prêtez tant d'harmonie. Je ne quitte Paris qu'après avoir assisté à la première de *Lucrèce à Poitiers*, et je m'en vais admirateur de la belle tragédienne que j'ai trouvée dans la spirituelle actrice. Agréez, etc.

F. PONSARD.

Lucrèce à Poitiers, tragédie-vaudeville (entendez parodie) de Léonard [de Châtellerault], 1re représentation, 1er juin 1843. Mlle Nathalie y avait incarné notamment les personnages de Lucrèce et de Guanhumara.

— I. 15-26 : *...vinrent* savourer le songe de Lucrèce, *s'enivrèrent* de ce dard... — V. acte IV, sc. I, il s'agit d'un serpent :

...Comme un immense bras,
Le monstre cependant m'enveloppe, puis lève
Sa tête d'où sortait un *dard* fait comme un glaive,
Il fixe sur mes yeux ses yeux, ardents flambeaux ;
Il me souffle au visage une odeur de tombeaux;
Et son *dard*, savourant l'espoir de la blessure,
Sur mon corps qu'il parcourt, médite sa morsure.

— I. 18-19 : *...cet excellent et naïf Petrus Borel que vous ne connaissez sans doute pas, mes chers amis.* Le texte original donnait Pet*ers* Borel.

— Dans son étude sur le poëte des *Rhapsodies*, Baudelaire écrira en 1861 :

Qui s'en souvient aujourd'hui ? — Moi, dirai-je..., et c'est assez (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 336).

— l. 27-29 : *Ce jeune contre-révolutionnaire est beaucoup plus romantique que vous ne le pensez.* On lit dans *la Fin du théâtre romantique en France. — François Ponsard* de C. Latreille (Hachette, 1899) :

Th. Gautier... eut l'habileté de soutenir que la presse classique ne louait en Ponsard que des qualités négatives, manque de lyrisme, d'imagination et d'idées; lui, au contraire, signalait les beautés romantiques d'une pièce, dont l'auteur, violant l'unité de lieu, jetait sur la scène le masque grimaçant de Brute, s'efforçait vers la couleur locale, et écrivait dans un style simple et naturel.

— l. 30 : *...les gâteaux de farine,...* V. la note sur la p. 112, l. 14.

— *ibid.* : *et les défroques de Caligula...* Allusion sans doute au *Caligula* de Dumas, joué au Théâtre-Français en 1837.

— l. 32 : *...et autres guanumasiers...* Épithète évidemment dérivée de Guanhumara (*les Burgraves*).

— l. 33 — p. 112, l. 2 : *Janin assistait à une répétition de* Don Juan *de M. Delavigne... Voici comme il se comportait... dans son feuilleton...* — Delavigne était redevenu d'actualité du fait de sa mort (décembre 1843). Nous n'avons pas retrouvé le feuilleton dont il s'agit ici. Dans les *Débats*, c'est Loève-Weimars qui avait rendu compte de *Don Juan*. Mais dans deux articles de Janin, le premier sur la pièce (*Revue de Paris*, octobre 1835), le second paru aux *Débats* à l'occasion d'une *parodie* de *Don Juan*, il est exact qu'on rencontre des jugements qui correspondent à cette suite d'*il y a*, le critique s'étonnant du genre hybride de l'œuvre, des inspirations ou souvenirs divers qu'elle trahit, etc.

Page 112, l. 13-14 : *en saupoudrant Tite-Live d'André Chénier...* Sainte-Beuve, dans ses *Chroniques parisiennes* (2e éd., p. 34), écrit, lui aussi, que « *Lucrèce* est l'avènement d'André Chénier au théâtre ». — *...un* gâteau de farine *fort indigeste...* Allusion aux vers suivants de *Lucrèce* (IIe acte, scène IV) :

Est-ce donc pour cela qu'à la main du flamine
Vous avez présenté le *gâteau de farine...*

— l. 19-20 : *...la croix à la boutonnière,...* Ponsard sera décoré en 1845.

— l. 21 : *...elles seront encore des poncifs...* Le texte original donne *ponsifs*, et cette faute se retrouve dans plusieurs manuscrits de Baudelaire.

— l. 30 *et sq.* : *C'est depuis cette malheureuse aventure que toutes les mères de famille...* Ce trait ne serait-il pas à l'adresse de Mme Aupick, qui déplorait « le genre absurde » auquel son fils prétendait s'adonner ?

Page 113, l. 8-9 : *Horatius Sergeon, rue de la Santé, n° 10.* Nadar a raconté dans son *Charles Baudelaire intime, le poëte vierge* (A. Blaizot, 1911), comment Nestor-Lucius Songeon, un ancien condisciple de Baudelaire au lycée de Lyon, retrouvé à Paris, — personnage des plus falots, bien que l'avenir lui réservât de hautes fonctions : il mourra sénateur dans le fauteuil d'Hugo après avoir été président du conseil municipal ! — faisait alors à la fois la joie et le supplice du poëte par ses ridicules prudhommesques et ses indécourageables assiduités ; comment, pour leur verve malicieuse, S*on*geon était devenu *Cler*geon, clergeonant le synonyme d'embêtant, une clergeonade une charge dont Songeon faisait les frais, etc. Et Nadar nous a raconté aussi à nous-même que *Clergeon* n'était point le seul sobriquet dont ils eussent affublé le Labadens cramponné, mais qu'avec une joie juvénile ils s'amusaient souvent ensemble à décliner et conjuguer d'autres noms et verbes qu'ils dérivaient de Songeon. L'intention comique de l'adresse : *Rue de la Santé*, constitue une présomption supplémentaire que *Horatius Sergeon* doit être lu ici *Lucius Songeon* ; le sabir judaïque prêté au personnage se retrouve d'ailleurs dans les légendes dont Baudelaire accompagnera des portraits-charges d'Alexandre Weill.

— l. 10-11 : *Maintenant... prêtez-moi un volume de Corneille.* V. la note sur la p. 105, l. 27.

COMMENT ON PAIE SES DETTES QUAND ON A DU GÉNIE, p. 114.

Le Corsaire-Satan, 24 novembre 1845 (aux « Nouvelles à la main »), sans le dernier alinéa et sans signature. — *L'Écho* [des Théâtres],

23 août 1846 (reproduit aussi les trois jours suivants) en totalité et signé : *Baudelaire-Dufays.*

Le premier texte a été retrouvé par M. W. T. Bandy qui en a signalé l'existence dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1930, p. 93-94. — Le second, par Charles de Lovenjoul (V[te] de Spoelberch —) qui le reproduisit, sous la signature de *Charles Baudelaire*, d'abord dans *Un dernier chapitre de l'Histoire des Œuvres de H. de Balzac* (Dentu, 1880, p. 61-63), puis dans *Bibliographie et Littérature* (*Trouvailles d'un bibliophile*, Henri Daragon, 1903, p. 111-118). — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 289-293.

Commentant cet article, Eugène Crépet écrivait :

Cette diatribe étrange du poëte est en contradiction flagrante avec tout ce qu'on sait de son amitié respectueuse et dévouée pour Balzac, Gautier, Ourliac, Gérard de Nerval, qu'il y raille avec virulence. La seule explication possible, c'est que Baudelaire, qui eut toujours, et au plus haut degré, le respect de son art, ne put résister à son indignation en présence des œuvres de qualité inférieure que l'ambition de faire fortune poussait Balzac à produire, et pour lesquelles il demanda et obtint quelquefois la collaboration des écrivains que Baudelaire crible des mêmes sarcasmes.

On lit d'ailleurs dans le *Catalogue d'une très intéressante collection de lettres autographes...* (Et. Charavay, vente du 16 mai 1890), sous le numéro 144 :

Ernest Prarond, l. a. sig. à un confrère, 20 oct. 1886, 3 p. in-8 :

Très intéressante lettre, pleine de curieux détails, notamment au sujet d'un passage d'un article de Baudelaire : *Un dernier chapitre de l'histoire des Œuvres de Balzac*. M. Prarond ne croit pas que le passage satirique sur Balzac donne une juste idée des vrais sentiments du poëte des *Fleurs du Mal* pour l'auteur de *la Comédie humaine*. « Il ne faut pas s'arrêter à quelques mots : « tristesse vulgaire, terre-à-terre, ignoble. » Dans l'intention de Baudelaire, ce dernier mot même n'est appelé vraisemblablement qu'à marquer le contraste entre la cause vulgaire de la tristesse et la valeur de l'homme ou de l'écrivain... Baudelaire employait quelquefois dans la conversation des mots un peu excessifs, adoucis par l'étymologie. Ainsi, un jour, il complimentait une jeune marchande de tabac sur ses manières *insolentes*, ce que la jeune fille prenait fort mal. »

Le texte ici adopté est le second, celui que Baudelaire a signé à *l'Écho* qui, soit signalé en passant, avait pour titre exact non *l'Écho*

des Théâtres, comme l'a dit M. de Lovenjoul, mais L'ÉCHO, *Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Musique et Modes*, — sauf pour la l. 10, p. 117, d'où nous avons fait disparaître une coquille. M. de Lovenjoul avait accompagné sa reproduction de notes apportant des précisions très importantes. On les retrouvera ci-dessous, suivies de la lettre *L*. En 1908, elles figuraient au bas des pages.

Page 114, l. 3 (1845) : « ...*nous* a été contée... » — (1880-1903) : « avec prière... » [sing.]

— l. 4-5 (1845) : « ...que *nous* la raconter*ons* à tout le monde. »

— l. 7 (1880-1903) : « ...moins lippe qu'à l'ordinaire,... »

— l. 10 (1880-1903) : « C'était bien lui, la plus forte... » [un mot omis].

— l. 17 (1880-1903-1908) : « ...le personnage le plus cocasse... » [trois mots omis].

Page 115, l. 2 (1880-1903) : « ...sans escalier*s* avec... »

— l. 6 (1845) : « ...était-il *barcelé* par... »

— l. 16 : *L'illustre auteur de la Théorie de la lettre de change*... Balzac a-t-il fait réellement quelque essai sous ce titre ? Il nous paraît plus probable qu'il s'agissait là d'une allusion aux pages des *Illusions perdues* où la question de la lettre de change est traitée, d'autant que ces pages-là figurent dans la 3e partie des *Illusions perdues*, c'est-à-dire dans *les Souffrances d'un inventeur*, que Baudelaire venait de citer.

— l. 21 (1880) : « ...par un inattendu... » [un mot omis].

— l. 28-29 (1845) : « ...une maison où un commerçant *en future faillite* se délassait... » — (1880-1903) : « un commerçant riche... » En note : Cürmer (*L*).

— l. 31 (1880-1903) : « ...au bout de quelques minutes *il* exposa... »

— l. 34 — p. 116, l. 1 : ...*les Français peints par eux-mêmes*... — Suite de monographies par Balzac, Janin, La Bédollière, etc. (Curmer 1839-1848).

Page 116, l. 10-15 : ...*un petit jeune homme... pour sa verve ...impie...* — (1880-1903), en note : Édouard Ourliac (*L*).

On ne sait que bien peu de chose des rapports qu'eut Baudelaire avec Ourliac ; il l'a mentionné dans ses notes autobiographiques parmi ses premières liaisons littéraires. V. cependant l'*Index* de *L'ART ROMANTIQUE*.

— l. 23-24 (1845) : « ...*demain* matin, entendez-vous,... » — (1903) : « *le* matin, entendez-vous... »

Page 117, l. 2 : ... *rue de Navarin*. Théophile Gautier y habitait, au numéro 14.

— l. 3 : « ...*dans* le Siècle. » — (1880-1903), en note : n° du 2 septembre 1839 (*L*).

— l. 5-6 : ...*bien connu dans la Bohème d'alors*... — (1880-1903), en note : Gérard de Nerval (*L*). — *ses amours ...d'Opéra-Comique*. — Allusion évidente à Jenny Colon.

— l. 8-9 : *Le second ami ...lymphatique;...* — (1880-1903), en note : Théophile Gautier (*L*).

— l. 10-11 (1846) : « ...en ma*t*ière de colliers d'Osages,... [Coquille].

— l. 11-12 (1845) : « ...de *t*resser trois grandes colonnes de mots... » [Coquille, semble-t-il].

— l. 14 (1880-1903) : « Il ne fut *pas* inséré... »

— *ibid.* : *dans* la Presse. — (1880-1903), en note : n° du 11 septembre 1839 (*L*).

CAUSERIES (p. 118).

Parues hebdomadairement au *Tintamarre*, du 13 septembre 1846 au 28 mars 1847, sauf pour les semaines allant du 27 septembre au 2 octobre 1846 et du 7 au 13 février 1847, où il n'y en eut pas [1].

Dans leur *Charles Baudelaire* bibliographique, A. de la Fizelière et Georges Decaux ont écrit :

Ces causeries, signées Francis Lambert, Marc-Aurèle, Joseph d'Estienne, sont dues à la collaboration de MM. Vitu, Baudelaire et Banville.
(*Note communiquée par Aug. Vitu.*)

Étant donné l'origine de ce renseignement, on ne saurait guère douter de son exactitude, mais l'interprétation n'en paraît pas moins fort délicate. Faut-il entendre que les trois pseudonymes ont correspondu respectivement et dans l'ordre où ils sont cités à ces trois

1. En tête du journal ou en première page, les *Causeries* ici numérotées III, IV, XI, XIII, XIX, XXI, XXII, XXV-XXVII ;
en deuxième page : I, II, V-VIII, XII, XIV, XV, XVII, XXIII, XXIV ;
en troisième : IX, XX ;
en quatrième : X, XVI, XVIII.

écrivains? mais selon Quérard (*Supercheries littéraires dévoilées*), Joseph d'Estienne serait Vitu? — Ou bien trouver dans ces causeries des textes collectifs? Nous ne connaissons aucun document qui permette d'en décider.

Les articles en cause ont été, au cours des vingt dernières années, recueillis d'abord partiellement dans :

Charles Baudelaire. CAUSERIES... Préface de F.-F. Gautier (Aux Éditions du Sagittaire, Paris, 1920).

ouvrage comprenant les quatorze Causeries *signées* qui avaient paru entre le 13 septembre 1846 et le 3 janvier 1847;

puis, en totalité, dans :

Charles Baudelaire. ŒUVRES EN COLLABORATION... Introduction et notes par Jules Mouquet (Mercure de France, 1932),

publication où, aux textes reproduits par Féli Gautier, étaient jointes treize autres causeries dont une (20-26 septembre) sans doute écartée antérieurement parce que parue sans signature, et les douze autres publiées au cours de la période janvier-avril 1847.

Mais ni Féli Gautier ni M. Jules Mouquet n'ont essayé de déterminer la part que Baudelaire put avoir dans ces textes, se rangeant ainsi au sentiment exprimé par les collecteurs des *Œuvres posthumes* de 1908 où on lit qu'une telle tentative serait bien aventureuse.

Nous n'avons pas prétendu faire, sur ce point-là, beaucoup mieux que nos devanciers; nous nous contenterons de signaler, au cours de notre annotation, les passages qui nous *paraissent* imputables à Baudelaire.

En revanche, nous osons affirmer que nous apportons aujourd'hui un texte rigoureusement fidèle. La disposition typographique des *Causeries*, dans *le Tintamarre*, présente une particularité dont il n'avait pas encore été tenu compte et dont l'examen attentif pourrait bien quelque jour, avec les progrès de la documentation baudelairienne, aider à résoudre la question d'attribution : tandis que les treize premières se présentent comme des chroniques d'un seul tenant, les quatorze suivantes, au contraire, sont composées de paragraphes précédés de trois étoiles et dont chacun par conséquent possède une individualité. Nous avons eu grand soin de rétablir cette particularité-là.

Enfin nous nous flattons de fournir aujourd'hui au lecteur beaucoup d'éclaircissements entièrement nouveaux et propres à recréer, dans une certaine mesure tout au moins, l'atmosphère indispensable à l'intelligence de ces pages qui ne tiraient quelque intérêt que de leur actualité.

COLLATION DES TEXTES ANTÉRIEURS
(*Fautes ou Coquilles, Omissions, Rectifications, etc.*)

1846-1847

Page 119, l. 3 et 11, *tirbouchonnent* pour *tire-bouchonnent* et *palfreniers* pour *palefreniers*; 120, l. 20, *sterne* pour *Sterne*; 123, l. 26, *chrysocal* pour *chrysocale*; 128, l. 18, *gredinz* pour *gredins*; 135, l. 11 et 34, *la maisons*, pour *les maisons* et *M. Davost* pour *M. Duvert*; 136, l. 20, *Abencerrage* pour *Abencérage*; 140, l. 16, *menteau* pour *manteau*; 155, l. 9, *abandonner* pour *abonner*; 162, l. 3, *publie* pour *public*; 173, l. 19 et 29, *vernis* pour *verni*, et *vous allez un petit lansqui* pour *vous allez* faire *un petit lansqui*; p 180, l. 10, *Martin Guénot* pour *Martin Guerre*; p. 189, l. 31, *Meissonnier* pour *Meissonier* et, passim, *feuilletonniste*.

1920

Quelques singularités du texte original ont été conservées, — celles qui sont signalées ci-dessus aux pp. 119, l. 3 et 11; 123, l. 26; 135, l. 34; 155, l. 9.

Beaucoup d'infidélités (coquilles, omissions, non-sens): p. 120, l. 12-13, *Théodore Burette* pour *Théodose Burette*; p. 122, l. 14, 20 et 30, *les fêtes ou chocnosophes* pour *les fêtes chocnosophes*, — *barons du lansquenet* pour *barons de lansquenet* et *aux faîtes* pour *au faîte*; p. 123, l. 20-21, *vient de demander* pour *vient de commander*; p. 125, l. 2, *fera justice de réputations* pour *fera justice de ces réputations*; p. 128, l. 30, *patte—d'ours* pour *patte-d'ours*; p. 130, l. 11, *comte de Monte-Cristo* pour *comte Monte-Cristo*; p. 132, l. 9 et 30, omission d'une phrase : *Les cloches n'ont pas sonné pour leur départ* et *deux sols* pour *deux sous*; p. 133, l. 15-16 et 28-29, deux omissions : *aujourd'hui* pour *aujourd'hui dimanche* et *dix, quinze, trente...* pour *dix, quinze,* vingt, *trente...*; p. 134, l. 26, *je suis fâché* pour *je suis* bien *fâché*; p. 135, l. 22, *collection de plaisirs* pour *collection de plaisir*; p. 137, l. 11, 16 et 20, *d'Hombourg* pour *de Hombourg*: *réfectoires* pour *réfectoire* et *rue Neuve* rue *Vivienne* pour *rue Neuve-Vivienne*; p. 138, l. 9, *inaltérable* pour *inaliénable*; p. 139, l. 24-25, fort *bizarre* pour *bien bizarre*; p. 140, l. 2-3, 7 et 31, *Dumas couperait plutôt la main droite de Maquet* pour *Dumas se couperait plutôt la main droite de Maquet* [qui est beaucoup plus drôle], *il est* pris *par* pour *il est* lié *par*, et *cour toute encombrée* pour *cour tout encombrée*; p. 141, l. 23-24, *plein de transaction de son oncle* pour *plein des traditions*

de son oncle ; p. 143, l. 6, 11 et 18, *Jean Tournet* pour *Jean Journet, les eaux* d'*Hombourg* pour *les eaux* de *Hombourg* et *Pilauds* pour *Pilaudo ;* p. 144, l. 30-31, *aussi considérée* pour aussi *consolidée ;* p. 145, l. 29-30, *votre inestimable journal* pour *votre estimable journal ;* p. 146, l. 15-16, 18-19, *l'illustre Desbarolles* pour *l'illustre Desmarolles* [coquille intentionnelle bien vraisemblablement], *Néanmoins l'arrivée s'étant répandue* pour *Néanmoins* le bruit de *l'arrivée s'étant répandu, Faira* pour *Faria ;* p. 147, l. 9, 13 et 14, *Tarluffe* pour *Tartufe, mouvelles* pour *nouvelles* et un vers estropié : *Tout s'est-il* passé ces jours-ci *de bonne sorte* pour *Tout s'est-il,* ces jours-ci, passé *de bonne sorte*[1] *;* p. 148, l. 2, 7 et 27, encore un vers faux : *Tant sa blessure au flanc était encore cruelle* et encore une coquille : *littéralement* pour *littérairement* et *Cognard* pour *Cognord ;* p. 150, l. 24, sept mots omis, sans doute à dessein : « (voir pour les détails notre article Bigarrures) ».

1932

Sauf quelques corrections justifiées qui intéressent des passages signalés ci-dessus aux pp. 119, l. 3 et 11 ; 123, l. 26 ; 155, l. 9 ; 173, l. 29, mêmes fautes qu'en 1920, et beaucoup de nouvelles infidélités : p. 120, l. 5, *de l'esthétique* et *de tout* pour *de l'esthétique, de tout ;* p. 123, l. 9, *vint* pour *vient ;* p. 137, l. 13, *réfectoires* pour *réfectoire ;* p. 138, l. 5, *se porteraient* encore *mieux* pour *se porteraient mieux ;* p. 139, l. 16-17, *La Pallice* pour *La Palisse ;* p. 143, l. 2, *M. Girardin* pour *M.* de *Girardin* ; p. 147, l. 1 et 28, *Cognard* pour *Cognord ;* p. 152, l. 32, *au visage, ce que...* pour *au visage* et *ce que... ;* 154, l. 9, *étaient* de *grandes...* pour *étaient* deux *grandes... ;* p. 158, l. 28-29, *qu'il n'a coutume* pour *qu'il n'a* pas *coutume* [le *pas* semble bien intentionnel] ; p. 159, l. 14, *Mme la vicomtesse de Launay* pour *Mme le vicomte de Launay* [certainement voulu] ; p. 160, l. 6, *Mme* de *Récamier* pour *Mme Récamier ;* p. 170, l. 3, et 182, l. 25, *l'entre-filet* pour *l'entre-filets ;* p. 171, l. 5, 7 et 28, *artichaud* pour *artichaut, le secrétaire* pour *le sociétaire ;* p. 173, l. 27, *voilà* des *tours* pour *voilà* de vos *tours ;* p. 174, l. 1, *emmortifrailler* pour *emmortificailler ;* p. 174, l. 29, le *capitaine des voleurs* pour *le capitaine* de *voleurs.*

En 1937, M. Yves-Gérard Le Dantec a, lui aussi, dans son « édition critique » de la *N. R. F.*, donné les *Causeries.* Mais ce texte-là n'est guère meilleur que le précédent, et le scoliaste, en fait de commentaires, a simplement reproduit, coquilles comprises, ceux de M. Mouquet, lesquels n'avaient trait qu'à l'histoire de ces pages.

1. Il faut ajouter que dans ce texte, établi avec une incroyable négligence, les vers sont présentés à la file, séparés seulement par des tirets.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

I

Nous ne reconnaissons guère ici la marque de Baudelaire ni celle de Banville; ils n'auraient l'un ni l'autre vanté M. Viennet, ni, si ennemis qu'ils fussent de l'Institut, souhaité d'être délivrés de l'esthétique. Cependant v. nos notes sur les p. 120, l. 3-6 et 13-14.

Page 118, l. 5 : *Peuple français! peuple de frileux!...* Parodie du v. 1 de *la Parisienne* que le lecteur trouvera cité p. 160, l. 27.

Page 119, l. 8 : *...causant de* stakes *avec les* hostlers... — C'est-à-dire causant de prix avec les garçons d'écurie.

— l. 20 : *Michel Brémond.* Drame en vers joué en 1846 à la Porte Saint-Martin. Frédérick Lemaître y tenait le principal rôle.

Page 120, l. 3-6 : *Mais qui nous délivrera des* Éloges *et des* Essais*?...* Dans son essai sur *l'École païenne* (1852, *L'*ART ROMANTIQUE, p. 293), Baudelaire citera le vers de Joseph Berchoux :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains?

— l. 12-14 : *Théodose Burette,...* Sa *Physiologie du Fumeur* avait paru en 1840. — *...jusque dans le* tréfoin *de* sa chiffarde. — Chose étrange, ces mêmes mots d'argot se retrouvent associés dans un chapitre des *Mystères galans* (éd. de la N. R. F., p. 104) : « Saint Pierre mit du *tréfoin* dans sa *chiffarde* », — chapitre qui est signé : G. vicomte de Woell, c'est-à-dire Georges Dairnvoell. Faut-il croire que Dairnvoell, dont il nous a bien semblé reconnaître la manière dans d'autres passages encore, aurait lui aussi collaboré à ces *Causeries*? Ou bien n'aurait-il pas mis sa signature sous de la « copie » à lui fournie par Baudelaire, Vitu, Privat d'Anglemont, etc.? — Pour le falot personnage de Burette, professeur d'histoire au collège Stanislas, v. les *Souvenirs littéraires* de Maxime du Camp, I, p. 73 (éd. Hachette, 1906).

II

Il nous paraît possible que Baudelaire soit l'auteur de cette causerie-là : Sterne, cité p. 120, l. 20, était de ses auteurs favoris : l'île Saint-Louis (l. 25) son « terrier » ; cette même année 1846 on le voit, dans les CURIOSITÉS ESTHÉ-

TIQUES, p. 116, faire l'éloge de Fiorentino, nommé ici p. 121, l. 9 : au dire des contemporains (Maxime Rude, Confidences d'un journaliste, *A. Sagnier, p. 164) on rencontrait parfois chez lui, à l'Hôtel Pimodan, Céleste Mogador (l. 11) ; elle y « était payée pour s'asseoir, — à la condition de ne pas parler ». Certaines phrases, celles du 7e paragraphe de la p. 121 notamment, nous confirment dans ce sentiment.*

Page 121, l. 3-4 : ...*M. Hippolyte Lucas, le vrai Lucas.* Il y en avait un autre : Charles Lucas, économiste et membre de l'Institut.

— l. 6-7 : ...*les caves du ci-devant de la rue Montmartre.* — Il s'agit du *Constitutionnel* du Dr Véron, où avait paru le 1er septembre 1846, avec le sous-titre : *Jardins et Bals publics*, l'article de Fiorentino dont il est question dans les lignes suivantes, et qui avait trait uniquement à l'Hippodrome, à Mabille, au Ranelagh, à la Chaumière et à leurs orchestres, attractions ou étoiles, — audace sensationnelle.

— l. 15-16 : ...*une âme qui, un jour, ira rejoindre l'âme de Chicard dans les limbes de la balle aux cuirs.* Chicard, récemment décédé, était un honorable commerçant en peaux, du nom de Lévêque. Banville nous a laissé de lui un portrait fort coloré (v. ses *Critiques*, 1917, p. 303). Un dessin de Baudelaire représente un Chicard. — Pour *Brididi*, successeur de Chicard dans les fastes de la Danse « vertigineuse », v. pareillement Banville en son *Commentaire* aux ODES FUNAMBULESQUES, éd. G. Charpentier, p. 182.

— l. 19 : *style Gigi.* Lire : style J[ules] J[anin].

— l. 21 : ...*Pape.* — Facteur de pianos qui s'est signalé par de nombreux perfectionnements ; il fut notamment l'inventeur du piano à queue. *Le Constitutionnel* avait ses bureaux « rue de Valois, Palais-Royal, Maison de M. Pape ».

— l. 25 : ...*des colonnes...* Faut-il souligner qu'il s'agit des *colonnes* d'un journal ?

III

Vitu, au cours de la période 1844-1847, s'étant particulièrement intéressé à l'art chorégraphique et à ses temples [1], *il y a lieu, pensons-nous, de lui*

1. En 1844 il donne, avec Paul Farnèse [Laurence de Blanry], *Physiologie de la Polka* (Legallois), et avec Jules Frey, *Physiologie du bal Mabille* (Carrier) ; en 1847-1848, *Paris l'été, Les Jardins de Mabille* et *Bals d'hiver* (Martinon).

attribuer les quatre premiers paragraphes de ce chapitre. Mais il ne nous paraît nullement impossible que les passages sur Janin et Vacquerie soient de Baudelaire.

Page 122, l. 3 : *Adieu plaisirs, vendanges sont faites.* — Cf. *Gargantua*, I, XXVII : « Adieu *paniers*, vendanges sont faictes. » — Il y aussi une vieille chanson où ceci se retrouve.

— l. 6-7 : Le *bain Lambert.* — Établissement de bains, sur la Seine; Mme Sabatier y fréquentait. — Le Vaudeville allait jouer *les Bains de l'hôtel Lambert.*

— *La Presse*, chaque jour, alors, publiait un bulletin météorologique qui commençait par cette phrase : *Le thermomètre centigrade de l'ingénieur Chevalier, opticien du roi, marquait hier...* Ce thermomètre, que beaucoup de Parisiens consultaient, ornait la devanture du magasin de l'ingénieur, place du Pont-Neuf.

— l. 12 : *le dieu Kang-Kang...* Lire Cancan. — ... *la déesse polka...* Son culte, en France, ne datait que de deux ans.

— l. 14-15 : ...*chocnosophe.* Mot très à la mode alors. On le trouve aussi dans les *Mystères galans.* — *M. Bobœuf* : Propriétaire du Château-Rouge. — *Le Siége de Saragosse*, spectacle pyrotechnique. « Bombes, fusillade, pluie de feu, bouquet étoilé, embrasement général », annonçaient les journaux.

— l. 20-21 : ...*gentilshommes de nankin...* Les élégants portaient alors des vêtements en nankin. — ...*barons de lansquenet,...* Le rédacteur semble se souvenir du vers de Regnard :

Un marquis de hasard fait par le lansquenet.
(*Le Joueur*, I, VI.)

— *ibid.* : *Preux et* laids preux... — Le calembour faisait *florès* et continuera, pendant vingt ans, de jouir d'un prestige inouï. Xavier Aubryet, que Th. de Banville ne craignait pas de rattacher à Chamfort, Rivarol et Saint-Amant, devait bien plus sa célébrité à ses à-peu-près imbéciles qu'à son talent pourtant réel.

— l. 33-34 : ...*le domaine du jeune Vakri!* Aug. Vacquerie tenait à *l'Époque* la rubrique du *Mouvement dramatique et littéraire.* V. aussi la note sur la p. 123, l. 27.

Page 123, l. 1 : *Clarisse* [Harlowe]... On en parlait fort à l'époque. Dumanoir, Clairville et Gaillard en avaient tiré un vaudeville

pour le Gymnase dramatique, et soutenaient un procès contre Michel Lévy à ce sujet ; Siraudin et Moreau en donnaient une parodie au Palais-Royal.

— l. 3-4 : ...*un célèbre sculpteur*... : Pradier.

— l. 11-17 : ...*le bochet académique.* Janin ne l'obtiendra qu'en 1870. — Anne *Bignan*, le poëte, était né en 1795. — *Fulchiron*, député très influent sous la monarchie de Juillet.

— l. 18-21 : *M. Adam*... : Adolphe Adam, le compositeur, qui allait bientôt installer un troisième théâtre lyrique au Cirque-Olympique. — *M. Ruolz* : Le comte de Ruolz, récemment décoré pour le mérite du procédé auquel son nom dut de passer dans la langue.

— l. 27-32 : Le jeune Vacquerie commençait déjà d'encenser les autels de Victor Hugo avec une frénésie presque indécente.

Page 124, l. 1-4 : *Joseph Citrouillard*. V. la note sur la p. 138, l. 27. — Les fêtes en question, celles données pour « les mariages espagnols », c'est-à-dire les mariages de la reine Isabelle II avec l'infant François d'Assise et du duc de Montpensier avec la sœur de la reine.

— l. 7-9 : *M. Bocage*. Alors directeur de l'Odéon et que remplacera bientôt Vizentini. — Entre « Malheureuse France ! » et la signature, vignette typographique représentant trois larmes.

IV

L'attribution de ce morceau nous paraît chose délicate. Les cinq premiers paragraphes reflètent des préoccupations que Baudelaire partageait certainement. Mais il nous paraît peu vraisemblable que notre auteur ait pu attaquer l'Artiste *auquel il collaborait précisément alors, et Gustave Planche dont un an auparavant* (CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, *p. 3*) *il déplorait la retraite. Cependant, si l'on en croit Charles Toubin* (*v. dans la* Revue de France, *15 octobre 1926, p. 750, un article de M. Ch. Dornier* : la Bohème littéraire et la Révolution de 1848), *Baudelaire « ne pouvait supporter Arsène. Il ne l'appelait jamais que le meunier, à cause des moulins à vent qui formaient le dernier plan de toutes les poésies et de toutes les berquinades de cet écrivain ». — V. aussi la note sur la p. 167, l. 4.*

Page 124, l. 13 : L'Artiste ...*vient de publier*... : 27 septembre 1846.

Page 125, l. 1-2 : *Les romans en volume nous arrivent comme de pauvres filles déflorées.* Le roman-feuilleton était alors d'une invention toute nouvelle.

— l. 4-5 : *...quelques théâtres qui se disent malins, sous prétexte qu'ils jouent le vaudeville.* Paraphrase du vers de Boileau

Le Français né malin créa le vaudeville.

— l. 16 : *M. Victor Pâquet.* Auteur d'essais ou de traités relatifs à l'horticulture.

— l. 26-27 : *...un simple gogo des mines de Saint-Bérain.* — Dans la série des *Robert Macaire*, Saint-Bérain est qualifié « grand patron de la déconfiture » (v. au *Catalogue raisonné de l'œuvre lithographié de Honoré Daumier*, par N.-A. Hazard et Loys Delteil, nº 1090, la légende, due sans doute à Philipon, de *Piété filiale*).

— l. 27-31 : *Les* réclames *des queues-rouges de l'annonce anglaise...*, etc. — C'est-à-dire notamment les lettres échangées entre Girardin, directeur de *la Presse*, et Charles Duveyrier, naguère condamné à un an de prison en même temps que le Père Enfantin dont il était le disciple, et depuis fondateur de la Société générale de publicité (v. la note sur la p. 132, l. 28). — E. Boutmy avait publié, l'année précédente, les *Époques mémorables de la vie du roi des Français.*

— l. 33 : *... pas même par les larrons de la Croix de Berny...* — Le célèbre roman épistolaire qui porte ce nom et où l'on voit quatre prétendants poursuivre la même héroïne, venait de paraître, et l'Hippodrome donnait alors, annoncée sous le même titre, une « course au clocher » dont les journaux vantaient les péripéties imprévues.

Page 126, l. 23-24 : *M. Merle... se propose d'écrire ses* Mémoires *dans* la Mode. — En réalité il y avait déjà quelques semaines que ces *Mémoires* de Jean-Toussaint Merle (l'époux de Marie Dorval) avaient commencé de paraître, par fragments, dans ce journal.

— l. 33 : *...les gentilshommes à vingt-neuf sous...* Faut-il les rapprocher des « bijoux à vingt-neuf sous » que Baudelaire, dans son poëme : *A une mendiante rousse* (*Fleurs du Mal*, p. 149), regrettait de ne pouvoir offrir à sa jeune amie ?

V

Nous tenons cet article-là pour sûrement de Baudelaire, qui a mentionné Esquiros (l. 16) parmi ses liaisons littéraires, et les Vierges folles *(l. 19) parmi ses drames à faire ; — qui connaissait personnellement Céleste Mogador (l. 11, v. la note de la p.* 499) *et qui, dans* les Drames et les Romans honnêtes *(L'Art romantique, p. 284-285), en 1851, reviendra sur ces démêlés de Balzac avec Hippolyte Castille.*

Page 127, l. 11 : *la charmante Frisette...* — Dans son *Commentaire* des *Odes funambulesques* (G. Charpentier, 1883, p. 182), Banville, qui l'a citée avec bien d'autres parmi les reines de ses *Mascarades*, écrivait d'elle, comme de Madame Panache, d'Ange, de Rose Pompon et de Blanche :

...Sans mériter une biographie particulière... elles ont été jolies et elles ont eu lieu. Il leur a manqué des visées supérieures et un trône en Égypte pour atteindre la renommée de Cléopâtre.

— l. 14-15 : *...aujourd'hui, filles et femmes honnêtes ne jurent pas trop ensemble...* Ce même thème se retrouve ressassé dans les *Mystères galans.*

— l. 16 : *...demander des renseignements à* l'Artiste... — Dans ce périodique, le 3 mars précédent, Arsène Houssaye avait publié un portrait d'Esquiros.

— l. 17 : *...le vertueux M. Hennequin...* — Fouriériste, comme Esquiros.

— l. 27 : *...dans* la Semaine... — 4 octobre 1846. V. le « chapeau » en italique des éclaircissements sur cette cinquième *Causerie.*

Page 128, l. 6 : *...et il l'a fait...* — Le 11 octobre.

— l. 32 : Les *Oiseaux de proie*, 1846-1847. Une pièce en devait être tirée par d'Ennery en 1854, où Marie Daubrun jouera le rôle de la duchesse de Guérande.

VI

Ce morceau-là, pour le début et la fin, semble bien de Baudelaire; c'est bien l'humour qu'on voit dans Comment on paie ses dettes quand on a du génie *(p. 114) qui est de l'année précédente, et d'autre part on peut deviner, par les* Journaux intimes, *que Baudelaire avait suivi de très près le duel de* l'Époque *et de* la Presse, *— de Solar et de Girardin.*

Page 129, l. 8-9 : ...l'Époque, *ce grand et beau journal... qui va... renaître* consolidé. — Du fait de la réduction à un million de son capital, qui originairement avait été de deux.

— l. 23-24 : ...*au mariage de Mlle Anna de Hanska...* — Avec le Comte Mniszech.

Page 130, l. 1 : ...*au café Doux*. — Établissement *select* du Palais-Royal.

— l. 5-10 : *Le Gentilhomme campagnard*, roman de Charles de Bernard. — *Les Drames inconnus*, par Frédéric Soulié. — *La Quittance de minuit*, par Paul Féval.

— l. 13-14 : ...*ce mot imité de Pyrrhus...* Il avait alors une vogue incroyable chez les feuillistes, du fait sans doute qu'on peut l'adapter à bien des circonstances. Nous le retrouverons p. 177.

— l. 20-21 : ...*ni des tauromachies de M. Gautier...* Allusion à *la Tauromachie* de cet auteur parue en 1843 au *Musée des familles*, et à *Militona*, nouvelle qui a pour cadre des arènes et dont *la Presse* venait d'annoncer la publication dans ses colonnes. Le 14 octobre 1846, dans une lettre d'Espagne, une fois nouvelle Gautier venait d'ailleurs de déclarer son goût pour l'art des toréros. Mais, contrairement à ce qu'on lit dans notre texte, il rapportait encore autre chose : en 1847 il publiera *les Fêtes de Madrid*, in-4.

— l. 26 — p. 131, l. 10 : *Ne voilà-t-il pas un brave homme épris de sa femme morte, au point d'aller voler son cadavre dans le cimetière communal?...* — Ceci ressemble bien à ces plaisanteries macabres auxquelles Baudelaire dut une partie de sa légende. Et ce qui suit — ces considérations sur l'immoralité des annonces et du jeu — ne reflète pas moins une autre face de son caractère. Mais l'insistance qu'apporteront les coauteurs des *Causeries* à revenir sur la Société Duveyrier impose aussi d'admettre que des instructions particulières avaient dû leur être données par la direction du *Tintamarre* qui était un journal d'annonces.

VII

Ici encore nous croyons bien retrouver la manière de Baudelaire (en quelques endroits du moins, notamment p. 133, l. 13 — 134, l. 5). Cependant nous n'oserions conclure.

Page 131, l. 16 : *...la fameuse réunion Adolphe Dumas.* — Ce poëte s'étant vu refuser *l'École des familles* par le Comité du Théâtre-Français, en avait appelé à un autre, composé, celui-là, de personnalités littéraires telles que Victor Hugo, Dumas, Méry, Am. Achard, Frédérick Lemaître, — et cet aréopage, après lecture (juillet 1846), avait déclaré : « Le Comité du Théâtre-Français a manqué au but de son institution en refusant la pièce de M. Adolphe Dumas. » Ce dont *le Tintamarre* allait prendre prétexte pour proposer la fondation d'une *Société des Auteurs tragiques refusés à l'Odéon* (15-21 novembre 1846).

— l. 18 : *...très contrarié* de s'en être allé avec Gavet. — Il doit s'agir soit de Daniel Gavet, qui publia des traductions de l'espagnol, soit d'André Gavet, le compositeur de *Pulcinella.*

— l. 19-20 : *...un feuilleton sur les courses de taureaux...* — V. la note sur la p. 130, l. 20-21.

— l. 24-25 : Les *Lettres espagnoles* d'Achard paraissaient à *l'Époque.*

Page 132, l. 25 : *Ce grand citoyen a bien prouvé par cette manifestation...* — Il semble que ceci doive être entendu ironiquement : l'Odéon perdait de l'argent à chaque représentation.

— l. 28 : *...les journaux Duveyrier ;...* C'est-à-dire les *Débats*, *le Constitutionnel*, *le Siècle* et *la Presse* dont la Société générale, fondée par Duveyrier, avait affermé la publicité. Dans son *Commentaire* des ODES FUNAMBULESQUES (Charpentier, 1883, p. 186), Banville écrit que, par l'annonce Duveyrier, « les écrivains devinrent les esclaves de l'annoncier ». Baudelaire lui aussi a protesté contre l'immoralité de la réclame.

Page 133, l. 16-33 : *...aujourd'hui dimanche le splendide feuilleton de M. Marc Fournier... Mme Girardin... se fait mère de famille... les procédés littéraires se simplifient de jour en jour.* Ces lignes reflètent évidemment des idées et une manière très baudelairiennes : opposition du bas-bleu à la mère de famille, souci de la composition, sévérité dogmatique sous l'humour, etc. Quant à la nouvelle ici annoncée, elle était prématurée et l'on peut rapporter les commentaires qui l'accompagnaient à l'intention de la rendre caduque. Il n'y eut pas en effet, dans *la Presse* du 1er novembre 1846, de feuilleton intitulé *Historiettes et mémoires* ; mais le 8 du même mois commençait dans le journal du ménage Girardin une *Histoire de la semaine*, constituée de petites anecdotes rabouties, qui, sous la signature ***, se poursuivit quelques dimanches. — V. la note sur les p. 159-160.

Page 134, l. 2 : *Rose Pompon*... — V. la note sur la p. 127, l. 11. — l. 4-5 : *A quoi bon acheter le portrait cinquante sous?*... Le sous-entendu brutal qui correspond aux points suspensifs est bien aussi dans la manière de Baudelaire.

VIII

Ce chapitre-là ne nous paraît pas devoir être de Baudelaire, sauf peut-être les cinq premiers paragraphes de la page 135.

Page 134, l. 29-31 : *L'Univers et la Maison*, comédie en cinq actes et en vers, par Méry ; jouée à l'Odéon — *Le Nœud gordien*, comédie en cinq actes et en prose, par Mme Casa-Mayor, au Théâtre-Français.

Page 135, l. 5 : *Mottez*... Et non Motter, comme on lit dans les autres textes qui ont reproduit la coquille du *Tintamarre*.
— l. 10 : ...*la famille Keller*... — V. dans les ODES FUNAMBULESQUES les pièces intitulées *Mascarades*, *Mme Keller* et le *Commentaire* de l'édition Charpentier (1883) où Banville raconte que « dans les salons, quand on l'y appelait », Mme Keller « laissait le maillot... voler en l'air ». — Il est pareillement question d'une « Mme Keller — Le regard voilé » dans le *Carnet*. Mais était-ce la même? Nous sommes présentement en 1846, et le *Carnet* est d'au moins quinze ans postérieur.
— l. 34 : *M. Davost*. — C'est *Duvert* qu'il faut lire. L'allusion a trait à *la Famille du fumiste*, comédie-vaudeville de cet auteur, en collaboration avec Lauzanne (1840), où l'exclamation : « Farce de fumiste! » accompagnait chaque péripétie.
Ibid. — p. 136, l. 1 : ...*L'auteur très laid de cette plaisanterie d'un goût douteux*,... — Ceci pourrait bien désigner Paul Foucher, le héros de la chanson : *Je suis si laid*, publiée dans les *Mystères galans* en 1844.

IX

Cette causerie-là, en raison de son ton vulgaire, ne nous semble pouvoir être de Baudelaire ni de Banville.

Page 136, l. 12-17 : La vérité est que l'alcade de Grenade avait frappé d'une amende les occupants de la maison d'où avait été lancée la pierre.

— l. 21-23 : ...*le théâtre Montpensier*. Le futur Théâtre Historique. — *Les Mémoires d'un médecin*. En octobre 1846, *la Presse* promettait en prime à ses nouveaux abonnés tout ce qui avait déjà paru de cet ouvrage, soit « 8 vol. de librairie ».

— l. 30 : *M. Alloury*. — Collaborateur des *Débats*.

— l. 32 : ...*débulozé*. Mot qu'on rencontre alors fréquemment, comme *embulozé*, chez les feuillistes qu'offusquait l'ascension singulière de Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes* et commissaire royal au Théâtre-Français.

Page 137, l. 20 : Les *Villes de France*... — Grand magasin de nouveautés, rue Vivienne, 51, qui venait d'être construit sur l'emplacement des anciens concerts Musard.

— l. 22 : ...*la poudre-coton* : Nouvellement inventée par Schönbein et Bottger. La nouvelle revue de Dumanoir et Clairville était intitulée *le Coton-poudre*.

X

La collaboration de Baudelaire à cette causerie-là nous paraît possible, vu notamment son horreur de Ponsard (v. p. 105). Nous ne tirons pas argument du paragraphe sur la Société des Gens de Lettres parce que Vitu, comme Baudelaire, était membre de cette Société.

Page 138, l. 7 : *Louise Bettoni Araldi*. Les démêlés de cette actrice tant avec Bocage qu'avec Ponsard allaient occuper toute la presse théâtrale et le Palais pendant un mois. Il en sera question à nouveau p. 142 et 151. Finalement, c'est Mme Dorval qui jouera le rôle.

— l. 14-15 : ...*O ma pauvre famille*..., etc. — Acte V, sc. III.

— l. 27 : ...*l'âge du jeune Citrouillard*. Personnage mythique, engendré par l'esprit de blague qui régnait alors dans les petits journaux, et particulièrement au *Tintamarre*. En décembre 1844, ce journal avait annoncé que la vicomtesse Anna de Schnitzbourg, une héroïne des chroniques fantaisistes de son directeur Joseph Citrouillard, *alias* Commerson, se trouvait enceinte des œuvres d'iceluy ; il va de soi que, depuis, ce fruit adultérin avait fait son apparition en ce monde... L'impudence et la précocité de ce poupon imaginaire étaient extrêmes ; elles le conduisirent même à signer en toutes lettres : « Napoléon Citrouillard, âgé de 3 ans et 9 mois » une *Occidentale* de Banville

(*Tintamarre*, 25-31 octobre 1846) que l'auteur devait reproduire dans ses ODES FUNAMBULESQUES sous le titre : *le Flan dans l'Odéon.*

Page 139, l. 4-5 : ...*une tulipe orageuse.* — Pas dansé par Rigolboche et proche parent, vraisemblablement, du *pas* de la *tulipe effarouchée* qui consistait à lancer à chaque saut la pointe de son pied au niveau du menton des voisins, et tant par devant que par derrière. (Renseignement tiré d'une chronique du Chevalier Desroches (Lireux) au *Courrier français.*)

— l. 22 : ...*Dumolet-Bacon*... Lire Du Molay-Bacon.

— l. 23 : ...*du journal monstre.* — *L'Époque*, fondée par Victor Bohain, Granier de Cassagnac et Solar, se proposait de devenir une façon d'encyclopédie. V. Hatin.

— l. 29 : *les* bisets *reconnaissants.* — On appelait ainsi les gardes-nationaux qui faisaient leur service sans porter l'uniforme (Larousse).

Page 140, l. 2 : ...*Dumas se couperait plutôt la main droite de Maquet*... En 1845, Alphonse Karr avec sa brochure : *Sur le mercantilisme littéraire*, et Eugène de Mirecourt avec son pamphlet : *Fabrique de romans, maison A. Dumas et Cie*, avaient dévoilé les secrets de l'étonnante fécondité dont l'auteur des *Trois Mousquetaires* faisait preuve depuis tant d'années.

XI

Nous ne trouvons dans ce chapitre-là aucun passage qui autorise son attribution à Baudelaire.

Page 141, l. 16 : ...*notre ami H. Nicolle*... Ce nom ne se rencontre ni dans les œuvres ni dans la correspondance de Baudelaire.

— l. 17 : ...*dans un des derniers volumes du* Musée des familles. V. t. IX, 63. — ...*la splendide École lyrique*... Théâtre de société, où se donnaient aussi des bals.

Page 142, l. 19 : *Nous avons dit notre sentiment*... — V. p. 138, l. 7.

— l. 27-28 : ...*la même estime que M. Ponsard professe pour Racine*... — *La France théâtrale* des 26-29 novembre 1846 rapporte que Ponsard reprenait en ces termes le comédien Randoux qui jouait le rôle du légat dans *Agnès de Méranie* :

Monsieur, vous chantez mes vers comme ceux de Racine. Racine n'est pas un poëte. Je n'ai jamais compris Racine. Moi, monsieur, ma manière est celle de Corneille, et le vers de Corneille ne se chantait pas, il se disait.

— l. 33 — p. 143, l. 1 : ...*l'annonce-affiche... l'annonce anglaise...* La première est composée en caractères gigantesques, pour tirer l'œil ; la seconde, dite aussi « petite annonce », est composée en petits caractères et dans les mêmes que ses voisines.

Page 143, l. 5 : ...*M. Gelé de Baumeville.* Lire Lebey de Bonneville (v. p. 144) dont les rédacteurs du *Tintamarre* s'amusaient à estropier le nom à chaque occasion, l'appelant Le bey de Bonneville, le bai de Blagueville, Flambé de Banville, etc., etc.
— l. 6 : ...*l'apôtre Jean Journet.* — Baudelaire le connaissait certainement, car Journet était des amis de Privat d'Anglemont, de Champfleury, de Courbet, etc. Mais nous ne savons rien qui permette de croire qu'il ait été lié avec lui. Quant aux *Cris* dont l'écho est ici enregistré, il est exact qu'ils furent tous poussés entre 1841 et 1846; le rédacteur en passe même... On sait que l'Apôtre fit plusieurs séjours à Bicêtre.

XII

Cette causerie ne nous semble pas de Baudelaire.

Page 143, l. 16-19 : *Musard... Artus... Marx...* Chefs d'orchestre fameux à cette époque. — *Pilaudo.* Théodore de Banville, qui orthographie son nom Pilodo, écrit dans son *Commentaire* aux ODES FUNAMBULESQUES (1882, p. 182) qu'« il avait, avec ses lunettes bleues (comme Hugo le dirait de Mirabeau), une tête horrible de laideur et de génie ». On peut se demander dès lors si ce ne serait pas lui que Baudelaire aurait représenté dans son dessin : *Palestrina en habit noir* dont on n'a pas réussi jusqu'aujourd'hui à identifier le modèle (v. *Dessins de Baudelaire*, Librairie Gallimard, 1927, XVI).

Page 144, l. 5-8 : ...*personne à l'Odéon... M. Méry est frileux...* Nous avons vu (p. 134) qu'on jouait à l'Odéon *l'Univers et la Maison*, de Méry.
— l. 12 : ...*M. Harel.* Auteur dramatique et ancien directeur de théâtres.

— l. 16 : *M. Lebey de Bonneville.* Édouard Lebey de Bonneville avait tenu une vague chronique théâtrale à *l'Abonné* ; en 1848 on le retrouve concessionnaire des annonces de *la Presse.* (V. aussi p. 143, l. 5.)

— l. 21-22 : ...*Capnofuge*... Mot très en usage dans la petite presse d'alors, comme *Chocnosophe.* Il s'agissait *d'abord*, pour les feuillistes, d'étonner le bourgeois et de lui imposer.

— l. 26 : *Le Messager*... Lire *le Messager des Chambres.* Ce journal, qui coûtait cent cinquante mille francs par an au gouvernement et où Édouard Thierry faisait la chronique théâtrale, était mort le 30 novembre. — *Brindeau*, son gérant. — *M. Ballard*, un de ses rédacteurs. — Le « causeur » du *Tintamarre* affecte de les confondre avec leurs homonymes, Louis-Paul-Édouard Brindeau, de la Comédie-Française, et Charles-Napoléon Ballard, du Vaudeville, pour avoir l'occasion de « mécaniser » un peu ces deux artistes, connus pour leur susceptibilité professionnelle et leurs démêlés avec les critiques. La même plaisanterie se rencontre dans *le Corsaire-Satan* du 18 novembre.

— l. 34 : *La célèbre affaire Beauvallon*... A la suite d'une querelle survenue au cours d'une partie de cartes, Rosemond de Beauvallon, rédacteur au *Globe*, avait tué en duel Dujarrier, directeur-gérant de *la Presse.* Les débats de cette affaire, terminés en mars 1846 par un acquittement, avaient fait beaucoup de bruit en raison de la notoriété des personnes qui y avaient été mêlées. — Beauvallon était le beau-frère de Cassagnac ; Dujarrier, l'amant de Lolla Montès ; Alex. Dumas, Roger de Beauvoir, des actrices des théâtres du Boulevard, des demi-mondaines, etc., avaient été cités.

Page 145, l. 31-32 : *Selon M. Auguste Vacquerie, M. Milo serait un sculpteur grec.* Rendant compte d'un tableau vivant, *Mars et Vénus*, exécuté au Cirque des Champs-Élysées par la troupe Keller (dont il a été question p. 135), Aug. Vacquerie avait écrit dans son feuilleton de *l'Époque* (30 novembre 1846) : « Mme Keller, qui représente Vénus, est le modèle que Milo aurait choisi si elle avait vécu de son temps. » On devine les lazzi des confrères ! Dans son feuilleton suivant (30 novembre), il va de soi que l'étourdi avait tenté de rejeter la bourde sur le compositeur, qui, disait-il, avait sauté une ligne de son texte. Mais l'explication avait trouvé bien des confrères sceptiques.

XIII

Aucune raison particulière, à nos yeux, pour attribuer à Baudelaire cette causerie-là, dont l'auteur est d'autant plus difficile à reconnaître qu'il a déguisé sa manière dans une parodie. Comme Baudelaire et Banville, Vitu était parfaitement capable d'écrire celle-ci.

Page 146, l. 15-16 : ...*l'illustre Desmarolles*... — Il est bien évident qu'il s'agit ici d'Adolphe Des*b*arolles, le peintre, écrivain et chiromancien (v. p. 151). Mais, vu le ton du journal, *Desmarolles* nous paraît plus vraisemblablement intentionnel qu'accidentel : le compagnon de Dumas se trouvait ainsi rattaché à la famille des célèbres fromages.

— l. 18 — p. 147, l. 4 : *Néanmoins le bruit de l'arrivée de M. Dumas... Le lendemain, M. Alexandre Dumas s'est occupé de délivrer une vingtaine de Français*... On devine que le « causeur » brodait un peu. La vérité est que le bateau de guerre à bord duquel se trouvait Dumas (le *Véloce* dont il sera question p. 523) ne manquait pas d'échanger de sonores politesses avec les ports où il faisait escale — salutations que rien n'empêchait le romancier de prendre pour lui, — et encore qu'ayant un peu retardé la délivrance de ses compatriotes par quelques changements de route obtenus du capitaine, Alexandre Dumas, dont la bonté n'était pas moindre que la suffisance, s'était appliqué à réparer son tort en rassurant les familles intéressées par une lettre à Girardin qu'inséra *la Presse* dès le 30 novembre, lettre qui avait pour objet de prévenir tout retard administratif dans la diffusion de la bonne nouvelle.

Page 147, l. 9 : ...*Tartufe.* Baudelaire a écrit ce nom avec deux *f* dans le ms. de *Mon cœur mis à nu*, et Banville aussi dans une autre parodie de cette même scène, célèbre entre toutes (OCCIDENTALES, *Et Tartuffe ?*). Sur cet indice on pourrait croire que notre texte est de Vitu... si l'on était sûr que Vitu ne doublait pas l'*f*, lui aussi. Mais nous devons avouer notre ignorance sur ce point.

Page 149, l. 14-15 : ...*la ravissante imitation des* Fourberies de Scapin *faite l'autre jour par la* Gazette des Théâtres... — Il y a là une petite erreur. La *Gazette* avait simplement reproduit ladite imitation, due au *Chevalier Desroches*, c'est-à-dire à Auguste Lireux, et parue au *Courrier français*.

l. 16-17 : ...*des cinquante mille francs qu'on a la petitesse de demander au célèbre Bocage.* Il s'agit toujours de l'indemnité réclamée par Mlle Araldi. *Le Tintamarre* n'était guère favorable aux prétentions de celle-ci, comme on l'a vu, mais il était encore plus mal disposé à l'endroit de Bocage dont la ladrerie était proverbiale.

— l. 27 — p. 150, l. 3 : ...*Grimm*... Pseudonyme d'Amédée Achard. — *Vous y verrez*... Dans le numéro du 8 décembre. Mais à la vérité le nom de Lebey de Bonneville ne figure pas dans le récit de Grimm.

Page 150, l. 4 : ...*nous ne disons pas cela pour Pierre Dupont*... Baudelaire, comme Banville, était alors intimement lié avec lui. On le retrouvera p. 171.

— l. 10 : ...*M. Guillaume!* Riche protecteur des petits *rats* de l'Opéra. V. le savoureux *Commentaire* de Banville, dans les ODES FUNAMBULESQUES, éd. Charpentier, p. 216.

XIV

Seuls, dans cette causerie, nous paraissent pouvoir être de Baudelaire les paragraphes 2 et 4; mais nous nous garderions de nous montrer plus affirmatif.

Page 150, l. 24 : (*voir pour les détails*...) Nous n'avons pas reproduit ce passage des *Bigarrures* parce qu'il ne présente aucun intérêt.

Page 151, l. 1-2 : ...*en faveur des inondés Duveyrier.* C'est-à-dire des victimes de la Société générale de publicité (v. la note sur la p. 125, l. 27-31).

— l. 18 : *Puisse ce jeune homme*... On sait que la « détestable littérature » de Dumas fils faisait horreur à Baudelaire ; mais ce n'est pas là une raison suffisante pour attribuer ce paragraphe à notre auteur.

— l. 23 : *M. Ponsard ne paiera donc pas*... Ponsard avait eu la faiblesse de garantir Bocage contre les suites de ce procès.

— l. 27 : ...*M. Meyer*... Alors directeur du Théâtre de la Gaîté. Nous le retrouverons p. 167.

— l. 31 — p. 152, l. 15 : Ce passage nous paraît pouvoir être de Baudelaire ; du moins croyons-nous y retrouver le ton du prologue du *Salon caricatural.* — Cette tragédie d'*Alceste*, en trois actes et en vers,

musique et chants de M. Elwart, sera jouée à l'Odéon en mars 1847. — Écho similaire dans *le Corsaire-Satan*, 15 février 1847.

Page 152, l. 22-23 : ...*fait four comme de simples Lolla Montès*... — V. p. 178, l. 28 et *sq*.

XV

Nous croyons reconnaître ici, dans bien des endroits, la manière de notre auteur.

Page 153, l. 13 : ...*le coton-poudre*... V. la note sur la p. 137, l. 22. — *Fampoux*. Un convoi des chemins de fer du Nord était tombé dans les marais de cette localité.

— l. 16 : ...*Robert Bruce*. Il s'agit peut-être d'une tragédie en 5 actes, de Beauvallet, que le Théâtre-Français jouera sans succès en 1847, mais plus vraisemblablement de l'opéra de Rossini, paroles de Alph. Royer et Gust. Vaez, dont les répétitions avaient été interrompues par maints incidents et la première représentation (30 décembre) troublée par un véritable scandale (v. la note sur la p. 160, l. 28).

— l. 20 : *Latour de Saint-Ybars*... — Disciple enthousiaste de Ponsard, donc « bête noire » des *causeurs*.

Page 154, l. 20-22 : ...*entre femmes comme il faut*... *on échange ses cartes*. Nous croyons bien avoir rencontré ce mot-là plusieurs fois, et notamment, plus tard, chez Aurélien Scholl.

— l. 23-24 : ...l'*Étoile de la Jeunesse*. — Ce journal, s'il exista réellement, ne dut jamais connaître le succès du moins, car le titre n en est même pas mentionné par Hatin.

Page 155, l. 6-7 : ...*le jeune Citrouillard*... V. nos notes sur la p. 138, l. 27.

— l. 8-9 : ...*le premier l'ayant abandonné, le second doit tout au moins l'abonner*. C'est : « tout au moins l'ab*and*onner » que donne le texte original. Mais la présomption d'une coquille est si forte en raison du contexte, que nous avons cru devoir rectifier le texte, comme l'avait fait d'ailleurs M. Mouquet.

— l. 10-12 : ...*la planète Leverrier*,... La justesse des calculs de Leverrier quant à Neptune venait d'être vérifiée par Galle.

— l. 13 : *Le théâtre Montpensier...* C'est-à-dire le Théâtre Historique d'Alex. Dumas.

— l. 29 : *Ah! quel plaisir d'être soldat! — La Dame blanche* (1825). — Ce paragraphe pourrait bien être de Baudelaire qui, à l'époque, avait étendu à toute la gent militaire la haine qu'il portait au général Aupick.

— l. 31-32 : *...un énorme premier-Paris...* Dans *l'Époque*, 24 décembre 1846. Mais ces foudres agitées par son directeur au nom de l'histoire, de la religion, de la politique et de la morale, n'allaient pas empêcher « le jeune Vakri », quatre jours plus tard, d'en brandir d'autres au nom de la littérature. — Baudelaire a défini la manière de Granier dans ses *Conseils aux jeunes littérateurs* (1846), *L'ART ROMANTIQUE*, p. 273.

XVI

Cette causerie-là semble bien de Baudelaire, pour plusieurs paragraphes. Du moins dans les deux premiers retrouvons-nous le ton du Ponsard.

Page 156, l. 17 : *...la question cracovienne;...* Le mois précédent, l'Autriche avait annexé la petite république de Cracovie, mesure qui avait indigné l'opinion en France.

Page 157, l. 11 : *...l'apôtre Jean Journet,...* L'apôtre était fort dépourvu.

ibid. : Mlle Mélanie Waldor, qui espère valser un peu... Peut-être faut-il trouver ici une allusion aux strophes féroces de Musset :

> Quand Madame Waldor à Paul Foucher s'accroche,
> Montrant le tartre de ses dents
> Et dans la valse en feu, comme l'huître à la roche,
> S'incruste à ses muscles ardents...

— stances qui n'avaient pas encore été publiées en 1847, que l'on sache, mais qui dataient de 1833-1836 environ et que toute une génération savait par cœur (v. l'article de M. Édouard Beaufils : *Mélanie Waldor et Paul Foucher*, *Mercure de France*, 1-XI-1931).

— l. 17 : *...style Blago-Saint-Hilaire...* Lisez Marco-Saint-Hilaire. Ce mémorialiste venait de donner son *Histoire de la Grande Armée*, et les petits journaux le blasonnaient volontiers : Marc Fournier écrivait notamment de Vacquerie qu'il était le St-Hilaire de V. Hugo.

— l. 20 : ...*M. Séchan*... Charles Séchan, le peintre, qui, à cette heure-là, contribuait à la décoration du Théâtre Historique. Banville l'a nommé dans *la Ville enchantée* (ODES FUNAMBULESQUES, p. 20).

— l. 23-24 : ...*Apportez-moi de la galette du Gymnase*. Il y avait alors, sur le terre-plein du Gymnase, un pâtissier dont la galette était aussi fameuse que celle du père *Coupe-toujours*, établi à la Porte Saint-Denis, et que les *Brioches de la Lune*.

— l. 30 : ...*il te fera... une pension de douze cents francs sur sa cassette particulière*. Allusion à une même libéralité du même Alexandre Dumas, dont Jean Journet avait été le bénéficiaire... tout illusoire.

— l. 32 : ...*La Reine Margot*. Le 20 février 1847, le Théâtre Historique allait ouvrir avec ce drame célèbre de Dumas et Maquet, qui remporta un vif succès.

Page 158, l. 1-3 : ...*un pastiche des nouvelles à la main d'un spirituel confrère, mais qui a au moins le mérite de l'exactitude*. Il n'y a guère de doute qu'il ne s'agisse de Privat d'Anglemont, le plus grand « craqueur » que la terre ait porté, affirmaient ses contemporains.

— l. 28-29 : ...*s'est montré beaucoup plus comique qu'il n'a pas coutume de l'être* ...M. Mouquet, dans sa version, a supprimé ce *pas* dont la présence étonne, et peut-être a-t-il eu raison. Mais peut-être aussi la négation, dans l'esprit du rédacteur, correspondait-elle à quelque intention facétieuse mal « sortie ». C'est pourquoi nous l'avons laissée dans le texte, en l'accompagnant seulement d'un *sic*.

— l. 34 : ...*M. Julien Deschamps (non du Gymnase)*... *Scie* montée à un jeune polygraphe, tour à tour poëte, historien, vaudevilliste... et homonyme de l'acteur. Les rédacteurs du *Tintamarre*, estimant sans doute, contrairement à l'adage, que les plaisanteries les plus longues sont les meilleures, avaient fait de ce tout jeune homme une de leurs têtes de turc.

XVII

Cette causerie, particulièrement faible, ne nous paraît pas attribuable à Baudelaire.

Page 159, l. 7 et *sq.* : *Cette semaine*... L'anecdote semble particulièrement fantaisiste, car, s'il est vrai que, le 3 janvier 1847, *la Croix de Berny* avait reparu au rez-de-chaussée de *la Presse*, y remplaçant les

Histoires de la Semaine signées ***, par contre il est faux que, dans la dernière de celles-ci (26-27 décembre 1846), il eût été question soit d'eaux de toilette, soit de M. de Leyraud. A quoi rimait donc l'invention de ces détails ? L'homme de France qui connaît le mieux l'histoire de Delphine de Girardin, M. Henri Malo, à qui nous avons soumis cette petite énigme, a bien voulu nous écrire que M. de Leyraud, n'ayant jamais été, à sa connaissance du moins, des relations de la Muse, il ne pouvait voir dans l'écho du *Tintamarre* qu' « une réclame, d'ailleurs assez ingénieuse, pour l'*Eau de Cunégonde* ». M. Henri Malo a peut-être raison. Cependant il nous semble que nous n'avons pas tort non plus en rapportant cette affabulation, accessoirement, à d'autres mobiles.

L'auteur des *Histoires de la Semaine* s'appelait Marc Fournier. Or nous avons vu nos causeurs faire de leur mieux, trois mois auparavant (p. 133), pour l'empêcher de recueillir la succession de « Mme le vicomte ». Logiquement il faut donc croire qu'ils devaient éprouver quelque plaisir à mettre en scène son dégommage. D'autre part, Émile de Girardin, en raison de son entente avec la Société générale de publicité, était devenu un ennemi pour *le Tintamarre*, journal d'annonces. Et il est clair qu'on avait chance de le piquer assez vivement, au moins dans son amour-propre conjugal, en rapprochant du nom de Delphine, avec quelque insistance, celui de M. de Leyraud, parlementaire influent et cavalier élégant... — Soupçons bien noirs, dira-t-on sans doute ? Il faut se souvenir que les petits journaux de l'époque n'apportaient pas beaucoup de délicatesse dans l'exercice de leur malice, nous aurons l'occasion de le vérifier bientôt avec l'affaire Janin-*Corsaire-Satan* (p. 177).

Page 160, l. 16 : *...le saint-simonisme de la place de la Bourse...* Duveyrier, nous l'avons dit, était un ancien disciple du Père Enfantin.

— l. 27 : *...peuple français* (*peuple de braves*). Vers 1 de *la Parisienne* de Casimir Delavigne.

— l. 28 — p. 161, l. 2 : *Mme Stoltz...* Au cours de la première représentation de *Robert Bruce* (v. la note sur la p. 153, l. 16), la célèbre Rosine, se sentant l'objet d'une cabale et impuissante à maîtriser ses nerfs, avait quitté la scène. C'est pour justifier sa conduite en cette occasion qu'elle avait adressé aux journaux la lettre dont il s'agit ici. — *...tout le monde sait que Mme Stoltz aime beaucoup Mlle Nau...* Ceci

doit être de Banville, car dans la première version de son *Académie royale de Musique* (*Silhouette*, 28 décembre 1845), il avait, non sans malice, rapproché les noms de ces deux artistes. Le passage en cause ne devait pas être reproduit dans les ODES FUNAMBULESQUES.

Page 161, l. 10-13 : ...*le célèbre couplet*... — Dans *les Deux Pères* ou *la Leçon de botanique*, comédie en deux actes, en vaudevilles, repr. l'an 12 (acte II, sc. IX).

— l. 15 : *Ce n'est qu'un académicien de plus.* Parodie du mot prêté au comte d'Artois rentrant de l'exil : « Il n'y a qu'un Français de plus. »

XVIII

Cette causerie n'est sûrement pas de Baudelaire.

Page 161, l. 28 : ...*la querelle des châles Cuthbert*... La vogue des cachemires avait entraîné un grand nombre d'imitations qui faisaient concurrence aux châles de l'Inde. Il y avait alors des cachemires de Lyon, des cachemires d'Écosse, des cachemires Alhambra, des cachemires berbères, des mérinos-cachemires, etc. M. Cuthbert, directeur d'un magasin de nouveautés, *le Grand Colbert*, se voyait chaque jour accuser de tromper le public sur la qualité et l'authenticité de ceux qu'il vendait, et ses querelles avec ses concurrents, avec un sieur Biétry notamment, remplissaient les journaux.

Page 162, l. 25 : ...*Katcomb*. Taverne où l'on avait alors pour 21 sous : potage, rosbif avec légumes cuits à l'eau, pot de bière, pâtisserie anglaise (v. l'article de Chavette dans le *Figaro* du 2 août 1863), et dont le patron avait été surnommé « le Tibère du fricandeau ».

— l. 28 : ...*la mort de Pomaré*... Selon d'aucuns, Lise Sergent ne serait morte qu'en 1869. — Banville raconte dans son *Commentaire* aux ODES FUNAMBULESQUES (1883, p. 192-193) que cette fantasque personne, ayant visité une fois, par hasard, l'appartement que Baudelaire occupait à l'Hôtel Pimodan, s'y plut tellement qu'elle y élut domicile sur un petit divan turc... et y serait demeurée toujours si des réparations n'avaient obligé son hôte à déloger.

Page 163, l. 5-8 : *Une piquante brochure*... — *Le Théâtre Historique* (à Paris, chez Gallet, boulevard du Temple). — L'auteur en était un

journaliste, Édouard Martin. — *...s'achète comme de la galette.* V. la note sur la p. 157, l. 23-24.

— l. 10 : *Saint-Germain reverra son Monte-Cristo...* Alexandre Dumas s'y était fait construire un véritable palais qui portait le nom de son fameux roman.

— l. 17-18 : *...en oubliant M. Adolphe Dumas, qui l'a gratifié de deux cents vers...* — *Le Coureur des Spectacles*, dans son numéro du 17 décembre, donnait un échantillon de ces « stances improvisées » au cours d'une représentation de l'Opéra à laquelle avait assisté Achmet Bey :

En quittant la terre de France,
Tu diras : Ma main musulmane,
Sur la misère de Roanne,
A mis cinquante mille francs...
J'ai soulagé l'âge et l'enfance;
Les vieillards m'appelaient leur fils.
Salut, notre bey de Tunis,
Salut sur la terre de France !

Évidemment il y a mieux.

— l. 21-22 : ... *chacun un instrument... un mirliton.* Ceci doit être de Banville, car, dans une pièce un peu antérieure de ses ODES FUNAMBULESQUES, *Évohé* (datée de novembre 1845), on lit :

Et là-bas Mirliton qui s'érige en orchestre !

— l. 28 : *...embulozant...*, V. la note de la p. 136, l. 32.

— l. 30 — p. 164, l. 3 : *M. Champfleury, le Ponsard du Théâtre des Funambules,...* Ceci encore doit être de Banville qui détestait Champfleury avec lequel Baudelaire, à cette époque-là, était au contraire fort lié. — *...pardon à notre co-homme d'état...* Les comptes rendus des théâtres, au *Tintamarre*, étaient signés : *Delmare C***.

XIX

Il nous paraît possible que le 4e paragraphe de cette causerie soit de Baudelaire, mais nous n'en sommes nullement certain.

Page 164, l. 8-20 : *La salle de l'Odéon sera pleine... Jean Journet... débutera par le rôle d'Agamemnon...* Cette information se rencontre aussi dans *le Corsaire-Satan*, 23 mars, et dans la *Revue et Gazette des théâtres*, 25 mars. Mais alors ce n'est plus de l'Odéon qu'il s'agit, c'est

de la salle Chantereine. — Champfleury a relaté ces tentatives infructueuses dans ses *Excentriques :*

En 1847, il [Journet] alla frapper à la porte de l'Odéon, espérant un ordre de début du directeur Bocage. Sa demande fut rejetée; et je vis arriver chez moi Jean Journet désespéré, abattu par ce refus. A cette époque il se sentait grand acteur tragique...

...(20 octobre 1849). Il finit par donner une représentation au théâtre Chantereine. Ce fut son Waterloo. La représentation n'alla pas plus loin que le Ier acte.

— l. 29 : *Mlle Léontine... tient sa plume* : — *à l'envers!* Cette jolie fille était renommée pour son ignorance autant que pour son talent.

Page 165, l. 1-24 : La Presse *et* l'Époque *ont repris leur irritante polémique...* Ceci pourrait bien être de Baudelaire, que l'on verra dans ses *Journaux intimes* notamment se proposer d'instruire le procès tant de Girardin que de Solar.

— l. 25-27 : *Axiome...* Il y a entre ce paragraphe et les deux précédents un rapport évident. On doit donc prêter le sens d'une précaution aux trois étoiles qui l'en séparent.

Page 166, l. 4 : *un de nos amis, A... V...* Évidemment Auguste Vitu.

— l. 13 : ...*Fischtaminel...* Nom emprunté à un ménage que Balzac a peint dans ses *Petites Misères de la vie conjugale.*

— l. 19-20 : ...*il y a un drapeau sur la porte.* Il s'agit de la prison pour dettes.

— l. 22-24 : *Pensée de M. Adolphe Dumas...* Après l'échec de son *École des familles* (v. p. 131), Adolphe Dumas avait en vain tenté de faire recevoir sa pièce à l'Odéon ; Bocage, rapporte *la France théâtrale* des 6-10 septembre, lui avait répondu : « Ce serait bien volontiers, mais il n'y a pas de public à l'Odéon. » *Le Tintamarre* ne manquait d'ailleurs aucune occasion d'attaquer aussi le Théâtre-Français, couramment dénommé dans ses colonnes la *maison Buloz*, le *Théâtre royal des Invalides*, ou la *Synagogue de la rue Richelieu.*

XX

Nous ne trouvons rien, dans cette causerie, qui porte nettement la marque de Baudelaire.

Page 167, l. 4 : *Un journal de haut embêtement littéraire...* — Il s'agit de *l'Artiste*, déjà défini dans les mêmes termes p. 124, et qui comptait en effet parmi ses collaborateurs un certain A. de Faniez. Banville, alors, ne se privait pas de « blaguer » *l'Artiste* ; il s'en est d'ailleurs expliqué dans son *Commentaire* aux ODES FUNAMBULESQUES (1883, p. 201).

— l. 25 : ...*Mlle Léontine*... V. la note sur la page 164, l. 29.

— l. 29 : ...*M. Meyer*... Directeur du Théâtre de la Gaîté, nous l'avons dit.

— l. 30 : ...*M. Dubourjal*... Artiste au même théâtre.

Page 168, l. 10 : ...*notre malheureux confrère*... Il arrivait que le *Tintamarre* annonçât, par manière de plaisanterie, la mort de tel confrère en parfaite santé. Mais cette fois il avait dit vrai. Jacques-Germain Chaudes-Aigues, naguère rédacteur à *l'Époque*, et en dernier lieu au *Courrier français*, avait publié en 1841 *les Écrivains modernes de la France.*

— l. 12-13 : ...*de singuliers artistes*... — Il est question d'eux pareillement dans *le Corsaire-Satan*, 7 février 1847.

— l. 23 : *Le procès de M. de Girardin et de M. Véron*... Causé par les retards qu'apportait Dumas à livrer ses manuscrits. C'est au cours de ce procès-là qu'il fut établi que Dumas s'était engagé à fournir à *la Presse* et au *Constitutionnel*, chaque année, « plus de volumes que n'en pourrait copier le plus habile expéditionnaire dans le même temps ».

Page 169, l. 1-5 : *Le mois dernier*... Prosper Deville, déjà gérant du *Droit*, venait de prendre la direction de *l'Époque* qui était assignée pour insuffisance de cautionnement. — M. Jean Pommier (*Revue d'Histoire littéraire*, avril-juin 1933, p. 306) trouve dans cette anecdote une transposition de l'épigramme de Racine *Sur l'Iphigénie de Le Clerc.*

— l. 27 : ...*M. Pape.* — V. la note sur la p. 121, l. 21.

XXI

Nous ne voyons rien, dans cette causerie, d'attribuable à Baudelaire.

Page 170, l. 6-12 : *M. de Castellane et d'autres députés ont interpellé... au sujet de la grande mission en Algérie*... — V. la note sur la p. 174, l. 32 — p. 175, l. 6. Cette mission, Alexandre Dumas l'avait tenue de M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, et, pour la

remplir, il avait reçu des espèces prélevées sur les fonds destinés à l'encouragement des sciences et des lettres. — *...on prétend qu'il a envoyé un cartel à l'honorable député...* D'après *le Courrier français* (21 février), il en avait bien envoyé un, par les soins de M. Viennet, à M. de Malleville. Mais, d'après M. Lucas-Dubreton (*Vie d'Alexandre Dumas*, Librairie Gallimard, 1928), c'est M. de Castellane qu'il aurait appelé sur le terrain, alléguant que cet honorable était allé, dans son discours, plus loin que ne le permettaient les privilèges de la députation et les droits de la tribune. Faut-il ajouter que ces « affaires » n'eurent pas de suites?

— l. 18 : *...l'hôtel Lambert.* Il était alors la propriété du prince Czartoriski.

— l. 30 : *Mme Désirée R...* Il doit s'agir de Désirée Rondeau que Banville a chantée dans ses ODES FUNAMBULESQUES et dont il a dit dans son *Commentaire* (éd. de 1883, p. 213) :

Bonne et très jolie avec beaucoup de finesse, elle appartenait à ces Lisettes dédaigneuses de l'argent, qui ont pu exister... quand il n'en coûtait pas encore un louis pour passer devant chez Bignon.

L'attribution de ces lignes à Banville nous paraît d'autant plus fondée qu'elles montrent une attaque contre Arsène Houssaye, qu'il asticotait volontiers. Cependant il y a lieu de se souvenir que Privat d'Anglemont, dans une pièce qu'a retrouvée M. Jules Mouquet (*Figaro*, 4 janvier 1930), et qui avait paru au *Corsaire-Satan* le 26 juin 1846, avait, lui aussi, encensé la belle « impure ».

Voici ces vers, qui ne sont assurément pas indignes des honneurs d'une reproduction :

RONDEAU

à Désirée RONDEAU
L'une des Marquises de Mabille.

Rondeau charmant, où ma muse dorée
Vient célébrer une femme adorée,
Dis ses attraits à qui rêve chacun,
Et ses cheveux pleins d'un si doux parfum
Qu'eût enviés la Grèce au temps de Rhée.
Dis les amours qui forment sa chambrée;
Et dis surtout à cette muse ambrée
Que son éloge aurait valu mieux qu'un
Rondeau !

Dis qu'en son nid si cher à Cythérée,
Notre misère est souvent préférée
Au sac d'écus d'un Mondor importun,
Et que toujours pour le poète à jeun
S'ouvrent les bras charmants de Désirée
Rondeau !

AL. PR. D'A.

Il est vrai que M. Jules Mouquet les croit, eux aussi, de Banville.

Page 171, l. 15-26 : ... *le restaurant de Mme Maurel*... Nous ne savons. — ... *le café Dagnaux*... 8, rue de l'Ancienne-Comédie. — ...*le célèbre Ricourt*... V. la note sur la p. 106, l. 13 et *sq.*

— l. 28 : *M. Beauvallet*... Particulièrement en vue alors, parce qu'il venait de faire recevoir son *Robert Bruce* au Théâtre-Français. — ...*M. F*... M. Fonta. Ce trait de Beauvallet avait été déjà rapporté dans *le Corsaire-Satan*, 12 décembre 1846.

Page 172, l. 14-15 : ...*Monte-Cristo. On disait qu'il avait dix volumes*... Il en avait douze, parus entre 1841 et 1845.

— l. 23 : *M. Laurey*... Nous ne savons.

— l. 31 — p. 173, l. 1 : *M. Cornet de Caen rendit hommage l'année passée à l'éminent génie de M. de Balzac.* Le rédacteur commet une légère confusion. En 1846, le Bœuf gras s'était appelé *Dagobert*. C'est l'année précédente qu'un « produit » de M. Cornet (grand éleveur de la vallée d'Auge) avait été couronné sous le nom de *Père Goriot*.

XXII

Nous ne voyons rien dans ce morceau qu'on puisse attribuer à Baudelaire avec certitude.

Page 174, l. 1 : ...*de vous emmortificailler*... Mot forgé par le rédacteur, semble-t-il. En tout cas, on ne le trouve ni chez Godefroy ni chez Lacurne de Sainte-Palaye. — Vitu a étudié les jargons anciens.

— l. 29 : ...*le Poltron*. Vaudeville de Bayard, Alph. Gautier et Regnault (1835).

ibid. : ...*le Capitaine de Voleurs.* Folie en deux actes de Duvert, Xavier et Lauzanne, jouée au Vaudeville en novembre 1846.

— l. 32 *et sq.* : ...*Desbarolles*... V. la note sur la page 146, l. 15-16. — *Boulanger*... *Giraud*... Les peintres.

ibid. : ...*se sont fâchés*... Au cours de la séance de la Chambre du 10 février 1847, le comte de Castellane s'était étonné que le *Véloce*, vapeur de l'État équipé pour les déplacements royaux, eût été mis à la disposition d'un « célèbre entrepreneur de feuilletons », complaisance qui allait coûter 30.000 francs au budget. A quoi les ministres de la Guerre et de la Marine avaient répondu que la chose s'était passée à leur insu ! — Ce comte de Castellane — celui de l'Athénée (Louis-Joseph-Alphonse-Jules) — protégeait les arts, organisait des spectacles dans son hôtel et avait essayé de faire revivre l'Athénée. — La lettre publiée au *Siècle* : numéro du 15 février.

Page 175, l. 24 : ...*lorsqu'il revendique avec orgueil*... *Le Mariage de Figaro*, acte II, scène XXII.

Page 176, l. 1 et 39 : *Le Théâtre Montpensier*... Ouvert le 21 février avec *la Reine Margot* : la représentation, commencée à six heures du soir, ne s'était terminée qu'à trois heures du matin. Quant à la somptuosité de la salle, les critiques l'avaient célébrée à l'envi, notamment Théophile Gautier dans son feuilleton (*la Presse*, 15 février).

— l. 25 : ...*M. Hostein*... Alors directeur du Théâtre Historique, par la grâce d'Alexandre Dumas.

— l. 32 : ...*qui ont les cors plus grands que la bourse.* — Est-il nécessaire de faire remarquer l'à-peu-près : *cors* pour *cœurs* ?

XXIII

Même sentiment que pour la causerie précédente.

Page 177, l. 13-19 : L'Époque *a vécu.* — Solar et Deville venaient d'être condamnés pour défaut de cautionnement (v. les notes sur les pages 165, l. 1, et 169, l. 1). Les derniers jours du « journal monstre » avaient été remplis d'épisodes qui en disent long quant à l'audace et à l'habileté de Girardin. Le lecteur curieux de cette lutte sans merci engagée entre lui et Solar se reportera avec fruit aux collections des deux journaux intéressés qui la retracent sans vergogne. Rappelons seulement ici le coup décisif qui valut la victoire à Girardin : le 23 février, en arrivant à *l'Époque* pour confectionner le numéro du

jour, le rédacteur en chef apprenait que, sur l'ordre de Deville, les registres d'abonnements, les bandes, les formes, bref tout le matériel indispensable avait été transporté à *la Presse*, et le 24, dans sa colonne de tête, *la Presse* annonçait que désormais les abonnés du journal rival seraient servis par ses soins ! — *Encore une victoire comme celle-là*... V. la note sur la p. 130, l. 13-14.

— l. 21 : *M. Henry Berthoud a supprimé l'S*... — Il avait longtemps signé S[amuel]-Henry Berthoud.

— l. 25 — p. 178, l. 16 : *Toute la presse s'est émue cette semaine*... Il s'agit de deux échos parus dans *la France théâtrale* le 18 février et dans *le Corsaire-Satan* le 21 du même mois, qui n'allaient à rien moins qu'à prêter à Mme Janin des écarts scandaleux et à son mari une patience intéressée. Notes odieuses tant dans la forme que dans le fond, car leurs victimes étaient si clairement désignées que personne ne pouvait s'y tromper, et d'autre part elles ne renfermaient rien d'exact, leurs auteurs eux-mêmes en conviendront au cours du procès qui allait s'ensuivre et leur valoir une sévère condamnation. On conçoit que les *causeurs* du *Tintamarre* se soient efforcés de trouver des circonstances atténuantes à Lepoitevin Saint-Alme, puisqu'ils collaboraient tous trois au *Corsaire*. Mais il faut dire que celui-ci n'était nullement excusable, ayant eu tout le temps de méditer sur ses procédés, puisque déjà un mois auparavant (21 janvier) il avait attaqué le ménage Janin dans une note similaire. — *Un article peu parlementaire... un rédacteur transfuge*... Plusieurs journaux avaient protesté contre cette campagne abominable. *Le Courrier français* (entre-filets non signé, 24 février) l'avait fait en termes particulièrement violents, dénonçant dans *le Corsaire* « la honte de la presse » et exhortant ceux de ses rédacteurs qui conservaient quelque sens moral à s'éloigner de « ce nid de vipères ». L'un d'eux avait entendu son appel. Le 25 février, on pouvait lire dans *le Courrier français* : « M. Champ-Fleury (*sic*) nous prie d'annoncer qu'à partir d'aujourd'hui il cesse de faire partie de la rédaction du *Corsaire-Satan*. »

— l. 28-30 : *Mlle Lollà Montès ...devant la cour d'assises de la Seine-Inférieure*... Au cours du procès qui avait suivi le duel et la mort de Dujarrier dont elle était la maîtresse, v. la note sur la p. 144, l. 34.

Page 179, l. 2 : ...*dit l'abbé Gaultier*... Le célèbre pédagogue qui prétendait enseigner par des « jeux instructifs ».

XXIV

Cette causerie-là nous paraît pouvoir être de Baudelaire, au moins pour partie (les paragraphes 2, 3 et 5).

Page 180, l. 10 : *L'histoire du faux Martin Guénot...* — Coquille évidente. Il s'agit là du fameux Martin Guerre (XVIe siècle) dont un imposteur, grâce à une ressemblance frappante, prit la place au foyer conjugal. — V. les Encyclopédies. — Au début du siècle, sa mésaventure avait été portée une fois de plus à la scène sous le titre : *le faux Martin Guerre.* — Écho similaire dans *le Corsaire-Satan*, 5 mars.

— l. 11 : *...la Femme à deux maris...* Un très vieux mélodrame dont on annonçait une reprise. — Le lecteur qui serait curieux des termes de la décision du Conseil d'État dont il s'agit ici la trouvera dans *la Presse* du 4 mars 1847.

— l. 25 — p. 181, l. 8 : *Martin l'enfant trouvé...* C'est le héros et le titre d'un roman d'Eugène Sue qui, en librairie, allait faire *douze* volumes in-8.

— *Et M. Véron ose se plaindre !* V. dans *la Presse* du 6 mars le compte rendu de l'affaire du libraire Pétion contre Véron et Sue.

Page 181, l. 13-14 : *Nous ne savons pas trop si ce bruit n'est pas un canard...* C'en était bien un, et même de taille, car c'est en 1847 précisément que Couture recevra une première médaille pour ses *Romains de la décadence.*

— l. 15-16 : *il n'y a d'immoral que la mauvaise peinture*, etc. — Voilà qui ressemble furieusement à du Baudelaire, à coup sûr. Mais il faut ajouter que Vitu et Banville ne professaient pas des idées moins avancées que les siennes.

— l. 27-28 : *...l'attitude du* Journal des Débats,... — Le correspondant munichois de ce journal écrivait que la querelle du roi avec ses ministres avait des raisons qui dépassaient l'importance de ses amours; qu'elle n'était pas, « comme on voudrait nous le faire croire, entre le vice et la vertu, mais entre Lolla et Loyola » ; mot qui d'ailleurs était du roi lui-même, v. le très intéressant ouvrage de M. Ferdinand Bac, *Louis Ier de Bavière et Lolla Montès* (Louis Conard, 1929, p. 274). — *...l'ex-épouse de M. Dujarrier,...*, v. les notes sur les p. 144, l. 34, et 178, l. 28.

Page 182, l. 4 : *Le dieu Ponsard*... Sauf l'achat du fonds de mercerie et la réalité de Pierre Fibochard, les faits ici rapportés sont véridiques, le don d'une « concession perpétuelle » comme la publication d'*Agnès* dans le feuilleton du *Constitutionnel*, qui commença le 9 mars 1847.

— l. 16 et *sq.* : ...*ce matin, les journaux*... Notamment *la Presse*, 4 mars. — Certains soutenaient que *la Vierge au voile* du Louvre n'était qu'une copie de *la Vierge de Loreto* exposée rue Chauchat.

XXV

Nous ne voyons pas de motifs suffisants pour risquer ici aucune attribution.

Page 183, l. 11 : ...*M. Artus.* — Chef d'orchestre à l'Ambigu comique.

— l. 17-23 : ...*la troisième symphonie de M. F. David*... Son *Christophe Colomb*, avec récitatifs de Méry, Chaubet et Silvain Saint-Étienne, exécuté au Conservatoire le 7 mars. — ...*le fiasco de* Moïse... 1846. — *Félicien David... remonté sur son chameau*... Allusion au *Désert* (1844).

Page 184, l. 4-5 : ...*ses* Guêpes *illustrées.* Par Bertall.

— l. 11-17 : *Dimanche dernier un vieillard... le vieillard aima mieux reprendre l'omnibus.* Le texte du *Constitutionnel* est fort différent :

> ...un Monsieur très bien vêtu, et portant plusieurs décorations à la boutonnière, se dirigeait du côté du pont de la Concorde... lorsqu'un brillant équipage... renversa le malheureux piéton... Le propriétaire de l'équipage et sa dame... offrirent au blessé de le reconduire chez lui ; mais il préféra prendre un cabriolet.

A quoi rimait cette version nouvelle ? Pourquoi cette substitution du vieillard au « Monsieur très décoré », et de l'omnibus au cabriolet ? Sans doute faut-il trouver ici des taquineries à l'adresse du Dr Véron, « le patriarche » du *Constitutionnel* (un patriarche de quarante-neuf ans tout juste), que Banville blasonnait en toute occasion. On possède une lettre de Baudelaire au Docteur. Mais elle se place seulement en 1852.

— l. 29 : ...*la colonie de Petit-Bourg*... Société fondée en 1843 pour faciliter l'apprentissage de l'agriculture et des arts industriels. — Le bal en question eut lieu dans la salle de l'Opéra-Comique.

XXVI

Cette causerie-là nous semble bien être de Baudelaire. Cette sévérité pour « les aimables drôlesses », le ton dogmatique de certaines réflexions, l'idée de la gaîté tirée d'un enterrement, etc., lui ressemblent fort.

Page 185, l. 9-10 : ...*le printemps véritable, encombré de neige et de boue*... — Cf.

> O fins d'automne, hivers, printemps trempés de boue...
> (*FLEURS DU MAL*, *Brumes et Pluies*.)

— l. 19 : ...*à la recherche du grand-duché de Gérolstein ;*... Allusion, semble-t-il, à la principauté sur laquelle régnait, par la grâce d'Eugène Sue, Rodolphe de Gérolstein, père de Fleur de Marie, *alias* « la Goualeuse » (*Mystères de Paris*, 1842-1843).

— l. 21-22 : *l'ambassadeur Lagrenée.* Joseph de Lagrené (et non Lagrené*e*) venait d'être nommé pair de France, au retour de sa mission en Chine.

Page 186, l. 10 : ...la *Sirène*. Opéra-comique d'Auber et Scribe (1844).

— l. 12-23 : *M. Dumas continue*... Le feuilleton en cause, intitulé *Espagne et Afrique*, avait commencé de paraître le 12 mars. — *Les paillettes de la Pailleterie*... On sait que le grand-père de Dumas était le marquis Davy de la Pailleterie. — Le rédacteur du *Tintamarre*, cette fois, résumait assez fidèlement : l'article de Dumas respirait un égotisme et une suffisance vraiment excessifs. Écho analogue dans *le Corsaire-Satan*, 18 mars.

Page 187, l. 7-15 : ...*Chez Deffieux*... Restaurant alors fameux, boulevard du Temple. — *M. Henri Murger a mangé une patte d'écrevisse*... Peut-être allusion au teint éclatant que l'auteur montrait après ses abus de café. — *La* Patrie *est en danger*. Berthoud collaborait à ce journal qui venait d'absorber *l'Esprit public*.

XXVII

Nous ne serions pas étonné que cette causerie-là fût en grande partie de Baudelaire. La qualité de l'ironie qui s'y fait voir, la substance des 2e et

4e paragraphes, ce nom de Meissonier écrit avec deux n *comme dans son* Salon de 1845, *nous en persuadent.*

Page 188, l. 17 : *Mme Ida Ferrier,...* — Actrice de la Porte Saint-Martin. Dumas l'avait épousée en 1842, mais dès 1845 elle avait quitté le foyer conjugal pour se fixer en Italie.

— l. 18 — p. 189, l. 5 : *Une discussion curieuse...* On a des raisons de croire que Baudelaire eut des rapports avec l'*Alliance des Arts*, « agence centrale pour l'expertise, la vente, l'achat et l'échange des bibliothèques, galeries de tableaux, médailles, collections d'art, etc. », que dirigeaient Paul Lacroix pour les livres et Théophile Thoré (William Burger) pour les tableaux. Il ne paraît donc pas téméraire de lui attribuer cette page-là. Quant à la querelle en cause, on la trouvera exposée dans le *Bulletin des Arts*, 5e année, tome V (1846-1847), p. 352-356, 387-388 et 423.

Page 190, l. 5-13 : *...Mène... Vilain...* Ni l'un ni l'autre de ces artistes ne se trouvent nommés dans l'œuvre de Baudelaire. — *Justice sera-t-elle faite enfin?* Il faut croire qu'elle ne le fut pas, car le livre du Salon de 1847 ne mentionne pas le portrait du duc ni les bronzes de Mène.

— l. 19-20 : *...je n'avais rien* pris *depuis la veille!* Nous avons le sentiment d'avoir rencontré ce mot-là dans d'autres feuilles.

LE SALUT PUBLIC, p. 191.

Publication non datée et signée *in fine* : « Les rédacteurs Champfleury, Baudelaire et Toubin. » — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 381-400.

Les deux numéros qui constituent toute la collection du journal ont été reproduits en fac-similé, en 1925, par les soins du regretté Éd. Champion. Une préface de M. Fernand Vandérem, très documentée et fort intéressante, les accompagnait.

Dans leur *Charles Baudelaire*, La Fizelière et Decaux les ont rapportés aux 27 et 28 février 1848. Mais Wallon, dans sa *Revue critique des Journaux publiés à Paris depuis la Révolution de février jusqu'à la fin de décembre* (Pillet, 1849), n'a indiqué, pour sa part, que la date

du premier, et, ce faisant, il avait agi prudemment, car le second (v. les notes sur la p. 204) semble bien être du 1er mars.

La Fizelière et Decaux écrivaient encore :

Le deuxième numéro porte en tête une gravure sur bois, signée G. Courbet. Un homme en blouse, debout au sommet d'une barricade, et tenant d'une main un fusil et de l'autre un drapeau tricolore, sur lequel on lit :

Voix du peuple, voix de Dieu.

Dans le n° 1, l'article ayant pour titre : *Aux chefs du Gouvernement provisoire* est de Baudelaire. Le premier article du deuxième numéro, *les Châtiments de Dieu*, est également de Baudelaire.

La description de la vignette est exacte. Il convient seulement de la compléter d'un détail pittoresque : l'homme en blouse porte un chapeau haut de forme, et d'ajouter que cet embellissement du journal fut sans doute la cause du retard avec lequel parut le second numéro, v. l'en-tête de celui-ci, p. 200.

Quant aux attributions à Baudelaire, nous ignorons comment La Fizelière put se montrer aussi affirmatif, et nous devons constater que d'autres Baudelairiens ne se sont pas trouvés d'accord avec lui.

Eugène Crépet a admis que *Réouverture des théâtres* (p. 198) devait aussi appartenir à notre auteur (en raison de la parenté qu'offre cet entrefilet avec la thèse soutenue dans le chapitre final du *Salon de 1846 : De l'héroïsme moderne*), ainsi que le féroce paragraphe final du dernier numéro; en revanche, il répugnait à lui attribuer « le galimatias emphatique » de *la Beauté du peuple* (p. 197).

M. Fernand Vandérem ne reconnaît guère la manière du poëte dans *Aux chefs du Gouvernement provisoire* (p. 191), « sauf au soulignement du mot *décoration* ». Par contre, il la trouve dans *les Châtiments de Dieu* (p. 200) ainsi que dans *Trois mots sur trois gouvernements* (p. 194), *la Beauté du peuple, les Artistes républicains* (p. 197-198), *la Première et la Dernière* (p. 204) et *l'Ami du peuple de 1848* (p. 202).

Pour nous, nous grossirions volontiers la liste de M. Vandérem de quelques unités : *la Reine d'Espagne a la colique* (p. 194), *Bon sens du peuple* (p. 196), *Réouverture des théâtres* (p. 198), *le Journal conservateur de la République* (p. 203), et l'écho avec lequel prend fin le second numéro : *Que les citoyens...* (p. 207), — cela pour les raisons indiquées dans les Éclaircissements ci-dessous.

En tout cas, il y a, comme l'a dit M. Vandérem, quelque chose d'indiscutable : c'est que Baudelaire « fut l'inspirateur, le meneur, l'animateur du journal, tant par la violence de ses convictions que par toute la supériorité personnelle dont il dominait ses deux associés ».

Voilà pourquoi, plutôt que de choisir dans ces numéros, nous avons cru devoir les réimprimer intégralement.

Dans ses *Souvenirs d'un septuagénaire* reproduits pour partie par M. Charles Dornier (*Revue de France*, 1er mars 1925), Charles Toubin a raconté l'histoire du *Salut public*. Nous la résumons :

Le journal fut fondé avec quatre-vingts francs que possédaient les frères Toubin, et rédigé au café Turlot, qui faisait le coin des rues de l'École-de-Médecine et Hautefeuille et que fréquentaient aussi Courbet, Traviès, Jean Journet, Nerval, Murger, Schaunard. C'est Baudelaire qui en imposa le titre, faisant remarquer qu'en temps de révolution il faut parler fort pour se faire entendre. « Baudelaire aimait la Révolution comme tout ce qui était violent et anormal. » Quant à l'unité de vues et d'opinions, « on n'y fit pas même attention ».

Le premier numéro, rédigé en moins de deux heures, coûta 30 francs. Mais les vendeurs à qui on en avait remis les 400 exemplaires ne reparurent pas. — Pour le second, Courbet fournit une vignette gravée par Bresdin [1]. Revêtu d'une blouse blanche, Baudelaire le vendit dans les rues et en porta des exemplaires à l'archevêque de Paris et à Raspail « pour lequel il professait tendresse et admiration sans bornes depuis qu'il avait lu *l'Ami du peuple* ». Une jeune veuve, costumée en ouvrière, le secondait. Mais la vente de ce deuxième numéro, d'où dépendait l'avenir du journal, ne produisit que douze ou quinze francs... qui passèrent dans un banquet commémoratif, rue de Beaune, chez Lescoffy.

« Baudelaire tira ce jour-là plusieurs de ses plus beaux feux d'artifice, nous disant que la révocation de l'Édit de Nantes était la plus grande pensée du règne de Louis XIV, et que l'infidélité conjugale était d'institution divine, puisqu'elle permettait à la femme mariée à un homme laid, rachitique ou bossu, de substituer à celui-ci un beau et puissant mâle aux larges épaules. A ce sujet, la jeune veuve nous disait... qu'elle avait une grande envie de lui parler de sa maîtresse et d'un perruquier du voisinage, beau gars et bien taillé... »

Le texte de 1848 montrait une coquille : p. 205, l. 15, *au* duché... pour : *un* duché. — Celui de 1908, deux mots omis : « surveille... »

1. Toubin n'est pas absolument affirmatif quant au nom de celui-ci. Et sa réserve semble justifiée, car la vignette montre à gauche la signature : *Courbet*, et, à droite, de la même écriture, les deux lettres : *Co*.

pour « surveille-*le* », p. 191, l. 10, et « qu'elle sera pas digne » pour « qu'elle *ne* sera pas digne », p. 193, l. 27 ; deux mots ajoutés, p. 196, l. 23 : « hier *soir* » pour « hier », et p. 202, l. 2 : « est *en* République » pour « est République » ; enfin deux coquilles : p. 192, l. 5 : « vous *voit* » pour « vous *suit* », et p. 202, l. 18 : « Républi*que* » pour « Républi*cain* ».

Page 192, l. 31 : *Les singes. Il leur a fait bâtir un palais.* Dans son *Histoire... de Paris* (Furne, 1838), t. VIII, p. 34, Dulaure mentionne en effet qu'on vient de les placer dans un beau bâtiment neuf.

Page 194, l. 2 : *Quelques frères égarés ont brisé des presses mécaniques.* — On avait brisé notamment celles de *l'Univers.*

— l. 11-12 ...*entre autres les rédacteurs du journal* l'Atelier. — Une protestation contre le vandalisme de certains énergumènes, signée d'un sieur Pascal, « gérant du journal *l'Atelier* », et de nombreux ouvriers, avait paru dans *la Presse* du 26 février. — *L'Atelier*, « organe des intérêts moraux et matériels des ouvriers », avait été fondé dès 1840 et dura jusqu'en juillet 1850.

— l. 13 : *La Reine d'Espagne a la colique.* Nous attribuons cet entrefilets à Baudelaire, parce que dans les *Mystères galans des théâtres de Paris* on trouve plusieurs crudités du même ordre.

Page 196 : *Bon sens du peuple.* Nous croyons le morceau de Baudelaire, parce que ni Champfleury ni Toubin, que nous sachions, ne haïssaient Voltaire comme lui.

Page 198, l. 9 : *Nous avons assez des tragédies...* Cf. *Salon de 1846*, CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 178-179, les attaques contre la tragédie et la Comédie-Française.

— l. 13-14 : *Ne sommes-nous pas plus grands aujourd'hui que Brutus ?...* Cf. *Salon de 1846*, p. 201 :

Car les héros de l'*Iliade* ne vont qu'à votre cheville, ô Vautrin, ô Rastignac [1], ô Birotteau, etc.

1. Profitons de l'occasion pour signaler que *Rastignac* correspondait ici à un *lapsus*. En effet, sur un exemplaire du *Salon de 1846* qui figurait à la récente exposition « Baudelaire-Verlaine-Rimbaud », chez Magg's Bros, on pouvait constater que l'auteur avait raturé *Rastignac* et remplacé ce nom par celui de *Raphaël de Valentin*.

Page 199, l. 7 : *Plus beau encore*, etc. — Cf. *la Presse*, 26 février :

A la prise des Tuileries, le peuple trouva dans la chapelle un magnifique Christ sculpté. Le peuple s'arrêta et salua. « Mes amis, dit un élève de l'École, voilà notre maître à tous. »

Le peuple prit le Christ et le porta solennellement à l'église Saint-Roch. « Citoyens, chapeau bas ! saluez le Christ ! » disait le peuple, et tout le monde s'inclinait dans un sentiment religieux.

Ce démarquage flagrant est évidemment de nature à jeter quelque doute sur l'originalité des textes qui nous occupent.

Page 200, l. 6 : ...*afin de faire graver une vignette*... V. le récit de Toubin, p. 530. — ...*qui servira à distinguer leur feuille d'une autre qui s'est emparée du même titre*. Dans sa *Revue critique des Journaux*, Wallon mentionne en effet, sous son n° 5, à la date du 27 février :

Le Salut public. — Gérant, G. Loudun. Journal modéré qui ne put satisfaire la fièvre démocratique dont toutes les têtes avaient été saisies si subitement.

— l. 8 : *Les Châtiments de Dieu*. Cet article est entre tous celui qu'on attribue le plus communément à Baudelaire, Asselineau en tête[1], dont la collection Vandérem contient un billet autographe à Jean Wallon commençant par ces mots : « Cher ami, avez-vous gardé le journal... qui contient *les Châtiments* de Charles Baudelaire ?... » — Cependant il convient de remarquer que Wallon, qui était, lui aussi, un intime ami de notre poëte, a cité le morceau tout au long sans le lui imputer nommément[2]. — Eugène Crépet a fait remarquer que cette page était une imitation flagrante du style des *Paroles d'un croyant* (1833).

Page 202, l. 28 : ...*l'Ami du peuple*. On a vu (p. 530) Toubin relater que Baudelaire avait porté un numéro du *Salut public* à Raspail, « pour lequel il professait tendresse et admiration sans bornes depuis qu'il avait lu *l'Ami du peuple* ». — Or, cet articulet marque plus de déférence que d'enthousiasme à l'endroit de Raspail. D'ailleurs, il est d'une allure bien raisonnable... Nous ne le croyons donc pas de Baudelaire.

1. V. son *Charles Baudelaire*, p. 32.
2. Contrairement à ce qu'on lit chez E.-J. Crépet, p. 80.

Page 203, l. 24 : *Le Journal conservateur de la République.* Cette qualification n'appartenait certainement pas au rédacteur du *Salut public*, car on lit dans *la Presse* du 28 février, sous la signature d'Émile de Girardin :

> Nos colonnes, mutilées par le papier, qui nous fait défaut encore aujourd'hui (*sic*), ne suffiraient pas à recueillir tous les mots heureux semés de toutes parts ; nous n'en citerons qu'un : c'est le nom donné par le peuple à *la Presse*
> Il appelle *la Presse :* LE JOURNAL CONSERVATEUR DE LA RÉPUBLIQUE.

Quant aux raisons que nous avons d'attribuer à Baudelaire cet articulet où le citoyen Girardin, si malmené dans ses journaux intimes, est porté au pinacle, elles tiennent dans quelques lignes des Mémoires de Charles Toubin, qu'a données M. Charles Dornier dans son article de la *Revue de France* (1er mars 1925) et qui relatent un incident tragique de la journée du 22 février, tout juste antérieur de quelques jours, par conséquent, à la publication du *Salut public* :

> L'un d'eux [un émeutier], sans armes, poursuivi par deux soldats, tourne autour d'un arbre, fait un faux pas, et là, sous nos yeux, un des municipaux lui enfonce sa baïonnette en pleine poitrine. Tous nous poussons un cri d'horreur. Un ouvrier qui s'est réfugié sur la margelle du jardin a une violente attaque de nerfs, et nous sommes obligés, Promayet et moi, de le reconduire par le bras chez lui... pendant que Courbet et Baudelaire vont à *la Presse* dénoncer à Emile de Girardin cet acte d'épouvantable férocité.

Nous avons cherché en vain dans les colonnes de *la Presse* confirmation de ce récit. Mais enfin il ne résulte pas moins du témoignage de Toubin que Baudelaire, quelques jours auparavant, avait pris contact avec Girardin et il parait légitime de supposer que ces louanges avaient pour objet de rappeler à cet homme important et la visite et le visiteur.

Page 204, l. 4-5 : *Le citoyen Girardin prend pour devise : Une idée par jour !* — Le 29 février, *la Presse* avait publié un manifeste ainsi conçu :

> La République française du XIXe siècle doit être le triomphe et le règne des idées. Nous élevons donc une de nos colonnes à toutes les idées justes et utiles. Nous n'aurons que l'embarras du choix.
>
> UNE IDÉE PAR JOUR
>
> Tout Français doit en ce moment aux membres du Gouvernement

provisoire, non seulement le concours de son bras, mais aussi celui de son esprit appliqué au triomphe des idées dont l'ère vient de s'ouvrir [etc.].

Dans les *Lettres d'un atrabilaire* (tome II), nous verrons notre auteur se gausser de cette prétention de découvrir « une vérité par jour ».

— l. 8 : *Lundi le citoyen Girardin a été le premier au rendez-vous sur la tombe d'Armand Carrel.* — Ce *lundi* nous apporte avec une quasi-certitude la date du deuxième numéro du *Salut public :* il dut paraître le 1er mars.

En effet, le 28 février, où on le place généralement, tombait précisément un *lundi*. Or on n'a pas coutume de nommer un jour de la semaine pour dire : *aujourd'hui*, ni même *hier*. Donc le numéro est postérieur au 28.

D'autre part, c'est par suite d'un malentendu (v. *la Presse* du 29) que Girardin, le 28, s'était rendu sur la tombe d'Armand Carrel, où il s'était trouvé seul, l'hommage à la mémoire de celui-ci ayant été reporté au jeudi 2 mars. Or, notre numéro ne rend pas compte de cette cérémonie. Donc il est du 2 ou antérieur, c'est-à-dire du 1er. Quant aux raisons qu'avait Girardin de s'associer à cet hommage, est-il nécessaire de rappeler qu'il avait eu le malheur de tuer Carrel en duel douze ans auparavant ?

— l. 27 : *La première et la dernière.* — C'est la conclusion et surtout le mot *spiritualiste* qui nous persuadent que ce morceau doit être de Baudelaire ; on sait que les amis du poëte l'appelaient parfois « le spiritualiste ». V. l'intéressant ouvrage de M. Pierre Dufay : AUTOUR DE BAUDELAIRE (Au Cabinet du Livre, 1931), p. 45-47.

Page 206, l. 20-21 : *...le Dernier Figaro...* — *ou Cinq journées d'un siècle* (1848), comédie en prose.

— l. 30 : *...son immorale pièce des Girondins.* — Il s'agit du *Chevalier de la Maison-Rouge*, épisode du temps des Girondins, joué au Théâtre Historique en 1847.

Page 207, l. 3 : *Quelqu'un court dans le Quartier Latin...* M. Orfila, alors doyen de la Faculté de médecine et à qui la Révolution coûta son décanat, était, ainsi que Mme Orfila, des relations du ménage Aupick. De plus, le rédacteur applique ici « au sieur Orfila » un raisonnement de Robespierre : « Ceux qui tremblent se sentent cou-

pables », que nous retrouvons sous la plume de notre auteur dans sa critique des *Misérables* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 389). Il n'est donc guère douteux que ces lignes-là n'appartiennent à Baudelaire.

— l. 9-14 : *A bientôt la reprise, au Théâtre de la République, du* Roi s'amuse... — Annonce erronée. Cette pièce, interdite le soir même de sa première représentation (1832), ne sera reprise que *cinquante* ans plus tard. — *L'Auberge des Adrets*, mélodrame en trois actes de Benjamin Antier, Saint-Amand et Paulyanthe (1823) ; *Robert Macaire*, par Benjamin Antier et Frédérick Lemaître (1834), suite de *l'Auberge...* — *Vautrin* (1840). — *Pinto*, ou *la Journée d'une conspiration*, comédie historique en cinq actes et en prose par Népomucène Lemercier, jouée au Théâtre-Français en 1800 (sept représentations), reprise à la Porte Saint-Martin en 1834. — On y criait *A bas Philippe!* parce que l'action comportait une conspiration ourdie à l'effet d'arracher le Portugal à Philippe II d'Espagne.

— l. 17-21 : *Que les citoyens... L'empereur Néron avait la louable habitude...* — Ceci, sans démonstration, est du Baudelaire « craché ».

TITRES POUR UN RECUEIL MENSUEL, p. 208.

Liste autogr. (jadis de la collection J. Le Petit), publiée dans nos *Miettes baudelairiennes*, *Mercure de France*, 15-II-1936.

A rapprocher peut-être d'une lettre où Baudelaire mandait à Poulet-Malassis (20 mars 1852) qu'Amic avait voulu fonder une revue dont il lui aurait donné la direction, mais que ce beau rêve n'avait pas eu de lendemain. Peut-être encore établie pour Catulle Mendès, directeur de la *Revue fantaisiste* en 1861 et qui, en 1875, reprendra le titre de *la République des Lettres* ici mentionné.

Coquille du texte de 1936 : *Les* heures *parisiennes* pour *Les* Lunes *parisiennes*.

LE HIBOU PHILOSOPHE, p. 209.

Notes publiées pour partie par Octave Uzanne (*Figaro*, 30 août 1880 ; *le Livre*, 10 septembre 1884 ; *Nos amis les Livres*, Quantin, 1886, p. 154-157) à qui Champfleury, leur destinataire, les avait

communiquées [1]. — *Œuvres posthumes*, 1887, p. LIV-LV. — *Id.*, 1908, p. 401-403.

Tous ces textes étaient incomplets. Celui que nous donnons est conforme au ms. signé C. B., que son possesseur, M. Lévy-Danon, a bien voulu nous communiquer. Il apporte les passages suivants : page 209, l. 9-10 ; 210, l. 6-10 et 26-27 ; 211, l. 12-23 ; il restitue quelques mots omis çà et là : p. 209, l. 5-6, *genres*, *sous-genres*, *espèces ;* p. 210, l. 3-4 : *le Mariage de Victorine ; ibid.*, l. 23, *pouvant faire de la...* et fait apparaître plusieurs infidélités des textes précédents : p. 209, l. 7 : *soient* bien *serrées*, *bien alignées*, *d'un...*, au lieu de : *soient serrées*, *bien alignées*, et *d'un...*, et l. 19 : éreint*ement*, au lieu d'éreint*age ;* p. 211, l. 1-2 : *Vente des vieux mots aux enchères*, au lieu de *Vente aux enchères des vieux mots.*

On lit dans *Nos amis les Livres :*

> *Le Hibou philosophe*, rédigé par Charles Monselet, Champfleury, Charles Baudelaire, André Thomas et Armand Baschet, devait être imprimé hebdomadairement sur trois colonnes dans le format du *Tintamarre*, avec 70 lignes à la colonne, au prix de 20 francs par an ; 12 francs le trimestre. Les bureaux eussent été établis 7, rue Vivienne, à la librairie Giraud, *Au Coq d'or*.

Ces quelques lignes, où l'on trouve des renseignements qui ne figurent pas dans les notes de Baudelaire, témoignent que M. Uzanne avait eu communication d'autres papiers relatifs au même projet. Dans le nombre, il y avait notamment des notes de Champfleury ; nous les avons publiées dans nos *Miettes baudelairiennes* (*Mercure de France*, livraison du 15 septembre 1935).

Le Hibou philosophe était destiné, dans la pensée de ses fondateurs, à prendre la suite de *la Semaine théâtrale* [2], organe édité chez Dagneau

1. Le ms., passé en vente récemment, porte la suscription : *Monsieur Champfleury, rue Poissonnière, C. B.*

2. Laquelle d'ailleurs, au témoignage de Monselet, se serait déjà appelée *le Hibou philosophe* si l'avis de Baudelaire eût prévalu. Nous lisons en effet dans un article de M. François Montel (*Figaro*, 25 avril 1925) :

> Lorsqu'il s'agit de trouver le titre de cet organe [*la Semaine théâtrale*], plusieurs propositions furent émises par les principaux collaborateurs ; Monselet nous les a conservées, et il faut lui en savoir gré, car elles sont typiques.
>
> Baudelaire, paraît-il, proposa *le Hibou philosophe* ; Gérard de Nerval préférait *le Coq d'or* ; Champfleury, *la Gazette de faïence* ; Théodore de Banville, *le Thyrse* ; Asselineau, *le Romantique*. Les éditeurs choisirent *la Semaine théâtrale*.
>
> (Renseignements tirés de l'ouvrage d'André Monselet : *Charles Monselet, sa vie, son œuvre...*, in-8, Paris, Émile Testard, 1892.)

et Giraud (collection complète en neuf numéros, 6 novembre 1851-1er février 1852), qui était à bout de souffle et auquel ils avaient collaboré, sous la direction de Charles Monselet, avec J. de la Madelène, Xavier Aubryet, Banville, Vitu, Fauchery, Angelo de Sorr, Max Buchon, Armand Baschet, etc.

Malheureusement, le commanditaire dont ils avaient escompté l'appui se retira et Baschet, dont les relations devaient aider particulièrement à la diffusion de la feuille nouvelle, s'inquiéta... Le recueil des *Lettres* nous a conservé un témoignage de ces déceptions de la dernière heure, v. à la date du 3 février 1852.

ÉCLAIRCISSEMENTS :

Page 209, l. 15 : *Articles à faire :* ... Dans son numéro du 8 janvier 1852, *la Semaine théâtrale* avait annoncé un certain nombre d'études, dont des *Esquisses littéraires* de Baschet devant porter sur Théophile Gautier, Janin, Sainte-Beuve, Balzac. — Pour Janin, v. plus loin, notes sur la p. 210.

Monselet l'avait d'ailleurs déjà attaqué, lui et ses citations latines. — Pour *Balzac, auteur dramatique*, on peut croire que Baudelaire se réservait l'article, car on le voit, par une lettre du 30 janvier 1852, demander un peu de temps à Dutacq, directeur du *Pays*, pour lui rendre les numéros de ce journal où *Mercadet* avait paru, et l'on sait son admiration pour cette pièce (*LETTRES A SA MÈRE*, 30 octobre 1851 ; v. aussi *L'ART ROMANTIQUE*, p. 396). Cependant, il convient de se souvenir que deux de ses collaborateurs au *Hibou* partageaient son admiration : Armand Baschet, l'année précédente, avait donné un *H. de Balzac...* avec notes historiques par Champfleury (Blosse, in-8, 24 p.) et, cette même année 1852, il allait publier HONORÉ DE BALZAC, *Essai sur l'homme et sur l'œuvre*, avec des notes littéraires du même (D. Giraud et Dagneau, in-8, 248 p.).

Page 210, l. 1-2 : *Le dernier volume des* Causeries du Lundi. — Lisez tome IV. — ...*d'Houssaye* : Poésies complètes (1851) ; — de *Brizeux* : *Primel et Nola*, histoire mystique en vers (1852) ; *Lettres et opuscules* inédits de *Joseph de Maistre* (1851), 2 vol. in-8. — *Le Mariage de Victorine*, comédie en trois actes de George Sand, 1re repr. 26 novembre 1851. (Chose curieuse : la romancière avait été saluée avec

enthousiasme par Monselet dans *la Semaine théâtrale*, n° 5.) *La Religieuse de Toulouse*, roman de Jules Janin, 2 vol. in-8 (Lévy, 1850) ; la traduction d'Emerson : *Essais de philosophie américaine*, traduits et préfacés par Émile Montégut, 1850.

Page 211, l. 1 et *sq.* : *Faire à nous cinq*... Il est probable qu'à Monselet avait été départie l'*école classique*, car sa *Lorgnette littéraire* (Poulet-Malassis et de Broise, 1857) s'ouvre sur une mise aux enchères de tropes, métaphores, etc., en usage chez les auteurs qui se rattachaient à cette école. Pour l'*école païenne*, Baudelaire était évidemment désigné, ayant publié un article sous ce titre dans *la Semaine théâtrale* le 22 janvier précédent (v. *L'Art romantique*). — Le même organe avait donné de Champfleury : *1er pétard attaché à la perruque de l'École du bon sens* le 13 novembre 1851, et annoncé comme terminé, le 8 janvier 1852, *l'École du bon sens* par Jules de la Madelène. — Toujours dans le même hebdomadaire, les 6 et 13 novembre 1851, Monselet avait éreinté Musset et sa *Bettine*.

Champfleury devait se souvenir de l'idée facétieuse d'où serait sorti ce « grand article ». Dans sa lettre sur *Une vieille maîtresse* (n° 1 de sa *Gazette* et *le Réalisme*, p. 300, on lit :

Je conseillerai à M. Barbey de ne plus se servir des *méplats*, on en a trop abusé : c'est un mot qui a roulé depuis longtemps [dans] les salles de commissaires-priseurs, où il a été adjugé, pour une somme très faible; à peine l'auteur en tirerait-il quelques francs au marché du Temple.

UNE RÉFORME A L'ACADÉMIE, p. 212.

Article paru anonyme dans la *Revue anecdotique*, 2e quinzaine de janvier 1862. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 296-301.

Nous résumons, d'après E. Crépet (*Œuvres posthumes*, 1887, p. 256-262), les circonstances qui accompagnèrent la publication de ce morceau.

Le 20 janvier 1862, Sainte-Beuve publiait au *Constitutionnel*, sous le titre : *Des prochaines élections à l'Académie* [1], un gros article qui fit

1. Les fauteuils vacants étaient ceux de Scribe et du Père Lacordaire, où allaient bientôt s'asseoir Octave Feuillet et le prince de Broglie.

beaucoup de bruit. Notamment, il y exposait un plan de réforme qui lui semblait de nature à prévenir la primauté des considérations politiques dans le choix des candidats, s'inscrivait contre la fâcheuse légende dont l'un de ceux-ci — Baudelaire — était présentement la victime, donnait des *Fleurs du Mal* cette fameuse définition qu'on lui a si souvent reprochée depuis :

... Ce singulier kiosque, fait en marqueterie d'une originalité concertée et composite, qui, depuis quelque temps, attire les regards à la pointe extrême du Kamschatka romantique, j'appelle cela la *folie Baudelaire*...

Et il ajoutait :

Ce qui est certain, c'est que M. Baudelaire gagne à être vu ; que là où l'on s'attendait à voir entrer un homme étrange, excentrique, on se trouve en présence d'un candidat poli, respectueux, exemplaire, d'un gentil garçon, fin de langage et tout-à-fait classique dans les formes.

C'est en remerciement de cet article-là que Baudelaire, non content de rendre grâce à Sainte-Beuve (dans une lettre non datée, mais qu'on peut croire du 25 janvier, car la réponse du critique est du 26), publia les pages anonymes qui nous occupent. Il en devait avouer la paternité aussi bien quelques jours plus tard dans une nouvelle lettre à son puissant ami :

Lundi soir, 3 février 1862.

...J'ai fait dans la *Revue anecdotique* (sans signer, mais ma conduite est infâme, n'est-ce pas ?) une analyse telle quelle de votre excellent article. Quant à l'article lui-même, je l'ai envoyé à M. de Vigny, qui ne le connaissait pas, et qui m'a témoigné l'envie de le lire.

Nous ne savons pas si Vigny le remercia de cette communication-là. Quant à Sainte-Beuve, il ne dut pas trouver sa conduite « infâme », car, ce même 3 février, il adressait à Poulet-Malassis le billet suivant :

Je suis bien touché et reconnaissant de la manière dont l'auteur de la *Revue anecdotique* a bien voulu parler de l'article sur l'Académie et de l'appui qu'il vient me donner dans cette question.

Il n'y a eu, à la séance qui a suivi, rien de particulier, aucune interpellation, et les choses se sont passées comme à l'ordinaire [1].

Je salue et respecte le bienveillant anonyme.

1. V. la note sur les lignes 3-6 de la p. 212.

Le manuscrit de ces pages est mentionné dans les fichiers de M. Étienne Charavay, mais, ignorant en quelles mains il se trouve aujourd'hui, nous n'avons pu nous y reporter. C'est donc le texte de la *Revue anecdotique* que nous reproduisons ici. Celui de 1908 ne s'en écartait que par trois légères infidélités : p. 213, l. 7, « voi*ci* » au lieu de voi*là* », et l. 32, « correspondan*tes* » au lieu de « correspondant » ; p. 216, l. 13, « reproduite *par* » au lieu de « reproduite *dans* ».

V. nos notes sur les *Lettres d'un atrabilaire*, tome II.

Page 212, l. 3-6 : *Il eût été fort intéressant... d'assister à la séance académique du jeudi qui a suivi la publication...* C'est évidemment à cette réflexion que Sainte-Beuve répondait dans le second paragraphe de son billet à Poulet-Malassis en date du 3 février.

— l. 7-20 : *...les rancunes de ce parti politique...* voler *un fauteuil* dû *à quelque pauvre homme de lettres.* Il semble bien que ce soit Vigny qu'il faille voir dans l' « autre académicien... d'assez bonne naissance », cf. *l'Esprit pur :*

J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire...

C'est aussi l'avis de M. Fernand Baldensperger, pour qui l'œuvre et la vie du poëte des *Destinées* n'ont guère de mystères.

Nous n'avons pas retrouvé la lettre de Nodier dont il est question dans les dernières lignes de ce paragraphe. Mais dans une autre lettre de lui on rencontre un argument du même ordre. C'est à propos de Dupin qui tirait de ses diverses fonctions un revenu de quelque trois cent mille francs :

[Il] devrait au moins ne pas disputer à un pauvre ouvrier littéraire, qu'il dépouille du faible pécule des magnificences royales, quelques poignées de jetons académiques auxquels il n'a pas plus de droits que moi. (*Correspondance inédite*, publiée par A. Estignard, 23 avril 1833.)

Cet argument avait évidemment sa valeur aux yeux de Baudelaire qui, le 25 décembre 1861, écrivait à Mme Aupick à propos de sa propre candidature :

La seule chose qui m'intéresse, moi, c'est les pauvres émoluments attachés à la fonction et dont je ne sais pas même le chiffre exact.

Page 213, l. 13-14 : ...*si M. Dufaure avait consenti à la douce violence qu'on voulait lui faire...* — On sait que deux ans plus tard il devait y consentir et remplacer M. Pasquier.

Page 214, l. 11 : Cuvillier-Fleury entrera à l'Académie en 1866.
— l. 16-17 : *Le meilleur de mes ouvrages est en Angleterre...* — Allusion au duc d'Aumale, alors exilé, et dont Cuvillier-Fleury avait été précepteur. — *Quelle odeur d'antichambre et de pédagogie!* M. Y.-G. Le Dantec a rapproché ceci, à juste titre, de l'exclamation empruntée à Joseph de Maistre : « Quelle odeur de magasin ! » (p. 248).
— l. 31 : *Même invitation...* Il est amusant de constater que Baudelaire, dans sa récapitulation, omet de citer Billault que Sainte-Beuve invitait aussi à se présenter, — Billault qui avait eu une part prépondérante dans le procès des *FLEURS DU MAL*, — et qu'en 1864 (v. p. 220), il se montrera beaucoup moins élogieux quant à Jules Favre.

Page 215, l. 2-3 : *M. Baudelaire dont... le nom barbare...* Peut-être faut-il trouver là une allusion à l'étymologie du nom du poëte. « Un petit coustel portatif, apelé baudelaire », écrit Du Cange à l'article *badelare;* « *baudelaire*, sorte de sabre », dit Littré (v. aussi, chez lui, *badelaire*).
— l. 4-12 : *M. Baudelaire a trouvé moyen... j'appelle cela la* Folie Baudelaire. — Les critiques modernes ont souvent reproché à Sainte-Beuve l'aveuglement dont il avait fait preuve en refusant à notre poëte, par cette définition, précisément ce qu'aujourd'hui on admire le plus chez lui, c'est-à-dire la portée humaine et universelle de son message. Mais il faut reconnaître que Baudelaire, pour sa part, ne s'offusqua nullement de ces louanges limitées, écrivant au Lundiste :

Quant à ce que vous appelez *mon Kamschatka*, si je recevais souvent des encouragements aussi vigoureux que celui-ci, je crois que j'aurais la force d'en faire une immense *Sibérie*, mais une chaude et peuplée.

— l. 13-18 : p. 300, l. 4 : *On dirait que M. Sainte-Beuve a voulu venger M. Baudelaire...* Cf. la même lettre de remerciement (fin janvier 1862) :

J'étais très blessé... de m'entendre, depuis plusieurs années, traiter de loup-garou, d'homme impossible et rébarbatif. Une fois, dans un journal méchant, j'avais lu quelques lignes sur ma répulsive laideur, bien faite pour éloigner toute sympathie (c'était dur pour un homme qui a tant

aimé le parfum de la femme). Un jour, une femme me dit : « *C'est singulier, vous êtes fort convenable, je croyais que vous étiez toujours ivre et que vous sentiez mauvais.* » Elle parlait d'après la légende.

Enfin, mon cher ami, vous avez mis bon ordre à tout cela, et je vous en sais bien du gré, — moi qui ai toujours dit qu'il ne suffisait pas d'être savant, mais qu'il fallait surtout être aimable.

— l. 19 : *...l'infortuné M. de Carné, éternel candidat,...* Louis Marcein, comte de Carné, entrera à l'Académie l'année suivante.

— l. 26 : *Le soleil est levé...* Georges de Scudéry, *Pour* la Veuve *de Monsieur Corneille*, Aux Dames :

Le soleil est levé, retirez-vous, étoiles ;
. . . .
Clarice vient au jour ; votre lustre s'éteint ;
Il faut céder la place à celui de son teint,
Et voir dedans ces vers une double merveille :
La beauté de *la Veuve* et l'esprit de Corneille.

— l. 27-30 : *...ce candidat dont la rayonnante renommée...* Baudelaire n'aurait-il pas confondu Chloé avec Philis ? L'allusion semble avoir trait à la dernière strophe d'une ode de Théophile, *le Matin :*

Il est jour, levons-nous, Philis ;
Allons à nostre jardinage,
Voir s'il est, comme ton visage,
Semé de roses et de lys.

Cependant ceci pourrait procéder d'un passage de *Félicia* dans lequel Nerciat mentionne un jardin délicieux « où la divine Chloé vient chaque matin disputer à la rose et au jasmin le prix de la fraîcheur ». (Éd. des Maîtres de l'Amour, 1911, p. 107.) Et plus vraisemblablement encore peut-on supposer que Baudelaire poursuivait l'allusion aux vers de Scudéry, — auquel cas il faudrait admettre que *Chloé* constitue un lapsus, et que c'est *Clarice* qu'il faut lire.

— l. 31 et 39 : Le rapprochement des Broglie avec les Ségur se trouvait dans l'article de Sainte-Beuve, ainsi que l'éloge de l'*Histoire de la Grande Armée en 1812*, ouvrage dont Baudelaire a parlé une fois de plus dans *l'Esprit et le Style de M. Villemain* (p. 311).

Page 216, l. 17 : *C'est un parfait perroquet...* C'est cependant lui qui allait être élu au fauteuil du Père Lacordaire. — ... *que ne saurait imiter Vaucanson lui-même.* On sait que Vaucanson construisit des automates.

— l. 21 : ...*deux nouveaux articles*... Celui de Nefftzer : *le Temps*, 26 janvier 1862 ; celui de Texier : *le Siècle*, 27 du même mois. Dans celui-ci, Baudelaire n'est pas nommé. Dans celui-là, le critique avait une phrase aimable pour lui, et plus aimable encore pour Sainte-Beuve :

Mais surtout admirons « ce kiosque bizarre » édifié par M. Baudelaire « à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable, à la pointe du Kamschatka romantique ». Ce kiosque est charmant et M. Sainte-Beuve en fait à ravir les honneurs.

ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE SHAKESPEARE, p. 217.

Article paru anonyme, *Figaro*, 14 avril 1864. — *Œuvres posthumes* de 1908, p. 302-308.

Le texte de 1908 montrait, en tête, une date qui ne figure pas dans le préoriginal, et cinq mots omis : *de parler pour le peuple* (p. 221, l. 11-12).

Page 217, l. 5-6 : *Il m'est arrivé plus d'une fois... de me sentir scandalisé...* Baudelaire aurait dû ajouter que lui-même en mainte occasion avait eu à se plaindre des collaborateurs du *Figaro*. Qu'on en juge : le 4 novembre 1855, Louis Goudall, à propos des pièces des *FLEURS DU MAL* publiées par la *Revue des Deux Mondes* le 1er juin précédent, avait écrit de lui que, déchu de sa renommée, il ne serait plus cité désormais que parmi les *fruits secs* de la poésie contemporaine. Le 13 novembre 1856, Edmond Duranty l'avait classé parmi les *Vampires*. Le 13 avril 1857, J. Habans avait dénoncé les inexpiables hardiesses de *la Géante*. Le 4 juin de la même année, A. Legendre avait parodié *Franciscæ meæ laudes*. Le 5 juillet suivant, Gustave Bourdin, gendre de Villemessant, avait appelé la sévérité du parquet sur les *FLEURS*, bientôt imité par J. Habans, déjà cité. Le 6 juin 1858, Jean Rousseau avait accusé leur auteur de s'être écrié publiquement : « Hugo ! qui ça, Hugo ? », etc.

— l. 26 : *Je comprends, à la rigueur...* Ceci ne doit pas être entendu comme une réserve à l'égard du génie de Shakespeare ; bien au contraire, Baudelaire l'admirait très vivement, v. *L'ART ROMANTIQUE*, p. 250-251.

Page 218, l. 20 : *Une réunion a eu lieu quelque part, peu importe où.* On trouve reproduite, dans *Actes et Paroles* (Hetzel-Quantin, 1883), t. II, p. 333, la lettre, en date du 11 avril, par laquelle le Comité offrait sa présidence à Victor Hugo ; elle est conçue dans des termes qui ne laissent aucun doute sur le caractère politique de cette manifestation, prenant fin sur ces mots : « Nous attendons avec confiance une adhésion qui donnera à cette fête sa complète signification. »

Les membres du Comité sont nommés dans le document. C'étaient :

Auguste Barbier, Barye, Charles Bataille (du Conservatoire), Hector Berlioz, Alexandre Dumas, Jules Favre, George Sand, Théophile Gautier, François-V. Hugo, Legouvé, Littré, Paul Meurice, Michelet, Eugène Pelletan, Régnier (de la Comédie-Française). Secrétaires : Laurent-Pichat, Leconte de Lisle, Félicien Mallefille, Paul de Saint-Victor, Thoré.

— l. 21 : *M. Guizot.* Il avait dû, en effet, entrer dans le Comité, mais s'était ravisé pour ne pas se trouver placé au-dessous de V. Hugo, écrivait Vacquerie dans une lettre qu'a publiée M. Jules Marsan dans *la Bataille romantique* (Hachette).

— l. 24-26 : *il a parlé, tant bien que mal, du théâtre anglais.* V. notamment l'*Essai littéraire* sur *Shakespeare* dans les *Mélanges historiques* (1828, t. III). — Lui aussi avait refusé de faire partie du Comité, « parce qu'il y manquait Viennet et Lebrun », mandait encore Vacquerie dans la lettre mentionnée ci-dessus. — ... *cette mandragore sans âme...* Cf. *l'Esprit et le Style de M. Villemain*, p. 307.

— l. 28 : *Philarète Chasles, qui a tant contribué...* En ce qui concerne Shakespeare, outre des *Études* (1857), Chasles avait donné, avec Lebas et Mennechet, une traduction de *Richard III*, de *Roméo et Juliette* et du *Marchand de Venise* (1836).

— l. 31 : *Ici, à Versailles, à quelques pas de moi...* Nous ne connaissons aucun document qui témoigne d'un séjour de Baudelaire à Versailles en 1864. Cependant Henri Girard, dans son *Émile Deschamps*, a publié, en le plaçant au *printemps* de 1860, un billet où Philoxène Boyer, se disant, ainsi que Baudelaire, retenu par leur pénurie commune chez un hôtelier de Versailles, demandait au vieux poëte de les assister en cette extrémité. Étant donné que l'article qui nous occupe parut précisément au *printemps* de 1864, qu'il y est question tant de Boyer que de Deschamps, et que l'auteur s'y dit à Versailles, il ne semble guère téméraire d'admettre qu'Henri Girard a dû faire une erreur de lecture quant à la date de ce billet.

— l. 33-34 : *M. Émile Deschamps, traducteur de* Roméo et Juliette. — En collaboration avec Vigny il avait aussi fait jouer à l'Odéon une traduction de *Macbeth.*

Page 219, l. 1-2 : ... *croiriez-vous que ce nom n'a pas passé sans quelques objections?* — Deschamps, on l'a vu, n'était pas porté sur la liste que le Comité avait envoyée à Hugo en lui offrant sa présidence. Mais on doit croire qu'il n'était point mal vu des organisateurs du banquet, puisqu'on a de lui un toast en vers (publié chez Amyot) qui devait y être récité et où, après la glorification de Shakespeare, on lit :

Mais notre orgueil Français n'est point sacrifié
Dans ce culte au divin Breton. Et certes Londre
Par un même *hourra* peut au nôtre répondre.
N'avons-nous pas Celui qui nous préside absent,
Dans son nimbe lointain poète éblouissant [1] ?...

— l. 12 : ... *Théophile Gautier*... Il ne s'est pas occupé particulièrement de la littérature anglaise. Cependant il avait fait un *Prologue* pour *Falstaff*, et nous avons vu qu'il était membre du Comité.

— l. 15-26 : ... *que le nom de M. Philoxène Boyer ait soulevé maintes récriminations.* Le *Figaro* du 14 avril mentionnait Boyer parmi les membres du Comité, mais celui du 21 du même mois annonçait son élimination, ainsi que celle de Frédérick Lemaître. — *Ces odes malencontreuses*... Allusion notamment à l'*Ode à la paix*, récitée au Théâtre-Français en 1852, — hommage à Napoléon III qui avait valu à Boyer d'être traité de *Judas* par ses amis républicains.

— l. 26-27 : *Relativement à Auguste Barbier... et à Berlioz... je ne sais rien.* Nous avons dit qu'ils faisaient l'un et l'autre partie du Comité.

— l. 30-33 : *Eugène Delacroix... le membre corrompu du Conseil municipal*... Le grand peintre, en effet, avait été membre de la municipalité parisienne de 1852 à 1860.

Page 220, l. 2 : ...*le démocrate Biéville porter un toast*, avec restrictions... Édouard Desnoyers de Biéville, qui faisait la critique dramatique au *Siècle.* Il était célèbre par les *restrictions* dont il ne manquait pas de faire suivre ses louanges (v. Firmin Maillard, *Histoire anecdotique et critique de la Presse parisienne*, 1859).

1. Victor Hugo évidemment.

— l. 4-7 : *...le Saint-Marc Girardin, ce hideux courtisan de la jeunesse médiocre,...* Cf. *Mon cœur mis à nu*, passim, *et l'autre Girardin, l'inventeur de la boussole escargotique et de la souscription à un sou par tête pour l'abolition de la guerre!* Dans les *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (p. XI, l. 13-14, et p. 405-406) nous avions déjà rencontré ces mêmes brocards et, de déduction en déduction, en étions venu à conclure qu'il devait s'agir d'Émile de Girardin qui, alors, n'était point nommé. Le présent-texte, dont le souvenir nous avait échappé, prouve que nous ne nous trompions pas. Mais qu'est-ce que la boussole escargotique (qui est évidemment à rapprocher des *Escargots* mentionnés dans un fragment des *Lettres d'un atrabilaire* (t. II)? il nous faut confesser que nous l'ignorons.

— l. 18 : *...plus grotesque qu'un Dufaure à l'Académie.* Dufaure y avait été élu le 23 avril 1863.

— l. 20-25 : *Deux poètes... l'un des petits humanitaires...* Pour ceux-là, il semble s'agir de Barbier et de Théophile Gautier, ou encore de l'un d'eux et de Philoxène. Pour celui-ci, de Meurice ou de Vacquerie. Ce dernier était délégué du Comité.

— l. 33-34 : *...le directeur d'un grand théâtre, homme de douceur et de modération, courtisan impartial de la chèvre et du chou,...* — Probablement Marc Fournier, directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin, car on lit dans une lettre de Mme Victor Hugo à son fils François-Victor (12 avril 1864) :

Le banquet aura lieu à trois heures. Puis on se transportera du Grand-Hôtel au théâtre de la Porte Saint-Martin où l'*Hamlet* de Meurice et quelques fragments d'autres pièces de Shakespeare seront représentés...

Mais on voit que Baudelaire, quant au programme de la fête, avait été mal renseigné.

Page 221, l. 11-12 (1908) : « de prêcher le peuple et de se montrer... » — Cinq mots omis.

— l. 29-30 : *Je vous signale M. Victor Cousin comme le prince du genre.* Baudelaire se souvient ici de deux pages étincelantes d'Hippolyte Castille, v. *les Hommes et les Mœurs sous le règne de Louis-Philippe* (Paul Henneton, 1853, p. 218-219).

— l. 31 : *Tout banquet...* Un grand banquet avait été prévu en effet, ...qu'aurait présidé le fauteuil vide d'Hugo. Mais le gouvernement impérial l'interdit.

— l. 34 et *sq.* : ...*ce poëte* (*en qui Dieu, par un esprit de mystification impénétrable, a amalgamé la sottise avec le génie*)... Opinion à coup sûr défendable. Mais on voit qu'Hugo n'avait pas tort de se méfier quelque peu du poëte des *Fleurs :* qu'on se rappelle le ton des notices de *L'Art romantique*, et que Baudelaire, le 17 décembre 1863, en lui demandant un service, le priait de « croire toujours à son affection et à son admiration » !

Page 222, l. 3-4 : ...*au profit des buts suivants, auxquels la naissance de Shakespeare ne servira que de prétexte.* Évidemment Baudelaire ne voyait que trop clair. Edmond Biré a pu faire remarquer que sur les 574 pages du *William Shakespeare*, mis en vente le 15 avril, 80 seulement avaient rapport à Shakespeare. Mais surtout il faut lire l'article de Louis Barthou : *Autour du « William Shakespeare » de Victor Hugo* (*Revue de Paris*, 1er août 1920). Dans ces pages-là, l'art avec lequel Hugo et son entourage surent utiliser le tricentenaire à leur profit est mis en pleine clarté.

— l. 9-10 : *Porter un toast au Danemarck. La question est palpitante.* Napoléon III venait de refuser d'intervenir en faveur des duchés ; par conséquent ce toast, lui aussi, aurait constitué une manifestation contre la politique impériale.

— l. 12-13 : ...*dans un banquet offert à M. Daumier.* Chez Champeaux, le 30 mars 1864. *Le Figaro* du 3 avril, en rendant compte, mentionnait la présence de Baudelaire et des toasts de Champfleury et d'Asselineau, mais non celui à la Pologne qui, s'il fut réellement porté, dut stigmatiser la férocité apportée par le tsarisme à la russification des provinces révoltées.

— l. 16-20 : *Jean Valjean... ...M. Renan ...M. Havin.* Est-il bien nécessaire de rappeler que Jean Valjean est le héros des *Misérables* ; que la *Vie de Jésus* (1863) avait causé un effroyable scandale, et que M. Havin dirigeait ce *Siècle* si abominé de notre auteur ?

— l. 30 : *les Smithson et les Faucit.* Les encyclopédies françaises ne sont pas sans mentionner miss Smithson, sans doute en raison de son mariage avec Berlioz ; en revanche, elles négligent généralement la Faucit. Rappelons donc que celle-ci (Helena Saville, 1817-1898) fut à Covent-Garden une des plus illustres pensionnaires de Macready et remporta de grands succès, notamment dans le répertoire shakespearien.

— l. 31-32 : *Conservez ma signature, si bon vous semble ; supprimez-la, si vous jugez qu'elle n'a pas assez de valeur.* Le *Figaro* devait la remplacer par trois étoiles.

LETTRE A JULES JANIN, p. 223.

Deux projets : le plus court, d'abord publié sous le titre *Baudelaire et Heine*, après quelques lignes de présentation, par Henri Cordier, *Bulletin du Bibliophile*, 15 décembre 1901, p. 567-569 ; puis par nous qui le croyions encore inédit, *Gil Blas*, 4 février 1906 ; — le plus long, publié par Eugène Crépet (sauf quelques passages obscurs) *Œuvres posthumes*, 1887, p. 55-66 ; — tous deux reproduits tels quels, *Œuvres posthumes*, 1908, p. 309-320 ; — puis, grossis de quelques lignes manquantes, t. VI des *Œuvres complètes* procurées par M. Yves-Gérard Le Dantec, 1937 (*N. R. F.*)[1].

Les textes ici donnés sont conformes aux mss. autog., dont le premier nous a été communiqué par M. Giraud-Badin et le second se trouve à la Collection Jacques Doucet.

Fautes ou omissions des textes antérieurs :

a) 1901 : une coquille, p. 224, l. 32. — 1908 : un mot omis et une coquille, p. 223, l. 21 et 28 ;

b) 1887-1908 : plusieurs coupures (p. 225, l. 22-25 ; 232, l. 23-25 ; 233, l. 1-5 et 12-13) ; trois mots omis (p. 226, l. 5, et 228, l. 3) ; quatre erreurs de lecture (p. 225, l. 30 ; 226, l. 28 ; 228, l. 12 ; 230, l. 3) ; deux lapsus corrigés par l'éditeur (p. 229, l. 12 ; 231, l. 9).

Eugène Crépet a relaté comme suit les circonstances où ces pages furent écrites :

Le 11 février 1865, Jules Janin, un des trois correspondants parisiens de *l'Indépendance belge*[2], où il signait du pseudonyme d'*Éraste*, publia, dans le feuilleton de ce journal, un article intitulé *Henri Heine et la jeunesse des poètes*. Ce critique, dont la belle humeur fit la fortune, ne manqua pas une si belle occasion de s'attaquer à l'ironie amère des *lieds* du grand poète allemand, qu'il accusait de manquer de gaieté. Il partit de là pour s'en prendre à Byron lui-même. Aux douleurs chantées par

1. La présentation de ces pièces était inexacte en 1908 et, en 1937, M. Le Dantec s'est trompé notamment et quant aux premiers publicateurs et en disant que le texte du second morceau avait été tronqué de quelques lignes en 1908.

2. Le numéro de *l'Indépendance* est celui du 12 ; l'article est daté du 11.

les grands poètes étrangers il opposa « la charmante ivresse des vingt ans », si souvent chantée par notre poésie nationale. Accumulant les citations, de Desportes à Béranger, il donna la joie pour génie lyrique, pour muse à la France. Et, emporté par sa thèse, sans souci de la vérité, il alla jusqu'à confondre dans les mêmes louanges les poètes contemporains du tempérament le plus contraire... L'article se terminait par cette phrase sotte et cruelle sur Henri Heine : « Il fut, en effet, la première victime de son intarissable ironie, et comme s'il s'était imposé la tâche abominable de rire aujourd'hui, demain, toujours, il n'a pas connu, de son vivant, la douce volupté des larmes ; il n'en a pas fait répandre sur son cercueil. »

Ce feuilleton excita chez Baudelaire une véritable indignation. L'optimisme du critique heureux exaspéra le pessimisme de l'auteur des *FLEURS DU MAL*, qui, se regardant comme le représentant de l'école satanique en France, tint pour une injure personnelle ces attaques à Heine et à Byron. Aussi prit-il sur-le-champ la plume pour écrire à Janin une lettre pleine de colère, de raillerie et d'impertinence. Si nous ne citons pas ici ces curieuses pages, c'est que la plupart des arguments en furent repris par Baudelaire, avec plus d'ampleur et de force, dans le brouillon suivant, conservé par Poulet-Malassis, d'un article de journal ou d'une brochure qu'il voulait publier en réponse au feuilleton de *l'Indépendance belge*. La lettre ne fut pas envoyée ni l'article terminé. On voit, par les lettres qu'il écrivait de Bruxelles à plusieurs de ses amis, que l'ennui, la tristesse et sans doute la graduelle impuissance qui précède la paralysie du cerveau, l'avaient fait tomber dans un tel dégoût de toutes choses, qu'il abandonnait ses projets à peine formés, en se répétant perpétuellement : « A quoi bon ? »

Quelques renseignements complémentaires.

Le manuscrit dont le texte fut apporté par M. Cordier — c'est-à-dire le plus court, la lettre, — est signé... d'un yatagan. Le second ne porte point de signature.

Quant à la question d'antériorité, elle nous paraît impossible à résoudre. M. Cordier admet que son texte à lui fut rédigé *ab irato*, donc en premier, et, on l'a vu, c'est aussi l'avis d'Eugène Crépet. Cependant il nous faut constater que dans l'article on lit textuellement : « le feuilleton d'*hier soir* m'a mis en grande rage », tandis que dans la lettre on ne trouve aucune précision permettant de la dater. Notre sentiment à nous serait donc que les notes furent écrites d'abord, sauf les deux derniers paragraphes qui sont manifestement postérieurs. Mais ce point nous paraît si peu important que nous n'avons pas jugé utile de renverser l'ordre dans lequel le lecteur a coutume de rencontrer ces deux moutures *ejusdem farinæ*.

Ce qui est certain du moins, c'est que ce projet de réponse occupa longuement Baudelaire. Il écrivait à Julien Lemer le 15 février :

Avez-vous lu l'infâme feuilleton d'*Éraste* sur *Henri Heine et la jeunesse des poëtes*? Janin blague les mélancoliques. Je peux appeler ça une pierre dans mon jardin. Je fais une réponse. Mais dans quels termes M. *le Figaro* est-il avec J. J.? Là est la question.

Et à cette même date, à peu près dans les mêmes termes, à Michel Lévy.

Le 9 mars suivant (lettre inédite communiquée par M. Marcel Lévy-Danon), il revenait là-dessus auprès de son éditeur:

Il y a longtemps que j'ai fini ma réponse à Janin... Puis, la chose faite, content de l'avoir faite, je l'ai gardée. Je ne l'ai envoyée à aucun journal... Je suis las des gazetiers, des ignorants, des barbouilleurs, des rédacteurs en chef et de leur pionnerie. Les pions n'aiment pas les pionniers.

Mais cette assertion, quant à l'achèvement du morceau, est contredite par une autre lettre, du même jour, où, tout en professant les mêmes répugnances, il avouait la vérité à sa mère :

Je ne daigne même pas envoyer ces derniers fragments [la réfutation de l'article de Jules Janin et celle de la *Préface* de l'*Histoire de Jules César* par Napoléon III] à aucun journal. J'ai peut-être tort; mais je suis las des journaux. Je suis convaincu qu'un homme d'esprit ne peut jamais être compris par un directeur de journal.
Tous les fragments dont je parle sont commencés, aucun n'est fini.

Plusieurs semaines encore, il nourrit ses appétits de vengeance. Il les remâchait auprès de Sainte-Beuve le 30 mars :

Avez-vous lu l'abominable feuilleton de Janin contre les poëtes mélancoliques et railleurs?... Et Viennet, cité parmi les grands poëtes de la France! Et quinze jours après, feuilleton *en faveur de Cicéron*! Est-ce qu'il prend Cicéron pour un orléaniste ou pour un académicien? M. de Sacy dit : « *Cicéron*, c'*est notre César, à nous* »? Oh! non, n'est-ce pas?

Mais, comme en a témoigné Poulet-Malassis, son impuissance à rien achever était déjà absolue.

Après la mort de l'auteur, il fut question de comprendre la *Lettre à Jules Janin* dans un volume intime (v. p. 356).

Quant à Janin, on peut croire qu'il se repentit dans quelque mesure de son article, car, revenant sur Heine dans un feuilleton deux ans

plus tard : *De tout un peu*, 2 septembre 1867, il saluait en lui « le plus grand esprit de l'Allemagne ».

I

Page 223, l. 6-8 : ...*il savait comment*... mouillé de larmes. — Ces lignes sont extraites du premier paragraphe de l'article d'Éraste.

— l. 11-16 : *Catilina écrit au sénateur*... Allusion à un passage des ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ROMAINE (1844).

— l. 21-22 : *l'effet d'une serinette ou d'une épinette*... — 1908 : « d'une serinette, d'une épinette... ».

— l. 28 — p. 224, l. 1 : « ...les images funèbres;... » — 1908 : « ces images funèbres ;... ».

Page 224, l. 6-12 : ...*sûr que* Béranger soit un poëte... *Si vous êtes bien sûr que* les belles funérailles... — Janin, dans son feuilleton, avait appliqué à l'auteur de *Lisette* l'apostrophe de Lucrèce à Épicure : *Tu pater, et rerum inventor*, et conclu à son sujet :

> Voilà par quel génie, et disons tout, par quelle ineffable bonté, on devient un poète national. Voilà comme on se prépare de magnifiques funérailles, suivies des regrets de tout un peuple.

— l. 13-23 : Énumérant les poëtes français à opposer à Heine, *Éraste*, arrivé aux temps modernes, avait écrit :

> Songez aussi à ces maîtres en poésie : Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, M. Sainte-Beuve et Mme de Girardin, Théodore de Banville et M. Viennet, Auguste Barbier, Hégésippe Moreau, Victor de Laprade, Leconte Delille [*sic*] et Pierre Dupont.

— l. 32 (1901) : « par la rime. » Coquille.

Page 225, l. 10 : *Je suis un peu de vos amis*... Ce que l'on sait des relations des deux écrivains semble témoigner de meilleures intentions chez Janin que chez Baudelaire. Le critique est deux fois attaqué dans *L'ART ROMANTIQUE* (p. 273 et 260) :

> On trouvera suffisamment d'exemples de la ligne courbe chez J. Janin (1846). — Si M. Janin tombait trop souvent dans la vérité, il la pourrait compromettre (1855).

V. aussi, ici même, p. 210, 294-295.

Janin, au contraire, semblait attiré vers Baudelaire. Dans nos *Miettes* (*Mercure de France*, 15-VI-1937), nous avons conté son ravissement à recevoir la visite du poëte, et, dans notre édition des *FLEURS DU MAL*, p. 386, nous avons reproduit quelques lignes chaleureuses qu'il avait consacrées à ce livre.

II

Page 225, l. 21 et *sq.* : ...l'Indépendance, *laquelle vous manque un peu de respect quelquefois... Les présentations à la Buloz. Auguste Barbier à la* Revue de Paris. *Le Désaveu ...malheur des reines.* Allusions aux notes prudentes dont avaient été accompagnées les publications des poésies de Baudelaire à la *Revue des Deux Mondes* le 1er juin 1855 (v. *LES FLEURS DU MAL*, p. 305) et de *la Curée* à la *Revue de Paris* (août 1830), et encore à l'attitude adoptée par *l'Indépendance belge* (27 octobre 1864) quand Janin s'était permis, à l'occasion des lettres de Marie-Antoinette publiées par Feuillet de Conches, de témoigner envers la Reine d'une compassion qu'en son républicanisme elle jugeait excessive. Non seulement Bérardi avait fait suivre l'article d'un désaveu, mais encore, le 12 décembre suivant, revenant sur la question, par la plume de Gustave Frédérix, son journal avait soutenu être « dans la réalité et dans la justice en n'admettant pas que les malheurs d'une femme séduisante puissent faire maudire l'affranchissement et le renouvellement d'un grand peuple ». Les lignes 22-25 (depuis : « Les présentations... » jusqu'à « des reines ») avaient été coupées en 1887.
— l. 30 : *Je veux...* — 1887-1908 : « Je *vais...* »

Page 226, l. 4 : (*le genus irritabile vatum*). — Cf. *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, XVII, où Baudelaire le justifie par le sens exquis du beau et la clairvoyance supérieure qui font les poëtes.
— l. 5 : *Examinons donc ce...* — 1887 : « Examinons ce... »
— l. 10 : *Quand Auguste avait bu...* Vers de Frédéric II :

Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre

que Voltaire, en le commentant dans son *Épître à Catherine II*, avait, lui aussi, légèrement déformé :

Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.

et qui signifie, enseigne Larousse, « que les sujets se modèlent sur leur roi ».

— l. 12-13 : *Faut-il qu'un homme soit tombé bas pour se croire heureux !* Baudelaire reflète ici la pure tradition du Romantisme. Cf. Petrus Borel, CHAMPAVERT, *Testament :*

Tu es heureux... quel scandale!... Bonheur, quel mot dérisoire ! Je n'ai point encore rencontré d'être assez effronté pour s'avouer heureux !

Et Maturin, dans *Melmoth* :

Ils osaient donc être heureux en présence d'un homme condamné à un malheur éternel ! Quelle plus grande insulte pouvaient-ils me faire ? (Trad. Cohen, t. III, p. 171.)

Et encore le même auteur, dans le même ouvrage :

Dites-moi si ce sont mes traits, ma voix ou mes discours qui vous ont inspiré l'idée de m'insulter en m'offrant dans l'avenir l'espérance du bonheur. (Tome IV, p. 189.)

V. aussi la note sur la p. 233, l. 6.

— l. 24-25 : *Arrière tous ces poëtes qui ont leurs poches pleines de poignards, de fiel, de fioles de laudanum.* C'est une fois de plus Petrus Borel que Baudelaire défend ici, — Petrus Borel qui écrivait dans CHAMPAVERT (*Testament*) :

Qu'ils viennent donc, les imposteurs, que je les étrangle! les fourbes qui chantent l'amour, qui le *guirlandent* et le *mirlitonnent*... Chanter l'amour ! Pour moi, l'amour, c'est de la haine, des gémissements, des cris, de la honte, du deuil, du fer, des larmes, du sang, des cadavres, des ossements, des remords, je n'en ai pas connu d'autre !

— texte dont Baudelaire avait lui-même tiré ce qu'on lit, dans *le Vin de l'Assassin*, de « l'amour véritable » :

Avec ses noirs enchantements,
Son cortège infernal d'alarmes,
Ses fioles de poison, ses larmes,
Ses bruits de chaîne et d'ossements.

— l. 28 : *...et pinçant,...* — 1887-1908 : « *en* pinçant,... »

Page 227, l. 2-6 : *Un préfet de police...* M. Piétri. — *Mme Colet bousculant les sergents de ville... Pierre Leroux seul trouva...* Nous n'avons retrouvé aucun témoignage quant à ces deux points.

— l. 7 : *On a dit quelques vérités sur ce grivois.* V. notamment la plaidoirie de Me Chaix d'Est-Ange lors du procès des *FLEURS DU MAL* (dans notre édition, p. 352-353).

— l. 9-13 : *Musset.., Mauvais poëte... chez les filles.* Dans *Une amitié à la d'Arthez* (L. Duc, 1900, p. 127), Jules Troubat a noté :

Baudelaire entrait dans de grandes colères quand les filles rencontrées au Casino-Cadet ne lui parlaient que de Musset et témoignaient une grande frayeur au seul titre de *Fleurs du Mal.*

— l. 14-16 : *Sainte-Beuve... Werther carabin.* C'est la moitié du mot fameux de Guizot définissant Joseph Delorme « Werther jacobin et carabin ».

— l. 20 : *Je sais que vous n'agissez jamais par intérêt.* V. la note sur la p. 233, l. 19-20.

Page 228, l. 3 : ...*Gauthier.* V. p. 232, l. 20. — *Mon truc.* Mots omis en 1887-1908. Peut-être Baudelaire envisageait-il de révéler ici sa recette poétique, cf. *FLEURS DU MAL*, p. 374-377, *passim.*

— l. 10-13 : ...*si un poëte...* quelques bourgeois dans son écurie... — (1887-1908) : « dans *ses* écuries... ». On retrouve cette boutade dans *Fusées* (tome II).

— l. 18-24 : *Jules Janin ne veut plus... fer rouge ?* Allusion à certains épisodes ou passages de *l'Ane mort et la femme guillotinée* (note d'Eugène Crépet).

Page 229, l. 1-2 : *Quand le diable devient vieux...* Le ms. aut. montre, biffé : « Quand le diable *se fait* vieux,... ».

— l. 4 : ...*sous votre règne...* Allusion, peut-être, au titre de « prince de la critique » que Janin s'était attribué.

— l. 8 : *Catilina...* Cf. p. 223, l. 11-16. Il faut ajouter qu'il n'est nullement question de lui dans l'article de Janin.

— l. 12 : ... *Juvénal, Lucain ou Pétrone.* Baudelaire a par deux fois cité le premier dans *L'ART ROMANTIQUE*. Mais il semble avoir goûté davantage les deux autres. Il prisait tout particulièrement la *Pharsale.* V. la note sur la p. 312, l. 23.

— l. 12-15 : *Celui-là... Celui-ci...* (1887-1908) : « Celui-*ci*... Celui-*là*... ». — Il est évident d'après le contexte que cette correction des premiers éditeurs est justifiée ; il y a là un *lapsus.* Mais c'est le manuscrit que nous reproduisons ici.

— l. 16-18 : *...ses sorcières thessaliennes qui font danser la Lune sur l'herbe des plaines désolées ; ...* — Cf. *le Désir de peindre* (PETITS POËMES EN PROSE, p. 132) :

...la lune arrachée du ciel, vaincue et révoltée, que les Sorcières thessaliennes contraignaient durement à danser sur l'herbe terrifiée !

— l. 18-19 : *...avec ses éclats de rire pleins de fureur.* — Ms. : « ...avec ses *fureurs.* » (Biffé.)

Page 230, l. 3 : *Ah ! pardonnons aux...* (1887-1908) : « Ah ! pardonnez aux... ».

— l. 5-6 : Ms., avant : *Si vous disiez...* : « Vous » (Biffé).

— l. 11-13 : *Quoi ! jamais vous n'avez eu envie de* vous en aller, *rien que pour changer de spectacle ?* — Cf. dans LES FLEURS DU MAL, *le Rêve d'un Curieux* et *le Voyage* notamment ; dans les PETITS POËMES EN PROSE, *Anywhere out of the World.* Se souvenir aussi des désirs de suicide manifestés plusieurs fois dans la correspondance, particulièrement en 1845 et au cours de l'année 1861.

— l. 22 : *...le mot : Décadence.* Cf. la préface des NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, V. Ce rapprochement donne à penser que Villemain n'était pas moins visé que Pontmartin dans la préface. Cf. aussi p. 323, l. 11.

— l. 24-25 : *...notre paresse et votre incuriosité de la loi.* Ms. : peut-être : « notre incuriosité ».

Page 231, l. 1-2 : *...un petit cadavre de nouveau-né ferait un fichu...* V. *Modeste proposition* où Swift suggère ironiquement de parer aux famines qui désolent l'Irlande par des bouillis de bébé, — plaisanterie qui lui valut d'être traité d'ogre et d'anthropophage. Baudelaire avait pu en prendre connaissance dans la traduction de L. de Wailly, publiée chez Poulet-Malassis en 1859. (Note fournie par W. T. Bandy qui d'ailleurs en avait fait état dans son *Baudelaire judged by his contemporaries* (Institute of French Studies, s. d. [1932]). — Le ms. donne « fichu » sans points de suspension ; mais ils nous semblent ici nécessaires.

— l. 9 : *...un psyle...* — (1887-1908) : un psylle. — Nous retrouverons ceci dans *Mon cœur mis à nu.*

— l. 14 : *...sur la jeunesse des poëtes.* — (1887-1908) : sur la jeunesse du poëte. — Ici le texte ms. est fort net ; mais évidemment le contexte

semblerait nécessiter : d*u* poëte. Cependant il convient de se rappeler que l'article de Janin avait pour titre : *Henri Heine et la Jeunesse* des *poëtes.*

— l. 15-16 : *Vierge, il chante la débauche ; sobre, l'ivrognerie.* — Cf. le projet de préface pour *LES FLEURS DU MAL* (p.375 de notre édition) :

On m'a attribué tous les crimes que je racontais.

. . . .

Chaste comme le papier, sobre comme l'eau, porté à la dévotion comme une communiante, inoffensif comme une victime, il ne me déplairait pas de passer pour un débauché, un ivrogne, un impie et un assassin.

— l. 17 et 22 (1887-1908) : parenthèses omises.

— l. 18 : *M. Véron réclamant une littérature* affectueuse. — L'allusion a trait à une de ces gloses involontairement savoureuses que Véron, ce prototype du bourgeois Louis-Philippéen, déposait dans *le Constitutionnel*, environ 1845, à la grande joie de ses contemporains. On retrouve ce mot dans le portrait en pied qu'Hippolyte Castille a fait du trop fameux « Docteur » (*les Hommes et les Mœurs...*, 1853, p. 372) :

Toutes ces douleurs qui crient merci par la plume des poëtes et des romanciers irritent ses nerfs et lui causent des insomnies. C'est pousser le sybaritisme jusque dans la lecture. « Faites-nous, dit-il, de la littérature *affectueuse.* »

Page 232, l. 1 : *Byron...* Cf. la lettre de Baudelaire à sa mère, en date du 9 juillet 1857 :

On me refuse tout... Je me moque de tous ces imbéciles, et je sais que ce volume [les *Fleurs*], avec ses qualités et ses défauts, fera son chemin dans la mémoire du public lettré, à côté des meilleures poésies de V. Hugo, de Th. Gautier et même de Byron.

— l. 6-7 : *Lermontoff. Leopardi. Espronceda.* Nous ne nous souvenons pas que notre auteur ait nommé ailleurs ces poëtes-là.

— l. 8-11 : *La France est pauvre. Poésie française. Veine tarie sous Louis XIV. Reparaît avec Chénier (Marie-Joseph), car l'autre est un ébéniste de Marie-Antoinette.* — Cf. *Théophile Gautier*, 1859 (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 153) :

Victor-Hugo, Sainte-Beuve, Alfred de Vigny... avaient ressuscité la poésie française, morte depuis Corneille. Car André Chénier, avec sa molle antiquité à la Louis XVI, n'était pas un symptôme de rénovation assez vigoureuse...

V. aussi l'*Index* de *L'ART ROMANTIQUE*, au mot *France*.

— l. 14 : *Le Cupidon de Thomas Hood*. V. *Salon de 1859* (*CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 300). Dans le *Carnet*, on retrouve le nom de Thomas Hood parmi des titres d'articles en projet.

— l. 19-20 : Lecomte Delille. *Vos étourderies*. Jean Pharond. *Pharamond*. Jean Beaudlair. *N'écrivez pas* Gauthier... — Dans l'article auquel Baudelaire répond ici, on trouve bien le premier de ces noms, mais point les suivants, qui avaient dû être estropiés ailleurs par le critique. Les étourderies de Janin, sous ce rapport, étaient célèbres : n'avait-il pas prêté *Madame Bovary* à *Flaugergues*? — *Jean Pharond*, peut-être Ernest Prarond.

— l. 22-23 : *La versification d'une pièce en prose*. — Ici encore il s'agit d'un autre article de Janin.

— l. 23-25 — p. 233, l. 5 : *Et vous y étiez... Belgique*. Ce passage ne figurait pas dans le texte de 1887-1908. On doit croire que le premier éditeur de la *Lettre* l'avait écarté à cause de son obscurité. *Tic congénital* peut être entendu sans doute du caractère léger de Janin. Mais *tic de Villefranche*? Et cette nomenclature de pays, faut-il y voir une allusion au goût qu'avait le critique des voyages et des relations de voyages ? Mais si Janin a fait une *Bretagne*, une *Normandie*, un ouvrage sur *Fontainebleau et Versailles*, un autre sur *l'Italie*, il n'est pas à notre connaissance qu'il ait écrit de la Franche-Comté, ni de la Gascogne, ni de la Belgique.

Page 233, l. 6 : *Vous êtes un homme heureux*. Pour bien comprendre l'acuité de ce trait qui revient ici comme un leitmotiv, il faut se souvenir, croyons-nous, et de la constance avec laquelle la fortune avait prodigué ses faveurs à Janin, et de la quasi-impudeur avec laquelle Janin avait célébré publiquement cette constance. Le 15 février 1840, on le voit donner à la *Revue des Deux Mondes* le *Voyage d'un homme heureux* ; aux *Débats*, le 18 octobre 1841, il chante, dans un feuilleton, la félicité que vient de lui apporter un brillant mariage ; en 1857, dans *les Petits Bonheurs*, il célèbre les humbles joies qu'apportent le *far-niente*, la pipe, la possession d'une belle montre, etc. Et, dans l'intervalle, il avait gagné à une loterie le gros lot que constituait la palazzina Lazarini, à Lucques !.. Encore en passons-nous sans doute.

— l. 12-13 : *Début... notre jardin*. Lignes omises dans le texte de 1887-1908.

— l. 14 et *sq.* : *Janin loue Cicéron...* Cette addition est expliquée par les quelques lignes de la lettre à Sainte-Beuve en date du 30 mars 1865, que nous avons déjà citées p. 550 :

Et quinze jours après, feuilleton *en faveur de Cicéron* ! Est-ce qu'il [Janin] prend Cicéron pour un orléaniste ou pour un académicien ?...

Janin, en effet, le 8 mars 1865, avait consacré son feuilleton de *l'Indépendance belge* à un parallèle de *Cicéron et Jules César*, ce dernier étant redevenu « d'actualité », du fait de l'ouvrage si attendu de Napoléon III, *Histoire de Jules César*, qui venait de paraître. Et que par là il eût été agréable à Villemain (et aux Orléanistes en même temps), c'est bien possible, car Villemain était, lui aussi, un ardent Cicéronien, ayant publié dès 1822 une traduction du *De Republica* et ne manquant jamais une occasion de proclamer son culte pour l'illustre orateur.

— On trouve même, soit remarqué en passant, dans *la Tribune moderne* (p. 88), un passage où Villemain, lui aussi, met en parallèle César et Cicéron et laisse deviner que ses préférences allaient plutôt à la toge qu'aux armes ; c'est à propos d'une lettre de Chateaubriand :

On remarquait dans cette lettre éloquente, écrit-il, un éloge de César nommé *le plus beau génie littéraire qui ait jamais existé*, jugement qui peut-être aurait quelque peu contrarié Cicéron.

Mais, en vérité, la passion que portait Janin à la rhétorique et à ses fleurs ne suffisait-elle pas à justifier ses louanges à Cicéron et y avait-il lieu de leur chercher des motifs intéressés ? Ce n'est pourtant pas en vue de plaire à Villemain ni de s'assurer les suffrages du parti orléaniste à l'Académie que Janin, *vingt-quatre ans auparavant*, avait accordé plus d'un millier de lignes (trois feuilletons) au *De Senectute* traduit par Plougoulm !

— l. 18 : C'est notre César, à nous (*De Sacy*). — Silvestre de Sacy venait de rendre compte, en deux immenses articles (*Journal des Débats*, 14 et 20 mars 1865), de l'*Histoire de Jules César*, et, dans le second de ces articles, après avoir abandonné à l'auteur quelques-uns des adversaires de son héros, il s'était écrié :

Mais Cicéron, comment l'abandonner ? C'est notre César, à nous autres, gens de lettres ! L'empire de César est tombé, celui de Cicéron ne tombera jamais !

En somme, que Janin, comme Sacy, comme les Orléanistes, eût mis quelque malice, en l'occurrence, à opposer le défenseur de la constitution romaine à son violateur, ce qui était une façon assez habile de faire pièce à l'impérial historien, Baudelaire n'avait certainement pas tort de le croire! Mais ce faisant Janin ne s'était montré nullement infidèle à son personnage.

— l. 19-20 : *Janin avait sans doute une raison pour citer Viennet parmi les poëtes.* — Janin, dès 1865, préparait sa candidature à l'Académie, c'est un fait. De plus, Baudelaire gardait rancune à Viennet de l'avoir fraîchement accueilli quand il était allé solliciter son suffrage. Et puis Viennet était des amis de Janin, et depuis fort longtemps.

Bien des années auparavant, nous a conté M. Clément-Janin, quand Viennet avait publié son Épître *Aux Mules de Don Miguel* (1829), il s'était vu si cruellement traiter par le critique qu'il était allé lui demander des explications. Mais l'entretien n'avait point tourné au drame, comme on eût pu l'attendre du caractère de Viennet. Bien au contraire, il avait tourné à l'établissement de cordiaux rapports, — à telle enseigne que Janin préfaça *la Franciade* (1863).

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

LES CONTES NORMANDS ET HISTORIETTES BAGUENAUDIÈRES,

p. 237.

Le Corsaire-Satan, 4 novembre 1845, sans signature (La Fizelière et Decaux l'avaient donné comme suivi des initiales C. B.). — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 163-164.

Six mots omis dans le dernier texte : p. 237, l. 18 et 22.

Jean de Falaise était le pseudonyme du Mis Philippe de Chennevières, qui a témoigné dans ses *Souvenirs d'un Directeur des Beaux-Arts* que cet article lui ouvrit la porte du *Corsaire*.

Sur les relations de Baudelaire avec Chennevières, v. Ernest Raynaud, *Charles Baudelaire*, p. 142-146, et un article du Dr E. Poulain : *Charles Baudelaire et l'École normande*, *Mercure de France*, 15-XI-1933. — En somme, si Chennevières plaçait très haut notre poëte, en revanche il abominait sa curiosité du mal et son satanisme.

— *Les Contes normands*, par Jean de Falaise, traduits librement par l'ami Job (Caen, de l'Imprimerie de A. Hardel, 1842, in-18), éd. orig. ornée de huit lithographies à la plume de l'ami Job [Ernest Lafontan, beau-frère de l'auteur].

— *Histoires baguenaudières*, par un Normand (chez tous les libraires en Normandie, in-8, 1845).

Baudelaire reviendra sur ces ouvrages dans son article sur les *Contes de Champfleury* (p. 242).

Page 237, l. 14-15 : ...*un amour sincère de la nature*... Cette louange est assez surprenante sous la plume de Baudelaire ; il faut se souvenir que l'article est de 1845.

— l. 18 : ...*a donné la sienne, la sienne vraie, la sienne pour de bon*,... — (1908) : « a donné la sienne pour de bon,... ». Donc cinq

mots omis. Même faute dans les éditions de M. Yves-Gérard Le Dantec.

— l. 22 : ...*Mme de Scudéry.* — (1908) : « Mme Scudéry. »

PROMÉTHÉE DÉLIVRÉ, p. 238.

Le Corsaire-Satan, 3 février 1846, sous la signature *Baudelaire Dufays* (sans trait d'union ni tréma). — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 164-168. Deux fautes dans ce dernier texte (p. 239, l. 20-21).

— L. de Senneville, pseudonyme de Louis Ménard.

— *Prométhée délivré*, Paris, 1844, in-18.

En 1892, Louis Ménard, qui avait été condisciple de Baudelaire à Louis-le-Grand et faisait partie du comité formé en vue d'ériger un monument à sa mémoire, écrivait :

J'ai été pendant quarante ans un des cinq ou six admirateurs de Baudelaire et je trouve très bon qu'on lui rende cet hommage tardif.

Cependant c'est le même Louis Ménard qui avait publié l'article le plus venimeux dont *LES FLEURS DU MAL* aient été l'objet (v. notre édition, p. 362) et c'est encore lui qui — par les plumes de Philippe Berthelot et de Rioux de Maillou — devait ridiculiser la tentative de suicide faite par Baudelaire en 1845 et dont il n'est nullement prouvé, en somme, qu'elle ait été simulée.

Cette attitude étrange, un troisième Labadens de Louis-le-Grand, Charles C[ousin], a pensé l'expliquer en tête du *Charles Baudelaire*, SOUVENIRS, CORRESPONDANCES, par une anecdote qui a trait précisément au *Prométhée délivré.* Furetant un jour (en 1844) dans l'étalage d'un bouquiniste, Ménard y aurait trouvé, dans la boîte à cinq sous, l'exemplaire dédicacé de cet ouvrage, qu'il avait offert à Baudelaire : *inde*, une rancune qui était encore vivace, assure Cousin, plus de vingt ans plus tard.

L'anecdote est piquante. Mais « le Toqué » pourrait bien en avoir forcé l'importance. La vérité nous semble que les deux poëtes, séparés tant par leur conception des fins de leur art que par leurs idées religieuses, ne pouvaient sympathiser, Baudelaire étant un catholique en quête de modernité, et Ménard un protestant néo-païen.

On consultera avec profit, à leur sujet, un article très documenté de M. Jacques Patin : *Charles Baudelaire et Louis Ménard*, *Figaro*, 14 juin 1930.

Page 238, l. 12-13 : le *Rêve du bonheur* ou *Faust et Marguerite*. La première de ces toiles fut exposée au Salon de 1843, la seconde à celui de 1846. Toutes deux sont aujourd'hui à Compiègne, l'une à l'Hôtel de Ville, l'autre au Musée Vivenel. — (1845) : « *Faust* et *Marguerite.* »

Page 239, l. 1 : Remarquer que le mot *protestant* est donné en italique.

— l. 20 : *Harmonia*, des muses la plus belle,... — M. Jean Pommier a fait observer que cette inversion un peu forcée avait disparu en 1855, quand Ménard réimprima *Prométhée* dans ses *Poëmes.* Il faut ajouter que les différents *esprits* dont il est question dans les lignes subséquentes furent remplacés, dans la nouvelle version, par *les astres*, *les forêts*, *les montagnes*, etc. — Coquilles de 1908 (conservées dans les éditions de M. Yves-Gérard Le Dantec) : « v*eu*t le consoler et fai*re* paraître... ».

Page 240, l. 7-8 : *Manou*... Et non *Manon*, comme on lisait dans les versions de 1845 et de 1908, ni *Mam*mon, comme on lit dans les éditions de la Pléiade et de la *N. R. F.* Car c'est *Manou* qu'on voit paraître dans *Prométhée.*

— l. 13-14 : ...*rentrant dans la* nuit incréée,... Peut-être faut-il voir là un trait contre le système de Ménard. Mais peut-être aussi l'expression n'est-elle en italique que parce qu'elle est empruntée à son texte :

> Sagesse humaine, ô toi qu'à ma place je laisse,
> Je rentre dans la nuit incréée, ô Sagesse...
> Sans fléchir devant toi.

— l. 21-22 : ...*le culte de la Nature, cette grande religion...* V. la note de la p. 237, l. 14-15.

LE SIÈCLE, p. 241.

Morceau terminant l'article précédent.

Nous ne saurions décrire l'ouvrage dont il s'agit ici, n'en ayant pas rencontré d'exemplaire.

Il est à remarquer d'ailleurs : 1° qu'on ne le trouve mentionné ni dans le *Journal de la Librairie*, ni chez *Lorenz*, ni au *Catalogue de la Bibliothèque nationale ;* 2° que l'épigraphe : *Je tâche*, dont Baudelaire a relevé la présence, se retrouve sur le titre d'un recueil à peine postérieur : « *Épîtres et Satires*, par Bathild Bouniol, auteur des *Orphelines*, de *Revanche*, de l'*Épître sur le siècle*, Paris, Sagnier et Bray, 1847 » dont la pièce XXII s'appelle *Une fin de siècle*, mais ne renferme pas la moindre allusion à Chateaubriand.

Une hypothèse nous paraît vraisemblable : *le Siècle* aurait été publié hors commerce, à très petit nombre. Ainsi s'expliqueraient tant le silence des bibliographes que le nouvel emploi de l'épigraphe.

Nous ne nous attarderons pas aussi bien sur ce petit problème, vu l'insignifiance de l'auteur en cause. Bouniol rimait facilement, mais il n'avait rien à dire et Baudelaire ne devait jamais reparler de lui.

LES CONTES DE CHAMPFLEURY, p. 242.

Le Corsaire-Satan, 18 janvier 1848, sous la signature : Charles Baudelaire. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 169-172.

Ce dernier texte montrait trois infidélités : p. 242, l. 24, et p. 244, l. 16 et 19 (conservées dans les éditions de M. Y.-G. Le Dantec).

Page 242, l. 2 : Voici la composition des volumes de Champfleury dont il est ici question :

CHIEN-CAILLOU, *fantaisies d'hiver :*

Dédicace à M. Victor Hugo. — *Aux Bourgeois.* — *Chien-Caillou*, ceci n'est pas un conte. — *Les Souvenirs du Doyen des Croque-morts* (dédié à M. Théophile Gautier). — *Monsieur le Maire de Classy-les-Bois* (dédié à M. Arsène Houssaye). — FANTAISIES ET BALLADES : *L'Hiver* (dédié à M. Gérard de Nerval). — *Le Printemps* (dédié à M. Auguste Vacquerie). — *L'Été* (dédié à M. Auguste Lireux). — *L'Automne* (dédié à M. Pierre de Fayis [c'est-à-dire Baudelaire]). — *La Morgue* (dédié à M. Wallon). — *Traduction de Henri Heine* (dédié à M. Pierre Dupont). — *Biographie de Carnaval* (dédié à M. Pier-Angelo Fiorentino).

PAUVRE TROMPETTE, *fantaisies de printemps :*

Dédicace à Eugène Delacroix. — *Monsieur Prudhomme au Salon.* — *Grandeur et décadence d'une serinette* (dédié à M. Jules Janin). — *Une*

religion au cinquième (dédié au statuaire Etex). — *Pauvre Trompette* (dédié à M. Michel Masson). — *Postface* [1].

FEU MIETTE, *fantaisies d'été :*

Dédicace à M. Honoré de Balzac. — *Le Fuenzès.* — *Simple histoire d'un rentier, d'un lampiste et d'une horloge* (dédié à M. Marc Fournier). — *Van Schaendel, père et fils* (dédié à M. Jules de la Madelène). — *Feu Miette* (dédié à M. Édouard Thierry). — *Profils de bourgeoises* (dédié à M. Paul Crubailher).

Vu la quotidienne intimité qui unissait alors Baudelaire et Champfleury, nous n'avons pas cru inutile d'entrer dans ces détails. — Nous retrouverons un éloge de *Chien-Caillou* et des publications trimestrielles de leur auteur, p. 294.

Page 242, l. 20 : Pour *Contes normands* et *Historiettes baguenaudières*, v. p. 237.
— l. 24 (1908) : « dysenteries ».

Page 243, l. 13-14 : ... *il était jaloux d'Henri Monnier.* Champfleury avait beaucoup étudié le père de Joseph Prudhomme que Baudelaire, pour sa part, ne goûtait que médiocrement. V. *CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES*, p. 419-420.
— l. 31 : *Le Compère Mathieu* ou *les Bigarrures de l'esprit humain*, par Du Laurens. 3 vol. in-8, Paris, 1796.

Page 244, l. 1 : ... *sous un plus auguste patronage*, etc. — Ce pompeux éloge de Balzac confirme ce que nous disions p. 492 quant au peu d'importance qu'il convient d'accorder à *Comment on paie ses dettes...*
— l. 13 : ... *un tableau fatal.* — Le morceau était de nature à intéresser particulièrement Baudelaire, car il y était question de la peinture espagnole, alors peu représentée en France et pour laquelle le poëte professait une vive admiration. — Parmi les projets de nouvelles que laissera Baudelaire, on trouve mentionné *le Portrait fatal.* Peut-être s'était-il souvenu du *Fuenzès.*
— l. 16 : ... *constatation de manies...* — ...*devient lampe et horloge.* Coquilles de 1908 : « constatation des manies » — « devient *peintre* et horloge ».

1. Nous avons déjà signalé (*LES FLEURS DU MAL*, p. 299) que ces deux volumes portaient, sur le deuxième plat de leur couverture, l'annonce des *Lesbiennes*.

— l. 34, et p. 245, l. 1-2 : *tous ceux qui ont éprouvé le besoin de se créer une esthétique...* Cf. la note sur *Révélation magnétique* (*HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 456-457).

Page 245, l. 13 : *Le quatrième volume...* Il n'y a pas d'ouvrage de Champfleury portant en sous-titre *Fantaisies d'automne*. Mais il y a des CONTES D'AUTOMNE, dédiés à Schann (v. Lecou, 1854) qui contiennent : *Le Chien des musiciens. — Souvenirs des Funambules. — Histoire de Mme d'Aigrizelles. — Le Comédien Trianon* [Philibert Rouvière]. — *Les Propos amoureux. — Les Gras et les Maigres.*

EDGAR ALLAN POE, SA VIE ET SES OUVRAGES, p. 246.

Nouvelle Revue de Paris, mars (chap. I) et avril 1852. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 189-242.

Le 27 mars 1852, Baudelaire mandait à sa mère, alors à Madrid :

> J'ai trouvé un auteur américain qui a excité en moi une incroyable sympathie, et j'ai écrit deux articles sur sa vie et ses ouvrages. C'est écrit avec ardeur; mais tu y découvriras sans doute quelques signes d'une très extraordinaire surexcitation. C'est la conséquence de la vie douloureuse et folle que je mène ; puis c'est écrit la nuit ; quelquefois travaillant de *dix heures à dix heures*. Je suis obligé de travailler la nuit afin d'avoir du calme et d'éviter les insupportables tracasseries de la femme [Jeanne Duval] avec laquelle je vis. Quelquefois je me sauve de chez moi, afin de pouvoir écrire, et je vais à la bibliothèque, ou dans un cabinet de lecture, ou chez un marchand de vin, ou dans un café, comme aujourd'hui. Il en résulte en moi un état de colère perpétuel. Certes, ce n'est pas ainsi qu'on peut faire de longues œuvres. — J'avais beaucoup oublié l'anglais, ce qui rendait la besogne encore plus difficile. Mais *maintenant je le sais très bien*. Enfin je crois que j'ai mené la chose à bon port.

Et il terminait en recommandant à Mme Aupick de ne pas manquer de lire son travail, — celui-là même que nous annotons ici.

Deux billets de Maxime Du Camp (recueillis dans le *Charles Baudelaire*, étude biographique d'Eugène Crépet complétée par nos soins, A. Messein, 1907) témoignent que c'est Théophile Gautier qui l'avait introduit à la *Revue de Paris*, et aussi qu'une certaine tension

marqua la prise de contact de Du Camp avec son nouveau collaborateur. Ce dernier point se trouve d'ailleurs confirmé par Charles Asselineau dans ses *Baudelairiana* (même ouvrage, p. 285-286) où on lit :

Il [Baudelaire] entra à cette occasion en relations avec Maxime du Camp[1], que, dès la première entrevue, il crut avoir gagné, séduit, maîtrisé. C'était de ses illusions. Il se trouva au contraire que, par une confidence maladroite, il s'aliéna le nerveux jeune homme qui se plaignit de lui à un tiers. Leurs premiers rapports furent aigres. Baudelaire me raconta un jour avec véhémence qu'il avait reçu de Maxime du Camp un billet ainsi conçu : « Monsieur Charles Baudelaire, allez corriger vos épreuves à l'imprimerie Pillet ! » Il fallait lui entendre déclamer cette phrase qui lui semblait singulièrement impertinente. J'en avais fait un dessin.

On trouvera dans la Correspondance un billet en date du 22 février 1852, par lequel Baudelaire priait le correcteur de l'imprimerie de placer en tête de l'article, « entre le titre et la première ligne, le chiffre romain I » et, « dans le passage où il est question de la mort de Poe..., après : *Et ce fut dans un de ces lits que mourut l'auteur du* Chat noir *et d'*Eureka », d'ajouter : ..., *le 7 octobre 1849, à l'âge de 37 ans.*

Cette étude, qui avait valu 72 fr. 50 à son auteur[2], eut quelque retentissement. Dans ses *Traducteurs d'Edgar Poe* (p. 154), M. Léon Lemonnier signale que la *Bibliothèque universelle de Genève* lui accorda des louanges et qu'elle fit revenir Forgues de ses préventions contre Poe[3]. Un jeune écrivain pourtant la critiqua sévèrement : Auguste Poulet-Malassis, sous la signature A. P. M., dans son *Journal d'Alençon*, 9 janvier 1853, — condamnant Poe comme un dilettante de la déraison, coupable d'avoir abusé de ses facultés et de s'être complu dans le genre morbide ; reprochant aussi à son biographe d'avoir livré au public une étude imparfaite : « la partie biographique est particulièrement brillante, mais la partie philosophique entièrement à refaire ».

1. Dans ses *Souvenirs littéraires*, Du Camp place un peu plus tard — dans l'été de 1852 — ses premiers rapports avec Baudelaire. Mais il se trompe évidemment, puisque son billet auquel Asselineau fait allusion dans les lignes citées convoquait le poète pour un « samedi 21 » qui, vu la date où parut l'article, ne pouvait être que le 21 février. — Dans le même *Baudelairiana* (p. 290-291), Asselineau relate, quant à l'irrégularité que le poète apportait dans ses travaux, quelques traits qui semblent bien s'appliquer à l'élaboration des pages qui nous occupent.

2. Reçu du libraire Lecou, 8 avril 1852, reproduit dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1924, p. 560.

3. Dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1846, Old Nick avait été le premier en France à parler de Poe.

Baudelaire avait commencé par douter de l'effet de son essai ; il écrivait, précisément à Poulet-Malassis, le 20 mars 1852 :

J'ai fait imprimer à la *Revue de Paris* un gros article sur un écrivain américain. *Mais je crains bien que la première fois ne soit la dernière. Mon article fait tache.*

Au cours du mois suivant, il s'en montrera plus satisfait, le mentionnant dans une note fournie à Watripon en mai 1852 comme « une curieuse biographie apologétique », mandant à sa mère le 26 mars 1853 :

Comprends-tu maintenant pourquoi, au milieu de l'affreuse solitude qui m'environne, j'ai si bien compris le génie d Edgar Poe et pourquoi j'ai si bien écrit son admirable vie ?

et protestant avec vigueur contre les critiques de Poulet-Malassis :

...Vous avez fait entendre que le traducteur et l'*enthousiaste* FINIRAIT comme le *modèle. Voilà* ce que c'est que l'esprit...

Vous dites de plus que mes catégories, mes explications psychologiques, sont inintelligibles, et même... que je n ai aucun esprit philosophique. Il est possible que je sois un peu obscur dans des travaux faits à la hâte..., mais le nouveau travail — augmenté du double, et qui paraîtra en janvier, — vous démontrera que je me suis parfaitement bien compris... Vous n'avez pas compris le GÉNIE en question. Vous avez parlé, avec la jouissance tapageuse de l'esprit, d'un homme que vous n'avez pas fréquenté. (16 décembre 1853.)

Cependant on voit qu'il était déjà résolu à recommencer son étude. Ceci est à ajouter aux renseignements que nous avons donnés antérieurement sur la refonte qu'elle allait subir pour reparaître sous les titres de *Edgar Poe, sa vie et ses œuvres*, et *Notes nouvelles sur Edgar Poe* en tête des *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES* (1856) et des *NOUVELLES HISTOIRES* (1857 ; v. nos éditions, respectivement p. 393-394 et 317-318).

Le texte ici donné est celui de la *Revue de Paris*, qui ne contenait que quelques coquilles : p. 256, l. 15 ; 261, l. 32 ; 266, l. 19 ; 282, l. 15 ; 283, l. 5 et 289, l. 13. Celui de 1908 était en revanche très fautif. V. aux *Éclaircissements* qui suivent p. 246, l. 17 ; 259, l. 9 ; 268, l. 4 ; 270, l. 17 ; 278, l. 21 et 32 ; 280, l. 9-10 ; 283, l. 31 et 34 ; 284, l. 19 ; 285, l. 21.

ÉCLAIRCISSEMENTS ET VARIANTES.

Page 246, l. 3 : *Il y a des destinées fatales... ;* M. Yves-Gérard Le Dantec, dans l'édition de la *Nouvelle Revue française*, a fait remarquer

que ce préambule avait procédé du roman de Pétrus Borel, *Madame Putiphar* (1839), ch. I :

Je ne sais s'il y a un fatal destin, mais il y a certainement des destinées fatales ; mais il est des hommes qui sont donnés au malheur ; mais il est des hommes qui sont la proie des hommes, et qui leur sont jetés comme on jetait des esclaves aux tigres des arènes, pourquoi ?...
...L'avenir de chaque être est-il écrit comme l'avenir du monde ? La Providence marque-t-elle chaque créature de son doigt ? etc.

— l. 4 : ...le mot *guignon*... V. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 395-396.
— l. 8 : ...*pas de chance*. Les Goncourt, dans leur *Journal*, signalent un forçat au front duquel était tatouée cette devise.
— l. 12 : ...l'ange aveugle de l'expiation... — V. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 396.
— l. 17 (1908) : « et arguë... »
— l. 18 : *Que ne fit pas Hoffmann*... Dès 1846 (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 276), Baudelaire avait parlé des difficultés que connut le conteur allemand et, en 1851 (*LES PARADIS ARTIFICIELS*, p. 202), avait déjà rapproché sa cruelle destinée de celle de Balzac. Pour l'influence qu'exerça le conteur sur le poëte, v., de M. Jean Pommier, *Baudelaire et Hoffmann*, dans les *Mélanges de philologie, d'histoire et de littérature* offerts à Joseph Vianey (Les Presses Françaises, 1934, p. 459-477) et, de M. Jean Giraud, *Charles Baudelaire et Hoffmann le fantastique*, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, t. XXVI (1919), p. 412-416.

Page 247, l. 12 : ...*un Vauvenargues*... Exemple supprimé en 1856.
— l. 13-14 : ...*un esprit amoureux d'air*... Allusion à Jean-Jacques sans doute (CONFESSIONS, liv. II).
— l. 16 : *Ce talent bouffon*... Encore une allusion à Hoffmann, détourné de sa vocation par l'oncle sévère auquel il avait été confié, et qui, pendant bien des années, tint des emplois subalternes dans la magistrature.
— l. 28-29 : *Leur chien même*... La citation tirée de *Ténèbres* — une pièce de Gautier que Baudelaire admirait tout particulièrement — est différente dans le texte de 1856 (v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. VIII).
— l. 30 : *Alfred de Vigny a écrit un livre*... — *Stello* (v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 396).

Page 248, l. 8-16 : ...*Dans l'une de ces biographies*... Celle de P. Pendleton Cooke, v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 396. — *Ailleurs un critique*... James Russell Lowell, *ibid.*, p. 397.

— l. 25 : ...l'odieux proverbe paternel : *make money*... Cf.

...rem facias, rem
Si possis, recte; si non, quocumque modo rem...

HORACE, *Épîtres*, I, I, 65.

et surtout :

Get money ; still get money, boy :
No matter by what means.

BEN JONSON, *Every man in his Humour*, Acte II, sc. III.

(Note fournie par M. W. T. Bandy.) — Mais pourquoi Baudelaire écrivait-il « l'odieux proverbe *paternel* » ? Nous l'avons en vain cherché. Tout ce que nous savons à ce sujet, c'est que le même proverbe se rencontre sous la plume de Philibert de Loué (Almire Gandonnière) dans *la Chronique* du 1er novembre 1842 :

Gagne de l'argent, disait un banquier d'Amérique à son fils qu'il lançait dans le monde, gagne de l'argent, *honnêtement si tu peux*, mais gagne de l'argent!

V. aussi *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 411.

— l. 27 : ...*comme disait J. de Maistre*. V. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, 6e entretien.

— l. 28 : *Si vous causez avec un Américain*... — V. les notes sur la p. 270, l. 34 *sqq*.

Page 250, l. 5-6 : ...*beaucoup d'autres ont cru que c'était un jeune homme riche*... Cf. la *Dédicace* à *Maria Clemm*, *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 392.

— l. 16-17 : ...*une fille de l'amiral anglais*... C'est la *sœur* qu'il faut lire, v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 406.

— l. 27 : ...*tous deux de la même cause*. Dans le tome XIII de son édition des *Œuvres complètes*, p. 447, M. Yves-Gérard Le Dantec dit que le texte de 1852 donne « *pour* la même cause ». Mais c'est à tort.

— l. 31 : ...*un pauvre petit malheureux*... En 1856, Baudelaire mentionnera les trois orphelins laissés par les parents d'Edgar.

Page 251, l. 2 : ...*il l'adopta*. En réalité, il n'y eut jamais adoption régulière, v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 407.

— l. 9 — p. 255, l. 35 : Passage supprimé en 1856. — Ces réflexions sur la part qu'a l'enfance à la formation du génie se retrouveront souvent sous la plume de notre auteur. V. le mot *Enfant* dans nos *Index*.

Pour la citation, il convient de remarquer qu'elle commence et finit ici aux mêmes endroits que dans le *Griswold's Memoir*, ce qui semble bien prouver que Baudelaire connaissait ce factum dès 1852. Pourquoi dès lors en ménagea-t-il l'auteur dans cette première version de son étude, lui qui, dans la suite, le marquera au front si cruellement? Nous y voyons trois raisons possibles : information encore insuffisante quant à son rôle ; correspondance engagée avec lui ; ou ménagements dus à un agonisant. Les deux premières n'ont pas besoin d'être expliquées ; la troisième repose sur les bases suivantes : c'est seulement le 27 août 1857 que mourra Griswold, donc seulement cinq ans plus tard ; mais peut-être à l'époque qui nous occupe faisait-il quelque grave maladie. Ce qui est certain, c'est qu'il existe une note manuscrite, non datée, émanant d'un correspondant anglais ou américain dont on ignore le nom, note qu'a publiée M. Yves-Gérard Le Dantec dans les *Cahiers Doucet*, I. BAUDELAIRE, et où on lit, nous traduisons :

M. Griswold est très malade, on s'attend à sa mort. M. Willis n'est pas ici. Il ne m'a donc pas été possible d'obtenir d'eux les renseignements que vous demandez concernant M. Poe.

Page 255, l. 17 : ...*tremblottant*... — C'est l'orthographe de Ronsard. — (1908) : « tremblotant. »

— l. 34 (1908) : La remarque entre parenthèses qui termine la citation avait été jointe à la note en bas de page.

Page 256, l. 15 (1852) : « La future campagne... » — Coquille.

— l. 27 : *En 1825*... Lire 1826 (v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 407).

Page 257, l. 4 — p. 258, l. 11 : *Sur le refus de M. Allan... la haine britannique qui persécuta Byron*. Baudelaire suivait ici Poe lui-même qui s'ingénia à égarer ses futurs biographes. V. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 408-410. — A la suite de la note de Baudelaire reproduite

p. 257, l'annotateur de l'édition de la *N. R. F.* a écrit : « Il semble que les aventures de Poe en Russie sont une pure invention de son biographe, Griswold. » Mais non ! C'est Poe lui-même qui, dans un Mémorandum que la *Virginia Edition* a reproduit (tome I, p. 345), écrivait :

...I ran away from home... to join the Greeks, then struggling for liberty. Failed in reaching Greece, but made my way to St. Petersburg, in Russia. Got into many difficulties, but was extricated by the kindness of Mr. H. Middleton, the American Consul at St. P.

Page 258, l. 14-17 : ...*un petit volume de poésies*... POEMS (2e éd.), New-York, 1831. — *C'est l'éternelle histoire du premier livre*... A la vérité, POEMS n'était venu qu'en troisième, les deux premiers livres de Poe ayant été *Tamerlane* (1827) et *Al Aaraaf, Tamerlane and minor Poems* (1829). Ce qui est exact, c'est que Poe avait recueilli dans celui-là ce qui, des deux précédents, lui semblait valoir d'être conservé. — *M. Lowell dit*... Dans un article du *Graham's Magazine*, février 1845. — La pièce en question : *Helen, thy beauty is to me*...

— l. 34 — p. 259, l. 1 : ...*il entendit* crier les gonds des portes de la mort. — En général, quand Baudelaire emploie l'italique, c'est pour une citation, et presque toujours tirée de l'auteur dont il parle. Mais nous n'avons pas retrouvé celle-ci chez Poe. — ...*un journal de Baltimore*... : *The Saturday Visiter.*

Page 259, l. 4 : *M. Kennedy*... V. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 410-411.

— l. 9 (1908) : « ...des caractères. » (Faute de copie.)

— l. 14-15 : ...*au premier des génies qui sût écrire lisiblement.* Cette fois Baudelaire avait bien suivi la version du malveillant Griswold qu'un des membres du Comité de lecture institué par le *Saturday Visiter*, J. H. B. Latrobe, a depuis déclarée absolument mensongère. Mieux informé, il rectifia dans sa notice de 1856, remplaçant le passage en cause par cette simple phrase :

Une écriture singulièrement belle attira les yeux de M. Kennedy, qui présidait le Comité, et lui donna l'envie d'examiner lui-même les manuscrits.

Page 260, l. 1 : ...*M. Thomas White*... V. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 403 et 411.

— l. 4-5 : *Immédiatement celui-ci... Cette phrase n'est pas de moi* ;... En 1856, Baudelaire nommera Griswold comme son inspirateur. En réalité, le texte de Griswold ne montre ni *Immediately* ni *a girl without a cent*. Quelque confusion avait dû se produire dans les souvenirs du traducteur. — V. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 411-412.

— l. 13-26 : ...*pour* le Messager... *tout à l'heure*. Ces lignes documentaires disparaîtront en 1856, l'auteur se plaçant alors sur un plan plus spirituel.

— l. 33 : ...delirium tremens. *Une note cruelle*... V. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 412.

Page 261, l. 28-32 : *Il fait la location d'une salle*. Et non « Il faut », comme l'a dit M. Le Dantec. — (1852) : « telles q*u*'elles... tou*t* autre » (coquilles sans doute). — En France, toute « lecture » était alors soumise à une autorisation préalable.

Page 262, l. 7 : ...*Poe choisit pour sujet*... Ceci sera développé dans la préface des *NOUVELLES HISTOIRES*, XVIII-XXIII.

— l. 18-19 : *Il ne soutenait pas, comme certains sectaires fanatiques insensés*... Ce texte appartient à la même époque que la première étude sur Pierre Dupont, et il y paraît ! V. l'*Index* de *L'ART ROMANTIQUE*, au mot *Utilité*.

Page 263, l. 16 : *On lui demanda la lecture de son* Corbeau. — V. *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. XXII, et, pour le texte de cette pièce célèbre comme pour les dessous de sa composition, *la Genèse d'un poëme*, jointe à *EUREKA* dans notre collection.

— l. 31-32 : *Les écrivains profonds ne sont pas orateurs*,... Cas de l'auteur, témoin les conférences de Bruxelles.

Page 264, l. 7 : ... *une dame veuve, aussi riche que belle*,... Mrs Shelton, née Royster, v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 417. Mais à en juger d'après les documents iconographiques, il faut dire que son physique, à cette époque, n'avait rien d'enchanteur.

— l. 10-11 : ...*publier une nouvelle édition de ses* Contes. — Ce sera l'édition posthume dont Poe avait en personne préparé les deux premiers volumes.

— l. 14-26 : *Poe quitta donc Richmond*... Sur sa fin, v. nos notes dans les *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 413. — « ... à l'âge de 37 ans. » Erreur. Lire : 40 ans.

— l. 30-31 : ... *elle était un peu cousine de son mari.* En réalité, sa cousine germaine.

Page 265, l. 5 : *M. Willis a publié...* Dans le *Home Journal*, le samedi qui suivit la mort de Poe. L'extrait ici donné est seulement analysé dans la biographie de 1856, v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 399.

Page 266, l. 19 : (1852) : ... *mistriss* Clemm,... — Faute de l'auteur et non coquille, bien probablement, car la même orthographe erronée se retrouve dans la note sur *Bérénice* (*NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 378).

Page 267, l. 9 et *sq.* : *Puissent ces lignes...* — Cf. la *Dédicace* à Mrs Clemm, *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 391-392. — Depuis qu'a paru notre édition de cet ouvrage (1932), l'existence d'un texte de cette dédicace, découpé dans *le Pays* où elle avait été donnée le 24 juillet 1854, et corrigé de la main de l'auteur, a été révélée par la publication du *Cahier Doucet* consacré à Baudelaire (1934).

Voici ces corrections, telles que les a relevées M. Yves-Gérard Le Dantec dans les commentaires qui accompagnent cette plaquette, p. 56-57 :

FIN DU 1er ALINÉA (p. 392 de notre édition) : deux mots ajoutés : « il embaumera, *lui*, votre nom avec *sa* gloire. »

2e ALINÉA, 2e ligne : « ...la nature spéciale... », au lieu de « *toute* spéciale... ».

— l. 7-8 : « ...les Sociétés marchandes et physiocratiques », au lieu de « les *Républiques* marchandes et les Sociétés physiocratiques ».

3e ALINÉA, l. 5 : « ... s'élancer sur moi, et me... », au lieu de « s'élancer sur moi, *chétif et obscur*, et me... ».

4e ALINÉA, l. 2 : « ... conclure *la* missive... », au lieu de « conclure *une* missive... ».

— l. 3-4 : « ... je n'en connais qu'une *analogue* aux sentiments que m'inspire votre personne : *Goodness, goddess* », au lieu de « je n'en connais qu'une *adéquate* aux sentiments que m'inspire votre personne : *Goodness, godness* ».

— l. 18 : ...*une lettre de M. Longfellow...* V. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 415.

— l. 31 : ...*pour un miroir...* Dans la *Revue de Paris*, mars 1852, ces mots étaient suivis de la mention : *La fin au prochain numéro.*

Page 268, l. 1-15 : Ce premier paragraphe disparaîtra entièrement en 1856.

— l. 4-5 (1908) : « ... toujours excité *la* curiosité... » — Faute.

Page 269, l. 21 : *Quant au front...* On trouvera dans l'étude de M. G. T. Clapton : *Lavater, Gall et Baudelaire*, *op. cit.*, une explication de ce portrait d'après les listes et planches données par Lélut à la fin de sa *Phrénologie*.

Page 270, l. 12-13 : ...*un écrivain fort estimé aux États-Unis...* P. Pendleton Cooke, v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 396-397.

— l. 17 (1908) : « C'*est* bien la tête forte... » — Même infidélité dans le texte de la *N. R. F.* — Baudelaire reprendra l'expression à son compte par deux fois dans sa note sur *Bérénice* (*NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 378).

Page 270, l. 34 et *sq.* : *La première fois que je questionnai...* Cf. Charles Asselineau, dans son *Charles Baudelaire* (Alph. Lemerre, 1869), p. 41 :

Je l'accompagnai [Baudelaire] un jour à un hôtel du boulevard des Capucines, où on lui avait signalé l'arrivée d'un homme de lettres américain qui devait avoir connu Poë [*sic*]. Nous le trouvâmes en caleçon et en chemise, au milieu d'une flottille de chaussures de toutes sortes qu'il essayait avec l'assistance d'un cordonnier. Mais Baudelaire ne lui fit pas grâce : il fallut, bon gré mal gré, qu'il subît l'interrogatoire, entre une paire de bottines et une paire d'escarpins. L'opinion de notre hôte ne fut pas favorable à l'auteur du *Chat noir*. Je me rappelle notamment qu'il nous dit que M. Poë était un esprit bizarre et dont la conversation n'était pas du tout *conséquioutive*. Sur l'escalier, Baudelaire me dit en enfonçant son chapeau avec violence : « Ce n'est qu'un Yankee ! »

Dans la version de 1856, le portrait de Poe sera complété par un long extrait d'une lettre de Mrs Osgood, destiné à introduire le lecteur dans la familiarité du modèle.

Page 271, l. 16-17 : *Mais il paraît que Poe était fort peu difficile sur le choix de son auditoire*. Asselineau, dans son *Charles Baudelaire*, dit la même chose du traducteur de Poe (p. 42).

— l. 30 : ...*les honnêtes gens*. Nous retrouverons quelques sarcasmes à leur intention dans les *Journaux intimes*.

Page 273, l. 2 : *A New-York, le matin même...* Ceci a été emprunté à un article de John Daniel, *Southern Literary Messenger*, mars 1850

(renseignement fourni par M. W. T. Bandy). — ...la Revue Whig, c'est-à-dire *The American Whig Review.*

— l. 7 : *L'ivrognerie littéraire...* Tableau écarté en 1856. Le recours de Poe à l'alcool sera présenté alors comme un moyen mnémonique une « méthode de travail ».

— l. 15 : *...l'aventure de celle que sa servante...* L'aventure de Mlle Chouars, qu'a racontée Saint-Mars dans ses *Mémoires pour la Vie de Chapelle* (éd. de 1826, p. XL-XLI).

— l. 21 : *Mercier, très vieux, est rencontré rue du Coq-Honoré;...* Cette rue commençait place de l'Oratoire et finissait rue Saint-Honoré (autrefois rue Richebourg). — Le mot de Mercier se retrouve cité par Louis Lacour au tome II de son édition de *Paris pendant la Révolution* (Poulet-Malassis, 1862, p. 142). Mais nous ignorons où Baudelaire l'avait pu prendre en 1852.

— NOTE : *Victor Hugo connaissait-il ce mot?* Allusion à deux répliques de Marion de Lorme, acte IV, scène VIII :

LE ROI

Pourquois vis-tu ?

L'ANGÉLY

Je vis par curiosité.

Page 274 et *sq.* : Le chapitre III de l'essai de 1852 correspond en somme au chapitre IV des Notes de 1856. Mais tandis que dans la première version Baudelaire s'était donné pour tâche d'analyser les œuvres principales de son auteur, dans la seconde il s'appliquera seulement à en définir les caractéristiques, comme l'impliquait la nouvelle destination de son travail.

Page 274, l. 18 : *Quand il fut appelé...* Ce passage n'a point son pendant dans le texte de 1856.

Page 276, l. 17 : *Le Corbeau...* V. *la Genèse d'un poëme.*

Page 277, l. 27 : *Le Scarabée d'or*, v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.*

Page 278, l. 2-3 : *ce n'était point un rêve.* Emprunt aux *NOUVELLES HISTOIRES...*, p. 271.

— l. 21 (1908) : « le pirate Kidol ». Coquille.

— l. 23 — p. 279, l. 22 : *Le Maelstrom... L'Assassinat de la rue Morgue... Révélation magnétique*, v. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.*

— l. 32 : *de sa pensée,...* (1908) : « de la pensée ».

Page 279, l. 24 : *Ailleurs, voici le récit...* V. *Conversation d'Eiros avec Charmion*, NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

— l. 31 *sqq.* : *l'Homme des foules... Le Chat noir*, v. NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

Page 280, l. 9-10 (1908) : « des qualités d'ordre différent. »

— l. 32 — p. 281, l. 32 : Pour les variantes du texte définitif, v. NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, p. 341-343.

Page 282, l. 15 (1852) : « le mur... récrépi... » Coquille sans doute.

Page 283, l. 3 : *Bérénice*, v. NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES.

— l. 5 (1852) : « ...et outré... ».

— l. 31 (1908) : « ... quelques-unes des assertions... » — Coquille.

— l. 34 — p. 284, l. 1 (1908) : « Et il prend soin... la rêverie bien commune... ». Le mot *bien*, on le voit, s'était trouvé déplacé.

Page 284, l. 19 : *... les passions lui sont toujours venues de l'esprit.* — (1908) : « ... lui seront toujours... » Coquille. — Cf. la lettre de Baudelaire à Jules Troubat, 5 mars 1866 :

J'ai été bien heureux d'apprendre le rétablissement de Sainte-Beuve. Je n'ai éprouvé d'émotions de ce genre, pour la santé d'autrui, que pour E. Delacroix, qui était pourtant un grand égoïste. Mais les affections me viennent beaucoup de l'esprit.

Page 285, l. 3-4 : *... que tous ses pas étaient des sentiments...* V. NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, p. 386.

— l. 21 : *Pourquoi cette boîte d'ébène ?* Phrase omise en 1908.

Page 286, l. 29-30 : *Un très-grand et très-justement illustre écrivain, George Sand elle-même...* M. Y.-G. Le Dantec s'est étonné de ces louanges qui contrastent singulièrement avec les attaques des *Journaux intimes* et les a expliquées par le besoin que Baudelaire avait de George Sand pour Marie Daubrun. Cette explication ne nous satisfait guère, les lettres à George Sand étant de trois ans postérieures. — *Ne dit-on pas qu'elle écrit ses livres sur du papier à lettres ?* Jules Levallois a reproché ce trait à notre auteur dans ses *Mémoires d'un critique*.

Page 287, l. 21 : *un* Manuel du conchyliologiste... — Simple compilation.

Page 288, l. 19 — p. 291, l. 14 : Pour le texte définitif, v. AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM, p. 107-110. — P. 289, l. 13 (1908) : « suffocantes ».

Page 291, l. 17-18 : *C'est un livre qui demande un article particulier.* Baudelaire ne devait jamais l'écrire. Pour les motifs qu'il put en avoir, v. notre édition d'*EUREKA*, p. 208-212, 239-246.

Page 292, l. 8 : *J'avais un ami...* Peut-être Jean Wallon ou Marc Trapadoux, auteur d'un essai sur Saint-Jean de Dieu ; ou encore Nadar, lequel nous chuchota un jour, à propos de Théophile Gautier et de ses *Lettres à la Présidente*, une explication qui rejoint notre texte. V. aussi bien son *Charles Baudelaire intime*, p. 52-53.

— l. 26-27 : *Les illuminés ont été les plus grands des hommes...* V. de M. Léon Lemonnier : *Edgar Poe, illuminé français*, *Mercure de France*, 15-1-1928. — On sait que Baudelaire, lui aussi, compta parmi les amis spirituels de Swedenborg.

Page 293, l. 20-21 : *...priez pour lui, il intercédera pour vous.* — Cf. *Fusées.*

Faire tous les matins ma prière à Dieu,... à mon père, à Mariette et à Poe, comme intercesseurs...

JULES JANIN ET *LE GATEAU DES ROIS*, p. 294.

Fragment d'article publié d'abord en anglais (sauf la première phrase et la dernière ligne) par M. Arthur Symons dans son *Baudelaire, a study* (London, Elkin Mathews, 1920, p. 113-114); puis en français, d'après le texte précédent, par M. W. T. Bandy, dans le *Mercure de France*, numéro du 1er mai 1933; enfin par nous, dans le *Figaro* du 31 mars 1934, d'après le ms. original dont M. Arthur Symons avait bien voulu nous envoyer une photographie. Un fac-similé autographe accompagnait cette dernière publication.

Le ms. avait figuré au catalogue de vente des *Autographes de Champfleury* (Et. Charavay, in-4°, 1891), sous le n° 25, où il était annoncé comme « un article incomplet sur *le Gâteau des Rois* ».

Page 294, l. 10-11 : ... *Chien-Caillou... ces publications trimestrielles.* V. p. 242.

— l. 15 : LE GATEAU DES ROIS, *symphonie fantastique* par M. Jules Janin (ouvrage entièrement inédit), Paris, Amyot, 1847, in-12.

Page 295, l. 5-6 : ... *l'homme aux rencontres et* aux bonheurs. — V. nos notes sur la p. 233, l. 6.

— l. 9 : ... *quelle* [doul]*eur!* Déchirure dans le ms.

HISTOIRE DE NEUILLY, p. 295.

Publié par nous dans le *Mercure de France*, 15-IX-1935.

Articulet rédigé à la demande de Narcisse-Désiré Ancelle, conseil judiciaire du poëte et maire de Neuilly pendant dix-sept ans (1851-1868). Ce texte nous fut communiqué, environ 1908, par le regretté Albert Ancelle, juge au Tribunal de la Seine, qui l'avait retrouvé dans les papiers de son père. Nous ignorons s'il parut dans quelque feuille contemporaine de l'ouvrage. En tout cas, il n'était pas destiné à un organe local, car la commune de Neuilly n'en possédait pas encore.

Titre exact de la monographie en cause :

Histoire de Neuilly près Paris (Seine) et de ses châteaux, Les Ternes, Madrid, Bagatelle, Saint-James, Neuilly, Villiers, par M. l'abbé Bellanger. Prix, 1 fr. 50 cent., au profit des Pauvres de la Commune. *Se vend à la Mairie de Neuilly* (Seine) et chez les libraires de Neuilly et des Ternes, 1855 (in-8, 206 p.).

PUISQUE RÉALISME IL Y A, p. 296.

Projet d'article retrouvé en copie dans les papiers d'Eugène Crépet, et par nous publié dans *Mesures*, numéro du 15 juillet 1938.

On sait que Baudelaire, dans les tout premiers temps du réalisme, soit aux environs de 1850, avait marqué une vive curiosité et même quelque sympathie pour ce mouvement, sans doute en raison des tendances violentes et démocratiques qui s'y faisaient voir, — il n'était pas encore revenu des illusions et des espérances qu'avec tant d'autres il avait mises dans la révolution de Février. A cette époque, on le voit fréquenter assidûment la brasserie Andler et prêter une oreille attentive aux discussions passionnées dont elle est le théâtre ; intime avec les deux chefs de la nouvelle école, il tient parfois la plume pour Courbet et dresse un catalogue de son œuvre ; il converse aussi plusieurs heures chaque jour avec Champfleury. Cependant cet engouement dura peu. Deux ans plus tard, dès 1852, il a rompu avec le réalisme, s'étant rendu compte d'une part que ni Courbet ni Champfleury n'ont l'esprit assez solide pour fonder une doctrine, et d'autre part que leurs idées tendent au dédain du style, à l'imitation servile de la nature, à l'emprisonnement de l'artiste dans le quotidien, le vulgaire et l'accessoire, à la substitution des réalités extérieures aux réalités profondes, bref sont à l'inverse de ses convictions les plus chères et constituent un grave danger pour l'art.

Or voici qu'en 1855 les grands pontifes de la nouvelle école, alarmés des nombreuses dissidences qui s'y sont produites, essayent par des coups d'audace de ressaisir leur crédit. En juin, Gustave Courbet, à qui le jury de l'Exposition universelle avait refusé quelques-uns de ses envois, en appelle au public, le conviant, dans un pavillon au seuil duquel s'étale le mot *Réalisme*, à une « Exhibition » de son œuvre, et parmi les toiles qu'il a réunies là se trouve, tirant l'œil plus que toute autre en raison de ses dimensions colossales, *l'Atelier du peintre, où Baudelaire figure*, à l'écart il est vrai, *mais seul pour y représenter la poésie*[1]. Et le 2 septembre suivant, l' « Exhibition » menaçant de faire four, Champfleury accourt à la rescousse, publiant en tête de *l'Artiste* un véritable manifeste : *Sur M. Courbet, lettre à Madame Sand*[2], où, une fois de plus, avec ses habituelles prolixité et incohérence, il expose les revendications du réalisme (tout en convenant qu'il ne sait d'ailleurs, ni personne, ce que c'est que le réalisme) et, à propos de *l'Atelier du peintre*, rappelle que les grands maîtres, à toutes les époques, se sont plu à se représenter avec « *leur famille, leurs amis, leurs mécènes* » groupés autour d'eux.

Il n'y a pas, croyons-nous, à chercher plus loin pour « situer » le canevas qui nous occupe. C'est en réponse à *l'Atelier du Peintre* et à la *Lettre à George Sand* que Baudelaire, dont on sait combien il tenait à son indépendance, dut le jeter sur le papier : ces pages seraient donc à rapporter à la fin de l'année 1855. Protester directement contre l'introduction de son effigie dans *l'Atelier*, Baudelaire n'y pouvait songer, ayant naguère compté parmi les familiers de Courbet et de bonne grâce posé pour le portrait que le peintre avait utilisé là[3]. Mais un moyen lui restait de se désolidariser d'amis devenus compromettants : instruire le procès du réalisme.

Ce qui nous persuade que nous ne nous trompons pas dans cette présomption, ce sont les deux recoupements suivants : quelques mois avant d'exposer son *Atelier*, Courbet, décrivant sa toile dans une lettre à Champfleury, écrivait :

« Me voilà lancé dans un immense tableau..., peut-être plus grand que *l'Enterrement* [à Ornans], ce qui fera voir que je ne suis pas encore mort et le réalisme non plus, puisque réalisme il y a[4]. »

1. Nous disons *seul* parce qu'il nous semble impossible d'accorder quelque importance à ce Max Buchon dont il sera question dans le cours du texte.

2. On la trouvera reproduite (avec quelques additions) dans *le Réalisme* de Champfleury. Calmann-Lévy, 1857, p. 270-285.

3. On sait qu'il est aujourd'hui au Musée de Montpellier.

4. A ma connaissance, cette lettre a été reproduite d'abord dans un prospectus de la Galerie Barbazanges, à l'époque où celle-ci avait ouvert une souscription pour l'achat de *l'Atelier* exposé dans ses locaux (1919), puis dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, 10 janvier 1922. Mais il paraît probable que Champfleury l'avait publiée dès réception ou tout au moins l'avait fait circuler parmi ses amis, au nombre desquels Baudelaire devait compter quelques années encore.

Puisque réalisme il y a! Ainsi donc, le titre même de son projet d'article, Baudelaire l'avait emprunté à la verve gouailleuse de Courbet et à une lettre écrite à propos de *l'Atelier!*

D'autre part, si on rapproche notre canevas de la *Lettre à George Sand*, on constate que de mêmes noms et de mêmes thèmes se rencontrent dans les deux morceaux : *Mme Sand*, *l'Exhibition*, *Réalisme* opposé à *Romantisme*, la *confusion* créée dans l'esprit public par l'étiquette de la nouvelle école, etc.

Il resterait à déterminer les motifs qui retinrent Baudelaire de poursuivre son projet. Mais ici on ne peut se livrer qu'à des conjectures. Celle qui nous paraît la plus vraisemblable, c'est que, l'instant de sa colère passé, Baudelaire dut se souvenir de la mesure qu'il convient de garder dans des amitiés finissantes et dans des dissentiments qui procèdent en grande partie de l'opposition des idées. Au cours d'un de ses tout récents comptes rendus de *l'Exposition universelle*, — le deuxième, celui du 12 août, paru par conséquent une quinzaine tout juste avant qu'éclatât le « pétard » de Champfleury, — il en avait dit, en somme, assez pour que le public ne demeurât pas dupe de son embrigadement parmi les réalistes, puisque ce jour-là, tout en saluant chez Courbet un puissant ouvrier, il l'avait dénoncé comme « un esprit de sectaire, un massacreur de facultés », ajoutant ceci qui pouvait s'entendre de Champfleury : « La politique, la littérature produisent, elles aussi [comme la peinture], de ces protestants, de ces anti-surnaturalistes, dont la seule légitimation est un esprit de réaction quelquefois salutaire. » Revenir là-dessus à si court intervalle et dans un article tout spécial eût correspondu à entrer dans la voie déplaisante des querelles personnelles.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Page 296, l. 26 : ...*une farce*... Vraisemblablement, on l'a vu, la *Lettre à George Sand.*

— l. 27-28 : ...*vous jouissez de la confusion générale*,... Champfleury en avait lui-même fait état dans son manifeste, nous l'avons dit, et Baudelaire y reviendra au cours de son article sur *Madame Bovary*, deux ans plus tard :

... Comme nos oreilles ont été harassées dans ces derniers temps par des bavardages d'école puérils, comme nous avons entendu parler d'un certain procédé littéraire appelé *réalisme*, — injure dégoûtante jetée à la face de tous les analystes, mot vague et élastique qui signifie pour le vulgaire, non pas une méthode nouvelle de création, mais une description minutieuse des accessoires, — nous profiterons de la confusion des esprits et de l'ignorance universelle. (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 399.)

ibid. : ...et même de la fatigue que me cause cet article. Ceci, surtout si l'on tient compte du début de la boutade : *Avouez, enfant pervers...* ne laisse pas d'être singulier. Et, si l'on en rapproche qu'au *Catalogue des Autographes composant la collection de M. Champfleury* (Et. Charavay, 1891, in-4) figurait, parmi cinq pièces réunies sous le n° 25, « le plan d'un article sur Gustave Courbet » qu'il ne semble guère téméraire d'identifier avec *Puisque Réalisme il y a*, on se sent porté à admettre que Baudelaire, pris de scrupules, dut communiquer son canevas à Champfleury, lequel l'aurait gardé, ayant obtenu du poëte qu'il renonçât à l'utiliser.

Page 297, l. 1 : *Histoire de la création du mot.* Est-ce bien *création* qu'il faut entendre ici ? Ne serait-ce pas plutôt *application* du mot à la nouvelle école ? Bien que Gustave Courbet et Champfleury se soient toujours défendus de l'avoir choisi pour drapeau, on peut croire qu'il ne leur avait pas été aussi *imposé* qu'ils l'ont prétendu, car on lit chez Hippolyte Babou :

Ce mot de *réaliste* (je m'en souviens toujours comme si c'était hier), ce terrible mot d'ordre adopté par vous et par M. Courbet, me donna de véritables alarmes quand je vous l'entendis prononcer... (Lettres satiriques et critiques, La littérature jaune, *A Champfleury*, Poulet-Malassis, 1860, p. 203.)

Il est vraiment regrettable que Baudelaire n'ait pas développé ce point-là, d'autant qu'aucun essai dont le réalisme ait été l'objet n'a suppléé, que nous sachions, à son silence.

— l. 2 : *Première visite à Courbet.* La date ne nous en semble pas pouvoir être précisée avec certitude. Mais c'est en 1848 que Champfleury « découvre » Courbet, et déjà Champfleury était lié intimement avec Baudelaire.

— l. 3-4 : *Il a changé.* Champfleury avait débuté par des *Salons*; mais bientôt il ne vit plus en la peinture qu' « un art sans élévation et sans profit pour l'esprit ». Il était fort bon musicien, mais il abandonna la musique parce que, disait-il, elle lui mangeait le temps que réclamaient ses romans. Il avait essayé de la poésie, mais la renia bientôt, sauf en sabots.

— l. 7 : *Il rêvait un mot...* Tout ce paragraphe prêterait à controverse, car — nous l'avons déjà dit — Champfleury a toujours protesté contre les étiquettes littéraires, et d'autre part on a généralement admis,

à l'inverse de ce qu'on lit ici, que le premier rôle dans le développement du mouvement réaliste avait appartenu, tout au moins jusqu'en 1855, non pas à Champfleury, mais à Courbet.

— I. 12 : ...*son procédé*... Ceci sera développé plus loin. — ...*myope quant à sa propre nature*... En voulant leur imposer une stricte discipline, Champfleury allait gâcher ses dons d'humoriste et de fantaisiste. Dans son étude sur *Eugène Delacroix* (1863), Baudelaire reprendra cette expression :

...cette tourbe d'artistes et de littérateurs vulgaires dont l'intelligence myope s'abrite derrière le mot vague et obscur de *réalisme*. (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 9.)

— I. 15-16 : *Courbet... est devenu le Machiavel maladroit*... Michelet venait de s'écrier :

Non, César Borgia n'est nullement l'idéal légitime de Machiavel. (*Histoire de France*, t. VII, 1855, p. 120.)

— I. 19-20 : *Assiettes à coq. Gravures au clou.* Ceci vise Champfleury, moins sensible à la beauté qu'au pittoresque, et qui collectionnait les documents révolutionnaires, si grossiers qu'ils fussent.

— I. 22 : *Le traducteur de Hebel.* Max Buchon, grand ami de Courbet qui, en 1846, avait donné une traduction des *Poésies allemandes* de J.-B. Hebel, Th. Kœrner, L. Uhland et H. Heine, et, en 1856, publiera en Suisse *le Réalisme*. Voici un échantillon des vers de Hebel, tr. par Buchon — on comprendra qu'ils ne pouvaient être goûtés de Baudelaire :

Va-t'en, Lise, remplir la lampe jusqu'au bord.
Puis tu l'allumeras, mais mouche-la d'abord.
— Va chez Lise Fischer, porter cette chemise
Avec les deux fagots qui sont dans la remise.

— I. 23 : *Pierre Dupont*... Il avait commencé par adhérer au réalisme, mais bientôt s'en était écarté :

...Aucun détail qui n'ait été pris sur le fait, écrivait-il en note sous une de ses chansons : *le Pâturage* ; est-ce là ce qu'on appelle le réalisme ? Je n'y ai pas visé à coup sûr, et autant j'aimerais à rendre fidèlement le détail, autant j'aurais horreur d'une peinture exacte qui ne vivrait pas, en dehors de l'imitation, de la vie même, du sang et de l'âme de l'artiste. (Cité par M. Émile Bouvier dans *la Bataille réaliste*, Fontemoing, p. 331.)

— I. 28 : ... *une exhibition*... On remarquera que c'est le terme sous lequel Courbet avait désigné son Exposition particulière.

— l. 33-34 : *...pour avoir supposé le feu où il n'est pas,...* : c'est-à-dire dans les réalités extérieures, comme il sera dit plus loin.

Page 298, l. 1 : *Préault qui un jour peut-être...* Préault avait compté parmi les habitués de la Brasserie Andler, berceau du réalisme. Un peu plus tard, comme on le pressait de venir à la Brasserie des Martyrs où Courbet, tous les soirs, tenait sa cour et ses paradoxes, il répondait :

Je viens en Attique, je ne m'égare pas en Béotie. (Philibert Audebrand, *Derniers Jours de la Bohème*, Calmann-Lévy, p. 84.)

— l. 3 : *Madame Sand.* Le 18 janvier 1854, la romancière avait écrit à propos du réalisme :

Prenez garde, avant de ramasser un gant quelconque, de bien savoir si c'est un gant. C'est peut-être un chiffon ou l'ombre d'un chiffon.

Comment Champfleury avait-il vu là une « vive curiosité » à l'endroit de sa doctrine, ainsi qu'on lit dans son factum, nous ne nous chargeons pas de l'expliquer.

Le certain, c'est que Sand avait payé cher l'honneur de se voir dédier ledit factum, car, rendant compte, dans le *Journal des Débats* (24 septembre 1855), d'une de ses pièces que venait de représenter l'Odéon, Jules Janin écrivait avec indignation :

Maître Favilla... tient au réalisme et touche à M. Champfleury. Il procède encore de M. Courbet, tant nous sommes loin de cette belle définition de la Muse par l'ancien Balzac : « Les Muses ne sont pas toujours ajustées ; la ville n'est pas la cour, elles ont des robes de percale et des habillements de tous les jours, mais elles veulent toujours être élégantes et respectées. » Et voilà le nouveau penchant de George Sand !

ibid. : *Castille.* Nous croyons avoir lu quelque part qu'Hippolyte Castille avait repris contre le réalisme de Courbet et de Champfleury son accusation d'immoralité, lancée dix ans auparavant contre Honoré de Balzac et que Baudelaire avait relevée dans son article : *les Drames et les Romans honnêtes* (novembre 1851, *L'Art romantique*, p. 284-285). Mais nous n'avons pas retrouvé l'endroit.

— l. 7-8 : *...les deux Cabarets d'Auteuil.* Cette nouvelle avait paru dans les *Contes domestiques* (1852). — *...la Lettre à Colombine.* Recueillie dans *Contes d'automne* (1854). *Le bouquet du pauvre* n'est point un titre, mais une allusion aux pages les mieux venues de la *Lettre à Colombine.*

— l. 18-22 : *...discussion sérieuse. Tout bon poëte fut toujours* réaliste.

Prendre Banville pour exemple. On peut rapprocher de ceci quelques lignes de l'article que Baudelaire consacrera à Banville en 1861 :

Mais enfin, direz-vous, si lyrique que soit le poëte, peut-il donc ne jamais descendre des régions éthéréennes, ne jamais sentir le courant de la vie ambiante, ne jamais voir le spectacle de la vie, la grotesquerie perpétuelle de la bête humaine, la nauséabonde niaiserie de la femme, etc. ?... Mais si vraiment ! le poëte sait descendre dans la vie ; mais croyez que s'il y consent, ce n'est pas sans but, et qu'il saura tirer profit de son voyage. De la laideur et de la sottise il fera naître un nouveau genre d'enchantements. (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 357.)

A l'époque de la bataille réaliste, Banville professait l'horreur du peintre d'Ornans, v. notamment dans les *Odes funambulesques* les pièces intitulées *Réalisme* et *Bonjour, Monsieur Courbet.* Dans cette dernière on entend Cybèle gémir :

Ami, si tu me vois à ce point triste et laide,
C'est que Monsieur Courbet vient de passer par là !

Plus tard, il jugea du mouvement avec plus d'indulgence. En somme, Baudelaire et Banville acceptaient le *réalisme* à peu près dans la même mesure, — cf. *Une Charogne* et *le Saut du tremplin*, — y trouvant un prétexte dont leur spiritualité pouvait tirer les plus beaux effets. Quant à la véritable réalité, ils la plaçaient non dans la nature et dans la reproduction servile des choses, mais dans le tempérament de l'artiste et l'interprétation individuelle.

— l. 23 : *Les mauvais poëtes sont ceux qui... Ponsifs...* Baudelaire reprendra ceci dans son éreintement d'*Hégésippe Moreau* (1861) :

Un poncif romantique, collé, non pas amalgamé à un poncif dramatique. Tout en lui n'est que poncifs réunis et voiturés ensemble. Tout cela ne fait pas une société, c'est-à-dire un tout, mais quelque chose comme une cargaison d'omnibus.

Ponsif, orthographe fréquente chez Baudelaire.

— l. 25 : *Ponsard.* Une des bêtes noires de notre poëte, v. p. 105-113.

— l. 27 : *...le bon sens,...* Lisez *l'École du bon sens.*

— l. 34 : *Moi-même, on m'a dit qu'on m'avait fait l'honneur...* Serait-ce pas à l'introduction de son effigie dans *l'Atelier du peintre* que Baudelaire, ici, entendait faire allusion ? Cette affectation d'ignorance personnelle au sujet d'une toile dont on parlait tant serait bien dans sa manière, et il est à remarquer que, dans ses articles sur l'*Exposition*

universelle de 1855, où il y a une page sur Courbet, il n'avait pas seulement soufflé mot de *l'Atelier*.

Page 299, l. 7-8 : *La Poésie... est ce qui n'est complétement vrai que dans* un autre monde. — Nulle part ailleurs Baudelaire n'a repris cette admirable définition, mais on peut croire qu'il s'en est souvenu dans ses *Notes nouvelles sur Edgar Poe* (NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES, p. XX-XXI) où il dit en substance que la poésie nous donne un aperçu des splendeurs « situées derrière le tombeau ».

— l. 9 : *Ce monde-ci, dictionnaire hiéroglyphique*. Cette idée ou d'autres qui en sont voisines se retrouvent plusieurs fois chez notre auteur :

Tout l'univers visible n'est qu'un magasin d'images et de signes auxquels l'imagination donnera une place et une valeur relative; c'est une espèce de pâture que l'imagination doit digérer et transformer. (*Salon de 1859*, CURIOSITÉS ESTHÉTIQUES, p. 283.) — Pour Eugène Delacroix, la nature est un vaste dictionnaire... (*Salon de 1846*, *ibid.*, p. 109.) — La mythologie est un dictionnaire d'hiéroglyphes vivants. (*Théodore de Banville*, 1861, *L'ART ROMANTIQUE*, p. 354), etc.

— l. 11 : *...le Daubenton tourmenté par son automate...* Peut-être faudrait-il lire le *Vaucanson*?

— l. 16 : *Analyse de la Nature, du talent de Courbet, et de la morale.* Nous avons déjà rappelé que Baudelaire avait consacré une page à Courbet en 1855, — page assez dure à la vérité. Dans son article sur les *Peintres et aquafortistes*, en 1862, il lui témoignera plus de sympathie compréhensive :

Il y a peu de temps encore... régnaient... la peinture proprette, le joli, le niais, l'entortillé... Cette pauvreté d'idées, ce tatillonnage dans l'expression, et enfin tous les ridicules connus de la peinture française, suffisent à expliquer l'immense succès des tableaux de Courbet dès leur première apparition. Cette réaction, faite avec les turbulences fanfaronnes de toute réaction, était positivement nécessaire. Il faut rendre à Courbet cette justice, qu'il n'a pas peu contribué à rétablir le goût de la simplicité et de la franchise, et l'amour désintéressé, absolu, de la peinture. (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 111-112.)

— l. 17 : *Courbet sauvant le monde.* Ceci ressemblerait assez à la légende d'une caricature, et l'on sait que Courbet ne fut guère épargné par les humoristes de son temps. Mais nous croyons plutôt que Baudelaire se proposait de dénoncer l'immense suffisance du grand prêtre de l'École réaliste, qui allait jusqu'à nier les plus grands maîtres du passé, Titien comme Raphaël.

PAUL DE MOLÈNES, p. 299.

Écho nécrologique paru anonyme et sans titre dans la *Revue anecdotique*, 2ᵉ quinzaine de mars 1862. — Reproduit dans les *Œuvres posthumes*, 1908, p. 373-375.

Pas de variantes. — Pour les rapports épistolaires de Baudelaire avec Gaschon de Molènes, v. p. 472-473. Leurs relations personnelles sont mal connues. Ce qui est certain, c'est que Baudelaire, à l'instar de Barbey d'Aurevilly, plaçait Molènes parmi les écrivains très distingués de son temps, qu'il voulait le comprendre dans sa galerie des *Dandies*, et honorait en lui des convictions et des vertus vers lesquelles son âme blessée s'efforçait, elle aussi, de s'acheminer. — V. notre article de la *Revue universelle*, 15 juin 1938.

Page 299, l. 27 : ...*une révolution imprévue*. Celle de 1848.

Page 300, l. 12-13 : « La guerre pour la guerre ! » *eût-il dit volontiers*. Molènes l'a dit très positivement, témoin ceci dont nous ne nous souvenons plus en quel ouvrage :

> Je regarderais comme un jour de colère et non point de bénédiction le jour où cette source mystérieuse de l'expiation viendrait tout à coup à tarir.

— l. 17-18 : *M. de Molènes appartenait... à la classe des raffinés et des dandys*. Au second plat de la couverture de ses PARADIS ARTIFICIELS, Baudelaire, nous l'avons dit dans *L'ART ROMANTIQUE*, avait annoncé dès 1860 : *La famille des Dandies, ou Chateaubriand, de Custine, Paul de Molènes et Barbey d'Aurevilly*.

— l. 28-29 : *Mais on lui rendra justice plus tard*. En 1885, Barbey d'Aurevilly préfacera très chaleureusement une édition d'*Œuvres diverses* de Molènes. Cependant, il faut convenir que depuis le Connétable on a bien négligé cet auteur qui ne méritait pas une telle désaffection.

— l. 34 — p. 301, l. 1 : *il avait épousé une femme charmante,*... Ange Bénigne en littérature.

Page 301, l. 18 et 22 : *Histoires sentimentales et militaires... Commentaires d'un soldat*. C'est à propos de ces ouvrages-là que Baudelaire, dans *le Peintre de la vie moderne* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 84) avait noté :

M. Paul de Molènes a écrit quelques pages aussi charmantes que sensées sur la coquetterie militaire et sur le sens moral de ces costumes étincelants dont tous les gouvernements se plaisent à habiller leurs troupes. M. G[uys] signerait volontiers ces pages-là.

L'ESPRIT ET LE STYLE DE M. VILLEMAIN, p. 302.

Canevas d'article retrouvé en copie dans les papiers d'E. Crépet, à qui l'avait communiqué M. Tourneux, lequel le tenait de Poulet-Malassis, et par nous publié avec des commentaires dans le *Mercure de France*, 1-III-1907. — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 321-351.

Baudelaire s'y proposait de tirer vengeance de Villemain, dont il pensait avoir eu à se plaindre lors de sa candidature à l'Académie. Il confiait à sa mère :

M. Villemain est un cuistre et un sot, un singe solennel à qui je ferai peut-être payer fort cher, si Dieu me prête vie, la manière dont il m'a reçu (25 décembre 1861). — Je n'ai de rancunes que contre M. Villemain à qui je vais le faire *publiquement* savoir (17 mars 1862).

Il écrivait à Victor de Laprade :

... mon traité sur les excitants (*Paradis artificiels*)... m'a valu de M. Villemain cette énorme sottise débitée avec une solennité inqualifiable : « La toxicologie, Monsieur, n'est pas la morale ! » (23 décembre 1861.)

Dans une lettre à Sainte-Beuve (2e quinzaine de janvier 1862), on le voit encore se répandre en sarcasmes sur le secrétaire perpétuel de l'Académie.

... Ce terrible rhéteur, cet homme si grave et si peu aimable..., cet homme qui prêche en causant, avec la physionomie et la solennité (mais non pas avec la bonne foi) de Mlle Lenormant,...

L'article, d'après une mention du *Carnet*, était destiné au *Figaro* et devait faire 36 pages. Aux termes d'une autre lettre à Mme Aupick (29 mars 1862), on pourrait croire qu'il fut écrit :

... 375 francs que j'ai à toucher à *la Presse* (*l'Esprit et le Style de M. Villemain*, trois articles commandés, finis et livrés). La discussion de *l'adresse* a été si longue... qu'il n'y a pas eu de place... pour la littérature. Enfin, c'est fini ; mes trois articles vont paraître en avril, en trois fois, une fois par semaine sans doute.

Mais comme cette assertion avait pour objet l'obtention d'une avance, il paraît prudent d'admettre que Baudelaire, une fois de plus, avait confondu ses intentions avec le fait acquis. Ce qui est certain, en tout cas, c'est qu'à sa mort on ne retrouva dans ses papiers que le canevas ici reproduit (v. p. 356-357).

COQUILLES OU FAUTES DES TEXTES ANTÉRIEURS :

Propres au texte de 1907 : p. 305, l. 30, *jugeotte* pour *jugeote* ; 306, l. 17, *pour règne* ; — *quelques-uns...* au lieu de : *pour règne, quelques-uns...* ; 323, l. 6, *Anthiope* pour *Antiope* ; 324, l. 2, *Mme Delphine* pour *Mademoiselle Delphine* ; 326, l. 8, *sans fins* pour *sans fin*.

Propre au texte de 1908 : p. 305, l. 9, *rhétoriquæ* pour *rhétorique*.

Communes aux deux textes : p. 305, l. 1, *Decaze* pour *Decazes* ; 309, l. 32, *légèreté* pour *naïveté* ; 312, l. 4, *aux vêtements négligés* pour *au vêtement négligé* ; 313, l. 10, *mêmes attachés* pour *même attachés* ; 315, l. 6, *de René* ; pour *du roman de René* ; 315, l. 10, *fatiguée* du *joug conjugal* pour *fatiguée* d'un *joug conjugal* ; 322, l. 32-33, *changée de formes* pour *changée de forme* ; 323, l. 28, *martyrs* pour *martyres* ; 326, l. 8, *de climats* pour *de climat* et, l. 28, *ajouté* pour *ajouter* ; 327, l. 12, *d'un idéal* à *venir* pour *d'un idéal avenir*.

Il faut signaler encore, dans les citations ou résumés, quelques légères infidélités, pareillement communes aux textes de 1907-1908 : p. 307, l. 25, *plus que* véritable *artiste* pour *plus que* grand *artiste* ; 308, l. 26-27, *le cœur de* leur *mère* pour *le cœur de* cette *mère* ; 310, l. 5, *l'auteur* du *Figaro* pour *l'auteur* de *Figaro* ; 323, l. 28-30 (v. p. 597) ; 324, l. 7-10, une interversion ; 326, l. 20, 23 et 29-30, des guillemets mal placés, omis ou injustifiés.

Nous avons rétabli le texte de Villemain dans le corps de l'article ou dans les notes, suivant le cas. V. aux passages en cause.

Quant à nos références, dont beaucoup sont nouvelles, elles ont rapport aux éditions suivantes :

COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE... *Tableau de la littérature au moyen âge*, 1830, Pichon et Didier.

ID., *Tableau de la littérature au XVIII*e *siècle*, 1854, Didier.

ÉTUDES DE LITTÉRATURE ANCIENNE ET ÉTRANGÈRE, 1854, Didier.

SOUVENIRS CONTEMPORAINS, I. *M. de Narbonne*... II. *Les Cent-Jours*, 1854, Didier.

LA TRIBUNE MODERNE (1re partie), *M. de Chateaubriand*... 1858, Michel Lévy.

Essais *sur le génie de Pindare et sur la poésie lyrique dans ses rapports avec l'élévation morale et religieuse des peuples*, 1859, Firmin Didot.
Choix d'Études sur la littérature contemporaine, 1857, Didier.

Page 302, *Épigraphes*. La première est tirée du *Satyricon*, II, et il est à remarquer que Baudelaire avait pu la cueillir dans le *Cours de littérature* (Moyen âge, t. I, p. 142). Voici le texte de Pétrone :

Nuper ventosa isthæc et enormis loquacitas Athenas ex Asia commigravit, animosque juvenum ad magna surgentes, veluti pestilenti quodam sidere, adflavit, simulque corrupta eloquentiæ regula stetit, et obmutuit.

La seconde, faut-il le dire ? est tirée d'*Hamlet*, acte II, scène II. — La troisième fait état d'un mot qui a été prêté, avec des variantes, tant à Janin qu'à Villemain.
— l. 22-23 : *Villemain représente l'inutilité affairée et hargneuse comme celle de Thersite*. Cf. p. 307, l. 12-13. — Chose curieuse : la même invective se rencontre chez Sainte-Beuve :

Villemain. Cette basse et maligne nature, armée d'un esprit brillant. C'est le Thersite des beaux esprits. (*CAHIERS INTIMES INÉDITS* (*Mes Poisons*), introduction et notes de Victor Giraud, Paris. Les Œuvres représentatives, s. d. [1926], p. 64.)

Cf. aussi l'anecdote contée par Louis Nicolardot dans *Confessions de Sainte-Beuve*, p. 69-70.
— l. 24 : ... *il ignore l'art d'écrire une phrase*... Cf. p. 308, premières lignes.

Page 303, l. 6 : *On les a parodiés depuis* — V. aux *Citations*, p. 314, l. 14.
— l. 10 : ... *le mot de Sainte-Beuve*... Il serait téméraire de suppléer cette lacune du texte puisque nous ne savons même pas s'il s'agissait d'un propos écrit ou parlé. — Le texte de 1907 renvoyait aux *Cahiers* publiés par Troubat en 1876. Nous y reviendrons.
— l. 17 : *C'est sans doute depuis*... Même pensée p. 311, l. 26.

Page 304, l. 4-5 : *Citateur automate*... Cf. Sainte-Beuve, *Mes Poisons*, XCIV :

Quand l'esprit de Villemain a été une fois assailli par une citation, il n'en démord plus ; rien n'y fait ; cette citation domine tout et ne laisse

jour en lui ni à l'observation ni au raisonnement. Il vous cite, *recite* encore son passage sans vouloir entendre à quoi que ce soit.

— l. 8 : (*Articles du petit de Broglie*). C'est-à-dire non du prince de Broglie appelé à s'asseoir dans le fauteuil du P. Lacordaire, — le même fauteuil auquel Baudelaire avait eu l'impudence de prétendre, — mais du père du prince, le duc qui, le 1er juillet 1850, avait, dans la *Revue des Deux Mondes*, consacré aux *Mémoires d'Outre-Tombe* une « étude morale et littéraire » où René se trouvait assez malmené.

— l. 18 : *parce qu'un professeur...* Longfellow avait professé à Brunswick et à Harvard.

— l. 27 : *Les discours à la Tite Live*, Napoléon au Kremlin... — *Souvenirs contemporains*, ch. XVIII. — Cf. p. 320, l. 4-5; 322, l. 4 et 18-19.

Page 305, l. 1 (1907-1908) : « Decaze. »

— l. 3 : ...*la fameuse anecdote de trente pages...* V. p. 320.

— l. 4 : *L'anecdote du général Foy... Souvenirs contemporains*, I, *Souvenirs de la Sorbonne en 1825*.

— l. 6 : *Villemain lui montre ses versions*. Il s'agit en réalité d'une traduction de Démosthènes que Villemain, dans son récit, oppose à celle que Laharpe avait faite du même texte, et pour laquelle il raconte avoir eu les louanges du général.

— l. 9 (1908) : « rhétoriquæ ». Coquille.

— l. 11-12 : *Sa manière de juger Josepb de Maistre et Xavier de Maistre*. V. *Tableau du XVIIIe siècle*, Didier, 1854, tome IV, *in fine*.

— l. 17 : *Lascaris*. Titre complet : — *ou les Grecs du XVe siècle*, 1825, *Cromwell*. Plus exactement : *Histoire de —*, 2 vol., 1819.

— l. 22 : ... *Cboix d'études...* V. *Rapports académiques*, p. 313.

— l. 25 : ... *son Lucain*. V. *Citations*, p. 312.

— l. 26 : *La Tribune française...* Lisez *Tribune moderne*.

— l. 30 (1907) : « jugeotte ».

— l. 32 : ... *la vie sauvage...* Cf. p. 306, l. 12-13.

Page 306, l. 2 : ... *son goût de la parure... Tribune moderne*, p. 24.

— *ibid.* : *Il lui reprocbe l'inceste...* V. page 315, l. 16-27.

— l. 5-11 : ... *la mort de sa sœur...* Dans la *Tribune moderne*, p. 147. — *Retrouver la fameuse apostrophe...* Dans une lettre à Fontanes, après une visite à la tombe de Mme de Beaumont, et cédant à la

séduction des ruines et des tombeaux, si puissante sur son esprit, Chateaubriand avait écrit :

Avec quel charme ne passera-t-il pas [l'étranger] du tombeau de Cecilia Metella au cercueil d'une femme infortunée !

Et voici la « fameuse apostrophe » qui ne figure pas au chapitre des *Citations :*

Pardon, grand écrivain ; pardon, brillant et noble génie ! il peut y avoir une sorte de diversion mélancolique dans cet amas de ruines et de bûchers funèbres éteints, dont Rome est comme le poétique musée. Mais pour nous, hommes vulgaires, chez qui l'imagination ne domine pas le cœur et la pensée, ni Métella, ni Cornélia, ni toutes les ombres romaines ne sauraient nous faire trouver, je ne dis pas un charme, mais une consolation sur la pierre sépulcrale de notre amie récemmen t pleurée. (*Tribune moderne*, p. 136.)

— l. 14 : *Il lui reproche son duel de célébrité avec Napoléon.* V. p. 316, l. 18-36.

— l. 16-17 (1907) : « pour règne; — quelques-uns... » Faute.

— l. 19 : *...le passage sur le rajeunissement littéraire.* V. p. 325.

— l. 24 : *...la mort du duc de Berry.* V. p. 325.

— l. 25 : *...la fameuse citation relative à la cuistrerie,...* V. p. 314, l. 31 *sqq.*

Page 307, l. 7-8 : *Pour taper sur le ventre d'un colosse, il faut pouvoir s'y hausser.* L'auteur s'est peut-être souvenu ici d'un passage du *Villemain* d'Eug. de Mirecourt (1856) :

Tu as eu l'intention de mesurer Cromwell, mon cher ; tes regards se sont élevés tout au plus jusqu'à sa cheville.

— l. 9 : *Villemain, mandragore difforme...* Cf. p. 218, l. 25-26.

— l. 12-13 : *Thersite de la littérature.* Cf. p. 302, l. 22-23.

— l. 14 : *Tribune française...* Lisez : Tribune *moderne.*

— l. 22 : (*Anecdote du numéro 30.*) — Nous ne l'avons pas retrouvée, non plus que celle de l'arbre thibétain.

— l. 25 : *M. Joubert, le plus ingénieux des amateurs plutôt que véritable artiste.* — *Tribune moderne*, p. 86. Le texte exact est : « plutôt que *grand* artiste. » — Baudelaire écrivait à sa mère le 18 mai 1860 :

Je te rapporterai... un livre magnifique que tu ne connais pas. Moi non plus, je ne le connaissais pas. C'est *les Pensées et les Lettres de Joubert*, l'ami de Chateaubriand.

— l. 29 : *l'anecdote de l'arbre Thibétain.* V. la note sur la ligne 22.

— l. 33 : *...son amour du style allusionnel.* V. les *Échantillons* des p. 310-311.

Page 308, l. 1 : *La phrase de Villemain...* Cf. p. 302, l. 23-24. Cf. aussi Sainte-Beuve, *Mes Poisons*, op. cit., p. 176 :

Chez Villemain, la pensée se présente comme tellement distincte de la phrase qu'elle lui semble extérieure, etc.

Si l'on rapproche cette similitude de celles qui sont encore signalées à l'occasion des pp. 302 et 309, on semble en droit de se demander si Baudelaire n'aurait pas causé de son projet d'article avec Sainte-Beuve et même si Sainte-Beuve ne lui aurait pas suggéré certains arguments, ou inversement.

— l. 26-27 : « *J'en jure par le cœur de leur mère.* » — *Tableau du XVIIIe siècle*, t. IV, p. 301. — Texte exact : « ...par le cœur de *cette* mère. »

— l. 29-30 : Voici les passages en cause qu'on ne trouve pas aux *Citations* :

Dans les jardins de l'Alhambra, une amitié trop tendre, semblable à celle qu'au douzième siècle on expiait par un voyage en Terre Sainte, était venue attendre le nouveau et plus faible pénitent, au retour de sa mission.

Au départ de M. de Chateaubriand pour l'Égypte, l'ambassadeur lui remit force lettres de recommandation et *fetfa* protecteurs ; il y joignit un choix des plus saines et des plus délicates provisions de voyage que fournisse le climat de l'Orient, ou que sache préparer l'industrie de l'Europe.

— l. 31-32 : *Il aime la forme habillée comme les vieillards.* La copie manuscrite donnait *femme.* (Note de 1907.)

Page 309, l. 2 : *la phrase impayable...* V. p. 318, l. 28-30.

— l. 3-5 : *Les deux disgraciés...* V. p. 318, l. 14-21.

— l. 6-8 : *...Lucien ne trouvant pas dans les épreuves du* Génie du Christianisme *ce qu'il y cherchait, le chapitre des* Rois athées... V. p. 318, premier paragraphe. Ce chapitre n'avait paru que dans la première édition du *Génie* (1800) dont aucun exemplaire ne nous est parvenu. Des fragments toutefois en furent donnés, tant en 1823 dans les *Tablettes romantiques* (Paris, Persan), que par Chateaubriand lui-même dans l'édition Pourrat (1838), t. XXXI, p. 214-220 (Renseignements fournis par M. Maurice Chalvet).

— *ibid.* : *Le reste le souciait peu...* — V. p. 318, l. 5. — Dans un article intitulé : *Baudelaire et Villemain,* qui parut au *Figaro* le 9 mars 1907, André Beaunier a fait remarquer que Littré cite deux exemples de *soucier,* verbe actif : La Fontaine, *Fables,* II, 9, et Molière, *Dépit,* IV, III.

— l. 9 : *Les landes préludant aux savanes...* — P. 314, l. 28. — Cf. p. 310, l. 3.

— l. 11 : *Les molles voluptés d'un climat enchanteur.* — *Tribune moderne,* p. 46.

— l. 12 : *...dans les sillons de ma jeune mémoire.* P. 320, l. 17-18.

— l. 13-23 : *Dans ma mémoire... Au milieu des salons... le jeune et infortuné colonel...* — *Les Cent-Jours,* p. 1-2.

— l. 25 : *Un des plus hommes de bien...* — *Les Cent-Jours,* p. 48.

— l. 29 : *Style Vaucanson.* Baudelaire se souvenait peut-être d'un mot de Royer-Collard sur Villemain, que Sainte-Beuve a rapporté dans *Mes Poisons,* p. 174 :

Si on l'ouvrait, on trouverait au-dedans de lui un petit mécanisme ingénieux comme dans le canard de Vaucanson.

— l. 30-32. *Page 304... page 307...* C'est au tome II du *Cours de littérature* qu'ont trait ces références. — *...avec la naïveté de ce temps...* Le texte de 1907-1908, qui est conforme à la copie manuscrite parvenue dans nos mains, donne « avec la *légèreté* de ce temps ». Mais un *lapsus* du copiste (ou de Baudelaire) n'est point douteux ici, puisque d'une part c'est *naïveté* qu'on lit dans le *Cours de littérature,* et que d'autre part la contradiction relevée entre les deux passages de Villemain n'existe plus si on lit *légèreté.*

Page 310, l. 3 : (*quel amour de préludes!*). Cf. p. 309, l. 9.

— l. 5 : *...l'auteur du* Figaro,... — Les deux éditions de 1854 donnent : d*e* Figaro.

— l. 8 : (*Monsieur de Narbonne*). — *Souvenirs contemporains,* I, p. 14.

— l. 21 : (*M. de Feletz*). — *Souvenirs contemporains,* I, 468.

— l. 26 — p. 311, l. 2 : (*Souvent, dix années... charabia Villemain.*) Faut-il préciser que le pair de France dont il s'agit ici s'appelait le duc Théobald de Choiseul-Praslin, — un cousin de Félix et Alphonse de Choiseul-Praslin dont François Baudelaire, le père de notre poëte, avait été précepteur, — et que « sa fastidieuse épouse » était la fille du général Sébastiani ?

Page 311, l. 3 : *Les peintures d'un éloquent témoin...* — *Tribune moderne*, p. 219. — Le livre de M. de Ségur : *Histoire de Napoléon et de la Grande-Armée pendant l'année 1812* (1824). Baudelaire en a fait l'éloge dans *Une réforme à l'Académie* (p. 215).

— l. 8 : *La royale Orpheline...* — *Tribune moderne*, p. 220.

— l. 10-13 : *Une plume fine et délicate... Une illustre compagnie...* Peut-être Baudelaire cite-t-il ici de mémoire, car, p. 319, l. 19-24, aux *Citations*, nous trouverons des « échantillons » tout semblables : « *Une voix digne et pure... une compagnie savante.* »

— l. 17-18 : (*Voir la phrase par laquelle...*) La voici :

Ces paroles, adressées au jeune homme qui travaillait à l'exposé des *motifs* de l'interminable loi électorale, n'étaient ni une consultation ni une confidence. Le Ministre, dévoré d'inquiétudes, harassé, malade, mais ferme dans ce qu'il jugeait son devoir d'honneur, s'en rendait compte à lui-même, devant un témoin dont, avec raison, il tenait la foi pour assurée. (*Tribune moderne*, p. 261-262.)

— l. 18-21 : (*...la phrase sur Victor Hugo,...*). P. 316, l. 13-17.

— l. 23-24 : *... comique involontairement et solennel... comme les singes...* Cf. la lettre à Mme Aupick citée en extrait p. 587.

— l. 26-27 : *...chrétien depuis qu'il ne peut plus être ministre...* Cf. p. 303, l. 17-18.

— l. 29-30 : *Sahara d'ennui, avec des oasis d'horreur,...* Cf. *William Wilson* (*NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*), p. 26, l. 14-15 : « quelque petite oasis de fatalité dans un Sahara d'erreur », et dans *LES FLEURS DU MAL*, *le Voyage* :

Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui !

Nous avons d'ailleurs rencontré récemment dans une lettre de Henri Murger l'expression : *Sahara de l'ennui.*

Page 312, l. 2 : On sait que *le portier de la maison* s'appelait Garay de Monglave et non pas J. Méry, A. Barthélemy et Léon Vidal, comme nous l'avions écrit en 1907. Nous avons ici rétabli son texte (1826) légèrement altéré dans la transcription de Baudelaire (l. 4, 1907-1908) : aux vêtements négligés.

— l. 12 : *... à Montrouge.* Les Jésuites y avaient alors un établissement.

— l. 18 : *Vieille Épigramme.* Nous ne l'avons pas retrouvée.

— l. 23 - p. 313, l. 16 : les *Citations* sont tirées des *Études de littérature ancienne et étrangère*, in-8, Didier, 1854, p. 185 *sqq.* — On croira sans peine, à se souvenir de l'admiration que notre poëte professait pour Lucain, qu'il ne pouvait épouser la conclusion de Villemain. En 1846, *le Mouvement* n'avait-il pas annoncé *les Amours et la Mort de Lucain*, par Baudelaire-Dufays ? En 1860, dans un article sur *Les Paradis artificiels*, Albert Glatigny ne mentionnait-il pas que leur auteur préparait « une véritable traduction de la *Pharsale* » ? En 1866, ne voyons-nous pas Baudelaire écrire à Sainte-Beuve : « *La Pharsale*, toujours étincelante, mélancolique, déchirante, stoïcienne, a consolé mes névralgies » ?

Pape 313, l. 10 (1907-1908) : « même*s* attachés... »

— l. 17 : Toutes les citations des *Rapports académiques* sont tirées du *Choix d'Études sur la littérature contemporaine*. Pour les sujets qui s'y trouvent mentionnés, v. cet ouvrage p. 9 et 26.

— l. 25-26 : *Ce livre est une bonne œuvre pour les âmes.* — *Choix d'Études*, p. 42. L'ouvrage en cause : *Trois mois sous la neige*, de J.-J. Porchat (1849).

Page 314, l. 3-4 : *Cette profusion de gloire...* — *Choix d'Études*, p. 1.

— l. 14 : *On les a parodiés depuis.* Cité p. 303, l. 6.

— l. 29 : *...ces landes bretonnes préludant...* Cité p. 309, l. 9.

— l. 35 : *...je n'ai pas senti mon pédant...* Allusion p. 306, l. 25-26.

Page 315, l. 6 et 10 (1907-1908) : « bien des pages de René... » et « fatiguée d*u* joug conjugal... » Nous avons rétabli le texte de Villemain.

— l. 11 : *...la sœur, trop aimée...* A rapprocher de la p. 306, l. 2-3.

Page 316, l. 14 : *...un autre proscrit...* A rapprocher de la p. 311, l. 18-21.

— l. 25-26 : *J'étais alors... ainsi que Bonaparte,...* A rapprocher de la p. 306, l. 14.

Page 317, l. 21 : *des stances à mademoiselle de Coigny.* C'est-à-dire de *la Jeune Captive.*

Page 318, l. 5 : *Le reste le souciait peu...* — V. notre note sur la p. 309, l. 8.

— l. 8 : Ce que Baudelaire dit là n'est pas tout à fait exact, car

la note dont il fait état avait pour but, non d'éclairer une allusion, mais d'indiquer une source : « Le cardinal Fesch, etc., etc., par M. l'abbé Lyonnet ». (*Tribune moderne*, p. 124.)

— l. 11-12 : *Il avait vu... cercueil.* — *Tribune moderne*, p. 128.

— l. 28-30 : *Il avait accueilli et béni...* A rapprocher de la p. 309, l. 1-2.

— l. 32 : *...le Ministre, dont j'étais...* A rapprocher de la note sur la p. 311, l. 17-18.

Page 319, l. 12 : *Le cercueil...* — *Tribune moderne*, p. 554.

— l. 14 : *Il prend une île pour un Turc.* Il convient de remarquer ici que Chateaubriand lui-même a écrit Bey. — Cf. La Fontaine, *le Singe et le Dauphin :*

Notre magot prit, pour le coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

— l. 15-17 : *Un nom cher... et l'ami.* — *Tribune moderne*, p. 554.

— l. 19 : *Une voix digne et pure...* Ibid. — V. la note sur la p. 311, l. 10-13.

— l. 24 : *M. Saint-Marc Girardin.* — *Tribune moderne*, p. 555.

Page 320 : « *les Cent-Jours* ». C'est-à-dire *Souvenirs contemporains*, t. II.

— l. 4-5 : *...leur faire prononcer de longs discours à la Tite-Live,...* V. la note sur la p. 304, l. 27.

— l. 13 : *...les sillons de sa jeune mémoire...* A rapprocher des p. 309, l. 12 et 325, l. 11.

— l. 24 : *Destitution de Chateaubriand.* — *Tribune moderne*, I, p. 353-380. Il s'agit de la destitution de Chateaubriand en tant que ministre des Affaires étrangères.

Page 321, l. 28 : « Repose-toi, mon âme... » (*Le Vallon.*)

Page 322, l. 3-4 : *comme dans Tite-Live;...* V. la note sur la p. 304, l. 27.

— l. 32-33 (1907-1908) : « changée de formes... »

Page 323, l. 11 : (*toujours la décadence!*) Cf. *NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. v, et encore la *Lettre à Jules Janin*, dans le présent volume, p. 230, l. 22.

— l. 18 : (*le cou d'ivoire de la fille d'Homère...*) Il s'agit du supplice de Cymodocée, v. *les Martyrs*, liv. XXIV.

— l. 28-30 : *elle s'élance* dans les martyres de nos jours, dans les échafauds de nos familles et dans la vertu de nos frères et de nos pères immolés... (1907-1908) : « dans les martyrs... » — Texte exact :

... les martyres de nos jours, ce que nous avons appris de l'échafaud de nos familles. Cette constance devant les bourreaux païens, ce sang versé pour Dieu..., n'est-ce pas la même vertu que celle de nos pères, de nos frères immolés ?...

Page 324, l. 2 (1907) : « ...prie *Mme* Delphine... » Coquille.

— l. 2-3 : *ce que vient de lui inspirer le tableau d'Horace Vernet.* A Baudelaire, ce peintre n'avait jamais inspiré qu'un sentiment d'horreur, v. *Curiosités esthétiques*.

— l. 6-9 : Nous avons rétabli ici le texte exact de Villemain. Dans la version de 1907-1908, on lisait :

... un tableau de Velléda. La jeune Muse, comme elle se nommait alors elle-même, debout, quelques mèches de ses blonds cheveux éparses à la brise légère de cette nuit d'été, doublait par sa personne...

— l. 12 : *...finissant par...* Le vers cité ne termine pas la pièce ; mais on l'y rencontre.

— l. 27 : *M. Frisell.* Écrivain écossais fixé en France. C'est à l'occasion de la mort de sa fille que Chateaubriand composa les stances :

Il descend le cercueil et les roses sans taches...

Page 325 : *La mort du duc de Berry.* — *Tribune moderne*, p. 256.

— l. 8-9 : de M. Decazes, *dont il était...* — A rapprocher de la p. 318, l. 33.

— l. 11 : *...aux sillons de sa jeune mémoire...* V. la note sur la p. 320, l. 13.

— l. 17 : *La digression sur les rajeunissements littéraires.* V. *Tribune moderne*, p. 41-51, *passim.*

Page 326, l. 8 : *...diversité sans fin de climat...* C'est le texte de Villemain. — (1907) : « sans fins... » — (1907-1908) : « ...de climats... ».

— l. 17 — p. 327, l. 3 : Baudelaire résume ici à grands traits, d'ailleurs fidèlement. — Nous avons avancé les guillemets p. 320, l. 20, parce que Dante n'est pas *nommé* chez Villemain. Nous en avons ajouté, même page, l. 23, pour y marquer ce qui appartient à celui-ci, et nous en avons enlevé lignes 29-30 parce que ces deux lignes sont un raccourci du commentateur.

— l. 28 (1907-1908) : « ajouté ». Coquille engendrant un faux sens.

Page 327, l. 3-4 : *Quelques paroles fort dures contre le pauvre Delille.* Les voici :

Ce fut ce charmant causeur de salon, cet abbé spirituel et coquet qui se chargea de faire aimer la campagne, en y portant tous les plaisirs de la ville. Ce fut lui qui voulut rendre le spectacle de la nature dans sa grandeur et dans son impression sur le cœur de l'homme, avec le même art qu'il avait mis à décrire l'appareil mécanique d'un *bras artificiel* fabriqué par quelque Vaucanson du dix-huitième siècle.

— l. 13 : *...pourquoi votre fille...* — « Voici justement ce qui fait que votre fille est muette », MOLIÈRE, *le Médecin malgré lui*, acte II, sc. VI.

NOTES sur *LES LIAISONS DANGEREUSES*, p. 328.

Parues pour la première fois dans : *De l'Éducation des femmes*, par Choderlos de Laclos ...publié... avec une introduction et des documents par Édouard Champion, suivis de *Notes inédites de Charles Baudelaire* (A. Messein, 1903, p. 87-109). — *Œuvres posthumes*, 1908, p. 173-186.

Une partie de ces notes qui avaient été communiquées par M. Alf. Bégis au regretté Éd. Champion, auquel nous devons de pouvoir les reproduire, durent être rédigées en 1856-1857 ; une autre vers 1866, car d'aucunes, écrivait leur premier publicateur, figurent au verso de bulletins de souscription au *Parnasse contemporain* qui parut cette année-là.

Dans les lettres de Baudelaire à Poulet-Malassis, il est mainte fois question de l'étude que le poëte-critique voulait consacrer à ce roman, et qui devait en accompagner une nouvelle édition :

Mettez-moi de côté tout ce que vous accrocherez de Laclos et sur Laclos (9 décembre 1856).

J'ai parlé à Turgan[1] du cas où moi et un de mes amis nous aurions besoin d'être protégés, à propos de livres réputés dangereux (Compère Mathieu, Laclos, et cætera). Il m'a dit : Faites la connaissance de Mérimée (7 mars 1857).

Non, pas de Crébillon ; c'est bien assez de *l'autre* pour lequel je me donnerai beaucoup de mal (18 mars 1857).

1. Alors directeur du *Moniteur* où paraissaient les *AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM*.

Vous êtes mille fois trop aimable, vous et votre Crébillon dont je ne veux pas... excepté en faveur de Laclos, je n'écris plus d'articles (20 mars 1857).

Quelques jours plus tard, en se félicitant, ou feignant de se féliciter, de ne pas trouver les *Liaisons* annoncées dans le catalogue des auteurs du XVIIIe siècle que Poulet-Malassis comptait réimprimer, Baudelaire revenait à la charge :

J'ai acheté la bonne édition des *Liaisons dangereuses*. Si jamais cette idée galope de nouveau dans votre tête, je verrai MM. Quérard et Louandre, Louandre m'ayant promis de me mettre en relations avec un descendant (petit-fils ou petit-neveu) qui a des paquets de notes (28 mars 1857).

Enfin, en 1864, après l'échec de ses conférences de Bruxelles, Baudelaire s'affirmait une fois de plus disposé à faire « un travail critique » sur Laclos, témoignant ainsi de sa fidélité à l'admiration que lui inspirait déjà quinze ans auparavant un des « romanciers forts » qui ont su opérer « la création de leur méthode » et dont « la sensibilité primitive » s'est « réfléchie et transformée en un art certain » (*Note sur Révélation magnétique*, Liberté de penser, 15 juillet 1848. *HISTOIRES EXTRAORDINAIRES*, p. 456-457). Et il envisageait d'intituler son étude : « *Les* Liaisons dangereuses *jugées par l'auteur des* Fleurs du Mal. »

On trouve une allusion à ce projet avorté dans une lettre de Glatigny à Théodore de Banville dont M. Pierre Dufay a publié un extrait p. 121 de son intéressant ouvrage : *Autour de Baudelaire* (Paris, Au Cabinet du Livre, 1931) :

J'ai mis la main, pour dix sous, sur un très bel exemplaire des *Liaisons dangereuses* que je vais tâcher de réimprimer en y collant une notice sur Laclos. Le pauvre Baudelaire avait commencé ce travail, ou plutôt avait envie de le commencer...

Le texte que nous donnons ici est celui de 1903-1908 que nous avons seulement purgé de quelques coquilles : p. 331, l. 22, L*aufeia* pour *Saufeia* ; 332, l. 23, *dé*fense pour *défaveur ;* 336, l. 18 et 31, *caractère*s pour *caractère* et *Lettre* XI pour *XL* ; 337, l. 23, ex*primer* pour *réprimer ;* 338, l. 7 : *Cet enfant est... séduisant* pour C*ette enfant est... séduisante ;* quand la présomption d'une erreur typographique ne nous semblait pas suffisamment établie, nous avons adopté les leçons

d'Éd. Champion, nous contentant de signaler leurs particularités, v. la note sur la p. 335, l. 18.

Page 328, l. 11 : *Appréciation ridicule des... par la* Biographie Michaud, *signée Beaulieu...* — En réalité elle est signée : *B — u*. Voici le morceau :

C'est un tableau de la plus odieuse immoralité, qu'on n'eût jamais dû dévoiler, même en supposant qu'elle fût réelle : car la publicité des ruses du crime en est peut-être plus l'instruction que le préservatif ; et s'il existe des êtres aussi pervers que le vicomte de Valmont et la marquise de V [M] erteuil, la punition que leur inflige le roman du Chevalier de Laclos n'empêchera pas de les imiter, et apprendra peut-être plutôt à perfectibiliser leur scélératesse. Quant au fond de l'ouvrage, s'il ne prête point à l'auteur une autre intention que l'exposition des mœurs de son temps, c'est au moins un jeu d'esprit sans objet, et ses portraits, purement de fantaisie, ne représentent réellement personne ; car, bien qu'à l'époque qui a précédé la révolution, les mœurs dans la haute société fussent assurément fort loin d'être sans tache, on ne peut y supposer l'existence de personnages ressemblant aux deux misérables qu'on vient de nommer.

L'auteur terminait en rendant hommage à l'art de Laclos.

Page 329, l. 3 : *...l'éloge de Vauban (1.440 millions)*. C'est à ce coût énorme que Laclos, dans sa *Lettre*, chiffrait les fortifications de Vauban qui, disait-il, n'avaient guère arrêté des armées même inexpérimentées (v. Fernand Caussy, *Laclos*, Mercure de France, 1905, p. 85).

— l. 4 : *La* « France littéraire » *de Quérard* (1826-1842).

— l. 6 : *Causes secrètes... Continuation...* Ouvrages attribués à Laclos sans causes suffisantes, semble-t-il.

— l. 9 : *Louandre et Bourquelot*, c'est-à-dire *la Littérature française contemporaine* (1846).

— l. 14 : *Hatin*. Les renseignements subséquents se retrouvent dans sa *Biographie historique et critique de la Presse périodique en France*, Didot, 1866, p. 633-634.

— l. 27 : *Lettres de mon père (badinages)*. Le 5 juin 1863 on voit Baudelaire remercier Mme Aupick de lui avoir envoyé des lettres de son père, et écrire : « Ces vieux papiers ont quelque chose de magique. » Mais il ne précise pas la nature de leur intérêt.

Page 330, l. 2 : *Nerciat (utilité de ses livres)*. Dans les *Années de Bruxelles* [1]

1. V. notre *Chronologie sommaire*, p. 351.

on trouve bien quelques notes sur Nerciat, dont il est certain que les œuvres étaient familières à notre auteur ; mais nous croyons prudent de ne pas faire état de ces pages-là tant que le bien-fondé de leur attribution à Baudelaire n'aura pas été clairement démontré.

— l. 3 : *Au moment où la Révolution française éclata...* L'auteur résume ici la citation copiée par un tiers, qu'on trouvera au bas de la p. 332.

— l. 12-13 : *...cette manière moderne* d'adorer *et de mêler le saint au profane ?* Baudelaire l'avait déjà stigmatisée sur la fin de 1851 dans *les Drames et les Romans honnêtes* (*L'ART ROMANTIQUE*, p. 282) :

...il y a une cohue de poëtes abrutis par la volupté païenne, et qui emploient sans cesse les mots de *saint, sainte, extase, prière, etc.*, pour qualifier des choses et des êtres qui n'ont rien de saint ni d'extatique, bien au contraire, poussant ainsi l'adoration de la femme jusqu'à l'impiété la plus dégoûtante, etc.

Mais il faut ajouter que lui-même avait pratiqué ce mélange-là ; v., dans *LES FLEURS DU MAL*, *A une Madone.*

— l. 17 : *...on ne se pipait pas.* Cf. p. 331, l. 16-17.

— l. 18 : *George Sand.* Nous la retrouverons, bien cruellement traitée, dans *Mon cœur mis à nu.*

— l. 28 : *Ma visite à Billaut.* Il s'agit évidemment de Billau*l*t, le ministre de l'Intérieur qui fit poursuivre le poëte des *FLEURS DU MAL* en 1857. Baudelaire voulait écrire l'histoire de son procès et sans doute à cette occasion eût-il raconté cette visite dont nous ne savons rien.

— l. 29-30 : *Tous les livres sont immoraux.* S'agit-il ici d'un propos de Billault ? Nous croirions plutôt devoir trouver ici une réflexion de notre auteur qui écrivait à Poulet-Malassis, en août 1860 : « ...toute littérature dérive du péché. — Je parle très sérieusement. »

Page 331, l. 7 : « *Je fus toujours vertueux...* » Passage de la fameuse lettre de René à Céluta, datée « Au Désert, la trente-deuxième neige de ma naissance ». *Les Natchez.*

— l. 15-17 : *...on se trompait moins soi-même.* Cf. p. 330, l. 18.

— l. 22 : (*Saufeia*). *Fœmina simplex...* (1903-1908) : « Laufeia », faute évidente.

Lenonum ancillas posita Saufeja corona
Provocat,... (JUVÉNAL, *Satire* VI.)

Tunc prurigo moræ impatiens, tunc femina simplex,
Et toto pariter repetitus clamor ab antro :
Jam fas est, admitte viros... (*Ibid.*, v. 327-329.)

— l. 23-24 : *Manœuvres de l'Amour. Belleroche. Machines à plaisir.* Il s'agit là d'expressions cueillies sous la plume de Mme de Merteuil qui, dans la lettre CXIII, écrit du chevalier de Belleroche, son amant, qu'à tout prendre il n'est qu'un *manœuvre d'amour*, et, dans la lettre CVII, que les femmes faciles ne sont que des *machines à plaisir*.

Page 332, l. 23-31 : Dans le ms. aut., dit Éd. Champion, ces lignes sont d'une écriture étrangère, mais précédées du titre *Liaisons dangereuses* qui, lui, est de la main de Baudelaire. Nous rétablissons ici le texte exact de l'édition de 1797. — L. 23 (1903-1908) : « Cette défense... » — *Considérations sur la France...*, par Joseph de Maistre.

Page 333, l. 15-16 : *A propos de Mme de Rosemonde, retrouver le portrait des vieilles femmes...* V. lettre CXIII.

— l. 23-24 : *Tout près de l'ordure originelle.* « Baudelaire avait d'abord écrit *du péché* originel. » (Note d'Éd. Champion.) — On retrouve, dans *Mon cœur mis à nu*, sur la jeune fille en général, un jugement non moins cruel.

Page 334, l. 13-14 : *Ce que la Merteuil dit des vieilles femmes.* Nous avons déjà indiqué, dans une note sur la p. 333, l. 15-16, qu'il fallait voir lettre CXIII.

Page 335, l. 3 : *...une note de Sainte-Beuve...* Dans un article sur les *Poésies complètes* de Théodore de Banville (*Moniteur*, 12 octobre 1857), Sainte-Beuve a bien traité de la passion romantique ; mais c'est d'une *note* que Baudelaire parle ici.

— l. 5 — p. 338 : *Dans tous les extraits donnés là, l'italique indique les mots soulignés une fois par Baudelaire, les petites capitales les mots qu'il a soulignés deux fois, et les crochets les additions faites par Édouard Champion pour rendre les passages intelligibles. Ne sont en italique, chez Choderlos de Laclos, que les mots* deux, *p. 335, l. 19, et* son ami, *p. 337, l. 1.*

Page 335, l. 18 ; 335, l. 28 ; 336, l. 23, et 337, l. 29 : « *on* est *toujours deux* », « *Qu'alors*, si *j'y consens, elle me dise...* », « *si sot encore qu'il n'en a* pas seulement *obtenu...* », « La tête seule... ». Dans l'édition des *Liaisons dangereuses* que nous avons sous les yeux, le texte exact est :

« *on reste toujours deux* », « *Qu'alors, j'y consens, elle me dise...* », « *si sot qu'il n'en a* seulement pas *obtenu...* », « *Ma* tête seule... ». Mais nous ignorons dans quelle édition Baudelaire a cueilli ses citations ; nous devons donc nous en rapporter à Édouard Champion qui, lui, a eu en mains le manuscrit original de l'auteur.

Page 338, l. 18-20 : *La note et l'annonce de la fin. — Champfleury. — Lui écrire.* Commentant ces lignes, Édouard Champion écrivait en 1903 que peut-être Baudelaire entendait se renseigner auprès de Champfleury soit sur une suite de l'ouvrage, que la note finale de l'éditeur avait laissé espérer, soit sur la clef du roman. Cette hypothèse nous semble d'autant plus légitime que Champfleury, dans la *Nouvelle Revue de Paris* (15 septembre 1864), avait lui-même consacré un article aux *Liaisons dangereuses.*

[NOTE SUR] *LES TRAVAILLEURS DE LA MER*, p. 339.

Publiée dans les *Œuvres posthumes*, 1908, p. 187.

Aux termes d'une note autographe de Victor Hugo (Collection Barthou, 2e partie, n° 577), c'est le 12 mars 1866 que parut ce roman ; d'autre part, Baudelaire mandait à sa mère, le 20 du même mois, que si elle avait envie de le lire, il pourrait lui en envoyer un exemplaire sous peu de jours. Et, sur la fin de mars, il était frappé d'hémiplégie. Cette note fut donc certainement écrite dans la 2e quinzaine de mars 1866.

La dernière ligne du texte est assez énigmatique. Doit-on comprendre que Baudelaire se proposait de terminer son article par une *critique flatteuse* bien que le dénouement du roman lui parût faible ; ou bien, qu'à dire que ce dénouement faisait de la peine, on resterait encore en deçà de la vérité ?

FIN DU TOME 1er des *ŒUVRES POSTHUMES.*

TABLE DES MATIÈRES.

Poëmes attribués.

Poëmes *retrouvés*.

THÉATRE.

JOURNALISME LITTÉRAIRE OU POLITIQUE.

CRITIQUE LITTÉRAIRE.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.